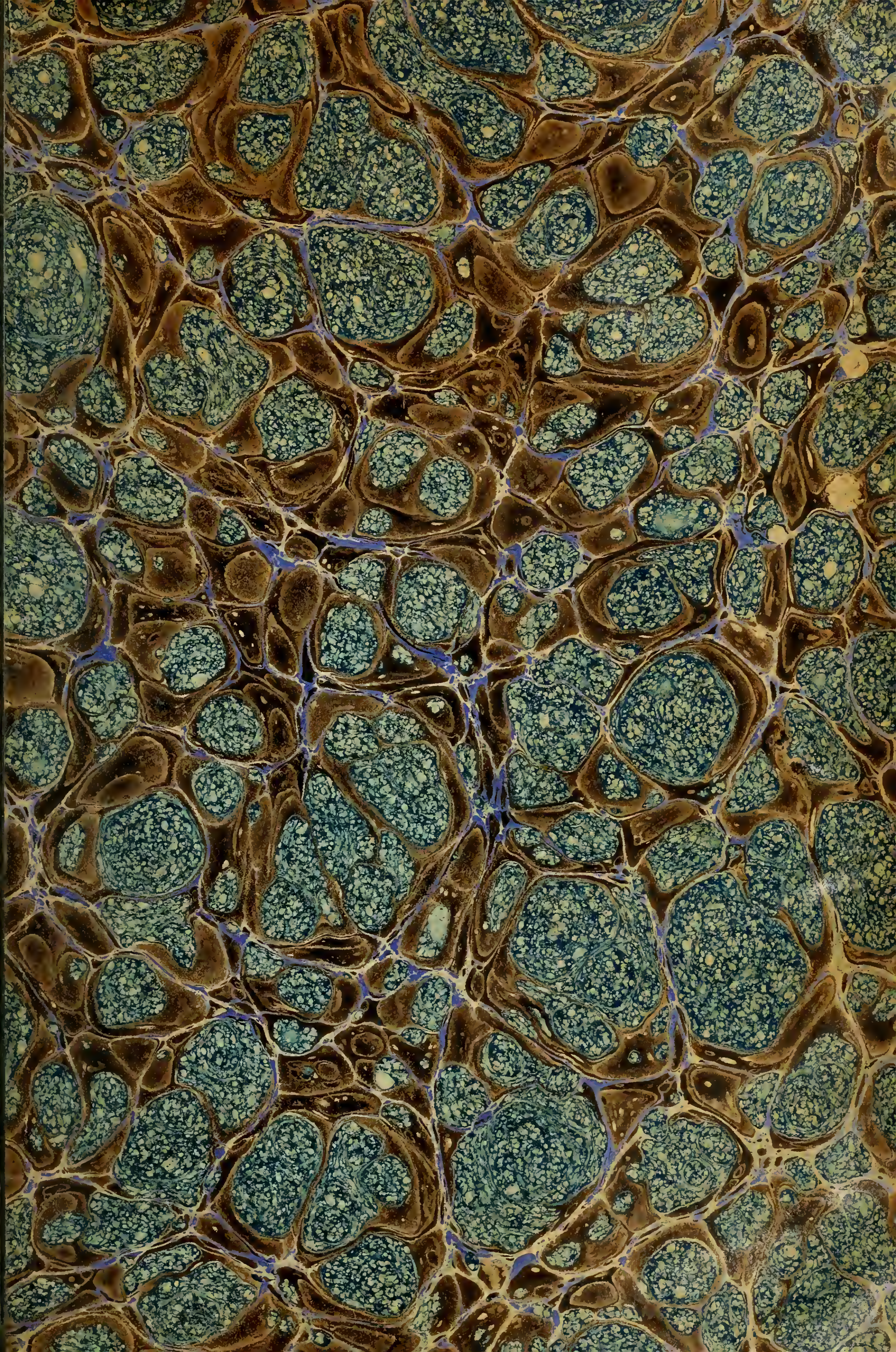

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 1801




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LES

# PREMIERS APOTRES

## DES GAULES






Saint Irénée compose son *Traité contre les hérésies.*

LES

# PREMIERS APOTRES

## DES GAULES

OU

HISTOIRE DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

DANS NOTRE PAYS

PAR

L'ABBÉ ÉTIENNE GEORGES (DE TROYES)

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

DEUXIÈME ÉDITION







TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXVIII


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

# PROLÉGOMÈNES

OU

## ÉTUDES HISTORIQUES

SUR L'ÉTAT DE LA GAULE AVANT L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME



On ne saurait se former une idée exacte des ressources ou des difficultés qu'offrait la Gaule aux premiers apôtres de la foi, si l'on ne cherche préalablement à connaître l'état social, religieux, intellectuel de ce pays avant l'ère chrétienne. Quels obstacles ou quels moyens de succès l'établissement du christianisme trouva-t-il dans le régime politique de cette partie de l'empire romain, dans le caractère, dans les croyances, dans les mœurs de ses habitants? Tel est le tableau préliminaire qu'il importe d'esquisser; pour cela, il suffira de dépeindre à grands traits : la *Gaule indépendante,* la *Gaule romaine,* le *druidisme,* le *polythéisme;* quatre éléments sur lesquels eurent à exercer leur action les premiers groupes de missionnaires qui ont apporté la lumière de l'Évangile au milieu de nos ancêtres[1].

[1] La France ecclésiastique, telle que nous la comprenons, et telle que l'ont décrite les doctes et consciencieux auteurs du *Gallia christiana*, ne se borne pas à la topographie actuelle de notre territoire national; elle embrasse le pays compris entre la Méditerranée, l'Océan, la Manche, le Rhin et le sommet des Alpes et des Pyrénées.

PREMIÈRE ÉTUDE HISTORIQUE

# LA GAULE INDÉPENDANTE

Avantages de la position géographique de la Gaule. — Les Ibères, premiers occupants de la Gaule. — Les Celto-Gaëls, établis au centre et au nord. — Les Phéniciens, les Rhodiens, les Phocéens, dans le Midi. — Divisions ethnographiques. — Description physique de la Gaule. — Caractère général des races galliques. — Rôle militaire des Gaulois en Orient. — Régime religieux, politique et social de la Gaule.

## I

L'ancienne Gaule s'étendait du 52$^e$ au 42$^e$ degré de latitude septentrionale, et du 6$^e$ degré de longitude orientale au 7$^e$ degré de longitude occidentale, avec le méridien de Paris pour point de départ. Elle mesurait environ 1200 kilomètres du nord au sud dans sa plus grande longueur, et 935 kilomètres de l'ouest à l'est dans sa plus grande largeur. Placée ainsi aux confins de l'Europe, elle se trouvait cependant à égale distance des peuples de l'Orient et des peuples de l'Occident; sa situation au milieu de la zone tempérée l'éloignait également des climats glacés du Nord et des climats brûlants du Midi. En outre, rattachée au continent du côté de la Germanie, elle pouvait communiquer, par la Méditerranée, avec tout l'ancien monde, et l'Atlantique lui préparait de faciles relations avec le nouveau monde. Le Rhin et les Pyrénées, l'Océan et les Alpes, ses limites naturelles, lui servaient aussi de remparts. Son territoire n'était point, comme en Espagne et en Italie, entrecoupé de chaînes de montagnes qui élèvent des barrières permanentes au milieu des peuples, maintiennent l'antipathie des races et s'opposent à cette unité compacte qui seule fait la force. Les fleuves et les rivières navigables qui la sillonnent en tous sens rendaient commodes les rapports mutuels de ses nombreuses tribus; et ces routes qui marchent, selon l'expression de Pascal, présentaient, de plus, pour la défense de la nation, des lignes stratégiques et des retranchements multipliés.

La réunion de tant d'avantages matériels faisait prévoir aux esprits sérieux de l'antiquité, par une sorte d'intuition supérieure, les brillantes destinées réservées à nos barbares ancêtres; le plus célèbre géographe grec, Strabon, n'était que l'interprète du sentiment général, lorsque au commencement de l'ère chrétienne il admirait, dans la merveilleuse correspondance qui règne entre les diverses parties de la Gaule, l'œuvre de la Providence : « Une si heureuse disposition des lieux, disait-il, ne peut être l'effet du hasard; elle est le résultat d'un dessein prémédité. »

## II

Ce pays, si admirablement situé, fut originairement colonisé par la race des Aryâs, race japhétique, que l'on considère comme la souche des nations répandues depuis les sommets de la presqu'île du Gange jusqu'aux extrémités de l'Europe occidentale.

Cette race, indo-germanique ou indo-européenne, où nous comptons des ancêtres, était marquée d'une haute distinction native : la blancheur de sa peau, les traits élégants de son visage, son angle facial ouvert, sa taille dégagée, l'expression à la fois douce, vive et fière de son regard, la caractérisaient moins encore que la promptitude et l'élévation de son esprit, la hardiesse et la profondeur de sa pensée, la ferveur et la ténacité de ses croyances, la pompe et la poésie de ses rites et de ses chants sacrés.

Des trois grandes branches de cette race audacieuse, intelligente, dominatrice, les Pélasges ou Tyrrhènes, les Celtes ou Gaëls, les Ibères ou Euskariens, ceux-ci paraissent être arrivés les premiers dans la contrée qui devait porter le nom de Gaule; ils en occupèrent d'abord le centre et le sud, où ils retrouvaient, dans les Pyrénées, le souvenir du Caucase. Comme les Ibères d'aujourd'hui, leurs descendants, ils avaient une belle prestance, un nez d'aigle, des yeux brillants et mobiles, un teint coloré et basané, une chevelure frisée; ils étaient robustes, alertes, avides de périls et de combats, impétueux dans l'attaque, mais prompts à reculer au premier échec. Après la victoire, ils s'acharnaient au pillage; ils enlevaient surtout les bijoux, les colliers d'émeraudes, les casques ciselés que les marchands de Phénicie apportaient sur leurs rivages. Ils étaient cruels, ils coupaient les têtes des vaincus et les attachaient à leur ceinture ou au poitrail de leurs chevaux. Les crânes, ils les gardaient dans le coffre d'honneur de leur famille. S'ils étaient tués, on inhumait leur corps dans une fosse au bord de laquelle le grand prêtre de la tribu exécutait des cérémonies de bénédiction. Sur la tombe d'un chef, on égorgeait ses chevaux, quelquefois ses serviteurs, et on lui érigeait un monticule funéraire. Ce chef se reconnaissait à sa riche armure, aux chars de guerre qui étaient remisés autour de sa demeure, aux têtes humaines qui, sanglants trophées, étaient clouées à sa porte. Quand il partait pour quelque expédition, il montait sur un chariot incrusté de cuivre et d'or. Sous ses ordres marchaient les cavaliers avec des housses ornées de glands et de fourrures, et les jambes protégées par des bandes de métal; les fantassins le suivaient revêtus de peaux de buffle, armés de deux javelots, d'une fronde et de ce redoutable *bidens* avec lequel ils saisissaient les chevaux ennemis.

Tout chez eux rappelait l'hospitalité patriarcale : çà et là s'élevaient sur une éminence à l'entrée de la forêt, près d'un cours d'eau, des châteaux forts qui protégeaient les chaumières couvertes de paille ou de planches, et abritées comme des ruches aux versants de la montagne; ils étaient flanqués de tourelles massives où s'allumaient les feux, nocturnes signaux qui, en quelques heures, donnaient l'alarme au loin. Des porcs, des bœufs étaient parqués dans l'enclos voisin de la cabane, et des abeilles bourdonnaient alentour. Des tonneaux d'un seul tronc, des outres de peau contenaient les vins grossiers que buvaient les paysans. Tous aimaient la chasse : les ours, les sangliers, les buffles sauvages, auxquels ils disputaient la terre et les bois, leur offraient des plaisirs qu'ils recherchaient presque autant que les combats. Ils n'étaient pas insensibles aux fêtes : de grands repas de venaison, animés des vins capiteux de la Ligurie, présentaient aux convives de larges quartiers de viande rôtie sur de vastes plats de fer ou de cuivre. L'ivresse arrivait avec ses rixes et ses fureurs, et trop souvent le festin se terminait par l'effusion du sang.

Les Ibères n'étaient pas absolument un peuple agricole; ils s'étaient de bonne heure livrés aux travaux de l'industrie; les mines d'or et d'argent, que recèlent les montagnes et que trahissent les paillettes roulées par les fleuves, étaient exploitées au moyen du feu dans des forges souterraines; c'est là que se préparaient les métaux qui ont fait longtemps la richesse de l'Ibérie, et que se trempaient les armes dont la renommée s'étendait dans le monde entier.

III

Tels étaient les Ibères, avant-garde des Gaëlo-Celtes qui, sortis comme eux de l'Asie par les passages de la mer Caspienne et du mont Caucase, errant pendant des siècles dans les solitudes hyperboréennes, arrivèrent aussi vers les rives de l'Océan. Les Ibères, livrés à la culture des champs et à l'extraction des métaux précieux, s'étaient amollis dans la paix et l'abondance, lorsque les Gaëlo-Celtes à la peau blanche, aux cheveux blonds et aux yeux d'azur, prirent possession de la Gaule qu'ils consacrèrent de leur nom. Les nouveaux venus, aguerris par leurs longues pérégrinations et par la vie moins facile des régions septentrionales, n'eurent pas de peine à refouler, avec leurs haches en silex et leurs gais durcis au feu, les tribus ibériennes au delà de la Garonne; ils les poursuivirent même jusqu'en Espagne, où le mélange des deux peuples forma les Celtibériens. La confédération euskarienne resta cependant dominante au sud de la Garonne et dans les Pyrénées, où les différentes tribus reçurent plus tard le nom commun d'Aquitains. L'une d'elles, les Ligures, s'échelonna le long des côtes de la Méditerranée, au milieu des peuplades celtiques qui avaient poussé jusque-là.

Les vainqueurs de la race ibérienne dominaient partout au centre et dans le nord de la Gaule. La plupart empruntaient leur dénomination à leur situation topographique; ils se groupaient en grandes confédérations que chaque jour rendait plus puissantes, comme celle des Armoricains, tribus maritimes; des Arvernes, hommes des montagnes; des Séquanes, riverains du fleuve tortueux; des Édues, riches en troupeaux. Ces peuples, différents des Ibères, ne l'étaient pas moins des Latins et des Germains, bien que ces derniers fussent issus comme eux de la souche indo-européenne. Ils s'en distinguaient par quelques-uns de ces caractères physiques qui, transmis héréditairement, acquièrent, après une suite de générations déterminée, un certain degré de permanence. Leur taille élevée, leur peau blanche, leurs yeux bleus, leurs cheveux châtains, n'avaient aucun rapport avec la taille courte et carrée, la peau brune, les yeux foncés, les cheveux noirs des Latins ou des Romains. Les Germains, avec des traits plus rudes et la chevelure d'un blond roux, avaient aussi un extérieur particulier, quoique la différence fût, ce semble, moins marquée dans leur physionomie.

L'industrie des divers peuples de race gaëlique en fait de constructions ne s'éleva primitivement guère au-dessus de celle des sauvages. Les classes inférieures vivaient sous des huttes en clayonnage et en torchis, recouvertes de chaume. Les nobles, plus grandement logés, habitaient des cabanes de bois ou d'argile, ordinairement de forme circulaire et soutenues par des poteaux; quelquefois le sol était creusé à une certaine profondeur, comme l'attestent des ruines qu'il est naturel d'attribuer aux Gaulois. Des cavernes ou des souterrains en grand nombre servaient de lieux de retraite; c'était là aussi qu'on enfermait et conservait les récoltes. On a trouvé dans quelques lacs de France, par exemple, dans le lac de Paladru en Dauphiné, des traces d'anciennes constructions sur pilotis, qui s'expliquent ou par le genre de vie des populations consacrées à la pêche, ou par certaines raisons de défense. Toutefois, si le fait est prouvé par la quantité d'instruments de pierre découverts sur quelques points, les conclusions historiques qu'on en a pu tirer jusqu'ici demeurent à l'état conjectural. Il est probable que les premières villes furent des sortes de camps retranchés ou des places de refuge; en cas de danger, les hommes s'y retiraient avec leurs bestiaux. On choisit de préférence pour ces constructions des emplacements de difficile accès ou des lieux élevés, comme les acropoles des Grecs; c'est ce que signifie le

terme de *dunum*, employé souvent dans la composition des noms de villes, *Melodunum, Noviodunum, Châteaudun*. Avec le temps, ces places fortes se perfectionnèrent; à l'époque de César, celles du Centre et du Midi avaient des murailles solidement construites; celles du Nord n'étaient encore que de vastes espaces entourés de fossés profonds et garnis de pierres; des abatis d'arbres contribuaient encore à rendre ces retranchements inexpugnables; il était facile de s'y garantir des incursions de l'ennemi; pour lui fermer le passage, on entrelaçait les branches de broussailles épineuses, puis on les affermissait en plantant de gros pieux d'intervalle en intervalle, de façon à constituer un rempart hérissé de mille pointes aiguës.

IV

Dès une époque reculée, huit siècles au moins avant notre ère, quelques éléments de civilisation furent apportés en Gaule par les Phéniciens, les Rhodiens, les Phocéens. Ces peuples, d'origine orientale, attirés par l'appât des mines que recélaient presqu'à fleur de terre les Cévennes, les Alpes, les Pyrénées, du fer que fournissaient les autres chaînes de montagnes, du grenat des bords de la mer intérieure, et du corail des îles d'Hyères, établirent successivement des stations le long des côtes de la Ligurie jusqu'aux colonnes d'Hercule; ils fondèrent quelques villes pour servir de comptoirs à leurs négociants, notamment *Nemausus* (Nîmes) chez les Édues, et *Massilia* (Marseille) chez les Ségobriges. De gré ou de force, ils prirent l'exploitation des métaux; et, pour ouvrir des débouchés aux produits de leurs usines, ils construisirent une grande artère qui reliait l'Italie, la Gaule et l'Espagne, en traversant les Alpes maritimes au col de Tende, le littoral de la mer gauloise et les Pyrénées orientales; route prodigieuse dont les vestiges subsistent encore, et que parcoururent les premiers missionnaires de notre patrie. Les Phocéens, devenus insensiblement plus riches et plus puissants que les marchands de Phénicie et que les insulaires de Rhodes, triomphèrent des jalousies de ces rivaux par leur industrieuse activité et par leur génie commercial; ils assurèrent à leur république un rôle politique considérable pendant les deux siècles qui précédèrent la conquête romaine. Ils ne purent sillonner les différentes routes de la Gaule sans laisser dans plusieurs cantons des traces manifestes de leur influence. On trouvait au premier siècle de notre ère une population d'origine ionienne, répandue sur tous les bords du Rhône. On croit qu'il existait une colonie grecque à Lyon avant la colonie romaine de Plancus. Dans tous les cas, les Grecs de cette dernière ville furent assez nombreux pour qu'on célébrât des jeux littéraires dans leur langue; et l'on verra que ce furent eux qui servirent dans la Gaule d'introducteurs au christianisme.

La langue grecque était usitée chez les Gaulois; ils l'employaient pour écrire les contrats. Elle a été parlée longtemps autour de Marseille. Elle a contribué, plus directement qu'on ne pense, à former non-seulement l'idiome provençal, mais encore le français moderne. Une partie de nos anciens termes de marine et de commerce en dérivent sans intermédiaires. Les Gaulois empruntèrent aussi aux Grecs leur alphabet : primitivement ils n'écrivaient rien; pas un des monuments celtiques n'offre la trace d'une inscription indigène; les plus anciens exergues de la Gaule sont grecs ou romains. Jules César nous apprend que les Helvètes employaient les caractères grecs pour écrire dans leur langue les actes publics ou le dénombrement de leurs tribus; ils faisaient usage de ces mêmes caractères pour les légendes qu'ils gravaient sur leurs médailles avant qu'ils se servissent des caractères latins. En général ces médailles, sur lesquelles on a retrouvé le nom des chefs que César eut à combattre, reproduisent les types des divinités grecques. Enfin tous les objets antiques de provenance gau-

loise, antérieurs à l'époque romaine, présentent une imitation évidente de l'art hellénique. Cette influence artistique et littéraire de la Grèce marque une date importante dans l'histoire de la civilisation des peuples gaëliques. Dans le principe, ceux-ci purent avoir des chants nationaux; mais cette poésie des temps barbares n'a laissé qu'un souvenir traditionnel et point de monuments; les hymnes des bardes, les poëmes des druides se transmettaient par la mémoire seule. La langue celtique ne devint une langue écrite que très-tard; aucun des textes qui lui appartiennent n'est antérieur à la conquête des Gaules et à l'introduction de l'Évangile dans cette partie de l'empire romain.

## V

Vers l'époque où cette influence grecque devenait prépondérante dans la Gaule méridionale, la grande race gaëlique, divisée en trois branches, se partageait inégalement le reste du territoire. Les Gaëls proprement dits, ou anciens Celtes, occupaient la région située entre la Garonne et la Loire; c'est en Irlande que leur type national et leur langue paraissent s'être le mieux conservés. Les Cimbres ou Cimmériens, que les modernes appellent Kimris, pour les distinguer d'autres Cimmériens étrangers aux contrées gaëliques, n'avaient fait leur apparition dans ces contrées que six cents ans avant notre ère. Ils habitaient entre la Seine et la Loire, et presque toute la partie centrale de l'île de Bretagne; ils se sont maintenus longtemps avec leur caractère et leur idiome propre dans le pays de Galles. Les Belges, venus les derniers, environ trois siècles après les Kimris, se cantonnèrent dans le nord de la Gaule, entre le Rhin et la Marne; ils n'envoyèrent dans les autres contrées qu'un petit nombre de colonies.

Tout en constatant ces divisions ethnographiques, on doit ajouter que les mélanges de races étaient inévitables. Malgré la tendance des anciens peuples à se grouper suivant leurs affinités naturelles et à ne pas altérer la pureté de leur sang par des alliances étrangères, là même où une race acquérait la prédominance, il restait toujours quelques débris des peuplades qui l'avaient précédée. Ainsi, quand les Kimris furent chassés par les Germains du territoire qu'ils occupaient entre l'Oder et le Rhin, ils n'abandonnèrent pas ce territoire tout entier, mais y laissèrent quelques tribus au fond des Carpathes et dans les montagnes qui séparent aujourd'hui la Silésie de la Bohême. Certains usages, communs dans la haute antiquité, contribuaient à favoriser ces mélanges. Chaque peuple avait soin de conserver autour de sa frontière un espace libre pour se garantir contre les hostilités du dehors. Cette raison de sécurité, jointe à l'étendue des forêts, à la prédominance des habitudes pastorales, avait pour effet de laisser une quantité considérable de territoires vacants. Or c'étaient ces territoires inhabités que les envahisseurs cherchaient d'abord à occuper; soit que ceux-ci réussissent à se faire céder l'espace libre, soit que l'issue la plus ordinaire de ces contestations fût la guerre et l'expulsion des vaincus, il en résultait toujours une certaine confusion territoriale entre les races différentes. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que les anciens n'aient pas établi entre ces races une ligne de démarcation rigoureuse, et que les modernes éprouvent à leur tour une difficulté réelle à distinguer ce qui appartient en propre, dans les institutions et dans les langues, aux Gaulois, aux Latins ou aux Germains.

Aux divisions ethnographiques correspondaient de vastes régions qui, différentes les unes des autres sous le rapport des éléments constitutifs du sol et du climat, ne laissaient pas d'influer sur le nombre, le caractère, le bien-être et le degré de civilisation des habitants.

VI

La zone septentrionale, couverte de bois et de marais, entrecoupée de fleuves et de rivières que d'interminables pluies faisaient déborder, n'offrait, au delà des collines que borde la Sambre, qu'une immense plaine disparaissant parfois sous des eaux croupissantes, souvent sous de stériles bruyères, presque toujours sous les halliers inaccessibles de la ténébreuse forêt des Ardennes. Là s'étaient cantonnés les Kimris-Belges, qui conservaient les mœurs rudes et âpres des Scythes, l'énergie guerrière, le dévouement aveugle des Teutons. Cela se conçoit : au milieu de ces ajoncs maréca-geux, de ces landes incultes, de ces sombres bois qui entretenaient une atmosphère brumeuse et une perpétuelle humidité, il leur fallait souffrir toutes les rigueurs d'une nature ingrate, dompter les glaces et les frimas; ils avaient sans cesse à lutter pour leur vie contre les bêtes fauves; plus que partout ailleurs ils avaient besoin de se confier en leur force personnelle et de demander les satisfactions bornées de leur existence aux produits de la chasse, de la pêche, de la guerre ou du pillage.

La zone centrale, ondulée et parsemée de coteaux vinicoles et de fécondes vallées des rives de la Seine aux sources de la Loire, participait de la barbarie de ces peuplades à demi sauvages et des mœurs plus douces des nations cisalpines; là vivaient les Gaëlo-Celtes, plus industrieux, plus agriculteurs que les Belges du Nord, moins sensuels, moins policés que les Aquitains du Midi; leurs riches et belliqueuses tribus, éparses sur les hauts plateaux ou dans les vallons plantureux, se trouvaient déjà en possession d'une prospérité matérielle et d'une sorte de civilisation qui les rendaient redoutables : pauvres et grossières sur les crêtes et dans les gorges des montagnes qui donnent naissance au Rhône, à la Loire, au Rhin, ces populations, lorsqu'elles occupaient des régions plus favorisées de la nature, se distinguaient par l'intelligence et l'activité qui présidaient à tous leurs travaux.

La zone méridionale se déroulait pittoresquement traversée par les ramifications des Cévennes, sillonnée de rivières et de torrents, calcinée par les ardeurs du soleil ou désolée par les orages, depuis les bords de la Loire jusqu'aux versants septentrionaux des Pyrénées; cependant nulle part le sol ne tenait en réserve des fruits plus délicieux, des campagnes plus riantes, une nature plus généreuse. Les Ibéro-Aquitains, qui peuplaient ces belles et fertiles contrées, y avaient émoussé leur rudesse native au contact des colonies gréco-romaines; néanmoins on retrouvait en eux le type presque farouche de l'Espagnol et la ruse de l'astucieux Carthaginois.

Ainsi, les grandes races constitutives de la nationalité gauloise variaient dans leur physionomie sociale à mesure que l'on s'éloignait des bouches de l'Escaut, du Rhin et de la Meuse pour descendre vers les bords du Rhône, de l'Aude et de la Garonne. Les Gaulois du Nord, plus éloignés des rivages de la Méditerranée, qui fut le berceau de la civilisation européenne, en contact perpétuel et à peu près unique avec les barbares d'outre-Rhin, restèrent longtemps fidèles à leurs institutions et à leurs mœurs primitives; au contraire, ceux du Midi, établis plus anciennement, modifièrent ces mêmes institutions et ces mêmes mœurs par leurs rapports journaliers avec des peuples industrieux comme les Phéniciens, ou doués, comme les Grecs et les Romains, du génie de la colonisation et de la conquête. Chose remarquable, la Gaule semble avoir été dans tous les siècles le point de l'Europe où les influences respectives du Nord et du Midi se sont le mieux rencontrées pour se combattre ou pour se confondre. Dans l'antiquité, ces influences étaient de nature bien différente : c'était, au nord, la barbarie; au midi, la civilisation sous toutes ses formes intellectuelles et matérielles. De là, entre les divers peuples du pays que l'uniformité de nos institu-

tions modernes nous a habitués à considérer en bloc et sous un même aspect, de fortes disparates et des contrastes frappants.

## VII

Toute ressemblance entre ces peuples, cependant, n'était pas perdue : des traits généraux accusaient le type originel de leur race. Les écrivains de l'antiquité nous les représentent, en effet, passionnés pour la gloire et les aventures, doués d'une imagination vive, spirituels, légers, irritables, querelleurs, tour à tour hospitaliers et cruels, enthousiastes et railleurs, aussi pleins de dédain pour l'étranger qu'avides de le voir et de l'entendre, d'une humeur inconstante, mobile, passant subitement de l'apathie à l'audace, d'une extrême confiance au découragement, menant de front le mépris de la mort et l'amour des plaisirs, la superstition et la licence des mœurs, et n'oubliant jamais deux choses, disait Caton, parler avec finesse et se battre avec courage : mélange de défauts et de qualités qui en faisait une nation aimable et redoutable tout à la fois, capable de toutes les fautes, capable aussi des plus grandes vertus.

Ce qui frappe surtout dans ces races galliques, c'est un irrésistible entraînement vers les joies de la guerre, qui les enivraient et les poussaient sans cesse dans les expéditions les plus téméraires; aussi, avant de compter dans le monde antique par la civilisation, y tenaient-elles déjà une grande place par leur vaillante épée. On les vit successivement envahir l'Espagne, inonder la Germanie, occuper la haute Italie, brûler Rome, ravager la Macédoine et la Thrace, forcer les Thermopyles, piller le temple de Delphes, assiéger Carthage et fonder la tétrarchie des Galates au cœur même de l'Asie Mineure. « Tels étaient le renom universel de leur bravoure et le bon- « heur constant de leurs armes, que nul roi sur le trône, dit Justin, ne s'y croyait « en sûreté, et que nul roi déchu n'espérait d'y remonter, s'il ne les avait pour lui. »

## VIII

A la faveur de cette admiration et de cette crainte qu'inspiraient leurs expéditions militaires, des bandes gauloises exploitèrent la faiblesse des rois asiatiques en se mettant à leur solde. Elles devinrent bientôt la milice nécessaire de tous les États de l'Orient, belliqueux ou pacifiques, monarchiques ou républicains; l'Égypte, la Syrie, la Cappadoce, le Pont, la Bithynie, en entretinrent des corps à leurs frais; les petites démocraties commerçantes, trop faibles en population pour se défendre, s'estimaient assez riches pour les bien payer. Les rois d'Asie n'étaient pas les seuls à louer des auxiliaires gaulois : les plus grands capitaines de l'antiquité, Pyrrhus et Annibal, les avaient appelés à leur secours, l'un pour les associer à sa carrière aventureuse, l'autre pour les entraîner dans une ligue générale contre Rome.

L'influence des milices gauloises ne se borna point aux services du champ de bataille; elles jouèrent un rôle dans les révoltes politiques, et plus d'une fois elles fomentèrent des soulèvements, rançonnèrent des provinces, assassinèrent des rois, disposèrent des plus puissantes monarchies. Ainsi quatre mille Gaulois, en garnison à Memphis, complotèrent de piller le trésor royal et de s'emparer de la basse Égypte. Ptolémée Philadelphe, prévenu à temps, les fit passer, sous un prétexte spécieux, dans une île du Nil où il les laissa mourir de faim. En Bythinie, le roi Ziélas, fils de Nicomède, soupçonnant quelque machination pareille, avait résolu de faire périr tous leurs chefs au milieu d'un festin splendide; ceux-ci, avertis en secret, l'égorgèrent

à sa table même. Une autre fois, les Gaulois, auxiliaires d'Antiochus, résolurent de le tuer; ils espéraient qu'au milieu des troubles qui suivraient l'extinction des Séleucides ils pourraient plus librement ravager la Syrie ; mais le roi menacé se racheta, comme un voyageur se rachète du poignard des brigands, à prix d'or. Lorsque, après la dernière guerre punique, Carthage, épuisée, ne répondit point aux exigences de ses mercenaires gaulois, ceux-ci éclatèrent en plaintes et commencèrent cette guerre sanglante qu'on nomma la guerre inexpiable.

Longtemps, par un absurde point d'honneur, les Gaulois combattirent presque nus contre des ennemis bardés de fer; les stigmates du tatouage étaient les seuls insignes qui décoraient leurs membres robustes. Mais leurs rapports avec les armées étrangères leur firent adopter la cuirasse, le bouclier et le casque. Les riches ornaient leurs casques de cimiers et de panaches; les moins fortunés y attachaient des cornes d'élan et de buffles. Leurs longs boucliers quadrangulaires, peints des couleurs les plus voyantes, étaient incrustés de figures bizarres, quelquefois d'un aspect horrible : représentations étranges qui servaient non-seulement à effrayer l'ennemi, mais à marquer les familles de signes héraldiques. A leurs armes primitives, les haches et les couteaux de pierre, les flèches armées d'une pointe en silex ou en coquillage, les massues, les épieux durcis au feu, ou gais, ils ajoutèrent le matras, espèce de javelot, la hallebarde en fer recourbé, et le sabre de cuivre. Au moment de l'attaque, les éclats de leur voix tonnante et les sons d'une musique rauque se mêlaient au bruyant cliquetis de leurs armes. Chaque guerrier suspendait à la porte ou rangeait dans des coffres les crânes desséchés des ennemis qu'il avait tués. Ces hideux débris donnaient aux cités gauloises une physionomie lugubre; mais les jeunes hommes s'enflammaient mutuellement à la vue dés témoignages de la gloire paternelle. La religion elle-même les exhortait à considérer le métier de soldat comme la mission la plus sainte, puisque le bonheur de la vie future n'était en quelque sorte réservé qu'aux braves morts sur le champ de bataille. Si de tels peuples avaient eu la science de conquérir comme ils avaient la force de vaincre, c'en était fait des grandes destinées de Rome.

## IX

Le régime religieux, social et politique de la Gaule, non moins que la bravoure de ses guerriers, produisait sur le monde une impression profonde. Les druides y tenaient le premier rang d'honneur. Leur corporation comprenait trois ordres : les bardes, les eubages et les druides proprement dits.

Les bardes, comme les bardaï de l'Indoustan, comme les scaldes des Scandinaves, comme les chanteurs chez tous les peuples, aux époques primitives, furent à la fois poëtes, rapsodes et musiciens. La source de leurs inspirations était la guerre, peut-être aussi la théologie. En effet, s'ils accompagnaient les guerriers au combat et vivaient dans leur intimité, leurs relations avec les druides n'étaient pas moins étroites, ni leur caractère sacerdotal moins évident. Leurs fonctions consistaient à composer des hymnes en l'honneur des dieux, à conserver dans leurs poëmes les traditions nationales, à ranimer sur les champs de bataille le courage des soldats prêts à défaillir; ils recueillaient les hauts faits d'armes et les généalogies glorieuses pour les transmettre à la postérité; les héros dont ils avaient célébré les exploits devenaient immortels. Lorsque des chefs illustres exhalaient le dernier soupir, les bardes, interprètes de la douleur publique, tiraient de leurs harpes des notes de la tristesse la plus déchirante. D'autres se résignaient au rôle moins noble d'égayer les

festins par des railleries bouffonnes; le son de leur rote, analogue à la vielle de nos Auvergnats, se mariait à toutes les réjouissances du pays.

Les ovates ou eubages, comme les astrologues de la Chaldée, comme les magiciens de l'Égypte, comme les pythonisses de la Grèce, et les *vates* de Rome, s'adonnaient à l'étude de la physique, de l'anatomie et de la divination; ils étaient chargés d'observer tous les incidents qui se rattachent au développement et à la destruction des êtres, pour chercher à connaître les volontés du ciel ou les événements à venir. Le tremblement des feuilles, le petillement des flammes, les oscillations des pierres branlantes qu'on prétendait animées par un génie, le hennissement du cheval, les aboiements du chien, les courses sinueuses du lièvre, le vol, le chant, l'appétit des oiseaux, les convulsions, les cris des victimes, la couleur et l'abondance du sang des hécatombes humaines, les éclairs, les orages, les grondements de la foudre, les mouvements des astres, étaient autant de phénomènes dont ils tenaient compte, parce que, persuadés qu'une parcelle de l'intelligence divine était unie aux corps, ils se disaient que la moindre chose n'opère jamais sans raison.

Les druides, comme les gymnosophistes de l'Inde, comme les mages de la Perse, comme les sacerdotes de l'Égypte, furent réellement, durant la période théocratique, les régulateurs absolus, les maîtres souverains de la Gaule; ils disposaient seuls, et sans contrôle, de la puissance morale et de la puissance matérielle. Ils avaient imaginé des initiations, des rites, des doctrines qu'ils imposaient aux peuples, afin de perpétuer sur eux leur propre domination; mais ils gardaient pour eux-mêmes certaines notions augustes, empruntées peut-être au culte des anciens patriarches, et qu'ils ne transmettaient qu'à un petit groupe de néophytes.

La médecine, réduite alors à la notion de quelques simples, et presque uniquement fondée sur des incantations et des opérations théurgiques; l'astronomie, bornée à de vagues pratiques d'astrologie religieuse ou judiciaire; la musique, toute consacrée à la pompe des cérémonies ou du chant des nobles actions; la poésie, vouée au service des dieux et à l'apothéose des grands hommes; la philosophie, soigneusement abritée derrière les ombres du sanctuaire, et confiée, ainsi que l'histoire, à la seule mémoire des adeptes, étaient presque nécessairement des attributs sacerdotaux; aussi les druides ne négligeaient-ils rien pour s'en réserver le monopole. Par ce moyen ils attirèrent dans leurs écoles toute la jeunesse aristocratique du pays, et affermirent, à l'aide de leurs leçons, cette prédominance qu'un orateur grec, dans son langage pittoresque, exprimait ainsi : « Assis sur leurs trônes d'or, les rois eux-mêmes étaient les serviteurs de leurs prêtres. »

Néanmoins, ce serait une grande erreur de considérer la corporation des druides comme une caste jalouse et exclusive, ne se recrutant que dans son propre sein; elle accueillait les hommes de tout rang et de toute condition. Qu'un jeune Gaulois appartînt à la noblesse ou au peuple, qu'il fût de race royale, ou qu'il sortît des degrés les plus infimes, il suffisait qu'il se vouât aux épreuves de l'initiation pour obtenir accès dans la hiérarchie et pour en partager les priviléges. Le noviciat était sévère, pénible, sans doute; il fallait, durant un quart de siècle, se livrer aux privations d'une vie austère, au milieu des forêts, dans la solitude des cavernes; mais, à ce prix, on achetait l'exemption de toutes les charges publiques, même du service militaire; on acquérait la vénération universelle et la plus redoutable autorité.

Il y avait des prêtresses, qui ne contribuaient pas peu à augmenter l'influence des druides, auxquels elles étaient affiliées. Les unes, dans l'île de Sena au sein des flots orageux, vis-à-vis la pointe de Cornouailles, se vouaient à une virginité perpétuelle; d'une voix douce et mélodieuse, elles commandaient à la tempête, dévoilaient l'avenir, priaient la savante Cerigdguen, composaient le breuvage d'Azeuladour, l'eau

d'inspiration, et imitaient dans leurs danses les révolutions célestes. D'autres, chargées des ornements de l'autel, gardaient le char mystérieux qui, chaque année, traîné par les druides, devait passer au milieu des peuplades prosternées devant le voile épais qui cachait aux yeux la secrète divinité. Puis, en troisième ordre, venaient les femmes des druides; par leurs enchantements et leurs sortiléges, elles exerçaient une grande influence sur la crédulité de la multitude; elles partageaient les honneurs rendus à leurs époux. Les fêtes de ces trois catégories de prophétesses étaient souvent souillées par des sacrifices humains; elles-mêmes y jouaient le rôle de meurtrières ou de victimes. Dans quelques contrées occidentales, elles célébraient, la nuit, une torche à la main, le corps teint de noir, les cheveux en désordre, avec des cris affreux et des transports frénétiques, comme des furies, leurs rites ténébreux qui rappelaient les bacchanales de l'Inde et les orgies de Samothrace.

## X

Jules César, dont les indications sont d'un laconisme fâcheux, place au second rang chez les Gaulois ceux qu'il appelle *equites*, les chevaliers, quelquefois *nobiles*, les nobles; il les distingue de la masse du peuple. Ces chevaliers formaient le corps d'élite dans les armées. Combattre à cheval a toujours été le signe distinctif de l'aristocratie chez les peuples belliqueux, surtout avant le temps des armées régulières. Il n'est pas douteux que la cavalerie ou la chevalerie gauloise ne fût composée que des hommes riches et puissants. Ceci amène à exposer l'organisation de la société civile. La famille, prise dans l'acception la plus large, en était le premier élément. C'est le pouvoir constitué au sein de la famille qui a été l'origine du pouvoir constitué plus tard dans la nation, ou, comme le dit César, qui emploie généralement des expressions romaines, dans la cité. Comme l'organisation de la famille gauloise se conserva longtemps parmi les clans des pays celtiques, on doit croire que les institutions essentielles de ces clans, telles que les peignent les documents d'une époque plus moderne, appartenaient à l'ancienne Gaule; c'est même de cette manière seulement qu'on parvient à s'expliquer les passages trop courts et malheureusement obscurs des Commentaires de César et des autres historiens romains. Dans les pays celtiques, tels que l'Écosse et la Cambrie, la famille, composée des parents réunis jusqu'au quatrième degré en ligne directe, et jusqu'au neuvième en ligne collatérale, formait une petite association élémentaire qui avait son chef et ses lois. Le chef exerçait une autorité sans partage et à peu près sans bornes sur sa femme, sur ses enfants, sur tous les siens, avec droit de vie et de mort. Il était maître, ou plutôt seigneur de la terre; car elle était moins sa propriété que la propriété collective de la famille.

Plusieurs familles distinctes, mais rattachées entre elles par le lien d'une parenté et d'une origine communes, formaient une association plus étendue, une tribu ou un clan. Tout porte à présumer que les chefs de famille élisaient un chef de clan et l'investissaient de cette dignité à vie; tel était, en effet, l'usage du pays de Galles dans les premiers siècles du moyen âge. Le chef élu gouvernait avec l'assistance ordinaire des chefs de famille; mais, quand les intérêts généraux du clan venaient à être menacés et qu'une guerre était déclarée, il exerçait une sorte de dictature militaire; alors tous ses sujets lui devaient une obéissance passive et illimitée. Le clan n'était pas uniquement composé de familles liées par une parenté commune; il renfermait encore un autre élément: les clients et les esclaves. Les clients étaient des hommes personnellement libres, qui, ne faisant partie d'aucune des familles légalement constituées et maîtresses d'un territoire, se plaçaient sous le patronage d'un

chef, pour que leur liberté fût respectée, protégée. En retour de cette protection nécessaire dans une société où il n'y avait aucune place pour les individus isolés, les clients étaient tenus à un dévouement absolu pour la personne du chef; ils devaient le suivre et le défendre dans toutes ses entreprises; ils lui payaient aussi des redevances particulières. Après les clients venaient les esclaves, d'autant plus nombreux, qu'une partie d'entre eux étaient des serviteurs volontaires, c'est-à-dire des engagés aliénant leur liberté pour un temps. César et Tacite donnent à ces derniers le nom d'*obœrati.* Le conquérant des Gaules se sert de termes très-vagues pour exprimer la condition de la classe inférieure; c'était une servitude, mais une servitude plus mitigée et moins rigoureuse que l'esclavage romain.

De même que plusieurs familles, unies par une origine commune, formaient un clan, plusieurs clans, réunis par un lien semblable, bien que plus éloigné, formaient une nation, ou ce que les Romains appelaient une cité. Les nations avaient à leur tête des chefs particuliers ou des rois. Il semble qu'en général ces rois ou brenns fussent élus par les chefs des clans et par les druides. On sait du moins que c'étaient les druides qui désignaient le vergobret ou roi des Édues. C'étaient eux aussi qui, dans les grandes guerres, choisissaient le chef suprême auquel les nations confédérées devaient obéir. Toutefois il résulte des récits de César qu'il existait aussi dans les clans et les cités des commandements et des royautés héréditaires de droit, ou que l'ambition de chefs puissants s'efforçait de rendre tels.

La société gauloise resta généralement fidèle à son organisation patriarcale originaire. Elle conserva longtemps ses cadres primitifs avec une ténacité dont les cantons montagneux des îles Britanniques nous ont laissé de curieux exemples. Cependant il est facile de comprendre que cette organisation ne put être d'une régularité ni d'une uniformité parfaites. Les guerres et les révolutions étaient fréquentes; elles le furent surtout à l'époque qui précéda la conquête de César. Le voisinage dès Romains établis dans le midi de la Gaule eut pour effet inévitable d'augmenter les divisions intestines. En effet, Rome suivit là, comme partout, son système de diviser pour régner; elle soutint les petites ambitions des chefs qui recherchèrent son alliance, et favorisa leurs usurpations. Rien d'ailleurs ne lui était plus facile : les chefs gaulois poussaient à l'excès le sentiment de l'indépendance et de la vanité personnelles; ils étaient avides de renommée et de gain; ils trouvaient dans le nombre et le dévouement de leurs sujets, de leurs tenanciers ou de leurs fidèles, une excitation perpétuelle à satisfaire leur ambition. Plus chacun d'eux était riche et renommé, dit César, plus il réunissait autour de lui de serviteurs et de clients. Ces clients, nommés *ambacti* ou *soldurii,* étaient engagés, les uns pour toujours et sans conditions, les autres pour un temps et moyennant une solde; mais tous mettaient leur gloire à se sacrifier pour leur chef, comme les Romains mettaient leur point d'honneur à se sacrifier pour la patrie. Aussi plusieurs chefs devinrent-ils de véritables petits souverains.

On voit, dans les Commentaires de César, Orgétorix, que les Helvètes voulaient punir d'une trahison, se présenter au jugement avec une escorte de dix mille hommes, ses parents ou ses clients. Quand le roi des Trévires eut été tué par les légions romaines, sa parenté se réfugia dans les forêts de la Germanie. Vercingétorix, choisi pour commander les peuples ligués contre César, dut cette élection, non-seulement à son héroïque valeur, mais encore au nombreux cortége d'hommes armés dont il marchait entouré. De là ces factions rivales qui existaient au sein de chaque nation ou cité, de chaque tribu ou fraction de cité, même de chaque maison ou de chaque famille, en sorte que le printemps ne revenait jamais sans qu'il y eût, suivant l'expression des Commentaires, des injures à faire ou à venger. Les druides, qui

2

souvent avaient arrêté par leur médiation les peuples prêts à en venir aux mains, n'avaient plus l'autorité nécessaire pour empêcher des guerres continuelles.

Pour compléter ce tableau des clans et des nations celtiques, il faut y ajouter un trait important. Le géographe Strabon et l'historiographe César mentionnent fréquemment des assemblées et même des délibérations tumultueuses; tous les hommes en âge de combattre devaient s'y rendre; le dernier venu était livré à des bourreaux qui le faisaient mourir dans les tortures pour inspirer de la crainte aux retardataires. Tous parlaient si bruyamment que parfois le héraut s'avançait résolûment vers le perturbateur et lui coupait un morceau de ses vêtements pour le forcer à se taire ou à se retirer. Dès que les affaires d'intérêt public étaient décidées, aussitôt la nouvelle, portée de distance en distance par les cris répétés des habitants, volait avec une rapidité merveilleuse jusqu'aux districts les plus éloignés. Ces assemblées où l'on avait voix délibérative démontrent que les obligations de la clientèle militaire, si rigoureuses qu'elles fussent, n'enchaînaient pas entièrement la liberté des clients. Si donc la tribu était une armée, elle ne cessait pas pour cela d'être une tribu; d'où résultait un mélange inéluctable de la discipline militaire et de l'indépendance individuelle. Au reste, il est probable que ces assemblées, auxquelles la masse des hommes libres prenait une part active, étaient celles qui décidaient de la guerre ou de la paix; car, la guerre une fois votée, nul ne pouvait refuser de marcher. On s'explique ainsi les paroles d'Ambiorix, roi des Éburons, disant au lieutenant de César qu'il n'avait pas plus droit sur ses sujets que ses sujets n'en avaient sur lui.

Les différentes confédérations gauloises, très-inégales en force et en richesse, trouvaient dans cette inégalité même une des principales raisons des guerres qui les déchiraient sans cesse. Les plus considérables en tenaient d'autres moins puissantes sous leur tutelle ou leur clientèle. Par exemple, les Rèmes avaient sous leur patronage, au temps de César, les Carnutes; de leur côté, les Édues avaient exercé longtemps, par l'étendue de leur clientèle, une sorte de protectorat sur la plus grande partie de la Gaule. Il en était du patronage des tribus comme de celui des chefs; c'était en s'engageant à des redevances et en contractant des obligations particulières que les faibles obtenaient la protection des forts. Malgré ces liens fédératifs, la Gaule indépendante, toujours menacée par les invasions des peuplades étrangères, s'épuisait à l'intérieur en luttes stériles et sans cesse renaissantes; au contraire, Rome s'était déjà donné un gouvernement régulier assez fort pour protéger la marche d'une civilisation destinée à s'étendre sur la plus grande partie du monde connu.

---

DEUXIÈME ÉTUDE HISTORIQUE

# LA GAULE ROMAINE

Conquète de la Gaule par César. — Divisions administratives de la Gaule sous l'empire. — Auguste s'attache à dénationaliser la Gaule conquise. — Organisation des finances. — Colonisation romaine de la Gaule. — Régime de la curie dans la Gaule. — Diverses classes dans la population des municipes. — Avantages matériels, artistiques, littéraires de la réduction de la Gaule en province romaine; mais funeste influence de la domination romaine sur le caractère et les mœurs des Gaulois.

## I

Rome n'avait jamais oublié qu'un Brenn fameux, campé au pied du Capitole, faillit l'arrêter dans le cours de ses brillantes destinées; ce fut désormais un duel à mort entre elle et la race audacieuse qui, seule, l'obligeait de combattre non pour la gloire, mais pour la vie. Elle entreprit d'abord d'anéantir tous les Gaulois de la Cisalpine en les attaquant prudemment les uns après les autres, et en semant des germes de discorde parmi eux. Il fallut deux siècles de guerre (312-115) et la trahison des Cénomans pour consommer leur ruine; encore les Boïens, les plus indomptables Gaulois du nord de l'Italie, émigrèrent-ils plutôt que de se soumettre. Alors le sénat, poursuivant systématiquement son plan de sanglantes représailles contre les vainqueurs de l'Allia, leur signifia de s'abstenir de toute irruption : « La nature elle-même, dirent les commissaires romains, a placé les Alpes entre la Gaule et l'Italie, comme une barrière insurmontable; malheur à qui tenterait de la franchir ! » Cette fière réponse montrait combien les temps étaient changés.

Il ne suffisait pas d'avoir fermé la Péninsule aux immigrations gauloises; il fallait, de plus, atteindre celles-ci sur leur propre territoire : ce fut le chef-d'œuvre de la politique romaine, la plus habile et la plus déloyale qui fut jamais.

Pour prendre pied dans la Transalpine, Rome avait besoin d'une alliée puissante au sein même du pays. C'est le premier pas qu'elle avait coutume de faire pour arriver à l'annexion. Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu avec Marseille. Cette ville, ardemment désireuse de se créer des appuis contre les races liguriennes ou celtiques dont elle excitait les jalousies, et de développer son industrie, son commerce, ses arts particuliers, crut, en s'alliant avec les Romains, puissance militaire, triompher facilement des rivalités étrangères et donner un rapide accroissement à ses transactions. Les Romains, en effet, commencèrent par aider le développement de Marseille, dont l'influence ouvrit en s'étendant la voie à leurs conquêtes. Bientôt l'alliance se changea en protection. C'est le deuxième pas que faisait la politique romaine vers l'absorption d'un pays. Marseille, en guerre avec des tribus liguriennes de son voisinage, appela, l'an 154 avant notre ère, les Romains à son

secours. Ils passèrent les Alpes pour la première fois, battirent ces tribus et leur enlevèrent quelques terres qu'ils donnèrent aux Massaliotes. Trente ans après cette victoire, ils furent invités de la même manière à repousser les attaques des Salyens ou Salluviens, le plus considérable des peuples gaulois cantonnés entre le Rhône et les Alpes. Les consuls Fulvius et Sextius dépouillèrent ce nouvel ennemi d'une partie de son territoire, et y établirent, près d'une source thermale, la colonie d'*Aquæ Sextiæ,* Aix en Provence, la première station militaire des Romains dans la Gaule.

Cette intervention effraya les Arvernes et les Allobroges; ces peuples montagnards, belliqueux, placés chacun à la tête d'une confédération puissante, s'unirent pour renverser l'établissement romain; ils ne purent, malgré leur nombre, tenir contre la discipline des légions; ils leur opposèrent inutilement des lignes de chars de guerre qui furent rompues, et des meutes de chiens dressés pour le combat, qui furent écrasés par les éléphants. Les vainqueurs laissèrent aux Arvernes leur indépendance, mais réduisirent à l'état de tributaires les Allobroges et les petits peuples situés en deçà du Rhône. Ils formèrent de cette manière, sur le versant occidental des Alpes, une première province comprenant la Provence et le Dauphiné actuel, sauf le territoire des Massaliotes. Pour assurer les communications de cette province avec l'Espagne conquise, ils fondèrent, l'an 118, la colonie de Narbonne, destinée à protéger une route militaire, et à devenir, comme l'appelle Cicéron, une sentinelle et une forteresse du peuple romain dans ces contrées.

Cette sécurité garantie par les légionnaires et la création de nouveaux marchés engagèrent les tribus gauloises limitrophes, en remontant des Cévennes aux bords du Rhône supérieur, à rechercher l'alliance de la république. Un commerce régulier s'organisa entre ces tribus et le territoire romain. Cicéron peint la province livrée aux spéculateurs qui venaient d'Italie exploiter son sol, le mettre en culture, y élever des constructions, s'emparer de son commerce. « Les Gaulois, dit-il, ne font point d'affaires sans nous; nous sommes leurs banquiers, leurs bailleurs de fonds; tout l'argent qui circule chez eux est dans nos mains. » Quelques négociants de la Péninsule pénétrèrent jusque dans le centre de la Gaule; ils établirent dans la vallée de la Loire des comptoirs à Orléans, à Nantes. Les Édues, puissants par leur position centrale naturellement forte entre la Saône et la Loire, entre les routes du Midi et celles du Nord, mirent à profit leur titre de frères et alliés du peuple romain, pour étendre leur autorité sur les populations plus barbares qui habitaient du côté de l'Océan et de la Manche. Toutefois les limites septentrionales de l'occupation romaine restèrent les mêmes pendant un demi-siècle, jusqu'à l'an 58 avant notre ère. Mais ce laps de temps fut habilement employé pour la colonisation de la Gaule méridionale. Le sénat laissa aux tribus indigènes l'autonomie, la faculté de se gouverner elles-mêmes, et la propriété de leur sol; il se bornait généralement à les soumettre au paiement d'un impôt; mais les gouverneurs, à peu près sûrs de l'impunité, étaient durs, avides, cruels; de là des soulèvements nombreux, réprimés par les mesures les plus rigoureuses, comme des réquisitions d'armes et de blés ou des confiscations territoriales. Ces agitations et ces châtiments n'empêchèrent pas la province de prospérer et de prendre un aspect séduisant pour les populations voisines.

## II

Le même drame se répéta au nord. Depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons, les peuplades germaniques jetaient des yeux d'envie sur la Gaule; les Suèves surtout n'attendaient qu'une occasion de saisir cette proie, lorsqu'un jour ils virent arriver

des Gaulois implorant leur secours : c'étaient les députés des Séquanes, qui, opprimés par les Édues, frères du peuple romain, voulaient opposer à cette fraternité celle des barbares d'au delà du Rhin. Arioviste, chef de la nation teutonique des Suèves, accourut avec plus de cent mille guerriers. Deux batailles suffirent pour ruiner la puissance des Édues. Mais les Suèves, une fois au milieu de ces riches contrées, ne voulurent plus les quitter; ils traitèrent en vaincus aussi bien les Séquanes, leurs alliés, que les Édues, leurs ennemis.

La Gaule allait devenir Germanie; alors deux partis se formèrent parmi les populations de la Gaule orientale : les unes, dirigées par Dumnorix, chef de clan séquanais, appelèrent les Helvètes; les autres, guidées par Divitiac, vergobret de la confédération éduenne, sollicitèrent le secours de Rome; il y avait ainsi un parti national et un parti romain. Les Helvètes, enchantés d'abandonner leurs âpres montagnes et leurs incultes vallées pour des plaines fertiles et un plus doux climat, incendièrent leurs cabanes et leurs grains pour s'ôter tout espoir de retour, émigrèrent en masse et suivirent la vallée du Rhône. César les rejeta sur les défilés du Jura, les atteignit sur les bords de la Saône et leur livra un combat meurtrier. Les Helvètes durent reprendre en hâte le chemin de leurs montagnes, qu'ils avaient juré de ne plus revoir.

Ce premier péril repoussé, il en restait un second, plus sérieux encore : c'étaient Arioviste et les Suèves. César exigea qu'Arioviste renonçât à tout nouvel établissement de Germains dans la Gaule. Le chef des Suèves refusa, déclarant qu'il voulait avoir sa province dans le Nord, comme les Romains avaient la leur dans le Midi. Le proconsul, triomphant de l'effroi qu'inspirait à ses troupes une campagne entreprise contre un tel ennemi dans un pays de montagnes et de forêts inconnues, s'avança en quelques marches rapides jusque dans la vallée du Rhin. Là, il battit complétement les Suèves, et les força de regagner la Germanie dans le plus affreux désordre. Il ne chercha pourtant pas à les anéantir. Peut-être espérait-il trouver un jour chez les Germains des auxiliaires utiles et aguerris contre les Gaulois que la nécessité avait jetés dans son alliance, mais qu'il savait être des alliés douteux et jaloux de leur libérateur. Ceux-ci, en effet, ne tardèrent point à s'apercevoir que le conquérant organisait ses légions sur le territoire affranchi, gardait les otages, levait des impôts, et se conduisait non en protecteur, mais en maître. L'annexion commençait par un système d'envahissement aussi cruel qu'adroit; c'est ainsi que les grandes iniquités se consomment par l'habileté que mettent les uns à profiter de l'imprévoyance des autres.

On vit Jules César, ce conspirateur épileptique, ce pâle débauché, dont l'ambition semblait à jamais énervée par le plaisir, s'affranchir des lenteurs de la stratégie ancienne, parcourir au besoin cent milles par jour, à cheval ou en voiture, dicter en plusieurs langues quatre à six lettres à la fois, exécuter en quelques semaines les immenses travaux de la circonvallation romaine autour des forteresses gauloises, traverser nos froides rivières à la nage, se trouver partout, en Cisalpine, en Bretagne, en Aquitaine, ne connaître pour obstacles ni les saisons, ni les distances, ni les fondrières, ni les rochers; et, après sept ans de combats et de perfidies, de victoires et de massacres, en finir avec la nationalité celtique.

Les représentants de la Gaule, rassemblés dans un dernier conseil au milieu des bois, sur le territoire des Carnutes, comprirent la faute qu'ils avaient faite, mais trop tard; ils jurèrent sur les étendards d'étouffer l'invasion romaine dans un vaste linceul, et de reconquérir leur liberté perdue. La nouvelle, portée de village en village par la clameur des hérauts, arriva le soir même, comme un tonnerre de vengeance, chez les Arvernes du Sud-Est. Ces intrépides montagnards ramassèrent leurs forces pour une lutte suprême; ce fut le signal de ces guerres de l'indépendance où l'hé-

roïsme d'un peuple ne tint pas contre le génie politique et militaire de César; son agonie du moins ne fut pas sans gloire, et la victoire de Vercingétorix, sous les murs de Gergovie, prouve que, sans les divisions intestines qui affaiblirent sa résistance, il aurait pu défier jusqu'au bout la discipline et la tactique de ses formidables adversaires.

Une fois la Gaule soumise, le conquérant, aussi habile politique qu'admirable capitaine, changea tout à coup de conduite à l'égard des vaincus; il ne s'occupa qu'à fermer les blessures faites par la victoire; il employa le dernier hiver, l'an 50 avant Jésus-Christ, à parcourir l'une après l'autre les villes capitales, évitant tout ce qui pouvait humilier les indigènes : point de confiscations, point de colonies militaires; aucune mesure violente. Alors comme aujourd'hui, la race qui couvre ce beau et riche territoire ne demandait qu'à passer subitement de la haine à l'amour, du mépris à l'engouement; inconstante amie de la liberté, frivole jouet de la gloire, elle avait combattu César à outrance pendant dix longues années; au bout de quelques mois, elle s'étonnait déjà d'avoir méconnu le cœur et l'intelligence de ce proconsul : oubliant des souffrances qu'il cherchait à guérir, elle l'entourait d'une étrange popularité. De son côté, il paraissait sympathiser avec tous les instincts du pays; il gagna par des honneurs les hommes les plus influents, respecta leur gouvernement intérieur, conserva leurs trophées, leurs monuments nationaux, tout ce qui leur rappelait un glorieux passé; les meilleurs guerriers s'enrôlèrent dans ses troupes; il en forma la légion des Alaudes, ainsi appelée, parce que sur le cimier de leurs casques on avait représenté, comme signe distinctif, une alouette aux ailes déployées. L'infanterie pesante de la Belgique, l'infanterie légère de l'Aquitaine et la cavalerie des Trévires lui fournirent ses auxiliaires les plus valeureux; aussi ce ne fut pas seulement, comme on l'a dit, avec l'or des Gaulois qu'il conquit Rome, mais aussi avec leurs armes; car les vétérans de la Transalpine payèrent de leur sang toutes les victoires du dictateur sur les Pompéiens : peut-être dans ces guerres civiles leur secret espoir fut-il, en suivant César, de se venger et de détruire la liberté de cette Rome qui venait d'anéantir la leur !

## III

En réalité, l'assimilation de la Transalpine aux autres provinces romaines n'eut lieu que sous le règne d'Auguste. Ce prince, véritable organisateur de la Gaule, y introduisit le premier l'administration impériale, cette puissante machine de gouvernement dont Dioclétien et ses successeurs multiplièrent plus tard les rouages. Il vint l'an 29 avant notre ère visiter la conquête de César; il y fit ensuite plusieurs voyages pour la consolider et la façonner au joug. Il commença par rompre les habitudes de l'ancien ordre social, et créa, dans ce but, de nouvelles divisions administratives; il supprima ou morcela, de manière à leur ôter toute portée sérieuse, les vieilles confédérations gauloises qu'il répartit en quatre provinces, les unes dépendant du sénat, les autres de l'empereur; les premières, gouvernées comme autrefois par des proconsuls; les secondes, par des légats impériaux ou présidents; elles étaient d'ailleurs toutes également désarmées; en voici la répartition :

La Narbonnaise, chef-lieu Narbonne, entre les Pyrénées, la Méditerranée, le Var, les Alpes, le Rhône et les Cévennes, d'abord réservée à l'empereur, à cause de la station navale de Fréjus où gisaient les débris de la flotte d'Actium, puis donnée au sénat et gouvernée par un proconsul propréteur annuel, assisté d'un questeur et d'un légat.

L'Aquitaine, chef-lieu Bordeaux, entre les Cévennes, les Pyrénées, la Loire et l'Océan, avec un délégué ou lieutenant impérial appelé propréteur, assisté d'un procurateur.

La Lugdunaise, chef-lieu Lyon, entre la Loire, le Rhin, les Alpes, le Rhône supérieur, et la partie septentrionale du bassin de la Seine, avec un délégué ou lieutenant impérial appelé propréteur, assisté d'un procurateur.

La Belgique, chef-lieu Trèves, entre le Rhin, la mer, la Seine et la Saône, avec un délégué ou lieutenant impérial, assisté d'un procurateur.

Ces quatre provinces impériales prétoriennes virent s'accroître leur nombre de deux, avant la mort d'Auguste : la Germanie supérieure ou première, chef-lieu Mayence, et la Germanie inférieure ou seconde, chef-lieu Cologne; elles formaient ensemble une longue bande de terre étroite, et avaient le caractère d'une frontière militaire dont le but était de tenir en respect les barbares d'outre-Rhin. Aussi le gouvernement en fut-il confié à des lieutenants impériaux consulaires, souvent même à des princes de la famille impériale.

Auguste avait encore créé une petite province équestre, les Alpes-Maritimes, administrées par un procurateur impérial.

Les gouverneurs de ces provinces réunissaient, pour emprunter les expressions romaines, le pouvoir civil et le pouvoir militaire, la *jurisdictio* et l'*imperium;* ils revêtaient tour à tour la toge sur leur chaise curule ou une armure à la tête des légions; ils exerçaient une autorité presque discrétionnaire. S'ils devaient en principe rendre compte de leur gestion, après le temps de leur charge expiré, cette responsabilité était très-limitée en fait. Il n'y avait que les citoyens romains qui eussent un recours légal contre eux. Les autres habitants des provinces étaient réduits à se choisir des patrons parmi les grands personnages de l'empire; ils ne pouvaient s'adresser à l'empereur que pour implorer sa bienveillance et sa merci.

Les circonscriptions territoriales d'Auguste subsistèrent intactes jusqu'au règne de Dioclétien; sous ce prince, qui voulut diminuer l'influence des gouverneurs en resserrant les bornes de leur juridiction, elles subirent d'importantes modifications qui graduellement aboutirent, sous Honorius, à la répartition définitive de la Gaule en dix-sept provinces.

La *Belgique* formait quatre provinces :

1° Belgique première, métropole : Trèves; cités : Metz, Toul, Verdun.

2° Belgique seconde, métropole : Reims; cités : Soissons, Châlons-sur-Marne, Vermand ou Noyon, Arras, Cambrai, Tournay, Senlis, Beauvais, Amiens, Térouanne, Boulogne.

3° Germanie première ou supérieure, métropole : Mayence; cités : Strasbourg, Spire, Worms.

4° Germanie seconde ou inférieure, métropole : Cologne; cité : Tongres.

La *Lyonnaise* formait cinq provinces :

1° Lyonnaise première, métropole : Lyon; cités : Autun, Langres, Châlon, Mâcon.

2° Lyonnaise seconde, métropole : Rouen; cités : Bayeux, Avranches, Évreux, Séez, Lisieux, Coutances.

3° Lyonnaise troisième, métropole : Tours; cités : le Mans, Rennes, Angers, Nantes, Quimper, Vannes, Tréguier ou Saint-Pol-de-Léon, Jubleins, Corseul.

4° Lyonnaise quatrième, ou Sénonie, métropole : Sens; cités : Chartres, Auxerre, Troyes, Orléans, Paris, Meaux.

5° Lyonnaise cinquième, ou Grande-Séquanaise, métropole : Besançon; cités : Nyon, Avenche, Bâle, Windisch dont le siége fut transféré à Constance, Yverdun, Augst, Port-sur-Saône.

L'*Aquitaine* formait trois provinces

1° Aquitaine première, métropole : Bourges; cités : Clermont, Rodez, Albi, Cahors, Limoges, Javouls, dont le siége fut transféré à Mende, Velay.

2° Aquitaine seconde, métropole : Bordeaux; cités : Agen, Agoulême, Saintes, Poitiers, Périgueux.

3° Novempopulanie, métropole : Eause; cités : Dax, Lectoure, Saint-Bertrand de Comminges, Consérans, Bayonne, Lescar, Aire, Bazas, Tarbes, Oleron, Auch.

La *Narbonnaise* formait cinq provinces :

1° Narbonnaise première, métropole : Narbonne; cités : Toulouse, Béziers, Nîmes, Lodève, Uzès.

2° Narbonnaise seconde, métropole : Aix; cités : Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes.

3° Viennoise, métropole : Vienne; cités : Genève, Grenoble, Viviers, Die, Valence, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Vaison, Orange, Cavaillon, Avignon, Arles, Marseille.

4° Alpes-Maritimes, métropole : Embrun; cités : Digne, Chorges, Seillans, Senez, Glandève, Cemèle ou Cimiez, Vence.

5° Alpes-Graïes et Pennines, métropole : Moutier-en-Tarentaise; cités : Octodure, aujourd'hui Martigny en Valais.

A cette époque, le monde romain se divisait en deux empires : l'empire d'Orient et l'empire d'Occident; chaque empire, ayant un empereur à sa tête, était subdivisé en deux préfectures, confiées chacune à un préfet du prétoire. La Gaule, partie intégrante de l'empire d'Occident, formait le principal diocèse ou vicariat de la préfecture du prétoire des Gaules; les deux autres diocèses ou vicariats de cette préfecture étaient la Bretagne et l'Espagne.

Les préfectures se subdivisaient donc à leur tour en diocèses ou vicariats; les diocèses, en provinces; les provinces, en régions ou cités; les cités, en cantons ou *pagi*. A la tête des diocèses étaient des vice-préfets ou vicaires; à la tête des provinces, des magistrats portant différents noms : consulaires, présidents, correcteurs, ducs, comtes. Les cités étaient administrées, municipes ou colonies, par leurs magistrats annuels : dumvirs, quatuorvirs, édiles, questeurs; par un conseil de décurions, ou sénat, et par la curie, assemblée du peuple. Les pagi ou cantons étaient administrés par des *magisters* ou édiles, ou préfets du pagus.

## IV

Pour achever de dénationaliser la Gaule, Auguste bâtit des villes nouvelles qui, sans passé, sans histoire, ne connurent que la main qui les avait élevées, et grandirent sous la protection impériale. Ces villes, la plupart privilégiées, jouissaient de ce qu'on appelait le droit latin, *jus latinum,* et le droit italique, *jus italicum,* c'est-à-dire qu'elles étaient assimilées non à Rome, mais aux villes du Latium et de l'Italie. Leurs habitants pouvaient recevoir individuellement le droit de cité, qui les exemptait de châtiments corporels et les rendait capables d'exercer les charges de l'empire. Le *jus italicum* conférait une exemption d'impôts. En résumé, ce système admettait comme principe l'autonomie des cités avec diverses restrictions et avec la faculté d'obtenir des priviléges également divers. Presque tous les peuples du centre et du nord de la Gaule avaient conservé leur autonomie au temps de Pline, plus d'un siècle après César. Les Santons, les Bituriges, les Arvernes, les Leuques, les Suessions, les Nerviens, les Trévires, les Meldes, les Ségusiaves étaient libres. Les Édues, les Car-

nutes, les Rèmes et les Lingons étaient fédérés; ils avaient avec Rome des traités spéciaux qui modifiaient sur quelques points seulement leur autonomie primitive.

Auguste reconnut dans la Transalpine l'existence légale de soixante nations ou cités; elles avaient chacune un sénat chargé de l'administration locale et de la perception des impôts; chacune était responsable du maintien de l'ordre sur son territoire. Plusieurs peuplades secondaires qui avaient eu jusque-là une existence à part, et dont les noms se sont conservés dans ceux des pagi ou cantons particuliers, furent incorporées aux soixante nations reconnues par le gouvernement impérial. Parmi ces nations ou cités, d'anciennes villes agrandies ou reconstruites prirent des noms romains : Bibracte, capitale des Édues, devint *Augustodunum;* Soissons, *Augusta Suessionum;* Trèves, *Augusta Trevirorum;* Véromand, plus tard Saint-Quentin, *Augusta Veromanduorum;* Viviers, *Augusta Helviorum;* Saint-Paul-Trois-Châteaux, *Augusta Tricastinorum;* Clermont, *Augustonemetum;* Limoges, *Augustoritum;* Troyes, *Augusta Tricassium.*

Comme la corporation des druides, quoique très-affaiblie à l'époque de César, survivait à la conquête romaine et encourageait encore les protestations de l'indépendance nationale, Auguste ne négligea rien pour amoindrir cette gardienne des traditions gauloises; il interdit aux vaincus devenus citoyens la pratique de leurs rites sanguinaires; il remplaça les immolations des victimes humaines par des sacrifices de taureaux qui furent célébrés dans les grandes solennités. Ses successeurs proscrivirent, comme lui, dans le druidisme l'institution politique qui leur était hostile et servait de drapeau aux rébellions. Mais, en même temps, pour ne pas blesser les sentiments religieux de la Gaule conquise, on vit les noms des divinités celtiques et latines confondus à dessein sur l'inscription des mêmes autels. Ainsi le dieu Belenus fut identifié avec Apollon, Hésus avec Mars, Teutatès avec Jupiter. Toutefois les empereurs eurent soin d'assurer dans l'association des deux cultes la prépondérance à celui de Rome. Ils multiplièrent partout les temples gallo-romains. Les villes qu'ils construisirent, qu'ils agrandirent ou qu'ils restaurèrent, eurent presque toutes un Capitole à l'image de celui du mont Palatin. Il se forma, en l'honneur d'Auguste, dans un grand nombre de villes, des colléges de flamines, appelés *flamines augustales,* sortes d'associations politiques et religieuses à la fois. On sait qu'à Rome il n'existait point de corps sacerdotal particulier. Les fonctions du culte se réunissaient dans le même citoyen aux fonctions civiles et militaires. Le titre de flamine investissait la plupart des hauts dignitaires de l'armée; il fut donné dans les Gaules aux hommes les plus considérables de la population indigène.

## V

L'autorité des gouverneurs s'étendait simultanément à toutes les parties de l'administration et du culte; car jamais peuple au monde ne mêla autant que les Romains la religion à la politique; les finances, seules, étaient confiées, dans les provinces les plus importantes, à des agents spéciaux appelés *procuratores,* procurateurs, ou *rationales.* Les gouverneurs et leurs agents montrèrent tous la même rapacité, le même arbitraire; l'administration des provinces n'était pour eux qu'une mine à exploiter; ils les mettaient littéralement au pillage. Aussi des soulèvements continuèrent-ils à éclater de temps à autre, causés par l'aggravation des impôts à la suite des recensements, par les exactions des fonctionnaires, par le malaise des cités, qui, pour s'acquitter envers le fisc impérial, étaient obligées de s'endetter et de payer des intérêts usuraires.

Il y avait des impôts directs et des impôts indirects. Les impôts directs se composaient de la contribution foncière ou indiction, et de la contribution personnelle ou capitation. Tous les cinq ans ou à peu près, chaque terre était cadastrée, ses limites établies, sa valeur estimée avec la précision la plus rigoureuse; tous les cinq ans, le père de famille devait, sous des peines sévères, faire inscrire sa femme, ses enfants, ses esclaves, l'âge et le métier de chacun d'eux, son patrimoine, son revenu, jusqu'à ses meubles et ses joyaux.

Les impôts indirects étaient réguliers ou casuels; ceux de la première catégorie se composaient du monopole de la vente du sel, des droits de douanes, qu'on affermait sur enchères, des droits de passage ou péages sur les fleuves, sur les canaux, des droits sur les marchés, des droits d'octroi, et d'autres tributs connus sous le nom de chrysargyre; ceux de la seconde catégorie comprenaient les confiscations, les amendes, les dons gratuits ou réputés volontaires, les successions vacantes, les corvées pour l'entretien des routes, des aqueducs, des fortifications, et des logements civils et militaires.

La masse produite par ces perceptions de toute nature était accrue, chaque année, par le revenu de ce qu'on pourrait appeler terres domaniales. Les terrains en culture étaient en grande partie affermés moyennant une redevance fixe, payable en deniers. Les terrains en friche étaient également affermés; mais la redevance, dans ce cas, variait selon la diversité de la culture et proportionnellement à la récolte. Les uns ou les autres servaient quelquefois de débouchés au trop-plein de la population italienne, ou bien ils étaient distribués, comme récompenses, aux vétérans que Rome établissait dans chaque province conquise pour la maintenir dans l'obéissance et se l'assimiler : les Césars, après avoir pris possession par l'épée, prenaient possession par la bêche, et le soc de la charrue entrait dans le sol étranger plus profondément que le tranchant du glaive; de là l'origine des colonies militaires solennellement installées sur le territoire gaulois, avec leurs tribuns, leurs centurions, leurs cohortes. Elles étaient susceptibles de ce droit de propriété exclusif et suprême qui appartenait au seul citoyen romain. A l'intersection des deux grandes lignes qui aboutissaient aux quatre points cardinaux, au centre des quatre portes inviolables et saintes comme celles de Rome, était marquée la place du forum, image à son tour du forum de la ville éternelle; parfois, auprès du forum, s'élevait aussi un capitole; là était le siége d'une république naissante, d'une Rome transplantée, qui avait aussi ses consuls ou duumvirs, ses sénateurs ou décurions, ses augures et ses sacrifices. Toutes les merveilles de la vie romaine, le temple, le cirque, le théâtre, se dressaient dans son enceinte. Les routes indestructibles, les canaux profonds, les magnifiques aqueducs rayonnaient autour d'elle. C'était la capitale romaine du pays.

Quelle ne devait pas être la surprise du farouche Gaulois, que toutes ces séductions romaines venaient chercher dans sa maison de paille et de bois! Il eût voulu se soustraire à cette magnificence oppressive, lui qui, peut-être, avait versé son sang avec les derniers défenseurs de l'indépendance nationale! Mais, malgré lui, le tribut à payer, la justice à recevoir, le vêtement à acheter, le blé à vendre, l'appelaient dans les murs de la colonie; là, des joies nouvelles, inouïes, l'assaillaient de toutes parts. Si le plaisir et la sensualité avaient quelque prise sur cette âme barbare, le cirque, le théâtre, le bain, lui offraient d'ineffables délices. Si son intelligence était plus haute, si déjà il avait compris quelque peu la langue du vainqueur, il entrait à l'école du rhéteur, il entourait la chaire du philosophe; il pouvait étudier tous les secrets de la sagesse hellénique et de l'éloquence romaine. Allait-il au temple, la beauté de l'édifice lui enseignait la puissance du dieu Auguste, et l'adorateur d'Hésus était tout disposé à brûler de l'encens pour l'empereur divinisé. Il ne retournait pas dans la

hutte paternelle sans qu'il eût appris à balbutier quelques mots de l'idiome latin, sans qu'il eût, une fois au moins, essayé sur ses épaules la tunique et la toge. Se rapprocher de la race victorieuse, trafiquer avec elle, combattre sous les mêmes drapeaux, marier sa fille à un centurion, envoyer son fils aux écoles gallo-romaines, devenir le client d'une grande famille, obtenir par elle le titre de citoyen romain, et, mêlant à son nom barbare le nom d'un patron illustre, s'appeler Julius Sacrovir ou Claudius Ambiorix, telles étaient les espérances que Rome faisait briller à ses yeux pour l'attirer à elle.

Que dire de l'influence de la colonie romaine sur les Gaulois qui vivaient dans son sein? Car la colonie, fondée le plus souvent dans l'enceinte d'une ville amie, n'en chassait pas les habitants; ceux-ci et les nouveaux venus tendaient à s'unir; leurs champs profanes et non mesurés s'enclavaient entre les champs romains délimités par le bâton sacré de l'augure. Parfois ce pacifique voisinage les élevait au-dessus de leur condition de peuples vaincus : on leur accordait tantôt le *connubium*, le droit d'alliance avec les familles romaines; tantôt le *commercium*, le droit d'acquérir ou de transmettre la propriété romaine; quelquefois on les fit tous citoyens; on leur donna même des places dans le sénat de la colonie, et leurs décurions barbares s'assirent auprès des décurions romains.

On sait que la politique des Césars s'efforça, sinon de détruire, au moins d'affaiblir l'ancienne aristocratie romaine; un des moyens qu'elle employa fut d'appeler les principaux habitants des provinces dans la capitale de l'empire. Ainsi, pendant que Rome envoyait au delà des Alpes une nuée d'agents, de soldats, de colons et de spéculateurs, elle attirait à son tour dans ses propres murs, par une conséquence naturelle de son système préconçu, les Gaulois les plus riches, les plus puissants, les plus ambitieux. Auguste avait ouvert les portes du sénat aux citoyens romains de la Narbonnaise. Vienne eut l'honneur de donner à Rome les premiers sénateurs gaulois. L'empereur Claude, en l'an 48, ouvrit encore le sénat de droit aux Édues, et de fait aux autres nations transalpines. La politique césarienne triompha de l'opposition des vieux Romains qui voulaient garder leur privilége. En introduisant les peuples conquis dans le premier conseil du gouvernement, elle les associa à la fortune de l'empire, du moins dans une certaine mesure; car le sénat, avili, décimé, dépouillé de la plupart de ses anciens pouvoirs, n'était plus que l'ombre de lui-même.

## VI

Les colonies prirent peu à peu la forme des municipes, cités libres et romaines par excellence, composées d'une ou plusieurs villes et d'un district rural. Chaque municipe était administré par un corps d'élite, sous l'autorité directe du gouverneur de la province. Ce corps se nommait l'ordre des décurions, la curie ou le sénat. Il y avait deux espèces de décurions, curiales ou sénateurs : les décurions devenus tels par droit d'hérédité, et les décurions élus par la curie elle-même pour se compléter.

La curie était partagée en plusieurs sections. La principale se composait des décurions inscrits les premiers sur le livre de la curie; ils étaient réputés supérieurs en dignité. Le reste formait, avec cette section, la portion délibérante. Une troisième section, élue par les deux autres, était investie du pouvoir exécutif. Les membres de cette dernière section, regardés comme fonctionnaires publics, prenaient le titre de magistrats; ils n'existaient, le plus souvent, qu'au nombre de deux : l'un était chargé de rendre la justice dans les limites de la juridiction curiale; l'autre avait la

surveillance des édifices, des travaux publics et de l'administration des finances de la cité.

Les attributions de la curie consistaient à contrôler les répartitions et la levée de l'impôt, soit en argent, soit en nature. Les décurions nommaient tous les ans, sous leur responsabilité personnelle, un agent supérieur chargé de faire cette perception, puis des scribes et des tabellions ou notaires, des édiles et curateurs ou économes de la cité, des irénarques et des stationnaires ou commissaires de police. Grâce à ces institutions locales, les villes gallo-romaines avaient leur vie propre; elles exerçaient une action importante dans le ressort de leurs affaires, un genre d'initiative qui s'étendait à tous les besoins de la cité. Dans cette sphère, elles pouvaient se mouvoir à l'aise, déployer une grande activité, offrir même un aliment à l'ambition de ses habitants. Pourvu qu'elles ne sortissent pas du cercle tracé par le droit municipal, les curies n'avaient rien à redouter du président ou gouverneur

Mais le décurionat, sollicité, envié d'abord comme un privilége, devint la plus dure et la plus onéreuse de toutes les conditions sociales; l'État, obéré par les charges immenses que lui imposait sa situation vis-à-vis de trois dangers permanents : les barbares, la populace et l'armée, avait rejeté une partie de son fardeau sur les villes, qui ne tardèrent pas à être obérées à leur tour; or, toutes les fois que les revenus propres d'un municipe ne suffisaient pas à ses dépenses, les décurions étaient tenus d'y pourvoir sur leurs propriétés personnelles. De plus, comme ils étaient percepteurs des impôts publics et responsables de cette perception, leurs biens propres suppléaient à l'insolvabilité des contribuables envers le trésor. Nul décurion ne pouvait quitter le territoire de son municipe sans la permission des officiers de l'empire, ni aliéner le domaine en vertu duquel il était décurion; il n'échappait à ces intolérables exigences qu'en obtenant d'être admis dans le sein des classes privilégiées, ou en se réfugiant dans la catégorie des classes plébéiennes; il n'était pas rare de les voir chercher un abri, comme les esclaves fugitifs, au fond des bois et des montagnes. La loi fut obligée de pourvoir à leur remplacement, parce que leur classe menaçait de s'éteindre; elle fit du décurionat une sorte de châtiment pour des hommes flétris. Il faut ajouter que cette prétendue dignité n'offrait plus alors aucune compensation pour les charges qu'elle imposait aux curiales. La réforme de Dioclétien n'avait pu étendre l'autorité des agents impériaux sans diminuer d'autant celle des sénats municipaux, surtout sans ôter à ces derniers toute initiative, et les réduire au rôle d'un rouage subalterne de l'administration.

## VII

Ce n'est pas là le seul exemple des nécessités effroyables auxquelles fut réduit l'empire où fermentaient le désordre et la dissolution. Dans les campagnes, beaucoup de petits propriétaires, écrasés par l'impôt, vendaient leurs terres à bas prix, et changeaient leur condition contre celle de colons, pour se délivrer d'une propriété onéreuse. Les plus faibles se faisaient les serviteurs des plus puissants. On vit l'institution gauloise du patronage renaître, si toutefois elle avait disparu.

Il n'y eut pas jusqu'aux corporations ouvrières ou industrielles, jusqu'au colonat, qui ne fussent jugés incapables de se perpétuer ou de se recruter. Les lois durent punir des peines les plus sévères l'abandon d'un métier nécessaire à l'approvisionnement d'une ville, tel que le métier de boulanger, preuve manifeste de la solidarité de misère que le despotisme établissait pour toutes les classes des habitants de l'empire. Il fut défendu d'affranchir les colons, de peur que la terre ne manquât de bras

pour la culture. Rome enchaînait alors toutes les professions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus obscures, dans une hérédité forcée, comme elle avait établi déjà l'hérédité de la milice et celle des fonctions publiques. Elle semblait craindre que chaque classe de la société ne lui échappât à son tour; pour empêcher cette désertion, elle les frappait également du signe indélébile de la servitude. Les ouvriers, même libres, des ateliers impériaux portaient sur leur corps les marques des établissements auxquels ils étaient attachés. Les soldats portaient des marques semblables aux bras et aux jambes. Les enfants, les femmes même, dans les limites du possible, devaient embrasser la carrière paternelle, la profession maritale, et s'y inféoder, comme le décurion à la curie, comme le colon à la terre, bon gré, mal gré.

Comme dernier trait au tableau de cette misère générale, les lois impériales avaient consacré l'esclavage. Il y avait à Rome un marché affecté à la vente des esclaves. Cette vente se faisait de trois manières : *sub hasta,* sous la lance, parce qu'on plantait une lance dans l'endroit où s'opérait l'achat; *sub corona,* sous la couronne, parce que, dit-on, les marchands posaient une couronne de fleurs sur la tête des esclaves qu'ils voulaient vendre; *sub pileo,* sous le bonnet, parce qu'on mettait sur la tête des esclaves indociles une espèce de chapeau ; par cette marque, le vendeur annonçait qu'il ne garantissait pas leur soumission.

Les esclaves, relégués au dernier échelon de la société gallo-romaine, étaient de trois sortes : ceux qu'on prenait à la guerre, ceux qui naissaient de parents esclaves, et ceux qu'on achetait aux marchands qui en faisaient trafic. Ils étaient séparés des autres hommes par un costume particulier. Ils ne pouvaient se marier sans la permission de leurs maîtres, ni plaider, ni tester. Leur mariage, dépourvu de formes légales et de cérémonies religieuses, s'appelait *contubernium.* Les maîtres avaient droit de vie et de mort sur leurs esclaves : l'esclave était pour eux une *chose* et non une *personne.* On infligeait à ces malheureux, pour les fautes les plus légères, les châtiments les plus barbares; ils étaient attelés parfois à la charrue à défaut de bœufs; on les enchaînait pour tourner la meule et moudre le grain; quand ils prenaient la fuite, on leur imprimait un fer chaud, quelquefois sur la main, d'autres fois sur le front; quand ils s'étaient rendus coupables de fautes un peu graves, on les attachait à une roue pour les battre de verges, on les appliquait à la torture, on leur versait du vinaigre dans les narines, on les chargeait de briques jusqu'à ce que leurs reins se rompissent sous le poids, on les livrait aux bêtes féroces, on les laissait mourir de faim. D'un autre côté, les esclaves étaient dans la famille des espions dangereux ; lorsque, dans les délits publics ou particuliers, on voulait découvrir la vérité, au lieu d'interroger les hommes libres, on donnait la question aux esclaves. On comptait la vie de ceux-ci pour si peu de chose, que, dans une enquête judiciaire, on ne les interrogeait que sur le chevalet, et que, sur la réquisition d'un plaideur, leurs maîtres les envoyaient sans difficulté au tortureur.

On voit à quelle distance l'ère païenne était placée du principe, justement compris, de l'égalité entre les hommes. Des barrières en obstruaient l'accès dans tous les sens, à tous les étages, des lettrés au peuple, de l'homme à la femme, du père aux enfants, du maître à l'esclave ; il a fallu plus qu'un homme pour abattre ces barrières; ni les princes, ni les lois, ni les philosophes du monde antique n'ont eu ce pouvoir. Ils sont restés complétement impuissants devant les maux de l'humanité. Leur philosophie, malgré tous ses mérites relatifs, renfermée dans la spéculation, réservée à quelques intelligences d'élite, fut un exercice de l'esprit humain, jamais une tentative courageuse pour réformer en grand la société et l'arracher à ses habitudes de corruption et d'inhumanité, et cela, parce qu'elle a manqué de la vertu qu'inspira particulièrement le christianisme. Cicéron s'éleva aussi haut que possible en l'absence de la

lumière de l'Évangile, quand, au sein de l'exclusivisme romain, il représenta les hommes comme les concitoyens d'une même cité; mais ce n'est là qu'une lueur vague, qu'un aperçu fugitif, comparativement à la fraternité qui allait unir les hommes, les petits et les grands, sous l'influence de la prédication évangélique.

## VIII

La Gaule, ainsi réduite en province romaine, ne conserva aucun vestige de son ancienne organisation; mais ce serait une erreur de croire que cette transformation ait été désastreuse dans toutes ses conséquences.

D'abord l'expérience avait prouvé que, malgré ses brillantes qualités, la race celtique était incapable d'arriver par elle-même à se constituer en un faisceau complètement homogène; il lui manquait pour cela une force de cohésion suffisante, un centre d'unité assez puissant pour ramener les divers éléments de la société sous une même direction. En lui communiquant son esprit de discipline et de régularité, en substituant la centralisation à l'existence fédérative, en l'engrenant dans les rouages administratifs de son gouvernement, Rome se chargeait de faire l'éducation politique de la Gaule et de lui donner une nationalité plus uniforme et plus compacte.

Il en résulta aussi un progrès matériel qu'on ne saurait contester. D'abord, si la facilité des communications entre les hommes constitue le grand instrument de leur bien-être, quelles communications plus assurées, plus constantes, plus régulières que ces routes romaines dont partout en France se retrouve l'ineffaçable vestige, véritables remparts, composés de trois couches impénétrables de pierres, de briques, de ciment, de terre et de craie moulus ensemble; indestructibles chaussées fondées au-dessous du sol, et qui s'élevaient de plusieurs pieds au-dessus. Des bornes milliaires, des lieux de repos, des stations de soldats, des relais de poste étaient semés sur la longueur de ces chemins pour rendre le voyage sûr, commode, rapide. Nul obstacle n'arrêtait la construction de ce vaste réseau qui reliait entre eux, par de nombreuses ramifications, de municipe à municipe, tous les points stratégiques et toutes les ligne commerciales du pays: le droit de propriété fléchissait devant l'autorité du proconsul; la nature pliait devant l'opiniâtre labeur de l'ouvrier romain; les vallées étaient comblées, les hauteurs gravies; le chemin s'ouvrait passage dans le roc; il franchissait les fleuves et les rivières par des ponts immenses; il arrivait droit comme l'aigle au but que l'œil de l'ingénieur lui avait marqué. A Lyon venaient se croiser les quatre principales routes de la Gaule, qui unissaient aux quatre mers cette métropole des peuples celtiques: à la Méditerranée, par Marseille; à l'Océan, par Saintes; à la Manche, par Bologne; à la mer du Nord, par Mayence et par le Rhin. Des canaux rattachaient entre eux les grands courants d'eau qui servaient d'artères à la richesse du sol; on communiquait ainsi de l'Aude à la Garonne et à l'Océan, du Rhône et du Doubs au Rhin et à la mer Germanique, de la Saône à la Seine, et par elle aux côtes de Bretagne.

Grâce à cette facilité de transports, l'opulent Gallo-Romain avait le choix entre la poterie de Pergame et les vases étrusques, entre les épées de Tolède et les armes des Lingons, entre les cuirasses des Édues et les pierreries de l'Inde. Il revêtait l'amphimalle égyptien ou le gausape celtique, la blanche laine des Catalaunes ou la soie du Thibet, la pourpre de Tyr ou les fourrures des Ardennes. L'Arabie lui envoyait ses parfums; Babylone, ses tapis; en même temps que l'ambre ou le succin lui arrivait des bords de la Baltique. Un noir africain découpait pour sa table, à côté du porc salé des Tricasses, les faisans de Colchos.

Une richesse plus réelle lui était procurée par l'économie rurale: les hautes futaies

tombaient sous la cognée du bûcheron, et les colons transformaient en campagnes plantureuses les plaines défrichées; les arbres à fruit et les plantes potagères leur étaient apportés de l'Orient; la Narbonnaise possédait depuis longtemps la vigne; l'olivier y croissait en abondance; le lin passait de l'Égypte chez les Cadurques, les Calètes, les Rutènes, les Bituriges, les Morins, qui étaient les peuples de la Gaule les plus habiles à l'ourdir. Les écrits de Pline l'Ancien nous apprennent que les Romains étaient loin de se montrer indifférents à l'étude des ressources naturelles des pays conquis, et qu'au premier siècle de notre ère l'agriculture et l'industrie de la Gaule étaient en grande voie de perfectionnement; il cite l'usage d'amender les terres avec de la marne et de la chaux dans plusieurs cantons de la Bourgogne et du Poitou.

## IX

La conquête de Jules César ne fut pas moins favorable sous le rapport artistique. Les soldats romains, exercés dans l'art de bâtir et dirigés par d'habiles artistes, en imposant à la Gaule les lois, les usages de l'Italie, la dotèrent de nombreux édifices analogues à ceux de la métropole : les aqueducs à triple galerie souterraine, amenés de bien loin, quelquefois dans le seul but d'avoir une eau plus agréable au goût, comme celui de Nîmes; les thermes, ou bains publics, avec leurs pavés de mosaïque, leurs piscines d'albâtre, leurs murs incrustés d'ivoire, leurs pierres spéculaires, comme ceux de Saintes; les arcs de triomphe, avec leurs superbes arcades, où les architectes, empruntant aux maîtres toscans la solidité des constructions, aux Grecs le gracieux des contours, imprimaient le cachet du grandiose romain, comme ceux de Langres et de Reims; les théâtres, durables abris d'une joie frivole, où tout était de marbre, de briques cimentées par une maçonnerie que la main des hommes a seule pu détruire, et où, grâce à la perfection de l'acoustique, la voix se faisait ouïr avec une sonorité merveilleuse, comme celui d'Orange; les amphithéâtres, où des passages distribués avec un art et une régularité infinis conduisaient des milliers de spectateurs chacun à sa place, et où de larges vomitoires donnaient pour la sortie un prompt écoulement à ces flots de peuple, comme ceux d'Arles et d'Autun; les cirques et les naumachies, ces autres créations du dilettantisme romain, avec leurs dauphins de bronze ou leurs obélisques d'Égypte, comme ceux de Saintes et de Vienne; les basiliques, qui servaient de bourse et de tribunal aux municipalités; les palais, où toutes les délicatesses de l'art hellénique s'unissaient à toutes les proportions de la grandeur romaine; les temples qu'ornaient les chefs-d'œuvre de la peinture, de la statuaire, de la mosaïque; les fermes sénatoriales avec leurs vastes jardins et leurs fastueux portiques; les élégantes villas où toutes les jouissances de la vie privée s'encadraient dans un luxe monumental qui donne encore une haute idée des travaux entrepris par les légions de Rome; tous ces beaux édifices, toutes ces splendides habitations offrirent aux vaincus le prestige des arts et des plaisirs en échange de leur indépendance nationale. Bientôt les empereurs, en jetant un regard d'orgueil sur la Gaule, purent dire d'elle ce qu'Auguste avait dit de Rome : « Elle était bâtie de bois et de boue; nous la laissons de pierre et de marbre ! »

## X

Les belles-lettres se développèrent simultanément avec les beaux-arts. Il avait suffi d'un coup d'œil aux proconsuls pour mesurer toute l'influence qu'exerçait l'esprit littéraire de la Grèce sur le génie national de la Gaule. Dans toutes les métropoles

nouvelles, ils fondèrent des établissements d'instruction publique; ils espéraient y attirer insensiblement la génération aristocratique; en même temps, au sein des anciennes cités métamorphosées, ils ouvrirent des chaires d'enseignement en concurrence avec les écoles sacerdotales. Là se trouvait réuni tout ce qui facilite les exercices du corps et ceux de l'esprit : une palestre pour la gymnastique, des bassins pour la natation, des allées pour la promenade, des clairières pour les jeux. Chaque *auditorium* avait ses classes distribuées à droite et à gauche d'un vestibule et munies de siéges en hémicycle. On y comptait ordinairement trois orateurs et dix grammairiens pour la langue latine, cinq sophistes et dix grammairiens pour la langue grecque, un professeur de philosophie transcendante et deux pour les leçons de jurisprudence. Outre un salaire officiel, et quelquefois un droit spécial prélevé sur les familles, les maîtres possédaient plusieurs priviléges inscrits dans les lois : le plus important était l'exemption des charges publiques, faveur immense, surtout lorsque la pénurie du fisc eut rendu les impôts exorbitants.

L'imagination des Gaulois s'enflamma promptement au contact de ces gymnases, pépinières d'hommes illustres, noviciat des hautes magistratures. Partout ils se montrèrent avides de sciences, enthousiastes de littérature, pleins d'aptitude pour les études libérales, mais à des degrés divers, selon les antipathies ou les affections de chacun des peuples qui s'étaient suivis sur cette terre où jamais ni les grands hommes, ni les grandes choses, ni les grandes cités n'ont manqué.

Ainsi, dans le Midi, le génie romain s'était acclimaté de bonne heure; il y était devenu comme une plante indigène : la Narbonnaise ne pouvait plus être appelée une province, disait Pline le Naturaliste, c'était l'Italie même, forte, laborieuse, économe, féconde en hommes et en richesses. Arles la puissante, Narbonne l'antique, Nîmes la voluptueuse, Toulouse la noble, avaient acquis une célébrité littéraire que justifiaient les personnages éminents que l'empire tirait de leurs écoles. Aucune contrée, en effet, n'avait plus promptement, plus avidement reçu l'influence des vainqueurs; dès le premier aspect, les deux peuples avaient semblé moins se connaître que se revoir et se retrouver; ils s'étaient précipités l'un vers l'autre. Les Romains, oubliant pour l'Athènes des Gaules la prédilection que leur avait inspirée si longtemps la terre natale de Périclès, fréquentaient l'université gallo-grecque de Marseille. Les Gaulois du Midi passaient les Alpes en foule, non-seulement avec César sous les aigles des légions, mais comme pédagogues, comme médecins, comme rhéteurs. Ils donnèrent à Rome Marcus Antonius Gnypho, qui professa dans le palais de Jules César; Lucius Plotius, qu'un maître en l'art de bien dire, Quintilien, appelait l'orateur insigne; l'infortuné Valerius Cato, surnommé la Sirène latine, persécuté par les soldats du dictateur Sylla; l'Aquitain Roscius, qui faisait les délices du théâtre de Rome; les deux jumeaux massaliotes Télon et Gyaré, astronomes et mathématiciens, qui périrent dans le même combat naval, sous les aigles de Pompée; Terentius Varro, l'Atacien, émule de Properce et de Tibulle; Cornelius Gallus, l'intime de Virgile, le favori d'Auguste; Trogus Pompeius, historien grave et sévère, qui entreprit, avec une audace herculéenne, de raconter les gestes des rois et des peuples depuis le commencement des siècles.

Pendant que ces littérateurs gallo-romains étaient accueillis avec enthousiasme en Italie, d'autres, non moins distingués, entretenaient dans leur patrie le progrès de la culture intellectuelle. Oscus le Marseillais, orateur abrupt, fier et mordant, déchirait, avec sa parole aiguë, le manteau hypocrite dans lequel les patriciens drapaient leur pensée et leurs vices. Plein de souplesse et de mélodie, l'avocat némausien Agrotas charmait, au contraire, par les délicatesses de sa faconde ionienne. Vœtienus Montanus illustrait les chaires narbonnaises, lorsqu'il fut relégué dans les

îles Baléares, pour avoir dit la vérité à Tibère. Julius, son frère, passait pour le plus doux et le plus gracieux des poëtes de son époque. Le sénateur Græcinus employait ses loisirs à la composition d'un traité d'agriculture dont on cite le style élégant et poli. Un concours prodigieux d'auditeurs se pressait constamment autour des rhéteurs Quirinalis, d'Arles, et Surculus, de Toulouse. Le satirique Petronius Arbiter esquissait, dans son Festin de Trimalchion, un portrait saisissant de la dégradation morale du peuple romain. Ses autres ouvrages, souillés par le souffle impur de son temps, n'offraient qu'une certaine élégance de style jetée sans imagination et sans verve comme un voile doré sur de la boue. Les mêmes causes avaient perverti plus profondément encore le talent de Domitius Afer, de Nîmes. Plaideur infatigable, il fatigua, jusqu'à l'extrême vieillesse, les murs de la curie municipale du bruit de sa parole que ranimait seule l'ardeur du gain; il mourut d'un excès de table, après avoir été l'ami de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. Ce fut au spectacle de ces mœurs que Favorinus, d'Arles, prit la plume; aussi un fiel longtemps contenu et corrosif, une amère et sanglante ironie s'épanchèrent de son âme; et, tout abrutie qu'était la société romaine, elle dut le comprendre, en l'entendant faire l'éloge des pires fléaux.

Le long du Rhône aussi, et dans les provinces du centre, la civilisation séductrice s'était transplantée et naturalisée. Martial se réjouissait de ce qu'à Vienne les sombres guerriers, comme les jeunes filles, dévoraient ses épigrammes. Autun dissertait gravement avec les quarante mille disciples de ses écoles, dans la langue de Démosthènes et de Cicéron. Qui ne sait que Lyon était devenu le centre littéraire de la Gaule impériale? Son nom seul rappelle les concours publics d'éloquence et de poésie qui se tenaient près de l'autel augustal érigé au confluent du Rhône et de la Saône, et les lois bizarres imposées par le caprice de l'empereur Claude: les vaincus étaient obligés de chanter les louanges des vainqueurs; s'ils ne réussissaient pas, ils devaient effacer avec une éponge, quelquefois même avec la langue, leurs propres écrits, sous peine d'être battus de verges ou plongés dans le fleuve.

De Lyon à Trèves, où la présence des chefs de l'administration attirait les plus savants professeurs, et où, entre autres, enseignait le célèbre Claudius Mamertinus, toute la frontière était romaine. Besançon, dont les colléges étaient dirigés par l'orateur Julius Titianus, poëte et géographe qui fut le précepteur du fils de Maximin; Langres, où l'on comptait plusieurs chaires de grammaire et de rhétorique; Reims, encore tout plein du souvenir de l'éloquence de son député Auspex, qui vanta si habilement les bienfaits de la domination romaine; toutes ces villes, et d'autres encore, étaient devenues studieuses; leurs écoles rivalisaient avec celles de l'Italie.

Malgré cette activité intellectuelle, ce ne fut que par degrés que les classes lettrées de la société transalpine réussirent à parler le latin avec la pureté romaine. En Bretagne, cette tardive et lointaine conquête de César, les idiomes celtiques se maintinrent avec une opiniâtre énergie, quoique souvent altérés par l'adoption des formes et des terminaisons usitées dans la langue des conquérants. Plus on se rapprochait des bords du Rhin, plus aussi le langage gallo-romain perdait de sa correction grammaticale. Les Aquitains, et surtout les habitants de la Narbonnaise, paraissaient fiers d'avoir renoncé à la langue maternelle pour s'initier les premiers aux difficultés du latin; on les citait comme les arbitres du goût; les Celtes aussi bien que les Belges avaient honte de parler devant eux; ils n'osaient se servir de tournures et de phrases empreintes de l'accent barbare et mêlées de mots germaniques. Plus tard, en revanche, l'idiome du Nord, la langue wallonne, relèguera au rang des patois la langue romane parlée dans les provinces du Midi.

## XI

La conquête et la civilisation romaines furent loin d'exercer une influence aussi heureuse sur le caractère et les mœurs des Gaulois. Sans doute, dans ce commerce d'esprit avec une nation plus policée, la race celtique se dépouilla en partie de sa rudesse native; plus d'une coutume barbare, cruelle même, disparut sous les édits impériaux, qui prohibèrent les rites sanguinaires des sectateurs de Teutatès et d'Hésus; la Gaule se façonna aux belles manières, aux grâces du langage, aux délicatesses de l'art, à un goût exquis; mais l'antique simplicité de ses mœurs et la noble vigueur des caractères firent place à une mollesse luxurieuse et à un odieux servilisme.

Les Gaulois n'étaient pas mûrs encore pour la civilisation, lorsqu'ils reçurent celle de Rome; et, plongés tout à coup, sans préparation, dans ce qu'elle avait de séduisant, ils n'en prirent que les mauvais côtés; ils se laissèrent imposer des lois pour les violer, des magistrats pour les outrager, des dieux pour les mépriser. L'administration qui donnait à leurs provinces une couleur d'ordre et d'unité, ils l'achetèrent par des charges intolérables; leur titre de citoyens romains, ils le payèrent au prix de leur plus intime substance; car il ne faudrait pas croire que les concessions impériales furent des bienfaits purement philanthropiques : elles furent bien plutôt une combinaison financière, un privilége trompeur, qui n'avait d'autre but que d'augmenter les ressources du trésor. Les citoyens novices qui vinrent s'asseoir, vêtus du laticlave, sur les chaises curules, en face des descendants de Camille et de Manlius, durent maudire souvent leur toge dérisoire et regretter leurs braies nationales. Les proconsuls gorgés d'or, profondément corrompus et corrupteurs comme tous les despotes, avaient énervé par le luxe et la débauche ceux qu'ils avaient eu tant de peine à dompter par les armes; ils leur jetaient en pâture des dignités lucratives, des fêtes enivrantes, des repas d'une somptuosité fabuleuse, des spectacles inouïs, où les raffinements de la sensualité orientale s'ajoutaient au grossier matérialisme de l'Occident.

Quelques hommes généreux, qui avaient gardé l'énergie et la fierté de leurs ancêtres, se levèrent avec indignation et voulurent rendre à leur patrie la liberté. Julius Florus chez les Trévires, Civilis chez les Bataves, Sabinus chez les Lingons, Sacrovir chez les Édues, furent les principaux promoteurs de l'insurrection; mais trop de peuples dans la Gaule s'étaient amollis au contact des mœurs italiennes, pour que le rétablissement de l'indépendance nationale, tenté par ces ardents patriotes, pût réussir. Qu'on juge combien le ressort moral s'était affaibli chez les Gaulois, en considérant que, un demi-siècle après la conquête, les soixante cités de la Transalpine décrétèrent l'érection d'un temple gigantesque au confluent de la Saône et du Rhône, et le dédièrent au destructeur de leur nationalité. Du jour où nos aïeux s'étaient abaissés à un tel excès d'adulation, ils n'eurent plus rien à envier à ces Romains de la décadence dont les historiographes de l'empire ont flétri les hontes. Aussi, pour que la Gaule, ainsi abâtardie, puisse remonter au rang des nations, il faudra que le christianisme fasse germer des vertus dans ce sol épuisé, et qu'une race nouvelle, la race des Franks, se mélange avec l'ancienne, comme une branche vigoureuse se greffe sur un tronc languissant pour lui rendre la vie et la fécondité.

---

## TROISIÈME ÉTUDE HISTORIQUE

# LE DRUIDISME

Description de l'Olympe gaulois. — Similitude de forme et de destination des monuments celtiques avec les monuments hébraïques. — Panthéisme naturaliste des Gaulois. — La cérémonie du gui, centre de la liturgie des druides. — Croyance des Gaulois à l'immortalité de l'âme. — Leurs pratiques superstitieuses. — Persistance du druidisme dans l'ouest et le nord de la Gaule.

## I

Une critique judicieuse, en se tenant à égale distance d'une détraction systématique et d'un engouement irréfléchi, a prouvé qu'à l'exemple de tous les peuples païens, les Gaulois, longtemps avant la conquête romaine, avaient succombé à la tentation de confondre le Dieu unique avec les puissances inférieures du monde visible et avec les éléments de la nature; en un mot, leur théologie druidique avait glissé dans le polythéisme. D'après elle, en effet, des génies bienfaisants ou malfaisants résidaient dans les astres, dans les phénomènes météorologiques, dans les fleuves, les rivières, les lacs, les fontaines, les forêts, les montagnes, en dirigeaient les opérations mystérieuses et en faisaient, pour ainsi dire, les instruments de la justice et de la miséricorde divines. De là, Bel ou Belen, déification du soleil; Taranis, déification du tonnerre; Circius, déification du vent; Nehalennia, déification, tantôt de la nouvelle lune, tantôt de la terre fertilisée, tantôt de l'onde irrigatrice; Penninus, déification des Alpes; Arduina, déification des Ardennes; Vosegus, déification des Vosges; et un grand nombre d'autres. Cette adoration ou personnification des forces de la nature, une des formes essentielles du polythéisme des Gaulois, semble empruntée aux idolâtries des Perses et des Scythes, comme leurs mystères, inaccessibles autant que redoutés, rappellent les orgies de Samothrace, frop fameuses dans l'histoire des aberrations de l'homme.

Par un degré d'abstraction de plus, les Gaulois avaient déifié en même temps les intelligences créées. Ogmius, dieu de l'éloquence, était représenté sous la figure d'un vieillard, armé, comme l'Hercule grec, de la massue et de l'arc; ses captifs le suivaient gaiement, attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sortaient de sa bouche. Camul, dieu de la guerre et des conquêtes, était invoqué avant les batailles; les vainqueurs lui vouaient les dépouilles opimes. Hésus, souverain créateur des mondes, qu'on voit sculpté sur un bas-relief du musée de Cluny, se frayait avec la cognée une route à travers les forêts où croissait le gui. Teutatès, inventeur des arts et protecteur des voyageurs, était vénéré tantôt sous la forme d'un javelot, tantôt sous celle d'un chêne. Cernunnos, aux larges épaules, au front chauve, à la longue

barbe, aux sourcils froncés, se montrait coiffé de deux oreilles de chat et d'une paire de cornes; dans chacune d'elles était passé un anneau. Sevirios se tenait dans la même attitude qu'Hésus; seulement la hache était remplacée par une sorte de goupillon; il apparaissait comme un enchanteur qui fascine un serpent.

Parmi les déesses, Rosmerta, implorée par les femmes en couche, diminuait les douleurs de l'enfantement. Belesina, la Minerve gauloise, coiffée d'un casque à aigrette, et vêtue d'une tunique sans manches, posait, les pieds croisés, la tête penchée sur sa main droite, dans l'attitude de la méditation. Nundina présidait aux entreprises industrielles et aux transactions commerciales. Ces divinités, en rapport avec les mœurs farouches de leurs sectateurs, se plaisaient au sang et au carnage; elles étaient insatiables de larmes et d'hécatombes humaines; mais elles n'empruntaient ni le corps des mortels, ni celui des animaux, pour satisfaire leurs passions et dégrader leur essence. Les Gaulois avaient une idée assez élevée de leur nature pour ne point les associer aux querelles des chefs des nations, et pour ne leur attribuer aucune des aventures étranges de l'Olympe des Grecs et des Romains.

En examinant ces données hiératiques ainsi que les faits relatifs aux croyances religieuses de la Gaule, certains érudits ont cru y reconnaître deux ordres d'idées, deux corps de symboles entièrement distincts : l'un, tout sensible, dérivait de l'adoration des phénomènes naturels et rappelait le polythéisme de la Grèce par ses formes ainsi que par la marche libre de son développement; c'était une sorte de fétichisme jeté en pâture aux esprits incultes; l'autre, fondé sur un panthéisme matériel, plus métaphysique, plus spiritualiste dans ses tendances, présentait avec les théogonies de l'Orient la plus étonnante conformité. Ce dernier système, postérieur au polythéisme gaulois, aurait été implanté, sous le nom de druidisme, sur le territoire conquis, vers le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, par la grande invasion des Kimris de Hu-Gadarn.

Cette hypothèse, plus spécieuse que solide, ne s'appuie sur aucun texte; on allègue les antiques traditions des Kimris; mais, jusqu'à présent, on s'est dispensé de les produire, à moins qu'on ne prétende désigner par là les rêveries poétiques des bardes gallois du moyen âge : en ce cas, ce serait un anachronisme de plus de deux mille ans; puis ces Triades renferment trop d'éléments chrétiens pour qu'on en tire des inductions certaines sur le caractère religieux d'une époque tout à fait différente. En outre, le druidisme a poussé des racines si profondes et si vivaces chez les Gaulois aborigènes, qu'il est impossible d'y voir un produit du dehors imposé par voie de conquête et de domination. Enfin la place absolument souveraine qu'occupent les druides dans l'organisation sociale de la race celtique ne permet pas de supposer, dans le vulgaire, des croyances ou des pratiques soustraites à leur contrôle. L'antiquité n'a qu'une voix sur le despotisme qu'exerçait autour d'elle cette classe d'hommes dépositaires de tout savoir, auteurs et interprètes de toute législation, tant divine qu'humaine; rien n'échappait à leurs regards : justice, éducation, culte, traités de paix ou de guerre; ils réglaient toutes choses avec une autorité sans bornes. Si donc, comme on l'avoue, les Gaulois transformaient en êtres particuliers des attributs divins ou des manifestations de la puissance créatrice, c'est que les ordonnateurs suprêmes de la religion nationale partageaient eux-mêmes ces superstitions.

L'opinion qui suppose deux religions dans la Gaule primitive, l'une plus grossière pour les classes inférieures, l'autre plus raffinée pour les hautes classes de la société, n'est conforme ni à la vérité historique, ni à la vérité philosophique. Elle a le tort de faire suivre aux sociétés païennes, en matière de dogmes, la marche ascensionnelle qui leur est habituelle en matière de civilisation. Ces anciens peuples, dit-on, se seraient élevés graduellement du simple fétichisme à des conceptions religieuses de plus en plus épurées. C'est le contraire qui est le vrai : l'histoire du paganisme

démontre que les idolâtries, alors même qu'elles devenaient moins sanglantes et moins barbares, ne s'épuraient nullement quant aux doctrines et aux rites; à mesure qu'on s'éloigne du berceau des nations de l'antiquité, on rencontre des croyances moins élevées, des pratiques plus immorales. Elles-mêmes le sentaient si bien qu'elles attribuaient à la piété de leurs ancêtres ce qu'il y avait de plus pur dans leur culte. Ainsi l'on ne saurait douter qu'au moment où le contact des Grecs et des Romains allait précipiter la décadence religieuse de la Gaule, la notion de Dieu ne fût déjà fort altérée chez ses habitants.

## II

Est-ce à dire qu'on ne puisse pas retrouver dans la théologie druidique un fonds de monothéisme travesti, défiguré, mais subsistant à travers les siècles comme un reste immortel de la religion primordiale? Assurément non; les Gaulois honoraient une divinité principale, à laquelle surtout se rapportaient leurs hommages; l'espace était sa demeure; on n'osait ni l'enserrer dans un temple, ni la représenter sous des emblèmes; un feu perpétuel brûlait sur les autels destinés à ses sacrifices. Que ce dieu suprême ait porté le nom de Teutatès ou, plus vraisemblablement, le nom d'Hésus, cette appellation, étrangère au fond même de la question, n'empêche pas d'admettre que l'idée d'un Dieu unique, souverain maître de l'univers, ne s'est jamais complétement perdue chez les Gaulois : leur système théologique, empreint d'un caractère plus traditionnel que le polythéisme grec ou romain, s'écartait moins de la révélation primitive; et puis un peuple renfermé en lui-même, sans relations d'idées avec les autres nations de la terre, devait tout naturellement conserver plus de vestiges de l'époque patriarcale.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'en comparant les monuments celtiques avec ceux des anciens peuples de l'Asie, et spécialement des Hébreux, les archéologues soient parvenus à prouver leur identité. Les menhirs ou peulvans, les dolmens, les lichavens ou trilithes, les cromlechs, les galgals ou barrows rappellent, en effet, par des similitudes de forme et de destination, ces âges reculés où c'était un principe de religion chez les Juifs de ne consacrer à la Divinité que des autels vierges de tout travail humain; et, lorsque l'on contemple ces fragments de rochers qui, malgré leur simplicité brute, ne manquent pas d'une certaine apparence de grandeur, on croit entendre un écho lointain de ces paroles divines de l'Exode et du Deutéronome : « Si vous élevez à l'Éternel des autels de pierres, vous ne les taillerez point; car ils seraient souillés si vous employiez le ciseau... Vous dresserez sur le mont Hébal un autel de pierres où le fer n'aura point touché; sur cet autel formé de roches informes et non polies vous offrirez des holocaustes au Seigneur votre Dieu... »

De même il est impossible de n'être pas frappé du caractère de ressemblance que présentent les menhirs ou peulvans qu'érigeaient les Gaulois pour indiquer la sépulture d'un personnage considérable, ou pour éterniser le souvenir d'un événement, avec l'usage si fréquent chez les Hébreux de confier la mémoire des actions illustres à de gros blocs de pierres qu'on appelait d'un nom commun : *pierres du témoignage*. Qui ne sait, par exemple, que Jacob, à son retour de Mésopotamie, éleva sur la montagne de Galaad un monolithe colossal devant lequel il jura d'être fidèle à sa réconciliation avec son beau-père Laban? La coutume celtique de marquer, par des quartiers de roche, les limites des territoires et des propriétés, ne se retrouve-t-elle pas dans les menhirs-bornes tellement sacrés chez les Juifs, que Salomon, au vingtième chapitre des Proverbes, fulmine, comme le Deutéronome, l'anathème contre

les prévaricateurs qui tenteraient de les changer? Les dolmens n'avaient-ils pas leur prototype dans certains autels hébraïques, tels que celui de Noé au pied du mont Ararat en Arménie, et celui de Josué sur le mont Hébal? Les cromlechs n'auraient-ils pas été construits dans des intentions analogues à celles qui présidèrent à la disposition des blocs énormes que le successeur de Moïse fit placer à Galgala pour servir de mémorial au passage miraculeux du Jourdain? Leur enceinte ne devenait-elle pas, comme le Bethel de la Palestine, tour à tour un temple, un tribunal et un rendez-vous pour les inaugurations nationales? Le respect qui entourait ces menhirs, ces dolmens, ces cromlechs se corrompit à mesure qu'on en perdit la signification véritable; il se transforma en vénération superstitieuse; il se vicia même au point de devenir un acte d'adoration.

Il était d'usage, chez les Égyptiens, de placer une grande pierre en équilibre sur une autre pierre comme un souvenir religieux; il suffisait du moindre choc, ou même d'un coup de vent, pour imprimer au bloc supérieur un mouvement d'oscillation. Ces pierres branlantes, que les Gaulois prétendaient agitées par un génie, n'ont pas été observées en Palestine comme les menhirs, les dolmens, les cromlechs; mais elles étaient connues en Phénicie, où l'on croyait généralement qu'elles avaient été fabriquées par Ouranos. Étaient-elles des instruments de divination, ou des pierres probatoires, ou des monuments érigés en l'honneur du soleil, à l'imitation des blocs gigantesques de l'Asie qu'on remuait avec un seul doigt, et en particulier de ceux d'Héliopolis, animés par des esprits bienfaisants? Peut-être tout cela ensemble.

On a rencontré, dans les steppes de l'Asie centrale et septentrionale, de nombreux *tumuli*, quelques-uns en pierre, la plupart en terre. On ne saurait nier la ressemblance de forme, l'identité de destination de ces buttes sépulcrales avec les tombelles celtiques, désignées sous le nom de barrows ou galgals. Ces tertres factices n'avaient pas toujours une destination funéraire. On élevait souvent d'énormes amas de cailloux à l'embranchement des routes, sur le flanc des collines, comme signes indicateurs des chemins que l'on consacrait à Mercure, protecteur du commerce et de l'industrie. Les passants ajoutaient avec un sentiment religieux une pierre à ces monceaux disposés en cônes ou en prismes triangulaires. Cette coutume, utile dans son origine, viciée ensuite par le culte idolâtrique rendu à Mercure, existait aussi chez les Hébreux, puisque Salomon la condamne au livre des Proverbes : « Augmenter d'une pierre le monument de Mercure, dit-il, c'est honorer la folie. »

Un des traits les plus frappants de la religion des Celtes, c'est leur vénération profonde pour les lieux élevés, qu'ils entouraient d'honneurs presque divins. L'Écriture sainte ne raconte-t-elle pas que les Israélites s'assemblaient sur les hauteurs pour se livrer au culte des idoles, et que, pour éloigner son peuple des superstitions païennes, le Seigneur défendit expressément d'offrir des sacrifices sur le sommet des montagnes? Les Gaulois célébraient leurs rites sanglants au milieu d'épaisses forêts, de préférence à l'enceinte des temples; ils pensaient que leur majestueux silence et leur obscurité impénétrable les rendaient agréables à la Divinité, qui y faisait sa demeure privilégiée. Un chêne symbolisait le Jupiter celtique. N'y a-t-il pas là comme un reflet abusif d'un usage qui existait en Palestine à l'endroit de grands chênes séculaires? Josué ne posa-t-il pas, dans la vallée de Sichem, sous un chêne, un monument de pierre en souvenir des adieux qu'il y fit au peuple et du renouvellement de son alliance avec Jehovah? Le sacrifice de Gédéon, offert également, sans superstition, sous un chêne, ne fut-il pas agréé par le même Dieu qui plus tard condamna les bosquets de Baal à la destruction?

## III

L'analogie entre les monuments celtiques et les monuments des anciens peuples orientaux, spécialement des Hébreux, est donc incontestable : en quittant les plaines natales de la haute Asie, les ancêtres des Gaulois avaient emporté avec eux les traditions du monothéisme primitif à travers leurs vagabondes pérégrinations; mais, si leurs descendants conservèrent assez longtemps les formes extérieures de la religion primordiale, il n'en fut pas de même de la grande doctrine qui en faisait le fond : à chaque invasion de barbares qui incorpora dans le pays une population nouvelle d'étrangers ou de conquérants, les nouveaux venus faisaient prendre place à leurs dieux dans l'Olympe gaulois, et provoquaient des modifications dans les croyances et les rites de la nation vaincue.

Les Gaulois ne descendirent pas, sans doute, jusqu'à ce brillant et sensuel anthropomorphisme auquel le génie artistique des Hellènes se laissa entraîner avec tant de facilité : les druides, qui passaient leur vie dans la profondeur des cavernes ou sous les ombrages des bois, s'arrêtèrent au culte de la nature et des éléments, deuxième degré de l'échelle du polythéisme. S'il fallait chercher dans le développement religieux des peuples de l'Europe orientale une période correspondante au druidisme, on la trouverait sans peine dans la période pélasgique, antérieure à l'anthropomorphisme des Hellènes. A l'exemple des druides, les Pélasges n'avaient ni grands édifices ni ornements fastueux destinés au culte. C'était sous la voûte de feuillage formée par les chênes sacrés de Dodone, dit Pausanias, qu'on sacrifiait à Jupiter. Des monceaux de pierres s'élevaient, en l'honneur des dieux, sur le sol de l'ancienne Grèce; et les constructions cyclopéennes rappellent à tous égards les monuments celtiques attribués par de naïves légendes villageoises à des êtres surnaturels. Là aussi, comme dans les Gaules, point d'images taillées avec art; mais de simples pierres brutes, de grossiers troncs d'arbres, des roches allongées en colonnes, assemblées en cercles ou rangées en phalanges, pour sanctuaires ou comme symboles de la Divinité. Lacs et fontaines, vents et forêts, tout semblait à l'imagination des Pélasges animé d'une vertu céleste. Cette mythologie naturaliste subsistait tout entière dans le druidisme, qui finit par aboutir à une déification générale des éléments [1].

Les druides n'emprisonnaient pas, il est vrai, la Divinité dans des statues de forme humaine, contrairement à l'usage des Hellènes; mais ils adressaient leurs hommages à de vieux troncs couverts d'une mousse jaunâtre. Lucain a décrit ce culte dans le troisième livre de la *Pharsale :* « Hors l'enceinte de Marseille, dit-il, des bois touffus formaient des berceaux impénétrables aux rayons du soleil; sous leur ombre régnaient une fraîcheur et une obscurité perpétuelles. On n'y voyait de tous côtés que des autels où l'on égorgeait des victimes humaines; le sang rougissait les arbres d'alentour, qui en dégouttaient sans cesse. Nul oiseau ne s'y est jamais perché, nul animal n'y est jamais entré, nul vent n'y a jamais fait sentir son souffle, et jamais la foudre n'y est tombée. La tradition porte que ces bois sacrés s'émeuvent fréquemment et tremblent; alors on entend des voix mugissantes sortir des cavernes; les ifs abattus ou coupés se redressent, reverdissent, repoussent; les bois sont tout en feu sans se consumer; les chênes, entortillés de dragons monstrueux, inspirent une

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles,* par l'abbé Freppel, professeur à la faculté de théologie de Paris, cours de l'année 1861.

sainte horreur qu'augmente encore l'eau noire qui serpente dans divers canaux... C'est le génie des Gaulois de n'être pénétrés de respect que pour des dieux représentés sous des figures qui ne ressemblent en rien aux simulacres religieux des autres peuples. A midi et à minuit un prêtre y célèbre tout tremblant ses redoutables mystères ; il craint que le dieu auquel sont consacrés ces bois sur lesquels on n'avait jamais osé porter la cognée depuis la naissance du monde, ne vienne se présenter à lui... »

Si l'on ajoute à cette description d'un sanctuaire gaulois par le chantre de la *Pharsale* celle que donne Pline l'Ancien de l'acte capital de la liturgie druidique, on pénètre sans trop de peine au fond de ce panthéisme naturaliste auquel se réduisait la religion de nos ancêtres païens. « Les druides, ces mages gaulois, dit l'écrivain latin, ne connaissent rien de plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, surtout si c'est un chêne, car alors ils s'accordent à le regarder comme un don du ciel. » Dès qu'on avait trouvé le gui, les prêtres se rassemblaient pour l'aller cueillir en grande pompe à l'époque de sa floraison, en hiver, lorsque les longs rameaux verts de cette plante et les touffes jaunes de ses fleurs, enlacés à l'arbre dépouillé de feuilles, présentent seuls l'image de la vie, au milieu d'une nature stérile et morte. C'était le sixième jour de la lune que le gui, appelé d'un nom qui signifie *guérit-tout*, devait tomber, non pas sous le fer, mais sous le tranchant d'une faucille d'or. Une foule immense accourait de toutes parts pour assister à la solennité. Quand les apprêts du sacrifice et du festin étaient terminés, un archidruide en robe blanche montait sur l'arbre, la serpette d'or à la main, et coupait la racine de la plante que d'autres druides recevaient dans un sagum blanc. On immolait deux taureaux blancs liés pour la première fois par les cornes ; puis l'on priait le ciel de rendre son présent salutaire à ceux qu'il en avait gratifiés. Le reste de la journée se passait en réjouissances.

Faut-il ne voir dans cette singulière cérémonie qu'une mystification par laquelle les druides, médecins et théologiens tout ensemble, exploitaient la crédulité populaire, en vendant cette panacée pour créer à leur caste une source de revenus ; ou bien faut-il y chercher une réminiscence lointaine de l'arbre de vie planté au milieu du paradis terrestre comme le signe mystérieux de l'immortalité ? Soit souvenir travesti du passé, soit vague pressentiment de l'avenir, le monde déchu aspirait à entrer en communication étroite avec la Divinité ; mais comme par suite de la confusion des doctrines il supposait le principe divin répandu dans la nature et identifié avec elle, il le recueillait, en s'assimilant un végétal auquel il prêtait une vertu surnaturelle : de là le *homa*, infusion d'asclépiade, des Perses ; le *soma*, liqueur merveilleuse des Indiens ; le cycéon, breuvage des mystères d'Éleusis ; l'eau de gui des Gaulois : véritable caricature anticipée de la communion eucharistique. Peut-être aussi, dans cette plante fragile aux tiges multiples, grêles, noueuses, recevant la vie d'un tronc vigoureux, les druides offraient-ils à nos aïeux un symbole de notre frêle existence, soutenue et nourrie par la Divinité ?

En outre, la récolte solennelle du gui ne présente-t-elle pas le même caractère que les fêtes agricoles de la Grèce ? De part et d'autre, n'est-ce pas le culte de la nature symbolisée de diverses façons ? Pour des hommes qui vivent au milieu des forêts, le gui de chêne remplaçait, comme emblème religieux, l'épi de blé autour duquel se mouvait toute la légende de Cérès. Par là, sans doute, le problème n'est pas complètement résolu ; on est toujours réduit à ignorer pourquoi les druides résumaient le culte de la nature précisément dans le gui de chêne comme dans sa plus haute expression ; mais on s'abuserait beaucoup sur leur degré de culture intellectuelle, si l'on prétendait qu'une certaine vertu thérapeutique exagérée par eux, ou bien la

rareté de l'apparition de cette plante vivace et ligneuse sur les chênes, ne suffirait pas à la rigueur pour expliquer cette prédilection[1].

## IV

De modernes celtomanes ont cru entrevoir un sens plus profond dans la cérémonie de la récolte du gui. Cette plante, dont la verdure ne meurt jamais, et qui puise à tout moment son principe nourricier dans l'arbre où il prend racine, aurait été pour les Gaulois l'image de l'immortalité. Certes, leur croyance à la vie future était fortement ancrée dans leur cœur; mais ils se faisaient de cette vie une idée très-peu relevée; ils la regardaient tout simplement comme le prolongement ou la copie de celle d'ici-bas. En arrivant dans l'autre monde, l'âme du défunt conservait ses habitudes et ses passions : le guerrier y retrouvait son cheval, ses armes et des combats; le chasseur, avec sa meute de chiens, continuait à y poursuivre le buffle, le sanglier, le loup, dans d'éternelles forêts; l'esclave, à exécuter les volontés de son maître; le client, à servir son patron. De là cette coutume féroce d'égorger sur la fosse d'un grand personnage les gens de sa maison qu'il avait le plus aimés, pour qu'il pût les reprendre à son service au delà du tombeau.

Les Gaulois poussaient la naïveté sur ce point jusqu'à brûler avec le corps du défunt des lettres qu'il devait lire outre tombe ou remettre à d'autres morts. Bien plus, les parties contractantes renvoyaient souvent à la vie future le paiement d'une dette ou la décision de leurs affaires d'intérêt. Ces coutumes superstitieuses ne se concilient guère avec la métempsycose, bien que les poëtes et les historiens de Rome, trompés par les apparences, aient affirmé le contraire. Comment les Gaulois auraient-ils pu se flatter d'aller vivre avec les morts dans les bûchers desquels ils se jetaient avec un courage digne d'une meilleure cause, s'ils avaient cru à la transmigration de l'âme dans un autre corps, soit d'homme, soit de bête? A quoi bon ces obligations payables dans l'autre monde, ces messages qu'on livrait aux flammes avec le défunt, si son âme, en allant habiter un autre corps, perdait le souvenir de l'existence antérieure? Du reste, il ne faudrait pas s'étonner de rencontrer des contradictions dans le druidisme, au sein duquel d'anciennes traditions se sont combinées avec des doctrines plus récentes.

L'espoir de retrouver exactement dans la vie future les conditions de la vie présente engendrait parmi les Gaulois ce mépris de la mort, cette superbe indifférence pour le trépas, qui constituait l'un des traits saillants de leur caractère. De là l'effrayante prodigalité avec laquelle le druidisme multipliait les sacrifices humains. Sans nul doute, le sang et le sang humain fut pour l'antiquité le grand moyen d'expiation. Rome, qui s'indignait à juste titre de ces affreuses boucheries, n'en avait pas moins conservé l'horrible coutume d'enterrer vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque pour apaiser le courroux des mânes ou pour conjurer le danger des invasions. Mais nulle part l'abus de cette croyance enracinée au cœur de l'humanité n'a produit de plus déplorables conséquences que chez les anciens habitants de la Gaule.

Quand on les consultait sur une affaire importante, les ministres du culte gaulois frappaient un homme avec une épée au-dessous du diaphragme; pendant que la victime tombait, ils examinaient attentivement sa chute, les convulsions de ses

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, par l'abbé Freppel, professeur à la Sorbonne, cours de l'année 1861.

membres, l'abondance et la couleur de son sang pour en tirer des pronostics. Si l'air se saturait de vapeurs pestilentielles, le peuple alarmé livrait le plus riche ou le plus pauvre du *pagus* aux druides, qui le nourrissaient pendant un an; puis, vêtu de la robe blanche, le front ceint de verveine et chargé de tous les crimes du canton, le malheureux était précipité du haut des dunes ou égorgé sans pitié, pour conjurer le péril. Dans les circonstances graves, on enfermait dans un colosse d'osier creux des centaines de criminels qui disparaissaient sous des torrents de flammes et de fumée au milieu du chant des bardes. Pour atténuer l'horreur qu'inspirent ces pratiques féroces, on prétend qu'il ne s'agissait que d'exécutions judiciaires revêtues d'un caractère religieux. Non, « à défaut de criminels, dit César, les druides immolent des innocents. »

A ces atrocités accomplies au nom de la religion s'ajoutaient les superstitions sans nombre qui régnaient dans les masses. Ainsi un cérémonial bizarre communiquait à certaines plantes une vertu salutaire. Il fallait recueillir le *samolus* ou *velar* à jeun et de la main gauche, l'arracher de terre sans le regarder, et le jeter de la même manière dans les réservoirs où les bestiaux allaient s'abreuver; c'était un préservatif contre leurs maladies. La *selago* ou *sabine* exigeait, pour être efficacement récoltée, des précautions plus mystérieuses encore : on s'y préparait par des ablutions et des offrandes de pain et de vin; on partait nu-pieds, habillé de blanc; sitôt qu'on avait aperçu la plante, on se baissait comme par hasard, et, glissant sa main droite sous son bras gauche, on l'arrachait sans jamais employer le fer, puis on l'enveloppait d'un linge qui ne devait servir qu'une fois. L'été, la première branche de fruit qu'avait mûrie le soleil, on l'apportait aux druides; ceux-ci la coupaient huit fois, sur chaque morceau gravaient des marques, puis ils les jetaient pêle-mêle dans une saie blanche; l'eubage, les yeux au ciel, invoquait Teutatès, et, sa prière achevée, retirait comme des bulletins les morceaux de la branche; sur le rapport que le hasard donnait entre elles aux marques hiéroglyphiques, il prédisait l'avenir. Une autre recherche, entourée d'un appareil plein de terreur, signala longtemps les jours caniculaires. Une multitude de serpents s'assemblaient, poussés par l'haleine de feu du soleil, demeuraient entrelacés un mois; puis avec des sifflements affreux ils produisaient, sur une place couverte d'écume verdâtre, un œuf magique diapré de taches de sang; celui qui avait l'audace de le ramasser à cheval au milieu des reptiles, et le bonheur d'échapper à leur rage, possédait un talisman d'une vertu souveraine : en mettant cet œuf dans son sein, il était sûr de réussir dans toutes ses entreprises et de gagner tous ses procès. Toutes ces pratiques et d'autres encore non moins superstitieuses donnent une idée du système religieux que les missionnaires apostoliques rencontrèrent devant eux à leur entrée dans les Gaules.

## V

Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne il n'y eût plus qu'à sonner le glas funèbre du druidisme; au milieu de tous les éléments de dissolution qui travaillaient alors le corps social, il restait au druidisme cette force incalculable que donnent une longue habitude, l'éducation de famille, le souvenir des ancêtres, le penchant du cœur et la difficulté de remplacer ce que l'on a toujours vu et toujours pratiqué. Sans doute Claude, qui avait achevé dans la Gaule l'extermination des druides, déjà condamnés par Auguste et proscrits par Tibère, les poursuivit jusque dans la Bretagne, leur refuge sacré, l'école privilégiée de leurs prêtres, le dépôt de leurs plus profonds arcanes. Après dix-neuf ans de

guerre, après des révoltes et des massacres, le druidisme fut forcé dans l'île de Mona, aujourd'hui Anglesey, son dernier repaire. Une foule pressée bordait le rivage; au milieu de ce bataillon fanatique, des femmes, des furies, les cheveux épars, agitaient des flambeaux et poussaient des hurlements; des ministres d'Hésus et de Teutatès, les mains tendues vers le ciel, faisaient entendre d'abominables imprécations. A cette vue, les troupes romaines hésitèrent un moment; puis elles s'animèrent, renversèrent les sectateurs du gui sacré, égorgèrent les druides et détruisirent leurs autels souillés de sang humain. Mais cette persécution acharnée que secondaient les hautes classes de la société gauloise, parce que l'abandon du druidisme était le chemin des honneurs et la condition du droit de cité, amena dans les rangs inférieurs une réaction en faveur du culte si violemment attaqué; son empire, restreint à la masse populaire, regagna, principalement dans les campagnes, une puissance qu'il avait perdue depuis des siècles; il prit un caractère énergiquement national; il fut le foyer où venait se ranimer l'espérance des patriotes et la haine contre l'étranger.

Le mouvement réactionnaire s'accentua d'une manière plus vigoureuse dans le Nord et l'Ouest, des bords de la Loire aux rivages de l'Océan, des forêts belges aux côtes armoricaines. On n'y trouve aujourd'hui, de traces gallo-romaines, que des signes de passage : des camps, des haltes d'armée; aucune ruine imposante n'indique un séjour tranquille. Là s'était réfugié, dans les bruyères et les montagnes, le génie celtique, tout ce qui aimait passionnément la gloire, et l'indépendance du pays.

Dans le Midi, au contraire, à peine aperçoit-on quelques débris du culte druidique, tandis que le pied du voyageur y foule à chaque pas des cippes, des autels, des tombeaux, des restes grandioses de la domination romaine; là, d'immenses aqueducs amenaient l'eau dans les villes; des routes magnifiques coupaient en tout sens les vallées et les montagnes; partout des temples, des ponts, des cirques, des palais, des amphithéâtres s'élevaient sur le littoral de la mer, et combinaient par un goût admirable les beautés de l'art avec la plus grande merveille qui soit sortie de la main du Créateur : nulle cité antique quelque peu importante qui ne montre encore des vestiges de ces superbes monuments.

Dans la zone moyenne de la Gaule, le naturalisme panthéistique des druides du Septentrion et l'anthropomorphisme des races gréco-latines du Sud avaient marié eurs symboles, comme le prouvent les fameux bas-reliefs découverts en 1711 sous le chœur de Notre-Dame de Paris. Le ciseau des sculpteurs y avait accolé, en signe de concorde, les dieux de Rome aux divinités indigènes. Là se dressait un autel, et chacune de ses faces montrait tour à tour Jupiter sous les traits d'un personnage majestueusement drapé dans les larges plis de sa toge, tenant un sceptre d'une main et appuyant l'autre sur l'angle de son trône; le taureau symbolique des druides, le Tarvos-Triganarus, environné de branches de gui et surmonté de trois grues, l'une sur la tête et les deux autres sur le dos; Vulcain demi-nu, ramenant d'une main un pan de sa tunique et portant de l'autre une paire de tenailles; enfin Hésus vêtu du costume gaulois, armé d'une hache et coupant le gui sacré. Un autre autel de même forme et de même caractère unissait également sur ses quatre faces deux dieux gréco-romains et deux divinités celtiques. Castor, sous les traits d'un jeune cavalier avec un manteau militaire par-dessus sa cuirasse, tenait une lance de la main gauche et saisissait de la droite les rênes de son coursier; une seconde figure, en tout point semblable à celle-ci, mais sans nom, ne pouvait être que Pollux. A ces deux frères déifiés correspondaient deux divinités protectrices ou deux génies familiers de nos ancêtres : Cernunnos et Sevirios.

Une inscription gravée sur un bloc de pierre indiquait à la postérité que, sous le règne de Tibère, les mariniers parisiens avaient érigé ce temple à Jupiter; ils avaient eu soin de s'y faire représenter en trois groupes distincts, de jeunes gens portant des lances et des boucliers, d'hommes mûrs armés de la même manière, et de vieillards sans armes. Ce temple n'était pas le seul qui existât dans la vieille Lutèce en l'honneur des faux dieux; il y avait encore deux autres sanctuaires au milieu de la Cité : l'un portait le double caractère de la religion et de la politique associées dans les emblèmes qui décoraient la façade, les autels et les bas-reliefs; l'autre, plus religieux, affirmait le progrès des idées romaines dans le Parisis; car les habitants l'avaient exclusivement consacré aux dieux des vainqueurs, à Mercure, à Maia, à Apollon, à Horus. Le même discrédit semblait se répandre également sur les dieux nationaux parmi la population voisine de Lutèce : ici, sur la rive droite, à peu de distance de la Seine, on bâtissait un temple à Cybèle; là, dans la presqu'île formée par la Marne, près de Saint-Maur, le dieu Sylvain avait un autel.

L'association singulière de tous ces dieux ébranla des convictions jusque-là profondément enracinées; le premier souffle du scepticisme passa des rives du Tibre aux bords de la Seine; les vieilles croyances se détachèrent peu à peu de l'âme des Gaulois, comme, en automne, un vent froid enlève une à une les dernières feuilles des grands chênes. Les vainqueurs, qui riaient eux-mêmes de leur religion, avaient pu amonceler les ruines du culte; mais la place restait vide, et sur les autels désolés ils n'avaient rien édifié.

Les prédicateurs de l'Évangile, au contraire, arrivant dans les Gaules, *n'effacèrent que pour écrire,* ne détruisirent qu'en édifiant. Et même, toutes les fois qu'ils purent le faire sans porter atteinte à l'intégrité de la doctrine chrétienne et à la sainteté du culte catholique, ils substituèrent aux cérémonies du druidisme quelques pieuses coutumes ou quelques dénominations qui avaient avec elles certaines analogies; ils facilitaient ainsi le passage de la superstition à la vraie foi [1].

[1] Un exemple entre autres. C'est ainsi que la fête de la Chaire de saint Pierre était solennisée le 22 février par un festin dans les familles chrétiennes, afin d'abolir le repas superstitieux que faisaient, à pareille date, nos ancêtres païens avec les viandes offertes aux mânes des morts.

QUATRIÈME ÉTUDE HISTORIQUE

# LE POLYTHÉISME

Recrudescence du polythéisme dans la Gaule. — Culte décerné aux empereurs. — Lutte légale de l'empire contre le christianisme. — Pourquoi les chrétiens descendaient dans les catacombes ou cryptes. — Avantages matériels, mais obstacles moraux pour la propagande chrétienne.

## I

Loin de faiblir, le paganisme des races gréco-latines avait essayé, au contraire, dans les Gaules comme dans les autres parties de l'empire, de se renforcer à l'avénement du christianisme et durant les premiers siècles de sa diffusion. Auguste et ses successeurs l'avaient administrativement réformé; les philosophes, qui ne furent jamais plus nombreux, s'appliquaient à le dépouiller de son anthropomorphisme grossier, en épurant ses fables et en leur donnant un sens élevé; les moralistes, subissant, à leur insu peut-être, l'influence qu'ils s'ingéniaient à combattre, travaillaient à sauvegarder ce qui se mêlait d'honnête et de vrai aux traditions païennes; les jurisconsultes revisaient le code et y introduisaient des lois plus humaines c'étaient là tout autant d'éléments de durée pour le polythéisme, et tout autant d'obstacles nouveaux à la marche progressive de son envahissant adversaire.

D'ailleurs le polythéisme, enraciné dans les mœurs, les habitudes, les croyances, la littérature, la législation, la vie privée et publique, disposait de toutes les forces, ralliait toutes les sympathies, commandait le respect aux masses et imposait la soumission. Malgré l'impuissance morale du polythéisme, malgré l'incrédulité des classes éclairées, ce n'en est pas moins un fait qu'aux premiers temps de la Gaule chrétienne les peuples se trouvaient liés par un attachement héréditaire au culte des idoles. L'Évangile n'avait pas seulement à combattre les impressions si fortes du premier âge, l'éducation et les préjugés idolâtriques sucés avec le lait maternel; le polythéisme était regardé comme la religion primitive sous l'influence protectrice de laquelle s'étaient formées les familles et fondés les empires. Le culte et les institutions qui en faisaient partie étaient inféodés au système de l'État de la manière la plus étroite et portaient au premier degré une empreinte politique. La croyance aux divinités de l'empire était tellement identifiée au sentiment du patriotisme, qu'il semblait qu'on ne pût abandonner l'un sans abjurer l'autre. Attaquer des traditions affermies par les lois de plusieurs siècles, confirmées par la majesté victorieuse des aigles romaines et par l'universelle domination du peuple-roi, c'était se rendre coupable de haute trahison, ébranler l'État, et se déclarer l'ennemi de la chose publique.

A ces obstacles, extrinsèques à la religion chrétienne, se joignaient les obstacles

qui naissaient intrinsèquement de la sublimité de sa doctrine, de l'austérité de sa morale, du mystère qui enveloppait son culte. L'homme qui, à cette époque, embrassait sincèrement la foi de Jésus-Christ, se bannissait en quelque sorte de la vie civile, se séquestrait du monde entier tel que l'avait façonné le paganisme. Il ne pouvait plus prendre part aux cérémonies, aux spectacles, aux jeux favoris de la foule, aux combats sanglants des gladiateurs. Il était exclu des réjouissances solennelles où les empereurs faisaient distribuer la chair des victimes; il n'était pas admis aux repas de famille ou de corporation, toujours précédés de libations aux idoles. La vie chrétienne apparaissait ainsi comme un farouche esprit d'isolement inspiré par la haine de la société. Pour peu qu'on se rappelle l'espèce de frénésie qui poussait la multitude aux représentations du cirque et aux luttes de l'arène, on comprendra les paroles de l'apologiste Tertullien : « L'idée d'être obligé de renoncer aux plaisirs, aux sensualités, aux fêtes du siècle, éloigne plus du christianisme que la crainte d'être condamné à mort pour l'avoir embrassé. »

La résistance aux progrès du christianisme était fomentée, non-seulement par la révolte des passions qui, en somme, ne devaient pas mal s'accommoder d'un dogme flexible et d'une complaisante morale, mais encore par la réaction des intérêts matériels engagés de mille manières dans le maintien des temples et le service des idoles : c'étaient les prêtres, qui voyaient, dans le retrait des oblations, la cessation d'un lucre considérable; les oracles célèbres, qu'on ne venait plus enrichir en les consultant; les marchands d'encens et de victimes, les fabricateurs de statues et d'autels, dont l'industrie menaçait de finir; les ouvriers qui avaient un emploi quelconque dans les jeux sacrés; c'étaient des successions à s'approprier, des rivaux à perdre, des ambitions à pousser ou à ménager; mille raisons de ce genre pouvaient exciter contre les chrétiens les ressentiments de la convoitise et armer toutes les colères d'un calcul trompé.

Il y avait aussi des motifs politiques dans cette hostilité contre le christianisme. Rome et ses orgueilleux Césars s'étaient substitués aux vieilles divinités de l'Olympe; la religion s'était, pour ainsi dire, localisée dans le génie de l'empire et de ses chefs; toutes les provinces leur dédiaient des temples; c'étaient là vraiment les grands dieux de l'époque; c'étaient leurs autels qu'on entourait d'hommages et de prières; c'étaient leurs sacerdoces qu'on achetait pour des sommes énormes; leurs images étaient plus vénérées que celle de Jupiter; se parjurer par le nom de Jupiter, le mal était de peu d'importance; mais il fallait prendre garde à tenir son serment, quand on avait juré par César.

## II

On peut, d'un règne à l'autre, noter les progrès de ce culte impie décerné aux empereurs après leur mort, et même de leur vivant, par le fait de l'adulation privée, ou par un acte solennel de la servilité publique.

Auguste eut peine à circonscrire sa divinité dans les provinces et à n'être en Italie qu'un simple mortel. Lyon, Naples, Pergame, Sparte, Nicomédie, lui consacrèrent des temples, des pontifes, des jeux; Alexandrie lui voua non un temple, mais une ville entière : portiques, bois sacrés, bibliothèques, vestibules, promenades. Le demi-païen Hérode lui éleva des statues et des autels, lui donna des jeux dans Jérusalem. Il s'ouvrit entre les rois, ses sujets, une souscription pour achever en l'honneur du génie d'Auguste le temple commencé à Athènes en l'honneur de Jupiter Olympien. Auguste n'avait plus qu'un moyen de faire adorer ses confrères, les dieux

de l'Olympe, c'était de les associer à sa grandeur : il logeait chez lui sa cousine Vesta et confiait la garde de son antichambre à Apollon.

On supplia également Tibère de se laisser adorer. « J'ai accordé cette permission aux villes d'Asie, disait-il, et l'on m'a blâmé ; cependant au culte de ma personne on ajoutait des marques de vénération pour le sénat... » Onze cités asiatiques se disputèrent l'honneur inouï de posséder le temple de Tibère : l'une vantait les services qu'elle avait rendus à Rome, l'autre se glorifiait de son antiquité ; Halicarnasse était bâtie sur le rocher ; nul tremblement de terre ne l'avait ébranlée depuis douze siècles ; le temple de Tibère serait là éternel comme le dieu ; mais Symrne l'emporta sur ses rivales.

Ceux qui conduisent les peuples, disait Caligula, ne sont pas des hommes, mais des dieux ; il commença cependant par n'être que demi-dieu ; il s'adjugea les attributs d'Amphiaraüs ; il contrefit Hercule avec une peau de lion et une massue d'or ; il se couvrit du chapeau de Castor et de Pollux ; il passa bientôt dieu : chaque jour on lui immola les victimes les plus exquises et les plus rares, des paons du Phase, des oiseaux de Numidie ; tour à tour il ceignit, comme Apollon, une couronne de rayons splendides, porta des ailes aux pieds et le caducée de Mercure, prit le trident pour figurer Neptune ; ou bien, pour représenter Jupiter, il eut la foudre en main et une barbe d'or au menton, dressant des machines d'opéra pour imiter le bruit du tonnerre et produisant des éclairs avec du soufre.

Claude n'était pas possédé de cette rage de divinité ; mais le sénat lui vota de pompeuses obsèques, des pontifes et l'apothéose ; seulement on le logea dans l'Olympe d'une façon si moqueuse et avec des rires si ignominieux, que Gallion, frère de Sénèque, se prit à dire qu'on l'avait traîné au ciel au bout d'un croc comme les condamnés au Tibre ; et Juvénal, dans une de ses plus mordantes satires, parle de la fière Agrippine qui fit descendre dans les demeures célestes ce vieux bonhomme à la tête tremblante et aux lèvres baveuses.

Lucain exaltait la divinité de Néron, au temps où celui-ci lui laissait lire ses poëmes en public, avec un excès de déclamation et d'hyperbole dont une âme servile et une poésie dégradée pouvaient seules être capables : « Lorsque tu remonteras tardif vers la voûte azurée, s'écriait-il, soit que tu veuilles tenir le sceptre des cieux, soit que, nouveau Phébus, tu veuilles donner la lumière au monde, ne te place pas à une des extrémités de l'univers ; l'axe du monde perdrait l'équilibre et serait entraîné par ton poids ; choisis le milieu de l'éther, afin que là le firmament pur et serein n'offusque d'aucune ombre la clarté de César. » Au moins la flatterie délicate d'Horace voilait-elle, sous un nuage de poésie mythologique, ce qu'avait de révoltant la divinité d'Auguste ; mais quelle turpitude que cette adulation sans mesure et sans pudeur !

## III

Quand les Césars n'étaient pas dieux, ils étaient pontifes ; et, s'ils n'exerçaient pas eux-mêmes les fonctions sacrées, ils avaient certainement la haute main sur ce qui se faisait dans les temples comme sur ce qui se décidait dans les colléges sacerdotaux. Devant le christianisme, qui s'annonçait avec une organisation à part et avec un gouvernement propre, indépendant, il y avait donc pour les chefs du pouvoir diminution de prérogatives. Il résultait, en outre, de l'inféodation du polythéisme à l'empire, une solidarité telle entre l'ordre temporel et l'ordre spirituel, qu'il était extrêmement difficile de toucher à l'un sans être accusé d'en vouloir à l'autre. La

religion païenne était une des branches de l'arbre administratif; elle devait avoir la même fortune que lui, subir les mêmes vicissitudes; une révolution religieuse ne paraissait guère moins crime d'État qu'une révolution militaire ou un soulèvement provincial; la confusion était inévitable, et ne pas adorer selon le rit païen devenait une insulte personnelle aux Césars. De là une intolérance presque forcée pour les cultes qui n'avaient pas été naturalisés par la loi : il fallait faire canoniser son dieu par patente impériale pour l'honorer en public non en sûreté de conscience, mais en sûreté de sa vie ou de sa liberté.

Cette canonisation préalable n'était pas bien difficile à obtenir. Les Romains, qui subordonnaient tout, la morale elle-même, au gouvernement de l'État et de ses nombreuses conquêtes, avaient deux politiques à l'égard des religions des peuples vaincus. Quand le culte de ces peuples et leur théologie reposaient sur le même principe que le culte et la théologie du polythéisme officiel, ils fléchissaient volontiers le genou devant leurs autels; il y avait même des circonstances où ils les priaient solennellement d'accepter ces adorations : avant d'assiéger une ville ou d'entrer dans un pays insoumis, ils invoquaient par une certaine formule les génies tutélaires de cette ville ou de cette contrée; ils leur offraient, en échange des temples et des sacrifices que ces divinités locales allaient perdre, un encens plus agréable et des vœux plus ardents au Capitole. « S'il y a un dieu ou une déesse qui ait pris sous sa protection le peuple ou la ville contre lesquels nous marchons, disaient les féciaux en récitant la formule consacrée, dieu ou déesse, qui que tu sois, nous t'adjurons de sortir de cette ville ou de quitter ce peuple et de venir à Rome; nos temples te seront ouverts et nos sacrifices ne te manqueront point. » C'est ainsi qu'en faisant sa cour aux divinités étrangères Rome gagnait les peuples; elle disait que dans le butin de chaque victoire elle avait trouvé une idole, et qu'en adorant tous les dieux elle avait conquis tous les royaumes.

Les Romains ne parlaient pas ainsi à ces religions réfractaires, comme le druidisme, trop vivaces et trop fières pour se laisser absorber; ou trop sûres d'elles-mêmes pour abdiquer, pour subir des conditions impossibles, comme le judaïsme et le christianisme. D'instinct, ils sentaient quand il fallait craindre un dieu ou ne pas le craindre; et, selon l'occasion, ils le laissaient se perdre dans la foule des divinités reconnues, ou ils allumaient contre lui et ses sectateurs toutes les foudres légales. C'est ainsi que Claude extermina le druidisme, parce que l'indépendance gauloise était liée trop étroitement à ce culte; Caligula persécuta le judaïsme, parce que, trop national, il ne se laissa pas mener au Capitole à la suite du char de triomphe; toutes les fureurs impériales se déchaînèrent surtout contre le christianisme, parce qu'il n'y avait pas d'accommodement avec lui, et que, dans son héroïque prosélytisme, il ne visait à rien moins qu'à changer de fond en comble les habitudes et les relations de la société tout entière.

Les bons princes eux-mêmes se montrèrent non moins cruels que ces monstres à figure humaine si tristement fameux dans les annales de l'Église, ou que ces usurpateurs militaires qu'une férocité naturelle semblait préparer à un redoublement de violence contre les pacifiques conquérants des âmes. A la réflexion, cela se comprend : au milieu de l'anarchie qui présidait aux successions impériales, s'il se rencontrait un prince réformateur qui se souvînt des anciennes mœurs de Rome et qui tentât quelque effort pour y revenir, il était amené, par le désir même de ces réformes, à sévir contre les cultes antinationaux. Les princes vicieux, au contraire, ne voyaient dans la propagation des religions étrangères qu'un amusement de plus, une espérance de plaisir inconnu; puis le temps manquait à ces soldats de fortune qui passaient leur règne éphémère à défendre une souveraineté disputée. Ainsi Trajan,

Adrien, Marc-Aurèle, Dèce, méritèrent que leurs noms fussent inscrits au catalogue des persécuteurs.

## IV

La législation que créa cette lutte, vive, persévérante, terrible de la part des oppresseurs, sublime de patience, de résignation, de courage de la part des opprimés, révèle, par sa forme et sa teneur, comment s'y prenaient ces adroits persécuteurs pour torturer légalement la foi et l'empêcher de continuer ses conquêtes. En général, on se contentait d'accuser d'une manière sommaire les chrétiens de violer les lois préservatrices et constitutionnelles de l'ordre public; on déclarait qu'ils méritaient, en conséquence, toutes les rigueurs d'une justice exemplaire. La liste de ces rigueurs, la plus complète énumération de supplices que l'imagination humaine puisse concevoir, donne une idée effrayante des tueries qui venaient périodiquement décimer les chrétientés : privation de la vie avec tous les raffinements de torture inventés par une cruauté profonde et habile, angoisses de l'exil, confiscation des biens, travaux lentement homicides, outrages de toute espèce, tout cela était savamment appliqué, non-seulement à de robustes femmes et à des hommes vigoureux, mais à de frêles enfants, à de timides jeunes filles, à des vieillards.

Les cruautés de la persécution atteignaient les chrétiens jusque dans les recoins les plus obscurs des cryptes et des catacombes. On sait que les premiers fidèles de la Gaule chrétienne avaient creusé quelques-unes de ces galeries souterraines doublement sacrées comme cimetières et comme temples; il en reste des vestiges à Lyon, à Rouen, à Reims, à Grenoble. Ils avaient organisé un système de précautions secrètes, plus ou moins analogues à celles que prirent les catholiques de France durant le règne de la Terreur. C'étaient, à ce qu'il paraît, des mendiants qui se tenaient dans les alentours des cryptes pour faire le guet; ils avaient une espèce de mot d'ordre; on s'adressait quelquefois à eux pour être introduit dans les retraites souterraines dont ils étaient chargés de surveiller les approches. Ils ne se fixaient pas habituellement à l'entrée même des catacombes; car, dans le cas où quelque troupe de païens serait survenue pour opérer des perquisitions, ces sentinelles chrétiennes n'auraient pu avoir connaissance du danger que lorsqu'il eût été trop tard pour en avertir. D'un autre côté, les cryptes devaient être accessibles sur plusieurs points secrets, non-seulement pour pouvoir effectuer les convois des corps des martyrs avec plus de facilité, mais encore pour ne pas être pris au dépourvu, lorsque quelques-unes de leurs galeries étaient découvertes et envahies : ce qui arrivait de temps en temps. Alors les païens muraient l'entrée de la crypte avec du sable et des quartiers de rocher; d'autres fois ils y faisaient une descente et y commettaient d'horribles profanations.

Les catacombes où se retiraient furtivement les fidèles pour échapper aux persécuteurs n'étaient pas des lieux simplement secrets, mais triplement secrets : il fallait le secret pour les tombeaux dont bon nombre portaient des marques distinctives du christianisme, et qui n'auraient pu être découverts par les païens sans être exposés aux profanations les plus impies, comme cela est arrivé quelquefois; il fallait le secret pour les évêques, les prêtres, les fidèles qui cherchaient un asile assuré dans ces nécropoles; il fallait le secret pour les assemblées religieuses qui s'y tenaient à la lueur des lampes sépulcrales, pour les saints mystères qui s'y célébraient sur les tombeaux des martyrs.

D'ailleurs ces cryptes servaient comme de retranchements où les soldats du Christ, réfugiés souvent avec leurs chefs, se préparaient par de ferventes prières, par des

exhortations courageuses, par les sacrements, aux assauts qu'ils auraient à livrer eux-mêmes au paganisme, en mourant martyrs à leur tour. Ces expressions militaires ne sont-elles pas conformes au langage des premiers chrétiens? En désignant sous le nom de stations leurs assemblées près des tombes des martyrs, ils avaient emprunté ce mot au vocabulaire des camps. Les divers accessoires contenus dans les catacombes s'accordaient aussi avec cette idée de lutte. On plaçait dans les sépulcres des héros du christianisme naissant les instruments de la victoire, les chaînes, les clous, les tenailles, les croix, les ongles de fer. L'aspect de tant de trophées entretenait la patience et ravivait l'ardeur des soldats de la milice chrétienne, qui s'inspiraient aussi à la vue des peintures religieuses et des emblèmes sacrés tracés sur les murailles et les tombes par des artistes dont les anges savent les noms.

Au souvenir de ces hypogées chrétiens, on se demande pourquoi les premiers fidèles cherchaient à déposer leurs morts en terre, au lieu de brûler les corps pour en recueillir les cendres. Ils n'auraient pas eu besoin d'aussi vastes espaces; ils auraient mieux dissimulé leur nombre, et, en face de la persécution, le danger eût été bien moindre. Sans doute, les chrétiens auraient pu, suivant l'usage de la plus grande partie des peuples de l'antiquité païenne, livrer les cadavres aux flammes; mais cette opération destructive ne se conciliait point avec leur vénération pour les corps de leurs défunts, qu'ils honoraient comme les anciens temples du Saint-Esprit et comme les matériaux de la résurrection glorieuse. Leur foi en ce dogme leur inspirait un tel respect pour ces restes mortels, qu'ils rejetaient comme un sacrilége l'idée de les consumer; ils prenaient soin, au contraire, de laver, d'oindre, d'embaumer ces corps qui devaient un jour ressusciter pour paraître devant Dieu. En outre, bien qu'ils eussent souvent des cryptes isolées pour recevoir les dépouilles des morts, ils préféraient, au lieu de les disperser çà et là, les réunir à celles de leurs frères défunts, à celles surtout des martyrs; ils n'auraient pas souffert qu'on les jetât dans des fosses communes, comme l'étaient les *puticuli* ou pourrissoirs des païens.

Comment, ajoute-t-on, les chrétiens, tourmentés ou menacés par de continuelles persécutions, purent-ils creuser d'aussi grands espaces sans qu'on le sût, ou, si on ne l'ignorait pas, sans être inquiétés? Dans les deux hypothèses, quelle incurie des magistrats une telle œuvre n'accuse-t-elle pas? D'après les lois romaines, tout individu avait le droit de construire sur son terrain une sépulture et de creuser un hypogée; sépulture et hypogée devenaient ainsi un emplacement sacré, que l'on pouvait rendre également inviolable et non transmissible aux héritiers. Les propriétaires chrétiens eurent, aussi bien que les propriétaires païens, la faculté de construire des monuments funéraires où il leur était loisible de faire transporter les corps de leurs parents, de leurs amis, de leurs clients, des fidèles et des martyrs. Autour de toute sépulture régnait une enceinte également sacrée, à laquelle s'ajouta souvent un champ plus ou moins vaste. Les fossoyeurs pouvaient y commencer en sûreté les galeries souterraines. Le christianisme, qui se recrutait surtout parmi les classes pauvres, dut compter, dès les premiers temps, parmi ses disciples un certain nombre de ces ouvriers. Ceux-ci ne manquaient pas de faire connaître aux autres chrétiens les ouvertures par lesquelles on pénétrait dans ces grottes, et leurs sinuosités profondes qui pouvaient fournir des retraites en cas de besoin. Beaucoup de cimetières souterrains eurent pour point de départ l'étendue de terrain qui entourait une sépulture isolée, inviolablement protégée par la loi.

Malgré l'existence légale de ces souterrains mortuaires, véritables dortoirs de l'espérance, les chrétiens, exécrés des païens, poursuivis avec un acharnement fanatique, n'y furent pas toujours à l'abri de l'autorité persécutrice; on avait remarqué qu'ils avaient l'habitude de s'y réunir à des jours fixes et à des heures déterminées.

Ils devaient naturellement paraître suspects. Étaient-ce bien des réunions religieuses, ces agapes souterraines, ces assemblées ténébreuses, qui avaient leurs chefs, leurs rites, un langage, une vie à part? N'étaient-ce pas plutôt des rendez-vous occultes, des associations malfaisantes, qui se tenaient en conspiration permanente contre les Césars?

## V

Bien qu'on les accusât surtout de violer les lois d'ordre public, on imputait aussi aux chrétiens beaucoup de crimes punissables par les lois de l'ordre privé. L'homicide, l'adultère, l'inceste, étaient autant d'accusations qui pesaient sur eux. La société romaine, gangrenée par le vice, ne pouvait guère supposer la vertu sous les formes dont elle couvrait elle-même ses honteuses débauches. Quand les Romains entendaient parler des mystères du christianisme, volontiers ils croyaient qu'on y pratiquait les mêmes opérations ténébreuses que dans les mystères d'Isis, alors fortement en honneur; ils s'imaginaient que c'était là simplement une des mille pratiques de cette théurgie orientale qui prenait de jour en jour plus de faveur dans les masses; ils ne voyaient dans les mots de célibat, de virginité, de consécration religieuse, qu'un de ces détours de la plus infâme des passions, que les lois caducaires d'Auguste avaient justement frappée. Que pouvaient paraître à leurs yeux le dépouillement volontaire, le désintéressement spontané dont les fidèles faisaient preuve envers les églises et les pauvres de leur communion, sinon une adroite exploitation des fortunes, une chasse aux riches héritages faite sur les terres de l'inexpérience ou du fanatisme par quelques habiles imposteurs? Aussi punissait-on les chrétiens comme malfaiteurs ordinaires, après les avoir châtiés comme criminels d'État. On poussait l'iniquité plus loin encore: les disettes, les pestes, les famines, c'étaient les chrétiens qui en étaient cause; si les barbares se pressaient aux portes ébranlées de l'empire vermoulu, c'était l'impiété des chrétiens qui attirait ces torrents dévastateurs; on prêtait aux chrétiens toutes sortes de méfaits commis à dessein par des mains soudoyées; les chrétiens étaient rendus responsables des fléaux de la guerre comme des désolations de la paix.

Les édits de persécution, formulés dans les conseils du prince sur des considérants aussi dénués de raison, étaient adressés aux premiers magistrats, proconsuls, vicaires, gouverneurs, présidents, préfets, qui les transmettaient aux magistrats inférieurs, tribuns, curateurs, décurions, intendants, à charge par chacun de les afficher et de les faire exécuter de son mieux. Quelquefois le prince se contentait d'un simple rescrit au préfet du prétoire ou à un gouverneur de province, pour lui tracer la mesure des supplices à infliger. Ces gouverneurs provinciaux s'arrogeaient aussi parfois le droit de rédiger des ordonnances dans l'étendue de leur juridiction respective; les municipalités elles-mêmes se croyaient en droit de les imiter.

Cette apparence de légalité extérieure qui a poussé certains auteurs à affirmer que les martyrs avaient été toujours juridiquement condamnés, n'était guère scrupuleusement gardée. La plupart du temps les arrestations s'effectuaient sans ordre du juge, sans mandat légal de sa part. On entendait dire par un délateur intéressé, par un agent provocateur peut-être, que telle personne professait le christianisme; aussitôt on la traînait tumultueusement devant un tribunal qui souvent n'était pas compétent; il y avait séquestration arbitraire; le chrétien était jeté dans un cachot, au milieu de malfaiteurs de toute espèce, sans aucune précaution morale. L'instruction n'était pas moins entachée d'irrégularités : point de discussion de droit, point de

défense du fait, partialité du juge qui se transforme lui-même en accusateur, déplacement de la question vis-à-vis de l'accusé, charge de crimes imaginaires ou de malheurs dont le prévenu n'est pas responsable, faux témoignages, emportement brutal, sollicitations de tout genre, tentatives d'intimidation, tortures commencées sur le patient pendant l'interrogatoire pour lui arracher quelque aveu, condamnation à des peines supérieures au crime ou regardées comme plus infamantes que celles qu'avait édictées le législateur, était-ce là le respect des formes de la procédure en matière criminelle ?

## VI

Ainsi, quand les premiers missionnaires apostoliques posèrent le pied sur la terre des Gaules, ils y trouvèrent l'intolérance légale de la magistrature romaine à côté des haines sauvages d'une hiérarchie détrônée et d'un peuple cruellement superstitieux. L'abaissement des caractères et la corruption des mœurs leur opposèrent également des difficultés humainement insurmontables. Encore s'ils n'avaient eu en face d'eux qu'une barbarie inculte, vigoureuse, facile à pénétrer ; mais non, ils s'adressaient à une barbarie lettrée, indolente, qui empruntait à l'étranger les vices élégants d'une civilisation raffinée. En imposant aux vaincus les pratiques officielles d'un polythéisme sceptique et frivole, les vainqueurs avaient tué les vieilles croyances de la Gaule, sans pouvoir les remplacer par un enseignement meilleur ; il en résulta une indifférence en matière de religion plus funeste que l'erreur même.

Toutefois, instruments aussi puissants que dociles entre les mains de Dieu, les conquérants de la Gaule servirent, sans le savoir, une cause dont ils se montraient les plus implacables ennemis : détruire la prépondérance des druides, renverser leur redoutable institut; abolir les sacrifices humains; enserrer les nombreuses tribus celtiques dans les mailles d'une organisation qui les enchaînât par des relations nécessaires et multiples; fonder des centres de réunion pour faciliter le commerce des hommes et développer le mouvement des affaires ; soumettre des esprits fiers et ombrageux à des règles d'un droit moins arbitraire et plus sûr ; percer des routes de communication à travers les bois et les marais, afin de relier en un seul faisceau les villes, les peuples et les provinces : telle fut, en effet, la mission providentielle des Romains dans la Gaule avant l'établissement du christianisme ; pour la mener à bonne fin, ils avaient reçu du Ciel, avec le succès des armes, la force et la patience, deux auxiliaires qui lui assurèrent l'empire du monde.

La domination romaine s'était étendue principalement sur les intelligences : le latin et le grec, enseignés en Gaule, avaient fini par prévaloir au moins dans les cités, l'un comme idiome du pouvoir, l'autre comme idiome de la politesse et de l'éducation. La suprématie légale de la langue latine y rivalisait avec la suprématie scientifique de la langue grecque. Le latin seul pouvait figurer dans les actes solennels du droit; seul il était parlé au tribunal des proconsuls ; c'était une honte, presqu'un crime de lèse-majesté, si un magistrat impérial employait officiellement un autre idiome ; mais hors du sénat et du tribunal, chez lui, dans l'intimité de l'entretien et du repos, dans ses correspondances amicales, le Gallo-Romain bien élevé retournait au grec, cette seconde langue maternelle que, dès son enfance, il avait apprise dans les écoles. La diffusion de ces deux langues maîtresses parmi les Celtes suffisait pour ménager peu à peu dans l'esprit des populations un libre accès à la prédication de l'Évangile.

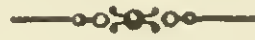
De plus, le caractère de la race celtique seconda les vues de la Providence, qui

disposait en Gaule, comme partout ailleurs, au moyen de la domination romaine, des voies mieux ouvertes à l'établissement et à la propagation du christianisme. Cette race généreuse et dévouée semblait toute préparée à comprendre la doctrine du sacrifice, doctrine divinement salutaire, qui exprime tout à la fois et la plus pure substance de la religion et la plus sûre sauvegarde de la société. Son intelligence, vive, pénétrante, avide de connaître et de s'instruire, se montrait par là même accessible à la vérité qui lui venait du dehors. Ce mépris de la mort qu'une vaine jactance ou un fanatisme aveugle lui faisait pousser jusqu'à de sanglantes bravades pouvait s'élever, sous l'action fécondante de la grâce, à l'héroïsme du martyre. Les deux grandes qualités que le vieux Caton admirait en elle, l'éloquence et la bravoure, la portaient instinctivement, pour ainsi dire, à défendre par la parole et par l'épée l'Église, qui, pour la récompenser, l'appela plus tard à marcher à la tête de toutes les nations civilisées.

Mais que d'obstacles moraux à côté de ces circonstances avantageuses ! C'est que, dans le plan divin sur lequel étaient réglées de toute éternité les destinées de l'Église militante, il fallait que les épreuves précédassent le triomphe, afin qu'il fût bien avéré que ses conquêtes n'étaient dues qu'à la force de ses doctrines et à la justice de ses préceptes. Un appui extérieur trop tôt donné, des faveurs trop tôt dispensées eussent fait croire à quelque chose d'humain dans son principe et sa propagation, ou du moins n'eussent pas laissé apercevoir assez clairement le bras de Dieu derrière le bras de l'homme. Une proscription trois fois séculaire frappant le christianisme naissant, celui-ci grandissant sous les coups redoublés qui veulent l'exterminer, quel meilleur témoignage de sa céleste origine et de sa surnaturelle conservation ! Ces causes d'un ordre supérieur ne sont guère appréciées par l'histoire rationaliste, qui prétend remplacer la Providence dans la direction des événements d'ici-bas par je ne sais quelle force inhérente à l'humanité, dont elle ne désespère pas de découvrir bientôt les lois. Quoi qu'il en soit de cette prétention orgueilleuse qui détruit du même coup et la liberté humaine et la moralité des faits, les événements qui se déroulent sur la scène du monde sont mieux compris avec le dogme de la Providence; ils sont surtout plus moralement expliqués que par le jeu fatal de cette force, aveugle dans sa marche, inintelligente dans ses manifestations, irresponsable dans ses actes.

LES

# PREMIERS APOTRES DES GAULES



## CHAPITRE I

### OBJECTIONS ET SOLUTIONS RELATIVES A L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES

Exposition des deux systèmes qui se sont produits à l'égard des origines chrétiennes de la Gaule, ou de l'antiquité des Églises de France. — L'ancienne tradition en regard des nouveautés de l'école de Launoy. — Causes sous l'influence desquelles la critique antitraditionnelle a dévié du sentiment reçu jusqu'alors. — Les moines n'ont pas inventé les légendes des premiers apôtres de la Gaule. — Les miracles nombreux qui ont accompagné l'introduction du christianisme dans les Gaules avaient leur raison d'être. — Leur valeur historique. — Textes qui démontrent d'une manière générale que le christianisme a été prêché dans les Gaules dès l'époque de la dispersion des apôtres. — Examen des textes de Grégoire de Tours et de Sulpice Sévère. — En quoi consiste la valeur réelle de ces historiens. — Les progrès lents et laborieux de l'introduction du christianisme dans les Gaules ne prouvent rien contre l'authenticité des témoignages allégués en faveur de cette introduction. — Comment s'expliquent les interruptions dans la liste des premiers pasteurs. — Les Églises de France fondées au Ier siècle ne manquaient pas d'éléments de vie.

L'absence de documents contemporains, le désaccord entre les chroniques des âges postérieurs, les opinions contradictoires de la critique ne permettent guère de dissiper complétement l'obscurité qui enveloppe les origines chrétiennes de la Gaule. Cependant, à l'aide des diverses données fournies par la tradition, soit orale, soit écrite, il n'est pas impossible d'arriver à un ensemble de notions précises sur les premiers apôtres qui ont évangélisé notre patrie.

Jusqu'au XVIIe siècle on demeura généralement convaincu que le christianisme avait été introduit dans la Gaule méridionale par les amis du Sauveur, Lazare et Maximin, par les saintes femmes Marie Madeleine et Marthe; que, sous l'empereur Claude, saint Pierre avait envoyé de Rome dans les Gaules sept évêques : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremoine de Clermont, Gatien de Tours, Saturnin de Toulouse, Valère de Trèves, et qu'à cette mission se rattachaient entre autres les prédications d'Ursin à Bourges, de Front à Périgueux, de Georges en Velay, d'Eutrope à Orange; que, sous Domitien ou Trajan, le pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, avait confié l'évangélisation des Gaules à Denys l'Aréopagite et à ses compagnons, Sanctin de Meaux, Taurin d'Évreux, Lucien de Beauvais, Julien du Mans; enfin qu'une colonie de missionnaires asiatiques, conduite par saint Pothin, s'était établie, sous le règne d'Antonin le Pieux, à Lyon et à Vienne, où Crescent, disciple de saint Paul, avait jeté les fondements de ces Églises déjà florissantes.

Cette persuasion générale, fondée sur la tradition des différentes Églises de France,

exprimée dans les monuments de la liturgie, appuyée par des documents sinon contemporains, du moins d'une antiquité respectable, semblait à l'abri de toute attaque, lorsqu'un mouvement de réaction contre le moyen âge, caractérisé par un engouement excessif pour la civilisation païenne et par les aberrations de la réforme protestante, prépara cette école de novateurs qui, dans la révision des bréviaires et des missels, crurent faire preuve de bon goût en retranchant ou en mutilant les leçons favorables à l'apostolicité de la prédication de l'Évangile dans les Gaules. Seuls, le bréviaire et le missel romains restèrent fidèles aux anciennes traditions locales. Ce n'était pas la première fois que l'Église mère et maîtresse de toutes les autres défendait contre une Église particulière des gloires nationales maltraitées par ceux-là mêmes qui auraient dû être les plus ardents à les soutenir.

Tillemont, Launoy, Baillet, Godescard, Fleury, et d'autres hagiologues plus ou moins infectés de jansénisme, rejetèrent comme une fable l'histoire des apôtres de la Provence, sous prétexte qu'aucun monument antérieur au XI^e siècle n'en garantissait l'authenticité, reculèrent de deux siècles la mission des sept évêques en la fixant au règne de l'empereur Dèce, et firent de même pour l'apostolat de saint Denys et de ses compagnons en révoquant en doute l'aréopagitisme.

Évidemment ces dénicheurs de saints avaient dépassé le but; s'ils s'étaient bornés à prétendre que parmi les légendes des premiers apôtres de la Gaule, composées à plusieurs siècles de distance sur des traditions populaires, il s'en trouve qui, au milieu d'un fond historique incontestable, renferment des détails inexacts et des traits apocryphes que l'imagination pieuse des fidèles et la naïve simplicité des écrivains y ont ajoutés, ils n'auraient pas franchi les limites d'une discussion impartiale ni violé les règles d'une sage critique.

Une fois ce principe posé, la voie eût été toute tracée pour une recherche méthodique de la vérité dans les documents relatifs à l'introduction du christianisme dans les Gaules. Étudier sans parti pris de louange ni de blâme les vieilles légendes des premiers propagateurs de la foi, comme autant de pièces où la tradition primitive a été souvent embellie dans un but d'édification, dégager l'élément historique qu'enveloppent les broderies de la poésie, dépouiller les faits principaux des circonstances accessoires qu'un travail postérieur a pu y mêler, tenir compte des erreurs probables des passionnaires qui, par une transcription fréquente et négligée, ont dû altérer les propres des saints dans quelques liturgies particulières, telle était la tâche d'une saine érudition.

Mais il y avait de la témérité à rejeter absolument l'ensemble comme les détails de ces récits légendaires qui sont, sans contredit, les plus anciens monuments de notre histoire religieuse et nationale. Ce n'est pas une affirmation sans gravité que celle de plusieurs Églises qui témoignent, par une tradition non interrompue, de la vie et des œuvres de leurs fondateurs. N'y eût-il là qu'une transmission orale d'une génération à l'autre, sans preuves écrites, encore ne faudrait-il pas traiter légèrement un pareil témoignage. Lorsque des traditions se sont perpétuées depuis plusieurs siècles, de bouche en bouche, sans qu'il soit possible de leur assigner une origine différente des événements qu'elles rapportent, il y a tout lieu de supposer qu'elles existaient également dans les temps antérieurs où l'absence de documents ne permet pas d'en rechercher les traces : possession vaut titre.

Pour leur refuser toute créance, on objecte qu'elles ont été rédigées par des moines. Eh quoi! les moines n'étaient-ils pas les hommes les plus instruits de leur temps? Eux et leurs disciples n'ont-ils pas pu voir et entendre, écrire et parler aussi fidèlement que les auteurs les plus prônés? Que s'ils n'ont pas cru devoir passer avec un superbe dédain ou avec un rire moqueur devant les manifestations authentiques de

la puissance de Dieu et de la dignité de l'homme ; si, pour raconter, avec le regard serein d'une âme pure et l'austère impartialité d'une vertu héroïque, les existences marquées du doigt de Dieu et du sceau des saints, ils se sont retirés à l'ombre des autels, dans le calme et le recueillement du cloître ; s'ils ont estimé bon de buriner les vieilles traditions des Églises de France sous la haire et le cilice, entre les psalmodies du chœur et les contemplations de la cellule, loin des passions qui aveuglent, loin des illusions qui abusent le monde ; si, pour se mieux identifier avec leur sujet, ils ont revêtu la robe de laine de leur héros, leur tunique de bure, leur ceinture de cuir, leurs sandales de bois ; s'ils se sont faits moines, en un mot, il faut les croire d'autant plus : sans les moines, affirme le protestant Marsham, nous serions des enfants en histoire.

Qu'emportés par le charme du surnaturel ils aient mêlé parfois la fiction à l'histoire, cela paraît tout aussi certain que la réalité d'un grand nombre de miracles qu'une raison droite ne saurait récuser.

Nier les miracles qui ont accompagné l'introduction du christianisme dans les Gaules, ce serait n'éviter une difficulté que pour s'en créer une autre plus insoluble. En effet, moins on suppose de miracles à cette époque, plus le triomphe des premiers missionnaires de la foi devient miraculeux. Qu'on se les représente arrivant au milieu d'un peuple attaché à ses anciennes superstitions, non pas avec cette mythologie grecque ou romaine qui s'était mêlée assez facilement au polythéisme gaulois, ni avec le prestige qu'avait, aux yeux d'une nation barbare, la brillante civilisation des maîtres du monde : eux-mêmes étaient traités de barbares par ces derniers qui méprisaient leur doctrine ; cette doctrine qu'il s'agissait de faire embrasser aux Gaulois, qu'était-elle ? Dans l'ordre des dogmes, au lieu de cette infinie variété de croyances qui permettait à l'esprit humain toutes les contradictions, tous les rêves, toutes les extravagances, c'était un symbole précis, universel, d'une rigueur inexorable, qui exigeait la soumission de l'intelligence et l'obéissance du cœur. Dans l'ordre des préceptes, au lieu du luxe et de la débauche poussés partout à l'excès, au lieu de la commode licence de la morale philosophique, c'était non-seulement la tempérance et la chasteté, mais le faste de la pauvreté, l'amour des souffrances, l'immolation sanglante de soi-même. Dans l'ordre liturgique, au lieu des riantes et voluptueuses fêtes du paganisme, c'étaient de graves et majestueuses cérémonies, les pleurs de la pénitence, les gémissements de la prière, toutes les austères pratiques du dépouillement de soi-même. Dans l'ordre social, au lieu du règne de l'égoïsme cruel, impitoyable, au lieu de l'exploitation de l'homme par l'homme, c'était le règne de la charité compatissante, miséricordieuse, qui devait faire du maître l'ami de son esclave ; du riche, le dispensateur des biens du pauvre.

Jamais on n'expliquera le succès d'une pareille prédication au milieu de ce chaos de préjugés enracinés par une longue habitude, de passions appuyées de toute l'autorité des lois, d'intérêts défendus par les ministres des faux dieux, si l'on n'admet pas que la puissance divine confirmait la parole des apôtres en leur communiquant le don des miracles. Dans cette hypothèse, au contraire, on comprend aisément qu'une résistance humainement invincible ait fléchi devant les signes manifestes d'une intervention de Dieu : le miracle commençait par frapper les esprits que l'action intérieure de la grâce achevait de convertir à la foi [1].

Les légendes des premiers prédicateurs de l'Évangile dans les Gaules renferment, dit-on, un trop grand nombre de miracles. Aurait-on la prétention de tracer à la puis-

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, par l'abbé Freppel, professeur à la faculté de théologie de Paris ; troisième et quatrième leçons, année 1861.

sance de Dieu un cercle infranchissable? N'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Celui qui croit en moi fera tous les miracles que je fais, et il en fera de plus grands encore? » Est-ce là une hyperbole ou une ironie? Quiconque a confiance en cette divine parole, quiconque sait combien Dieu est admirable dans ses saints, copies vivantes de sa divinité, ne saurait être surpris ni du nombre ni de la qualité des miracles que la bonté céleste opère par l'intermédiaire de ses plus dévoués serviteurs. Il suffit d'un acte de foi pour transporter les montagnes, et l'on penserait que le souverain Créateur des siècles et des mondes a mesuré avec parcimonie les faveurs extraordinaires qu'il voulait accorder à ces âmes d'élite qu'il a choisies pour la manifestation de sa gloire, pour la dispensation de ses grâces, pour l'objet de ses plus tendres prédilections! Certes, si quelque chose surprenait, ce serait que l'existence de ces prédestinés, qui ont surmonté les plus effroyables tourments dans la mort comme ils ont accompli les plus sublimes sacrifices dans la vie, ne fût pas une existence tissue de prodiges.

« Ces prodiges ne sont pas prouvés. » Qu'en sait-on? Quand est-ce qu'on a fourni du contraire des témoignages irrécusables, des démonstrations claires, positives, des preuves parfaitement authentiques? Les traditions chrétiennes et nationales ne valent-elles pas, et mille fois au delà, les négations gratuites du protestantisme et les invectives d'une fausse philosophie? Qu'a-t-on à opposer au soin extrême que l'Église a toujours pris des Actes des saints d'où furent tirées les légendes des premiers apôtres de la Gaule? Contemporains de leur héros et vivant d'ordinaire sur les mêmes lieux, des clercs érudits ou de doctes moines recevaient de leur évêque ou de leur abbé la mission officielle de rédiger la vie de l'homme de Dieu dont ils connaissaient la pensée intime aussi bien que les actes les plus familiers; ils n'écrivaient rien sans une enquête très-exacte des choses, sans un examen approfondi des témoins; ils soumettaient leur composition à l'appréciation éclairée de leurs supérieurs; puis ils retouchaient leurs pages, ils les corrigeaient à l'aide de nouveaux renseignements, ils n'épargnaient rien pour l'acquit de leurs moindres scrupules; l'œuvre, ainsi remaniée et sévèrement vérifiée sur tous les points, était abandonnée aux copistes; chaque auteur, pour tout salaire, demandait qu'après sa mort on priât pour le repos de son âme.

Ces conditions d'enquête, de critique et de vérification, il est vrai, ne se rencontraient pas au même degré dans tous les Actes des saints; mais la plupart des prologues présentaient d'autres garanties non moins rassurantes; les hagiographes y indiquaient les sources originales où ils avaient puisé, savoir : plusieurs récits antérieurs qui concordaient entre eux, des traditions qui reposaient sur des témoignages respectables et remontaient à des documents authentiques; en outre, ils prenaient pour témoin le nom redoutable de Dieu et le patronage d'un personnage considérable qui acceptait la dédicace de ces légendes et plaçait son nom en tête comme signe d'approbation; enfin il n'était pas rare que ces actes fussent soumis chaque année à une sorte de contrôle populaire par une lecture publique faite aux anniversaires des saints dans l'assemblée des fidèles. Plût au ciel que les modernes censeurs des Actes des saints apportassent, dans leurs études historiques, une attention aussi consciencieuse!

On allègue encore la cessation relative ou la diminution des faits merveilleux qui signalèrent le berceau de la religion chrétienne dans les Gaules. Mais la différence des époques et des situations n'explique-t-elle pas ce phénomène surnaturel? Quand les missionnaires de nos jours s'élancent à la pacifique conquête des peuplades sauvages, ils laissent derrière eux une société répandue depuis dix-huit siècles dans tout l'univers, une société qui, par la force de ses institutions, par l'efficacité de ses enseignements, par l'éclat de ses œuvres, par la fécondité de ses résultats, ajoute à leur parole le témoignage imposant d'une histoire remplie de merveilles; on com-

prend que cette société restée debout sur les ruines de tout ce qui n'est pas elle, quand, depuis tant de siècles, l'orgueil de la raison proclame insolemment ses funérailles, puisse se soutenir désormais sans que la Providence multiplie en sa faveur ces prodiges si fréquents à l'origine de la prédication évangélique ; ou plutôt cette société qui subsiste toujours la même, après avoir versé le sang le plus pur de ses veines, après avoir été mise au creuset des critiques les plus subtiles et des hostilités les plus violentes, après avoir subi les divisions suscitées par l'hérésie, les séparations nées du schisme, les ignominies accumulées par le scandale, cette société, toujours immuable comme le Dieu qui en est l'auteur, n'est-elle pas déjà un miracle permanent capable à lui seul de frapper tout esprit non prévenu ? Or cette base de démonstration manquait absolument aux premiers prédicateurs de l'Évangile dans les Gaules : dogme, morale, culte, discipline, tout y était récent, inouï jusqu'alors; voilà pourquoi les miracles accompagnaient fréquemment un apostolat qui ne trouvait ni ressource humaine, ni point d'appui.

D'ailleurs, comment s'étonner que les miracles aient été plus nombreux dans les commencements de l'ère chrétienne ? Est-ce une époque ordinaire que celle où Dieu intervient dans l'histoire par le plus surprenant des prodiges, celui de l'incarnation du Verbe? Est-ce une époque comme les autres que celle où s'accomplit ce grand événement, la plus haute manifestation de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu, puisqu'il résume toutes les harmonies du monde et de la grâce avec celui de la nature et de la gloire, et qu'il imprime à la création un but final clairement déterminé? Pour quiconque croit à cette suspension insigne des lois physiques, le caractère merveilleux de la prédication évangélique dans les Gaules ne saurait engendrer de sérieuses difficultés. Rien de plus logique que le prolongement de cette intervention miraculeuse dans les faits immédiats qui allaient assurer le triomphe de la bonne nouvelle : le surnaturel devait éclater en quelque sorte à chaque pas dans la vie et dans les œuvres des premiers propagateurs de la foi comme un rayonnement de la puissance infinie du Christ, jusqu'à ce que l'humanité, rentrée en possession de la lumière divine, eût retrouvé la voie que lui tracent ses destinées.

Ainsi le grand nombre de miracles rapportés dans les légendes des premiers apôtres de la Gaule n'est pas une raison suffisante pour refuser à ces pièces toute valeur historique; mais, s'il est incontestable que des signes surnaturels et multipliés ont marqué d'un cachet surhumain l'introduction du christianisme au milieu de nos ancêtres païens, ce serait faire preuve d'une crédulité extrême que d'admettre toutes ces naïves compositions qui forment autant de drames où l'imagination des hagiographes arrange dans un but d'édification et combine entre eux des éléments traditionnels.

En général, les légendes les plus respectables par leur antiquité sont les plus sobres en faits miraculeux ; elles s'élèvent quelquefois au rang des pièces d'un procès de canonisation. Au contraire, plus on s'éloigne des premiers siècles, plus on remarque l'absence de ce goût simple et sévère qui s'en tient à la réalité déjà étonnante par elle-même. Les paraphrasistes songeaient moins à rédiger une biographie qu'à composer des lectures pieuses; ils ne se faisaient aucun scrupule de rehausser l'éclat d'un miracle en l'ornant de scènes émouvantes, de combler les lacunes de l'histoire par des suppositions qui leur paraissaient vraisemblables, de prêter aux différents personnages des dialogues que la tradition n'avait assurément pas conservés. Rarement ils observaient la couleur locale, ou le caractère propre aux temps et aux lieux; ils transportaient les usages et les institutions d'une époque dans une autre; ils donnaient le nom de basiliques à de modestes oratoires; ils parlaient de ducs et de comtes comme si la féodalité avait été en pleine vigueur sous l'empire de Néron ou de

Dioclétien. Ces altérations de détails, qu'on aurait tort cependant de confondre avec le mensonge ou l'imposture préméditée, quelque choquantes qu'elles soient, ne détruisent pas les qualités de l'ensemble ; sans doute, elles diminuent sensiblement leur valeur historique et leur mérite littéraire ; mais, encore une fois, les licences que prenaient les hagiographes dans leurs narrations n'empêchent pas ces dernières d'être exactes pour le fond des choses ; en somme, la tâche de l'historien des origines du christianisme dans les Gaules consiste à dégager l'élément traditionnel du voile poétique dont les légendaires ont fini par l'envelopper [1].

Telle est aussi la judicieuse réserve qui lui incombe dans la démonstration de l'apostolicité des Églises de France. En réalité, l'on ne saurait sans injustice refuser à plusieurs d'entre elles la gloire d'avoir eu pour fondateurs les apôtres eux-mêmes et leurs disciples immédiats. Les documents les plus authentiques de l'antiquité sont trop explicites pour qu'il demeure la plus légère hésitation à ce sujet dans l'esprit qui les a étudiés sans idées préconçues. Avant tout autre témoignage, il convient de citer le Nouveau Testament. L'évangéliste saint Marc n'assure-t-il pas que, partis de Jérusalem, les apôtres prêchèrent partout, et que le Seigneur, agissant avec eux, confirmait leur parole par des prodiges? Saint Paul, dans son épître aux Romains, ne déclare-t-il pas que la voix des apôtres a retenti dans toute la terre et que leur parole est parvenue aux limites du monde? Les uns, selon la remarque d'Eusèbe de Césarée, envahirent l'empire romain ; les autres s'élancèrent dans le royaume des Perses ; d'autres, chez les Arméniens ; d'autres, chez les Scythes ; d'autres pénétrèrent jusqu'aux Indes ; d'autres traversèrent l'Océan et abordèrent aux îles Britanniques.

Ces textes sont un peu vagues, par cela même qu'ils embrassent tous les apôtres en général ; mais voici des expressions plus nettes et plus précises qui concernent personnellement quelques-uns d'entre eux. Sans que l'on s'arrête à ce que dit d'un voyage de saint Pierre dans la Grande-Bretagne à travers la Gaule septentrionale Siméon le Métaphraste, hagiographe grec, dont l'opinion semble admissible à Gilles Boucher [2] et au P. Bonaventure [3], il y a des preuves plus certaines que saint Philippe, saint Luc et saint Paul furent nos premiers pères dans la foi. Isidore de Séville, qui vivait du v[e] au vi[e] siècle, affirme que saint Philippe a prêché le Christ aux Gaulois et aux nations barbares perdues dans l'Océan agité [4]. Les Églises d'Angleterre admettent aussi que ce même apôtre est venu leur annoncer l'Évangile [5]. Si ce fait est vrai, saint Philippe a dû passer par la seconde Belgique pour se rendre à *Gessoriacum* (Boulogne), où les voyageurs s'embarquaient d'ordinaire pour les îles Britanniques. Est-il croyable qu'il ait parcouru cette contrée sans y laisser tomber la semence de la parole divine, sans attirer au moins sur elle l'attention de ses zélés collègues?

Le docteur saint Épiphane, qui vivait au iv[e] siècle, rapporte [6] que saint Luc, en se séparant de saint Paul, son illustre maître, évangélisa, par l'ordre de celui-ci, la Dalmatie, les Gaules, l'Italie, la Macédoine. Des érudits allèguent qu'on ne sait où saint Épiphane a puisé ce renseignement. Ce système de dénégation, poussé jusqu'à ses dernières limites, conduirait à des conséquences désastreuses en matière de tradition. Le fameux Launoy l'employait très-souvent dans son plan d'attaque contre

[1] *Saint Irénée, etc.*, par l'abbé Freppel ; quatrième leçon, 1861.
[2] *Belgium romanum*, p. 154.
[3] Apostolat de saint Martial, tome I.
[4] *De Vita et morte sanctorum*, p. 74.
[5] De Marca, *Epistola ad Valesium a Baluzio edita*, 1669.
[6] *In Panario*, édit. Pétau, 1662.

l'exactitude des documents hagiographiques : ou bien il prétendait que les instruments qu'on lui faisait valoir étaient trop modernes; ou bien, s'ils avaient une antiquité suffisante, il les disait interpolés par les moines; ou bien il assurait qu'on ne savait à quelles sources les auteurs avaient puisé.

L'Apôtre des Gentils, dans sa deuxième épître à Timothée, raconte qu'il a envoyé Crescent prêcher l'Évangile dans les Gaules. Il est vrai que les commentateurs, partagés sur la signification géographique de ce texte, veulent qu'il y soit question, les uns de la Galatie orientale, les autres, au contraire, de la Gaule transalpine. Cette dernière interprétation, la plus ancienne et la plus probable, a pour elle l'assentiment de saint Épiphane de Salamine, d'Eusèbe de Césarée, de Théodoret de Cyr, de Sophrone de Jérusalem, des martyrologes de Bède et d'Usuard; or qui empêche qu'à Luc et à Crescent, ces compagnons assidus de saint Paul, on adjoigne saint Paul lui-même, qui se rendit en Espagne après son arrivée à Rome? « Je vous verrai en passant, écrit-il aux Romains, lorsque je me rendrai en Espagne... Je passerai parmi vous en me rendant en Espagne. » Mais, pour l'accomplissement de ce voyage, saint Paul a dû suivre cette grande voie qui allait d'Italie dans la Bétique, à travers les Gaules, par Nice, Arles, Narbonne, Barcelone. On admettra difficilement que ce grand Apôtre des nations, si ardent à convertir les infidèles, ait parcouru la province romaine, latine par les mœurs et le langage, sans laisser derrière lui des ouvriers évangéliques.

De ses coopérateurs le plus actif fut Crescent de Vienne, chargé de diriger les missionnaires qui devaient évangéliser l'est de la France et les provinces rhénanes jusqu'à Mayence; on comprend qu'il ne pouvait être question, à cette époque, d'envoyer des prédicateurs aux embouchures du Rhin et dans la Batavie, pays occupés par des peuplades nomades et presque sauvages. Ne pourrait-on soutenir, sans choquer la vraisemblance, que Crescent, disciple de saint Paul, après avoir échelonné ses collègues sur les rives du Rhône, de la Saône et du Doubs, jusque dans la région des Moguntiens, est revenu s'établir à Vienne, métropole des Allobroges?

L'autorité des Pères de l'Église du IIe au IIIe siècle confirme cette tradition et démontre, d'une manière générale, que la religion du Christ a été annoncée dans les Gaules dès la dispersion des apôtres. En l'année 139, saint Justin, philosophe et martyr, alléguait au juif Tryphon que la nation d'Israël avait exercé dans le monde une influence assez limitée, tandis qu'il ne restait aucune classe sociale, ni chez les Grecs, ni chez les barbares, où l'on n'invoquât Dieu par Jésus crucifié. Peut-être taxerait-on ces paroles d'exagération, si Bardesanes, hérésiarque contemporain de saint Justin, n'avait écrit ce qui suit : « Que dire de la secte des chrétiens que l'on rencontre dans toutes les parties de l'univers; et, bien plus, dans toutes les cités? Les chrétiens de la Médie n'abandonnent pas leurs morts aux chiens; ceux de la Perse n'épousent pas leurs filles; ceux de la Gaule ne rompent pas leurs mariages; ceux de l'Égypte n'adorent ni le bœuf Apis, ni le chien, ni le bouc, ni le chat. » Ce passage avait inspiré à l'éminent annaliste Baronius les réflexions les plus favorables à l'apostolicité des Églises de Gaule. « Non-seulement, dit-il, il y avait, à cette époque, des chrétiens dans toutes les provinces, dans toutes les villes, mais encore la prédication de l'Évangile avait été tellement puissante que toutes les nations barbares abjuraient leurs mœurs bestiales et renonçaient à leurs coutumes criminelles. »

Saint Irénée, en 170, invoquait contre les hérétiques l'union des fidèles dans la profession d'un même symbole, et il ajoutait : « Quoique situés dans des pays où l'on parle des langues diverses, toutes les Églises ont partout la même foi : dans les Germanies, on ne croit pas autrement que dans les Espagnes, que parmi les Celtes,

qu'en Égypte, qu'en Lybie, qu'en Orient, ou dans les régions méditerranéennes du globe. »

Tertullien, à la fin du IIe siècle, reproduit la même opinion dans son livre contre les Juifs. « Les rameaux de la race des Gétules, dit-il, les nombreux pays habités par les Maures, toutes les contrées des Espagnes, les diverses nations des Gaules, la Bretagne, inaccessible aux armées romaines, mais soumise au Christ, la multitude des Sarmates, des Daces, des Germains, des Scythes, les provinces les plus reculées, les îles dont le nom même nous est inconnu, adorent le Crucifié. »

Lactance, au commencement du IVe siècle, s'exprime d'une manière non moins énergique que Tertullien : « Après la mort de Domitien, l'Église, exempte des persécutions de ses ennemis, devint plus florissante; elle étendit ses bras à l'Orient et à l'Occident; en sorte qu'il n'y avait aucun coin de la terre, si reculé qu'il fût, où la religion du vrai Dieu n'eût point pénétré, aucune nation si barbare dont elle n'eût adouci les mœurs. » Ainsi, longtemps avant le règne de Dèce, c'est-à-dire avant le milieu du IIIe siècle, le christianisme, répandu dans toutes les parties du monde, avait jeté des racines déjà profondes parmi les populations gallo-romaines.

En effet, comment admettre que les apôtres soient allés en personne dans les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique, et qu'ils aient oublié les Gaules, bien moins éloignées de Rome que les Indes ne le sont de Jérusalem? Comment admettre qu'en Orient tout ce qui souffre, les esclaves, les pauvres, les femmes surtout, se convertissent à la religion de l'amour, et qu'en Occident cette religion, si tendre, si compatissante, soit restée stationnaire durant bien des générations? Comment admettre que l'Église de Rome ne rayonne pas au delà des Alpes, quand tout le monde reconnaît que les populations gauloises, frémissant sous le joug romain, réduites à la misère, fidèles aux traditions druidiques, presque hébraïques, étaient préparées plus que tout autre peuple à recevoir la bonne nouvelle? Comment admettre que la province la plus importante de l'empire, la Gaule, si voisine de l'Italie, et que son intelligence non moins que sa valeur rendait célèbre dans le monde entier, surtout depuis sa lutte héroïque avec les légions de César, ait seule échappé à l'attention des apôtres et de leurs disciples? Comment admettre que les erreurs du gnosticisme aient pu, vers le milieu du IIe siècle, infecter les vallées du Rhône et de la Garonne, d'après le témoignage de saint Irénée et de saint Jérôme, qui réfutèrent éloquemment ces aberrations primitives du libre examen, si l'Évangile n'y avait été implanté précédemment et n'y avait recruté de nombreux prosélytes? Comment admettre que, au milieu des controverses doctrinales de cette époque, l'évêque de Lyon, invincible défenseur de l'orthodoxie, ait tenu plusieurs conciles dans les Gaules, et qu'il ait envoyé au pape Victor une lettre synodale au nom de ses frères dans l'épiscopat, si plusieurs siéges n'y avaient été fondés depuis longtemps? Donc, des inductions légitimes, appuyées sur une tradition immémoriale et sur des documents d'une antiquité incontestable, portent à conclure que les différentes parties de la Gaule ont été évangélisées dès le Ier siècle.

A cette origine apostolique des principales Églises de France, on oppose l'autorité, respectable sans doute, mais non infaillible, de Grégoire de Tours, qui recule de deux cents ans, jusqu'à Dèce, l'arrivée des premiers missionnaires de la Gaule. Mais le fameux texte que Launoy et son école ont regardé comme un argument décisif est bien loin d'avoir cette valeur; pour établir notre proposition, il suffirait de montrer combien il est invraisemblable qu'une troupe si nombreuse de prédicateurs évangéliques ait été envoyée de Rome, en 250, au plus fort de la persécution de Dèce, alors que le clergé romain n'osait même pas élire un pape et laissait le saint-siége vacant pendant plus de seize mois; aussi Tillemont et Longueval, d'ailleurs

favorables à l'opinion de Grégoire de Tours, n'ont-ils pas hésité à l'abandonner sur ce point. A ce détail qui est déjà capable d'infirmer le témoignage en question, les partisans de l'antiquité de nos origines ajoutent l'erreur de Grégoire relative à la série des empereurs romains. Du règne de Claude à celui de Dèce (54-251), Grégoire de Tours ne compte que six empereurs : Néron, Vespasien, Domitien, Trajan, Adrien, Antonin. En réalité, vingt-huit empereurs se succédèrent dans ce laps de temps. Aux yeux du vénérable historien, Dèce n'était donc séparé de Claude que par six empereurs. Or Claude avait vu terminer sa vie par le poison d'Agrippine, l'an 54. Les six empereurs que Grégoire de Tours lui donne pour successeurs régnèrent pendant un siècle; par conséquent, dans la pensée du saint évêque, en supposant qu'il connût exactement la durée de chacun de ces règnes, l'empire de Dèce se rapportait non pas à l'année 250, mais à l'année 155; en sorte que si le père de notre histoire nationale pouvait répondre lui-même à ceux qui abusent de son autorité pour reculer à l'an 250 l'époque des origines chrétiennes de la Gaule, il s'inscrirait en faux contre cette date, qui n'était pas plus dans sa pensée qu'elle ne ressort de son texte.

Le texte, considéré en lui-même, achève, en effet, de démontrer que l'évêque de Tours n'avait pas de données précises sur l'époque à laquelle les Gaules furent évangélisées pour la première fois. Dans ses *Monuments inédits* sur les apôtres de la Provence, un docte sulpicien, l'abbé Faillon, établit savamment que l'historien des Franks n'a eu, pour résumer la mission des sept évêques, que les Actes de saint Saturnin et de saint Ursin. Voilà pourquoi il ne fait que mentionner le nom des autres missionnaires de la Gaule, tandis qu'il s'étend fort au long sur les fondateurs des Églises de Toulouse et de Bourges, dont il avait les légendes sous les yeux. Ce qui prouve encore que Grégoire de Tours a puisé dans l'ancienne Vie de saint Ursin, c'est que cette pièce, composée à la fin du v<sup>e</sup> ou au commencement du vi<sup>e</sup> siècle, est la seule où l'on voit saint Denys associé aux six autres évêques; or, sachant que saint Denys n'était venu dans la capitale des *Parisii* qu'après la mort de saint Pierre, Grégoire de Tours a pu conclure que la mission des sept prédicateurs avait eu lieu plus tard, et qu'ici les Actes de saint Ursin, où il est dit expressément que les sept évêques ont été envoyés par les apôtres, étaient fautifs. Enfin, lisant dans la légende de saint Saturnin, également mentionné parmi les sept, que son martyre avait eu lieu sous Dèce, il a cru avoir trouvé dans cette dernière date l'époque véritable de toute cette mission.

Évidemment Grégoire de Tours n'a procédé que par voie de conjectures dans son tableau des origines chrétiennes de la Gaule. Ce qui le prouve sans réplique, c'est qu'il se contredit lui-même : ainsi, après avoir reculé jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle la mission de Saturnin de Toulouse, il affirme ailleurs que ce saint évêque a été ordonné par les disciples des apôtres; il agit de même pour Ursin de Bourges, qu'il place, tantôt au III<sup>e</sup>, tantôt au I<sup>er</sup> siècle. Tout en soutenant que les plus anciens propagateurs de la foi dans les Gaules y sont arrivés sous l'empire de Dèce, il rapporte, dans son livre *de la Gloire des martyrs*, que saint Eutrope, évêque de Saintes, a été envoyé par le pape saint Clément, vers la fin du I<sup>er</sup> siècle. Invraisemblances, citations inexactes, contradictions, tout se réunit donc pour réduire à sa plus simple expression la valeur d'un texte que des documents plus anciens achèvent de réfuter.

En effet, il a été démontré plus haut, par l'autorité des écrivains ecclésiastiques antérieurs à saint Grégoire de Tours, que les différentes parties de la Gaule ont été évangélisées au I<sup>er</sup> siècle de notre ère; ce n'est donc pas sous l'empire de Dèce que les chefs de la grande mission qui a porté la foi dans ce pays sont venus de Rome,

mais dès l'origine de la religion catholique, selon la lettre des évêques de France à sainte Radegonde; ils ont été envoyés par saint Pierre, si l'on en croit un manuscrit syriaque qui remonte au VIIe ou même au VIe siècle. Voici la teneur de ce document rapporté, en 1839, du monastère de Scété à Londres par deux savants anglais : « L'Italie, l'Espagne, la Bretagne, la Gaule, virent s'étendre sur elles la main sacerdotale des apôtres, sous la direction de Simon Céphas, qui, en quittant Antioche, alla instruire et diriger l'Église qu'il édifia à Rome et chez les peuples limitrophes. » Le cardinal Angelo Mai avait déjà publié cette antique pièce d'après un manuscrit syriaque du XIIIe siècle conservé au Vatican. A cette confirmation aussi éclatante qu'inattendue de ses travaux d'érudition, il s'écria : « Je me réjouis de voir un texte syriaque du VIe siècle prêter son appui au manuscrit du XIIIe; son autorité s'augmente avec l'âge ! » Ainsi, plus la science historique progresse, plus elle s'écarte de l'école de Launoy, pour se rapprocher de la tradition constante des Églises de France sur l'époque où vécurent leurs premiers fondateurs.

Au texte de Grégoire de Tours qui, faussement suivi à la lettre, fournit, depuis deux cents ans, des armes aux adversaires de l'école traditionnelle, ceux-ci joignent, pour corroborer leur thèse, un fragment historique, également fameux, de Sulpice Sévère. Mais avant de passer à la réfutation de ce nouvel argument, il importe, pour mieux dégager le mérite incontestable du père de notre histoire nationale, d'insister sur ce double fait indubitable : l'excellent chroniqueur fut de bonne foi et il chercha sincèrement la vérité; d'autre part, le texte présent de ses œuvres renferme de grosses erreurs. Si l'impartiale critique constate cette contradiction plus apparente que réelle, ce n'est point pour diminuer la gloire d'un des plus grands évêques dont l'Église honore la mémoire par un culte public, ni le profond sentiment de reconnaissance qu'inspire son ouvrage, cher aux amis de la science. D'ailleurs il n'est point évident que le manuscrit de saint Grégoire de Tours n'ait pas été altéré par des copistes distraits ou peu instruits. Qui oserait affirmer que le texte authentique n'a pas, dans le cours des siècles, subi des corrections inintelligentes? Des intercalations opérées dans certains passages douteux ou difficiles à comprendre, des abréviations de noms propres ou autres, mal interprétées, n'ont-elles pas pu enlever à l'original quelque chose de son intégrité native? Par exemple, des commentateurs ignares n'ont-ils pas contribué à rendre défectueux l'ouvrage du véridique historien, en expliquant mal les initiales D C I, manifestement mises pour *Domiciani*, et en lisant Dèce au lieu de Domitien? Dans ces hypothèses, rendues très-vraisemblables par l'examen approfondi des récits émouvants que trace le vénérable chroniqueur avec une impartialité et presque une impassibilité qui garantissent la vérité du tableau, ne trouverait-on pas la clef des contradictions ou des inexactitudes involontaires qu'on s'est plu à relever dans le premier livre de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*? Car elles ont été signalées avec une sévérité quelquefois cruelle par beaucoup d'écrivains : on ne lui a fait grâce que pour l'erreur, bien autrement grave, qui recule jusqu'au IIIe siècle l'introduction du christianisme dans les Gaules.

Enfin, a-t-on bien le droit, au nom de la science moderne, si lentement et si péniblement reconquise, de reprocher trop amèrement de pareilles méprises à un illustre évêque qui, dans la préface même de son *Histoire ecclésiastique des Francs*, écrivait ces paroles empreintes de la tristesse la plus sincère et la plus touchante : « Au moment où je trace ces lignes, la culture des lettres est en pleine décadence, ou plutôt elle a péri, au milieu des cités de la Gaule, dans le tumulte des événements bons ou mauvais, parmi les invasions des barbares et les fureurs des rois. On n'y rencontrerait plus un seul écrivain capable de transmettre, en prose ou en vers, un récit à la postérité. » Les courses dévastatrices des barbares et les guerres

fratricides des Mérovingiens avaient dispersé, en effet, les monuments historiques; elles avaient recouvert le monde gallo-romain d'une épaisse couche de ténèbres; ces ravages et ces crimes n'étaient guère favorables aux travaux de la pensée. En outre, les évêques, en ces temps de troubles et d'effroi, étaient absorbés par des préoccupations multiples; ils se trouvaient investis d'une autorité morale que les puissants n'osaient pas complétement braver; leur devoir était de s'opposer à toutes les violences, à toutes les illégalités, à toutes les injustices, et de les réparer quand ils n'avaient pu les empêcher. Ils employaient une partie des biens de leur Église à tirer les malheureux de la ruine et à racheter les captifs; ils ouvraient aux victimes de la brutalité des oppresseurs l'asile inviolable de leur basilique; ils étaient les protecteurs-nés des faibles, c'est-à-dire de presque tout le monde, à cette époque profondément agitée, où l'on était privé de garanties légales suffisantes. Grégoire de Tours, en particulier, n'était guère en situation de posséder le calme, la liberté d'esprit, nécesaires aux investigations historiques. Qui ne sait que ce saint évêque déploya beaucoup de fermeté vis-à-vis de Chilpéric et de Frédégonde, refusa de livrer Mérovée fugitif à qui il avait donné asile dans l'abbaye de Saint-Martin, se montra incorruptible dans le procès de l'évêque Prétextat, fut lui-même en butte aux intrigues du comte Leudaste, et remplit plusieurs ambassades où il joua constamment le rôle de conciliateur? Une existence aussi tourmentée ne peut-elle pas expliquer, jusqu'à un certain point, les imperfections échappées à saint Grégoire dans son ouvrage, le plus précieux monument des premiers temps de notre histoire?

Quoi qu'il en soit, la force probante du témoignage de Sulpice Sévère contre l'introduction du christianisme dans les Gaules aux temps apostoliques n'est guère plus solidement établie que celle du texte de Grégoire de Tours; voici ce témoignage, qui inspira au père Sirmon une attaque qui paraissait triomphante : « Sous Marc-Aurèle, fils d'Antonin, éclata la cinquième persécution, dit Sulpice Sévère dans le deuxième livre de son *Histoire sacrée;* ce fut alors qu'on vit pour la première fois des martyres dans les Gaules, la religion du vrai Dieu ayant été embrassée plus tard au delà des Alpes. » Le savant jésuite tirait de ces paroles un argument contre l'aréopagitisme de saint Denys, évêque de Paris. En effet, si la Gaule n'a eu aucun martyr avant le règne de Marc-Aurèle, comme tout le monde sait que saint Denys a souffert dans les Gaules, il est certain qu'il n'y avait pas identité entre lui et l'Aréopagite, et qu'il a dû être bien postérieur à celui-ci. Ainsi raisonnait le P. Jacques Sirmon. On aurait pu lui répondre : Si les premiers martyrs de la Gaule souffrirent sous Marc-Aurèle en 177, il est de la plus claire évidence que les premiers apôtres des Gaules n'y vinrent pas en 250, sous l'empereur Dèce; mais rétorquer n'est pas réfuter; il s'agit de préciser exactement la valeur des paroles du Salluste chrétien.

De prime abord les deux membres de phrase ne paraissent point favorables à l'établissement du christianisme dans les Gaules par les disciples des apôtres; mais quand on les serre de près, ils perdent toute leur force. Sulpice Sévère ne nie point qu'il n'y ait eu dans les Gaules, avant la persécution de Marc-Aurèle, quelques martyres individuels exécutés, à l'instigation des prêtres des idoles, par le peuple ameuté ou par des officiers impériaux, pour satisfaire leurs haines personnelles contre les disciples de Jésus-Christ. Le terme même qu'il emploie, *martyria*, indique des exécutions publiques, nombreuses, simultanées de chrétiens dans l'amphithéâtre; il veut parler de ces grandes et solennelles hécatombes, officiellement organisées, qui eurent lieu lorsque des pontifes furent égorgés avec des troupeaux de fidèles sur les places ou dans les rues, en vertu d'ordres directement émanés de César. Si l'on conserve à ces expressions leur valeur réelle, leur signification pré-

cise, et qu'on ne les détourne pas de leur sens naturel, elles sont très-exactes, historiquement parlant.

Du reste, Sulpice Sévère ne prétend pas que le christianisme ait été prêché plus tard dans les Gaules; il dit seulement que la religion chrétienne y a été reçue, accueillie, embrassée plus tard, *serius suscepta,* ce qui signifie tout simplément qu'elle y fit peu de progrès dans le commencement; or cette lenteur relative à goûter la prédication évangélique s'explique sans peine par les causes signalées plus haut dans le chapitre de l'état religieux et moral des Gaulois après la conquête romaine. Le scepticisme et la corruption des mœurs dans les villes, l'attachement des campagnes aux vieilles superstitions, la résistance opiniâtre de la hiérarchie druidique sur certains points du territoire, l'intolérance des magistrats et les persécutions des proconsuls formaient autant d'entraves qui empêchaient les progrès de la foi de prendre un caractère d'universalité.

De plus, là où les légions de César n'avaient point campé, l'usage du latin était presque inconnu. Sans doute, il n'était point resté confiné dans les régions administratives; la politique du pouvoir aidant, il n'avait pas tardé à devenir prépondérant dans les grandes cités. Rome n'avait aucun ménagement à garder avec des idiomes barbares que ne recommandait aucune œuvre littéraire, suspects même à ses yeux, en proportion de l'énergie des indigènes qui les parlaient, et de l'attachement de ces indigènes à leur ancienne nationalité. En arrivant dans les villes de la Gaule, les missionnaires apostoliques, la plupart citoyens romains, ne parlant que la langue latine, furent obligés de constituer le noyau de leur troupeau parmi les Latins que les intérêts de l'empire ou les besoins du commerce y avaient fixés; puis, ce premier groupe établi, ils cherchèrent, soit par eux-mêmes, soit par leurs adeptes, à recruter des néophytes dans la population gauloise. Ce travail d'initiation demanda un certain laps de temps; durant une période assez longue, les évêques durent borner leurs soins à ceux de leurs disciples qui étaient renfermés dans l'enceinte des villes où le latin servait d'instrument aux relations sociales et à l'activité intellectuelle.

L'accès des campagnes, où la langue celtique, tenace et forte comme les peuplades qui la parlaient, resta longtemps dominante, n'était pas facile : chez les Gaëls comme chez les Belges, la population agricole était réduite à l'état de servage; ce n'était pas l'esclavage romain, car à Rome le maître pouvait disposer de son esclave comme d'une propriété mobilière, tandis que, dans la Gaule, le serf attaché à la terre ne pouvait changer de maître qu'avec elle. Cette population était plus qu'à demi sauvage; elle avait peu de sympathie pour ses vainqueurs; elle leur préférait de beaucoup les Germains, qu'elle appela plusieurs fois dans les Gaules, notamment en Belgique, du temps de César. Aussi ne s'empressa-t-elle jamais de s'initier aux mystères du latin · pendant la période mérovingienne, des évêques gallo-romains se plaignaient encore de traduire leurs sermons dans un langage barbare qui leur déchirait le gosier. Ainsi, entre les premiers apôtres de cette partie de l'empire et les campagnes étrangères au latin, des rapports suivis ne s'établissaient qu'à la condition que les missionnaires ou leurs auxiliaires arrivassent à parler le celtique.

De là ces progrès si lents, si laborieux du christianisme, progrès qu'entravait encore l'organisation de la société chez les dominateurs de la Gaule. Par sa constitution légale, la famille gallo-romaine ne donnait pas facilement ouverture à la propagande chrétienne. Image en petit de la cité, elle avait son administration spéciale, son culte domestique, son pouvoir suprême. La maison du citoyen avait quelque chose du palais, du tribunal, du temple; la prison même ne lui faisait pas défaut : gardien du foyer, prêtre des dieux lares, arbitre souverain de tout ce qui touchait aux inté-

rêts de la famille, avec droit de vie et de mort sur ses esclaves, sur ses enfants eux-mêmes, le père régnait sous son toit; il tenait de la loi une autorité à peu près absolue sur tous les siens. Au seuil des habitations, les missionnaires apostoliques rencontraient donc un maître, un juge, dont le pouvoir exorbitant était condamné par leur prédication.

Si le chef de famille avait de la fortune ou une grande position, il exerçait un genre d'influence qui pouvait contrarier encore davantage l'action du christianisme : à lui se rattachaient, par les liens de la clientèle, des affranchis, des misérables, gens empressés à venir dès le matin saluer leur patron, à lui faire cortége dans les rues, à lui former une petite cour, à l'entourer de serviles flatteries. De maigres sportules jetées à leur avidité, quelques démarches protectrices en leur faveur devant les tribunaux, d'autres services rendus dans l'occasion, en annulant leur indépendance, les courbaient à une sujétion qui n'excluait pas plus la religion qu'autre chose; ils sacrifiaient volontiers toute croyance, pourvu qu'à ce prix ils parvinssent à gagner les bonnes grâces de leur patron.

Il est vrai, la tyrannie de ce régime semblait tempérée par les habitudes du chef de famille, qui menait une vie fort répandue au dehors, une existence qui ne s'écoulait guère à l'ombre du foyer domestique. Mais en son absence des esclaves de confiance veillaient à la porte et dans l'intérieur de la maison, avaient les oreilles et les yeux ouverts du côté de la rue et du gynécée, afin de rendre un compte exact à leur maître de tout ce qui s'était passé loin de ses regards. Il n'était pas facile de se ménager une entrée dans des demeures si jalousement closes par le despotisme paternel, et d'amener la mère, les enfants, les esclaves, les clients à déserter les autels de Rome et d'Auguste. A qui s'adresser en premier lieu? Au chef de famille? Sa conversion pouvait sans doute déterminer celle de la mère, des enfants, des esclaves, des clients; mais le père, plus éloigné de la religion du Christ que les autres membres de la famille, opposait presque toujours une opiniâtre résistance. Effectivement, renoncer aux idoles équivalait pour lui à une sorte d'abdication, à l'abandon d'une position qui flattait son orgueil; or échouer contre un chef de famille c'était se fermer la porte de sa maison, ou bien exposer aux sévices d'une persécution domestique les subordonnés qui auraient le courage d'obéir à Dieu plutôt qu'à leur chef.

Les commencements du christianisme dans les Gaules furent donc pénibles, et ses conquêtes aussi difficiles que périlleuses; mais il ne s'ensuit nullement que la foi n'y ait pas été prêchée, dès le Ier siècle, par les apôtres eux-mêmes et par leurs disciples immédiats, qui, dans leur marche, ont suivi d'abord le littoral de la Méditerranée, puis remonté la vallée du Rhône et pénétré au centre et vers le nord avec des fortunes très-diverses et des progrès très-inégaux.

Si les principales Églises de France, répliquent les hypercritiques, furent établies aux temps apostoliques, pourquoi ces interruptions dans la suite de leurs premiers pasteurs durant l'espace de deux cents ans? Ces lacunes s'expliquent d'une façon très-naturelle. Les fondateurs de ces Églises étaient des Romains envoyés par les apôtres ou leurs disciples, les uns pour propager la foi dans une ou plusieurs provinces, les autres pour être placés à la tête d'une cité. Les débuts d'un pareil apostolat durent être extrêmement obscurs : avant de prêcher l'Évangile, les missionnaires étaient obligés de recruter des auditoires qui comprissent la parole divine; puis de choisir parmi eux des hommes doux et humbles de cœur, dignes de remplir, sous leur direction, les fonctions sacerdotales; dans un pays où le latin n'avait encore qu'imparfaitement pénétré, ce système de propagande ne laissait pas que d'offrir des difficultés humainement insurmontables; car, on le répète, il s'agissait non-seule-

ment de lutter contre le paganisme celtique et le polythéisme romain, mais d'apprendre la langue latine aux néophytes ou de leur traduire les saintes Écritures dans leur idiome maternel.

Les traces de ce rude labeur ne pouvaient être consignées dans les actes de l'Église nouvellement fondée. D'ailleurs, quels sont les actes d'une Église? Son histoire. Qu'est-ce que son histoire? Le récit des événements qui s'y sont accomplis. S'il ne s'y passe aucun événement, ne faut-il pas logiquement que cette histoire soit muette? Eh bien, les missionnaires apostoliques créèrent des prêtres gaulois; qui aurait pu prendre soin d'enregistrer l'ordre chronologique dans lequel ces ministres ont été ordonnés? Comment leurs noms auraient-ils été livrés à la publicité et transmis aux générations futures? Au moment où nous écrivons, connaît-on le nom des prêtres qu'instituent dans les pays idolâtres les évêques envoyés par la congrégation de la Propagande? A la mort des prélats missionnaires, les petites chrétientés naissantes élisaient pour évêques quelques-uns de ces prêtres, qui recevaient la consécration soit d'un chorévêque, soit d'un métropolitain voisin; mais qui encore nous apprendra leur nomination et leur mort? Toutes deux seront enregistrées sans doute sur l'obituaire; mais ce pieux obituaire n'est pas destiné à la publicité; si les évêques décédés n'ont pas accompli une vie tellement fertile en bonnes œuvres, tellement sainte qu'après sa mort Dieu daigne révéler cette sainteté par des miracles qui frappent l'imagination des hommes, leur nom s'oubliera lentement à mesure que les pas des générations effaceront l'épitaphe de leurs pierres sépulcrales, ou que la main du temps lacèrera les pages de l'obituaire [1].

En admettant même que la reconnaissance ait gravé en caractères ineffaçables les noms de leurs premiers pasteurs dans le cœur des chrétiens, il arrivera encore un moment fatal où la tradition sera violemment interrompue : lorsque, par exemple, les empereurs emploieront la force pour se faire remettre les livres saints; lorsque les barbares promèneront dans les cités l'incendie et le carnage; lorsque les habitants seront emmenés en captivité et qu'il ne restera sous les murailles fumantes que des vieillards, des femmes, des enfants, qui, dans leur désolation, oublieront tout pour pleurer les absents.

Il en était autrement lorsqu'un événement extraordinaire attirait les regards sur le berceau de quelque Église. Qu'un hérésiarque se levât, par exemple, et cherchât à ébranler l'édifice à peine sorti de ses fondements; alors l'évêque à son tour, du haut de sa chaire pontificale, faisait entendre sa voix; aussitôt tous les yeux se dirigeaient vers lui; ses sentences étaient religieusement recueillies, elles se répandaient partout, chacun voulait les connaître, les exemplaires de ses apologies se multipliaient et s'abritaient au fond des cloîtres. Viennent la guerre et ses fléaux, il restera toujours dans les siècles quelques vestiges du monument élevé à la gloire du pontife et de son Église. La persécution elle-même, loin d'anéantir les actes, ne faisait que constater à son tour l'existence des chrétientés naissantes : dès qu'un pontife martyr tombait sous la hache des bourreaux, son nom volait de bouche en bouche, il était cité comme un exemple de courage et de patience héroïques, invoqué à titre de consolation et d'appui; son sang était une rosée qui fécondait les germes de foi semés dans le champ où il avait coulé. Mais si l'évêque n'avait été ni un martyr, ni un docteur, ni Père de quelque concile, quel souvenir durable pouvait-il laisser après lui dans les annales ecclésiastiques? Il aura passé en faisant le bien, à l'imitation du divin Maître. Soit; mais un bienfait reçu n'est-il pas la première chose qu'oublie le cœur humain?

[1] Travaux de l'Académie impériale de Reims, année 1850 : *Mémoire sur l'origine des Églises de Reims, de Soissons et de Châlons*, par L. Ravenez.

On prétend que les Églises de France, fondées au Ier siècle, n'ont pas pu subsister faute d'éléments de vie, et que, au milieu du IIIe siècle, les pontifes romains, toujours attentifs à la charge qui leur est spécialement confiée d'enseigner toutes les nations, choisirent des hommes à l'âme apostolique, afin de les envoyer dans les Gaules fonder de nouvelles Églises, les constituer sur des assises solides, et déposer au cœur de chacune d'elles, avec un ministère étroitement uni à la chaire de Pierre, un principe immortel de vie et de fécondité. Comment n'a-t-on pas réfléchi que cette opinion pouvait se traduire ainsi : « Dieu a donné à ses apôtres des grâces toutes particulières pour le succès de leur mission ; mais il n'a pas voulu qu'ils en fissent usage dans la redoutable et sublime entreprise pour laquelle il les avait choisis ; et détruisant leur œuvre lorsqu'elle était à peine commencée, il en a retardé l'accomplissement ; il a rendu, en quelque sorte, inutiles pour un instant les célestes enseignements de son Verbe ! »

Sans aborder des sphères aussi élevées, ne suffit-il pas de jeter les yeux sur les temps passés pour mesurer l'immensité du linceul que les siècles ont étendu sur les événements les plus mémorables. Que sait-on de l'histoire des Perses, des Mèdes, des Babyloniens ? Les dynasties des rois d'Égypte sont-elles toutes connues ? Qu'on déroule les fastes de Carthage avant sa lutte avec Rome ! Dans les annales mêmes de la France, combien de lacunes à combler encore, d'erreurs à réctifier ? Et l'on s'étonne que les actes d'une modeste Église, dont les origines étaient si humbles, si infimes, se soient perdus, et que le nom de quelques évêques, honorés sans doute à l'égal d'un père par un groupe de fidèles affectueux et dévoués, mais obligés de cacher aux idolâtres le caractère sacré de ces premiers pasteurs, ne soit pas parvenu jusqu'à nous ! Pour expliquer le silence de l'histoire sur les actes des Églises de la Gaule pendant les deux premiers siècles, il serait donc peu logique de dire : « Nous ne trouvons pas d'actes postérieurs à la fondation de telle Église ; donc cette Église a cessé un instant d'exister ! » Il n'est pas nécessaire non plus, pour établir la succession non interrompue des pontifes qui ont gouverné ces Églises primitives, de recourir à ces tables chronologiques dressées trop souvent avec des noms de fantaisie, sans date précise, ni de donner à l'existence de quelques évêques connus une longévité patriarcale.

Le prince des apôtres et ses successeurs immédiats n'ont rien négligé pour gagner à Jésus-Christ les diverses parties de la Gaule ; on dirait qu'ils eurent le pressentiment de l'avenir religieux réservé à ce pays qui allait devenir le rempart le plus ferme du catholicisme. Lors donc que la race gallo-franque, fille aînée de l'Église, mettra au service de la papauté ses qualités brillantes, quand ses chefs s'armeront pour défendre et propager en tous lieux la civilisation chrétienne, ils ne feront que reconnaître le bienfait de la foi qu'ils reçurent dans l'origine des pontifes romains : ce sera une vieille dette nationale qu'ils acquitteront envers eux.

## CHAPITRE II

### SAINTE MARIE MADELEINE ET LES AUTRES AMIS DU SAUVEUR APOTRES DE LA PROVENCE

Argument général en faveur des apôtres de la Provence qui composent le premier groupe de missionnaires de la foi dans les Gaules. — Le christianisme a pénétré dans ce pays par la même voie qu'avait suivie la civilisation de l'ancien monde. — Pourquoi les Gaules furent-elles prédestinées à donner asile aux amis du Sauveur? — Apostolat de saint Maximin, de saint Lazare et de sainte Madeleine. — Marie Jacobé et Marie Salomé dans l'île de Camargue ; leurs prédications, leur culte. — Sainte Marthe prêche à Tarascon et à Avignon; sa manière de vivre pénitente, hospitalière et contemplative. — Description de la Sainte-Baume. — Communions et assomptions de sainte Madeleine. — Hospitalité donnée par sainte Marthe à des évêques. — Vierges réunies par elle en communauté à Tarascon. — Mort de l'évêque saint Maximin ; ses reliques en grande vénération auprès des peuples et des princes.

Le premier groupe de missionnaires de la foi dans les Gaules se composait de Lazare et Maximin, de Marie Madeleine, de Marthe et de quelques autres saintes femmes. A cette allégation, une école de critiques élèvera la voix : « Vous prenez, dira-t-elle, pour des faits authentiques ce qui n'est que le produit d'une pieuse crédulité; ces traditions légendaires ne sauraient trouver grâce aux yeux d'une science exacte et rigoureuse. » Pour répondre en général à cette objection, voici l'argument qu'on peut opposer aux adversaires de la propagation de l'Évangile en Provence par les amis du Sauveur. De toutes les *Vies* connues de sainte Madeleine, celle qu'a écrite Raban-Maur est considérée aujourd'hui comme la plus ancienne et la plus respectable. Ce consciencieux auteur, né à Mayence vers l'an 776, étudia successivement à l'abbaye de Fulde et à Saint-Martin de Tours, sous le célèbre Alcuin. Devenu maître dans les écoles monastiques où les religieux l'avaient initié à l'étude des lettres et à la pratique des vertus chrétiennes, il fut en relation avec tous les savants de l'Europe, forma les docteurs les plus fameux de son siècle, parcourut, pour s'instruire, l'Hibernie, l'Orient et en particulier la Palestine, présida plusieurs synodes, rédigea de sages règlements, fut consulté par les empereurs, les rois, les pontifes des plus grands siéges, et, après avoir composé divers ouvrages où la science la plus étendue s'allie à la piété la plus onctueuse, il mourut archevêque de Mayence, à la fois regardé comme l'oracle de l'empire franc et vénéré comme un saint.

L'abbé Faillon, à qui l'on est redevable des *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence,* a publié le travail hagiographique de Raban-Maur relatif à cette illustre pénitente. L'apparition de ce document est d'autant plus heureuse, qu'après être resté enseveli pendant mille à douze cents ans dans une bibliothèque d'Oxford, il se trouve exactement conforme, sur tous les points de quelque importance, à la tradition provençale. Le docte sulpicien a eu depuis le bonheur de découvrir dans les bibliothèques publiques de Paris plusieurs fragments des écrits très-anciens que cite Raban-Maur, et qu'il copie quelquefois mot pour mot; on y reconnaît le goût, le ton, la brièveté des premiers âges. On a remarqué que l'auteur s'était étendu avec une sorte de complaisance sur les faits tirés de l'Évangile en interprète plutôt qu'en historien. Il fonde son récit sur les Vies des saints de Provence, qu'il appelle *anciennes histoires,* écrits *que nos pères nous ont laissés*, et sur les *traditons orales* qui se transmettaient de génération en génération; il est même vraisemblable, dit un savant jésuite, le P. Benoît Valuy, qu'il possédait les actes de saint

Lazare, perdus aujourd'hui, où il se proposait de puiser les éléments d'une Vie de ce bienheureux ressuscité.

Or ces Vies déjà anciennes, ces traditions déjà héréditaires du temps de Raban-Maur, remontaient au moins au VIe ou au VIIe siècle. Donc les auteurs de ces Vies ont raconté des faits qui, dès lors, étaient regardés comme constants, immémoriaux, admis sans contradiction en France et en Allemagne. Mais ces récits devaient nécessairement remonter de siècle en siècle jusqu'aux premiers temps; car, il faut le reconnaître, si les Églises de Provence n'eussent jamais entendu redire les scènes de l'apostolat des amis du Sauveur, qui eût osé leur proposer de semblables fables? Qui eût pu les leur faire croire, les introduire dans la liturgie, en constituer le fond d'un culte public, permanent, national; et cela, au su et au vu des Églises limitrophes qui ne réclamaient point, de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, qui gardait un silence approbateur, alors qu'il eût été si facile, dans cette première période, voisine des événements, d'éclairer l'ignorance ou de démasquer l'imposture?

A l'appui de la Vie de Marie-Madeleine, composée par Raban-Maur, et des fragments retrouvés des anciens écrits qui s'y rapportent, on possède encore, malgré les ravages des Sarrasins, d'autres monuments d'une incontestable authenticité; on a surtout la tradition, non une tradition isolée, locale, récente, mais une tradition unanime, constante, formant une chaîne indissoluble, ayant partout des racines indestructibles dans les souvenirs, dans les livres, dans la liturgie d'une foule de diocèses, des ordres religieux les plus célèbres, en France, en Allemagne, en Italie, et, par le canal de la liturgie romaine, dans le monde entier.

Admettre l'apostolat des amis du Sauveur en Provence, ce n'est donc pas confondre la légende avec l'histoire, toutes les conditions que la science est en droit d'exiger constatent ce fait : par conséquent, le christianisme pénétra dans les Gaules par la même route qu'avait suivie la civilisation de l'ancien monde. Environ six siècles après qu'une colonie de Phocéens eut fait de Marseille un foyer de lumières, un centre d'industrie et de commerce, une autre colonie d'émigrants jetait l'ancre sur le territoire des Ségobriges, non loin des bouches du Rhône. Ce n'étaient plus des marchands poussés par la soif des richesses, ni des aventuriers à la recherche de la fortune sous de lointains climats; de plus graves intérêts amenaient vers l'Occident ce groupe d'exilés que la haine furieuse des Juifs avait chassés de la Palestine. Parmi ces proscrits, dont la célébrité devait effacer les plus grands noms de l'histoire, se trouvait une famille dont le souvenir est resté inséparable du drame évangélique : c'étaient le ressuscité de Béthanie, Lazare, auquel le plus éclatant des miracles avait valu la grâce d'une seconde vie; Marthe et Marie Madeleine, ses sœurs, devenues le type, l'une de l'activité chrétienne qui transforme en mérites les occupations multiples de l'existence, l'autre, de la pénitence qui s'élève jusqu'à la perfection de l'amour divin; Marie Jacobé, nièce de sainte Anne et belle-sœur de la sainte Vierge; Marie Salomé, sa fille, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste; Maximin, guide spirituel de ces saintes femmes, l'un des soixante-douze disciples du Sauveur.

Ces pieux personnages, livrés à la merci des flots, sur une frêle barque, sans voiles ni gouvernail, mais dirigée par le souffle de la Providence, abordèrent au rivage massaliote, dans l'île où s'étale aujourd'hui cette petite ville des Saintes-Maries, si poétique en son isolement, au milieu des étangs salés et des marais pestilentiels de la Camargue. Descendus sur le sable, ils s'agenouillèrent près du puits que l'on voit encore, offrirent sur un autel de limon, comme autrefois Noé, le sacrifice de la reconnaissance pour leur heureuse traversée, et chantèrent, pendant la célébration des adorables mystères, des hymnes inconnus à ces contrées.

Cependant les fidèles serviteurs de Jésus demeurèrent où ils avaient débarqué, et adoptèrent ce pays. Pourquoi les Gaules furent-elles prédestinées à donner un dernier asile à ceux qui naguère avaient reçu avec tant de générosité dans leur maison de Béthanie le Fils de Dieu et la Reine du ciel? Peut-être saint Pierre, en leur assignant les Gaules, et, dans les Gaules, la Provence, voulut-il opposer leur pureté angélique aux turpitudes que les Romains dissolus faisaient régner dans cette contrée opulente soumise à leur domination. Peut-être avait-il reconnu que le caractère franc, loyal, sympathique de ces nobles personnages avait des analogies frappantes avec le caractère des Gaulois, spécialement des Provençaux, et qu'en raison de ces traits de ressemblance leur mission serait couronnée d'un succès plus prompt et plus entier. Peut-être Dieu permit-il que le pays qui devait être le berceau de l'œuvre éminemment civilisatrice de la propagation de la foi, le pays où la femme, plus qu'en aucune autre nation du monde, exerce son influence, son zèle, et prend l'initiative de la charité, le pays où tant d'ordres contemplatifs et actifs naissent, fleurissent, se multiplient, fût aussi celui qui le premier respirât le parfum salutaire des vertus et gardât les restes vénérables des amis du Sauveur. Qui sait si la sainte Vierge, instruite par son divin fils de toutes ces choses, n'aurait pas elle-même, de vive voix ou par l'organe du prince des apôtres, indiqué à ses pieuses compagnes le lieu où elles devaient glorifier le Seigneur en y répandant la bonne nouvelle des événements sacrés qui venaient de s'accomplir à Jérusalem !

Contrairement au Bréviaire romain, à l'opinion de l'annaliste Baronius et de Cornelius a Lapide, l'archevêque de Mayence, Raban-Maur, prétend que Lazare, successivement évêque de Béthanie et de Chypre, ne vint en Provence qu'après ses sœurs, et que Maximin l'y avait devancé. Quoi qu'il en soit de ce sentiment conforme d'ailleurs à l'ancienne liturgie de Marseille, la tradition représente Lazare et Maximin comme des semeurs infatigables de la céleste doctrine, priant nuit et jour, jeûnant, prêchant l'Évangile, Maximin dans la colonie des Eaux-Sextiennes, Lazare chez les Massaliotes, les fils de ces Grecs qu'un autre vaisseau avait conduits providentiellement aussi à la conquête de la côte méridionale des Gaules. La réputation de leur sainteté s'augmenta d'une manière si merveilleuse qu'elle s'étendit jusqu'en Italie; elle attira auprès d'eux Alexandre de Brescia, durant la persécution de l'empereur Claude. Ce pèlerin, encore adolescent, raffermi par eux dans la foi, retourna dans sa ville natale, vendit ses riches domaines et en distribua le prix aux pauvres; puis, tourmenté de la soif du martyre, il entra dans le temple de Diane pour en briser les idoles; le proconsul irrité le dénonça à Néron, qui donna ordre de le faire périr au milieu des plus cruelles tortures.

Les vieux livres liturgiques d'Autun et de Nantes, échappés aux ravages des Sarrasins, affirment que saint Lazare fut décapité sous le règne de Domitien, l'an 94, dans une extrême vieillesse : ce qui donnerait presque un demi-siècle à son épiscopat dans la ville de Marseille, en supposant qu'il l'eût commencé l'an 49, suivant le calcul de judicieux écrivains. On voit encore, dans les caveaux de l'église Saint-Victor, une crypte appelée *la Confession*, où saint Lazare se cachait avec ses néophytes durant la persécution; à gauche de l'autel, on vénère un siége de pierre taillé dans le roc; ce monument de la discipline des premiers âges du christianisme aurait servi à saint Lazare pour la réconciliation des pénitents; au-dessus on a sculpté grossièrement une figure de saint Lazare qui semble remonter au VI$^{e}$ siècle, et qui représente ce pontife avec la palme du martyre et le bâton pastoral; l'Alpha et l'Oméga, comme dans les catacombes de Rome, sont burinés sur la voûte [1].

[1] *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence*, etc., par l'abbé Faillon; 2 vol. in-4°, édition Migne.

Une autre preuve monumentale de l'apostolat du ressuscité de Béthanie dans le delta du Rhône se remarque, en descendant vers le port, dans les caves de Saint-Sauveur; d'après les archéologues, ces salles parallèles, environnées de trois côtés par une galerie en retour, auraient été des prisons publiques flanquées de logements pour les soldats qui surveillaient les prisonniers; à l'angle nord-est de ces constructions gallo-romaines s'ouvre une petite chambre quadrilatère que les religieuses de Saint-Cassien nommaient la *prison de saint Lazare.* Une tradition immémoriale, en effet, rapporte que ce pontife, battu de verges jusqu'au sang et traîné inhumainement par toute la ville, fut enfermé dans ce cachot, où l'on pénètre par une porte étroite qui révèle l'énorme épaisseur du mur.

On cite encore un fragment de bas-relief trouvé en creusant les fondements d'une maison bâtie sur cette antique prison souterraine. Peut-être ce morceau appartenait-il à quelque cénotaphe élevé à la mémoire de plusieurs martyrs détenus autrefois dans ce sombre lieu. Du moins la science archéologique conjecture que l'inscription exprime les noms de plusieurs confesseurs de la foi, précédés de l'initiale M; elle ajoute que ce bas-relief, ainsi que l'indique la forme des caractères, a pu être exécuté au IVe siècle, époque où l'on aura converti la prison en chapelle. En tout cas, le berger avec sa brebis et sa houlette, le navire et la colombe placée au gouvernail, l'image du poisson, tous ces types chrétiens qu'on retrouve isolément dans les catacombes ont été réunis sur ce bloc avec une intention particulière : si l'on s'en réfère à l'opinion du peuple de Marseille, le berger représenterait saint Lazare, la barque dirigée par une colombe serait un symbole de l'arrivée de ce missionnaire apostolique amené par le souffle de la Providence.

Tandis que Lazare et Maximin exerçaient leur zèle dans la Provence, Marie Jacobé et Marie Salomé vivaient retirées près d'un oratoire, à l'endroit désert où s'éleva une petite ville qui porte avec un légitime orgueil les noms de *Notre-Dame-de-la-Mer, Notre-Dame-de la-Barque, les Saintes-Maries.* De ces deux femmes illustres, la première, épouse de Cléophas, habitant de Nazareth, prêtait ses mains aux rudes travaux des champs; la seconde, épouse de Zébédée, riche pêcheur de Capharnaüm, présidait au mouvement des barques; elles durent éprouver une particulière sympathie pour les insulaires de la Camargue, tous adonnés à la pêche et à l'agriculture, et avoir une grâce spéciale pour leur apprendre à sanctifier leurs emplois. Elles étaient sans patrie, car la Judée rejetait de son sein les croyants; elles étaient sans enfants, puisque l'apostolat les leur avait enlevés; elles épanchèrent sur les Provençaux tout ce que leur cœur, formé à l'école de Jésus et de Marie, renfermait de charité compatissante et de dévouement sublime; pour prix d'un coin de terre inculte, elles leur léguèrent mille traditions touchantes dont elles seules avaient le secret, le souvenir de leurs vertus et la puissance miraculeuse qui ne cesse point d'émaner de leurs ossements desséchés.

Quoique les ravages des barbares aient détruit une foule de documents sur ce point, tout ce qui se rattache à l'arrivée des saintes Maries dans l'île de Camargne, à la vie qu'elles menèrent dans leurs cellules, au culte qu'on leur rendit dès les premiers siècles, n'est pas dépourvu de toute preuve historique. Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles sous Othon IV, au commencement du XIIIe siècle, parle de la sépulture des saintes Maries sous un autel érigé par elles avec de la terre pétrie, et couvert d'une petite table de marbre de Paros. Un peu plus tard, dans le même siècle, Guillaume Durand, évêque de Mende, mentionne ce même autel de terre dans son *Rational des offices divins;* son témoignage doit être regardé comme l'expression d'une opinion reçue alors dans toute l'Église latine, puisque ce docte pontife, d'abord professeur de droit canon à Modène, puis auditeur du sacré palais sous Clément IV,

enfin légat du pape Grégoire X au concile général de Lyon, était en rapport avec des savants de tous les pays, et destinait son livre à tous les évêques et à tous les prêtres du monde catholique.

A défaut de documents écrits, on pourrait alléguer les vestiges de la construction primitive de Notre-Dame-de-la-Mer; cette église, quoique en partie réédifiée en des temps plus récents, offre des caractères d'architecture et des symboles qui la feraient remonter jusqu'à Constantin ou à l'un de ses fils. Les chroniques locales racontent que les habitants de l'île disparurent vers cette époque, sans doute par le malheur des guerres, et qu'il ne restait plus qu'un ermite près du modeste oratoire; un roi, venu d'Arles dans la forêt des *Saintes-Maries* pour la chasse, apprit de ce solitaire que le corps des amies du Sauveur reposait dans ce rustique sanctuaire, il ordonna de renfermer l'oratoire dans une église bâtie en forme de citadelle pour la mettre à couvert des invasions des corsaires qui infestaient la côte. En effet, les hautes murailles de l'église actuelle percées de profondes meurtrières, ses créneaux dominés aux angles par des tourelles, les pierres plates de sa toiture, qui descend par une pente jusqu'à la galerie d'un rempart, la tour supérieure qui s'élance au-dessus de l'édifice, tout lui donne l'aspect d'une véritable place de guerre. Sur la tour, après le coucher du soleil, on allumait un feu qui aidait aux navires, surpris par la nuit, à reconnaître leur route parmi les écueils dont l'embouchure du Rhône était hérissée; en sorte que ce monument servait de temple, de phare et de citadelle, touchant emblème des trois choses nécessaires ici-bas, et qu'on trouvait à Notre-Dame-de-la-Mer, la grâce, la lumière, la force.

Rien ne montre d'une manière plus sensible combien la dévotion envers les saintes Maries attirait les pèlerins en foule, que les diverses procédures faites, en 1448, à la demande de René d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, comte de Provence, pour retrouver leurs reliques, toujours cachées sous terre depuis les ravages des Sarrasins. On recueillit dans un coffre de bronze les débris de l'autel en terre pétrie et les morceaux de la tablette de marbre, avec trois têtes d'enfants et les ossements de deux corps humains qui répandirent une très-suave odeur. On trouva aussi deux coussins de marbre, l'un sous la tête de sainte Marie Jacobé, l'autre sous celle de sainte Marie Salomé. Les reliques de ces femmes bénies de génération en génération par les habitants de la contrée furent authentiquement reconnues en 1797; elles n'ont point cessé d'être l'objet d'un culte cher aux Provençaux, qui les implorent chaque fois qu'un fléau menace leurs biens ou leur vie, dans tous leurs chagrins et toutes leurs douleurs.

Voilà les titres de noblesse de ces femmes à jamais vénérables; Marthe, l'hôtesse du Sauveur à Béthanie, n'était pas moins honorée dans les villes et les campagnes qui avoisinent le Rhône. Elle remonta ce fleuve pour voler au secours de tant d'âmes plongées dans l'idolâtrie, et ne pas laisser les disciples disséminés dans les Gaules lutter seuls contre le vice et l'erreur. Deux circonstances, perpétuées par la tradition provençale et gravées sur une foule de monuments anciens, contribuèrent à rendre son apostolat plus efficace. A Tarascon, entre les graviers déposés çà et là par le débordement du Rhône et un désert semé de quelques rares arbustes, était un repaire de reptiles venimeux et d'animaux féroces. On y voyait surtout errer une bête énorme, d'une espèce inconnue à la contrée, mais qui rappelait, par ses yeux étincelants, ses dents recourbées, ses écailles impénétrables, sa longue queue, les crocodiles du Nil qui ont quelquefois traversé la mer à la suite des navires et pénétré jusque dans nos rivières. Les habitants, qui connaissaient la vertu incomparable de sainte Marthe et le don des miracles qu'elle avait reçu du Ciel, la supplièrent avec larmes de les délivrer de ce monstre; Marthe saisit l'horrible animal, le garrotta avec sa ceinture et

l'amena au peuple, qui le tua à coups de pierres et de lances. Un autre jour, la pieuse vierge, assise dans un site charmant, devant les portes d'Avignon, entre le fleuve et les remparts, annonçait l'Évangile. Un jeune homme qui habitait la rive opposée, brûlant du désir de l'entendre, se hasarda à passer le fleuve à la nage; mais, ne pouvant résister à la violence impétueuse des flots, il fut entraîné et englouti. On apporta le cadavre devant sainte Marthe, qui lui rendit la vie par cette même foi avec laquelle elle avait obtenu naguère la résurrection de son frère. Après ce miracle, vu par les uns, raconté aux autres, les peuples de la Viennoise crurent en Jésus-Christ et se firent baptiser.

Parmi les monuments qui consacrent la victoire de sainte Marthe sur le monstre vulgairement appelé Tarasque, il en est deux qui prouvent que la tradition n'a jamais varié sur sa réalité. D'abord, les anciens sceaux de plomb de la ville de Tarascon présentent au contre-scel sainte Marthe assise dans une chaire, symbole de la doctrine, le front ceint d'un nimbe, la main gauche élevée, et tenant de la droite une croix. La face principale du sceau est ornée de l'image de l'affreuse Tarasque. D'après une coutume immémoriale, le jour de Sainte-Marthe, à Tarascon, un simulacre de ce monstre, avec une queue énorme et une tête effrayante, est promené au milieu du clergé par une jeune fille vêtue de satin bleu et coiffée d'un voile rose. Devant et derrière l'animal marchent des hommes armés de vieilles piques et de massues. Indépendamment de cette procession purement religieuse, le bon roi René, qui tant aimait les jeux, institua une autre démonstration, joyeuse et burlesque, où éclate dans toute sa frénésie la gaieté des Provençaux.

Certains auteurs ont voulu voir, dans la destruction de la Tarasque par la puissance miraculeuse de sainte Marthe, un symbole de la défaite du paganisme et du triomphe de la religion chrétienne personnifiée dans la courageuse vierge qui conduisait en laisse l'horrible dragon. En ces âges de foi naïve, disent-ils, toute idée prenait un corps et se traduisait en allégories sensibles. Cependant il est incontestable que plusieurs saints ont dompté les hôtes les plus farouches des forêts. Jésus-Christ a même donné comme preuve de la divinité de sa doctrine l'empire surnaturel que plusieurs des siens exerceraient sur la créature animale. Ce pouvoir merveilleux s'explique par l'innocence primitive qu'avaient reconquise ces héros de la pénitence et de la pureté, et qui les replaçait au niveau d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre. Il ne faut donc pas affirmer que les figures de monstres qu'on associe aux représentations de plusieurs élus de Dieu soient toutes de pieuses allégories. Sans doute l'imagination s'est alliée quelquefois à la tradition authentique pour l'altérer ou y substituer des embellissements; mais il y a toute probabilité qu'il n'en fut pas ainsi de la bête monstrueuse de Tarascon.

Durant les longues années que Marthe passa dans les environs de cette ville qu'elle avait purgée de reptiles, elle ne vécut que de racines et de fruits sauvages; encore ne prenait-elle ce repas qu'une fois le jour. Son vêtement consistait en un rude cilice de crin et un sac attaché autour des reins par un cordon noueux. Elle marchait nu-pieds et avait pour coiffure une tiare blanche de poil de chameau. Quelques branches d'arbres et des sarments recouverts d'une toile formaient son lit, et une pierre son oreiller. Malgré son attrait pour cette vie de mortification, l'amour du prochain l'en arrachait souvent; elle faisait des excursions dans les bourgades pour y prêcher les mystères du christianisme. Jamais elle ne rentrait sans une abondante moisson d'âmes; car, ajoute Raban-Maur, eût-on pu résister aux prodiges de toute espèce qu'elle opérait en confirmation de la divinité de ses enseignements? Faut-il s'étonner si tous les lieux voisins de Tarascon révèrent sainte Marthe comme leur mère dans la foi: Maillane, Pernes, Saint-Gabriel, Saint-Remi, Beaucaire, mais surtout Avignon? Au

frontispice du portail de la cathédrale de cette ville, une inscription aujourd'hui détruite attribuait à Marthe la gloire d'avoir jeté les premières semences de l'Évangile sur le sol d'Avignon. Jusqu'à ces derniers temps on a vénéré, dans le cloître même de l'église métropolitaine, contre la tour des *Troglias*, une grotte convertie en chapelle, sous le vocable de sainte Marthe, où l'on croyait qu'elle venait s'abriter quand elle évangélisait la contrée. Il existait aussi, dans la rue des *Vieilles-Lices*, aujourd'hui *Calade*, au lieu même où le jeune homme noyé avait été ressuscité, un oratoire antique, près duquel saint Dominique avait, par dévotion, bâti son couvent, et dont parle saint Vincent Ferrier. On tient, de plus, que sur le *Rocher* sainte Marthe elle-même aurait fait ériger un sanctuaire en l'honneur de la sainte Vierge, lequel serait l'origine de la cathédrale, construite sur ses ruines.

La vocation propre de Madeleine n'était point, comme celle de sa sœur Marthe, la vie apostolique et active, mais la vie pénitente et contemplative; aussi quitta-t-elle la caverne où s'éleva plus tard la célèbre abbaye de Saint-Victor, pour aller chercher plus de solitude et de recueillement au désert de la Sainte-Baume, situé dans une gorge d'âpres montagnes, au point central des distances qui séparent les villes d'Aix, de Marseille et de Toulon. Le rocher au flanc duquel s'ouvre la sainte grotte s'élance à une très-grande hauteur; on n'y arrive qu'à force de détours par un étroit sentier où l'on est comme suspendu entre deux abîmes. De ce point culminant on aperçoit devant soi une magnifique forêt plantée de tilleuls, de hêtres, de sycomores, de frênes, d'érables qui poussent dans les airs leurs jets vigoureux. Ces arbres antiques et variés présentent un ensemble aussi pittoresque que gracieux par le mélange de leurs feuillages, par l'élévation prodigieuse de leurs rameaux, par l'abondance et l'harmonie des contrastes. Dans les vides que la nature ou la hache ont laissés entre ces superbes tiges qui ressemblent à des colonnes gigantesques, gisent çà et là isolés des blocs énormes recouverts d'un linceul de mousse lisse et verdoyante. Le mont *Victoire*, blanchâtre et dénudé, termine la perspective avec les chaînes montueuses qui s'y relient et les vallées qui les découpent. Dans cette retraite grandiose, où l'on respire un air salubre, se rencontrent des fruits sauvages d'un goût exquis, des herbes médicinales très-recherchées, des oiseaux au chant harmonieux, et jusqu'à l'aigle qui plane majestueusement dans la région des orages.

Telle est la contrée, alors inaccessible, où se réfugia Marie Madeleine, dans l'enfoncement d'une sombre cavité que ne visitaient presque jamais les rayons du soleil. A l'intérieur jaillit une fontaine qui ne tarit point dans les plus grandes sécheresses et ne déborde jamais dans les pluies abondantes. De l'immense voûte l'eau distille sans cesse goutte à goutte, excepté sur une roche où l'on assure que Madeleine vaquait à la contemplation. Ce lieu est appelé la *Sainte-Pénitence;* et, d'âge en âge, malgré les ravages des Sarrasins et des protestants, Madeleine y est vénérée par les fidèles; sa statue la représente à demi couchée, appuyée sur le bras droit, tenant une croix de la main gauche, ayant d'un côté une tête de mort, de l'autre la sainte ampoule qu'elle avait apportée de Judée. Les anciens auteurs désignaient également cette roche comme l'endroit où Jésus avait plusieurs fois apparu à Madeleine; en souvenir de ces faveurs, on avait gravé sur la porte qui en fermait l'enceinte ces paroles du Psalmiste : *Adorons le Seigneur dans l'endroit même où ses pieds se sont reposés.*

Quoique la tradition nous montre la pécheresse repentante, tantôt récoltant dans son désert des racines sauvages pour s'en nourrir, tantôt recevant de la main des anges une manne invisible, le plus délicieux aliment de son corps non moins que de son âme était l'Eucharistie, le froment des élus. Jamais oratoire plus pauvre que celui de cette amante du Christ, puisqu'on n'y voyait, avec les reliques apportées de Jérusalem, que les fleurs cueillies dans la forêt ou dans les fentes des rochers; mais aussi



« Les Amis de Jésus », Marie Cléophas, Marie Salomé et Maximin abordent au rivage massaliote.

jamais adoratrice plus fervente, quand saint Maximin, ou, à son défaut, l'un de ses diacres, venait lui apporter suspendue à son cou la divine hostie. De toutes les jouissances célestes que goûta Madeleine à la Sainte-Baume, la plus imposante, celle de ses assomptions fréquentes par le ministère des anges, est peut-être aussi celle dont la Provence a le mieux gardé le souvenir, et que l'on voit le plus souvent consignée dans les éloges de cette illustre pénitente. Il existe à la Sainte-Baume même, à la cime du roc escarpé où se trouve la grotte, une chapelle appelée le *Saint-Pilon*. C'est là que Madeleine était élevée sept fois par jour sur les ailes des anges, et qu'au milieu de leurs mélodieux concerts elle se plongeait dans l'extase de l'amour et préludait aux ravissements du ciel. En mémoire de ce fait traditionnel, on avait d'abord dressé une colonne semblable à celle qu'on rencontre près de Saint-Maximin, au point où le chemin vicinal de ce bourg se relie à la voie Aurélienne. Dans la suite, on remplaça ce pilier par un groupe de pierre représentant Madeleine soutenue par quatre anges. On exposa ce groupe sur l'autel dans une chapelle. Que de pèlerins vinrent au moyen âge prier et gémir en ce lieu qu'une vieille tradition avait consacré au repentir ! On y vit des rois s'agenouiller et des reines baiser pieusement le roc arrosé par les larmes de la pénitence et de l'amour.

Après avoir établi que ces assomptions quotidiennes de Madeleine étaient accréditées dès le v^e siècle au moins, le savant abbé Faillon ajoute qu'on faisait une mention expresse de ces divines faveurs dans la liturgie de plusieurs Églises, non-seulement en France, comme à Arles, à Meaux, mais en Allemagne, comme à Spire, à Mayence, dans tout l'ordre de Saint-Dominique, et encore aujourd'hui dans l'office romain. Le pape Eugène IV déclare dans une bulle que ce fut un admirable conseil de la volonté de Dieu. Les anges, d'ailleurs, n'ignoraient pas ce que Madeleine avait fait pour Jésus et pour Marie; ils entraient donc dans les vues de leur souveraine et de leur Roi en comblant cette sainte de prévenances et d'honneurs. Il fallait lui témoigner une juste reconnaissance de la joie si grande que leur avait procurée son heureuse conversion ; il fallait surtout, d'un côté, marquer leur respectueuse admiration pour une créature mortelle qui n'eût point déshonoré les hiérarchies célestes en prenant place parmi elles; de l'autre, célébrer la Sagesse éternelle qui, dans le cœur de Madeleine, retrouvait tout ce que Lucifer lui avait ravi. Enfin, toujours, dans le plan divin, les saints, suscités pour renouveler aux yeux de l'Église la vie de Jésus-Christ par la pratique de quelqu'une de ses vertus, ont été si abondamment remplis de la grâce des mystères d'où ces vertus découlaient comme de source, qu'ils les ont manifestés au dehors dans leur conduite pour l'édification du monde ; mais quelle sainte, plus que Madeleine, a dû porter en elle le caractère de Jésus ressuscité et montant aux cieux, de Jésus environné d'anges resplendissants, de Jésus vivant encore sur la terre, quoique déjà glorifié ? Aussi, séparée des choses terrestres, retirée dans le sein de Dieu, en communication avec les anges, habitant des régions supérieures, intermédiaires entre le monde visible et le monde invisible, Madeleine pouvait dire comme son divin Époux : *Je monte vers mon Père et vers mon Dieu.*

Ceux qui sont tellement étrangers aux choses spirituelles qu'ils ne puissent comprendre, avec les génies les plus éminents de l'Église catholique, l'accord de ces faveurs singulières et des principes de la théologie, il faut les renvoyer à saint Augustin : « J'aime mieux, dit-il, avouer mon insuffisance à saisir des merveilles si relevées, que de prononcer présomptueusement qu'elles sont le fruit de l'ignorance et de la crédulité. »

Lorsque Madeleine eut passé trente ans dans la grotte de la Sainte-Baume, les anges la transportèrent sur la voie Aurélienne, non loin du bourg où Maximin avait érigé un oratoire, au milieu d'une chrétienté naissante. Là, toute baignée des larmes

que sa ferveur et sa joie lui faisaient répandre, elle demanda au bienheureux évêque le viatique des mourants. Maximin célébra une dernière fois l'adorable sacrifice devant elle, la communia et lui donna sa bénédiction au moment où cette sainte âme, brisant son enveloppe corporelle, alla prendre possession de la récompense due à sa pénitence et à son amour.

Pendant que l'héroïque pénitente, ensevelie dans son désert sauvage et silencieux, n'avait pour témoins de ses pratiques austères que Dieu et les anges, Marthe, sa sœur, nous l'avons vu, faisait rayonner au loin avec l'éclat de ses vertus et de ses miracles le jour libérateur de l'Évangile. Membridius Bonini, dans sa Vie des saints, l'appelle la femme-évêque des Gaules (*episcopa*), non-seulement parce qu'elle déployait un zèle vraiment apostolique, mais encore parce que les pontifes persécutés se réfugièrent auprès d'elle, comme auprès de leur mère dans la foi. Ce fut une bien douce consolation pour ces missionnaires, au milieu de leurs disgrâces, d'être recueillis par une femme aussi vénérable. Dans les entretiens qu'ils eurent avec elle, ils durent puiser un nouveau courage pour affronter la persécution, une ardeur plus grande pour travailler à la conversion des païens, et des lumières plus particulières sur la vie intime de Jésus et de Marie pour nourrir la piété des néophytes.

Après le départ des évêques, Marthe s'occupa de réunir autour d'elle, à Tarascon, les jeunes filles qui voulaient se consacrer à Dieu : en sorte qu'elle est la première fondatrice d'une de ces communautés qui couvrent aujourd'hui le sol de la France. Faut-il s'étonner qu'un si grand nombre de congrégations hospitalières portent son nom ou l'aient choisie pour patronne? Qui mieux que sainte Marthe eût été capable de leur transmettre l'esprit propre de leur état? Outre qu'elle venait de Judée, le seul pays du monde où l'on eût, dans les descendants du prophète Élie sur le Carmel, une forme de consécration perpétuelle à Dieu, elle avait vu cette vaste association des premiers fidèles qui se dépouillaient de leurs biens, et n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme sous la direction des apôtres; elle-même avait vécu, avec sa sœur et les autres saintes femmes, dans une sorte de communauté sous le gouvernement maternel de la sainte Vierge. Les plus anciennes peintures donnent à sainte Marthe le costume de religieuse; à elle revient la gloire d'avoir la première inauguré l'état religieux, au moins pour la vie active, dans les Gaules et probablement dans tout l'Occident.

Pierre de Natalibus et Vincent de Beauvais disent qu'une semaine avant sa mort elle entendit les chœurs des anges qui portaient dans le ciel l'âme de sa sœur Madeleine; au point du jour elle se fit placer en plein air; tout retard à la mort lui paraissait d'une longueur démesurée. Sous un arbre touffu la terre fut jonchée de paille, sur la paille on mit un cilice, et sur le cilice, avec de la cendre, on traça une croix; étendue là, après un peu de repos, Marthe jeta un regard sur la multitude des assistants, elle les conjura de hâter par leurs prières l'heure de sa délivrance; puis elle se fit lire l'histoire de la Passion en hébreu; à l'instant elle oublia toutes ses souffrances pour ne s'occuper que de celles de son bien-aimé Sauveur, jusqu'au moment où le Christ mourant remet son esprit entre les mains de son Père; alors elle poussa elle-même un grand soupir et elle expira. Son corps, enveloppé de linceuls et embaumé avec honneur, fut inhumé sous un sarcophage en marbre blanc dans son oratoire, qui est la crypte actuelle de l'église Sainte-Marthe, à Tarascon.

Ce tombeau existe encore, et contient les reliques de sainte Marthe; mais il est recouvert depuis près de deux siècles par un autre mausolée; quoiqu'il se ressente de la décadence des arts, il paraît remonter au temps des persécutions; s'il dénote le travail d'une main peu exercée, c'est qu'alors les artistes néophytes évitaient de fréquenter les écoles de sculpture pleines d'idoles obscènes, et aimaient mieux demeurer sculpteurs inhabiles que de s'exposer à devenir mauvais chrétiens. Sur ce

monument funèbre on a bâti deux églises. L'Église inférieure n'est autre que l'oratoire construit par les soins de l'illustre hôtesse du Sauveur. Le terrain à l'extérieur tendait sans cesse à s'élever par l'effet des dépôts successifs qu'ont amenés les débordements du Rhône; on pratiqua des fenêtres hautes dans les petites chapelles. Plus tard, probablement sous les princes carlovingiens, pour remédier à l'embarras qui résultait, dans les grands concours de pèlerins, de l'encaissemeut et de l'insuffisance de ces différentes chapelles, on érigea sur le flanc, vers le midi, une église plus spacieuse dont on découvre un reste dans le portail latéral. L'an 1197, on termina l'église supérieure, vaste et magnifique vaisseau gothique, justement admiré pour sa majestueuse simplicité, ses belles proportions, la hardiesse des piliers et l'élégance de coupe de la nef. Des tableaux de grands maîtres y déroulent aux regards, sous les traits les plus vifs et les plus gracieux, chacune des scènes de la vie de sainte Marthe.

Tarascon, à toutes les époques, rivalisa noblement de zèle avec les papes et les rois pour la glorification de son auguste patronne. Son hôtel de ville lui est dédié; la monnaie qu'elle frappait sous le roi René était à son effigie, aussi bien que son contre-scel; elle ajouta deux autres lampes aux quatre qui brûlaient nuit et jour devant le tombeau; elle fit don d'une châsse d'argent doré, qui fut remplacée, moins le pied, par celle de Louis XI; jamais elle ne voulut laisser emporter le reliquaire à Marseille pour le soustraire aux huguenots du Languedoc; jamais elle n'a manqué, après les révolutions et les guerres, de restaurer par tous les moyens que lui suggérait sa piété généreuse un culte qui ne lui est pas moins cher que sa propre existence[1].

L'évêque Maximin, compagnon apostolique des saintes femmes, connut par révélation le jour où le Juge suprême devait le retirer de ce monde et le récompenser de ses travaux; il fit préparer le lieu de sa sépulture, et ordonna de déposer son sarcophage près du mausolée de Marie Madeleine, dans l'oratoire qu'il avait élevé sur ses restes vénérables. Ce sanctuaire, devenu célèbre par d'innombrables prodiges, inspirait aux pèlerins un respect religieux si profond, dit Raban-Maur, que nul, fût-il roi, prince ou autre revêtu d'une dignité quelconque, n'osait y venir solliciter le salut de l'âme ou la santé du corps, sans dépouiller sur le seuil avec ses armes toute fierté brutale, et donner d'ostensibles marques d'une humble piété. Jamais femme, quelle que fût sa condition, n'eut la témérité d'y pénétrer. Ces coutumes prohibitives semblent avoir duré jusqu'à Louis XIV, dont la mère, Anne d'Autriche, désira communier dans la crypte même qui abrite les tombeaux réunis de sainte Madeleine et de saint Maximin. Ces monuments funéraires, qui portent incontestablement le cachet des premiers âges du christianisme dans les Gaules, sont, de tous les sarcophages chrétiens de la Provence, si riche en antiquités religieuses, les plus précieux pour l'histoire de la discipline ecclésiastique et des beaux-arts.

Une autre preuve de la tradition relative à l'apostolat de Maximin se tire de l'ancien office de ce saint pontife, à l'usage de l'Église d'Aix; on y renvoie au Commun des apôtres pour toutes les parties qui ne se trouvent pas au Propre des saints; ce n'est pas qu'on veuille l'égaler aux apôtres mêmes, puisqu'on marque expressément qu'il fut seulement l'un des soixante-douze disciples du Sauveur; mais on jugeait avec raison que l'office des apôtres lui convenait mieux qu'aucun autre. On observe cette même distinction dans les litanies extraites par Peiresc du Processionnal de l'Église de Fréjus; on y invoque saint Maximin immédiatement après les apôtres et les évangélistes, en ajoutant aussitôt : *Tous les saints disciples du Seigneur, priez pour nous.*

[1] *Sainte Marie Madeleine et les autres amis du Sauveur, apôtres de la Provence*, par le R. P. Benoît Valuy. Lyon, 1867.

Il a existé dans l'église métropolitaine d'Aix, jusqu'au commencement de ce siècle, un oratoire du *Saint-Sauveur*, vulgairement appelé la *sainte Chapelle*, si petite qu'à peine pouvait-elle contenir une dizaine de fidèles à genoux. Cette chapelle, située dans la nef dite du *Corpus Domini*, était isolée de toute part, excepté du côté du midi, mais entourée d'une constante vénération. Ce respect extraordinaire était fondé sur la persuasion universelle que ce modeste édifice avait d'abord été construit par l'ordre de Maximin; que ce saint évêque l'avait dédié au Sauveur et y avait célébré les adorables mystères; qu'enfin sainte Madeleine et saint Maximin s'y retiraient pour y vaquer à la contemplation avec les néophytes. On sait qu'avant les ravages des Sarrasins la ville d'Aix n'occupait point sa position actuelle, et que l'oratoire du Saint-Sauveur se trouvait ainsi séparé des habitations par de vastes champs; or rien de plus en harmonie avec les usages des premiers temps du christianisme et les mœurs des hommes apostoliques venus de la Judée que la construction de ces petits édifices dans des lieux écartés et solitaires.

La tradition attribue à saint Maximin, le premier qui ait conféré le baptême aux habitants d'Aix, l'établissement primitif du baptistère du Saint-Sauveur. Les évêques consécrateurs de la nouvelle cathédrale, l'an 1103, attestent que Madeleine et Maximin avaient été, en effet, les fondateurs non-seulement de l'oratoire du Saint-Sauveur, mais encore de l'église Saint-Jean-Baptiste, située au midi de cette même cathédrale; ce qui indique précisément la position de l'édifice spécial où, dès les premiers siècles, on baptisait les adultes par immersion. Les évêques précités n'attribuent pas à Maximin le baptistère actuel avec sa vaste rotonde, soutenue par huit grandes colonnes, six en marbre vert antique et deux en granit, puisqu'ils disent que ce pontife en a été le premier fondateur. On le reconstruisit sans doute avec cette magnificence lorsque le christianisme devint la religion dominante dans les Gaules; alors il était convenable d'avoir un baptistère proportionné au nombre des catéchumènes, et qui ne le cédât pas pour l'architecture aux temples des faux dieux. Cette reconstruction peut remonter au v^e^ siècle, époque à laquelle les chrétiens de la Provence possédaient déjà depuis longtemps les remarquables sarcophages de la crypte de l'église basse de Saint-Maximin.

En résumé, les consciencieuses et savantes recherches de l'abbé Faillon confirment de tous points la tradition relative aux apôtres de la Provence. L'érudit sulpicien produit une Vie de sainte Marie Madeleine, composée au IX^e^ siècle par Raban-Maur, archevêque de Mayence; si l'écrit du célèbre Raban-Maur prouve que l'apostolat de saint Lazare et de ses sœurs était universellement admis au IX^e^ et au VIII^e^ siècle, une autre Vie de sainte Madeleine, rédigée au V^e^ ou au VI^e^ siècle, démontre que le même sentiment avait cours dans les âges précédents. Faut-il chercher en dehors de la France des documents à l'appui de la tradition provençale? L'Italie en fournit un très-authentique dans les Actes de saint Alexandre de Brescia; les martyrologes de l'Église grecque et de l'Église latine supposent l'arrivée de la sainte famille de Béthanie dans les Gaules, et le Bréviaire romain l'affirme dans les termes les plus irrécusables.

Ce que l'histoire rapporte, l'archéologie l'atteste : la crypte de Saint-Maximin renfermant les tombeaux du premier évêque d'Aix et de sainte Marie Madeleine, sarcophages qui, au jugement de tous les antiquaires, datent des premiers siècles du christianisme; la grotte de la Sainte-Baume, honorée de temps immémorial comme un lieu sanctifié par les larmes de l'illustre amante de Jésus-Christ; l'oratoire du Saint-Sauveur à Aix, dont l'origine a toujours été attribuée à saint Maximin lui-même; le sépulcre de sainte Marthe à Tarascon, auprès duquel déjà Clovis était allé prier pour obtenir sa guérison; la prison de saint Lazare à Marseille, antique

caveau où le ressuscité de Béthanie a été incarcéré; une inscription de l'an 710 que les Provençaux déposèrent, avec les reliques de leurs chers apôtres, dans une tombe de marbre, pour les soustraire aux profanations des Sarrasins; certes, voilà un ensemble de monuments qui ne laissent pas d'avoir une grande valeur.

Si la science historique n'a pas donné de plus nombreux démentis au fameux Launoy et à ses disciples, c'est qu'au VIIIe siècle et dans les temps postérieurs les Sarrasins ont saccagé la Provence, détruit les monastères, incendié les églises et anéanti toutes les archives du pays, tant civiles qu'ecclésiastiques. En tout cas, les témoignages positifs dont l'autorité est invoquée en faveur des traditions de la Provence ne sauraient être ébranlés par des arguments purement négatifs.

---

# CHAPITRE III

## DEUXIÈME GROUPE DE MISSIONNAIRES DE LA FOI DANS LES GAULES OU LES SEPT ÉVÊQUES ENVOYÉS PAR SAINT PIERRE ET LEURS COMPAGNONS

Paul Serge, fondateur de la première communauté chrétienne de Narbonne. — Preuves de sa mission en Espagne. — Il est calomnié; son innocence reconnue par ses collègues, les évêques des Gaules. — Monuments de son culte. — Trophime, fondateur de la première communauté chrétienne d'Arles. — Il se montre le disciple affectueux et dévoué de l'apôtre saint Paul. — Il s'efforce d'établir le christianisme sur les ruines du paganisme autour d'Arles. — Saturnin, fondateur de la première communauté chrétienne de Toulouse. — Preuves de sa mission apostolique. — Son martyre et son culte. — Austremoine, fondateur de la première communauté chrétienne dans la cité des Arvernes. — Il envoie ses auxiliaires dans les montagnes d'alentour. — Il combat contre le druidisme, le paganisme et le judaïsme. — Chute lamentable d'Urbicus. — Austremoine se retire dans la solitude d'Issoire. — Preuves de sa mission apostolique. — Martial, fondateur de la première communauté chrétienne de Limoges. — Il convertit la fille du sénateur Leocadius. — Ses miracles dans le cachot où les prêtres païens l'avaient enfermé avec ses compagnons apostoliques. — On lui attribue deux lettres. — Sa mort et son culte. — Gatien, fondateur de la première communauté chrétienne de Tours. — Il est accablé d'injures. — Il se retire dans un lieu solitaire où l'on bâtit depuis Marmoutier. — Il construit un cimetière dans un des faubourgs de la ville. — Il y fonde un hôpital. — Valère, Eucher et Materne jettent les fondements des premières communautés chrétiennes de Trèves et de Cologne. — Documents relatifs à la mission apostolique de ces trois évêques. — Martyre de Nazaire et de Celse, sous Néron. — Leur culte.

Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis qu'un navire jeté à la mer par les Juifs déicides avait amené de Jérusalem au delta du Rhône la sainte famille de Béthanie, et que le grand Paul était venu poser les bases des principales Églises de la Gaule méridionale, laissant Crescent à Vienne, Paul Serge à Narbonne, Trophime à Arles, lorsque saint Pierre, qui de Rome inspirait le Docteur des nations, déploya le réseau épiscopal fixé par ces trois points fondamentaux. La mission des sept évêques et de leurs compagnons s'organisa promptement sous ses auspices pour porter le flambeau de la foi au delà des monts. Les chefs de cette mission établirent Paul à Narbonne, Trophime à Arles, Martial à Limoges, Austremoine à Clermont, Gatien à Tours, Saturnin à Toulouse, Valère à Trèves, le centre de leurs opérations apostoliques, guettant, comme l'aigle du haut de son aire, les régions environnantes et le moment de s'y élancer à la pacifique conquête des âmes. Les quatre grandes voies percées à Lyon par Agrippa, lieutenant d'Auguste, s'ouvrirent au loin sous leurs pas. Dans

leur ensemble, elles coupaient le territoire transalpin au nord, au nord-ouest, au sud, au sud-ouest. Celle du nord aboutissait au Rhin et à l'océan Germanique par Châlon-sur-Saône, Langres, Metz, Trèves et Coblentz; celle du nord-ouest gagnait, par Autun, Sens et Beauvais, les grands ports de l'Océan et le détroit de Bretagne; celle du sud-ouest conduisait par les montagnes d'Auvergne au golfe Aquitanique, en traversant Limoges et Saintes; celle du sud enfin longeait le Rhône sur sa rive gauche, et, se bifurquant à Tarascon, allait rejoindre Narbonne et Marseille. Les envoyés de saint Pierre parcoururent en héros ces routes stratégiques providentiellement préparées, et ne les quittèrent qu'en vainqueurs.

D'abord un sentiment unanime a vénéré, de temps immémorial, dans Paul Serge, fondateur de l'Église de Narbonne, le proconsul de Chypre, dont la conversion miraculeuse est racontée dans l'admirable épopée qu'on nomme les *Actes des apôtres*. Le proconsulat réunissait dans les limites de son gouvernement le pouvoir administratif et judiciaire. Paul Serge, doué d'une rare prudence, voulut entendre saint Paul, qui venait d'arriver avec saint Barnabé à Paphos, résidence ordinaire du proconsul. Il fut vivement ébranlé par la parole éloquente des deux apôtres; mais le magicien Barjésu employait toute la puissance de son art infernal pour détruire les bons effets de la prédication de l'Évangile; alors saint Paul, indigné du prestige qu'exerçaient les artifices de Barjésu, dit à ce Juif rempli de ruses : *Homme trompeur, fils du démon, ne cesseras-tu donc pas de pervertir les voies du Seigneur? Dieu va te frapper de sa main; tu deviendras aveugle et tu ne verras plus le soleil pendant un certain temps.* Le magicien perdit aussitôt la vue et tournoya sur lui-même, cherchant un point d'appui. Ce miracle convertit le proconsul. Ce nouveau disciple du Christ, laissant là les grandeurs du monde et abandonnant la haute position qu'il occupait dans l'empire, s'attacha désormais à saint Paul, qui venait de le baptiser en lui donnant son nom; il le suivit à Rome, où il devait subir avec lui le supplice sous l'empereur Néron. Après une dure captivité de deux ans, le Docteur des nations se rendit avec Paul Serge en Espagne par la Narbonnaise; il y recueillit, comme ailleurs, les fruits de salut dus à l'ardeur de son zèle; puis, à son retour, il consacra son compagnon évêque de Narbonne avec la mission d'étendre les progrès du christianisme aux autres villes de la province.

Il n'existe aucune raison sérieuse de révoquer en doute cette tradition, confirmée par le vieux martyrologe dont l'Église romaine se servait au temps de saint Grégoire le Grand. Elle a été soutenue avec énergie par l'archevêque Pierre de Marca dans sa lettre à Henri de Valois : ce prélat cite le texte d'Usuard et d'Adon, qui donnent à Paul Serge le titre, l'un, de disciple des apôtres, l'autre, de disciple de saint Paul. Si l'on ajoute à ces témoignages, d'une valeur incontestable, l'autorité des écrivains de l'*Art de vérifier les dates*, de *l'Histoire du Languedoc*, de *l'Histoire de l'Église gallicane*, des *Acta sanctorum* et du *Gallia christiana*, qui penchent aussi pour l'opinion émise par les martyrologes d'Adon et d'Usuard, on verra s'accroître et se corroborer la masse de preuves qui plaident en faveur de l'apostolat de Paul Serge dans la Narbonnaise.

Le zèle de Paul Serge ne put être contenu dans les limites de Narbonne, sa ville épiscopale, ni même du midi de la Gaule; cela paraît d'autant moins surprenant que les premiers prédicateurs de l'Évangile étaient des évêques missionnaires qui, bien qu'attachés à des siéges particuliers, allaient souvent d'une ville à une autre ville, et même d'une contrée à une autre contrée pour y implanter les germes de la foi. La proximité de l'Espagne, les heureuses dispositions de ses habitants et l'espoir fondé de les gagner à Jésus-Christ devaient donc naturellement déterminer Paul Serge à y faire une excursion. De plus, n'est-il pas logique de penser que, ayant accompagné

le Docteur des nations dans la Gaule méridionale, il brûla du désir de suivre son maître par delà les Pyrénées, où, selon les témoignages les plus graves, celui-ci annonça la parole divine avec un si éclatant succès, que les autorités païennes s'en émurent et chassèrent du pays tous les ouvriers évangéliques?

Cette mission ultrapyrénéenne, attestée par une foule d'écrivains respectables, trouve une preuve d'une grande force dans une inscription latine du Ier siècle, découverte à Rio-Pisuerga; en voici la traduction : *A Claude Néron, César Auguste, souverain pontife, pour avoir purgé cette province des voleurs et des hommes qui enseignaient au genre humain une superstition nouvelle.* Évidemment ces professeurs d'une superstition nouvelle n'étaient autres, aux yeux du paganisme, que les missionnaires apostoliques, puisque Tacite et Suétone ont relaté le fait dans leurs livres, et que les paroles de cette inscription présentent une identité frappante avec celles qu'emploient ces annalistes. Tacite appelle la religion chrétienne *exitiabilem superstitionem,* une superstition pernicieuse. Suétone se sert des expressions *superstitionem novam et maleficam,* superstition nouvelle et malfaisante. Ces missionnaires, d'après les traditions les plus anciennes et les plus universellement accréditées, c'étaient saint Paul et son disciple Paul Serge; de là cette popularité qui, dès les temps apostoliques, entoura le nom de ce saint évêque de Narbonne, et la vénération perpétuelle qu'on lui a vouée en Espagne, au point de lui attribuer les premiers succès de la prédication évangélique à Barcelone et dans la plupart des villes de la Catalogne, ainsi que le constate Salazar dans son martyrologe espagnol.

Plusieurs auteurs même prétendent qu'il y vint à deux époques différentes; ils disent qu'après avoir quitté l Espagne au moment où les missionnaires en furent expulsés, il y retourna par suite d'un avertissement du Ciel. Guillaume Hulard, prêtre de Saint-Paul de Narbonne, qui composa, en 1364, la Vie de ce saint prélat sur des manuscrits anciens; Pierre de Natalibus, son contemporain, qui en publia un abrégé; du Saussay, dans son martyrologe des saints de France, appuient cette assertion.

Ce fut probablement avec l'époque du second voyage de Paul Serge dans les Gaules que coïncida la mission des sept évêques envoyés par saint Pierre. Voilà pourquoi sans doute il figure dans ce groupe d'apôtres. En passant le Rhône près d'Arles, il ressuscita le pilote qui s'était noyé dans le fleuve; le bruit de ce miracle se répandit dans toute la contrée et détermina un grand nombre de païens à embrasser le christianisme [1].

D'après l'ancienne légende de ce saint évêque, écrite au Ve siècle par un anonyme et insérée par les continuateurs de Bollandus dans leurs *Acta sanctorum* au 22 mars, avec de savants commentaires, il aurait établi primitivement son siége à Béziers, ville du bas Languedoc, dans le territoire des Volces-Tectosages, où il diminua, par ses leçons et par ses exemples, le nombre des infidèles; puis, ayant ordonné à sa place Aphrodisius, sacrificateur d'Héliopolis, baptisé par saint Pierre et martyrisé sous Néron le 28 avril 65, il se serait consacré entièrement à la conversion des habitants de Narbonne. A son arrivée dans cette cité florissante, il opéra un prodige qui donna de l'efficacité à ses enseignements; il délivra du démon le fils de la veuve du gouverneur et lui conféra le baptême, ainsi qu'à une foule de personnes touchées de la puissance miraculeuse de l'homme de Dieu. Les vertus qui brillaient en lui encourageaient, fortifiaient les néophytes; les conversions se multipliaient; les chrétiens récompensaient le zèle de leur évêque par l'amour filial dont ils ne cessaient de lui prodiguer les marques les plus vives. Par intervalles il allait en Espagne, sui-

[1] *Vie de saint Paul Serge,* suivie d'une Dissertation, par l'abbé Robitaille. 1857.

vant la voie romaine qui conduisait de Nice à Barcelone; il avait conservé une vieille affection pour la partie de cette péninsule où il pouvait compter quelques fidèles, mais dispersés, sans pasteur connu pour les diriger et les consoler, sans église pour se rassembler et prier en commun.

Toutefois la vie de Paul Serge, animé de l'esprit le plus apostolique, ne put échapper à la calomnie; dans la haine qu'ils avaient conçue contre lui, deux diacres indignes tentèrent de flétrir sa réputation; ils ne reculèrent point devant des accusations infâmes contre leur évêque. Paul Serge ne se laissa point abattre par cette douloureuse épreuve; fort de son innocence, il ne voulut pas qu'un souffle impur vînt, ne fût-ce qu'en passant, faire tache sur son nom; il pria ses collègues des Gaules de s'assembler pour le mettre en jugement. La calomnie tomba honteuse et impuissante au sein du synode; les ennemis de l'évêque se virent contraints de rendre eux-mêmes hommage à sa sainteté. Quelque temps après cette éclatante manifestation de sa vertu, Paul Serge, averti de sa fin prochaine, consacra évêques le diacre Étienne et le prêtre Rufus; il désigna le premier pour son successeur à Narbonne, et le second pour occuper le siége d'Avignon. Ce fut le dernier acte de sa vie, bientôt il expira dans son église même, où il était en prière et où il fut inhumé.

Son corps demeura dans le lieu où il avait été déposé jusqu'à la révolution de 93; alors les septembriseurs le profanèrent et le livrèrent aux flammes. Les parcelles dérobées à la fureur de l'impiété furent mises dans une châsse modelée sur l'ancienne et placée, comme autrefois, sur le tabernacle du maître-autel de son église, où elles sont toujours l'objet du culte non-seulement des habitants de la ville, mais de ceux des pays voisins; si l'on en croit une antique tradition, l'église actuelle de Saint-Paul, construite à l'époque de transition entre la période romane et la période ogivale, renferme dans sa magnifique enceinte l'emplacement de l'oratoire que Paul Serge éleva en l'honneur de la sainte Vierge. Non loin de cette église, il y a la place des Infidèles et la rue Sainte; la chronique locale, pour expliquer ces singulières dénominations, raconte que les habitants de la Petite-Place résistèrent d'abord aux prédications de leur apôtre, tandis que ceux de la rue Sainte s'y montrèrent dociles en embrassant immédiatement le christianisme.

La prédication de l'Évangile ne se concentra pas exclusivement dans les mains de Paul Serge à Narbonne. Cette ville était citée par le géographe Strabon comme la plus importante de la province à laquelle elle donna son nom; elle entretenait, par mer, des relations commerciales avec l'Espagne, l'Afrique, la Sicile et l'Italie; mais à ses côtés florissait Arles, la petite Rome des Gaules, qui ne pouvait dès lors ne pas attirer sur elle, avec les regards des Apôtres, quelques rayons de la lumière qu'ils répandaient de toutes parts dans l'empire romain.

Les lettres échangées, au IVe et au Ve siècle, entre les évêques de la province d'Arles et les souverains pontifes, attestent que tous, d'un commun accord, reconnaissaient l'apostolicité de cette Église; ils déclarent hautement que Trophime en a été le fondateur.

Trophime était né sur les fortunés rivages d'Ionie, non loin de la patrie d'Homère, à Éphèse, célèbre chez les païens par son temple de Diane, mais chère aux chrétiens pour avoir reçu la Vierge Marie, lorsque le disciple bien-aimé, auquel Jésus mourant avait confié sa sainte Mère, l'y conduisit après l'Ascension. Ainsi il avait appris de Jean, ami de prédilection du Sauveur, les récits du drame évangélique; il avait pu recueillir de la bouche de Marie d'intimes détails sur la vie du Christ; il fut l'un des douze disciples auxquels saint Paul imposa les mains en traversant Éphèse; dès lors il accompagna le grand Apôtre des nations dans tous ses voyages de l'Asie en Macédoine, du royaume d'Alexandre aux rivages de Troie, de la Grèce en Pa-

lestine, à Rome comme à Athènes, dans les Gaules et jusqu'en Espagne. Quand on lapide saint Paul, et quand on le proclame un dieu, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, toujours et partout on voit Trophime à côté de son maître; à Jérusalem, il fut la cause involontaire de l'émeute soulevée contre Paul, qui faillit être victime de la colère des Juifs.

A quelque temps de là, l'Apôtre des nations et son disciple dévoué se remirent en chemin vers l'Asie Mineure; mais Trophime tomba malade à Milet en Carie; saint Paul dut continuer sans lui ses courses évangéliques. Bientôt Trophime, rendu à la santé, vint à Rome, d'où il fut envoyé par saint Pierre avec quelques autres évêques dans les Gaules. Là, placé à la tête de l'Église d'Arles, il se livra tout entier à la conversion des gentils, tandis que ses collègues travaillaient, de leur côté, à la propagation de la foi dans leurs diocèses respectifs. Si c'est une erreur de croire que Trophime d'Arles est celui dont parle saint Paul dans son épître à Timothée, cette erreur a été partagée par des hommes d'une grande valeur.

En 417 le pape Zosime reconnut à l'Église d'Arles le droit de métropole sur toute la Narbonnaise, parce que Trophime, son premier évêque, a été pour les Gaules *la source de vie d'où coulèrent les ruisseaux de la foi.* En 440, dix-neuf évêques écrivirent au pape saint Léon pour revendiquer les priviléges que l'Église de Vienne avait enlevés à celle d'Arles : *Les Gaules savent, et Rome ne l'ignore pas, que la cité d'Arles a reçu la première un évêque, qui fut Trophime, envoyé par saint Pierre, et que d'elle la foi s'est répandue peu à peu dans les autres provinces.* Trophime est qualifié d'évêque, disciple des apôtres, par le petit martyrologe romain de 740. Raban-Maur, écrivain du IX$^{e}$ siècle, compte Trophime non-seulement parmi les plus illustres disciples de Jésus, mais encore parmi les plus anciens. On sait, en effet, que les disciples étaient divisés en deux classes; on désignait sous le nom d'anciens ceux qui avaient accompagné le Sauveur depuis son baptême jusqu'à sa mort. Les martyrologes d'Adon et d'Usuard, cités plus haut à l'appui de la mission de Paul Serge de Narbonne, font également mémoire de celle de Trophime d'Arles, au I$^{er}$ siècle. Un opuscule publié par Adon vers 850 renferme l'indication du nom, de la fête et des principaux titres de gloire des apôtres et de leurs disciples immédiats; il offre une importance à peu près égale à celle du vieux martyrologe romain, dont il n'est que le développement : on y trouve Paul de Narbonne et Trophime d'Arles rangés au nombre des disciples des apôtres. Ce témoignage est confirmé par un passage de la chronique d'Adon, disant du I$^{er}$ siècle : *On croit que Paul, allant en Espagne, laissa Trophime à Arles pour y prêcher l'Évangile.* En présence de ces textes, est-il nécessaire de faire observer en quelle estime Usuard tenait le petit livre de l'archevêque de Vienne? Il lui prêta toute sa confiance et se contenta d'y prendre à la lettre les notices insérées dans son martyrologe sur Paul de Narbonne et Trophime d'Arles.

Il serait plus que téméraire de n'admettre pas que l'Église d'Arles a été fondée au I$^{er}$ siècle par Trophime. En effet, dès le milieu du III$^{e}$ siècle, Cyprien de Carthage écrivait au pape Étienne contre Marcien d'Arles, qui s'était engagé dans les voies de l'hérésie : « Faustin de Lyon m'a mandé à deux reprises ce que je sais vous avoir été déjà dénoncé par les autres évêques de la province, que Marcien d'Arles s'est jeté dans le schisme de Novatien. Il est nécessaire que vous adressiez des lettres pleines d'autorité à nos collègues de l'épiscopat établis dans les Gaules, afin qu'ils ne souffrent pas plus longtemps cet esprit superbe, ennemi obstiné du salut de ses frères, qui, dans son orgueil, se vante depuis longtemps de sa rupture ouverte avec notre communion. Ainsi, qu'après l'avoir déposé on s'empresse d'élire un autre évêque à sa place, afin que le troupeau du Christ, aujourd'hui scandalisé et dis-

persé par lui, soit de nouveau réuni au bercail. C'est déjà trop que, dans les années qui viennent de s'écouler, un si grand nombre d'âmes aient été précipitées dans l'abîme de la perdition. »

Le schisme de Novatien avait commencé en 252; la lettre de saint Cyprien date de l'année 254; or on ne peut pas supposer qu'à peine fondée l'Église d'Arles ait été gouvernée par un évêque hérétique. Il est plus raisonnable d'admettre que Marcien prenait rang parmi des pontifes dont la succession remontait au Ier siècle. L'épigraphie même se prononce en faveur de cette origine apostolique : témoin l'inscription dix fois séculaire gravée sur la statue de saint Trophime, qui décore le portail de l'église métropolitaine, réminiscence la plus heureuse du ciseau grec, et en même temps première réaction du génie catholique contre le style appelé classique; témoin encore le sceau des anciens archevêques d'Arles, Imbert d'Aiguières, en 1193, et ses successeurs, Michel de Morier, Jean de Baux, Bertrand de Saint-Martin, portant l'effigie de saint Trophime, avec ces mots : *Sancti Trophimi Jesu Christi discipuli.* Ainsi les inscriptions chrétiennes, gravées avec la concision du style lapidaire, vierges de toute interpolation maladroite, gardent le souvenir de ceux qui les premiers apportèrent dans la Gaule, avec la semence salutaire de l'Évangile, le germe des sublimes vertus.

Trophime l'Éphésien ne fut point un étranger dans la colonie phocéenne. Arles était un comptoir massaliote; le grec y était l'idiome vulgaire : elle avait même changé son nom contre celui de Théliné, la féconde; mais elle ne le garda pas plus que celui de Constantine, que lui donnait la langue officielle du IVe siècle; le nom gaulois prévalut toujours. On lit dans les leçons nocturnes du bréviaire manuscrit de l'abbaye de Mont-Major que les Arlésiens immolaient tous les ans, aux calendes de mai, sur un immense autel qui a donné son nom à la ville, trois jeunes esclaves engraissés aux frais du trésor public. Trophime, voyant les apprêts du supplice, accourt, parle à ce peuple fanatique de la mort du Christ au Calvaire qui a rendu inutiles les sanglants sacrifices; il obtient qu'on renoncera sans délai à l'exécrable coutume des immolations annuelles. Si l'on offrait encore au milieu du Ier siècle des victimes humaines sur le territoire arlésien, ce n'était sûrement pas dans la ville, mais dans quelques bois obscurs et reculés; les mœurs gréco-romaines avaient dû adoucir ces usages barbares; les empereurs avaient expressément aboli ces sacrifices, permettant seulement aux prêtres de faire une légère incision aux fanatiques qui persisteraient à se dévouer. Cependant les lois étaient impuissantes à arrêter les effets de cette antique et terrible croyance à la nécessité du sang pour effacer le crime. Le christianisme seul pouvait la déraciner, parce que seul il pouvait offrir l'hostie sans tache, et, pour prix des iniquités du monde, l'expiation d'un Dieu.

Le saint évêque d'Arles n'avait pas voulu planter la croix dans l'enceinte même de la ville du luxe et des plaisirs; il s'était retiré à quelque distance : c'était parmi les tombeaux qu'il avait dressé le signe de l'espérance et de l'immortalité. Le christianisme a toujours entouré de vénération la mort, ses graves et solennels enseignements; il l'a fécondée, et, des cendres du sépulcre, il a formé le germe d'une éternelle vie; ses premiers sanctuaires furent des cryptes de martyrs; ses autels renferment des ossements; quand un de ses fils expire, l'Église affirme qu'il cesse de mourir et commence à vivre; dans ses diptyques sacrés, le jour de la mort des saints est désigné par ces mots d'un sens profond : *natalis dies,* jour natal. Arles était la grande métropole des Gaules, la terre privilégiée du repos, et, dans ses Champs-Élysées, nommés aujourd'hui Aliscamps, les villes envoyaient leurs illustres défunts; portés par le Rhône, les tombeaux de marbre de ceux qui avaient été puis-

sants et riches arrivaient à la colline de Moleyrès, comme à un vaste rendez-vous de la mort, où les prémices des nations, ainsi que s'exprime saint Paul, venaient saluer l'aurore de l'Évangile. Trophime s'arrêta au milieu de ces fastueux mausolées, délimita par des croix un enclos dans lequel il bâtit une chapelle au point culminant de la colline. Là prirent place successivement les corps des fidèles et de leurs pasteurs, autour de l'oratoire où les pieux Arlésiens ensevelirent la dépouille mortelle de saint Trophime.

Toulouse, chef-lieu de la cité des Tolosates, avait atteint comme Arles un haut degré de prospérité et de grandeur; elle vit, comme elle aussi, briller dès le Ier siècle quelques rayons du jour libérateur de l'Évangile. Ce fut Saturnin, vulgairement appelé Sernin, qui lui apporta cette bienfaisante lumière. On s'étonnera peut-être que le nom de ce saint soit rangé parmi les fondateurs apostoliques des communautés chrétiennes de la Gaule, quand Grégoire de Tours s'appuyait précisément sur le texte des *Actes de saint Saturnin* pour reculer jusqu'à l'époque de Dèce l'évangélisation des provinces transalpines. Il est vrai que le même historien, dans un autre ouvrage, dit que Saturnin avait été ordonné par les disciples des apôtres. Cette contradiction aurait dû rendre plus circonspecte la critique antitraditionnelle. Mais un exemplaire des véritables Actes de saint Saturnin a été récemment retrouvé à Florence, dans un manuscrit du XIe siècle. Le fameux texte de Grégoire de Tours est une faute de copiste. Voici la leçon authentique : *Sous Claude, successeur de Gaius Caligula dans le gouvernement de la république romaine, la ville de Toulouse eut pour premier pasteur saint Saturnin.* Tel est ce monument primitif, dont le saint évêque de Tours ne posséda qu'une copie défigurée, et que dom Ruinart n'eut pas l'occasion de connaître. *Après l'Ascension*, ajoutent les *Actes, au commencement de la prédication évangélique, Saturnin, profondément affermi dans la foi, devint le disciple et l'envoyé de l'apôtre saint Pierre.* La date des empereurs concorde ici avec la date apostolique. La contradiction du consulat de Dèce et de Gratus avec le martyre d'un envoyé des apôtres disparaît. En outre, tous les détails apocryphes que Grégoire de Tours lisait dans la *Passion* de saint Saturnin, telle qu'il l'avait sous les yeux, manquent dans celle de la bibliothèque de Florence.

Pour comprendre comment la transformation des deux noms *Claudio* et *Gaio* en ceux de *Decio* et *Grato* fut possible, sous la plume de copistes ignorants, il suffit de rappeler que dans l'antiquité les noms propres n'étaient jamais écrits qu'en abréviations. Un coup d'œil jeté sur le texte du manuscrit sinaïtique, par exemple, fera saisir cette observation. Les caractères ainsi disposés : $\overline{\text{CDIO}}$, $\overline{\text{GO}}$, représentaient vraisemblablement, dans les manuscrits primitifs de la *Passion* de saint Saturnin, les deux noms que le copiste devait rétablir dans leur intégrité; on conçoit dès lors facilement qu'un copiste inexpérimenté ait pris le C pour l'abréviation ordinaire du titre de *consulibus*, et qu'il ait interprété $\overline{\text{DIO}}$ par *Decio*, $\overline{\text{GO}}$ par *Grato*.

La venue de Saturnin dans les Gaules s'est donc effectuée au Ier siècle de l'ère chrétienne. La légende de saint Denys, attribuée par Pierre de Marca à Fortunat, évêque de Poitiers, contemporain de Grégoire de Tours; de vieux bréviaires de Limoges et de Clermont; les œuvres d'Adam d'Auvergne, de Bernard Guidonis, et de quelques autres écrivains du moyen âge; les *Mémoires de l'histoire du Languedoc*, par Guillaume de Catel; plusieurs historiens espagnols, notamment Jean Marieta, dans son livre des Saints d'Espagne, Ambroise Moralès, dans sa Continuation de la Chronique d'Ocampo; Prudence de Sandoval, évêque de Pampelune, dans l'histoire de ses prédécesseurs; Padilla, dans ses Annales ecclésiastiques d'Espagne : tous ces documents et tous ces chroniqueurs témoignent en faveur de la mission apostolique de Saturnin.

Le messager de la bonne nouvelle s'arrêta d'abord à Nîmes, où il convertit un jeune homme nommé Honestus; de là il s'avança jusqu'à Carcassonne, sur les bords de l'Aude. Cette ville, la plus forte place de la Gaule méridionale, honorait également les dieux sanguinaires du druidisme et les divinités impures du paganisme. Saturnin, accompagné du néophyte dont il avait fait son disciple, prêcha contre ces superstitions sacriléges; mais on l'accabla d'injures, on le jeta dans une fosse fangeuse, on le chargea de chaînes. Miraculeusement délivré, il continua sa route jusqu'à Toulouse, où il guérit tout ensemble de la lèpre de l'âme et de la lèpre du corps une dame nommée Quiriace, femme d'Agathon, l'un des principaux décurions de la ville. La salutaire impression produite par ce miracle le détermina à fixer son siége épiscopal dans ce chef-lieu des Tolosates. Mais là encore les idoles gréco-romaines ajoutées aux mythes indigènes, les intérêts matériels du commerce et de l'industrie, l'égoïsme qui naissait du développement des richesses, opposaient bien des obstacles à une religion toute de dévouement et d'amour. Ces difficultés ne servirent qu'à enflammer le courage de Saturnin; il évangélisa par lui-même ou par ses disciples toutes les contrées environnantes; sa réputation s'étendit bientôt jusqu'en Navarre et même en Espagne. Après ses excursions apostoliques, il revenait auprès de son troupeau, pour qui son cœur ressentait toutes les tendresses de la paternité.

Saturnin, encouragé par le nombre des néophytes qui allait toujours croissant, bâtit hors de la ville un oratoire où, pendant la célébration de l'adorable mystère, il leur distribuait le pain de la parole divine et la grâce des sacrements. Pour y aller chaque jour, il devait passer devant le Capitole, consacré aux dieux tutélaires de l'empire, de la province et de la cité, spécialement à Minerve, qui avait fait surnommer Toulouse la cité palladienne. Les dieux, irrités de la présence du saint évêque, cessèrent de rendre des oracles; les statues demeurèrent muettes; en vain des fêtes plus pompeuses et de plus riches offrandes cherchèrent à apaiser leur courroux, leurs langues restèrent glacées. Les prêtres consternés et les peuples dans l'inquiétude tentèrent un dernier effort auprès des divinités jalouses : un taureau superbe fut amené devant l'autel; on se disposait à l'immoler, lorsque Saturnin vint à passer devant le Capitole. Des voix crièrent du milieu de la foule : « Le voilà, l'ennemi des dieux ! » Et le peuple de répéter en masse : « Le voilà, l'ennemi de nos dieux, celui qui impose silence à nos oracles; qu'il soit immolé ! » Aussitôt on se saisit de Saturnin, on l'entraîne à l'autel pour y sacrifier aux idoles ou pour y être sacrifié à leurs pieds. « Je ne connais qu'un seul vrai Dieu, s'écrie le saint pontife avec fermeté ; les vôtres sont des démons; et puisque vous avouez qu'ils me craignent, comment pourrais-je les craindre moi-même ? » A ces mots le tumulte devient universel; on attache Saturnin à la queue du taureau furieux qui va lui-même servir d'instrument de vengeance. L'animal s'élance le long des degrés du temple, et Saturnin eut la tête brisée, les membres mis en pièces. Les chrétiens novices s'étaient enfuis et cachés pour se soustraire à la fureur populaire; deux femmes seules, vénérées longtemps à Toulouse sous le nom des Saintes-Puelles, osèrent paraître et ensevelirent le corps du martyr [1].

Une tradition constante conserva le souvenir du lieu de cette sépulture; les fidèles allaient y prier en secret, et, après leur mort, ils voulaient reposer en paix à l'ombre et comme sous la protection des reliques de l'héroïque pontife. Ce fut pour distinguer son tombeau et en reconnaître l'emplacement qu'Hilaire, évêque de Toulouse, fit jeter au-dessus une voûte; il y joignit un *sacellum* de bois pour servir d'oratoire. Plus

[1] Les petits Bollandistes, *Vies des saints d'après le P. Giry,* par l'abbé Paul Guérin. 6e édition, 1866.

tard, au IVe siècle, lorsque la paix fut rendue à l'Église par Constantin, Sylve, évêque de Toulouse, pour honorer d'une manière éclatante les ossements de saint Saturnin, commença les constructions d'un grand et somptueux édifice, qu'Exupère, son successeur, eut le bonheur d'achever. Les reliques du pontife martyr furent extraites de leur cercueil de bois et renfermées dans un tombeau de marbre qu'on plaça dans un souterrain, à l'entrée du chœur des chanoines. L'an 721, les Sarrasins renversèrent cette belle église de fond en comble. Louis le Pieux ou le Débonnaire en bâtit une autre plus spacieuse et plus splendide qui fut détruite comme la première, en 1098, par les précurseurs de l'hérésie des Albigeois. La troisième basilique, qui subsiste de nos jours, fut commencée par Pierre Royer, évêque de Toulouse, et terminée par le chanoine Raymond, abbé de Saint-Sernin. Urbain II la consacra solennellement après la prédication de la première croisade. Durant ces diverses époques de ruine et de reconstruction, les reliques de saint Saturnin, restées dans le sépulcre où on les avait primitivement placées, avaient pu ainsi être conservées à la vénération des fidèles. En 1258, on les transféra avec leur mausolée derrière l'autel principal, au-dessus des cryptes actuelles. En 1736, ce mausolée fut remplacé par un baldaquin formé de six colonnes de marbre griotte, surmontées de vases à jets de flammes, avec des génies qui tiennent le bâton pastoral et la palme du martyre, au milieu de tant de tombes célèbres qui en sont comme le glorieux couronnement.

Strémoine, autrement dit Austremoine, est aussi venu dans les Gaules au Ier siècle; il établit, au sein des forêts consacrées par le druidisme et au pied des volcans éteints de l'Auvergne, de nombreuses associations chrétiennes. La *civitas Arvernorum* était l'antique Gergovie, une des places les plus fortes des Gaules, située autrefois dans le voisinage de Clermont, sur une colline qui porte encore le nom de *Gergoviat;* assise sur les hautes régions, elle semblait dominer tout le pays, et tenait sous sa puissance, dans une vaste confédération, les tribus groupées à l'entour des Cévennes. Le caractère des Arvernes avait conservé, sous la domination romaine, quelque chose de cette grandeur d'âme, de cette dignité morale, de cette noble générosité qui fait le fond de l'esprit montagnard. Aussi le christianisme fit chez eux des progrès assez rapides, et, s'emparant de cette forte nature, il la pénétra de ses austères maximes.

Pendant que Strémoine travaillait lui-même à Gergovie, il envoyait ses auxiliaires dans les montagnes d'alentour : Sirénat, à Thiers, ville riche et peuplée de la basse Arvernie; le prêtre Marius, à Mauriac, dans la chaîne du Cantal; le diacre Antonin et l'archidiacre Mammet, sur les rives sinueuses de l'Allier, dans la fertile vallée de la Limagne; Nectaire, son archiprêtre, dans les plis du mont Cornador. Ces prêtres selon le cœur de Dieu parcoururent dans toutes les directions l'Arvernie, où bien des lieux vénèrent leur mémoire et gardent comme un trésor leurs ossements; chacun d'eux s'appliquait à défricher son cantonnement avec autant de zèle que de succès: les indigènes, attirés par la douce majesté de ces messagers de l'Évangile, recevaient, suspendus à leurs lèvres, les sublimes vérités qui les initiaient à de consolants mystères, et, désertant leurs temples idolâtriques ou leurs bois sacrés, ils venaient courber leurs fronts sous la main sacerdotale qui les baptisait aux bords de leurs torrents. Ces conversions ne se multiplièrent pas tellement que les anciennes divinités locales n'eussent encore de nombreux sectateurs, même dans l'intérieur de la cité arverne. Mais les coopérateurs de Strémoine ne se laissèrent décourager ni par l'accès difficile des montagnes, ni par l'ignorance et la grossièreté des habitants; et ils parvinrent à féconder de leurs sueurs des solitudes jusqu'alors inaccessibles.

De son côté, l'intrépide Strémoine avait, dans sa ville épiscopale, trois ennemis à combattre. Le druidisme y avait jeté des racines trop profondes pour qu'on eût entièrement renoncé à ses rites sanguinaires ; la hache des polythéistes gallo-romains,

chargés d'exécuter les volontés impériales, n'avait pu anéantir les menhirs, les dolmens et les cromlechs; à certains jours encore, les némèdes ouvraient leur enceinte sacrée, les sacrifices humains s'accomplissaient au plus profond des bois, les druides débitaient à la foule crédule les milliers de vers qui composaient leur savoir. La conquête romaine, en y introduisant le goût des lettres et les fables de la mythologie, tenta de corriger ou d'abolir ce culte féroce où tuer un homme était une chose sainte, et le manger une chose salutaire. Les prescriptions officielles de César firent bientôt jaillir du sol arverne quelques temples à Jupiter, à Diane, à Apollon; des statues élégantes et colossales s'élevèrent à la place des blocs de granit marqués du sceau de la vénération publique; on dressa sur un piédestal superbe cette statue fameuse que Zénodore tailla en l'honneur de Mercure, et que Pline appelle une merveille du monde. Grégoire de Tours assure qu'un édifice couvert de plomb et pavé de marbre, qui excita l'admiration des barbares eux-mêmes, avait été construit presque en même temps que le colosse, sous le nom de Wasso-Galate. Les malheurs de l'exil et le hasard des guerres avaient amené en Auvergne quelques familles juives qui finirent par y implanter les cérémonies de la synagogue et l'influence de quelques hébraïsants.

Vainqueur de ces obstacles par les seules forces de la foi, du courage, de la patience, Strémoine réussit à faire comprendre aux fiers Arvernes qu'humiliés, souillés, décimés à outrance par les Césars, ils pouvaient enfin retrouver dans la vie chrétienne la dignité du sacrifice et l'émancipation de l'âme; presque tous les habitants de Gergovie demandèrent le baptême. Le pontife des faux dieux, Victorinus, céda lui-même aux exhortations du sénateur Cassius, chez qui logeait Strémoine, et embrassa la foi de Jésus-Christ. Urbicus, que Strémoine commit à la garde de sa ville épiscopale, était également un membre du sénat arverne, converti par l'apôtre; il gouverna la communauté chrétienne avec autant de sagesse que de sainteté pendant que son chef recueillait une ample moisson d'âmes parmi les peuplades du Nivernais.

On sait l'histoire de la chute morale que fit Urbicus; mais il s'en releva bientôt, et se rendit encore plus illustre par les rigueurs d'une sainte pénitence que par les pratiques d'une piété innocente; il alla s'ensevelir dans le monastère naissant de Chantoin, pour y expier sa faute par des prodiges de ferveur et d'austérité; là reposèrent avec lui sa femme, nouvelle Ève, et sa fille, qui s'était vouée à la vie religieuse.

Après trente-six ans de travaux apostoliques, Strémoine se retira près d'Issoire, au confluent de la Crouze et de l'Allier, dans une hutte qui lui servait à la fois de cellule et d'oratoire. Les chrétiens du voisinage, séduits par la renommée croissante de ses vertus, affluèrent auprès de lui pour vivre sous sa discipline; il savait, d'une main aussi prudente que vigoureuse, tantôt relever les consciences abattues et désolées, tantôt dévoiler les faux moines et les faux pénitents. L'étroite enceinte de son cloître rustique fut bientôt trop resserrée, et de sa petite colonie monastique sortirent successivement de zélés cénobites qui consacrèrent sur divers points de l'Auvergne des lieux de prière et d'expiation.

Une fois installé avec des moines, loin des bruits du monde, Strémoine n'en continua pas moins des relations suivies avec les habitants de la cité arverne, qu'il fallait évangéliser ou confirmer dans la foi; il donna le baptême à Lucius, fils du gouverneur d'Issoire; celui-ci en fut si violemment irrité, qu'étouffant tout amour paternel il précipita dans un puits son propre fils, pour que son exemple n'entraînât point les Juifs, ses coréligionnaires; puis il envoya des satellites pour tuer le vénérable baptiseur; mais Strémoine s'enfuit vers les montagnes avec ses collaborateurs Nectaire et Mammet; ensemble ils visitèrent le prêtre Marius, qui menait la vie la plus dure

près du mont Jornac, et l'assistèrent dans ses derniers moments; de là ils allèrent passer quelques jours dans la douce et intime familiarité du diacre Antonin. Chemin faisant, ils prêchaient de tous les côtés et construisaient çà et là des oratoires, lorsque des Juifs se saisirent de Strémoine, et lui tranchèrent la tête près de Tremel. Nectaire et Mammet, ainsi que la petite famille monastique d'Issoire, en se voyant ainsi privés de leur maître, ne purent retenir leurs larmes; car tous ces vieux saints, dans leur rude et laborieuse carrière, s'aimaient avec une tendresse qui n'était pas, certes, le trait le moins attachant de leur caractère, et qui fait reluire sur leurs fronts, au milieu des obscurités de la légende, une flamme inextinguible; ils l'ensevelirent dans un cercueil de pierre et le transportèrent à Issoire, où ses funérailles, célébrées par l'évêque Urbicus, son successeur, n'eurent d'autres témoins que ses disciples et quelques fidèles d'alentour. Mais sa tombe, pour n'avoir pas été creusée en présence d'une grande foule, n'en fut pas moins visitée par les flots des générations successives qui vinrent, pendant plusieurs siècles, y vénérer les reliques du martyr et s'abreuver à la source de ses vertus [1].

Que ce glorieux fondateur de l'Église des Arvernes ait été envoyé par saint Pierre lui-même, ce fait a été admis par plusieurs critiques modernes d'une autorité respectable, les Baronius, les Claude Chenu, les du Saussay, les le Long; ces écrivains méritent une confiance d'autant plus grande que leur opinion se trouve corroborée par la tradition locale. Saint Prix, autrefois Priest ou Préject, savant évêque de Clermont, martyr en 674, l'adopte dans sa monographie de saint Austremoine : « Après l'ascension de Notre-Seigneur, dit-il, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, appelant à lui ses très-chers disciples, les destina à la prédication, les fortifia de sa bénédiction et les honora de la consécration épiscopale. Voici les noms des hommes illustres auxquels il assigna des villes particulières : Gatien fut envoyé à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Martial à Limoges. Parmi eux, le martyr Austremoine, si renommé, reçut, après Dieu, le gouvernement de l'Église d'Auvergne. » Ce récit, confirmé par saint Odon, abbé de Cluny, par les anciens bréviaires de la Chaise-Dieu, de Mende, de Clermont et de Saint-Flour, par Dominique de Jésus, carme déchaussé, par le père Jacques Branche et plusieurs autres auteurs ecclésiastiques, démontre que, non-seulement Strémoine de Clermont, Saturnin de Toulouse, Paul de Narbonne, Trophime d'Arles, mais aussi Martial de Limoges, furent envoyés dans les Gaules par saint Pierre.

Martial, fondateur de l'Église de Limoges et principal apôtre de l'Aquitaine, était Hébreu d'origine et de la tribu de Benjamin; le poëte Fortunat, dans des vers qu'il a composés à sa louange, lui adresse ces paroles : « La tribu de Benjamin vous vit naître d'un sang illustre. » Grégoire de Tours lui-même reconnaît qu'il était venu d'Orient avec Alpinien et Austriclinien, ses compagnons. Plusieurs docteurs du moyen âge, entre autres Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Anselme de Laon, Pierre Comestor, Adam de Clermont, Durand de Mende, Ludolphe le Chartreux, disent que Martial était ce petit enfant que Jésus-Christ mit au milieu de ses disciples, pour leur apprendre à être humbles, lorsqu'ils vinrent lui demander qui d'entre eux serait le plus grand dans le royaume des cieux. D'autres écrivains rapportent que Martial était aussi ce jeune garçon qui apporta les cinq pains d'orge et les deux poissons que le divin Sauveur multiplia miraculeusement dans le désert. D'après une bulle du pape Jean XIX, Martial aurait eu l'honneur de servir Notre-Seigneur à la dernière Cène, où fut institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Disciple du Fils de Dieu, il le vit après sa résurrection, il assista à son ascension, il reçut le Saint-Esprit au

[1] *Acta sancti Austremonii*, *apud* Labbe, *Nova Bibliotheca*, tome XI; trad. par le P. Dominique de Jésus et par le P. Jacques Branche.

jour de la Pentecôte; puis il s'attacha à saint Pierre, dont il était le parent selon la chair et le fils spirituel. Une tradition de la plus haute antiquité, consignée dans l'ancien bréviaire de Sainte-Marie *in Via Lata*, lui attribue la fondation de l'oratoire souterrain de cette église, un des sanctuaires primitifs de Rome chrétienne.

De Rome il se rendit dans les Gaules avec Austriclinien et Alpinien, que lui adjoignit saint Pierre; aux frontières des Lémovikes, ils s'arrêtèrent dans le village de Toulx-Sainte-Croix, situé sur une montagne; un homme riche qui les logea dans sa maison ne fut pas privé de la récompense de son hospitalité. Il avait une fille unique, possédée d'un furieux démon qui la réduisait en un état déplorable. Martial la délivra de ce terrible ennemi. Le gouverneur de la ville pleurait la mort de son fils; l'apôtre des Lémovikes le ressuscita; puis, après avoir conféré le baptême à ce jeune homme et à plusieurs habitants, il alla au temple abattre les statues des faux dieux. Dans le bourg d'Abun, sur la voie romaine de Lyon à Limoges, les prêtres des idoles frappèrent cruellement Martial et ses collaborateurs. Par un juste châtiment du Ciel, ils devinrent aveugles; alors, reconnaissant leur crime, ils demandèrent pardon à Martial; et, en échange de leur repentir, ils recouvrèrent la vue. Une partie de la population, émerveillée de la puissance surnaturelle de ces missionnaires qui attestaient par des miracles la vérité de leurs promesses, crut à leur parole et se fit baptiser.

A Limoges, l'une des soixante cités qui élevèrent à Lyon des statues à Auguste, Martial trouva un capitole, un amphithéâtre et des temples nombreux; il déploya toutes les ressources de son zèle pour faire de cette ville le centre de son ministère apostolique; il multiplia de son mieux les prêtres chargés de le seconder dans l'enseignement des dogmes et l'administration des sacrements jusque dans les moindres hameaux. Son épiscopat semble d'ailleurs n'avoir été qu'une mission indéfiniment prolongée; les récits détaillés des prodiges qui accompagnaient souvent ses pérégrinations à travers les villes et les campagnes font voir que son active sollicitude embrassait toute la région qui s'étend du pied des Pyrénées aux bords de la Garonne. Dès qu'on apprenait son arrivée dans une localité quelque peu centrale, tous les néophytes des environs affluaient pour l'entendre; son éloquence était si persuasive, qu'elle ébranlait les populations récalcitrantes qui conservaient un attachement invétéré pour leurs anciennes superstitions; chaque jour voyait croître le nombre des païens qui lui demandaient le baptême. Pour les initier à l'exercice du culte public, Martial érigeait un oratoire presque toujours sous l'invocation de la sainte Vierge et surtout de saint Pierre; car le prince des apôtres était alors le saint de beaucoup le plus universellement et le plus fréquemment invoqué par les chrétiens de la Gaule. Aussi ce fut sous ses auspices qu'on posa les premières assises de la plupart des églises de l'Aquitaine.

C'était surtout aux citoyens de Limoges que Martial prodiguait les preuves de sa paternelle tendresse et de sa minutieuse sollicitude pour leur bien-être tant spirituel que temporel. Sa conquête la plus illustre fut Valérie, fille unique du sénateur Leocadius; à peine chrétienne et déjà fervente, elle consacra sa virginité au Seigneur, par un vœu formel, quoiqu'elle eût été déjà fiancée depuis longtemps au duc Étienne, gouverneur des Lémovikes; ce brave militaire n'était pas d'humeur à souffrir impunément ce qu'il regardait comme un affront sanglant pour un homme de son rang et de sa profession. Toutefois, avant de se venger, il voulut employer tous les moyens possibles pour ramener soi-disant au devoir celle que les préjugés de sa fausse religion lui faisaient taxer d'infidélité à son égard. Il usa tour à tour de promesses et de menaces pour ébranler la résolution de Valérie. Celle-ci, soutenue par la grâce divine, demeura aussi inaccessible à la crainte qu'à la persuasion; elle persista constamment dans le généreux dessein de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Étienne, perdant

tout espoir, ne garda plus de mesure, et, poussé par une passion violente, il trancha impitoyablement la tête à celle qu'il aimait naguère éperdument. Valérie devint ainsi la première martyre de l'Aquitaine, comme saint Étienne, parent de son père spirituel, avait été le protomartyr du christianisme. A peine avait-elle passé à une meilleure vie, que plusieurs prodiges opérés sur son tombeau attestèrent sa sainteté. Le duc Étienne, qui déjà peut-être se reprochait secrètement le meurtre de Valérie, fut tellement frappé de ces miracles, qu'il alla se jeter tout en larmes aux pieds de Martial, et reçut de lui le baptême: ce qui contribua puissamment aux progrès de l'Évangile à Limoges et dans les pays circonvoisins. On croit communément qu'il vécut en pénitent et mourut en prédestiné.

La mère de Valérie, noble dame qui avait reçu cordialement chez elle Martial et ses compagnons au début de leur mission à Limoges, entraînée par l'exemple de son héroïque fille, embrassa la foi qu'elle venait de sceller de son sang; ce fut vraisemblablement alors que Martial lui imposa le nom de Susanne, qui signifie en hébreu lis. Il gardait à cette femme la plus tendre reconnaissance de ses soins affectueux et dévoués; il profitait de toutes les occasions que lui fournissaient ses visites pastorales en ville pour voir celle qu'il appelait sa sœur hospitalière; il s'entretenait avec elle des dogmes et des préceptes de l'Évangile, qui ravissait son esprit et son cœur. Susanne, de son côté, l'avait en grande estime; elle le lui témoignait en lui facilitant les moyens d'étendre le cercle de sa propagande religieuse.

La faveur de cette famille gallo-romaine n'entraînait pas celle des prêtres païens, qui se saisirent de Martial et de ses auxiliaires, les firent battre de verges et jeter en prison. Mais le lendemain il parut au milieu du cachot une lumière céleste qui en éclaira les ténèbres et le changea en un temple de gloire; les fers des bienheureux prisonniers se brisèrent, et les portes s'ouvrirent pour leur donner la liberté de se retirer; en même temps toute la ville fut agitée d'un tremblement de terre, accompagné d'un tonnerre épouvantable qui la mit en feu. Bien plus, les deux principaux prêtres des idoles, Aurelius et Anterius, tombèrent frappés de la foudre, sans que ni leurs vœux sacriléges ni leurs sacrifices impies eussent détourné les coups de la justice divine. Martial s'offrit à les ressusciter, pour démontrer la puissance infinie du Dieu qu'il annonçait aux Lémovikes. Ce miracle convertit la plupart des idolâtres, entre autres les deux flamines ressuscités, qui renversèrent eux-mêmes les statues des faux dieux. Une église, devenue depuis la cathédrale, s'éleva sur les ruines du temple où l'on adorait Jupiter, Mercure, Diane et Vénus.

Martial rendit le dernier soupir en 74; il fut inhumé dans le lieu même où s'éleva plus tard la basilique de Saint-Pierre-du-Sépulcre, premier fondement de la célèbre abbaye qui garda son nom. Cependant Grégoire de Tours fixe la date de son apostolat au IIIe siècle; mais on a réfuté le texte de ce vénérable historien d'une façon si péremptoire, qu'il a perdu toute autorité relativement à l'origine des Églises de France. En effet, s'il fallait déférer à son témoignage, les décisions liturgiques des conciles provinciaux qui ont recherché les titres de l'apostolat de saint Martial, les déclarations des papes Jean XIX, Clément VI et Pie IX, qui n'ont pu ignorer le texte de Grégoire de Tours, n'auraient eu garde de se prononcer, au contraire, en faveur de la mission du premier évêque de Limoges par saint Pierre; d'ailleurs la découverte récente des anciens actes de saint Martial, jointe aux témoignages de tant de martyrologes, de rituels et de litanies qu'on lisait publiquement dans les églises, il y a plus de huit cents ans, atteste que la tradition immémoriale du Limousin, écrite avant Grégoire de Tours, considérait l'apôtre de l'Aquitaine comme l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur[1].

[1] *Dissertation sur l'apostolat de saint Martial*, par l'abbé Arbellot. Paris, 1855.

On a inséré dans le second volume de la *Bibliothèque des Pères* deux épîtres sous le nom de saint Martial, adressées, l'une aux habitants de Bordeaux, l'autre aux habitants de Toulouse. L'apôtre de l'Aquitaine y prend le nom de Martial Céphas. Le cardinal Bellarmin, qui a combattu l'authenticité de ces lettres par diverses raisons plus ou moins solides, avoue qu'elles sont pieuses, et qu'elles pourraient servir à confirmer plusieurs dogmes catholiques, si l'on connaissait positivement le temps de leur composition. Il est certain qu'elles sont antérieures au x$^{e}$ siècle, puisqu'un écrivain de cette époque les cite comme anciennes; peut-être ont-elles été écrites pour remplacer des épîtres réelles de saint Martial, perdues dans l'invasion des barbares. Elles prouvent au moins une chose, c'est qu'autrefois on croyait à l'apostolat de saint Martial; car on n'a jamais attribué de semblables épîtres qu'aux hommes de Dieu contemporains des apôtres.

Il semblerait naturel de conclure des textes relatifs aux autres envoyés de saint Pierre que Gatien a fondé l'Église de Tours aux temps apostoliques; mais ici encore on se trouve arrêté par l'Histoire ecclésiastique des Franks, qui revêt, pour ce cas particulier, une autorité spéciale. Grégoire, originaire du pays des Arvernes, a occupé vingt ans environ le siége épiscopal de Tours. Or il prétend que saint Gatien fut désigné la première année de l'empire de Dèce par les pontifes de Rome. Malgré le vague de cette formule, Pierre de Marca, Noël Alexandre, le martyrologe romain, n'ont pas osé contredire l'évêque historien sur ce point, attendu, disent-ils, que Grégoire avait sous les yeux les diptyques de son Église et qu'il devait avoir recueilli les traditions de celle-ci. Cependant, après la publication de la légende d'Ursin de Bourges et du document de l'Église d'Arles par le docte abbé Faillon, la critique impartiale a plus que jamais le droit et le devoir d'examiner si cette opinion de Grégoire de Tours s'appuie sur un fondement bien solide.

L'historien des Franks affirme que saint Gatien gouverna cinquante ans l'Église de Tours, et que, après sa mort, il y eut une vacance de trente-sept ans, jusqu'à Lidoire, évêque dès la première année du règne de Constantin, l'an 313, et prédécesseur de saint Martin. En d'autres termes, il n'y aurait eu, entre le premier apôtre de la Touraine et le thaumaturge des Gaules, qu'un seul évêque, saint Lidoire. Mais ce fait est contredit par Sulpice Sévère, qui, dans son Histoire de saint Martin, rapporte qu'il y avait, non loin de la ville, un lieu qu'on avait consacré par erreur comme ayant servi à la sépulture des martyrs; il ajoute qu'on y voyait un autel érigé par les évêques prédécesseurs de saint Martin. L'auteur fait ici allusion à un brigand enterré près d'un cimetière et que le peuple honorait comme un martyr.

Ainsi Grégoire se trouve en contradiction flagrante avec un écrivain qui a vécu avant lui, et qui, par conséquent, a dû mieux connaître les événements. D'autre part, si Gatien n'est venu en Touraine que sous l'empire de Dèce, l'an 250, il s'est à peine écoulé un siècle entre sa mort et l'avénement de saint Martin à l'épiscopat, en 371. Comment, dans un si court espace de temps, la tradition se serait-elle égarée au point de prendre pour un martyr un scélérat supplicié dans le cours même de ce siècle? Comment accuser les deux prédécesseurs du grand thaumaturge des Gaules d'avoir favorisé la superstition par leur imprudence, en élevant un autel sur la tombe de ce faux martyr? Aussi le P. Longueval est-il forcé de faire un aveu et une supposition remarquables : « Ce trait d'histoire, dit-il, démontre qu'on était alors persuadé qu'il y avait eu des martyrs en ces cantons avant la persécution de Dèce, et, par conséquent, qu'il y avait eu des chrétiens à Tours avant l'arrivée de Gatien. » Rohrbacher, dans son *Histoire universelle de l'Église*, embrasse l'opinion de l'apostolicité; elle n'est point désavouée par la liturgie tourangelle : « Le bienheureux Gatien, apôtre des Turones, élu prédicateur de l'Évangile et ordonné pontife par les

apôtres mêmes du Christ, fut envoyé de Rome à Tours. » Ainsi s'exprime l'ancien bréviaire de Tours.

Gatien, en arrivant dans cette métropole de la troisième Lyonnaise, sous le ciel enivrant et sensuel de la Loire, y trouva une population entièrement païenne, qui se livrait sans remords à la pratique des superstitions les plus abominables et des crimes les plus honteux. Partout, à la ville, à la campagne, dans les maisons, sur les chemins, sur les places publiques, dans les carrefours, aux portes, au sommet des collines, au bord des fontaines, dans les jardins, et jusque dans les retraites les plus cachées des forêts, les regards affligés de l'apôtre rencontraient les images des faux dieux. Il n'eut pas plutôt vu la profondeur des ténèbres où les Turones étaient plongés, qu'il chercha par des instructions évangéliques très-familières à les en retirer. « Il n'y a, leur disait-il, qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; le Christ, son Fils, incarné par l'opération du Saint-Esprit, est né d'une Vierge, a été crucifié pour le salut de tous. » Les principaux de la nation tournaient son enseignement en risée; ils ameutaient la populace grossière contre lui. « C'est un espion, s'écriaient-ils, venu pour examiner la province; c'est un violateur de nos lois religieuses. » Puis les plus audacieux l'accablaient de mauvais traitements; ceux qui croyaient secrètement à sa prédication s'opposaient aux diaboliques desseins de leurs sauvages compatriotes. « Cet étranger, leur disaient-ils, mène une vie d'une régularité sans exemple; il prêche une doctrine admirable; il rend de nombreux services à la ville par les guérisons qu'il opère sur toute sorte de maladies. »

En effet, à une existence plus angélique qu'humaine s'associait en Gatien la vertu des miracles; si la nouveauté de son austère morale éloignait ses riches et voluptueux auditeurs, l'autorité des prodiges les frappait d'étonnement, et peu à peu amenait les esprits rebelles à la connaissance de la vérité. Obligé parfois de se cacher pour se soustraire à la vengeance des pécheurs endurcis auxquels il reprochait leurs vices, le prudent évangéliste se retirait dans les cavernes, non pas pour abandonner les ouailles confiées à sa sollicitude pastorale, mais pour laisser calmer la tempête; il reprenait de nouvelles forces dans ces asiles solitaires où il célébrait, avec un petit nombre de convertis, les mystères du christianisme; ensuite il revenait plus disposé que jamais à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le soutien de la foi.

L'oratoire ordinaire du saint évêque était au lieu où fut depuis bâtie la célèbre abbaye de Marmoutier, entre la rive droite de la Loire et les rochers qui dominent le cours du fleuve; il était d'un abord difficile, à cause des ronces et des épines entrelacées qui en obstruaient l'unique chemin étroit et escarpé; là Gatien habitait une cellule de branchages; il creusa dans le roc, de ses propres mains, une grotte dont il fit un sanctuaire sous l'invocation de la Mère de Dieu; il y passait la meilleure partie de ses veilles en méditations. Dès lors, plusieurs de ses disciples, fuyant la société des infidèles, de peur de se mêler aux souillures de leurs rites profanes, s'y creusèrent eux-mêmes des retraites; à l'heure de la prière, ils se réunissaient dans la chapelle de la sainte Vierge et n'en sortaient qu'après avoir assisté à l'adorable sacrifice; ils retournaient chacun dans leur grotte, où ils macéraient l'orgueil de la chair et vaquaient à la lecture de l'Évangile, jointe à diverses pratiques de dévotion. Ce pieux usage se maintint en cette sorte de désert jusqu'à l'arrivée de saint Martin, dont les solitaires s'empressèrent d'adopter la règle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on regardait le prieuré de la bienheureuse Marie-des-Sept-Dormants, renfermé dans l'enclos du monastère et presque contigu à la grande église de Marmoutier, comme étant le sanctuaire dédié par saint Gatien à la Mère de Dieu.

Le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Comme les édits des empereurs défendaient alors aux chrétiens de donner la sépulture à leurs morts dans l'enceinte

de la ville, Gatien eut la prévoyance de faire construire dans l'un des faubourgs un cimetière où il célébrait, le dimanche, les mystères solennels. De là, semant la parole divine par les bourgades d'alentour, il gagnait à Jésus-Christ beaucoup d'âmes. Pour les assembler, il créa sur le territoire tourangeau jusqu'à huit nouvelles églises. La septième fut, dit-on, nommée *Septimiæ* ou Sepmes, et la huitième *Oximæ* ou Huismes, qui subsistent encore; après y avoir ordonné des prêtres, il continuait à se livrer diligemment à la prédication et à la prière, aux jeûnes et aux veilles; déjà martyr par la volonté, il le devenait encore par ses œuvres; il passa cinquante années dans un tel combat, ne cessant, nouveau Moïse, de conduire à travers le désert de cette vie et de nourrir de la manne céleste le peuple arraché de l'Égypte de l'infidélité.

Il avait fondé, dans le faubourg de la ville, un hôpital à l'usage des pauvres. Là, un jour, accablé de fatigue et de vieillesse, il prenait quelque repos; soudain un léger sommeil se répandit dans ses membres, et Notre-Seigneur lui apparut. « Ne crains rien, mon bien-aimé, lui dit le Christ, tout à l'heure tu vas être couronné dans la gloire; car la patrie céleste te réclame, et la société des élus attend ton arrivée. » Après l'avoir éveillé, le divin Maître lui administra lui-même le saint viatique. Peu après cette précieuse visite, Gatien expira le 18 décembre de l'année 116, à l'ombre de cet hôpital qui porte actuellement le nom du Saint-Esprit, dans le voisinage de l'église Notre-Dame-la-Riche, primitivement appelée Sainte-Marie-la-Pauvrette. C'est là que reposa son corps jusqu'au moment où saint Martin le transféra dans la basilique de Saint-Lidoire, remplacée par Notre-Dame-la-Riche; on célèbre à Tours, depuis un temps immémorial, la fête de cette translation, désignée, dans le Propre des Saints approuvé à Rome en 1857, sous le titre : *de Inventione reliquiarum sancti Gatiani*, de l'Invention des reliques de saint Gatien [1].

D'après une tradition constante, Valère, Eucher et Materne, envoyés en même temps que Gatien par saint Pierre, auraient fondé le siége épiscopal de Trèves. Le territoire de la puissante cité des Trévires, qu'ils évangélisèrent, s'étendait au loin sur les bords de la Moselle, dans les montagnes de l'Eifel et le long de la rive gauche du Rhin. Trèves, importante station militaire, chargée de défendre les frontières de l'empire contre les peuples germaniques, demeura la résidence de la plupart des préfets du prétoire des Gaules. Sa magnificence répondait à son importance politique; elle avait son sénat, ses palais, ses thermes, ses basiliques, ses temples, ses arcs de triomphe, son amphithéâtre, son capitole; on lui donnait le nom de seconde Rome. Il n'est pas surprenant qu'en parlant d'une ville d'un rang si élevé, les écrivains ecclésiastiques aient cherché, plus que pour toute autre cité en deçà des Alpes, à faire remonter ses origines chrétiennes jusqu'au Ier siècle. On peut, en effet, avec une vraisemblance voisine de la certitude, conclure, du commerce incessant qui s'établit entre Rome et Trèves, à dater du règne d'Auguste, que Valère, Eucher et Materne, disciples immédiats de saint Pierre, jetèrent les fondements des communautés chrétiennes de Trèves et de Cologne.

Cette conclusion, d'ailleurs, n'a jamais varié : les historiens l'ont consignée dans leurs ouvrages; Louis Laguille, dans son *Histoire d'Alsace;* Wimpheling, dans son *Catalogue des évêques de Strasbourg;* Hertzog, dans sa *Chronique d'Edelsaas;* Zeiler, dans sa *Topographie alsacienne;* Jodocus Coccius, dans ses *Panégyriques;* le P. Bertholet, dans son *Histoire du duché de Luxembourg;* tous ces écrivains du XVIIe siècle l'adoptèrent avec empressement. Beatus Rhenanus, philologue célèbre, qui apporta le premier en Alsace un goût pur et une critique éclairée, regarde comme fondée la tradition qui représente Materne comme l'envoyé de saint Pierre. Elle avait pour

[1] *Histoire de saint Martin, évêque de Tours*, par l'abbé Achille Dupuy. Introduction, 1865.

adhérents au XIVe siècle Jacques de Kœnigshoven; au XIIIe siècle, Albert de Slade et Albéric des Trois-Fontaines; au XIIe siècle, Pierre de Cluny, Godefroi de Viterbe, Anselme de Liége, Othon de Frisingue, la chronique d'Ebersmunster; au XIe siècle, Hugues de Flavigny; au Xe siècle, Hériger, abbé de Lobes, Notger, évêque de Liége, et Flodoard d'Épernay.

Rome elle-même a proclamé plusieurs fois l'apostolicité des chrétientés rhénanes par la bouche de ses pontifes : « Les récits et nos propres lectures, dit Benoît XI dans une bulle adressée à Théodoric, archevêque de Trèves, nous ont appris que le bienheureux apôtre saint Pierre envoya dans cette partie de la Gaule les missionnaires Eucher, Valère et Materne avec plusieurs compagnons. » Un pape alsacien, qui a été évêque de Toul, et qui, par conséquent, connaissait bien l'histoire de ce pays, Léon IX, émettait la même opinion. « Le pontife romain, disait Innocent III, ne se sert pas de bâton pastoral, par la raison que saint Pierre envoya son bâton à Eucher, premier évêque de Trèves, qu'il avait destiné, avec Valère et Materne, à prêcher l'Évangile à la nation teutonique[1]. »

Aux documents historiques, aux décisions pontificales, se joignent le martyrologe germanique, le martyrologe romain, le martyrologe manuscrit de Sainte-Gudule de Bruxelles, et ceux d'Usuard, de Bède, d'Adon. Les *Actes* des saints Eucher, Valère et Materne, écrits par Goldscher, moine du couvent de Saint-Mathias de Trèves, d'après la relation très-certaine des anciens, représentent Valère comme un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Aussi Jean de Fraisse, chanoine de Clermont, et Longueval, docte jésuite, hostiles aux origines apostoliques de la plupart des Églises de France, sont-ils obligés de reconnaître que la chrétienté des Trévires remonte au temps des disciples du Sauveur. Les continuateurs de l'œuvre des Bollandistes, éclairés par les travaux des historiens ecclésiastiques du XIXe siècle, partageant ce sentiment, dans leurs commentaires sur la vie de saint Florentinus ou Florentus, évêque de Trèves.

La tradition raconte que le prince des apôtres envoya Materne, Eucher et Valère dans les provinces rhénanes, et qu'après avoir prêché en Alsace Materne y mourut près d'*Elegia* (Eley). Ses compagnons se rendirent en toute hâte à Rome pour en informer saint Pierre. Celui-ci leur confia son bâton pastoral, avec la recommandation de le placer sur la tombe de Materne, qui ressusciterait à ce contact; il en avint ainsi. Alors les trois missionnaires descendirent le Rhin et arrivèrent dans la vallée de la Moselle; Eucher et Valère y occupèrent successivement le siége épiscopal de Trèves; Materne, après avoir catéchisé dans le Bas-Rhin, fonda les communautés de Cologne et de Tongres, dont il aurait été évêque, ainsi que de Trèves, après la mort de Valère, de sorte qu'il aurait administré les trois évêchés à la fois pendant une quarantaine d'années.

Ainsi, tous ces missionnaires apostoliques, animés de la même charité souverainement active, se partageaient la conquête des Gaules. Ce n'étaient pas de misérables bourgades qu'ils tentaient obscurément d'appeler à leurs croyances; non, les foyers du commerce et de l'industrie, les principales stations des grandes voies romaines, tout ce que les provinces transalpines comptaient de vieilles illustrations gauloises ou de récentes villes impériales, toutes recevaient, bon gré, mal gré, les envoyés de saint Pierre, toutes entendaient la prédication de l'Évangile. Certes, c'était un étrange spectacle, pour les villes antiques, que ces hommes ignorés, ces humbles étrangers qui, tout à coup, arrivaient parmi leurs citoyens avec une sublimité de parole incomparable, avec une puissance et une autorité sans pareilles,

[1] Travaux de l'Académie impériale de Reims, 1858. *Origine des Églises de Reims, Soissons et Châlons*, par M. Ravenez.

enseignant une religion inconnue, des dogmes inouïs, prêchant dans les carrefours et les places publiques; réclamant l'adoration pour un crucifié; flétrissant le vice des théogonies païennes; attaquant tout ce qui était permis par les usages et ordonné par les lois; condamnant ce qu'il y a de plus fortement ancré dans les entrailles de l'humanité, les mœurs et les croyances; ne se laissant rebuter ni par les humiliations ni par les souffrances; mis en prison et délivrés par miracle; annonçant la persécution et s'y résignant avec joie; indomptables à toute force humaine et persuadant envers et contre tous. Les grands de la gentilité auraient dû mépriser ces efforts et se rire de ces misérables aventuriers; qu'importait aux maîtres du monde que ces obscurs chrétiens offrissent de l'encens au Crucifié et rompissent le pain eucharistique avec leurs frères? Ils laissaient bien les Égyptiens adorer des crocodiles; ils applaudissaient aux débauches des temples asiatiques; et, jusque dans Rome, les orgies sacrées étaient commandées comme un acte religieux et national; non, pour les disciples du Christ, la règle sera tout exceptionnelle : leur nom seul fera leur crime. On les massacrera, on usera de tous les genres de supplices les plus cruels; les douleurs physiques ne seront que le prélude des douleurs morales pour ces hommes inoffensifs, pour ces condamnés qui allaient à la mort en priant pour leurs bourreaux; il y avait là plus d'invention atroce que la fureur humaine n'en saurait comporter : on y sentait une rage satanique, la fureur désespérée du prince des abîmes.

Le plan infernal conçu contre le christianisme s'annonça d'une façon terrible et grandiose sous Néron, à la suite du fameux incendie que ce César, en habit de tragédien, chanta sur sa lyre, du haut de la tour de Mécène. Pour ce dilettante impérial, qui s'effrayait de toute doctrine, qui exilait les philosophes, qui provoquait la révolte des Juifs, l'embrasement de Rome aurait-il été un moyen d'arriver jusqu'aux sectateurs du Christ, et d'avoir, en les frappant, le peuple pour soi? L'an 64, les chrétiens périrent coupables d'incendie, selon Néron; de maléfices, selon le peuple; d'être haïs du genre humain, selon Tacite; ils périrent, non-seulement à Rome, mais dans les autres villes de la Péninsule et jusque dans les provinces occidentales. On cite une inscription qui rend grâces à Néron pour avoir délivré l'Espagne des brigands et de ceux qui répandaient une superstition nouvelle. Deux martyrs, Nazaire et Celse, évangélisateurs de la Gaule, obtinrent leur glorieuse palme dans cette première persécution sanglante.

Nazaire naquit à Rome; son père, nommé Africain, professait le paganisme; il occupait un rang élevé dans les armées de l'empire; sa mère, pieuse femme que l'Église honore sous le nom de sainte Perpétue, avait reçu le baptême des mains de saint Pierre. Cette généreuse chrétienne veilla avec une tendre sollicitude sur l'âme de son fils. Il répondit aux soins maternels par ces vertus précoces et ces habitudes d'innocence qui font le charme et la beauté du jeune âge. Nazaire s'aperçut bientôt que ses parents n'adoraient pas le même Dieu, ne suivaient pas le même culte; chacun d'eux s'efforça d'attirer à sa croyance le naïf adolescent; mais la grâce, répondant sans doute aux ardentes prières de sainte Perpétue, tira le jeune enfant de cette cruelle incertitude et l'attacha irrévocablement au Dieu de sa mère. Il fut baptisé par saint Lin, coadjuteur de saint Pierre, et la foi, fructifiant au centuple dans ce cœur admirablement préparé, fit de Nazaire un des plus fervents chrétiens de l'Italie.

Africain avait vu par là s'évanouir les espérances d'honneurs et de fortune qu'il avait fondées sur l'avenir de Nazaire; aussi employa-t-il les promesses d'abord, puis les menaces, puis les mauvais traitements, pour le détacher du christianisme et le porter au culte des idoles. Nazaire fut inébranlable; le père, vaincu par cette ferme

attitude et touché par la grâce, cessa ses violentes et importunes poursuites; il rendit même à son fils toute son affection; et, secondant le projet hardi que celui-ci avait conçu d'aller prêcher l'Évangile, il lui remit des sommes considérables pour ses courses apostoliques. Nouvel athlète, le jeune chrétien se dépouilla pour mieux combattre : tous les trésors qu'il avait reçus de son père furent distribués aux pauvres; libre enfin de n'écouter que les saintes inspirations de son zèle, il parcourut l'Italie. Le préfet de Milan, informé qu'il détruisait le culte des faux dieux, le chassa de sa ville avec ignominie; heureux d'avoir été jugé digne de souffrir, lui aussi, pour Jésus-Christ, il quitta l'Italie et se rendit d'abord dans la Gaule cisalpine, près de Nice, à Cimiès. Ce fut dans cette petite ville, d'après les traditions locales, et non à Genève, qu'une dame lui amena son fils Celse; elle le pria de l'instruire, de le baptiser et de se l'attacher comme disciple. La docilité du fils répondant à la foi de la mère, Nazaire prit Celse avec lui; il ne devait plus s'en séparer.

Le gouverneur de Cimiès s'effraya des conversions multipliées qu'opérait l'apôtre, il le fit arrêter et battre de verges. Nazaire aurait payé de la vie son zèle si la femme du gouverneur n'eût remontré à son mari tout l'odieux d'une pareille persécution contre de jeunes hommes faibles et innocents; à la sollicitation de l'épouse du nouveau Pilate, la liberté fut rendue aux confesseurs de la foi. Nazaire et Celse, se confiant dans Celui qui donne aux plus petits des oiseaux leur pâture, quittèrent les riches pays des bords de la Méditerranée; ils gravirent les rudes montagnes qui conduisent au sommet des Alpes, couvertes alors d'immenses et solitaires forêts. L'œil n'y rencontrait guère que des glaciers presque éternels, des rochers inaccessibles et des vallées profondes au milieu desquelles vivaient, dans quelques rares et pauvres villages, des populations grossières et idolâtres. Ce triste aspect ne rebuta point Nazaire et Celse; ils franchirent tous ces obstacles et pénétrèrent jusqu'à Ebrodunum, aujourd'hui Embrun. Leur ardente parole, et plus encore leur sainte vie, enfantèrent à la foi de nombreux disciples de Jésus-Christ; ils élevèrent dans cette ville une chapelle au vrai Dieu; puis, laissant à d'autres le soin d'arroser cette divine semence répandue sur une terre préparée à la sueur de leur front, ils s'en allèrent, insatiables de nouvelles conquêtes, évangéliser au péril de leur vie la Viennoise; c'est après avoir parcouru en apôtres toute cette province qu'ils apportèrent à Genève, idolâtre encore, le bienfait de la foi.

De Genève, les deux hérauts de la vérité se rendirent à Trèves, siége du préfet du prétoire de la Gaule belgique. Le succès de leur prédication, l'éclat de leurs miracles, la construction d'une chapelle, soulevèrent contre eux les passions de la multitude. Cornelius, gouverneur de la ville, à qui on les dénonça, en prévint le préfet. Celui-ci envoya aussitôt cent hommes armés se saisir de Nazaire, le garrotter et le jeter en prison. Celse, qui suivait en pleurant son bienheureux maître, partagea sa captivité. Au bout de quelques jours, le préfet se reprocha de n'avoir pas livré ces chrétiens au supplice; ses satellites descendirent aussitôt dans les cachots qui renfermaient les deux confesseurs; et, croyant se rendre plus agréables à leur chef en exerçant leur cruauté sur les prisonniers, ils les frappèrent brutalement, les renversèrent avec violence et les foulèrent aux pieds; ils les amenèrent ainsi, meurtris et sanglants, devant le préfet du prétoire; mais, ô merveille! ils apparurent le front rayonnant de gloire et le visage éblouissant de majesté.

Alors, semblable à ce roi d'Égypte qui attribuait à la magie les prodiges du Dieu du ciel, le païen obstiné endurcit son âme, fit conduire Nazaire et Celse dans un temple et leur intima l'ordre exprès de sacrifier aux dieux de l'empire s'ils ne préféraient la mort. A peine introduits, Nazaire et Celse se prosternèrent sur les pavés

de marbre; ils prièrent Celui qui fortifie les fidèles contre toutes les puissances de la terre et de l'enfer, et soudain les idoles tombèrent de leur piédestal et se brisèrent en mille pièces. Le préfet en fut transporté de fureur; pour assouvir sa rage il condamna les deux chrétiens intrépides à périr sous les eaux : « Si, par quelque nouveau sortilége, ajouta-t-il, ils abordent au rivage, un immense bûcher est prêt; brûlés vifs, leurs cendres impies seront jetées au vent. » Un bateau était là; les deux confesseurs de la foi y montèrent; on poussa vers le confluent de la Sarre et de la Moselle, qui formait comme un lac fort étendu ou une petite mer, et les bourreaux les précipitèrent dans les profondeurs du fleuve. Au même instant une tempête furieuse s'éleva, battit les flancs de la nacelle et menaça de l'engloutir, tandis que Nazaire et Celse se promenaient calmes et sereins sur les flots affermis. Épouvantés de ce nouveau prodige et sur le point de périr, les matelots poussèrent des cris de détresse, tendirent leurs bras vers les glorieux confesseurs et les appelèrent à leur secours. Alors, touchés de leur foi et de leur repentir, Nazaire et Celse commandèrent à l'élément courroucé, qui s'apaisa, puis ils rentrèrent dans la barque; on les conduisit à terre, on les conjura en tremblant de s'éloigner pour toujours.

Nazaire et Celse reprirent la route de Milan; le juge Anollinus avait reçu les ordres les plus sévères contre les chrétiens de cette ville; il devait les exterminer jusqu'au dernier, et surtout empêcher qu'ils ne profitassent, pour prêcher l'Évangile, de la parole qui leur était donnée dans les interrogatoires. A peine arrivés, Nazaire et Celse furent arrêtés; ils parurent, fermes et inébranlables, devant le proconsul : ni les caresses, ni les menaces, ni les tortures, ni la vue du dernier supplice ne purent un seul instant faire chanceler leur foi. A la lecture de leur sentence de mort, les deux condamnés, transportés de joie, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Quel bonheur pour nous, s'écriaient-ils, que le Seigneur Jésus ait daigné nous permettre de boire à son calice et de recevoir la palme du martyre! » Puis le jeune Celse, s'adressant à Nazaire, qu'il appelait toujours son père : « Allons, mon bon père, dit-il, donnons notre sang pour Celui à qui nous devons notre vie, notre salut, la conversion de tant d'âmes. » Ils furent ensuite décapités, le 28 juillet 66, sur la place publique. Leurs corps, enlevés la nuit par les chrétiens et enterrés dans un jardin qu'on appelait les Trois-Murs, restèrent longtemps ignorés; tout ce qu'on en savait, c'est que les possesseurs de ce jardin défendaient à leurs descendants de vendre cet héritage dans lequel était enfoui, disaient-ils, un riche trésor. Environ trois siècles plus tard, Ambroise, archevêque de Milan, instruit par révélation du lieu où reposaient les ossements des glorieux martyrs, en célébra la translation dans la basilique des Saints-Apôtres qu'il avait fait construire. L'Église de Milan, enrichie de ces précieuses reliques, en distribua une partie aux autres Églises. Celle d'Embrun en reçut avant aucune autre Église des Gaules. Artemius, successeur immédiat de saint Marcellin, l'avait lui-même demandé à saint Ambroise; le dépôt sacré fut placé dans une église dédiée à Notre-Dame, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'ancienne métropole. La vénération du peuple d'Embrun pour saint Nazaire et saint Celse devint dès lors si vive et si profonde, que certains auteurs crurent que deux autres martyrs du même nom avaient eu la tête tranchée dans cette ville. Durant les dévastations des Vandales, des Huns, des Maures, on cacha, pour les soustraire à la profanation, les reliques des deux martyrs dans un lieu où prit racine un poirier dont les fruits avaient, assure-t-on, le privilége de guérir les malades. Plus tard le saint trésor fut relevé de terre, et, pour l'abriter, on construisit une église dans le sol même où avait vieilli l'arbre miraculeux [1].

[1] *Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depery. Édit. 1865.

Tandis que, après avoir fécondé de leurs sueurs la semence évangélique dans l'est de la Gaule, Nazaire et Celse recevaient pour récompense les glorieuses palmes du martyre, les agents de la police impériale crucifiaient saint Pierre et décapitaient saint Paul comme les chefs de ces chrétiens abhorrés à qui la calomnie publique, propagée par Néron, attribuait l'incendie de Rome, œuvre de l'artiste couronné. Dans ce moment, le messager qui eût dit à l'histrion persécuteur que l'une de ces obscures victimes qui venaient d'expirer sur la voie d'Ostie, hors de la ville, était le monarque d'un empire qui devait se substituer au sien; qu'un jour les Césars disparaîtraient pour faire place aux successeurs de ce supplicié; que dans le palais souillé par leurs débauches trônerait en souverain le vicaire du Christ qui naquit dans l'étable de Bethléhem; que le royaume de ce vieillard à la robe blanche et au bâton pastoral serait plus vaste que celui du peuple-roi, et qu'il n'aurait d'autre limite que l'éternité; ce messager eût été renvoyé comme un insensé ou battu comme un imposteur : et pourtant rien de plus vrai. Pierre avait pris possession de Rome par son tombeau; dix-neuf siècles ont passé sur cette pierre angulaire; elle n'a pas remué et elle ne remuera jamais jusqu'à la consommation des temps.

---

# CHAPITRE IV

## APOSTOLAT DES COMPAGNONS DES SEPT ÉVÊQUES ENVOYÉS DANS LES GAULES PAR SAINT PIERRE

Plan de l'apostolat des chrétiens. — Sévérien, compagnon des travaux de saint Martial. — Il est établi évêque des Gabales. — Son culte dans l'Église de Mende. — Le roi des Gabales, converti par Sévérien, lui lègue son autorité politique. — Solution de la difficulté que soulève cette transmission de pouvoir. — Florus, un des soixante-douze disciples, pose les bases de l'Église de Lodève et évangélise l'Auvergne. — Il se retire dans un ermitage au pied du mont Cantal. — Fronto de Périgueux et Georges du Puy sont venus dans les Gaules au 1er siècle. — Leur sainte amitié. — Ils évangélisent le Velay. — Fronto se rend dans le Périgord avec Frontaise, Séverin et Sévérian, ses disciples. — Martyre de ces derniers. — Anian, Nectaire et Chronope, disciples de Fronto, l'accompagnent chez les Bellovaques et les Suessions. — Mort de Fronto. — Lin évangélise le pays des Séquanes, des Helvètes et des Rauraques. — Il fonde l'Église de Besançon. — Documents qui prouvent sa mission apostolique. — Savinien et Potentien, apôtres de Senons, avec Altinus, Eodaldus et Adventinus, évangélisent les peuples limitrophes. — Potentien et Sérotin prêchent la foi aux Tricasses. — Sixte ou Xyste, fondateur de la première communauté chrétienne de Reims, confère le caractère épiscopal à Sinice, son coopérateur. — Apostolat de Sinice à Soissons. — Memmie, premier évêque de Châlons-sur-Marne, se retire dans le bois de Bruxères avec le diacre Donatien et le sous-diacre Domitien. — Il est rappelé à l'occasion de la mort du fils unique de Lampas, gouverneur des Catalaunes. — Mansuet ou Mansuy évangélise les Leuques. — Mission apostolique de Clément chez les Médiomatrikes. — Contraste entre la société chrétienne et la société païenne. — Mouvements insurrectionnels dans les Gaules. — Éponine et Sabinus. — Persécution sous Domitien. — Martyre de Marcel et de son compagnon Anastase.

Aux pontifes de Rome appartenait l'initiative de la propagation de la foi; à eux de diriger, de régulariser le mouvement d'expansion du christianisme, dont le centre, d'abord à Jérusalem, puis à Antioche, avait été transféré par saint Pierre sur les bords du Tibre, dans la ville éternelle. Les voies à suivre dans ces pacifiques conquêtes semblaient avoir été tracées par les disciples du Sauveur; la marche adoptée par eux dans l'établissement des premières Églises présentait tous les

caractères d'un plan concerté d'avance. Les introducteurs du christianisme dans les Gaules, par exemple, n'étaient point partis de Rome au hasard, sans direction arrêtée, comme ces nuages que le vent pousse et qui laissent tomber au gré de son caprice les ondes fertilisantes recélées dans leurs flancs. La prédication de l'Évangile dans les provinces transalpines, comme dans le monde entier, s'est effectuée d'après un système conçu par saint Pierre et ses successeurs immédiats; chacun de leurs envoyés recevait un mandat spécial, déterminé, dont ils surveillaient l'exécution. Dès le principe, les papes s'adressèrent aux métropoles civiles, aux cités les plus considérables par leur renommée, par leur importance politique, par leur activité intellectuelle et commerciale, par le nombre de leurs habitants; ils dirigèrent sur ces villes toutes les ressources du zèle, tous les efforts de la prédication; ils ne négligèrent rien pour y implanter la doctrine catholique, pour en faire des places fortes de la vérité. De ces villes gagnées à Jésus-Christ, la lumière rayonnait ensuite comme d'autant de foyers; au moyen d'une hiérarchie fortement constituée, le prosélytisme s'étendait graduellement, atteignait de proche en proche les localités d'un ordre inférieur [1].

Il est regrettable que cette tactique de l'apostolat chrétien n'ait pas été mieux comprise par les adeptes de Launoy et de Baillet; loin de prendre le mouvement d'expansion du christianisme dans les Gaules à son aurore et de le suivre dans ses développements, ils se sont généralement attachés à étudier isolément l'histoire particulière de chaque Église, sans se préoccuper même d'expliquer, par les institutions civiles qui régissaient le pays, certains points restés obscurs dans nos origines chrétiennes; comme l'ignorance et la crédulité avaient dénaturé les actes primitifs de ces Églises, ils se sont servis des erreurs que le scalpel de leur critique mettait à nu, pour rejeter, dans leur ensemble, les légendes erronées seulement dans leurs détails; au lieu de procéder par analyse, il fallait employer la synthèse : les défauts qui choquaient leurs yeux se seraient amoindris dans ce large horizon, et auraient disparu dans un ensemble harmonieux comme des branches mortes se cachent au sein d'une masse de verdure.

Le plan suivi par les apôtres dans la prédication de l'Évangile porte à croire que non-seulement la Narbonnaise et l'Aquitaine, depuis longtemps soumises aux Romains, mais encore la Celtique et la Belgique avec leurs peuples civilisés et leurs villes honorées du titre de municipes, n'échappèrent point à la sollicitude de saint Pierre, qui ne cessait de pousser au delà des monts l'œuvre de la conversion des gentils. Aussi la tradition fait-elle remonter à son pontificat, outre les chrétientés fondées par le groupe des sept évêques, celles de Mende et de Lodève dans la Narbonnaise, de Périgueux, du Puy en Velay, de Saintes et de Bourges dans l'Aquitaine, de Besançon, d'Auxerre, de Sens, de Troyes dans la Celtique, de Toul, de Metz, de Reims, de Soissons, de Châlons-sur-Marne et d'Amiens dans la Belgique. Toutefois il ne s'ensuit pas que l'Évangile ait, dès son apparition, éclairé de son jour libérateur, sans interruption et sans lacunes, toute la surface de ces vastes contrées situées au delà des Alpes; au moment de la nouvelle division de la Gaule par Auguste, la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique étaient partagées entre trois cents petits peuples environ; de ce nombre on compte à peine un tiers qui ait vu sa capitale devenir, au Ier siècle, le centre d'une Église proprement dite et constituer canoniquement la tête d'un diocèse; mais plusieurs, sans avoir un siége épiscopal fixe, entendirent la parole divine de la bouche même des envoyés du prince des apôtres.

[1] Ce n'est pas à dire pour cela que le christianisme laissât défricher le terrain par la civilisation gallo-romaine.

Toutes ces chrétientés naissantes avaient grandement besoin d'être instruites, fortifiées, maintenues dans la foi. Voilà pourquoi saint Martial, qui le premier fit briller le flambeau de l'Évangile chez les Gabales, y laissa, pour continuer son œuvre, Sévérien, le compagnon de ses travaux et l'imitateur de ses vertus. Il avait fondé dans la ville de Mende une chapelle sous le vocable de la bienheureuse Vierge Marie, berceau de l'église cathédrale. Le champ qu'il avait commencé à défricher promettait une riche moisson, il sacra Sévérien, son disciple, et l'établit premier évêque des Gabales. Le succès justifia ce choix. Sévérien devait faire germer et croître le grain de sénevé déposé par Martial dans cette terre livrée à l'idolâtrie et soumise à un roi ou tétrarque païen. Or, par ses prédications éloquentes et par ses pieux exemples, il produisit des fruits abondants de salut; il convertit même le prince infidèle qui régnait alors dans cette contrée : le royal néophyte, se trouvant sans héritiers de son sang, légua ses domaines et sa souveraineté à son père spirituel; les successeurs de Sévérien ont tous joui de cette puissance temporelle jusqu'en 1790; ils ne s'en servirent que pour répandre plus abondamment sur le peuple les bienfaits d'une douce et paternelle domination.

Bien que les injures du temps, les dévastations des guerres civiles et l'aveugle fureur des hérétiques ait détruit les documents aussi nombreux qu'importants sur les antiquités de l'Église de Mende, il reste néanmoins encore des manuscrits et des imprimés d'un caractère assez authentique pour prouver que Sévérien, fidèle auxiliaire de Martial dans la prédication de l'Évangile, suivit, prêtre, ce grand apôtre de l'Aquitaine dans ses courses à travers les montagnes du Gévaudan, et qu'il fut institué par son bienheureux maître premier évêque de ce pays. On trouve des traces de ce fait dans l'histoire qu'Aldebert le Vénérable a laissée de l'invention des reliques de saint Privat; dans le Propre du diocèse de Mende, en date de 1619; dans deux bulles données par le pape Urbain V, l'une à Rome, en 1369, l'autre à Corneto l'année suivante, pour accorder des indulgences aux pèlerins qui visiteraient l'église de Mende, berceau de son enfance; dans les statuts de l'évêque Pons de la Garde, en 1381; dans un missel mendois imprimé en caractères gothiques au XVI^e^ siècle; dans deux catalogues épiscopaux des archives, l'un du XVII^e^, l'autre du XVIII^e^ siècle; dans les légendes du nouveau bréviaire de Limoges approuvé par la Congrégation des rites [1].

Le vénérable Bède, l'archevêque Adon, le moine Usuard, Notker le Bègue, et un grand nombre d'autres auteurs, d'après les Bollandistes, parlent d'un saint Sévérien, évêque; ils en indiquent la fête au 25 janvier. Ils ont, à la vérité, prétendu tous faire mention d'un Severianus, évêque de Syrie; mais ils se sont étrangement mépris : les Bollandistes qualifient leur méprise d'erreur grossière. Ce saint Severianus, dont ils ont trouvé le nom écrit avant eux dans certains diptyques, ne pouvait être l'évêque des Gabales en Syrie, attendu que ce prélat syrien fut, il est vrai, éloquent et instruit, mais ambitieux et intrigant, ennemi acharné de saint Jean Chrysostome. Voilà pourquoi le saint Sévérien des anciens martyrologes ne figure pas dans le martyrologe romain actuel. Le cardinal Baronius, auteur de cette suppression, aurait dû réfléchir plus longtemps sur cette question historique; il se serait convaincu que la mention d'un saint Sévérien, évêque des Gabales, avait pour fondement le culte rendu à un saint évêque de ce nom honoré par l'Église de Mende comme son premier pontife; car on ne voit nulle part que l'Église grecque

[1] *Annales hagiographiques de la France,* par Ch. Barthélemy, années 1861, 1862. — *Recherches sur l'épiscopat des saints Martial, Sévérien et Privat,* par l'abbé Baldit, archiviste. Édit. 1860. — *Origines et histoire abrégée de l'Église de Mende,* par l'abbé Charbonnel. Édit. 1859.

ait inscrit dans ses tablettes diptycales l'ennemi de l'illustre patriarche de Constantinople. Ainsi, malgré leur erreur, les martyrologistes prouvent l'existence de Sévérien, fondateur de la petite chrétienté mendoise; or la traditon donne saint Sévérien pour disciple de saint Martial; donc l'Église de Mende remonte au Ier siècle.

Les Actes de saint Sévérien disent que le tétrarque des Gabales, converti par ce bienheureux apôtre, lui légua son autorité politique; cette assertion ne pouvait manquer de soulever une difficulté contre l'authenticité de la légende gabalitaine; voici la réponse. Les conquérants des Gaules ont vraisemblablement traité ces contrées comme ils traitèrent en pareil cas, par exemple, la Judée et les îles Britanniques en plein empire romain; or il y a eu dans ces pays des princes auxquels les empereurs ont bien voulu laisser porter le titre de roi, avec le droit de transmettre leur royauté; pourquoi n'aurait-il pas pu y avoir dans les Gaules quelques roitelets de cette espèce? L'Église de Mende et la monnaie de ses évêques n'ont jamais eu d'autres armoiries que l'image de saint Privat, revêtu de ses habits pontificaux, tenant un bâton pastoral d'une main et un glaive de l'autre. En 1404, l'évêque Robert, obligé de défendre ses droits contre certains empiétements du grand bailli du Velay, s'appuya sur la donation faite à saint Sévérien par un roi du pays. Dans sa requête au roi Louis XI, le cardinal Clément de la Rovère affirme le même fait. La bulle d'Or ou acte passé entre Louis VII, roi de France, et Adalbert le Vénérable, dit « qu'on n'avait aucune souvenance qu'un évêque du Gévaudan fût venu à la cour; que ce pays montagneux et d'un accès difficile a toujours été sous la puissance de ses évêques non-seulement quant au for intérieur, mais encore quant au for extérieur; qu'ils ont aussi possédé le pouvoir de se servir du glaive pour punir ceux que leur faute rendait digne de ce châtiment ».

Au nord-est des Gabales, toujours dans la Narbonnaise, un des soixante-douze disciples, Florus, originaire d'Orient, se consacrait tout entier à la propagation de la foi, au pied des Cévennes, sur les bords de l'Ergue. Là séjournait une race belliqueuse, inaccessible à la mollesse comme à la peur, opiniâtrément attachée à ses coutumes, à ses croyances et à ses chefs. Divers traits signalent, à l'endroit du nouvel apôtre, une certaine défiance qui dut céder enfin à l'ascendant de son dévouement et de ses incontestables vertus. Les druides surtout lui opposèrent une résistance énergique; ils n'enseignaient point le culte des idoles, mais ils pratiquaient celui des forces mystérieuses de la nature. Le caractère religieux et surnaturel qu'ils prêtaient aux forêts de chênes et de hêtres, ils l'attribuaient également aux sources et aux fontaines, les unes, selon eux, salutaires et bienfaisantes, les autres malfaisantes et mortelles. Florus s'appliqua principalement à prohiber chez les néophytes le culte des vieux arbres et des eaux sacrées; bien plus, bravant les menaces des druides, il se plaisait à boire en leur présence de l'eau qui, selon eux, donnait la mort à tout homme assez osé pour en approcher ses lèvres; son zèle intrépide eut tant de succès, qu'une partie notable des habitants de Lodève détruisirent eux-mêmes les bocages séculaires qui abritaient leurs rites superstitieux.

Après avoir posé les bases de l'Église de Lodève par ses enseignements et ses miracles, Florus reçut du Ciel l'ordre de se transporter dans les âpres et pittoresques montagnes de l'Auvergne. Outre que les traces de l'apostolat de Strémoine y semblaient presque effacées, de nombreuses peuplades étaient restées païennes; il lui fallut aller ranimer et propager la foi sur leurs plateaux montueux et dans leurs gorges inhospitalières; il partit avec quelques-uns de ses disciples, entre autres le prêtre Gennadius et le diacre Justus; près de Bolesme, désert aride et rocailleux, ses compagnons se trouvèrent si tourmentés de la soif qu'ils ne pouvaient presque

plus avancer; il frappa la terre de son bâton pastoral, et en fit jaillir une source où ils puisèrent abondamment de quoi se désaltérer. Cette fontaine miraculeuse subsiste, recouverte d'une voûte, surmontée d'une croix et ombragée de bosquets. Les habitants l'appellent *Fontaine de Saint-Flour;* et, persuadés qu'une puissance surnaturelle lui avait été donnée pour y guérir les plus cruelles infirmités, les maladies les plus désespérées, ils y vont boire par dévotion.

De là Florus traversa la contrée de la Planèse, au pied du mont Cantal, gravit une petite colline qu'on nommait Indiciac, et y dressa des cellules de branchages pour lui et pour ses ouvriers évangéliques, autour d'un oratoire qu'il bâtit en l'honneur de saint Pierre. Toutefois, en se condamnant aux rudes épreuves de la solitude, il n'entendait pas se refuser aux fatigues de l'apostolat; il descendait souvent de sa colline pour aller porter le flambeau de l'Évangile dans les bourgs et les villages d'alentour. Lorsqu'il était rentré dans son ermitage, de nombreux visiteurs venaient le consulter pour les besoins de leur âme, et surtout lui demander de les consoler dans leurs adversités; il en arrivait non-seulement du voisinage, mais des pays les plus éloignés. Le bruit s'était répandu chez les Volces et les Arvernes, qu'il y avait dans une grotte du mont Indiciac un solitaire ami de Dieu et expert dans l'art de guérir les souffrances humaines. Nul n'était trompé dans son attente; Florus avait une consolation pour toutes les peines, une lumière pour tous les douloureux mystères de la vie, un conseil dans tous les périls, une main tendue à tous les désespérés, un cœur ouvert à toutes les angoisses. Il savait tirer de ces tribulations terrestres la démonstration des joies du ciel, déduire la certitude de ces joies de la fragilité également foudroyante des biens et des maux de ce monde, puis rallumer dans les âmes malades le feu de l'amour divin et de l'amour fraternel.

Le pressentiment de sa mort prochaine détermina Florus à confier l'évangélisation de ses chers montagnards à ses disciples et à demeurer dans sa caverne pour s'y préparer au dernier combat. Quand ses collaborateurs venaient lui rendre compte de leurs courses apostoliques, ils le trouvaient amaigri, chancelant; puis, s'asseyant à côté du pontife épuisé sur son lit de pierre pour le soutenir, ils recueillaient sur ces lèvres aimées les dernières confidences et les dernières exhortations d'un maître si vénéré. Les visites de ses auxiliaires lui étaient d'ailleurs fort douces; aussi leur prodigua-t-il jusqu'à l'instant suprême les preuves de sa paternelle tendresse et de sa minutieuse sollicitude pour leur bien-être temporel et spirituel. Il fixa d'avance le lieu de sa sépulture près de l'oratoire qu'il avait creusé lui-même dans le roc. Il mourut chargé d'années et de mérites dans le mois de novembre, à la fin du Ier siècle ou au commencement du IIe. De nombreux miracles éclatèrent sur sa tombe, berceau de la ville de Saint-Flour : les aveugles, les paralytiques, les démoniaques, les nécessiteux de toutes sortes invoquaient à l'envi son intercession. Dans le diocèse de Montpellier, dont Lodève, qui a perdu son siége épiscopal, fait actuellement partie, on l'honore le dimanche qui précède la Toussaint. Charles de Noailles avait, en 1645, placé les reliques de ce bienheureux fondateur des Églises de Lodève et de Saint-Flour au-dessus de l'autel de la cathédrale. Pendant la tourmente révolutionnaire, elles furent confiées à la garde de pieux fidèles qui les conservèrent dans leur intégrité; elles reposent dans la sacristie de la cathédrale avec un fragment du cor d'ivoire qui servait à Florus pour convoquer en assemblée les néophytes disséminés dans les montagnes [1].

La tradition qui fait de saint Flour un disciple du Sauveur s'appuie sur des documents plus nombreux encore et plus incontestables pour investir de cette insigne

[1] *La Vie des saints et saintes d'Auvergne et du Velay,* par le P. Jacques Branche. Édit. de 1858.

dignité Fronto de Périgueux et Georges du Puy en Velay. Une charte de 1261 constate qu'en cette année Pierre de Saint-Astier, évêque de Périgueux, fit ouvrir le tombeau de saint Fronto, et qu'on y trouva deux inscriptions, l'une sur une lame de plomb, l'autre sur une lame de cuivre. Sur la plus ancienne on lisait : *Ici repose le corps de saint Fronto, disciple de Jésus-Christ et fils bien-aimé de saint Pierre par le baptême.* L'autre portait la légende suivante : *Ici repose le corps du très-bienheureux Fronto, disciple de Jésus-Christ, fils, par le baptême, du bienheureux Pierre apôtre, originaire de la Lycaonie, de la tribu de Juda, fils de Simon et de Frontonia; il mourut le 8 des calendes de novembre, l'an 42 après la passion du Seigneur Jésus.* L'auteur de cette charte n'indique pas de quelle époque dataient ces inscriptions; cependant elles devaient être antérieures au IXe siècle. En effet, il est dit dans ce diplôme que le tombeau de saint Fronto fut ouvert parce que beaucoup de peroonnes, poussées, les unes par l'ignorance, les autres par la mauvaise foi, prétendaient que le corps de l'apôtre avait été enlevé par les Normands. Tout porte à croire que la première inscription remonte au jour de la sépulture de saint Fronto; la seconde, empreinte du caractère du VIe siècle, appartiendrait à l'épiscopat de Chronope II.

Cette tradition n'est point particulière au Périgord; elle a été adoptée par un grand nombre d'Églises, notamment par celles de Toulouse, de Tarascon, de Limoges, de Bordeaux. Au IXe siècle, l'évêque Adon, le moine Usuard, Notker le Bègue et Raban-Maur l'ont consignée dans leurs martyrologes; voilà quatre auteurs contemporains qui difficilement pouvaient se concerter entre eux, écrivant : Usuard à Paris, Adon à Vienne, Notker à Saint-Gall en Suisse, Raban à Mayence en Allemagne; leur unanimité suppose nécessairement ou des écrits antérieurs qui servirent à ces écrivains comme de source commune, ou une tradition orale bien réelle, non restreinte à une contrée, mais répandue dans l'Europe centrale. A partir du Xe siècle jusqu'à nos jours, des hommes éminents, tels que Flodoard, Pierre le Vénérable, Vincent de Beauvais, Jacques de Voragines, Bernard Guidonis, Pierre de Natalibus, le pape Grégoire XI, Antonin de Florence, le pape Sixte IV, Surius, Ribadeneira, Génébrard, le pape Grégoire XIII, André du Saussay, Pierre de Marca, le pape Clément X, le P. Giry, les abbés Faillon et Pergot ont proclamé la mission de saint Fronto au Ier siècle [1].

Une même vocation à la foi, un même commerce avec Jésus et le prince des apôtres avaient étroitement uni saint Fronto et saint Georges; ils s'aimaient, et la même mission qu'ils avaient reçue de saint Pierre pour la conversion des Gaules avait rendu encore plus intime leur amitié; il suffit donc d'avoir justifié de l'existence de l'un pour déterminer l'époque où l'autre a vécu.

Fronto, qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Fronto, précepteur de Marc-Aurèle, naquit en Lycaonie, de Siméon et de Frontonia, fidèles Israélites de la tribu de Juda. Il fut un des soixante-douze disciples que le divin Maître envoyait, deux à deux, dans tous les lieux où lui-même devait aller, avec le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons et de faire toutes sortes de miracles. Saint Pierre le choisit pour évangéliser l'Aquitaine, et spécialement le pays des Pétrocoriens. Le prêtre Georges, qui lui fut donné pour compagnon, mourut en chemin près du lac de Bolsena. Fronto, inconsolable de cette mort prématurée, le ressuscita par l'attouchement du bâton de saint Pierre. La foule, aussi attendrie qu'enthousiasmée par ce prodige, reconnut la puissance du nom de Jésus-Christ, proclama la divinité de sa doctrine et demanda le baptême. Parmi ses enfants spirituels, Fronto choisit

[1] *La Vie de saint Front, apôtre, premier évêque de Périgueux,* par l'abbé Pergot, curé de Terrasson, en 1861.

quelques-uns des plus fervents pour les ordonner prêtres et confier à leur sollicitude pastorale les nouveaux convertis,

De Bolsena, Fronto et Georges se dirigèrent avec leurs disciples Frontaise, Séverin et Sévérian, à travers les périlleux sommets des Alpes, vers le pays des Velaisiens. A Velaunes, aujourd'hui Saint-Paulien, une noble dame vint leur offrir l'hospitalité dans sa demeure, que baignaient les eaux de la Borne. Elle écouta avec une sainte avidité les prédications de ses hôtes; elle fut leur première néophyte, et sa famille, la première famille chrétienne du Velay. D'après une vision de cette pieuse et charitable matrone, les deux apôtres gravirent les montagnes d'Anis pour visiter la pierre en forme d'autel où la sainte Vierge lui était apparue entourée d'anges et couronnée d'un brillant diadème. Pleins de respect pour ce lieu privilégié, ils le firent enceindre d'une muraille, afin de le préserver de toute profanation. Les successeurs de saint Georges y transférèrent leur siége épiscopal après la ruine de Velaunes; ils y bâtirent cette imposante cathédrale qui lève majestueusement sa tête au-dessus des autres édifices et se dessine dans le lointain avec des proportions colossales. La ville du Puy, qui s'y forma, s'étale à ses pieds en amphithéâtre, sur le versant méridional du mont Anis, que domine une immense roche basaltique, à la jonction des trois belles vallées qu'arrosent la Loire, la Borne et la Dolaison.

Ainsi Fronto et Georges jetèrent les fondements du célèbre pèlerinage de Notre-Dame du Puy, qui a reçu de nos jours une nouvelle consécration. A quelques pas de la cathédrale, sur le rocher Corneille, se dresse la gigantesque statue de Notre-Dame de France, faite avec les canons qui furent pris à Sébastopol. Ce glorieux airain vomissait la mort sur nos intrépides phalanges; conquis au jour de la nativité de celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, il a été placé là comme un ex-voto de la France chrétienne. Il redira aux siècles futurs une des plus belles pages de notre histoire militaire en même temps que la piété de notre âge envers la puissante Reine des anges et des hommes.

Fronto laissa Georges dans le Velay pour se rendre, dans le Périgord, à la cité de Vésone, avec les trois disciples qu'il avait amenés de Bolsena : Frontaise, Séverin et Sévérian. De nombreuses ruines attestent que Vésone, mentionnée dans les Commentaires de César, jouissait alors d'une grande prospérité; elle était située au centre des cinq voies romaines qui se dirigeaient vers Limoges, Caen, Agen, Bordeaux et Saintes; elle possédait deux édifices où l'on rendait la justice, une citadelle construite par la famille de Pompée, et un amphithéâtre magnifique dont les dimensions, à en juger par ce qui en reste, étaient plus vastes que celles des arènes de Nîmes. Les superstitions druidiques s'y confondaient avec les rites païens. Un savant antiquaire, de Taillefer, a constaté l'existence de douze temples dans l'enceinte de la ville ou près des murs; il cite ceux d'Osiris, de Bacchus, de Neptune, de Vénus, de Junon, d'Isis, de Mars et de Jupiter.

Dès le lendemain de son arrivée, Fronto prêcha aux habitants de Vésone un seul Dieu en trois personnes, créateur de toutes choses; Jésus-Christ, Verbe éternel, rédempteur du monde; il leur expliqua les paraboles de l'Évangile, leur raconta les scènes douloureuses du Calvaire; puis il confirma ses enseignements par plusieurs miracles. Deux puissants seigneurs de la ville, Chilpéric, paralytique depuis douze ans, perclus de tous ses membres, et Aurelius, qui, couvert d'ulcères, était en proie à de vives souffrances, obtinrent leur guérison; ils n'avaient demandé que la vie du corps, ils reçurent aussi la vie de l'âme. Fronto les baptisa avec un nombre considérable de leurs concitoyens. A quelques jours de là, il ressuscita Chronope, lequel mérita par ses vertus d'être son successeur médiat dans l'épiscopat. Lorsqu'il avait

passé le jour à remplir un ministère aussi fécond en œuvres et en paroles, il avait coutume de se retirer, le soir, dans une petite cellule, ou plutôt dans un oratoire dédié à la Mère de Dieu, sur la montagne où s'est fondé le Périgueux du moyen âge, appelé, du séjour qu'y fit l'apôtre du Périgord, Puy-Saint-Front.

Les prêtres du paganisme, furieux de voir le peuple déserter leurs autels, essayèrent de ranimer le zèle des habitants de Vésone par une grande solennité en l'honneur de Mars. Fronto y accourut à travers une foule immense; en chemin il ressuscita le fils de Pascence, un des notables de la ville; puis, précédé par le bruit de cet éclatant miracle, il entra dans le temple, et, par la vertu du signe de la croix, chassa les mauvais esprits, qui prirent la fuite avec d'affreux hurlements. Les nouveaux convertis, enhardis par l'exemple du saint apôtre, brisèrent l'idole de Mars et renversèrent toutes les statues des dieux secondaires. Peu de temps après, Fronto purifia ce temple et le consacra au culte du vrai Dieu sous l'invocation de saint Étienne, protomartyr; il en fit sa cathédrale et y établit soixante-douze clercs pour y psalmodier le jour et la nuit. Restait le fameux temple dédié à Isis, divinité privilégiée des Celtes. Sous sa voûte, les Romains avaient placé une statue colossale de Vénus. On pouvait le regarder comme un des plus beaux temples de la Gaule. Par la destruction miraculeuse d'une partie de ce superbe édifice, Fronto porta le dernier coup à l'idolâtrie des Pétrocoriens.

Pendant que Fronto implantait ainsi le christianisme, et avec le christianisme la civilisation, sur les ruines des superstitions païennes, ses quatre disciples les plus fervents, Frontaise, Séverin, Sévérian et Silain, étaient dénoncés comme perturbateurs. Squirius ou Quirinus, préfet de Vésone, se les fit amener. « D'où êtes-vous, leur dit-il, et comment vous appelez-vous? Non-seulement vous ne sacrifiez point aux dieux, mais vous détruisez leurs temples! — Silain est originaire de Vésone, répondit Frontaise; quant à Séverin, Sévérian et moi, nous sommes Romains comme vous. Pourquoi nous interroger? Rentrez un peu en vous-même, reconnaissez le Dieu qui a formé votre corps et votre âme, et vous comprendrez la vérité que nous prêchons. Les dieux de la gentilité sont l'œuvre des hommes; ils ne peuvent ni se protéger eux-mêmes, ni secourir les autres. — Il y va de votre vie, répliqua brusquement le gouverneur; si vous sacrifiez, vous la conserverez; si vous ne sacrifiez pas, vous mourrez. — Notre gloire et notre bonheur, s'écrièrent les généreux athlètes, sont de vivre et de mourir en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. » Vaincu par cette réponse énergique, Squirius s'adressa directement à Silain dans l'espoir de triompher de sa jeunesse : « Et toi, bel adolescent, lui dit-il, pourquoi ne sacrifierais-tu pas à nos dieux? — Je ne sacrifierai jamais, répliqua-t-il, qu'à Jésus-Christ, qui, par la grâce du baptême, a lavé le monde des souillures du péché et m'a rendu pur. » A ces paroles, le préfet irrité ordonna qu'on les menât dans une prairie située sur le bord de l'Ille; là leurs têtes, ceintes de couronnes d'épines en signe de dérision, furent clouées à des poteaux avec neuf longues pointes de fer, et leurs épaules transpercées à la jonction des os avec des tarières embrasées. Les quatre patients, bravant ces raffinements de cruauté, se présentèrent humblement aux coups des bourreaux et remportèrent ainsi la palme du martyre.

Fronto, condamné à l'exil, confia son Église de Vésone au prêtre Calépode; puis il partit avec Anian, Nectaire et Chronope. Non loin de Vésone, en un lieu appelé Pressac, sa prédication fructifia au centuple. A Brantôme, il réduisit en poudre, au seul signe de la croix, une statue de Mercure. A Angoulême, il vit les efforts de son zèle échouer contre l'opiniâtreté du peuple, quoiqu'il y guérît deux démoniaques et un paralytique. A Saintes, il délivra trois possédés. A Bordeaux, il imposa silence aux oracles des faux dieux. Le gouverneur de cette antique cité, Sigisbert, homme

irascible et fortement attaché au culte des idoles, le fit battre de verges. Fronto se réfugia dans un village voisin, où il bâtit un oratoire en l'honneur de saint Étienne; de là il se rendit à Blaye, où, par un miracle, il délivra dix-huit captifs dont il avait en vain sollicité la grâce auprès du gouverneur; ce dernier, touché intérieurement à la vue de ce prodige, se convertit avec beaucoup d'autres gentils; une église s'éleva en ce lieu sous le titre du Sauveur. A Poitiers, où, d'abord en butte à la persécution, il fit ensuite la conquête de beaucoup d'âmes, il laissa pour évêque le diacre Nectaire, un de ses compagnons. Au Mans, il reçut l'hospitalité de saint Julien, qui en était évêque ; à quelques lieues de là une paroisse prit le nom de *Dom-Front,* en mémoire sans doute d'un séjour prolongé du missionnaire apostolique. En Normandie, dans le Passais, aux extrémités de la forêt d'Andaine, non loin de la rivière de la Varenne, s'éleva la petite ville de Domfront, dont le nom, avec celui de la paroisse voisine, rappelle les miracles de sainteté de l'apôtre du Périgord. Chez les Bellovaques, l'église paroissiale de Domfront, qui offre dans son clocher un spécimen de la belle architecture romane du XI^e^ siècle, témoigne également de l'ancienneté du culte rendu au saint exilé. On y voit un manuscrit gothique sur parchemin, aussi remarquable par la pureté, la netteté de l'écriture que par l'élégance, la richesse des peintures. Outre de brillantes enluminures qui encadrent quelques pages, et de grandes initiales, les unes noires, les autres rouges et bleues, plusieurs à l'encre d'or, reproduisant des têtes humaines, on y admire neuf petits tableaux ou miniatures qui retracent, avec une finesse exquise et une rare délicatesse de pinceau, les principaux traits de la vie de saint Front.

Du pays des Bellovaques Fronto alla chez les Suessions. Les chrétiens de cette contrée prièrent Fronto de se transporter à Nogéliac, aujourd'hui Neuilly-Saint-Front, dans l'arrondissement de Château-Thierry, pour détruire un dragon qui répandait la terreur dans tous les lieux d'alentour. A la vue de l'homme de Dieu, le monstre, frappé comme d'un coup de foudre, expira sur-le-champ. Pleins d'admiration, les païens tombèrent aux pieds du thaumaturge et lui demandèrent le baptême. Un concours de plus en plus nombreux des peuplades voisines obligea Fronto à séjourner en ce lieu. Un jour qu'il célébrait les divins mystères, le vin manqua; ce contretemps affligeait toute l'assemblée, lorsqu'une blanche colombe apporta en son bec une petite fiole pleine du vin nécessaire pour l'oblation du sacrifice. Les siècles n'ont pu détruire les monuments de ces deux miracles. On montre encore la pierre qui servit d'autel à l'homme apostolique : c'est une roche gréseuse erratique; elle s'élève de quelques centimètres au-dessus du sol, paraît y avoir de profondes racines, et présente une large surface unie, affectant la forme d'un cœur. Quant à l'extermination du monstre, elle est constatée par des tableaux, des statues et autres monuments qui se rattachent au séjour de saint Front dans ces parages. La nature même du terrain favorise la croyance à ce miracle : malgré les changements que la culture lui a fait subir, il offre encore un aspect marécageux et permet de supposer qu'autrefois le dragon pouvait y trouver une facile retraite. Ces lieux, appelés *Grès-de-Saint-Front*, et, à quelques pas de là, une fontaine, furent dès le principe le but de pieux pèlerinages.

Un seigneur de Lorraine avait une fille unique, tourmentée cruellement par le démon. Fronto se rendit à l'appel de ce malheureux père, guérit la possédée et les baptisa tous deux. Ce fut alors qu'à Metz même il rencontra saint Clément, premier évêque de cette cité; ils ne s'étaient pas vus depuis le jour où ils avaient reçu leur mission du chef des apôtres. De Metz, Fronto s'achemina vers les montagnes du Velay, pour visiter Georges, son ancien compagnon; celui-ci avait quitté Velaunes, fuyant, lui aussi, la persécution; il était descendu dans la Gaule narbonnaise, en

évangélisant plusieurs peuplades; après de longs travaux apostoliques, le désir de revoir Fronto l'attirait vers le territoire des Pétrocoriens. Ils se rencontrèrent, et leur première pensée fut d'aller ensemble saluer sainte Marthe, l'hôtesse du Sauveur, à Tarascon. Ils y passèrent plusieurs jours dans de pieux entretiens. Avant de dire adieu aux deux évêques, Marthe fit promettre à Fronto de revenir pour ses funérailles. Puis les deux pontifes, qu'un même exil empêchait de rentrer dans leurs diocèses, allèrent à Toulouse pour voir leur ami saint Saturnin, élevé comme eux à l'école du Sauveur; mais déjà Saturnin avait cueilli la palme du martyre. Ils se séparèrent donc, pour retourner chacun vers son troupeau. En traversant le territoire des Nitiobriges, Fronto convertit un seigneur d'Agen avec un grand nombre d'idolâtres; on y trouve deux églises qui portent le nom de saint Front, l'une dans le canton de Duras, l'autre dans le canton de Fumel, érigées sans doute en mémoire de quelques faits miraculeux.

De retour à Vésone, Fronto eut la consolation de baptiser Squirius, le gouverneur converti, et lui donna le nom de Georges, en souvenir de son ami, l'apôtre du Velay. Un jour qu'il prêchait non loin des murs de sa ville épiscopale, tout à coup sa voix cessa de se faire entendre; son regard devint fixe; son corps, immobile; dans cette extase, il semblait en proie à la douleur; des larmes coulaient de ses yeux. Dominés par l'émotion de leur premier pasteur, les chrétiens la partagèrent bientôt; ils se répandirent en sanglots et en gémissements. Alors Fronto leur apprit comment il venait d'assister au crucifiement de saint Pierre, à Rome; en reconnaissance de cette révélation, et pour en perpétuer le souvenir, il voulut qu'une église fût bâtie en ce lieu même sous l'invocation de saint Pierre, et il en jeta sur l'heure les fondements; il existe encore une partie de cette construction, dite *Saint-Pierre-Lancy* ou *l'Ancien*.

L'heure était arrivée où sainte Marthe devait passer de ce monde au ciel. Raban-Maur raconte comment Fronto fut transporté de Vésone à Tarascon pour assister aux obsèques de l'illustre hôtesse du Sauveur. Un grand nombre d'anciennes liturgies approuvées par l'Église, entre autres celles d'Arles, de Marseille, de Lyon, de Tours, de Cologne, et les hagiographes les plus autorisés attestent ce fait merveilleux.

L'heure de sa mort fut révélée à Fronto par le divin Sauveur, un jour qu'il était à l'autel; au sortir de cette brillante vision, le pontife nomma Anian son successeur; et, prosterné dans le sanctuaire de Saint-Étienne, enveloppé d'une vive lumière, il rendit son âme à Dieu. Le même jour et à la même heure, Georges, l'ami de Fronto, célébrait les mystères sacrés dans son église de Velaunes; il vit son bienheureux collègue, accompagné d'une troupe d'anges, s'élever vers le ciel, le visage resplendissant de gloire. Georges révéla cette vision à ses ouailles et partit pour Vésone, où il rendit les derniers devoirs à son vénérable ami, qu'on ensevelit dans son oratoire de Notre-Dame, auprès des martyrs Frontaise, Séverin et Sévérian.

Tandis que Georges et Fronto confirmaient dans la foi les populations farouches et grossières, mais simples et droites, que Dieu leur avait données à instruire, Lin évangélisait le pays des Séquanes, des Helvètes et des Rauraques; il fixa son siége épiscopal à Vesontio, métropole politique de ces peuples. Le tribun Onasius le logea dans son palais; en récompense de cette hospitalité, Dieu lui accorda de se convertir à la religion chrétienne. L'apôtre changea la demeure tribunitienne en un oratoire sous le vocable de Saint-Étienne, protomartyr, en l'honneur de Jésus et de Marie. Chaque jour voyait croître le nombre de ceux qui sortaient des ténèbres de l'erreur pour entrer dans les clartés salutaires de l'Évangile. Dans le but d'arrêter ces progrès, les prêtres païens rehaussèrent l'éclat de leurs fêtes. Lin, toujours brûlant du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, entreprit de détourner les Séquanes de leur culte abominable; il se transporta en face de leur temple à l'heure du sacrifice; puis,

d'une voix vibrante : « Que faites-vous, mes chers enfants? leur dit-il; ces idoles de pierre et de cuivre ne méritent nullement vos hommages; c'est à Dieu seul, créateur du ciel et de la terre, que vous devez offrir des victimes; quittez donc ce culte sacrilége et acquiescez aux vérités que je vous prêche. » Ces paroles, qu'il prononça d'un ton ferme et hardi, furent comme un coup de tonnerre qui renversa l'une des colonnes du temple et réduisit en poudre les idoles. Les païens, témoins d'un si grand prodige, loin d'ouvrir les yeux à la lumière, s'endurcirent davantage dans leur aveuglement; ils se jetèrent tumultueusement sur l'intrépide prédicateur et le chassèrent de la cité. S'il faut en croire le P. Giry, ce missionnaire apostolique de la Grande-Séquanaise serait retourné à Rome pour succéder à saint Pierre, le 29 juin 66, dans le souverain pontificat. D'autres hagiographes ont rejeté comme fabuleuse l'identité de Lin fondateur de l'Église de Besançon avec Lin successeur immédiat du prince des apôtres.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que saint Lin fut envoyé à Besançon par saint Pierre, vers l'an 54 de l'ère chrétienne. Ferdinand Lampinet, conseiller au parlement de Besançon, qui composait, dans les premières années du XVIII^e siècle, sa *Bibliothèque séquanaise*, précieux manuscrit, se plaît à présenter l'opinion de l'apostolat de saint Lin comme constante de son temps. Avant lui, Girardot de Beauchemin, dans l'*Histoire de la guerre de dix ans;* Chifflet, dans le *Vesontio;* et les autres chroniqueurs jusqu'à Gollut, l'auteur des *Mémoires historiques de la république séquanaise,* s'en font également les champions. Reprenant ensuite les anciens catalogues des archevêques, on remonte jusqu'au XI^e siècle, jusqu'à l'archevêque Hugues I^er, un des plus grands prélats qui aient occupé le siége de Besançon.

La liturgie ne donne pas aux novateurs un démenti moins formel que l'histoire. Ainsi, l'office de saint Lin, tel qu'on le récitait à l'époque du changement imposé par le cardinal de Choiseul, et tel qu'il se voit encore dans le bréviaire d'Antoine-Pierre de Grammont, était du rit double; dans la légende des trois leçons du second Nocturne, se perpétuait la mémoire de la mission de saint Lin par saint Pierre. Du reste, le bréviaire d'Antoine-Pierre de Grammont ne faisait que reproduire l'ancienne tradition liturgique sur l'apostolat de saint Lin. Si l'on remonte les siècles, à l'aide de cet autre fil de la tradition, on retrouve la mention de cet apostolat dans les plus anciens bréviaires imprimés, puis dans les bréviaires manuscrits, notamment dans un exemplaire très-vieux cité par Lampinet; on arrive ainsi, sans interruption, une seconde fois jusqu'au XI^e siècle.

Quelques historiens francomtois, entre autres Dunod de Charnage, se sont flattés d'avoir prouvé que les fondateurs de l'Église de Besançon ne venaient pas de Rome, mais de l'Asie. Leurs principaux arguments, les plus péremptoires en apparence, sont un texte du rituel attribué à saint Prothade, et l'interprétation d'un passage du concile de Verdun-sur-Saône, célébré dans les premières années du XI^e siècle. Le rituel ou mieux le rubricaire de Prothade dit, il est vrai, que les habitants de Besançon arrivèrent à la lumière de la foi et connurent les voies du salut par le ministère des saints Ferréol et Ferjeux; mais, outre que cette assertion pourrait bien se concilier avec l'opinion favorable à l'apostolat de saint Lin, en recourant à la pensée de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens, » le rituel en question, non-seulement n'a aucun caractère d'authenticité, mais il porte même des marques visibles de supposition; ainsi, on y observe, non pas l'ancien rit gallican, mais le rit romain, établi sous Charlemagne; on y mentionne la consécration de l'autel de la cathédrale par le pape Léon IX en 1048; il ne peut donc pas avoir pour auteur saint Prothade, archevêque de Besançon au VII^e siècle.

Le second argument n'a pas plus de force. Les novateurs supposent qu'au concile

de Verdun-sur-Saône, l'archevêque de Lyon, se prévalant de la mission des saints Ferréol et Ferjeux par saint Irénée, voulait affirmer sa suprématie sur le siége de Besançon. Pour s'y soustraire, Hugues n'aurait rien imaginé de mieux que la fable de l'apostolat de saint Lin. Mais, sans parler de la violence faite au texte conciliaire, n'est-ce pas là transformer en faussaire un vertueux et savant prélat que le bienheureux Pierre Damien et le pape Léon IX honorèrent de leur amitié? C'est d'ailleurs outrager gratuitement sa mémoire. Hugues possédait une bien meilleure sauvegarde de ses droits, s'ils eussent été menacés, dans le témoignage du pape saint Léon le Grand, qui, en rétablissant l'archevêque Célidoine, déposé contre les règles canoniques par Hilaire d'Arles, avait déclaré, en 444, que le siége de Besançon ne reconnaissait d'autre primat que le souverain pontife.

A partir du xi^e^ siècle, on peut remonter sans obstacle jusqu'aux temps apostoliques, non plus à l'aide de documents écrits, mais au moyen de monuments archéologiques d'une autorité ni moins forte ni moins irréfragable. Par exemple, une des quatre colonnes du panthéon bisontin qui supportaient les quatre grands dieux adorés par nos ancêtres idolâtres n'a-t-elle pas été renversée par la parole foudroyante de saint Lin? Qu'il s'agisse là d'un miracle ou d'un symbole, il n'en est pas moins constant que le souvenir de la mission apostolique de saint Lin resta toujours uni, dans l'esprit des Francomtois, à ces colonnes dont la cité reproduisit l'image dans ses armes et dont Chifflet a décrit les restes, comme témoin oculaire, dans le *Vesontio*. Un autre monument du même fait est le baptistère de Saint-Lin, élevé sur l'emplacement donné à ce messager de saint Pierre par Onasius, tribun militaire, qui l'accueillit à son arrivée à Besançon. Tant que subsista l'antique baptistère, il porta le nom de l'apôtre. Lorsque, par suite du développement de l'édifice sacré, on lui substitua les fonts baptismaux de l'église métropolitaine de Saint-Jean-l'Évangéliste, on donna le nom de saint Lin à la chapelle qui les reçut, afin de conserver, dans ce monument de la régénération spirituelle, la mémoire de la primorité de son apostolat [1].

Une tradition non moins constante établit que Savinien et Potentien, envoyés par saint Pierre, évangélisèrent les Senons et devinrent les deux premiers évêques de la métropole qui devait pendant quatorze siècles compter le siége de Paris au nombre de ses suffragants. Bède le Vénérable, Raban-Maur, Adon, Usuard, Flodoard, le martyrologe d'Auxerre du x^e^ siècle, une prose d'Odoranne que le cardinal Mai a publiée dans son *Spicilége* romain; le vieux *Chronicon* de Saint-Pierre-le-Vif, deux légendes de saint Savinien, l'une du xi^e^ siècle à la bibliothèque nationale, l'autre du xii^e^ siècle à la bibliothèque de Troyes; le martyrologe de Sens, du xii^e^ siècle, Vincent de Beauvais, Bernard Guidonis, Pierre de Natalibus, Baronius, Surius, le *Promptuarium* de Camusat, le jésuite Binet, le bréviaire de l'archevêque Octave de Bellegarde, le bénédictin dom Mathoud, le P. Guichard, de Picpus, le chanoine Desguerrois, tous confirment l'apostolat de Savinien et de Potentien.

Ces deux missionnaires, auxquels saint Pierre avait adjoint Altinus, prêtre très-pieux et très-instruit, se dévouèrent à l'œuvre de la propagation de la foi chez les Senons. En passant par le Gâtinais, ils érigèrent à Ferrières un oratoire sous le titre de Notre-Dame-de-Bethléhem; ils y laissèrent leur compagnon pour diriger le petit troupeau que déjà leurs prédications avaient rassemblé. Dans la capitale des Senons, ils firent d'importantes conquêtes, entre autres Victorinus, leur hôte; Serotinus, de noble race, et Eodaldus, distingué par son éloquence. Ces nouveaux convertis, or-

[1] Travaux de l'Académie de Reims, années 1856-1857. *Origines des Églises de Reims, de Soissons et de Châlons*, par M. Ravenez.

donnés diacres, les secondèrent puissamment dans leurs fonctions sacrées. On dit que Savinien, en reconnaissance de ces heureux commencements, grava de son pouce, comme d'un burin, sur les murailles de la cité le signe de la croix; l'empreinte de cette consécration se voyait encore au XIV^e^ siècle, d'après le témoignage du célèbre Nicolas de Lyra. D'anciens hagiographes affirment que saint Pierre et saint Paul apparurent à Savinien, lui annoncèrent leur mort et lui ordonnèrent d'élever une basilique sous leur invocation; ils ajoutent que l'homme de Dieu, docile à cette mystérieuse injonction, fit construire Saint-Pierre-le-Vif sur les ruines d'un temple où, d'après deux inscriptions découvertes en 1735, Marcus Æmilius, flamine ou prêtre augustal, sacrifiait à la déesse Vesta. Cette église, agrandie dans la suite des siècles, fut dotée par Clovis, à la prière de sa fille Théodéchilde, qui y fonda un monastère. En outre, Savinien érigea trois chapelles au centre de la cité pour y rassembler le nombre toujours croissant des néophytes : une en l'honneur de Notre-Dame, l'autre sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, et la troisième sous le vocable de saint Étienne, protomartyr; ces trois chapelles, qui, par leur proximité, semblaient n'en former qu'une, s'absorbèrent l'une dans l'autre et furent le principe de l'église métropolitaine.

Les collaborateurs de Savinien se partagèrent la conquête des peuplades les plus importantes limitrophes des Senons. Altinus, Eodaldus et Adventinus allèrent évangéliser les *Aureliani* et les Carnutes; ceux-ci attachaient beaucoup d'importance à l'ancienne tradition selon laquelle leurs druides auraient enseigné qu'une Vierge devait enfanter et l'auraient honorée d'avance; les missionnaires n'eurent qu'à sanctifier ce culte druidique rendu à l'enfantement virginal de Marie. Leur zèle, libre des limites diocésaines qui n'existaient pas encore, s'étendit sur différentes parties du Parisis; ils s'avancèrent jusqu'à Cristolium, aujourd'hui Créteil, à trois lieues de Lutèce, sur la Marne; parmi ceux qui se convertirent en les entendant parler, on nomme surtout Agoard et Aglibert; ces deux néophytes se transformèrent eux-mêmes en apôtres; et leur exemple, appuyé par leur influence, trouva bientôt parmi leurs compatriotes un grand nombre d'imitateurs, qui répandirent leur sang pour Jésus-Christ. Ainsi se resserrait, à la lumière de l'Évangile, la vieille alliance dont les Senons et les *Parisii*, au dire de César, gardaient pieusement le souvenir. Le modeste bourg de Créteil a conservé religieusement la mémoire des liens sacrés qui le rattachent à l'Église de Sens, d'où lui vinrent les premiers rayons de la foi.

Potentien et Sérotin prêchèrent l'Évangile aux Tricasses; ils s'établirent à l'orient de Troyes, près de l'un des deux bras de la Seine qui enfermaient alors la ville. Leur premier soin fut de bâtir, au lieu même de leur demeure, un oratoire qu'ils dédièrent au Sauveur sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul; mais, chassés par les païens ameutés, ils retournèrent à Sens auprès de Savinien, qui leur prodigua toutes les effusions de sa fraternelle tendresse. Les Senons, obstinés dans leur polythéisme, demandèrent à grands cris la mort de ceux qu'ils appelaient des magiciens grecs. Severus, président du tribunal, condamna les missionnaires comme perturbateurs, les fit battre avec des verges armées de balles de plomb et jeter dans un affreux cachot. En allant au dernier supplice, Savinien, chef de l'héroïque cohorte, obtint de célébrer la messe dans la crypte de Saint-Sauveur; là il se démit des pouvoirs de l'épiscopat entre les mains de Potentien, son successeur. Les licteurs, qui souffraient impatiemment ce retard, se précipitèrent sur le pontife et le tuèrent à coups de hache. Victorinus, son compagnon, subit avec le même courage la décapitation, ainsi que son fils à peine âgé de sept ans. Potentien, Serotinus, Eodaldus lui survécurent quelque temps; la divine Providence les déroba aux poursuites du tyran, sans doute afin qu'ils fortifiassent les nouveaux fidèles dans la résolution de mourir pour Jésus-

Christ. Bientôt ils furent arrêtés; on les étendit sur des chevalets; on les transperça avec des aiguillons rougis au feu; on leur arracha les ongles des doigts; on leur trancha la tête. L'an 847, les corps de ces martyrs, inhumés dans la crypte de Saint-Sauveur, furent levés de terre par l'archevêque Wénilon, et transportés à Saint-Pierre-le-Vif. Vers la fin du IXe siècle, on cacha dans cette église abbatiale les restes de saint Savinien pour les soustraire à la fureur des Normands; on les en retira, l'an 1031, pour les enchâsser dans un reliquaire orné d'or et de pierreries, dû à la munificence de Constance, épouse du roi Robert[1].

Les principales Églises de la Gaule belgique, comme celles de la Celtique, se glorifient d'avoir eu pour fondateurs les disciples immédiats de saint Pierre. Les auteurs des *Gesta Trevirorum* assurent, de la manière la plus positive, que Sixte ou Xyste de Reims, Sinice de Soissons, Memmie de Châlons, Clément de Metz, Mansuet de Toul, vinrent dans la Transalpine, en société d'Eucher, par l'ordre du prince des apôtres. Telle est aussi l'opinion de Castillon dans sa *Chronologie sacrée de la Belgique*, de Gilles Boucher dans son *Belgium romanum*, du docteur Democharès de Monchy dans son livre *De Sacrificio missæ;* cette croyance était seule admise à Rome et par l'universalité des Églises de France, au XVIe siècle, puisqu'elle se trouve consignée à la fois dans le martyrologe de Baronius et dans le martyrologe gallican. Hugues de Flavigny, Vincent de Beauvais, le moine Adson, l'historiographe Flodoard, l'archevêque Foulques dans une lettre au pape Étienne V, Notker le Bègue et Raban-Maur dans leurs martyrologes, abondent dans le même sens. Dira-t-on que tous ces auteurs ont copié les légendaires, et qu'au delà du IXe siècle on ne découvre aucune trace de cette tradition? Deux faits démontrent le contraire. L'empereur Lothaire, écrivant au pape saint Léon IV en faveur de l'archevêque Hincmar, lui parlait de la prééminence de l'Église de Reims, parce qu'elle avait été fondée par saint Sixte, disciple des apôtres. Ce monarque pouvait, il est vrai, avoir adopté l'opinion de Raban-Maur; mais celui-ci la tenait de ses prédécesseurs dans l'abbaye de Fulde ou dans l'évêché de Mayence; en effet, elle existait deux cents ans avant lui. En voici la preuve : Dagobert II, exilé en Angleterre par Grimoald, maire du palais, revint en France et régna en Austrasie de 674 à 679. Adrien de Valois retrouva la trace de cet événement dans la Vie de saint Memmie, premier évêque de Châlons-sur-Marne. Dom Mabillon affirme que l'auteur de cette Vie devait être contemporain de Dagobert; ainsi, au VIIe siècle, l'Église de Châlons faisait remonter son origine à saint Pierre; or elle est très-certainement contemporaine de l'Église de Reims.

A l'autorité des livres on pourrait ajouter celle des monuments : on a découvert en 1738, sous la tour de l'église Saint-Martin, un hypogée antérieur à l'an 260; d'après l'iconographie chrétienne, il représente plusieurs scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament : par exemple, le Paralytique emportant son lit, le Sacrifice d'Abraham. On est fondé à dire que ce souterrain avait été creusé pour y déposer les restes de quelques chrétiens, à l'abri de tout outrage et de tout mélange avec des cendres profanes. Il a ce caractère des salles cubiculaires que l'on retrouve dans presque toutes les catacombes. Ces salles, habituellement privées du jour extérieur, étaient éclairées par des lampes suspendues à la voûte ou insérées dans de petites niches ou *loculi*. Quelques-unes recevaient aussi le jour par des ouvertures qui donnaient sur la campagne; on les appelait *cubicula clara*. La plupart de ces soupiraux n'ont été manifestement ouverts que dans des temps postérieurs aux persécutions, alors que l'Église naissante n'avait plus à craindre de célébrer publiquement ses fêtes; il est évident que si les catacombes avaient reçu la lumière extérieure par des

[1] *Les Vies de tous les saints de France*, par Ch. Barthélemy, tome I, page 238; années 1859, 1860.

jours multipliés, à l'époque où elles servaient de refuge aux chrétiens, ceux-ci n'auraient pas échappé, dans ces souterrains, aux recherches de leurs ennemis. La présence de ces *loculi* dans le caveau de Saint-Martin, à Reims, ferait supposer que le soupirail d'où lui venait la lumière n'avait été construit aussi qu'à une époque subséquente. Dans tous les cas, ne pourrait-on pas dire que ce caveau, placé près d'une voie longtemps appelée le Chemin des Martyrs, a été le berceau de l'Église de Reims? On y a trouvé, en effet, des cercueils fort anciens renfermant des cadavres qui portaient des marques de tortures; ils avaient la tête et les bras percés de grands clous.

L'évêque Sixte, Grec d'origine, et le prêtre Sinice, son compagnon, avaient fixé le centre de leur mission dans la métropole de la seconde Belgique, appelée par saint Jérôme la ville très-sainte, la ville très-puissante des Rèmes. Ils se tenaient à l'écart, évitant d'exciter des commotions populaires; ils épiaient le moment favorable pour insinuer peu à peu, dans l'âme des moins rebelles, les principes de la foi. Les démons, qui voyaient le culte des idoles menacé par la loi évangélique, suscitèrent des obstacles de tout genre à ces zélés missionnaires. Au bout de quelque temps, Sixte, s'apercevant que ses efforts auprès des Rèmes demeuraient sans résultat, jeta ses vues sur Soissons, seconde ville de la Gaule belgique. Les Suessions, qui étaient moins nombreux et jouissaient d'une moindre influence, se montrèrent plus dociles que les Rèmes. Sixte établit chez eux son siége épiscopal, et bientôt il se vit entouré d'une nombreuse chrétienté. Les Rèmes, apprenant les merveilles opérées chez leurs clients, regrettèrent d'avoir obligé par leur opiniâtreté Sixte à les abandonner : ils le rappelèrent au milieu d'eux. Le saint pontife se laissa toucher par leur repentir et leurs instances; il conféra le caractère épiscopal à Sinice, son fidèle coopérateur, qui devint ainsi le deuxième évêque de Soissons.

De retour à Reims, Sixte trouva les cœurs mieux disposés; il y fixa son siége épiscopal. A certains jours, les néophytes sortaient de la ville pour entendre les exhortations de l'éloquent prélat, en un petit oratoire qu'il avait érigé dans un faubourg, sur la voie Césarée, sous le vocable du prince des apôtres; c'était là qu'ils participaient au banquet eucharistique. Après la mort du bienheureux Sixte, Sinice consacra évêque Divitien, que l'on croit avoir été son neveu, lui confia l'église de Soissons, et prit lui-même possession du siége de Reims. Il continua et perfectionna l'œuvre qu'avait si bien commencée son prédécesseur; il fut enseveli à côté de lui, dans l'oratoire de Saint-Pierre; mais leurs reliques ont disparu dans la tourmente révolutionnaire de 1793 [1].

Leur vénérable voisin, Memmie, premier évêque de Châlons, cherchait avec une ardeur égale, dans la conversion des Catalaunes, le salut des âmes et la gloire de Dieu. Il était de la race des Memmius, fameuse dans l'antiquité pour avoir fourni au sénat des orateurs distingués, à la république des consuls intrépides, à l'empire des colonnes inébranlables. Ses prédications ne tardèrent pas à produire d'heureux fruits. Dès qu'il eut assez d'autorité pour déposséder les païens de leurs plus beaux temples, il consacra au vrai Dieu celui d'Apollon, sous l'invocation de saint Pierre, à la porte des Monts, et dédia celui de Jupiter à l'archange saint Michel, près de la porte des Vallées. Les druides, furieux, soulevèrent la populace contre le zélé pontife. Memmie, accablé d'outrages, assommé à coups de pierres, se retira dans le bois de Bruxères appelé depuis la Boissière ou le bois du Bauchet. Le diacre Donatien et le sous-diacre Domitien lui construisirent un ermitage avec des branches d'arbres. Tous trois y vivaient dans les larmes et les macérations, priant pour leurs

[1] *Les Petits Bollandistes, ou Vies des saints*, par l'abbé Guérin, tome IX.

aveugles persécuteurs, lorsque le fils unique de Lampas, gouverneur des Catalaunes, se noya dans la Marne en traversant le pont de Naud. Pour arracher au désespoir le père inconsolable, on ne trouva pas de moyen plus efficace que de faire venir auprès de lui Memmie, déjà célèbre par ses miracles. Le saint pontife ressuscita le jeune défunt par la vertu du signe de la croix. En mémoire de ce prodige qui fut le principe de la conversion des Catalaunes, le clergé a coutume de se rendre processionnellement, le lundi de la Pentecôte, sur le pont de Naud pour y chanter un *Te Deum*.

Poma, sœur de Memmie, attirée par la réputation de sainteté de son frère, franchit les Alpes pour venir l'aider dans la pacifique conquête des âmes. Pudentiana, fille du patrice Pudens qui reçut saint Pierre à son arrivée à Rome, et Manna, issue du sang royal de Bactius, se firent également les auxiliaires de Memmie, qui poussa ses courses apostoliques jusque dans le Perthois, où il convertit des légionnaires romains. Tantôt, comme Marie, elles méditaient les paroles de salut qui découlaient de la bouche de l'homme de Dieu; tantôt, comme Marthe, elles se faisaient les servantes des pauvres malades, qu'elles vénéraient comme les membres souffrants de Jésus-Christ; par cette union féconde de la vie active et de la vie contemplative, elles montèrent les degrés de la perfection religieuse jusqu'au jour où le céleste Époux les invita aux noces éternelles. En souvenir de la sœur de Memmie, l'hôpital de Châlons a toujours porté le nom de Sainte-Pome. On a bâti dans un des faubourgs, sous l'invocation de sainte Pudentienne, une chapelle sans cesse visitée par les pèlerins. On inhuma le corps de saint Memmie ou Menge dans son oratoire de Bruxères, autour duquel se forma un village qui prit son nom [1].

Dans l'*Histoire ecclésiastique de l'Écosse,* par Thomas Dempster, on lit que Mansuet ou Mansuy, venu à Rome avec la mère de sainte Pudentienne, l'Irlandaise Claudia, épouse de saint Pudens, fut envoyé par le prince des apôtres au territoire des Leukes, comme un flambeau lumineux, pour y dissiper les ténèbres de l'erreur. Le savant Adson, abbé de Montier-en-Der, l'auteur des *Actes des bienheureux Marianus et Mucheratus;* Usserius, dans ses *Antiquités des Églises britanniques;* Aventin, dans ses *Annales des Boïens;* le cardinal Baronius, et d'autres encore, admettent ce glorieux apostolat. Les Leukes fermèrent d'abord l'oreille aux sublimes vérités que Mansuet leur annonça. L'ouvrier évangélique n'en continua pas moins à semer la divine parole, attendant avec confiance le moment où il plairait au céleste agriculteur de mûrir la moisson. Il se logea hors de la ville dans une cabane de feuillage, et s'y livra aux exercices de la prière et de la méditation. Or un jour de grande fête, pendant que la cité de Toul s'abandonnait tout entière à la joie, le fils unique du prince tomba du haut des remparts dans la Moselle. La princesse, désolée, promit à Mansuet de renoncer aux faux dieux, s'il ressuscitait son cher enfant. L'apôtre fléchit le genou pour implorer la divine miséricorde : un souffle de vie ranima aussitôt les membres glacés du jeune cadavre; à ce spectacle, le prince, sa famille et toutes les personnes présentes embrassèrent la religion chrétienne. Le saint pontife, enhardi par ce succès, purgea la ville des superstitions païennes, et bâtit près de sa demeure un oratoire en l'honneur de saint Pierre; c'est là qu'après une longue vie, consumée dans les travaux de l'apostolat, il fut inhumé au milieu de son peuple en pleurs. Le chœur de l'église de la célèbre abbaye bénédictine de Saint-Mansuy couvrait le tombeau du bienheureux évêque. Le caveau, devenu une propriété particulière, renferme encore la pierre sépulcrale où l'apôtre est représenté

[1] *Discours de la vie, mort et miracles de saint Menje, premier évêque et apôtre de Châlons, en Champagne,* par Charles Rapine, religieux récollet. Année 1625.

en habits pontificaux terrassant le paganisme, avec un jeune enfant en prière à ses côtés. L'image du même enfant se voit encore sculptée au bastion de Saint-Mansuy.

Les Médiomatrikes, qui touchaient à la frontière septentrionale des Leukes, reçurent également au Ier siècle le bienfait de l'Évangile. L'étendue et la population de *Divodurum,* leur capitale, avaient engagé les Romains à en faire un des principaux siéges de leur puissance ; en sorte que, devenue leur alliée, elle avait acquis une nouvelle et plus grande importance comme principal foyer de leur domination dans la Gaule belgique. C'est ce qu'attestent des routes romaines, lesquelles y convergeaient de divers points. Les bénédictins de Saint-Vanne, dans leur *Histoire de Metz,* spécialement dom Cajot, dans ses *Antiquités de Metz,* font mention d'un palais dans l'intérieur de la ville, et, dans les faubourgs, d'un amphithéâtre et d'une naumachie qu'alimentaient les eaux de la Gorze ; ces eaux y étaient conduites par un aqueduc de vingt-deux kilomètres de longueur, passant à Jouy au-dessus de la Moselle, sur des arches d'une hauteur prodigieuse; ils parlent aussi d'un grand nombre de bas-reliefs, d'inscriptions lapidaires, de mausolées d'origine romaine, trouvés à Metz et dans les environs. Il est donc constant qu'au Ier siècle Metz était un point central des opérations des Césars dans la Gaule belgique, et que, dès lors, cette ville eut par là même des relations continuelles avec la capitale de l'empire; comment saint Pierre aurait-il négligé cette cité, une des plus considérables par son étendue et sa population?

Il est encore un ordre de faits qui prouve l'origine apostolique de l'Église de Metz : on a vu Crescent de Vienne, Valère de Trèves, avec Eucher et Materne, remonter le cours du Rhône, de la Saône et du Doubs, et descendre le Rhin pour évangéliser l'est et le nord-est de la Gaule. Or les Médiomatrikes s'étendaient de la Meuse au Rhin avec les Séquanes au midi et les Trévires au nord; ils occupaient donc toute l'Alsace inférieure, qui commence à Schlestadt; en effet, les anciens monuments démontrent que sur les bords du Rhin il n'habita aucun autre peuple entre les Séquanes et les Trévires, jusqu'à ce que l'invasion des Nemètes et des Vangions, peuplades germaines, eût refoulé les Médiomatrikes au delà des Vosges. Mais la tradition représente Materne, Eucher et Valère comme les apôtres de l'Alsace inférieure. Le souvenir de ces thaumaturges s'est conservé à *Elcetus* ou *Elcebus,* aujourd'hui le village d'Ell; ils ont donc évangélisé une partie de la cité médiomatricienne. Qu'est-ce qui empêche de dire que Clément, fondateur et premier évêque de l'Église de Metz, partit de Rome avec eux, sous la direction de saint Paul, dont Crescent était le disciple; et que, pendant que ses compagnons se dirigeaient sur Mayence, Trèves et Cologne, il traversa les solitudes des Vosges pour atteindre la capitale des Médiomatrikes? Les étymologistes du moyen âge n'avaient-ils pas cette idée, quand ils prétendaient que le nom de cette nation celtique provenait de ce que l'Église de Metz était la mère commune, *media mater,* entre les peuples de Trèves, de Toul et de Verdun? Cette tradition a été sanctionnée par les martyrologes, et reproduite notamment par Hugues de Flavigny, par Vincent de Beauvais, par Pierre de Natalibus, par Paul Warnefride, diacre d'Aquilée, par Pierre de Marca.

La mission de Clément ne fut pas sans obstacles au milieu des Médiomatrikes qu'il venait d'arracher aux extravagances et aux immoralités de l'idolâtrie; car il se vit réduit à rassembler le petit nombre des fidèles et à célébrer les saints mystères dans les cavernes de l'amphithéâtre, hors des murs de la ville. Ces cavernes servaient de repaire à une multitude de serpents qui faisaient des morsures venimeuses aux hommes et aux animaux domestiques. On rapporte que plusieurs personnes, atteintes par les morsures empoisonnées de ces reptiles, obtinrent leur gué-

rison du saint pontife. Ces miracles opérés par Clément, l'innocente simplicité de sa vie, la douceur de sa céleste doctrine, parurent aux Médiomatrikes des arguments d'une invincible éloquence; ils ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile; puis ils construisirent, près d'une fontaine limpide, une chapelle où Clément venait, accompagné du prêtre Céleste et du diacre Félix, célébrer la messe, prêcher et baptiser. Le corps du saint pontife fut inhumé dans ce modeste sanctuaire qu'il avait consacré sous l'invocation du prince des apôtres. La révolution de 1793 en dispersa les restes, sauf quelques ossements que l'église Saint-Martin de Pont-à-Mousson garde comme un trésor [1].

Ainsi tous les disciples de saint Pierre, héritiers de la même mission, dépositaires du même commandement, rivalisaient de zèle, à travers des alternatives de trêve et de persécution, chez les diverses peuplades de la Narbonnaise, de l'Aquitaine, de la Celtique, de la Belgique, partout où le souffle de Dieu les avait conduits. Les convertis de la veille étaient les prédicateurs du lendemain; les néophytes se transformaient en apôtres; d'autel en autel, de cénacle en cénacle, de la cellule de l'esclave à la chambre de l'affranchi, du palais du riche à la chaumière du pauvre, ils allaient et venaient sans cesse avec cette permanente ardeur d'hommes récemment délivrés et purifiés, qui se sentaient tous missionnaires de la délivrance et de la pureté. Les copies multipliées des épîtres de saint Paul, les lectures communes des évangiles transcrits sur des lambeaux de papyrus suppléaient à l'absence des homélies; mais l'enseignement oral prédominait alors sur l'enseignement écrit; par les réunions sacrées, par les agapes qui les suivaient, par les visites d'évêques, par la rencontre des frères éloignés, par l'hospitalité même que recevaient les voyageurs, les proscrits, les confesseurs de la foi, l'enseignement oral était continuel; jamais propagande quelconque, intellectuelle, morale ou religieuse, n'avait ainsi pénétré dans les masses; aussi la prédication du christianisme perçait l'ombre de bien des consciences, rencontrait bien des pressentiments, satisfaisait à bien des aspirations latentes, faisait bien des néophytes qu'on ne prévoyait pas, et qui ne se révélaient pas tout d'abord. Nulle époque peut-être ne représente mieux que celle-ci le caractère aimant, naïf, poétique même de ces chrétientés encore adolescentes que le péril, en les forçant de se replier sur elles-mêmes, avait rendues plus intérieures et plus innocentes; le parfum de leurs vertus était devenu comme celui des fleurs à peine écloses, d'autant plus suave qu'il s'évaporait moins; ce n'était pas encore le temps des grands génies et des illustres docteurs, c'était le temps des imaginations pures et des âmes candides.

Quelle différence entre cette petite société naissante où germaient toutes les vertus et la grande société antique où s'étalaient tous les vices! Quel contraste entre cette obscure révolution morale qui régénérait laborieusement, mais pacifiquement le vieux monde, et les éclatantes révolutions de palais qui hâtaient à leur insu la décrépitude du colosse romain en proie à une double décadence : l'une, matérielle et politique, bien grave, puisque c'était la race même qui s'altérait et faisait défaut; l'autre, intellectuelle et morale, également profonde, puisque c'était la corruption païenne arrivée à son paroxysme! Qu'on se rappelle, comme cause ou comme effet de cette double décadence, la série, non pas de princes, ni même de tyrans, mais de fous sanguinaires d'une espèce à part, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Othon, Vitellius, hideuses monstruosités qui se succédèrent sans relâche comme des champignons vénéneux sur une terre insalubre, jusqu'à l'époque où, les guerres civiles

[1] *Dissertation sur l'origine apostolique de l'Église de Metz,* par l'abbé Chaussier, dans le tome XCV de la Patrologie de l'abbé Migne.

qui suivirent la chute du parti néronien étant enfin apaisées, Vespasien s'assit paisiblement sur la chaise curule des Césars.

L'empire ne respira pas longtemps : ce furent les provinces transalpines qui donnèrent aux légions le signal de la révolte; les Gaulois étaient d'une âpre et difficile nature, embarrassante pour les Césars, quand ceux-ci manquaient de pudeur, de mesure ou de dignité. Déjà sous Tibère l'Éduen Sacrovir et le Trévire Florus avaient cherché à ranimer quelques étincelles d'indépendance nationale, en blâmant hautement l'accroissement des impôts, l'énormité des usures, l'orgueil et la dureté des généraux romains. Sous Néron, les vieilles races celtiques s'étaient indignées à entendre le propréteur Vindex, descendant des anciens rois d'Aquitaine, parler de ce virtuose couronné qu'il avait vu déclamer sur la scène : Arvernes, Séquanes, Viennois, toutes les peuplades du centre de la Gaule avaient levé l'étendard de la rébellion. Sous Vespasien, le Batave Civilis, d'un esprit plus hardi et plus vaste dans ses plans que les autres, n'ambitionnait rien moins que de fonder un puissant empire dont les Gaules seraient la tête : toutes les provinces d'au delà des Alpes étaient en armes; la prophétesse Velléda, du haut de la tour inaccessible où elle résidait invisible, soulevait les populations comme par enchantement; les druides, sortant de leurs sombres retraites, annonçaient la ruine de Rome et l'incendie du Capitole. Mais l'heure suprême de Rome et du Capitole n'avait pas encore sonné. Vainement Civilis coupait sa chevelure teinte de rouge, cette chevelure qu'il avait juré de laisser intacte jusqu'à l'affranchissement de son pays; vainement le Trévire Classicus, revêtu des insignes du commandement en chef, recevait le serment des légions; vainement le Lingon Sabinus se faisait saluer du titre de César des Gaules; l'empire gaulois n'était qu'un fantôme.

Parmi les victimes de ce mouvement insurrectionnel, la plus regrettable, ce semble, fut Julius Sabinus, sénateur de la cité des Lingons. Vaincu, dit Plutarque, il lui eût été facile de se sauver chez les Germains; mais il avait une jeune femme, Éponine, qu'il ne pouvait emmener et qu'il n'avait pas le cœur d'abandonner; il se réfugia dans sa villa, où existaient des souterrains connus de lui seul et de deux affranchis; il chargea son confident le plus intime, Martialis, de répandre le bruit qu'il s'était empoisonné, et, pour expliquer la disparition de son corps, d'incendier la villa. Éponine elle-même y fut trompée; quand Martialis lui annonça le suicide de son mari, elle demeura trois jours et trois nuits prosternée contre terre, refusant toute nourriture. Sabinus, instruit de cette douleur inconsolable, en eut pitié; il fit dire à Éponine qu'il vivait encore. Elle continua néanmoins à porter le deuil de son époux et à le pleurer le jour devant le public; mais elle le visita de nuit dans sa retraite ; pendant sept mois elle descendit chaque nuit dans ce caveau pour y retrouver son mari; elle essaya même de l'en faire sortir, lui rasa la barbe et les cheveux, entoura sa tête de bandelettes, le déguisa et le conduisit, enveloppé d'un paquet de vêtements, dans sa ville natale. Bientôt cette demeure lui sembla trop dangereuse; elle ramena son cher Sabinus vivre dans le souterrain, jusqu'au jour où tous deux furent découverts et livrés à l'implacable vengeance de Vespasien.

Il est vraisemblable qu'à ce dévouement conjugal l'influence de la morale évangélique ne demeura pas étrangère. Éponine n'était peut-être pas chrétienne, mais elle avait le christianisme autour d'elle ; grâce à ce salutaire voisinage, la famille païenne s'ennoblissait, s'épurait, se modelait peu à peu sur la famille chrétienne par l'imitation involontaire de ces pieux époux que les persécutions retenaient captifs dans les galeries souterraines des catacombes; c'est par cette contagion de l'exemple surtout, c'est par l'aide, non appelée sans doute et non acceptée du christianisme, mais par son aide, que s'expliquent à cette époque, malgré les vices

effroyables qui les couvraient de souillures, l'enfance plus respectée, la femme plus honorée, la paternité plus sérieuse. On a dit mille fois l'histoire de cette infortunée famille lingone où apparaît comme un reflet du christianisme, mais sans expliquer pourquoi Vespasien fut si cruel. La dynastie flavienne était une dynastie de parvenus; elle s'était installée sur la chaise curule impériale que nulle loi sans doute n'avait déclarée héréditaire, mais sur laquelle, seuls pendant un siècle, les héritiers plus ou moins directs de Jules César s'étaient assis. A Rome, Vespasien ne trouvait pas de sujet d'inquiétude; la parenté césarienne était éteinte, sauf une femme, Junia Calvina, descendante d'Auguste. En Gaule, au contraire, le lingon Sabinus s'était fait proclamer empereur; de plus, à tort ou à raison, il s'était porté comme arrière-petit-fils, bâtard, il est vrai, mais enfin comme descendant de Jules César. Il y avait donc au cœur de Vespasien la jalousie d'une dynastie nouvelle qui poursuivait avec méfiance les restes, même douteux, de l'ancienne famille : acte abominable aux dieux et aux démons, dit Plutarque, et qu'allaient punir la mort prochaine de Vespasien l'an 79, la fin prématurée de Titus l'an 81, le règne honteux de Domitien, 81-96.

Ce dernier révéla par quelques bizarreries, puis par des crimes, le caractère capricieusement cruel et débauché qu'il avait voilé d'hypocrisie, mais non pas dompté. C'était le même maniaque nerveux qui, enfant, se plaisait à tuer des mouches en les torturant; plus tard il faisait des mémoires de Tibère son unique lecture et se consolait dans de secrètes orgies de l'éloignement où son père le tenait des affaires publiques. A peine investi de la puissance suprême, il rassemblait solennellement le sénat pour décider de l'assaisonnement d'un turbot, rétablissait les jeux de Néron, s'amusait à scruter les souffrances des gladiateurs; puis c'étaient des chasses aux flambeaux, des batailles navales, des festins et des loteries à discrétion; le lugubre se mêlait à ces plaisirs frénétiques : un jour Domitien invitait les pères conscrits à sa table, dans un immense sépulcre, au milieu des appareils de la tombe, avec des lampes funéraires, des ornements noirs, des esclaves représentant les ombres et servant les mets tels qu'on les offrait aux morts. Pour comble de folie, il se déclara dieu et se fit appeler maître, titre qui ne se donnait que par les esclaves à leur possesseur.

Il ne lui manquait plus que de persécuter les chrétiens; il sembla y avoir été amené par une pensée purement fiscale et par la crainte de perdre sa couronne; il enjoignit aux gouverneurs des provinces, par les ordres les plus sévères, de les traiter comme des ennemis de l'empire, qui répugnaient à payer le tribut de deux drachmes par tête pour la réédification du Capitole, ou comme des renégats du judaïsme, qui espéraient par là échapper aux impôts qui accablaient les Juifs. Comme cette persécution avait pour point de départ la poursuite d'un impôt exigible partout, il est à croire qu'elle fut générale : le sang coula de tous côtés, même dans le palais impérial.

Parmi les victimes qui souffrirent alors pour la foi dans les Gaules, on compte, outre plusieurs d'entre les hommes apostoliques qu'y avait envoyés saint Pierre, le jeune Marcel et Anastase son compagnon. Marcel était parti de Rome avec Anastase pour aller, chez les Tolosates, rejoindre Marcellina sa mère, et l'évêque de Toulouse Saturnin, son frère; il avait suivi la vallée du Rhône jusqu'à Lugdunum; puis il avait continué sa route du côté de l'Aquitaine, jusque sur le territoire des Bituriges; il était arrivé au bourg d'*Argentomagus*, aujourd'hui Saint-Marcel, lorsque, épuisé par les fatigues du voyage, il entra dans une hôtellerie pour demander un peu de vin. L'hôtesse n'en avait qu'une toute petite bouteille; mais voilà que Marcel verse la petite bouteille dans de grands vases, que l'on montre encore (ce sont les mêmes,

si l'on en croit la tradition; le fait est qu'ils sont antiques, que ce sont de véritables poteries gallo-romaines); et aussitôt ils furent miraculeusement remplis de vin, que le jeune apôtre distribua à la multitude de ceux qui crurent en Jésus-Christ. Une femme, ajoute la vieille légende, avait un fils âgé d'environ trois ans, aveugle, boiteux et muet. « Seigneur, dit-elle à Marcel, je vois en vous la figure d'un ange; je vous supplie de rendre à la santé mon fils par vos prières; je crois en votre Dieu, par lequel vous pouvez obtenir ce que vous lui demanderez. » Marcel, dès qu'il vit la foi de cette femme, lui dit : « Apportez votre fils devant moi. » Il le prit sur ses genoux, et, lui imposant les mains, il priait le Seigneur Jésus; à peine eut-il achevé sa prière, que l'enfant ouvrit les yeux, recouvra la parole et marcha droit à sa mère, qui l'emmena sain et sauf en louant Dieu.

Un homme du nom de Tranquillus dénonça Marcel au préteur Heraclius, qui résidait en cette contrée. Le magistrat romain cita Marcel à son tribunal : « Tu cherches à me tromper, lui dit-il; tu prétends rendre la parole aux muets; tu méprises le culte d'Apollon; qu'est-ce que ton Dieu ? — J'adore Jésus-Christ, notre Sauveur. Ceux que vous appelez des dieux n'en sont pas; ils sont la perte des âmes qui croient en eux. » Le préteur, enflammé de colère, le fit étendre sur un chevalet, puis frapper de coups. « L'empereur ordonne à tous ses officiers, dit-il, de livrer les chrétiens aux plus cruelles tortures; ta jeunesse m'inspire de la pitié; sacrifie à Apollon, à Hercule, à Diane, mère des dieux, je t'épargnerai de tels supplices. — Je ne crains pas vos supplices; n'ai-je pas, pour me soutenir, la foi que j'ai reçue au baptême? » A ces mots, les licteurs d'Heraclius jetèrent sur lui une pierre énorme. Marcel ne fut pas même blessé. Alors on l'attacha sur un gril au-dessus d'un grand feu. Marcel y resta quelque temps sans se plaindre. « Allons, dit-il à Heraclius, ma chair est cuite; faites-vous servir, et mangez. — Par le dieu du soleil ! s'écria le préteur, je te ferai périr dans les souffrances les plus inouïes, si tu refuses de sacrifier; mais si tu y consens, je te constituerai ici le second après moi. — Puisque vous voulez que je sacrifie à vos dieux, assemblez les grands et les prêtres; que tous soient témoins du sacrifice. » Le préteur se hâta de réunir une nombreuse assemblée. Marcel entra dans le temple; aussitôt les statues tombèrent de leurs piédestaux et furent brisées. « Fuyez, dieux du paganisme, s'écria le jeune confesseur de la foi; descendez dans les profondeurs de la terre avec votre père le démon. » Le préteur, en courroux, ordonna de l'attacher, de le frapper violemment et de le plonger dans une chaudière où l'on faisait bouillir du soufre, de la poix, de l'étoupe et du bitume. La flamme enveloppa Marcel sans le brûler[1].

« La protection du Ciel est sur cet homme, s'écrièrent les spectateurs; il a vaincu tous les tourments ! » Heraclius lui-même commençait à s'alarmer; il jeta Marcel dans un cachot, puis le fit conduire sur une montagne voisine, où celui-ci fut décapité le 29 juin 95. Anastase refusa, comme son héroïque compagnon, de sacrifier aux idoles; il périt sur le chevalet. Les noms glorieux de Marcel et d'Anastase, celui d'Heraclius, le préteur romain, vivent encore dans les souvenirs populaires des bords de l'Indre. La tour d'Héracle, cette tour qui, dit-on, portait à son frontispice l'effigie d'un taureau et la devise de Jules César : *Veni, vidi, vici,* était célèbre au moyen âge. Le nom de saint Marcel fut donné à une bourgade située près de l'emplacement où il endura le martyre. C'est dans la magnifique église de cette paroisse que reposent les reliques des deux confesseurs. On voit encore la crypte qui abrita leurs corps mutilés. Les ossements de saint Marcel sont renfermés dans un reliquaire,

[1] *Nova Bibliotheca manuscriptorum,* par le P. Labbe, tome II, p. 427. — *Histoire du Berry,* par Raynal, tome I, p. 137. Édit. 1844.

petit chef-d'œuvre décoré des plus riches émaux, de l'époque romano-byzantine. L'église de Saint-Marcel était un prieuré considérable qui dépendait de l'abbaye de Saint-Gildas, près Châteauroux.

Les chrétiens ne se révoltèrent pas contre l'ignoble et cruelle tyrannie de Domitien et de ses lieutenants; mais les philosophes, les chambellans, l'impératrice elle-même s'en lassèrent : ils se crurent désignés à la mort; leurs noms étaient sur le livret où le tigre couronné marquait ses victimes; tous conspirèrent contre leur ennemi commun. Domitien, qui cherchait partout des horoscopes et, dans sa peur superstitieuse, tuait les devins qui lui prédisaient malheur, n'évita pas le poignard des conjurés, l'an 96. A la vertu païenne, représentée par les Flaviens, succéda la philosophie des Antonins; c'était par un assassinat qu'elle s'emparait de la pourpre, en la personne du vieux Nerva, digne prédécesseur de Trajan et de Marc-Aurèle, plus irréprochable qu'eux peut-être, parce qu'il régna moins longtemps (96-98).

Cependant un autre pouvoir se transmettait sans conteste, avec une régularité surhumaine, en présence du paganisme triomphant, au centre d'une société décomposée par le sensualisme et l'orgueil, dans la ville des Césars et du Panthéon. Le bâton pastoral avait déjà passé de saint Pierre à saint Lin, de saint Lin à saint Clet ou Anaclet, de saint Anaclet à saint Clément; ces souverains devaient paraître bien obscurs en face des éclats de renommée dont Néron, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva remplissaient le monde; leur humble sainteté était la seule couronne qui parât leurs cheveux blancs et illuminât leur front; mais combien leur royauté était grande aux yeux de qui savait ce que vaut la foi !

---

# CHAPITRE V

## TROISIÈME GROUPE DE MISSIONNAIRES DE LA FOI DANS LES GAULES OU SAINT DENYS ET SES COMPAGNONS

Point central de la controverse relative à la mission de saint Denys par le pape saint Clément : Hilduin et ses Aréopagitiques. — Triple question qui surgit à ce sujet. — Première question : à quelle époque saint Denys est-il entré dans les Gaules? — Argument préjudiciel tiré du *Liber pontificalis* et du *Pasteur* d'Hermas. — Tous les monuments de la tradition, de la liturgie, tous les actes des chancelleries mérovingiennes et carlovingiennes, le martyrologe romain, le concile de Paris tenu en 825, confirment la mission de saint Denys dans les Gaules sous le pontificat de saint Clément. — Deuxième question : identité de saint Denys de Paris et de saint Denys l'Aréopagite établie par un ensemble de preuves décisives. — Troisième question : authenticité des écrits de saint Denys l'Aréopagite. — Division de ces écrits en trois parties. — Réfutation de l'opinion qui les prétend invraisemblables. — Preuves intrinsèques de leur caractère authentique et témoignages de la tradition. — Les conditions dans lesquelles vécut saint Denys impriment une certitude morale à cette chaîne de témoignages. — Courses apostoliques de saint Denys. — Ses prédications dans le Parisis. — Son martyre. — La pieuse Catulla recueille précieusement les restes mortels de ce saint. — Monuments qui perpétuent le souvenir du premier apôtre de Paris.

Deux groupes, les amis du Sauveur, débarqués miraculeusement sur les plages de la Provence, et les sept évêques envoyés par saint Pierre avec leurs compagnons, avaient commencé l'établissement du christianisme aux principales stations des grandes voies romaines d'au delà des Alpes. Les successeurs du prince des apôtres

en suivaient avec une sollicitude paternelle la marche progressive; ils applaudissaient à ses succès, s'inquiétaient de ses dangers, se tenaient prêts à lui venir en aide autrement que par des vœux et des prières. De leur côté, les ouvriers évangéliques de la Gaule, toujours pourchassés par les sectateurs du druidisme et du polythéisme, se voyaient réduits à l'impuissance de porter régulièrement des secours religieux à leurs néophytes, qui, fervents comme on l'était alors, déploraient les privations qu'il leur fallait subir, faute d'un clergé local; ils tournaient souvent leurs pensées et leurs regards vers les successeurs de saint Pierre; non contents de demeurer avec eux en communion de doctrine et de charité, ils entretenaient une correspondance active avec ces pontifes qu'ils vénéraient comme leurs pères et leurs maîtres; ils comptaient sur eux, ils savaient que leur voix éveillait dans le cœur des papes un écho de profonde sympathie, et qu'ils y trouveraient, avec une efficace intercession auprès de Dieu, des conseils, des encouragements, des consolations au besoin. Grâce à ces relations épistolaires, les premiers pasteurs de la Gaule, rameaux détachés de l'Église romaine, conservèrent dans toute sa pureté la séve qu'ils avaient puisée dans son sein; ils s'efforçaient d'en augmenter la vigueur et la puissance pour le développement et la consolidation de leur œuvre, lorsque arriva un troisième groupe d'hommes apostoliques sous la direction de Denys l'Aréopagite; il était envoyé par le pape saint Clément, coopérateur de saint Paul et successeur de saint Pierre. Quelques-uns des vaillants missionnaires de la Gaule avaient-ils succombé prématurément aux dévorantes fatigues de l'apostolat? L'abondance de la moisson évangélique rendait-elle insuffisant le nombre des ouvriers alors présents sur le terrain? Ou bien encore, le gnosticisme se disposant à envahir les provinces transalpines, les périls qui allaient surgir de ce côté-là réclamaient-ils des athlètes d'un nouveau genre? Il est probable que ces différents motifs influèrent sur la démarche du bienheureux Clément.

Rome, douée d'une inépuisable énergie conforme à ses destinées immortelles, ne se contentait pas d'adjoindre des prêtres et des diacres aux évêques missionnaires; elle leur donnait ses chrétiens les plus vaillants, ses fils les plus dévoués pour leur servir de compagnons dans leurs voyages et dans leurs travaux. Les uns étaient réservés aux fonctions du ministère pastoral; les autres, simples fidèles, se rendaient chez les barbares, dans les régions lointaines, avides d'appuyer la parole des évêques ou des prêtres par leurs exemples, par leurs exhortations et surtout par leur martyre. C'est ainsi que les documents ecclésiastiques les plus recommandables montrent Denys l'Aréopagite environné d'une illustre pléiade de citoyens romains qui se répandirent parmi les peuples voisins du Parisis, et qui, presque tous, arrosèrent de leur sang la terre où ils avaient planté la croix de Jésus-Christ. Certes Rome pouvait être fière de cette nouvelle phalange d'héroïques soldats : ils partaient, non plus pour lui conquérir violemment des pays ou des peuples; ils s'étaient enrôlés sous un drapeau pacifique pour toucher les cœurs, soumettre les intelligences, gagner les âmes; les faisceaux consulaires ne précédaient pas leur marche; ils n'étaient point revêtus de la pourpre romaine, et les aigles ne les couvraient pas de leur ombre; la croix seule brillait dans leurs mains bénissantes, et ils allaient confiants dans la force de l'Évangile.

Denys, le premier et le plus illustre entre tous, donna ses ordres; il partagea la Gaule belgique entre ses disciples, comme autrefois saint Pierre avait divisé le monde entre les apôtres. A sa parole, Lucien alla prêcher l'Évangile aux Bellovaques, Piat ou Piaton aux Nerviens, Regulus ou Rieul aux Silvanectes, Taurin aux Éburovices, Sanctin aux Meldes, Ursin aux Bituriges, Nigaise aux Vellocasses, Caraunus ou Chéron aux Carnutes, Julien aux Cénomans, Latuin aux *Essui*

ou Osismiens, Exupère ou Spire aux Bajocasses ou Badiocasses, Eutrope aux Santones, Firmin aux *Ambiani*, Eugène aux peuples de l'Hispanie. Les traditions locales rattachent la mission de tous ces conquérants évangéliques à l'apostolat de saint Denys; peut-être pourrait-on joindre à cette glorieuse milice plusieurs autres martyrs ou confesseurs de la foi. Du reste, en réunissant dans un même groupe et sous la direction du fondateur de l'Église de Paris tant de vénérables personnages, on ne prétend pas soutenir que tous soient arrivés en Gaule simultanément et dans les mêmes circonstances. Comme il paraît hors de doute que l'épiscopat de saint Denys dura trente ans et au delà, on est fondé à croire que les hommes héroïques qui ont voulu partager ses travaux sont venus successivement le rejoindre, tantôt seul à seul, tantôt plusieurs ensemble, et qu'ils se sont répandus, d'après ses conseils, dans les contrées où l'Évangile avait pu être annoncé précédemment, mais où Denys ne lui connaissait pas d'établissement stable.

Cette célèbre mission de saint Denys soulève trois questions capitales : A quelle époque le premier évêque de Paris est-il entré dans la Gaule? Celui-ci est-il saint Denys l'Aréopagite? Les ouvrages attribués à ce dernier sont-ils authentiques?

D'abord qu'était-ce qu'Hilduin, auteur des *Areopagitica*, point central de cette controverse? Hilduin, frère du comte de Périgueux et d'Angoulême, était allié à la famille royale. Il fut un des plus brillants disciples du célèbre Alcuin. A l'école du palais, fondée par Charlemagne, il se lia d'une étroite amitié avec Raban-Maur, Lupus de Ferrières, Agobard, archevêque de Lyon, le poëte Walafride Strabon, moine de Fulde, les hommes les plus distingués de son temps. Il renonça de bonne heure à toutes les espérances mondaines pour prendre l'habit monastique à Saint-Denis. Bientôt l'élection des religieux l'appela au gouvernement de cette illustre abbaye de bénédictins. Louis le Débonnaire lui-même, rendant justice à Hilduin, lui avait donné, dès l'an 823, le titre envié d'archichapelain du palais impérial, dignité équivalente à celle de grand aumônier. Le lendemain de cette nomination, le palais d'Aix-la-Chapelle, où elle avait eu lieu, entendait sous ses voûtes les vers suivants : « C'est Aaron qui nous apparaît au faîte des honneurs ecclésiastiques, disait le poëte Walafride Strabon à la louange d'Hilduin; la robe du grand prêtre hébreu était de pourpre, et à ses franges étaient suspendues des grenades et des clochettes d'or. Les grenades sont l'emblème de la foi d'Hilduin; les clochettes d'or sont les enseignements du salut, qu'il fait retentir à nos oreilles. Père saint, si mes chants pouvaient avoir la douceur du miel, le parfum et l'éclat des roses, ils seraient encore indignes de l'éminence de vos vertus. » Lupus de Ferrières écrivait au nouveau dignitaire : « Je sais que la noblesse de votre caractère et la probité de vos mœurs sont au-dessus des faveurs de la fortune et résisteront à ses caresses. C'est pour étendre ses bienfaits à un plus grand nombre que le Tout-Puissant vous confie la distribution des aumônes royales. Pour moi qui vous aime, je compte que la dignité nouvelle dont vous êtes revêtu vous sera d'autant plus longtemps conservée, que vous l'exercerez avec toute la charité d'un ministre de Dieu. » Frothaire, évêque de Toul, lui écrivit vers la même époque pour lui témoigner le désir de le revoir et de jouir de ses doctes entretiens : « Je voudrais assister aux solennités de votre monastère, dit-il, pour y profiter de vos enseignements spirituels et orner mon âme des salutaires parures de la sainteté. Il ne m'est plus donné d'être présent corporellement à ces pieuses splendeurs; mais avec quelle joie ineffable ma pensée aime à se reporter au milieu de vous! Je m'efforce de marcher sur vos traces; je cite votre exemple comme un modèle à suivre à tout ce qui m'entoure. » A ces témoignages contemporains qui ne font pas moins l'éloge de la vertu que du savoir d'Hilduin, il serait superflu de joindre les paroles d'admiration prononcées par son dis-

ciple Hincmar, archevêque de Reims, et celles d'autres personnages qui furent les lumières principales du IXe siècle. Hilduin réunissait donc toutes les qualités nécessaires pour remplir avec succès la mission que lui confia Louis le Débonnaire. Son caractère le mettait à l'abri de tout soupçon d'imposture, comme sa science le défendait contre le reproche de montrer une crédulité aveugle; sinon il faudrait renoncer à vouloir juger un écrivain d'après le témoignage de ceux qui l'ont vu et connu[1].

En 836, Louis le Débonnaire, solennellement réhabilité par une assemblée de prélats et de seigneurs, après une détention de trois ans dans un cachot d'Aix-la-Chapelle, vit, dans le fait de sa restauration inespérée, une preuve de la protection spéciale de saint Denys, dans l'abbaye duquel le sceptre de Charlemagne lui avait été rendu. Il voulut consacrer le souvenir de ce grand événement par un monument public de reconnaissance envers son protecteur céleste; dans ce but, il écrivit à Hilduin pour le charger de rédiger la vie du premier apôtre du Parisis, d'après les anciennes archives de l'Église de Paris et à l'aide des renseignements fournis par les ouvrages des Grecs. L'abbé de Saint-Denis se mit à l'œuvre; il s'entoura de tous les documents, grecs ou latins, qu'il put recueillir. Lui-même nous apprend, dans ses deux épîtres adressées à Louis le Débonnaire et à tous les fidèles catholiques, qu'il a puisé aux vieilles archives de son abbaye; qu'il a compulsé les anciens missels, les martyrologes, les recueils d'hymnes; qu'il s'est appuyé sur des relations écrites à une date bien antérieure, comme celles d'Aristarque le Chronographe et de Visbius; enfin qu'il a prêté une attention toute particulière aux livres des Grecs. C'est à l'aide de ces divers matériaux que le savant et vertueux Hilduin glorifia la mémoire de saint Denys par ses *Aréopagitiques*, en prouvant la mission de ce fondateur de l'Église de Paris, son identité avec l'Athénien et l'authenticité de ses écrits.

La première question relative à l'apostolat de saint Denys porte sur l'époque de son arrivée dans les Gaules. La mission de ce premier évêque de Paris remonte-t-elle réellement au pontificat de saint Clément? Il n'est plus guère possible aujourd'hui de concevoir un doute sérieux à l'égard de ce point de chronologie hagiographique. Un argument préjudiciel en faveur de cette opinion se tire du *Liber pontificalis*, consacré à saint Lin, et du livre du *Pasteur*, composé par Hermas, disciple de saint Paul. Le *Liber pontificalis* affirme que le pape saint Clément ordonna, durant les neuf ans de son administration, quinze évêques destinés à diverses Églises. Hermas, dans son livre du *Pasteur*, constate que saint Clément entretenait des relations fréquentes avec les nations étrangères. Ce double témoignage, émané, sans connivence possible, d'un auteur contemporain et d'un recueil éminemment traditionnel, a une portée immense. Pourquoi n'a-t-il jamais été invoqué dans les ardentes controverses relatives à nos origines chrétiennes? On niait la valeur historique du *Liber pontificalis*; on n'accordait au *Pasteur* d'Hermas qu'une assez mince autorité. La fixation définitive des fastes consulaires a rendu au *Liber pontificalis* un crédit qu'il n'aurait jamais dû perdre; et le manuscrit sinaïtique a restitué à la littérature chrétienne le texte grec du *Pasteur* d'Hermas; les indications contenues dans ces monuments sont donc précieuses malgré leur brièveté officielle. Or les quinze évêques ordonnés pour diverses Églises et envoyés par saint Clément, qui entretenait avec les nations étrangères les rapports commandés par sa charge, où furent-ils dirigés? Si l'on se reporte à l'organisation de l'Église primitive, on comprendra que les pontifes missionnaires consacrés par le pape Clément ne purent être

[1] Patrologie latine, édit. Migne, tome CXIX. *Walafridi Strabonis, Fuldensis, monachi, Opera. Lupi, abbatis Ferrariensis, Epistolæ.*

destinés aux contrées orientales. Là, en effet, on rencontre partout des Églises patriarcales ou apostoliques, des siéges métropolitains établis dans les chefs-lieux des provinces romaines. La hiérarchie ecclésiastique, développée en Asie et en Grèce parallèlement à la division civile adoptée depuis Auguste, suffisait aux progrès de la foi dans ces localités. Les quinze évêques ordonnés par saint Clément pour diverses Églises ne purent donc être envoyés que dans les contrées occidentales de l'Europe, dans les Gaules, en Germanie, aux îles Britanniques et en Espagne. L'Italie, directement évangélisée par saint Clément, ne devait évidemment pas figurer au nombre des nations étrangères dont parle Hermas. Quelles furent ces régions de l'Europe occidentale? Le *Liber pontificalis* ne les nomme pas; mais les données géographiques suppléent à son silence. C'était par la *via Aurelia,* aboutissant à Arles dans les Gaules, que les légions envoyées en Germanie, aux îles Britanniques, en Ibérie, se rendaient à leur destination respective. Les messagers de la foi durent suivre le chemin tracé par les conquérants. On peut donc conclure qu'ils traversèrent la Gaule; conséquemment, cette contrée dut être, après l'Italie, le premier théâtre des conquêtes de l'Évangile.

Toutes les traditions locales, tous les monuments particuliers, tous les martyrologes confirment cette conclusion; ils attestent d'une part que les Églises de l'Europe occidentale ont eu des missionnaires envoyés par saint Clément; ils affirment, d'autre part, que ces missionnaires avaient pour chef Denys l'Aréopagite. Pour convaincre les adversaires de ces deux propositions, il n'est pas nécessaire de citer en détail les Actes de saint Denys, composés au VIe siècle et reconnus comme authentiques par les Bollandistes; la Vie de sainte Geneviève, écrite en 530, par un contemporain anonyme que les savants bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* vantent comme un écrivain grave, judicieux, érudit, plein de piété; l'hymne de Fortunat, évêque de Poitiers, chantée à Paris pendant les trois ou quatre siècles qui suivirent le vénérable poëte; la légende de saint Sanctin de Meaux, mentionnée par Hincmar, archevêque de Reims et prise en considération par dom Mabillon; le diplôme de Thierry IV, dont les paroles attestent à la fois la mission de saint Denys par le pape Clément et l'antériorité d'une autre mission apostolique dans les Gaules; le testament de Pépin le Bref qui prouve que la chancellerie carlovingienne suivit la tradition des Mérovingiens au sujet du fait en question. Outre ces monuments et beaucoup d'autres qui tous attribuent au pape Clément la mission de saint Denys, on peut invoquer deux témoignages qui suffisent à eux seuls pour terminer la controverse : le martyrologe romain et le concile tenu l'an 825 à Paris.

Les martyrologes sont des calendriers ecclésiastiques où figurent, par chaque jour, les noms des martyrs, avec une brève indication de l'époque et du lieu de leur supplice; dressés dès l'origine sur les actes mêmes de chaque saint, l'usage en remonte au berceau de l'Église, dont ils forment, en quelque sorte, les fastes quotidiens; c'est le livre d'or des élus, qui ne sera clos qu'à la consommation des siècles. « Nous conservons avec soin, disait en parlant du martyrologe romain le pape Grégoire le Grand, nous conservons avec soin, réunis en un corps d'ouvrage, les noms de presque tous les martyrs inscrits à la date de leur passion; et chaque jour nous célébrons les divins mystères en leur honneur. » La liturgie était ainsi fondée sur les martyrologes; on comprend dès lors la valeur de ces monuments vénérables au point de vue de l'histoire ecclésiastique. Or le martyrologe romain oublia sa brièveté lapidaire pour dire amplement : « A Lutèce, naissance des martyrs Denys l'Aréopagite, évêque; Rustique, prêtre; Éleuthère, diacre; desquels Denys, baptisé par l'apôtre saint Paul, fut ordonné premier évêque d'Athènes; ensuite, venant à Rome,

il fut dirigé vers les Gaules par le bienheureux Clément pour y prêcher; après avoir poursuivi, pendant quelques années, fidèlement l'œuvre qui lui était confiée, il souffrit les genres les plus graves de tourments; puis, ayant été frappé par le glaive avec ses compagnons, il acheva son martyre. » Le missel et le bréviaire romains s'expriment avec la même précision et la même clarté. L'Église, pour ces faits, n'exige pas notre foi; mais qui ne voit l'ascendant qu'elle a le droit de prendre, par cette attitude ferme, explicite, sur notre raison? et quelle autorité humaine elle devient là même où elle ne veut pas être une autorité divine!

A cette tradition romaine qui, en réalité, à cette heure compte pour celle de toute l'Europe catholique, s'ajoute celle de la Gaule entière, qui, par l'organe de ses évêques réunis en concile à Paris, l'an 825, pour y traiter la question du culte des images, affirme la mission de saint Denys par le pape Clément. Un seul prélat, Modoin d'Autun, manquait à cette imposante assemblée; une maladie l'empêchait d'y prendre part. L'Église d'Occident était ainsi convoquée dans des conciles nationaux par le pape Eugène II, qui voulait transmettre aux empereurs iconoclastes de Constantinople l'attestation unanime de la foi latine du culte des images. Le point dogmatique fut soumis à une discussion rigoureuse; quand la vérité eut été clairement établie, les vénérables Pères rédigèrent en commun l'expression de leur foi, dans une lettre adressée par eux au souverain pontife. « Cette vérité, disent-ils, nous a été transmise par nos pères, elle est arrivée en droite ligne jusqu'à nous, depuis le bienheureux Denys, envoyé dans les Gaules par le bienheureux Clément, premier successeur de Pierre apôtre... » Cette lettre, conciliaire, parfaitement authentique, n'a pas le caractère d'un témoignage isolé. Les conciles, comme toutes les grandes assemblées délibérantes, n'adoptent un texte collectif et ne le sanctionnent par leurs suffrages qu'après une discussion minutieuse où chaque parole a été l'objet d'un contrôle sévère, avec une pleine liberté. Louis le Débonnaire, qui venait en 822, à la diète d'Attigny-sur-Aisne, de faire amende honorable à ses sujets révoltés, et de livrer ainsi la pourpre de Charlemagne au farouche dédain des peuples encore barbares, n'était pas homme à peser sur les pacifiques discussions des conciles, et à leur imposer, comme Constance ou Valens, des articles de foi. Si jamais concile fut indépendant des obsessions du pouvoir civil, assurément ce fut celui de Paris. Son programme n'avait trait à aucun des incidents politiques qui passionnaient alors les esprits dans les Gaules. Tous les évêques admirent l'époque de la mission de saint Denys par le pape Clément. Il faudrait donc se refuser à toute évidence, pour ne pas voir dans cette unanimité la constatation la plus éclatante d'une tradition alors universelle dans les Gaules.

L'identité de saint Denys de Paris avec saint Denys d'Athènes s'appuie, comme sa mission apostolique, sur un ensemble de probabilités qui peut tenir lieu d'une certitude complète. Est-ce qu'on trouverait peu vraisemblable que le disciple de saint Paul fût allé prêcher l'Évangile au delà des Alpes? Saint Pothin et saint Irénée ne sont-ils pas venus de Smyrne à Lyon? Pourquoi saint Denys n'aurait-il pas pu arriver d'Athènes à Paris? Rien n'était plus fréquent, au Ier siècle, que ces courses apostoliques, au terme desquelles les missionnaires de la foi se fixaient d'ordinaire sur un siége particulier. Serait-ce que l'ancienne tradition de l'Église de Paris ne réunit point les conditions d'universalité qu'on est en droit d'exiger? D'abord, du IXe au XVIIe siècle, il n'y a guère qu'une voix sur cette thèse dans le monde catholique : à peine si un écrivain, tel que le moine Léthald dans la Vie de saint Julien du Mans, ose adopter l'opinion historique de Grégoire de Tours. Puis au IXe siècle, quand Hilduin compose ses Aréopagitiques, est-ce un nouveau système qu'il prétend introduire? Non, il ne se propose de soutenir que le sentiment généralement

reçu avant lui; aussi n'est-ce pas dans l'ombre qu'il travaille, mais au grand jour; il invoque des témoignages et cite des sources; dans son rescrit à l'empereur, il lui annonce qu'il commence le travail demandé; et, dans son épître dédicatoire à tous les catholiques, il fournit tous les moyens de contrôle et ne cherche pas à imposer son sentiment; il admet tout le monde à la discussion. Ce n'est pas ainsi que procèdent les faussaires, lorsqu'ils veulent répandre une opinion dont la nouveauté ou l'incertitude redoute l'examen.

Il y a plus : les Aréopagitiques d'Hilduin ne sont pas isolés au milieu du IXe siècle. A son exemple, les hommes les plus savants de l'époque, Énée, évêque de Paris; Paschase Radbert, abbé de Corbie; Hincmar, archevêque de Reims; Scot Érigène, un des fondateurs de la scolastique; Anastase, le docte bibliothécaire de l'Église romaine, tous proclament ou défendent avec vigueur l'aréopagitisme. Dira-t-on que ces écrivains, dont la droiture de caractère égale la science, se sont concertés pour imaginer un conte destiné à jeter un nouveau lustre sur l'Église de France? Certes, ce n'est pas au IXe siècle que les Grecs, toujours peu disposé à flatter l'amour-propre des Latins, ce n'est pas à la veille du schisme, qu'ils auraient prêté la main à une intrigue dont l'unique résultat eût été de céder au monde occidental une de leurs gloires religieuses. Si donc les auteurs grecs de ce temps-là ont affirmé, à leur tour, que Denys l'Aréopagite est mort sur le siége de Paris, il faut bien que l'autorité de leurs propres traditions leur ait arraché cet aveu ; or rien n'est plus formel que leur déclaration sur ce point historique : sans parler des *ménées* grecques, saint Méthode, patriarche de Constantinople; Siméon Métaphraste, dont le texte fit autorité dans le concile œcuménique de Florence; Michel Syncelle, prêtre de Jérusalem, et, plus tard, Nicéphore Callixte, moine érudit, tiennent le même langage que le martyrologe et le bréviaire romains; l'Église romaine, l'Église grecque et les différentes Églises de France s'accordent donc à dire que Denys l'Aréopagite a fondé le siége de Paris. Pour renverser une tradition aussi solidement appuyée, il ne faudrait rien moins que des peuves péremptoires.

Quelles sont ces preuves? on les chercherait vainement dans le P. Sirmon et dans le docteur Launoy, les deux adversaires les plus sérieux de l'antique tradition de l'Église de Paris. Il n'est aucune de leurs objections qui n'ait été réfutée par des écrivains non moins distingués, tels que Noël Alexandre, Hugues Ménard, les PP. Halloix, Lanssel, Cordier, Binet, Coton, Chifflet. Quelque vague généralité échappée à la plume de Sulpice Sévère ou un texte évidemment fautif de Grégoire de Tours ne saurait avoir de valeur aux yeux d'une critique éclairée. Si dans quelques martyrologes anciens la fête de saint Denys revient à deux reprises, la raison de ce fait liturgique est toute simple : comme le même personnage avait été successivement évêque d'Athènes et évêque de Paris, les Grecs célébraient sa mémoire le 3 octobre, et les Latins le 9 du même mois; il en résulta que les deux fêtes se glissèrent à la fois dans les mêmes catalogues, et l'on finit insensiblement par faire deux personnages d'un seul. Ce n'est pas l'unique exemple de ce genre : souvent on célébrait deux fêtes d'un même saint, soit parce qu'il avait occupé deux siéges différents, comme saint Pierre, qui établit d'abord sa chaire à Antioche avant de la fixer définitivement à Rome; soit parce qu'on distinguait le jour de son martyre et celui de la translation de son corps, comme pour saint Étienne, le jour de sa mort et celui de son élévation à l'épiscopat, comme pour saint Ambroise; soit parce que les Grecs empruntaient des fêtes aux Latins, et réciproquement. Les martyrologes n'ont point été l'œuvre d'un homme ni d'un siècle; ils se faisaient à mesure que grossissait le nombre des saints honorés par les fidèles; on y ajoutait dans telle Église des noms qu'on trouvait dans telle autre; dès lors, il est est facile de com-

prendre qu'un saint ait pu être porté à deux endroits et sous des noms différents sur un même calendrier.

Il n'est pas plus difficile d'expliquer pourquoi l'histoire ne signale que six évêques sur le siége de Paris, depuis saint Denys jusqu'à Victorin, qui vivait au milieu du ive siècle : quand on sait les nombreux obstacles qui ont coutume d'entraver l'enfance d'une Église fondée parmi les tempêtes; quand on réfléchit à ce qui se passe encore tous les jours dans les missions étrangères, au Japon, en Corée, dans la Mandchourie, et ailleurs; quand on se souvient des persécutions qui furent presque continuelles pendant les trois premiers siècles, et des racines profondes, tenaces, que le culte druidique avait poussées en tout sens, on ne s'étonne pas que ces circonstances réunies aient amené l'interruption du sacerdoce dans la plupart des villes; de là le petit nombre d'évêques qui figurent sur les diptyques de ces Églises pendant un siècle et demi, où la religion chrétienne ne prit que de faibles et laborieux développements dans le nord et dans l'ouest de la Gaule.

Les difficultés chronologiques sont encore moins embarrassantes, surtout pour ceux qui, à l'exemple de Tertullien et d'une partie notable des Latins, regardent saint Clément comme le successeur immédiat de saint Pierre : dans ce cas, Denys l'Aréopagite n'aurait pas eu plus de soixante ans à son arrivée dans les Gaules; or, à cet âge, les apôtres parcouraient le monde dans toutes les directions; si l'on préfère reculer le pontificat de saint Clément vers la dernière décade du ier siècle, il en résulte que la carrière si merveilleusement remplie de saint Denys fournirait un exemple de longévité qu'il n'était pas rare de rencontrer alors; le créateur des siècles prolongeait avec soin l'existence de certains hommes apostoliques pour avoir des témoins plus frappants de la divinité du christianisme. Tite, premier évêque de Crète, Siméon, évêque de Jérusalem, cousin du Seigneur Jésus, Ignace, évêque d'Antioche, Polycarpe, évêque de Smyrne, souffrirent l'exil ou le martyre dans la vieillesse la plus avancée. Pline lui-même trouve dans le recensement effectué à cette époque trois personnes qui dépassèrent cent ans et deux qui atteignirent cent trente ans à Parme; si la nature produisait cette longévité exceptionnelle, que ne pouvait opérer la grâce? On n'ignore pas combien elle était puissante en saint Denys : qu'y a-t-il d'étonnant que le vénérable pontife, qui arrêtait les masses armées avec sa parole et ses miracles, comme un autre Élie, ait vaillamment porté un corps plus que centenaire, comme dit le bréviaire romain? D'ailleurs, ni les Aréopagitiques d'Hilduin ni les traditions des Grecs n'avaient de données précises sur l'année de la naissance ou de la mort de saint Denys; aussi n'est-ce pas dans les détails, mais pour le gros des faits, qu'on soutient la vérité de leurs récits.

Reste l'argument négatif tiré du silence de la tradition pendant les premiers siècles. Certainement, si du ier au vie siècle l'histoire détaillée de l'apostolat de saint Denys avait été écrite par un ou plusieurs auteurs, leur silence sur l'identité du fondateur de l'Église de Paris avec l'Aréopagite pourrait paraître surprenant; mais qui ne sait qu'on ne possède aucun document de ce genre? Il en résulte une absence de preuves favorables, toutefois sans un argument contraire; on démontrerait difficilement que Sulpice Sévère et Grégoire de Tours fussent tenus de s'étendre plus au long, en ce qui concerne saint Denys, sur des faits qu'ils ignoraient peut-être ou qu'il n'entrait pas dans leur plan de rapporter. Après le vie siècle, la littérature s'en alla en pleine décadence jusqu'au règne de Charlemagne, où l'école d'Alcuin lui donna un nouvel essor : c'est alors qu'on recueillit de toutes parts les traditions du passé pour en perpétuer le souvenir; or cette époque de restauration littéraire fut précisément celle où Hilduin rédigea les actes de saint Denys l'Aréopagite. De même, le peu de mention que font les premiers écrivains grecs du fon-

dateur de l'Église de Paris, loin de nuire à l'aréopagitisme, le favorise en quelque sorte; pourquoi, en effet, ce silence complet qu'ils gardent sur la vie, la mort, la sépulture d'un tel personnage, si ce n'est parce que son voyage en Occident, où il finit ses jours pleins de vertus et de mérites, l'avait fait perdre de vue aux hagiographes orientaux? De là cette concordance d'opinion des auteurs grecs du VIII^e au IX^e siècle sur ce point avec les Latins, et qui serait inexplicable si une tradition contraire avait eu cours en Orient; rien ne saurait donc contre-balancer les preuves positives et les inductions légitimes qui établissent l'identité de saint Denys l'Aréopagite avec le premier évêque de Paris[1].

Les objections toutes négatives qu'on oppose à l'authenticité des écrits de ce pontife, philosophe profond et théologien sublime, ne sauraient, non plus, prévaloir contre le sentiment général de l'Église grecque et des siècles catholiques. Ces écrits, qui furent cités avec admiration et commentés avec amour par les plus grands génies du moyen âge, ont un mérite incontestable, soit comme monuments et à raison de leur antiquité, soit comme corps de doctrine et à cause de leur influence puissante sur les études théologiques. En les examinant de près dans leur ensemble, on n'a pas de peine à les diviser en trois parties : à la première appartenaient les *Institutions théologiques,* qui exposaient l'unité de nature et la trinité des personnes en Dieu, ainsi que l'incarnation du Verbe; la *Théologie symbolique,* qui rendait raison des figures qu'on applique métaphoriquement à Dieu; mais ces deux ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous; dans cette classe se rangent également les *Noms divins,* qui contiennent l'explication des attributs de Dieu. La deuxième partie comprenait le livre *de l'Ame,* celui *des Choses intelligibles et des Choses sensibles,* qui, par malheur, sont perdus : véritable programme de psychologie qui servait d'introduction à l'économie surnaturelle de la foi; et, dans un ordre plus élevé, les deux traités de *la Hiérarchie céleste* et de *la Hiérarchie ecclésiastique :* l'un passant en revue les différentes phalanges qui forment la milice angélique; l'autre exposant la constitution de l'Église et la théorie des sacrements. La troisième partie, ou le livre de la *Théologie mystique,* envisage les créatures dans leur retour vers le Créateur, dans leur union définitive avec Dieu, principe et fin de toutes choses. Telle est, dans ses grandes lignes, la vaste et majestueuse synthèse que les suffrages des siècles ont toujours attribuée à saint Denys l'Aréopagite.

Mais, avant de dérouler la chaîne des témoignages qui glorifient le génie de ce patriarche des écrivains ecclésiastiques et reconnaissent l'authenticité des œuvres qui portent son nom, est-il vraisemblable, se demande-t-on, que le I^er siècle de l'ère chrétienne ait produit une somme théologique d'un plan si largement conçu? N'y a-t-il pas, dans cette œuvre profondément empreinte d'un caractère scientifique, un contraste frappant avec les écrits du même âge, avec ces lettres où saint Clément pape et saint Ignace martyr épanchent leur âme avec tant d'abandon et de simplicité? Oui, sans doute; mais saint Denys, membre de l'Aréopage, n'était-il pas un penseur nourri depuis longtemps des chefs-d'œuvre de la philosophie grecque, un disciple de Platon, digne de son maître par la profondeur et l'élévation de son esprit? Est-il croyable que ses rapports intimes avec saint Paul, dont il était devenu la conquête, n'aient pas fécondé cette intelligence d'élite, en la plongeant dans ces perspectives illimitées où l'Apôtre entraînait après lui les néophytes capables de marcher sur ses traces? Effectivement, cette nature si richement douée, qui avait demandé vainement la vie à de faux systèmes, ne dut-elle pas saisir fortement les

[1] *Panégyrique de saint Denys l'Aréopagite,* Prolégomènes, par l'abbé Davin, dans *l'Enseignement catholique,* tome XI, année 1861.

enseignements substantiels du divin Paul? Ce cœur, enflammé de toute l'ardeur d'un amour qui commence, n'embrassa-t-il pas chaleureusement les pures jouissances de l'initiation aux dogmes catholiques? Sans parler de cette illumination d'en haut qui, dans ces temps fertiles en merveilles, inspirait les premiers propagateurs de la foi, ne trouve-t-on pas que, dans ces conditions particulières, le génie d'un homme élevé à l'école de Platon et de saint Paul ait pu être suffisant pour combiner avec art les principes les plus élevés de la philosophie grecque avec les données lumineuses de la révélation chrétienne? Ce sera une création originale; mais c'est précisément le propre du génie de créer et d'imprimer à ses œuvres le cachet de son individualité. Dira-t-on qu'il est peu probable qu'un auteur chrétien du Ier siècle ait composé un si grand nombre de traités? Mais quel motif de lui refuser un talent ou une fécondité qu'on se plaît à reconnaître dans plusieurs de ses contemporains, tels que Sénèque, Plutarque ou Philon? La liste des ouvrages du Juif alexandrin, par exemple, dépasse de beaucoup celle des écrits de saint Denys l'Aréopagite; pourquoi ce dernier n'aurait-il pas pu appliquer au catholicisme l'esprit philosophique que Philon s'efforçait de porter dans l'interprétation de la loi mosaïque? Le spiritualisme platonicien pouvait servir à l'un et à l'autre dans un but différent; sous ce rapport, on ne saurait imaginer de circonstances plus favorables que celles où se trouvait placé un membre de l'Aréopage poussé vers l'étude par l'amour de la science; nul doute que les doctrines de Platon ne fussent alors très-connues dans la ville même où il avait enseigné : Athènes restait toujours avec Alexandrie le centre du mouvement intellectuel de l'ancien monde; ce fait n'explique-t-il pas sans peine les teintes platoniciennes répandues dans les écrits de saint Denys?

D'ailleurs la forme littéraire qu'affectent ces écrits est précisément celle que pouvaient prendre les ouvrages composés par un philosophe converti du Ier siècle. Qu'on lise, par exemple, les passages où saint Denys traite des Écritures, des apôtres, de Dieu et de ses attributs; la pompe, l'énergie, la répétition des mots, décèlent évidemment une âme qui essaie de donner libre cours à des pensées qui la remplissent, à des sentiments qui débordent en elle, comme tous les hommes qu'envahit un saint enthousiasme, une noble inspiration; or, n'est-ce pas là ce qu'on devait retrouver dans ce néophyte miraculeusement amené de la philosophie de Platon à la théologie de saint Paul? Vivement remué jusque dans les profondeurs intimes de son être, il a voulu exprimer des joies si neuves par des paroles hyperboliques; sa phrase a des allures de dithyrambes, et ses fortes convictions éclatent en superlatifs multipliés. Quiconque nierait la valeur de cette preuve intrinsèque n'aurait jamais eu le cœur inondé de ces émotions puissantes qui ont besoin de parler une autre langue que celle de la vie matérielle et positive. Ainsi s'expliquent naturellement le ton pindarique et la floraison luxuriante du style de saint Denys l'Aréopagite.

On y remarque aussi des locutions jusque-là inusitées pour rendre la sublimité de l'enseignement catholique. Il est regrettable que les idiomes modernes, tous formés sous l'influence du christianisme, n'aient pas donné des lettres de naturalité à certaines manières de dire exceptionnelles dont la théologie aurait besoin, et qu'ainsi l'on soit obligé d'user de la liberté qu'a prise l'écrivain grec, et de faire, à son imitation, les barbarismes : supradivin, supracéleste, suprasubstantiel, superessentiel, suréminent, translumineux, et d'autres encore. L'Aréopagite ne recule pas devant ces étrangetés de style; il crée des formules, rapproche ou compose des mots; il tourmente la langue grecque, à l'exemple de saint Paul, pour lui faire traduire avec plus de force les vérités révélées. Loin donc qu'il y ait une preuve de supposition dans ces termes non consacrés par l'usage, on y doit voir, au contraire, une manifeste preuve de haute antiquité.

Après cela, comment s'étonner que les érudits de tous les siècles aient attribué à saint Denys les écrits qui portent son nom? Aucun texte, il est vrai, ne se rencontre dans les Pères les plus anciens, pour établir péremptoirement cette authenticité; mais la rareté des exemplaires de livres qui, n'étant pas des œuvres polémiques ou des écrits de circonstance, ne devaient guère se reproduire, surtout à une époque où les moyens de publicité étaient fort restreints; l'obscurité inévitable d'ouvrages auxquels leur caractère scientifique ne permettait pas de devenir populaires; les habitudes de la controverse qui excluaient en quelque sorte toute autre citation que celle des saintes Écritures; la discipline du secret qui empêchait absolument de propager les écrits où se trouvaient exposés les rites de plusieurs sacrements; les efforts des hérétiques d'une part et des philosophes de l'autre pour ensevelir dans l'oubli les œuvres de l'Aréopagite : ceux-ci, afin de dissimuler les emprunts qu'ils s'étaient permis; ceux-là, dans le but d'anéantir un témoignage embarrassant; la défense formelle, répétée par l'auteur lui-même à différentes reprises, de communiquer son enseignement à d'autres qu'aux pontifes : voilà autant de motifs propres à faire comprendre pourquoi les écrits de saint Denys sont restés ignorés du grand nombre aux jours de la primitive Église où la doctrine chrétienne, comme si elle craignait le regard irrespectueux des esprits mal préparés, se réfugia, avec ses splendeurs, dans une sorte de mystérieux sanctuaire.

D'ailleurs le silence gardé par les anciens Pères sur les œuvres de l'Aréopagite n'est pas absolu : dès le IIIe siècle, un passage de *la Hiérarchie céleste* apparaît avec le nom de saint Denys dans une homélie d'Origène ou du moins dans un discours attribué au célèbre écrivain. Du IVe au Ve siècle, saint Jean Chrysostome l'appelle un aigle céleste; saint Cyrille d'Alexandrie l'invoque contre les nestoriens; Juvénal de Jérusalem, en parlant du trépas de la sainte Vierge, cite les *Noms divins* comme une œuvre d'une authenticité universellement avouée. Au VIe siècle, tandis qu'en Orient Léonce de Byzance et saint Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, s'appuient sur ce document contemporain des apôtres, disent-ils, en Occident, Grégoire le Grand emprunte les paroles de saint Denys, qu'il nomme un antique et vénérable Père. Au VIIe siècle, le philosophe et martyr saint Maxime enrichit de pieuses et savantes notes les traités de l'Aréopagite; le pape Martin Ier, en plein synode de Latran, pour réfuter le monothélisme, allègue des passages de l'évêque d'Athènes; un autre pape, saint Agathon, dans sa lettre à Constantin, empereur, lue au sixième concile œcuménique, s'appuie sur les mêmes citations; Sophrone, évêque de Jérusalem, dans sa lettre à l'hérétique Sergius de Constantinople, recourt à la même autorité. Au VIIIe siècle, saint Jean Damascène refait la synthèse théologique sur le plan tracé par le disciple de saint Paul; le pape Adrien transcrit, dans sa lettre à Charlemagne sur le culte des images, un fragment de *la Hiérarchie céleste;* le deuxième concile de Nicée, septième général, consacre, par sa haute approbation, le sentiment des anciens. Au IXe siècle, en Orient, l'insigne érudition de Photius s'allie à la sagacité de Michel Syncelle, comme, en Occident, les recherches laborieuses d'Hilduin s'unissent aux vastes connaissances de l'archevêque Hincmar, pour soutenir la même opinion. Au Xe siècle, Suidas, lexicographe grec, et Siméon le Métaphraste se déclarent positivement pour l'authenticité des œuvres de l'Aréopagite. Au XIe siècle, le moine Euthyme, qui s'est glorieusement acquis la renommée d'un écrivain érudit et consciencieux par ses commentaires sur les Psaumes et les Évangiles, prouve ses assertions par une foule de textes empruntés à saint Denys.

Du XIe au XVIe siècle, aucune voix discordante ne vient rompre l'harmonie de ce concert : pour Albert le Grand et Pierre Lombard, comme pour Nicéphore Calliste et Pachymère, l'Aréopagite est une autorité irréfragable; à l'exemple de Jean de

Salisbury, saint Thomas compose de précieux commentaires sur le traité des *Noms divins;* tandis que saint Bonaventure imite le livre de *la Hiérarchie ecclésiastique,* Hugues de Saint-Victor explique celui de *la Hiérarchie céleste;* le cardinal Bessarion, dans la querelle relative au mérite comparatif d'Aristote et de Platon, proclame saint Denys le père de la théologie chrétienne; l'helléniste Marsile Ficin, sectateur enthousiaste de la philosophie de Platon, comme Pic de la Mirandole, d'une célébrité proverbiale, tenait pour incontestable la véracité de l'Aréopagite. Les invectives de Luther et de Calvin, de Scaliger et de Daillé, de Launoy et de ses adhérents ne tombent-elles pas impuissantes devant la valeur, la continuité, la constance de ces nombreux suffrages recueillis pendant plus de douze cents années?

Les conditions dans lesquelles vécut saint Denys donnent un haut degré de probabilité, même une certitude morale, à ces dépositions traditionnelles de la science. Jeune encore, il avait quitté sa patrie pour aller visiter l'Égypte, sanctuaire renommé de la philosophie religieuse. Il était à Héliopolis, avec son ami Apollophane, lorsque apparut cette éclipse miraculeuse par où fut annoncée au monde la mort de Jésus-Christ. Son rare mérite, autant que sa naissance illustre, lui ouvrit la carrière des charges publiques; il fut successivement élu archonte et membre de l'Aréopage; c'est au sein de ces honneurs, légitime récompense d'une sagesse mondaine, que la grâce de Dieu vint le saisir au cœur et lui révéler une meilleure sagesse, source d'une plus désirable gloire. Cette conversion, opérée par saint Paul et confirmée par les leçons d'Hiérothée, mit toute la ville en émoi; la foi du néophyte fut soumise à de rudes épreuves, ses compatriotes et ses parents ne lui épargnèrent pas les railleries et les injures, mais la grâce demeura plus forte que la nature. Denys entra dans sa vocation chrétienne avec une ardeur excitée par le souvenir du passé et nourrie par les espérances d'un avenir immortel. Aussi fut-il bientôt établi par saint Paul évêque d'Athènes, et il travailla sans relâche au triomphe de l'Évangile dans la Grèce. Toujours passionné pour l'étude de la philosophie, il profita des lumières que la révélation ajoutait à celles de la raison pour écrire divers traités où les plus hautes notions du platonisme s'illuminent aux clartés de la foi [1].

Pendant qu'il affermissait ainsi le christianisme dans les âmes par sa parole et par ses écrits, il apprit que saint Pierre et saint Paul, captifs à Rome, étaient près d'y recevoir la couronne du martyre. Brûlant du désir de revoir l'Apôtre son maître et de souffrir avec lui, il confia les fidèles d'Athènes à Publius, évêque de son choix, et se dirigea vers l'Occident; mais la cruauté de Néron trompa son attente; avant son arrivée, les bienheureux apôtres avaient rendu au Christ le témoignage du sang. Déjà, suivant une opinion grave, Clément avait succédé à Pierre dans le gouvernement de l'Église universelle.

La Providence, qui réservait à Denys l'apostolat d'un grand peuple, inspira au pape la pensée d'envoyer le disciple de saint Paul vers les tribus gauloises, en lui adjoignant plusieurs compagnons. Si l'on en croit d'anciens souvenirs, Denys, arrivant en Gaule avec Rustique, prêtre, et Éleuthère, diacre, se serait arrêté quelque temps dans la Narbonnaise; l'Église d'Arles avait beaucoup souffert de la persécution; troublés et dispersés comme un troupeau timide à l'aspect des bêtes féroces, les fidèles attendaient un pasteur qui les réunît sous sa houlette. Il y avait dans leur cité un temple consacré au dieu Mars; et, dans ce temple, une statue, personnification de la fortune publique; bientôt vint le moment de frapper un grand coup. Denys se présenta devant l'idole de bronze; ses lèvres prononcèrent le nom de Jésus-

[1] *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite,* traduites du grec, par Mgr Darboy, archevêque de Paris; Introduction. Année 1845.

Christ; Mars tomba foudroyé et couvrit le pavé de ses débris; le temple purifié fut dédié sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul; on y creusa un vaste baptistère qui devint comme le sein maternel des enfants de Dieu. Les Arelates apprirent ainsi quels étaient les vrais Mars, et les compagnons de Denys, sous quels chefs de guerre ils devaient poursuivre leur périlleuse campagne; alors Denys fit asseoir sur le siége de saint Trophime le grec Regulus ou Rieul, enfant spirituel de saint Jean l'évangéliste, puis il reprit sa marche vers Lutèce, la capitale du Parisis.

C'était une petite ville située à la frontière de la Celtique et de la Belgique, entre les belliqueux Senons au sud-est, les religieux Carnutes à l'ouest, les puissants Bellovaques au nord. Tout entière investie par la Seine, elle s'élevait du milieu des flots comme une citadelle imprenable, et contemplait, par delà les bords de son fleuve, des coteaux parés d'arbres, mais surtout de vignes; ses habitants, resserrés dans les limites trop étroites de l'île, étendaient leur commerce au loin; de riches pêcheurs, des navigateurs entreprenants, d'opulents banquiers composaient cette Tyr qui devait adopter pour emblème un navire aux voiles enflées; elle était le rendez-vous non-seulement des Gaulois, mais encore des Germains déjà captivés sur les bords de la Seine par les délices de ces lieux ombragés dont l'air était merveilleusement salubre. Ce tableau de Lutèce, que tracent les anciens actes de saint Denys, n'a rien d'exagéré. Des mémoires archéologiques publiés en 1843, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, prouvent surabondamment combien grande était, dès le Ier siècle de l'ère chrétienne, l'importance de Lutèce, que l'on a trop longtemps considérée comme une sorte de village ou de gros bourg renfermé dans l'île de la Cité.

Le Dieu qui montrait à Abraham la terre promise à ses descendants renouvela-t-il alors le même prodige en faveur de saint Denys? Ou bien quelqu'un de ces bons anges qui apparaissent dans les visions des prophètes, aux pères d'Israël, vint-il en songe soulever pour lui les voiles de l'avenir et dérouler aux yeux du pontife les magnifiques destinées de l'Église de Paris? Déposant là son bâton de voyageur, Denys s'écria : « Ici est mon repos, je n'habiterai pas ailleurs. » On s'assembla bientôt autour de lui; la force de ses prédications, non moins que l'éclat de ses miracles, soumit les cœurs rebelles; parmi eux était un homme des plus considérés de la ville, nommé Visbius. Denys lui demanda un jour à acheter un terrain de sa campagne suburbaine, sur la colline du midi, près la voie romaine, pour y construire un baptistère; cette église fut consacrée à Dieu sous le vocable de saint Étienne, le protomartyr, dont les anciens apôtres portaient en tout lieu des reliques pour orner l'autel du saint sacrifice; on l'appelait encore, en 1785, Saint-Étienne-des-Grès, que le peuple prononçait des Grecs, à cause de saint Denys et de ses compagnons, qui étaient venus de la Grèce; en plein XIIIe siècle, le chapitre de Notre-Dame s'inclinait devant cette antique église comme devant sa mère vénérable. La tradition ajoute que Denys construisit alentour trois oratoires, l'un en l'honneur de la Trinité, qu'il avait célébrée dans ses écrits avec tant de magnificence, sur le penchant de la colline où fut depuis l'église Saint-Benoît, à côté du lieu où l'on jeta les fondements de la Sorbonne; l'autre, dans les Champs-Élysées-des-Morts, sous l'invocation de Marie : il fut le berceau des carmélites françaises; le troisième, au sommet de la colline même, sous le vocable des saints Pierre et Paul; c'est ce sanctuaire que sainte Geneviève et sainte Clotilde firent réédifier par Clovis avec une munificence royale, et où elles reposèrent avec le fondateur de la monarchie franque. Si ces églises ont disparu, l'âme chrétienne ne peut se défendre d'une sainte émotion en visitant deux grottes situées de chaque côté de la Seine, à peu près à la même distance, en face de l'île; une ancienne tradition les désigne comme les cryptes de ces oratoires, qui

servirent de catacombes à l'époque où Denys évangélisait les *Parisii*. Que ne ressent-on point quand, agenouillé sur ces dalles souterraines, dans ces enceintes étroites et sombres, on se reporte par la pensée dix-huit siècles en arrière, au milieu des pieux néophytes qui venaient là, au jour des persécutions, entendre leur apôtre bien-aimé, recueillir avidement ses paroles, puiser la force et la consolation au pied d'un autel dépouillé d'ornements, mais arrosé du sang de Jésus-Christ?

Denys ne se bornait point à multiplier les lieux de prière; les murailles de pierre lui semblaient les moins solides remparts d'une église; le temple des âmes était la construction à laquelle il consacrait ses plus vives sollicitudes et ses soins les plus tendres. « Il ne cessait, disent les anciennes légendes, d'insinuer aux gentils la connaissance de Jésus-Christ, qu'il avait étudié d'un esprit très-pur et qu'il aimait d'un cœur très-ardent; à tous, il proposait sa miséricorde présente et le jugement futur; peu à peu il associait à Dieu ceux qu'il détachait du diable, non moins par ses miracles que par ses exhortations. Une lumière de grâce céleste environnait son front comme d'une auréole et le rendait si ineffablement radieux qu'à son aspect les populations rebelles, déposant toute leur férocité, se prosternaient devant lui; les personnes qui n'étaient pas touchées de l'Esprit-Saint pour croire, étaient brisées d'un extrême saisissement et s'enfuyaient épouvantées loin de sa présence. Chose admirable! à un homme sans armes, les masses ne pouvaient résister; et, au contraire, l'orgueil gaulois et l'entêtement germanique se soumettaient à lui; plusieurs même demandaient qu'il leur imposât le joug suave du Christ : le parti du diable était dans le deuil. »

Denys l'Aréopagite triomphait dans le Parisis, grâce au gouvernement modéré de Nerva. Ce prince, clément par nature et par calcul, avait fait cesser la persécution; il avait ouvert les prisons, sans bien savoir si c'étaient des chrétiens ou des Juifs qui devaient en sortir; il avait ramené les exilés, les fidèles comme les philosophes, probablement sans se douter qu'un de ces proscrits était le vieillard de l'île de Patmos, ce sublime Voyant qui, s'élevant comme l'aigle au plus haut des cieux, annonçait la gloire des martyrs et le châtiment des persécuteurs; au moins un moment les Églises naissantes purent jouir d'une certaine mesure de sécurité. De plus, le fils adoptif de Nerva, l'ami des philosophes, le sage Trajan, facilement convaincu de l'innocence des chrétiens, n'allait-il pas se montrer envers eux tolérant et juste? Quand les bannis rentraient dans leurs foyers, quand les délateurs étaient réduits au silence et à la peur, quand les dépenses luxueuses des jeux, des sacrifices, des palais impériaux étaient refrénées, quand un prince idolâtre se faisait le protecteur des pauvres et le père des orphelins, ne semblait-il pas que le monde s'initiât déjà à la vie chrétienne par la pratique de la charité? Que manquait-il à cette main païenne, si miséricordieusement tendue à l'enfance et à la pauvreté, sinon d'être sanctifiée par le baptême? Cette espérance fut trompée : la persécution sévit sous Trajan avec presque autant de fureur que sous Néron et sous Domitien, avec des intervalles de relâche suivis de nouvelles rigueurs dans les provinces, selon les dispositions particulières des magistrats romains; les édits des empereurs subsistaient toujours; et, pour exciter des actes de cruauté, il suffisait d'une émeute populaire ou de la sévérité empressée d'un gouverneur.

Il n'y eut point d'édit sanglant : on se contenta d'interdire les associations secrètes et les assemblées nocturnes, ou hétairies, on n'accusa les chrétiens d'aucun crime; mais ils adoraient un Dieu non reconnu par la loi; ils étaient en contravention avec les règlements relatifs au culte officiel de l'empire; donc ils méritaient la mort. Il est curieux de voir comment les plus brillantes intelligences du paganisme et Trajan lui-même envisageaient cette question. Pline le Jeune, un des

meilleurs écrivains latins et des plus beaux caractères de l'ancienne Rome, était procurateur en Bithynie. Le nombre des chrétiens avait tellement augmenté dans cette province, que les temples devenaient de plus en plus déserts et que les sacrifices solennels étaient menacés de tomber en désuétude. Les dénonciations lui arrivaient en foule contre les sectateurs de la superstition nazaréenne; il citait à son tribunal les accusés, les sommait d'abjurer leur foi, et, lorsqu'à trois reprises ils refusaient d'apostasier, il les condamnait à mort; mais la multitude de plus en plus considérable de confesseurs intrépides finit par éveiller son attention. « Je me suis donné la peine d'examiner l'affaire à fond, écrivait-il à l'empereur; je n'ai pu nulle part découvrir un véritable délit. Les chrétiens ne se rassemblent, avant le lever du soleil, que pour chanter des hymnes au Christ; ils se retirent ensuite pour prendre en commun, le soir, un repas innocent; ils s'engagent mutuellement par un serment sacré, non pas à commettre quelques crimes, mais à s'abstenir de vol, de meurtre, d'adultère, de parjure, de fraude; par la proscription dirigée contre eux, on met en péril une multitude de personnes de tout âge, de toute condition, de tout sexe. Je n'ai pas peu hésité pour savoir s'il fallait, dans des procès de ce genre, admettre des différences d'âge ou de rang, s'il fallait pardonner au repentir, ou s'il ne suffisait pas de n'être plus chrétien; enfin, si l'on punissait le nom seul sans autres crimes, ou les autres crimes attachés au nom. » — « Il ne faut pas rechercher les chrétiens, répondit Trajan; mais s'ils sont dénoncés, et s'ils persistent dans leur foi, il faut les punir. » Étrange décret qui fait songer à Pilate : n'est-ce pas la même perplexité, la même lâcheté qui sacrifie le juste, tout en ne trouvant pas de crime en lui?

Le peuple pensait comme les princes et comme les philosophes; mais il était plus conséquent, et sa fureur était toujours la même; il regardait les contempteurs des dieux comme les auteurs de toutes les calamités qui fondaient sur l'empire. Les écrits des philosophes confirmaient ces préjugés sanguinaires. La haine des Juifs, souvent persécutés eux-mêmes, se consolait en s'efforçant de tourner contre le christianisme toutes les séditieuses agitations qui menaçaient leur existence. Alors, si une guerre, une peste ou une famine affligeait les païens; si une pluie excessive ou le dérangement des saisons avaient détruit les récoltes; si le Tibre débordait, si le Nil ne débordait pas, on criait de tous côtés : « Les chrétiens aux lions! » C'est ainsi que les prêtres des idoles cherchaient à soulever la multitude contre le bienheureux Denys; quelquefois la populace ameutée se précipitait en armes pour s'emparer de l'intrépide apôtre; mais ces furieux n'étaient pas plutôt en sa présence qu'ils tombaient à ses pieds, subjugués par l'éclat ineffable de la grâce qui rayonnait en lui : insouciant du danger et tout entier à son œuvre, Denys laissait gronder et s'approcher l'orage; quand l'acharnement des persécuteurs ne lui permettait pas de pénétrer dans la cité, il assemblait son troupeau à l'écart dans la campagne, surtout dans la crypte isolée du mont Leucotitius; là il fut arrêté par les séides du préfet Sisinnius Fescenninus, avec ses compagnons Rustique et Éleuthère; les trois courageux captifs furent enchaînés dans la prison attenante, suivant la coutume romaine, au tribunal de Lutèce.

« Es-tu ce vieillard qu'on nomme Denys l'Ionien et qu'on surnomme Macarius, qui anéantit le culte de nos dieux et méprise les décrets du prince invincible? demanda Sisinnius. — Je suis vieillard de corps, répondit le saint pontife, mais je demeure toujours jeune par la ferveur de la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, seul prince vraiment invincible; c'est par des œuvres salutaires et dans un cœur pur que je conserve ses décrets. » Puis l'Esprit d'en haut, s'emparant de Denys et de ses compagnons, leur fit faire d'une seule voix, avec les mêmes syllabes, la plus magnifique profession de foi de la Trinité, de l'incarnation, du jugement et de

la résurrection. Sisinnius Fescenninus se moqua de ces profondeurs de l'éloquence chrétienne : « J'argumenterai contre vous virilement, non pas avec des paroles, mais avec des supplices, » dit-il.

Trois escouades de quatre soldats les traînèrent sur des échafauds et les flagellèrent en public. Denys est étendu sur un lit de fer rougi; puis, tout couvert d'horribles brûlures, il est livré aux bêtes féroces, qui le respectent; il est jeté dans une fournaise ardente où il ne souffre rien, non plus que Daniel; il est cloué sur une croix d'où il prêche au peuple le mystère de la Passion. Rustique et Éleuthère, jaloux de ses tortures, n'ont pu goûter que le supplice des fouets et des chevalets. On les précipite dans la prison de Glaucinus. Denys y célèbre les divins mystères, et le Christ lui donne la sainte communion au milieu des anges. On les retire de leur cachot pour leur montrer les cadavres en lambeaux de leurs enfants spirituels; ils louent Dieu, qui humilie ainsi ceux dont il a décrété la glorification dès l'éternité. On essaie de nouveau sur eux les tourments et les outrages; mais les souffrances et les ignominies ne firent que les rendre plus inébranlables. Sisinnius Fescenninus, furieux, donna l'ordre de leur trancher la tête, le 9 octobre de l'année 106. La sentence fut exécutée sur la colline septentrionale, où Mercure trônait escorté de Mars. Soudain le corps de Denys se relève, prend sa tête dans ses deux mains et la porte l'espace de deux milles, au milieu du concert des anges. La femme du noble Visbius, qui avait dénoncé la séduction de son mari par les chrétiens, et, imprudente, avait causé sa mort, Larcia, témoin du prodige, se précipite au milieu des païens en s'écriant : « Je suis chrétienne! » On la baptisa dans son sang avec d'autres victimes. Si l'on en croit André Duchesne, ce serait en qualité de descendants directs de Visbius, fils de cette noble Larcia, premier chrétien de Paris, que les sires de Montmorency portaient le titre de premiers barons chrétiens, et donnaient à leurs gens le cri de guerre : « Dieu ayde au premier chrétien! »

Une pieuse femme du nom de Catulla, voulant sauver les restes des martyrs, les fit inhumer dans une terre labourée, à six mille pas environ de la sanglante colline, en un lieu appelé *Catolocum*. Quand la persécution sembla se ralentir, elle rechercha l'endroit qui conservait le précieux dépôt; pour le marquer, elle construisit au-dessus une chapelle de bois. Quelques années s'écoulèrent, et les fidèles de Parisis signalèrent, pour la postérité, tous les lieux auxquels se rattachait quelque souvenir des apôtres de la vieille Lutèce. Saint-Denys-de-la-Châtre indiqua la prison où ils avaient été chargés de chaînes. Saint-Denys-du-Pas s'éleva sur l'emplacement où ils avaient enduré les plus cruelles tortures; Montmartre, c'est-à-dire montagne des Martyrs, désigna le théâtre de leur mort triomphante. Les siècles n'ont rien enlevé à la gloire du chef de cette héroïque milice; son nom, également environné des respects de la religion et de la patrie, résonne aux jours de joie comme aux heures de tristesse; sur les champs de bataille, il retentit des lèvres frémissantes de nos preux chevaliers pour chanter la victoire, ou bien il brille comme un rayon d'espoir dans la défaite. Au fond des cloîtres, les chœurs des moines célèbrent ses louanges dans leurs harmonieux cantiques, et la voix émue des fidèles le prie avec confiance, l'invoque avec amour, sous les voûtes huit fois séculaires de son insigne basilique. La France entière élève des autels à saint Denys, comme au premier protecteur céleste de la nation; cinquante souverains de toutes les dynasties, depuis Dagobert jusqu'à Napoléon, lui rendent un solennel hommage; l'empressement de nos rois à demander que leurs cendres reposent à l'ombre de son tombeau n'est-il pas le témoignage le plus magnifique de leur confiance en sa puissante protection [1]?

[1] *Les Origines de l'Église de Paris. Établissement du christianisme dans les Gaules, saint Denys de Paris*, par l'abbé Eugène Bernard, professeur à la Sorbonne. Année 1870.

# CHAPITRE VI

## VALEUR DOCTRINALE ET LITTÉRAIRE DE LA SYNTHÈSE THÉOLOGIQUE DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, APOTRE DES GAULES

Le livre des *Noms divins :* pour montrer que la plus stricte unité subsiste en Dieu avec la distinction la plus réelle des trois Personnes, l'Aréopagite emprunte une comparaison à un appartement éclairé de plusieurs flambeaux. — Tour figuré qu'il emploie pour expliquer que la lumière est un symbole de la bonté divine. — Examen de l'accusation de panthéisme portée contre lui. — Le livre de *la Hiérarchie céleste :* tableau des neufs chœurs des Anges. — Belle comparaison tirée du soleil. — — Le livre de *la Hiérarchie ecclésiastique :* la cité de Dieu sur terre, image sensible de la cité céleste. — La loi de la gradation dans l'une et dans l'autre. — Théorie des sacrements. — Tableau du sacrifice de la messe. — Le livre de la *Théologie mystique :* citations choisies pour montrer l'ascension progressive de l'âme vers Dieu. — Lettres de saint Denys au thérapeute Caius et à l'apôtre Jean.

Il est probable que les écrits de saint Denys n'ont pas été composés en Gaule; leur date et leurs traits caractéristiques les reportent plutôt vers l'époque où leur auteur occupait le siége d'Athènes. Mais l'Église de France est en droit d'attacher au nom d'un de ses premiers apôtres le souvenir d'une œuvre profondément empreinte de génie et de sainteté, dont l'éclat rejaillit sur Paris en particulier et sur les Gaules en général. De même que les confesseurs de la foi regardaient le jour de leur martyre comme celui de leur véritable naissance, ainsi la terre qui a reçu le sang le plus pur de l'héroïque docteur athénien mérite-t-elle d'être appelée sa deuxième patrie. Voilà pourquoi, après la vie laborieuse et féconde du pontife, il est aussi utile que glorieux de considérer saint Denys apparaissant, dans l'histoire des sciences théologiques, comme l'un de ces esprits initiateurs qui frayent la voie aux autres; car, quel que soit le jugement que l'on veuille porter sur l'authenticité des livres constamment attribués à saint Denys par les Églises d'Orient et d'Occident, on ne saurait s'empêcher de reconnaître le rôle immense qu'ont joué les traités de ce sublime docteur, non pas au seuil de l'ère chrétienne, où un concours de circonstances tombées en partie dans l'oubli les renfermait dans une sorte d'obscurité mystérieuse, mais pendant le moyen âge, où la scolastique les adopta comme une des sources de son enseignement.

Les sommaires des différentes parties de ce monument chrétien, dont les vastes proportions et le caractère scientifique ont quelque analogie avec la Somme de saint Thomas d'Aquin, suffiraient pour faire comprendre l'élévation, l'étendue et la profondeur des matières doctrinales qu'y développe l'admirable disciple de saint Paul, si celles-ci ne se trouvaient analysées de main de maître, avec beaucoup d'éloquence et d'habileté, dans les leçons données en 1860-1861 à la Sorbonne par l'abbé Freppel, actuellement évêque d'Angers. L'ingénieux et érudit professeur divise, comme il a été dit plus haut, les œuvres de saint Denys l'Aréopagite en trois parties bien distinctes : la première traite de Dieu en lui-même, tandis que la deuxième considère Dieu dans ses rapports avec les créatures, et que la troisième envisage les créatures dans leur retour vers Dieu comme vers leur fin dernière.

Plan large et fécond s'il en fut jamais.

A la première division appartenaient surtout les *Institutions théologiques*, dans lesquelles l'auteur traitait de l'unité de la nature et de la trinité des personnes en Dieu, ainsi que de l'incarnation du Verbe. Il faut ranger également dans cette classe d'écrits le livre des *Noms divins*, qui contient l'explication des attributs de Dieu, et la *Théologie symbolique*, qui rendait raison des figures qu'on applique métaphoriquement à Dieu. De ces trois ouvrages, le livre des *Noms divins*, seul, est arrivé jusqu'à nous.

La deuxième partie de cette Somme théologique comprenait le livre *de l'Ame*, celui *des Choses intelligibles et des Choses sensibles*, qui, par malheur, sont perdus; véritable programme de psychologie qui servait d'introduction à l'économie surnaturelle de la foi. C'est dans cet ordre de conceptions plus hautes que le philosophe catholique entre hardiment avec les deux traités de *la Hiérarchie céleste* et de *la Hiérarchie ecclésiastique;* l'un passe en revue les différents ordres qui forment la milice des anges; l'autre expose la constitution de l'Église et la théorie des sacrements.

Le livre de la *Théologie mystique* constitue la troisième partie; il considère les créatures dans leur retour vers le Créateur, dans leur union définitive avec Dieu, principe et fin de toutes choses.

Tel est, on le répète, la majestueuse synthèse de saint Denys l'Aréopagite, que l'éloquent professeur de la Sorbonne a étudiée en elle-même pour en apprécier la valeur doctrinale et littéraire[1]. Sur ses traces, à l'aide de ses leçons pleines de finesse et de sagacité, on est heureux d'analyser le monument de science sacrée qui s'offre à l'historien dès le premier âge de la Gaule chrétienne. D'abord, après s'être demandé s'il est possible de donner à Dieu un nom qui lui convienne et avoir résolu affirmativement cette question, saint Denys l'Aréopagite, en présence de l'auguste Trinité, distingue les noms applicables également aux trois personnes divines et les noms propres à chacune; c'est ainsi qu'on doit affirmer de la Trinité tout entière la bonté, la beauté, la puissance, la sagesse, la vie et les autres propriétés absolues de l'essence divine. De même il convient de rapporter, sans distinction, aux trois adorables personnes les opérations extérieures de la Divinité, sauf l'incarnation du Verbe. Au contraire, il importe de réserver à chacune les dénominations qui expriment son caractère personnel.

Pour montrer que la plus stricte unité subsiste en Dieu avec la distinction la plus réelle, l'Aréopagite emprunte à l'ordre matériel cette belle comparaison : « Dans un appartement éclairé de plusieurs flambeaux, les diverses lumières s'allient toutes en toutes, sans néanmoins confondre ni perdre leur existence propre et individuelle, unies avec distinction et distinctes dans l'unité. Effectivement, de l'éclat projeté par chacun de ces flambeaux se forme un seul éclat total, une même splendeur indivise; et personne que je sache ne pourrait, dans l'air qui reçoit tous ces feux, discerner la lumière d'un flambeau d'avec la lumière des autres, ni voir celle-ci sans celle-là, toutes se trouvant réunies, et non pas mélangées, en un commun faisceau. Que si l'on vient à enlever de l'appartement une de ces lampes, l'éclat qu'elle répandait sortira en même temps, mais elle n'emportera rien de la lumière des autres, comme elle ne leur laissera rien de la sienne propre; car l'alliance intime et parfaite de tous ces rayons n'impliquait ni altération ni confusion. Or, si ce phénomène s'observe dans l'air, qui est une substance grossière, et à l'occasion d'un feu matériel, que sera-ce donc de l'union divine, si infiniment supérieure à toute union

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, par Mgr Freppel; 1860-1861.

qui s'accomplit non-seulement entre les corps, mais encore entre les âmes et les purs esprits [1] ! »

Avant d'expliquer le premier attribut de Dieu, la bonté, l'auteur des *Noms divins* cherche dans l'élévation de l'âme le moyen de pénétrer dans les profondeurs de l'essence suprême; à cet effet, il ne craint pas de prodiguer les couleurs les plus variées pour dépeindre l'illumination de l'intelligence humaine sous l'influence du secours d'en haut que sollicite la prière.

« C'est par la prière, dit-il, que l'homme s'élève à la contemplation sublime des splendeurs de la divine bonté : tels, si une chaîne lumineuse attachée à la voûte des cieux descendait sur la terre, et que, la saisissant, nous portions sans cesse et l'une après l'autre les mains en avant, nous croirions la tirer à nous, tandis qu'en réalité elle resterait immobile à ses deux extrémités, et que c'est nous qui avancerions vers le splendide éclat de son radieux sommet. Tels encore si, montés dans un navire, nous tenions, pour nous aider, un câble fixé à quelque rocher; nous ne ferions pas mouvoir le rocher, mais bien plutôt nous irions à lui, et le navire avec nous. Tel enfin si, du bord d'un bateau, quelqu'un venait à pousser les montagnes du rivage; il n'ébranlerait certes pas ces masses fixes et immobiles, mais lui-même s'éloignerait d'elles, et plus son effort serait violent, plus il se rejetterait au loin. Voilà pourquoi, dans tous nos actes, surtout quand il s'agit de traiter des choses divines, il faut débuter par la prière, non pas afin d'attirer à nous cette force qui n'est nulle part et qui est partout, mais pour nous abandonner et nous unir à elle par des invocations pieuses. » Ainsi tombe l'objection que le scepticisme prétend tirer de l'immutabilité divine contre l'efficacité de la prière : ce n'est pas en Dieu que la prière opère un changement; c'est nous qui, par elle, nous rapprochons de l'Être divin pour entrer en participation de sa lumière, de sa force et de ses bienfaits.

Le savant professeur de la Sorbonne fait remarquer ici avec quel rare bonheur l'enthousiasme de la poésie religieuse s'harmonise avec une rigueur de déductions presque géométrique. Comme Platon, l'Aréopagite sait prêter un riche vêtement aux idées les plus abstraites et tempérer les sévérités de la dialectique par les grâces de la diction. Voici, par exemple, le tour figuré qu'imagine saint Denys pour expliquer que la lumière est un symbole de la bonté divine [2] : « De même que la bonté du Dieu infini pénètre tous les êtres, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes, et les surpasse tous, sans que les plus sublimes puissent atteindre son excellence, ni les plus vils échapper à ses étreintes; comme elle répand la lumière sur tout ce qui en est susceptible, et crée, vivifie, maintient, perfectionne; comme elle est la mesure, la durée, le nombre, l'harmonie, le lien, le principe et la fin de toutes choses : tel, image visible et lointain écho de la bonté divine, le soleil, fanal immense, inextinguible, resplendit en tous les corps que peut envahir la lumière, et enveloppe le monde visible, la terre et les cieux de la gloire de ses rayons; si quelques objets n'en sont point pénétrés, ce n'est pas qu'il ne puisse les atteindre, ou qu'il les frappe trop faiblement, c'est que les objets eux-mêmes ne présentent que des éléments grossiers peu propres à recevoir la lumière; aussi semble-t-il passer outre pour étaler ses richesses dans les corps mieux disposés; mais rien de ce qui se voit n'échappe à l'action universelle de ce vaste foyer. »

Ailleurs, saint Denys veut montrer que, dans l'Écriture sainte, l'essence suprême, pure et sans forme, est dépeinte sous l'image du feu, parce que cet élément offre

[1] Livre des *Noms divins*, chap. II.
[2] *Ibid.*, chap. IV.

dans ses propriétés sensibles comme une obscure ressemblance avec la nature divine. Ici la poésie du style s'élève jusqu'au ton lyrique : « Le feu matériel est répandu partout; il se mêle sans se confondre avec tous les éléments, dont il reste toujours distingué; éclatant de sa nature, il est cependant caché; sa présence ne se manifeste qu'autant qu'il trouve matière à son activité; violent et invisible, il dompte tout par sa force propre et s'assimile énergiquement ce qu'il a saisi; il se communique aux objets et les modifie en raison directe de leur proximité; il renouvelle toutes choses par sa vivifiante chaleur et brille d'une lumière inextinguible. Toujours indompté, inaltérable, il discerne sa proie; nul changement ne l'atteint; il s'élève vers les cieux; et, par la rapidité de sa fuite, semble vouloir échapper à tout asservissement; doué lui-même d'une mobilité incessante, il met en mouvement ce qui l'approche; il enveloppe ce qu'il dévore et ne s'en laisse point envelopper. Il n'est point un accident des autres substances. Ses envahissements sont lents, insensibles, et ses splendeurs éclatent dans les corps auxquels il s'est pris. Impétueux et fort, il est présent à tout d'une façon inaperçue. Qu'on l'abandonne à son repos, il semble anéanti; mais qu'on le réveille, pour ainsi dire, par le choc, à l'instant il se dégage de sa prison naturelle; il rayonne et se précipite dans les airs, se communique libéralement sans s'approcher jamais. »

L'Aréopagite s'attache à l'idée du bien avant l'idée de l'être; non pas que l'idée de l'être ne soit logiquement antérieure à toute autre, mais parce que la bonté apparaît comme le premier des attributs divins, lorsqu'on envisage Dieu par rapport aux créatures. La bonté divine, motif suprême de la production des choses, est diffusive de sa nature; mais si la bonté a été la cause déterminante de la création, par quel autre attribut divin a-t-elle eu la vertu d'opérer le passage du non-être à l'être? Par la puissance. Pour célébrer les effets de cette puissance divine, l'Aréopagite déploie une pompe et une richesse de langage qu'on ne se lasse point d'admirer :

« La puissance infinie répand ses bienfaits sur les hommes, les animaux, les plantes et sur toute la nature; elle fortifie les choses qui s'unissent ensemble, les étreignant dans les nœuds d'une communication réciproque; elle conserve à celles qui sont distinctes leur propre raison d'être, les maintenant sans confusion ni mélange dans leurs limites respectives; elle assure l'ordre universel et dirige chaque être vers sa fin particulière; elle garde inaltérable l'immortelle vie des purs esprits; elle garde incorruptible et dans un ordre inviolable les soleils qui brillent sur nos têtes; elle crée la perpétuité; elle distingue les révolutions du temps par la variété des mouvements du ciel, et elle les rapproche par le retour périodique des astres à leur point de départ. Par elle, le feu brûle inextinguible, et l'eau coule intarissable; elle met des bornes à la diffusion de l'air; elle pose le globe dans l'espace; elle empêche que les productions terrestres ne soient altérées dans leur genre; elle maintient l'harmonie entre les éléments qu'elle tempère l'un par l'autre, sans les séparer ni les confondre. Par elle, persiste l'union de l'âme avec le corps; par elle, les plantes font leur travail d'assimilation et d'accroissement; par elle, les êtres conservent leurs propriétés essentielles, et l'univers demeure indissoluble. Les bienheureux reçoivent d'elle la grâce de pouvoir atteindre et d'atteindre réellement à ce permanent état de félicité. En un mot, rien n'échappe à l'universelle domination et aux étreintes tutélaires de la puissance divine [1]. »

Reste à décrire la cause exemplaire des choses pour achever cette exposition de la théodicée chrétienne. Saint Denys le fait avec une hauteur de conception qui lui a valu l'admiration des grands scolastiques du moyen âge. Pour lui, les types ou exem-

[1] Le livre des *Noms divins*, chap. VIII.

plaires des choses existent de toute éternité dans la simplicité de l'essence divine : Dieu contemple éternellement le monde dans l'idée qu'il en a, et cette idée éternelle coexiste avec le dessein qu'il conçoit de la réaliser dans le temps. Ces types ou exemplaires éternels sont donc les raisons créatrices des choses : c'est d'après elles que Dieu préforme, prédétermine, prédestine ce qui doit exister un jour; or ce monde idéal, tel qu'il apparaît avant la création dans la pensée divine, le Verbe le porte en lui-même, le Verbe image parfaite du Père et terme absolu de l'intelligence divine. Conséquemment, c'est par le Verbe, où toutes choses trouvent leur exemplaire, leur type incréé, qu'elles reçoivent le principe et la forme de leur existence actuelle.

Quelques critiques modernes ont cru trouver dans le livre des *Noms divins* la doctrine de l'unité de substance; mais rien n'est plus mal fondé que cette accusation : saint Denys ne dit nulle part que la substance divine soit également la substance du monde; bien au contraire, il ne cesse de répéter que la substance divine est infiniment distincte et au-dessus de toute substance créée. De là ces mots : *suprasubstantiel, superessentiel, suréminent,* qu'il emploie pour indiquer avec plus de force que Dieu n'est pas la substance ou l'essence des choses, comme le panthéisme l'imagine, mais que la substance ou l'essence divine dépasse infiniment ce qui fait le fond de toute existence finie. Si donc il affirme que les créatures participent de Dieu et que cette *participation* constitue leur essence, il ne s'agit pas d'une participation de l'essence de Dieu, qui est incommunicable au dehors; l'Aréopagite veut dire simplement que les créatures participent de Dieu, non pas comme les espèces participent de leur genre ou les parties de leur tout, mais comme un effet participe de sa cause par les dons ou les propriétés qu'il en reçoit. Si enfin, dans la sublime hardiesse de son langage, il ne craint pas d'avancer que Dieu est tout en toutes choses, pour marquer le rapport intime qui existe entre le Créateur et la créature, on ne saurait nier que cette locution et d'autres semblables ne soient au nombre de celles dont le panthéisme a fait également usage en les détournant de leur véritable sens; mais elles n'ont pas d'autre signification, dans la pensée de l'auteur, sinon que toutes choses viennent de Dieu, comme de leur principe, subsistent en Dieu, qui les conserve par sa puissance, et se rapportent à Dieu comme à leur fin [1]. Il suffit de reproduire les paroles suivantes de saint Denys pour lever toute équivoque et empêcher toute fausse interprétation; voici un de ces beaux passages qui ont ravi les plus grands métaphysiciens du christianisme.

« L'Éternel est le principe et la fin de tous les êtres : leur principe, parce qu'il les a créés; leur fin, parce qu'ils sont faits pour lui. Il est le terme de tout; il est la raison infinie de tout ce qui est indéfini et fini, créateur des effets les plus divers; car, dans son unité, il possède et produit tous les êtres : présent à tout et partout, sans division de son unité et sans altération de son identité; s'inclinant vers les créatures sans sortir de lui-même; toujours en repos et en mouvement; ou mieux encore, n'ayant ni mouvement, ni repos, ni principe, ni milieu, ni fin; n'existant en aucun des êtres et n'étant rien de ce qui est. En un mot, nulles choses ne le représentent convenablement, ni celles qui ont une durée impérissable, ni celles qui subsistent dans le temps; mais il est au-dessus de la durée et du temps, de ce qui est immortel ou temporaire; aussi les siècles sans fin et tout ce qui subsiste, les êtres et les mesures qu'on leur applique sont de lui et par lui [2]. »

Saint Denys a si bien évité la confusion de l'infini avec le fini; il est si éloigné de confondre le Verbe divin avec les choses créées, que nul écrivain des premiers

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule,* etc., par Mgr Freppel ; 1861. Paris, librairie Ambroise Bray.

[2] Livre des *Noms divins,* chap. v.

siècles n'a mieux répondu à une des objections principales du panthéisme contre le dogme de la création. Ce n'est pas que le livre des *Noms divins* soit un traité polémique; l'Aréopagite développe la doctrine chrétienne plutôt qu'il n'attaque les systèmes contraires; mais son exposition, largement conçue, fortement raisonnée, est la meilleure des réfutations. Qui ne sait la difficulté qu'on élève contre la distinction essentielle de l'infini et du fini? Comment l'intelligence divine, objecte-t-on, qui est infinie, peut-elle avoir l'idée du fini? N'est-ce pas poser en elle quelque chose de relatif et de limité? Et, si Dieu a créé des êtres qui n'existaient pas auparavant, il a donc acquis par là une connaissance nouvelle, ce qui détruit son immutabilité. Non, répond saint Denys, l'idée du fini n'enlève pas à l'intelligence divine son caractère d'infinité; car Dieu voit toutes choses, d'une vue sublime et transcendante dans l'unité de leur cause infinie qui est lui-même; il n'emprunte pas aux êtres finis la science qu'il en a, mais il les voit éternellement dans le principe qui les produit. On chercherait vainement dans Platon ou dans saint Augustin un endroit qui porte davantage l'empreinte d'un génie pénétrant et élevé :

« L'entendement divin n'étudie pas les êtres dans les êtres eux-mêmes; mais, de sa propre vertu, en lui et par lui, il possède par anticipation l'idée, la science et la substance de toutes choses; non pas qu'il les contemple dans leur forme particulière, mais il les voit et les pénètre dans leur cause qu'il comprend tout entière. Ainsi, la lumière, si elle était intelligente, connaîtrait les ténèbres à l'avance et par ses propres qualités, les ténèbres ne pouvant se concevoir autrement que par la lumière. Puis donc qu'elle se connaît, la divine sagesse connaît tout; elle conçoit et produit immatériellement les choses matérielles, indivisiblement les choses divisibles, la diversité avec simplicité, la pluralité avec unité; car si Dieu produit tous les êtres par l'unité de sa force, il les connaîtra tous aussi dans l'unité de leur cause, puisqu'ils procèdent de lui et préexistent en lui. Loin d'emprunter aux choses la science qu'il en a, il leur donne à toutes de se connaître elles-mêmes et d'être connues l'une par l'autre. Dieu n'a donc pas une connaissance particulière par laquelle il se comprend, et une autre connaissance par laquelle il comprend généralement le reste des êtres; mais, cause universelle, dès qu'il se connaît, il ne saurait ignorer ce qu'il a lui-même produit. Dieu sait donc toutes choses, parce qu'il les voit en lui et non parce qu'il les voit en elles. »

Dans le livre des *Noms divins*, l'Aréopagite, en expliquant les attributs de Dieu, avait été conduit à envisager la création en général comme un effet de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines; mais, après avoir indiqué la cause exemplaire, la cause déterminante et la cause efficiente du monde, il fallait de plus étudier l'œuvre divine dans les deux grandes divisions de l'ordre intellectuel et moral, en s'occupant spécialement des anges et des hommes : tel est l'objet de *la Hiérarchie céleste* et de *la Hiérarchie ecclésiastique*. Dans ces deux traités se révèle encore le génie de saint Denys dans sa puissante originalité. Sans doute la Bible lui fournissait les éléments de son travail sur les réalités du monde invisible : les prophètes d'une part, saint Paul de l'autre, avaient nommé les divers chœurs des anges; ils avaient désigné d'une manière expresse leurs fonctions et leurs qualités; mais il s'agissait de coordonner ces vérités entre elles, de les ramener sous l'unité d'un même principe ou d'une loi générale, de les réunir dans l'enchaînement d'un système où l'esprit scientifique pût s'appliquer avec succès aux données de la foi; là est le mérite incontestable de l'Aréopagite.

Le livre de *la Hiérarchie céleste* est divisé en quinze chapitres, dont voici le résumé : « Tout vient de Dieu et retourne à Dieu, les réalités et la science que nous en avons. Une véritable unité subsiste au fond de la multiplicité, et les choses qui

se voient sont comme le vêtement symbolique des choses qui ne se voient pas; c'est donc une loi du monde que ce qui est supérieur se reflète en ce qui est inférieur, et que les formes sensibles représentent les substances purement spirituelles; ainsi, la sublime nature de Dieu, et, à plus forte raison, la nature des esprits célestes, peuvent être dépeintes sous l'emblème obscur des êtres corporels; mais il y a une racine unique et un type suprême de ces reproductions multiples. Or, entre l'unité, principe et fin ultérieure de tout, et les créatures, qui n'ont en elles ni leur raison ni leur terme, il y a un milieu qui est à la fois science et action, connaissance et énergie, et qui, expression mystérieuse de la bonté incréée, nous donne le moyen de le connaître, de l'aimer et de l'imiter; ce milieu, c'est la hiérarchie, institution sacrée, savante et forte, qui purifie, illumine et perfectionne, et ainsi nous ramène à Dieu, qui est pureté, lumière et perfection. Telle est, en particulier, la hiérarchie des anges, ainsi nommés, parce que, élevés par la bonté divine à un plus haut degré d'être, ils peuvent recevoir une plus grande abondance de bienfaits célestes et les transmettre aux êtres inférieurs; car Dieu ne se manifeste pas aux hommes directement et par lui-même, mais médiatement et par des ambassadeurs.

« Ce nom d'anges désigne proprement les derniers des esprits bienheureux; mais il peut s'appliquer aussi aux plus sublimes, qui possèdent éminemment ce qui appartient à leurs subordonnés, tandis qu'au contraire on ne doit pas toujours étendre réciproquement aux plus humbles rangs de la milice céleste ce qui convient aux premiers rangs. En effet, les pures intelligences ne sont pas toutes de la même dignité; mais elles sont distribuées en trois hiérarchies, dont chacune comprend trois ordres. Chaque ordre a son nom particulier; et, parce que tout nom est l'expression d'une réalité, chaque ordre a véritablement ses propriétés distinctes et ses fonctions spéciales. Ainsi, les Séraphins sont lumière et chaleur; les Chérubins, science et sagesse; les Trônes, constance et fixité; telle apparaît la première hiérarchie. Les Dominations se nomment de la sorte à cause de leur sublime affranchissement de toute chose fausse et vile; les Vertus doivent ce titre à la mâle et invincible vigueur qu'elles déploient dans leurs fonctions sacrées; le nom des Puissances rappelle la force de leur autorité et le bon ordre dans lequel elles se présentent à l'influence divine; ainsi est caractérisée la deuxième hiérarchie. Les Principautés savent se guider elles-mêmes et diriger invariablement les autres vers Dieu; les Archanges tiennent aux Principautés en ce qu'ils gouvernent les Anges, et aux Anges en ce qu'ils remplissent parfois, comme eux, la mission d'ambassadeurs; c'est ce qui constitue la troisième hiérarchie. »

Dans ce tableau des neuf chœurs de l'armée céleste, saint Denys interprète avec beaucoup d'élévation et de sagacité les figures sensibles qu'emploient les deux Testaments pour exprimer les attributs de Dieu ou les opérations des Anges; il cherche sous le voile du symbolisme biblique les vérités qui s'y trouvent enveloppées; il s'efforce constamment de ramener l'esprit à des représentations moins grossières et plus exactes. « On ne doit pas s'imaginer, avec l'ignorance impie du vulgaire, dit-il, que ces nobles intelligences aient des pieds et des visages, ni qu'elles affectent la forme du bœuf stupide ou du lion farouche, ni qu'elles ressemblent en rien à l'aigle impérieux ou aux légers habitants des airs; non, ce ne sont ni des chars de feu qui roulent dans le ciel, ni des trônes matériels destinés à porter le Dieu des dieux, ni des coursiers aux riches couleurs, ni des généraux armés de lances, ni rien de ce que les Écritures nomment dans leur langage si fécond en pieux symboles; car, si la théologie a eu recours à la poésie de ces saintes fictions en parlant des purs esprits, elle l'a fait par égard pour notre mode de concevoir [1]. »

[1] Le livre de *la Hiérarchie céleste*, chap. II, XV

C'est donc, en réalité, dans les profondeurs du monde invisible que l'Aréopagite s'engage, à l'aide des lumières de la révélation. « La première hiérarchie, dit-il, plus proche de la Divinité, se purifie, s'illumine et se perfectionne plus parfaitement; elle préside à l'initiation de la deuxième, qui participe, en sa mesure propre, à la pureté, à la lumière et à la perfection, et devient, à son tour, pour la troisième, le canal et l'instrument des grâces divines; même les choses se passent ainsi dans chaque ordre : tout esprit reçoit, au degré où il en est capable, un écoulement plus ou moins direct ou immédiat de la pureté non souillée, de la lumière surabondante, de la perfection sans limites. Ainsi, tous les membres de la hiérarchie ont ceci de semblable, qu'ils participent à la même grâce, et ceci de différent, qu'ils n'y participent pas à un égal titre, ni avec un égal résultat. Voilà la double cause de la distinction permanente qu'on reconnaît entre eux, et de l'identité des noms que parfois on leur donne; tellement que si les hommes eux-mêmes étaient appelés à exercer des fonctions jusqu'à un certain point angéliques, on pourrait les nommer des anges. »

Pour exprimer cette gradation descendante sous une image sensible, saint Denys emploie la comparaison du soleil qui ne pénètre pas également les objets, mais qui les éclaire ou les échauffe selon leur nature et leur capacité :

« Le rayon du soleil pénètre aisément les matières limpides et légères qu'il rencontre, et d'où il sort plein d'éclat et de splendeur; mais s'il vient à tomber sur des corps plus denses, par l'obstacle même qu'opposent naturellement ces milieux à la diffusion de la lumière, il ne brille plus que d'une lueur terne et sombre; et même, s'affaiblissant par degrés, il devient presque insensible. Pareillement sa chaleur se transmet avec plus d'intensité aux objets qui sont plus susceptibles de la recevoir, et qui se laissent plus volontiers assimiler par le feu; puis son action apparaît comme nulle ou presque nulle dans certaines substances qui lui sont opposées ou contraires; enfin, ce qui est admirable, elle atteint, par le moyen des matières inflammables, celles qui ne le sont pas; tellement qu'en des circonstances données elle envahira d'abord les corps qui ont quelque affinité avec elle, pour se communiquer ensuite par eux, soit à l'eau, soit à tout autre élément qui semble la repousser [1]. »

Cette loi du monde physique se retrouve dans le monde surnaturel, où la lumière divine se transmet aux divers chœurs des Anges avec d'autant plus d'abondance qu'ils se rapprochent davantage de Dieu par la perfection de leur être; mais la classification ternaire des phalanges célestes n'est pas un article de foi, bien qu'elle se recommande par l'autorité d'un grand nombre de théologiens. D'ailleurs l'induction et l'analogie suffiraient pour assurer un haut degré de vraisemblance à cette doctrine de saint Denys l'Aréopagite. En effet, la loi de la gradation régit tout l'univers et se réfléchit également dans l'humanité. Du règne minéral au règne végétal, du règne végétal au règne animal, et de ce dernier jusqu'à l'homme, l'existence s'élève par degrés; elle se produit sous les formes les plus diverses. Parmi les hommes eux-mêmes, que de qualités, que d'aptitudes différentes ! Que de nuances indéfiniment variées dans les caractères et dans les physionomies ! Quelle vaste réciprocité de services et de fonctions ! Dans le firmament, nul astre n'est identique à l'autre; chacun a son volume, son cours déterminé; ceux-ci empruntent à ceux-là les clartés qu'ils renvoient au loin; tous, divisés par groupes, se meuvent autour d'un centre commun, lequel, à son tour, est entraîné vers une sphère plus haute, d'où il reçoit le mouvement et la lumière, et ainsi jusqu'à l'indéfini. Pourquoi cette harmonie entre les diverses parties de la création ne s'étendrait-elle pas au monde invisible ? Là

[1] Le livre de *la Hiérarchie céleste*, chap. XIII.

aussi l'échelle des êtres se prolonge de degré en degré; là aussi les purs esprits, ordonnés les uns par rapport aux autres, suivent une immense hiérarchie; là aussi des groupes lumineux réfléchissent sur d'autres groupes les splendeurs qu'ils reçoivent de plus haut; là aussi il y a des constellations de plus en plus radieuses qui gravitent autour du soleil infini de la justice et de la vérité.

Le livre de *la Hiérarchie ecclésiastique,* image visible de la hiérarchie céleste, comprend sept chapitres; quelques-uns présentent une assez grande étendue; d'autres révèlent en l'Aréopagite une force de conceptions et une richesse de pinceau incomparables. En voici l'idée mère: la hiérarchie céleste et la hiérarchie ecclésiastique ont le même principe et le même but; car les hommes, aussi bien que les anges, reçoivent de Dieu la vie surnaturelle qui doit les ramener à lui; mais elles diffèrent par la manière dont les choses saintes sont dispensées aux uns et aux autres. Le mode d'illumination des pures intelligences n'a rien de sensible ni de corporel, tandis que l'esprit humain ne s'élève d'ordinaire aux choses intelligibles que par le moyen d'images ou signes matériels. « Les pompes du culte, dit saint Denys, nous rappellent les beautés invisibles: les parfums qui embaument les sens représentent les suavités spirituelles; l'éclat des flambeaux est le signe de l'illumination mystique; le rassasiement des intelligences par la contemplation a son emblème dans l'explication de la doctrine chrétienne; la paisible harmonie des cieux est figurée par la subordination des divers ordres de fidèles; et l'union avec Jésus-Christ, par la communion eucharistique. » Voilà le principe général qui domine le traité de *la Hiérarchie ecclésiastique.* L'Aréopagite en suit l'application dans la constitution de l'Église et dans la théorie des sacrements.

Ici encore il retrouve la loi de gradation telle qu'elle existe dans les rangs de l'armée céleste. De même que les neuf chœurs des anges sont divisés en trois phalanges de trois ordres chacune, ainsi y a-t-il trois degrés dans la hiérarchie ecclésiastique, les évêques ou hiérarques, les prêtres et les diacres. En effet, les ministres sacrés ne participent pas tous dans la même mesure aux dons ou aux pouvoirs divins; ceux du deuxième et du troisième ordre reçoivent inégalement de la plénitude du premier. Ces trois rangs de la hiérarchie ecclésiastique répondent aux trois phases de la vie chrétienne: la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. La mission des diacres est de préparer les imparfaits à la participation des mystères, de veiller à ce que l'accès des choses saintes ne s'obtienne qu'après une purification complète. Les prêtres ont pour fonction d'éclairer les initiés en les admettant à la réception des sacrements. La vertu propre à l'ordre épiscopal est d'imprimer le sceau de la perfection aux fidèles éclairés par les prêtres et initiés par les diacres. D'où il suit que les laïques sont répartis en trois classes parallèles aux trois rangs de la hiérarchie ecclésiastique : ceux qui accomplissent le travail de leur purification et sont exclus de la célébration des mystères; ceux qui ont reçu la grâce de l'illumination et participent aux sacrements; ceux qui aspirent à la vie parfaite, en particulier les thérapeutes ou les moines. Les sacrements eux-mêmes correspondent aux trois ordres de la hiérarchie, aux trois classes d'initiés, aux trois phases de la vie chrétienne, en ce qu'ils possèdent la triple vertu de purifier les profanes, de conférer la lumière aux purifiés et de consommer l'union surnaturelle avec Dieu.

D'après cette esquisse des matières que saint Denys développe dans le livre de *la Hiérarchie ecclésiastique,* ce monument n'est-il pas à la fois un *traité de l'Église* et ce qu'on appelle, dans la langue liturgique, un *Sacramentaire* ou un *Pontifical?* Peut-être aurait-on le droit de reprocher à l'Aréopagite l'abus de la symétrie. A force de vouloir retrouver dans les choses de la terre une reproduction exacte des choses du ciel, l'auteur prolonge à perte de vue cette échelle systématique à étages ternaires,

bien qu'il ne manque pas d'arguments pour la justifier. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à côté de l'esprit philosophique qui plonge sous le voile des mystères, l'imagination du pieux écrivain se joue à travers les cérémonies du culte avec une grâce inépuisable; tantôt c'est le théologien qui scrute la raison des choses divines, tantôt le poëte qui célèbre avec l'effusion d'une âme ravie les merveilles de l'ordre surnaturel. Ainsi quelle profondeur de pensée dans cette page!

« Par où doit commencer l'accomplissement des augustes préceptes? Le commencement est sans doute de former dans l'âme ces habitudes qui la disposent à recevoir et à exécuter le reste des enseignements sacrés, de lui ouvrir la route qui mène à l'héritage céleste, de lui assurer une divine régénération. Car le premier mouvement de l'âme vers les choses célestes, c'est l'amour de Dieu, et le premier pas dans la voie des commandements, c'est cette régénération ineffable qui introduit dans notre être un principe divin. Si donc cette naissance spirituelle détermine en nous une vie divine, celui qui ne l'a pas encore reçue ne pourra ni connaître ni accomplir les célestes préceptes. De même, humainement parlant, ne faut-il pas que l'existence précède en nous l'action, puisque ce qui n'est pas n'a ni mouvement ni substance même, comme aussi ce qui a l'être, à quelque degré que ce soit, n'est actif et passif que dans les limites de sa propre nature? »

Le disciple de saint Paul veut dire ici que le baptême, en communiquant à l'homme la vie divine, crée en lui des aptitudes qui le rendent capable d'accomplir des œuvres salutaires et méritoires. Il ne révèle pas une moindre pénétration d'esprit, quand il découvre la leçon morale à travers les symboles matériels; voici, par exemple, sa réponse à cette question : Pourquoi l'huile sainte consacrée par le pontife est-elle tenue sous un voile? La poésie religieuse n'a rien de plus ingénieux ni de plus élevé :

« De même que, dans un ordre de choses sensibles, le peintre, s'il considère fixement son original, sans diviser son attention, doublera, pour ainsi dire, celui qui pose devant lui, et offrira la vérité dans sa ressemblance, le modèle dans son image, et, à part la différence des substances, les reproduira l'un dans l'autre; ainsi, par la constante contemplation du mystérieux archétype, les peintres spirituels, amis du beau, obtiendront de ressembler à Dieu avec une admirable exactitude. Aussi, s'occupant sans relâche de façonner leur âme d'après cette beauté intelligible si ravissante, ils ne pratiquent aucune de leurs sublimes vertus pour être vus des hommes; mais cette huile tenue sous voile est un précieux symbole où ils apprennent que l'Église cache ce qu'elle a de plus sacré. C'est pourquoi, vivantes images du Seigneur, ils ensevelissent religieusement au fond de leur âme leurs saintes vertus; et, l'œil fixé sur la suprême intelligence, ils ne sont ni visibles pour ceux qui ne leur ressemblent pas, ni tentés de les regarder eux-mêmes. Fidèles à leur dessein, ils aiment ce qui est réellement juste, honnête, et non pas ce qui semble tel; ils n'aspirent point à ce que le vulgaire nomme gloire et félicité; mais, discernant ce qui est essentiellement bien ou mal, ils deviennent d'augustes images de la divine suavité, qui, possédant en soi le parfum du bien, ne l'exhale point pour la foule que séduisent les apparences, mais imprime la vraie beauté dans les âmes qui lui ressemblent [1]. »

Saint Denys décrit ainsi, en les interprétant, les rites usités dans l'administration des sacrements; cette exposition de la liturgie catholique a fourni de nombreuses objections à ceux qui attaquent l'authenticité des œuvres de l'Aréopagite. Comment supposer, disent-ils, que la liturgie eût déjà pris un pareil développement

[1] Le livre de *la Hiérarchie ecclésiastique,* chap. II.

au Ier siècle? N'y a-t-il pas des indices manifestes d'une époque postérieure dans les rites multiples qui accompagnent la collation des ordres sacrés, l'initiation des thérapeutes à la vie parfaite, les funérailles des chrétiens? D'abord, il est possible que les écrits du disciple de saint Paul aient subi quelques altérations partielles à travers les premiers temps du christianisme; cela est même probable. Mais on aurait tort de s'imaginer que la liturgie primitive fût sans pompe là où l'absence de persécution lui permettait de se déployer librement. Qu'est-ce qui interdisait aux fidèles de transporter dans la liturgie évangélique certaines cérémonies de la loi ancienne, comme le chant des Psaumes, la lecture d'un fragment de la Bible, l'oblation de l'encens, suave emblème de la prière? La religion juive n'était-elle pas la figure de l'Église? Dès lors, quoi de plus naturel que d'emprunter à un cérémonial divin ce qui pouvait s'adapter à la célébration des mystères du christianisme? C'est ce que firent les apôtres en réglant les formes primitives du culte catholique; si leurs Épîtres sont loin d'offrir un rituel complet, la tradition a recueilli avec soin cette partie de leur enseignement [1].

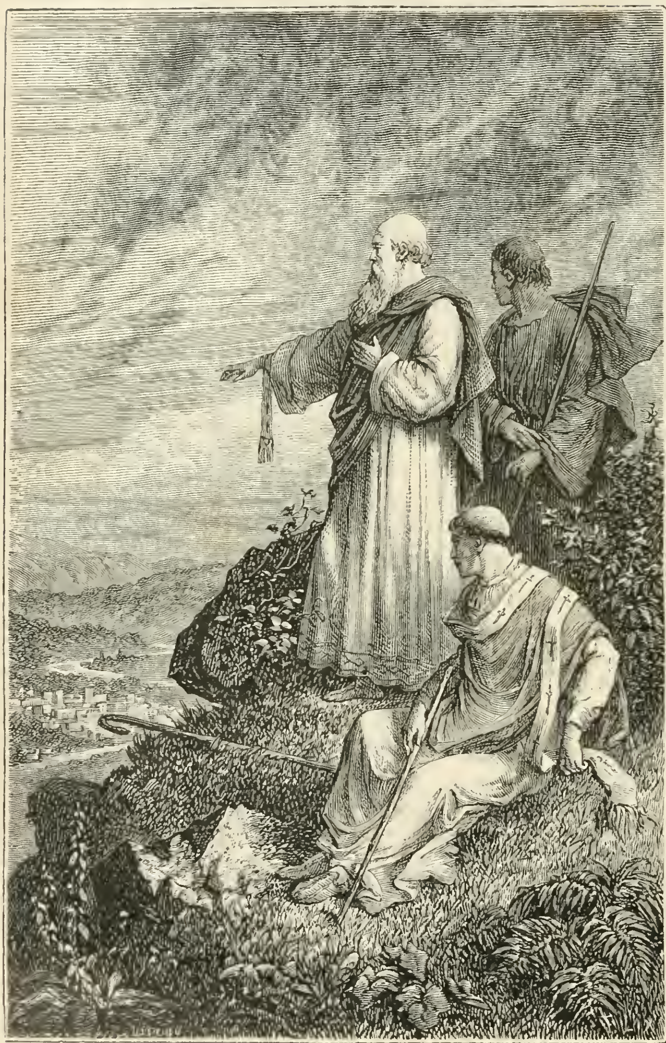
« Par le mot de divins oracles, ajoute saint Denys l'Aréopagite, il faut entendre ce que nos maîtres inspirés nous ont laissé dans les saintes lettres et dans leurs écrits théologiques, ensuite ce qu'ils ont transmis à leurs disciples par une sorte d'enseignement spirituel et presque céleste, les initiant d'esprit à esprit, d'une façon corporelle, sans doute, puisqu'ils parlaient, mais j'oserai dire aussi immatérielle, puisqu'ils n'écrivaient pas. » Il est impossible d'affirmer plus nettement que la tradition forme, à côté de l'Écriture sainte, une deuxième source d'enseignement non moins divine que la première.

L'onction du corps des défunts, telle que la décrit le disciple de saint Paul, ne doit pas surprendre, si l'on considère que la coutume d'oindre et d'embaumer les morts était très-répandue en Orient, surtout chez les Juifs, du milieu desquels sortaient les premiers chrétiens. On conçoit facilement que cette pratique se soit prolongée dans une portion de l'Église primitive, où elle a pu même prendre le caractère d'une cérémonie religieuse; quant à la prière pour les morts, le second livre des Machabées prouve que la Synagogue en faisait un constant usage; et les témoignages des Pères attestent que le premier âge chrétien partageait cette « pieuse et salutaire pensée ».

Par les moines, l'Aréopagite veut désigner tout simplement ceux d'entre les chrétiens qui, renonçant aux habitudes de la vie mondaine, se consacraient d'une manière plus spéciale au service de Dieu par l'observation des conseils évangéliques; or il serait absurde de prétendre qu'un tel genre de vie n'ait pas pu être suivi par plusieurs dès l'origine du christianisme. Un philosophe alexandrin du Ier siècle, Philon, ne parle-t-il pas de thérapeutes qui distribuaient leurs biens, quittaient les villes et se retiraient dans la solitude pour vaquer plus librement aux exercices de piété? Il importe peu de savoir si ces thérapeutes étaient juifs ou chrétiens; la conclusion reste toujours la même : l'Évangile détachait l'homme de la terre bien plus que ne faisait la loi de Moïse; si donc il y avait, au Ier siècle, des thérapeutes autour d'Alexandrie et dans les déserts de l'Égypte, il a pu exister vers le même temps des moines chrétiens aux environs d'Athènes; et, puisque Philon parle de ceux-là sans que l'on mette en doute qu'il écrivît au Ier siècle, notre auteur a bien pu parler de ceux-ci sans qu'on doive l'accuser d'appartenir aux siècles postérieurs.

Le sacrifice de la messe, tel qu'il est tracé dans *la Hiérarchie ecclésiastique*, ré-

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule*, etc., par Mgr Freppel.



Denys l'Aréopagite, arrivant à Lutèce,
s'écria : « Ici est mon repos, je n'habiterai pas ailleurs. »

pond également aux conditions où le christianisme se trouvait après les temps apostoliques :

« L'hiérarque, dit saint Denys, après avoir prié au pied de l'autel, l'encense d'abord, puis fait le tour du lieu sacré. Revenu à l'autel, il commence le chant des psaumes, que tous les ordres ecclésiastiques continuent avec lui. Des ministres inférieurs lisent ensuite les saintes Écritures ; après la lecture, on fait sortir de l'enceinte les catéchumènes, et avec eux les énergumènes et les pénitents ; ceux-là restent seuls qui sont dignes de contempler et de recevoir les adorables mystères. Pour le reste des ministres subalternes, les uns se tiennent auprès des portes fermées du temple, les autres remplissent quelque fonction particulière à leur ordre. Les plus élevés d'entre eux s'unissent aux prêtres pour présenter sur l'autel le pain sacré et le calice de bénédiction, après toutefois qu'a été chantée par l'assemblée entière la profession de foi. Alors le pontife achève les prières et souhaite à tous la paix ; tous s'étant donné mutuellement le saint baiser, on récite les noms inscrits sur les diptyques. Ayant tous purifié leurs mains, l'hiérarque prend place au milieu de l'autel ; les prêtres l'entourent avec les diacres désignés. L'hiérarqne bénit Dieu de ses œuvres merveilleuses, consacre les mystères augustes, et les offre à la vue du peuple sous les symboles vénérables qui les cachent. Quand il a présenté de la sorte les dons précieux de la Divinité, il se dispose à la communion et y convie les autres. L'ayant reçue et distribuée, il termine par une pieuse action de grâces. Tandis que le grand nombre n'a considéré que les voiles sensibles du mystère, lui, toujours uni à l'Esprit-Saint, s'est élevé jusqu'aux types spirituels des cérémonies, dans la douceur d'une contemplation sublime et avec la pureté qui convient à l'excellence de la dignité pontificale[1]. »

Cinq chapitres forment le traité de la *Théologie mystique*, le plus profond peut-être de tous les écrits de l'Aréopagite ; dans ces pages d'un vol hardi, l'auteur s'élève à des conceptions si sublimes et qui surpassent tellement l'intelligence humaine éclairée même par la sainteté, qu'il a cru devoir y revenir dans ses lettres et donner de nouvelles explications. En cherchant à déterminer de quelle manière les divers ordres de la hiérarchie, tant céleste qu'ecclésiastique, répondent aux trois degrés de la vie surnaturelle : la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive, saint Denys nous avait introduits au cœur du mysticisme chrétien. Dans sa théorie mystique, il nous en révèle tous les secrets ; nul doute qu'un commerce familier avec saint Paul, ce grand maître de la vie intérieure, ne l'ait initié à cette psychologie surnaturelle ; voici comment il conçoit l'ascension progressive de l'âme vers la Divinité :

« Dieu, dit-il, est pureté, lumière et perfection ; or tous nos efforts doivent tendre à la ressemblance avec l'idéal divin. Il faut par conséquent que l'âme se purifie, s'illumine et se perfectionne. Rompre avec le péché, s'affranchir du joug des passions, détruire un à un les obstacles qui empêchent de parvenir à l'union avec Dieu, tel est le travail de préparation qui ouvre la voie du progrès moral. L'âme, ainsi purifiée de ses taches, ressemble à la surface d'une eau limpide ; c'est un miroir qui réfléchit les rayons de l'éternelle lumière. La grâce divine pénètre en elle sans difficulté, l'illumine par degrés et lui communique l'intelligence des vérités révélées. Éclairée de la sorte, l'âme se retire des créatures, se replie sur elle-même, se ramasse, se simplifie, pour ainsi dire, et se porte tout entière vers la source du vrai et du bien ; c'est alors que l'union parfaite avec Dieu achève de la dégager de tout lien terrestre, pour la tenir constamment attachée à son principe et à sa fin. »

[1] Le livre de *la Hiérarchie ecclésiastique*, chap. III.

Si la théologie mystique se réduisait à cette théorie de la vie chrétienne envisagée dans les diverses phases de son développement, elle se confondrait avec la théologie morale ; ce qui la distingue, c'est qu'elle étudie spécialement les moyens par lesquels l'âme peut parvenir à un degré plus qu'ordinaire d'illumination et d'union avec Dieu. On conçoit, en effet, que la prière et la contemplation deviennent pour l'homme comme des ailes qui l'élèvent au-dessus des conditions habituelles de la vie. « Quand l'âme a étouffé en elle toutes les affections terrestres, qu'elle s'est dégagée entièrement des choses visibles, pour s'accoutumer à converser dans le ciel, elle peut arriver à un mode de connaissance qui lui permet d'atteindre Dieu par une sorte d'intuition, sans raisonnement et sans images corporelles. Ce ravissement la porte vers la beauté infinie avec une telle force que les sens, l'imagination et la raison, vaincus et comme enchaînés, n'exercent plus que faiblement leurs fonctions. Absorbée dans une contemplation muette, l'âme reste, pour ainsi dire, passive sous l'action de Dieu qui l'illumine et l'élève jusqu'à lui. Elle cède à cet attrait immense qui la sollicite pour se fondre en Dieu : comme le fer qui, jeté dans une ardente fournaise, prend la forme et les propriétés du feu, ainsi l'âme, plongée dans les abîmes de l'amour infini, conserve, il est vrai, son essence créée, sa personnalité, mais perd tout ce qu'elle avait de terrestre pour acquérir des facultés de connaître et d'aimer qu'elle avait crues impossibles jusqu'alors. »

Nul doute que Dieu ne puisse favoriser une âme sainte de ces vues intérieures qui dépassent toute science, de ces états de ravissement ou d'extase qui sont comme une anticipation de la vision béatifique. Mais cette suspension des facultés intellectuelles, ce qu'on nomme, en termes de l'école, l'oraison passive, n'est que passagère; elle ne saurait en aucun cas constituer l'état habituel de l'âme : ce serait la négation de la liberté humaine, et, par conséquent, du mérite personnel. De plus, cette ascension vers Dieu par la voie contemplative ne doit pas exclure, comme inutile ou insuffisant, le procédé ordinaire par lequel l'intelligence s'élève à la connaissance de Dieu; une telle exclusion aboutirait au scepticisme, en substituant le sentiment à la logique, l'imagination à la science; par là, on ouvrirait le champ à toutes les aberrations de l'illuminisme. Enfin, il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces mots d'unification, de déification, qu'emploie le mysticisme; quel que soit le degré d'union avec Dieu par la grâce, il n'y a jamais absorption d'une substance par une autre : la distinction de la personnalité humaine d'avec l'Être divin reste tout entière; le panthéisme seul pourrait les identifier; aussi gît-il au fond de la plupart des sectes faussement mystiques, depuis les rêveries des gnostiques jusqu'aux extravagances des illuminés du protestantisme. L'Aréopagite est bien éloigné de ces extrêmes; certes il ne recule pas devant les expressions les plus hardies pour dépeindre l'union intime de l'âme avec la Divinité; mais il ne cesse d'affirmer que le Créateur reste infiniment supérieur à tout ce qui participe de lui.

« Est-il vrai, demande-t-il dans sa deuxième lettre au thérapeute Caius, que l'Être suprême soit supérieur au principe même de la divinité, au principe même de la bonté ? Oui, si par divinité et bonté vous entendez la grâce de ce don merveilleux qui nous bonifie et nous divinise, et cette sublime imitation du type souverainement divin et souverainement bon, par laquelle nous devenons à notre tour bons et divins. Car, si cette grâce est réellement pour l'homme un principe d'amélioration et de déification, sans doute le principe radical de tout principe l'emportera sur la divinité et la bonté par lesquelles nous sommes déifiés et rendus bons : en tant qu'inimitable et incompréhensible, il surpassera ceux qui l'imitent et s'efforcent de le comprendre, ceux qui le copient et participent de lui. »

Dans ses lettres comme dans ses traités, saint Denys l'Aréopagite allie l'enthou-

siasme du poëte et de l'ami à la précision du philosophe et du théologien. « Je vous salue, ô âme sainte, écrit-il à Jean l'Évangéliste, vous êtes mon bien-aimé ; je vous donne plus volontiers ce titre qu'à tous les autres. Je vous salue encore, ô bien-aimé, si cher à Celui qui est véritablement beau, plein d'attraits et d'amour. Faut-il s'étonner que le Christ ait dit la vérité, et que les méchants chassent ses disciples des villes, et que les impies se rendent à eux-mêmes la justice qu'ils méritent, en se retranchant de la société des saints ? Vraiment les choses visibles sont une frappante image des choses invisibles ; car, dans le siècle à venir, ce n'est pas Dieu qui accomplira la séparation méritée ; mais les mauvais s'éloigneront eux-mêmes de Dieu. C'est ainsi que, même ici-bas, les justes sont avec Dieu, parce que, dévoués à la vérité et détachés des choses matérielles, affranchis de tout ce qui est mal et épris d'amour pour tout ce qui est bien, ils chérissent la paix et la sainteté ; parce que, dès ce monde, ils préludent aux joies des temps futurs, menant une vie angélique au milieu des hommes, en toute tranquillité d'esprit. Je ne suis pas assez insensé pour imaginer que vous ayez de la douleur ; quant à vos tourments corporels, vous les sentez, mais vous n'en souffrez pas. Au reste, tout en adressant un blâme légitime à ceux qui vous persécutent et qui pensent follement éteindre le soleil de l'Évangile, je prie Dieu qu'ils cessent enfin de se nuire, qu'ils se convertissent au bien et vous attirent à eux pour entrer en participation de la lumière. Mais, quoi qu'il arrive, rien ne nous ravira les splendeurs éblouissantes de l'apôtre Jean ; pour le présent, nous jouissons de votre enseignement, et bientôt, je le dis hardiment, nous serons réunis à vous ; car je mérite confiance quand j'affirme ce que vous et moi nous avons appris de Dieu : c'est que vous serez délivré de la prison de Patmos ; que vous retournerez en Asie, et que là vous donnerez l'exemple de l'imitation et de la bonté divines, laissant à la postérité de suivre vos traces. »

Telle est la valeur doctrinale et littéraire des œuvres de saint Denys l'Aréopagite, que l'antiquité chrétienne a regardé à la fois comme le premier évêque d'Athènes et le premier évêque de Paris. Nul n'a plongé plus avant que ce grand disciple de Platon et de saint Paul dans ce qu'on appelait au moyen âge les préambules de la foi : le livre des *Noms divins* en est une preuve éclatante ; rien n'échappe aux investigations de ce hardi penseur ; dans *la Hiérarchie céleste,* la révélation a dévoilé à ses yeux les réalités du monde invisible ; dans *la Hiérarchie ecclésiastique,* elle a déroulé devant lui les merveilles de la cité de Dieu sur la terre ; et, dans la *Théologie mystique,* elle l'a initié aux secrets d'une psychologie toute divine. Ces productions d'un esprit profond et compréhensif, fussent-elles apocryphes, mériteraient encore une attention toute spéciale ; mais, on l'a vu, rien n'autorise à dépouiller de son plus beau titre de gloire l'homme de génie que l'Église des Gaules s'honore de compter parmi ses premiers fondateurs.

# CHAPITRE VII

## MISSION DES COLLABORATEURS APOSTOLIQUES DE SAINT DENYS DANS LES GAULES

Apostolat d'Eugène Marcel en Espagne. — Il choisit Tolède pour centre de ses travaux évangéliques. — Eutrope envoyé par saint Denys chez les Saintons. — Ursin, apôtre des Bituriges. — Il fait l'acquisition du palais de Leocadius pour le transformer en église. — Sanctin et Antonin, évêques de Meaux, compagnons de saint Denys. — Ils vont en mission à Rome, auprès du pape saint Anaclet. — Sanctin évangélise Verdun et Chartres. — Julien, apôtre des Cénomans. — Ses miracles. — Lain ou Latuin, premier évêque de Séez. — Translation de ses reliques. — Exupère ou Spire, premier évêque de Bayeux. — Taurin, premier apôtre des Éburovices. — Nigaise ou Nicaise, premier évêque de Rouen, et ses compagnons Quirinus, prêtre, et Scubiculus, diacre. — Lucien, premier apôtre des Bellovaques. — Regulus ou Rieul, premier apôtre des Silvanectes. — Firmin, premier évêque d'Amiens. — Ses reliques.

Les collaborateurs que le pape saint Clément avait adjoints à Denys l'Aréopagite rivalisaient de zèle et de dévouement dans les différentes régions où les avait conduits le souffle de la divine Providence; celle-ci faisait fructifier partout les travaux de leur mission. Tous marchaient sur les traces et se dirigeaient d'après les exemples de l'évêque de Paris, leur illustre maître; tous prodiguaient leurs sueurs et donnaient leur sang pour le salut des âmes et la gloire de Dieu; comme autrefois saint Paul, Denys l'Aréopagite, son disciple, pouvait laisser son cœur se dilater en contemplant les généreux efforts de ses coopérateurs, puis, heureux et fier de l'œuvre de la propagation de la foi qu'ils poursuivaient avec une héroïque charité, les regarder comme sa joie et sa couronne.

Avant de quitter la cité des Arélates, Denys l'Aréopagite avait envoyé en Espagne Marcel, qu'on tient pour le même que saint Eugène de Tolède, qui évangélisa les campagnes voisines de Lutèce, aux lieux appelés Enghien et Montmorency; cette tradition est fort ancienne : l'antique liturgie romaine, Baronius, dans ses notes sur le martyrologe; le savant jésuite Mariana, dans son Histoire, les vieux bréviaires de Paris et de Bourges l'ont adoptée. Marcel appartenait à la plus grande famille plébéienne de Rome. Claudius Marcellus, le fondateur de son illustration, vainquit les Gaulois, prit Milan, leur capitale au delà des Alpes, suspendit au Capitole les armes de leur roi Viridomare avec les troisièmes dépouilles opimes, battit trois fois Annibal après Cannes et s'empara de Syracuse, où périt Archimède; cinq fois consul et une fois triomphateur, il fut appelé l'épée de Rome, comme Fabius Cunctator en était dit le bouclier. Auguste avait marié sa propre sœur Octavie au consul Marcellus Æserninus, l'un des descendants du célèbre Claudius; il destinait leur fils à l'hymen de sa fille Julie; déjà il l'avait désigné avant l'âge pour son successeur; mais la mort enleva ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances. Virgile, le poëte impérial, a déploré dans de beaux vers la fin prématurée de Marcellus, presque un quart de siècle avant Jésus-Christ. Quelques années après la naissance du Sauveur, un Marcellus sortait de cette tige tant illustre; il devait bien consoler le monde de cette perte que célébra comme inconsolable le chantre de l'*Énéide*. On le sur-

nomma Eugenius, probablement à cause de la noblesse de son origine; et plus probablement encore ce surnom lui vint des chrétiens, lorsque Marcel, conquête spirituelle de Pierre comme Denys l'Aréopagite le fut de Paul, eut été plongé dans la piscine baptismale par les mains qui ouvrent et ferment le ciel.

De toutes les cités de la péninsule ibérique, Tolède fut celle qu'Eugène Marcel choisit pour centre de ses travaux apostoliques. Fondée par les Phéniciens, cette ville aurait été peuplée par des Juifs de Jérusalem quatre siècles et demi avant notre ère, s'il en faut croire les traditions et son nom même presque biblique; assise dans la zone centrale de l'Espagne, sur un monticule que le Tage entoure de ses bras, c'était le dépôt des mines aurifères de la Péninsule; son fleuve même passait pour rouler de l'or. Eugène Marcel en fit le dépôt de l'or impérissable de la divine grâce et y plaça son siége épiscopal. Les anciens récits de cette contrée disent qu'il dédia l'église-mère de Tolède à saint Étienne, protomartyr; les traditions présentes assurent qu'elle fut consacrée sous le vocable de la sainte Vierge, et particulièrement de sa glorieuse assomption. Les deux titres d'ailleurs pouvaient coexister, et les palmes du martyre s'entrelaçaient peut-être avec les lis de la virginité pour abriter les fidèles qui venaient s'agenouiller dans ce sanctuaire, afin de demander à Dieu l'esprit de sacrifice et la grâce de la pureté. Chose remarquable, les deux capitales historiques de la France et de l'Espagne, Paris et Tolède, ont leurs cathédrales placées sous l'invocation conjointe du martyre de saint Étienne et de l'assomption de la sainte Vierge. Comment ne pas reconnaître dans cette coïncidence un trait de la liaison de Denys l'Aréopagite et d'Eugène Marcel, leurs fondateurs? Comment ne pas voir là une inspiration du Platon chrétien qu'on vénère comme le chantre le plus antique du glorieux trépas de Marie? Et n'est-ce pas encore une certaine trace de cette fraternité de pensées autant que d'origine qui fait que les chanoines de Paris ont leur place acquise au chapitre de Tolède, et les chanoines de Tolède au chapitre de Paris? Les uns et les autres, en deçà comme au delà des Pyrénées, se trouvent chez eux, sous le manteau resplendissant de l'immaculée Mère de Dieu, que les anges transportèrent au paradis.

Après vingt ans de travaux apostoliques, Eugène Marcel, pressé d'un vif désir de voir Denys l'Aréopagite, et surtout de partager ses périls, accourut d'Espagne au pays des *Parisii*. Au moment où il hâtait ses pas vers Lutèce, un homme ordonnait aux licteurs d'aiguiser la hache qui devait immoler son maître et lui; c'était Sisinnius Fescenninus, qui frémissait de rage contre le vénérable évêque de Paris, dont les victoires évangéliques remplissaient de leur renommée non-seulement les Gaules, mais l'empire romain tout entier. Il y avait des chrétiens au village de Deuil, à trois lieues de Lutèce. Eugène Marcel se cacha au milieu d'eux; il fut leur hôte et leur père, durant les jours des plus inexprimables angoisses. C'est là qu'il apprit la mort de saint Denys et de ses deux héroïques compagnons. Il voyait aux deux promontoires de Montmartre se dresser dans l'air les deux môles qui portaient les statues de Mars et de Mercure, du dieu sanguinaire et du dieu voleur, l'un et l'autre impudiques; c'est à leurs pieds qu'avait eu lieu l'hécatombe des trois saintes victimes; alors, sans doute, le disciple ému aurait improvisé cette hymne que l'église de Deuil chantait, comme la tenant de lui, au temps de Charlemagne: « Citoyens du ciel, applaudissez à l'agréable lumière de ce jour; l'éminente foi du martyr et la vie du sacré pontife, de Denys le noble, du haut des cieux ont reçu la palme... »

Trente-sept jours après que les bourreaux eurent tranché la tête de saint Denys, Eugène Marcel, cité au tribunal de Sisinnius Fescenninus, répondit que de toute la dévotion de son cœur il adorait le Christ. « C'est lui, s'écria-t-on en hurlant de toutes parts contre Eugène Marcel, c'est lui l'auteur du mal! » Cependant les cheveux blancs d'un si noble vieillard excitaient tout ensemble l'admiration et la com-

passion. De bonnes âmes païennes l'invitaient à jeter un grain d'encens devant les idoles. Eugène Marcel soupira, pleura amèrement; puis il s'écria : « Je vous dédie, Seigneur Jésus, ce suprême combat d'une guerre triomphale ! » Sa prière achevée, il tendit sa tête au licteur; elle tomba dans la poussière, le 7 octobre 106, et l'on crut entendre sa langue palpitante confesser encore le nom de Jésus-Christ[1].

Ce fut aussi avant de quitter la cité des Arélates que Denys l'Aréopagite renvoya chez les Saintons son collègue Eutrope, qu'y avait déjà envoyé saint Pierre, mais qui s'en était retourné, n'y pouvant rien faire pour le salut des âmes. D'après un document attribué à saint Denys lui-même, Eutrope serait issu d'une famille princière de la Perse; il aurait été ordonné diacre par les apôtres Simon et Jude, qui convertirent un grand nombre de Persans. Quoi qu'il en soit de cette origine, le second voyage qu'il fit chez les Saintons fut plus heureux que le premier. Leur capitale, entourée de murailles, flanquée de hautes tours, riche en places et en rues, était agréablement située sur le sommet des coteaux de la Charente, à l'ouest de la ville actuelle de Saintes; son capitole où se trouvait un temple dédié à Jupiter, son amphithéâtre qui pouvait contenir cinq mille spectateurs, son aqueduc qui avait trois lieues de longueur, son arc de triomphe érigé en l'honneur de Germanicus, en faisaient une des plus importantes cités de l'Aquitaine. Aussi Eutrope n'hésita pas à la choisir de nouveau comme point central de sa mission; il se construisit une cabane sur une éminence voisine, d'où il descendait pendant la journée pour prêcher l'Évangile, et où il se réfugiait la nuit, moins pour échapper à la persécution des païens que pour passer de longues veilles en prières et en larmes. Plusieurs abandonnèrent le culte des idoles pour embrasser la religion du vrai Dieu, entre autres Eustella, fille du gouverneur. Celui-ci en fut tellement irrité, qu'il fit battre Eutrope avec des bâtons et des fouets plombés; le saint homme, brûlant d'obtenir la palme du martyre, prêchait avec encore plus de véhémence; les bourreaux, pour couper court à ses exhortations, le tuèrent à coups de hache, le 30 avril de l'année 106. La vierge Eustella ensevelit le vénérable cadavre avec un pieux respect; trois semaines après cette bonne œuvre, elle eut la gloire de verser aussi son sang pour le céleste Époux.

Dans son livre *de Gloria martyrum*, Grégoire de Tours rapporte que saint Eutrope n'avait pas reçu une sépulture digne de lui, ayant été inhumé furtivement en son humble cabane; il ajoute qu'après un grand intervalle de temps Palladius, évêque de Saintes, fit construire une magnifique église en l'honneur du premier apôtre de la Saintonge; qu'alors on ouvrit le sarcophage; et chacun put voir, à la partie postérieure du crâne du saint, la marque du coup de hache qui lui avait ôté la vie. L'affluence des populations qu'attirait ce tombeau vénéré allait toujours croissant; il devint nécessaire de reconstruire sur un plan plus vaste l'église et la crypte bâties par Palladius. On a la date précise de cette reconstruction due aux soins des religieux de Cluny, maîtres au XIe siècle du monastère de Saint-Eutrope; en 1096, Urbain II consacrait l'autel de l'église abbatiale, et Ramnulfe, évêque de Saintes, consacrait l'autel de la crypte nouvelle.

On a bien varié sur l'époque de la mission de saint Eutrope; elle remonte au Ier siècle; en voici une preuve fournie par la sépulture même de ce pontife martyr. Le 19 mai 1843, on a trouvé à Saintes le sarcophage déposé dans la crypte de Saint-Eutrope par les moines de Cluny au XIIe siècle; on a pour garant de son identité le récit du témoin oculaire qui nous a laissé le procès-verbal de cette translation. Le sarcophage déposé au XIIe siècle par les moines de Cluny est le même que celui

[1] *Panégyrique de saint Eugène*, par l'abbé Davin, dans *l'Enseignement catholique*, année 1868.

que Palladius avait déposé dans l'église bâtie par lui au VI^e siècle; Grégoire de Tours en fait foi. Palladius, au VI^e siècle, remplaça par une capse neuve une capse usée; on en a pour preuve le couvercle entièrement détérioré, conservé dans le sarcophage sans autre but d'utilité apparente que de servir de pièce probante d'un dépôt antérieur. Ce couvercle a été restauré à une époque antérieure à Palladius, comme le démontre le soin même que prend Palladius pour conserver cette pièce de conviction : elle eût perdu toute sa valeur historique, s'il l'eût réparée. L'auge en pierre, et encore moins les capses en plomb qu'elle a successivement renfermées, n'a pas été le premier tombeau où fut mise la dépouille mortelle de saint Eutrope; car les dimensions de ces objets ne sont nullement en rapport avec la grandeur ordinaire d'un corps humain. Il y a donc eu un sépulcre antérieur; et, de déduction en déduction, on arrive au berceau du christianisme [1].

Dans le même temps qu'avec son sang Eutrope faisait prendre racine à l'arbre de la croix dans la région occidentale de l'Aquitaine, Ursin en évangélisait la partie septentrionale. D'après les antiennes de l'antique office de saint Ursin, ce premier apôtre des Bituriges ne serait autre que le disciple franc et de bonne volonté proclamé par le Sauveur un vrai Israélite, en qui il n'y avait nulle malice; il se serait appelé d'abord, du nom de sa première naissance, Nathanaël; au moment de prendre une seconde naissance par le baptême, il aurait reçu le nom d'Ursinus. Or les trois premiers évangélistes, Matthieu, Marc et Luc, qui nomment expressément Barthélemy apôtre et le placent toujours à côté de Philippe, ne font pas mention de Nathanaël, tandis que saint Jean, se taisant sur Barthélemy, nomme Nathanaël celui que Philippe conduisit à Jésus. Il en résulte que des exégètes très-distingués, surtout des temps modernes, ont adopté comme très-vraisemblable l'opinion que Barthélemy et Nathanaël sont une seule et même personne. Cette identité admise, il y aurait lieu de conclure que saint Ursin n'est pas l'Israélite qui mérita d'être loué par le Sauveur [2].

Les traditions les plus constantes s'accordent à dire que saint Ursin ne vint dans les Gaules qu'après la mort de saint Pierre et y fut envoyé par le pape saint Clément. Il avait pour compagnon un prêtre nommé Just, qui mourut à neuf milles de Bourges, sur le bord de la rivière d'Avron; il l'enterra au village de Cambon; puis il entra seul dans la cité des Bituriges. Ce furent les pauvres et les vieillards des deux sexes qui commencèrent à entendre ses prédications; suivirent les gens de médiocre fortune, et, après eux, les hommes et les femmes d'un plus haut rang. Les prêtres des idoles ameutèrent le peuple; ils représentèrent Ursin comme un novateur dangereux qui ne songeait qu'à détruire les antiques coutumes; ils le chassèrent de la ville à coups de pierres et le poursuivirent avec des chiens furieux. L'homme de Dieu resta quelque temps hors de la ville; il y rentra par l'inspiration du Saint-Esprit, recommença ses prédications, confirma sa parole par des miracles, raffermit la foi de ses disciples. Une étable qu'Ursin purifia de toute souillure suffit d'abord aux réunions de la communauté chrétienne naissante. L'apôtre y avait déposé quelques gouttes du sang de saint Étienne autrefois soigneusement recueillies par lui à Jérusalem.

Le nombre des néophytes augmentait chaque jour; il fallut aviser à se procurer

[1] Congrès scientifique de France, 23^e session, années 1859-1860. Article de l'abbé Lacurie, chanoine, sur *saint Eutrope*. — *Recueil d'Antiquités dans les Gaules*, par de la Sauvagère, *passim;* année 1770.

[2] *Nova Bibliotheca manuscriptorum*, par Philippe Labbe, jésuite ; tome II, année 1653. — *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, traduit par Goschler, tome XIII, article *Barthélemy*.

un local plus vaste et aussi plus digne de la majesté divine. Tous les regards alors se portèrent sur le palais que possédait à Bourges Leocadius, un des personnages les plus considérables de la Lugdunaise; mais comment faire l'acquisition de cette somptueuse demeure? Trois cents pièces d'or et un grand vase d'argent étaient tout ce qu'on pouvait offrir; avec une pareille somme on était loin de compte. Les fidèles de Bourges n'en furent pas moins d'avis de s'adresser à l'opulent propriétaire. Ursin prit la route du Lugdunum, où résidait Leocadius, premier sénateur des Gaules, qui avait palais à Lyon et palais à Bourges; au lieu de débattre le prix de vente avec Ursin, le généreux sénateur fit don de sa riche habitation pour la consacrer à Dieu, en l'honneur de saint Étienne. Puis, afin de n'avoir pas l'air de dédaigner la somme offerte, il étendit la main vers le bassin d'argent et y prit trois pièces d'or. Le Christ, a qui ce superbe édifice était donné dans la personne de son ministre, se chargea d'en acquitter le prix. A la voix d'Ursin, l'illustre donateur fut touché de la grâce; il ouvrit les yeux à la vraie lumière et il fut régénéré dans les eaux du baptême avec un de ses fils, nommé Lusor. Ce jeune seigneur, déjà mûr pour le ciel, n'avait pas encore déposé la robe de son innocence baptismale, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à son pays, où, vulgairement appelé saint Ludre, il fut honoré d'un culte public. Le tombeau de l'enfant, placé à côté de celui du père, au bourg de Déols, près de Châteauroux, était assez célèbre au VI^e^ siècle pour que saint Germain de Paris, contemporain de saint Grégoire de Tours, y vînt en pèlerinage; il y passa une nuit en prière [1].

D'après Grégoire de Tours, il faudrait voir dans Leocadius, non pas l'aïeul ou le bisaïeul, mais le descendant de Vettius Epagathus, un des glorieux martyrs de Lyon. Quelle que soit l'autorité de ce pontife historien, pour cette assertion généalogique il a manifestement confondu les temps. Cette inexactitude surprend d'autant moins de sa part, que ses chronologies se trouvent assez souvent en défaut. Pour n'en citer qu'un ou deux exemples qui touchent aux annales religieuses de Lyon, Grégoire de Tours place après le martyre de saint Irénée le supplice des quarante-huit martyrs d'Ainay, en tête desquels il met Vettius Epagathus; or tout le monde sait que ces héros chrétiens, compagnons de saint Pothin, furent immolés sous Marc-Aurèle, tandis que saint Irénée cueillit la palme du martyre sous Septime Sévère. Autre erreur non moins forte, l'évêque de Tours fait vivre sous l'empire de Dèce l'hérétique Valentin, qu'il appelle Valentinien; mais l'hérésie valentinienne parut bien avant cette époque, puisqu'elle fut combattue par saint Irénée et Tertullien. Il aura, par une méprise de ce genre, renvoyé au III^e^ siècle un personnage qu'il aurait dû placer au I^er^.

D'après les actes de saint Ursin, dont la sincérité a été savamment établie par l'abbé Faillon, Leocadius a été le contemporain du premier pasteur de Bourges, il ne doit donc pas être séparé chronologiquement de saint Ursin; la question de savoir si Leocadius a été l'ancêtre ou le descendant du martyr Vettius Epagathus se réduit ainsi à déterminer l'époque où vivait l'apôtre des Bituriges. Il suffit pour cela d'opposer Grégoire de Tours à lui-même, et, entre deux textes contradictoires, d'opter pour celui qui concorde avec les Actes de saint Ursin. Dans son Histoire des Francs, Grégoire recule jusqu'au III^e^ siècle la prédication de saint Ursin, aussi bien que celle des sept évêques des Gaules; mais dans son livre de la Gloire des confesseurs, il représente ce même saint Ursin comme envoyé par les disciples des apôtres. L'évêque de Tours autorise donc à faire remonter Leocadius de l'empire de Dèce, où il l'avait placé dans son Histoire des Francs, jusqu'à l'empire de Claude, et conséquemment

[1] *Monuments inédits sur sainte Madeleine,* par l abbé Faillon ; tome II. Édit. Migne.

à voir dans ce sénateur l'ancêtre et non le descendant de Vettius Epagathus, martyr de Lugdunum.

A l'arrivée d'Ursin sur le territoire des Bituriges, Leocadius était plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais, si l'on recule son existence jusqu'à l'empire de Dèce, il faudra dire que la foi s'était éteinte dans la famille de Vettius Epagathus, presque immédiatement après la mort de ce dernier. Les enfants de ce généreux martyr n'auront pas été élevés dans la croyance de leur père, ou bien ils auront répudié ce précieux héritage. Ces conclusions ne ressemblent guère à la vérité. D'autre part, les circonstances de la donation de Leocadius trouvent difficilement leur place dans la seconde moitié du IIIe siècle, tandis que la liberté dont jouissaient les chrétiens sous l'empire de Claude explique très-bien le voyage d'Ursin à Lugdunum, ainsi que tous les détails donnés par les actes de ce saint. Avec l'empire de Dèce s'ouvre une ère de persécution qui va se prolongeant, sans interruption, jusqu'à la paix conquise à l'Église par Constantin. Or comment concilier avec des temps si orageux des faits qui supposent une époque de calme et de liberté? Au contraire, si l'on reporte Leocadius du règne de Dèce au temps de Claude, tout s'arrange de soi. Le christianisme n'avait pas encore donné d'ombrage au pouvoir; les apôtres et leurs envoyés en profitaient pour étendre le royaume de Jésus-Christ.

La tradition adjoint Sanctin et Antonin à saint Denys l'Aréopagite, non pas qu'il s'agisse simplement de noms accolés avec le sien, comme le nom de l'apôtre des Bituriges, mais à cause de circonstances de leur vie engagées profondément dans les circonstances de la sienne. Selon Hugues de Flavigny, Sanctin aurait commencé par être évêque de Chartres, puis de Meaux, enfin de Verdun; d'autres auteurs disent que Verdun fut le premier siége épiscopal de Sanctin, qui de là passa à celui de Chartres et mourut enfin dans celui de Meaux. L'opinion la plus naturelle et aussi la plus ancienne paraît être cette dernière : elle était déjà généralement admise au IXe siècle. Vers le même temps, Hincmar envoyait à l'empereur Charles le Chauve les Actes du bienheureux Sanctin. Vandelmare, formé à la science ecclésiastique au monastère de Saint-Denis, envoyé à Meaux par Hilduin, et bénéficier de la petite abbaye de Saint-Sanctin, les avait déterrés dans la poudreuse bibliothèque de son couvent. Les cahiers de ces actes comprenant quatre feuilles, étaient extrêmement détériorés, presque anéantis par la vétusté. Hincmar les avait déchiffrés lui-même et transcrits sur de nouveaux parchemins. D'après ce document, Denys l'Aréopagite avait ordonné Sanctin évêque et l'avait envoyé d'abord à Chartres, ensuite à Meaux.

Pendant la persécution de Trajan, pressentant sa fin prochaine, l'évêque de Lutèce manda près de lui Sanctin et Antonin; il les députa à Rome, vers le souverain pontife, pour lui rendre compte des progrès de la religion chrétienne au delà des Alpes. Les deux disciples de saint Denys se mirent en route; ils étaient à peine arrivés en Italie, lorsque Antonin tomba dangereusement malade. Sanctin essaya néanmoins de continuer son voyage; mais il apprit bientôt, par révélation, que son compagnon était mort, et que l'hôte avare aux soins duquel il l'avait recommandé tout particulièrement s'était débarrassé du cadavre en le jetant dans un cloaque attenant aux écuries. Sanctin revint aussitôt sur ses pas, fit ouvrir la fosse infecte et ressuscita Antonin; ils offrirent ensemble la divine Eucharistie en action de grâces et poursuivirent leur marche; après avoir rempli leur mission auprès du pape saint Anaclet, ils retournèrent à Meaux; ils en gouvernèrent successivement l'Église et s'endormirent dans le Seigneur, pleins de jours et de bonnes œuvres [1].

[1] Mabillon, *Analecta*.

Cette tradition que Hincmar, jeune homme pieux, a copiée de sa main pour la transmettre à la postérité, cette pièce que Hincmar, vieillard et homme d'érudition, a envoyée à Charles le Chauve comme un objet d'un prix inestimable, n'est pas une de ces légendes merveilleuses, forgées au moyen âge pour entretenir la piété en frappant l'imagination des peuples. Il est manifeste qu'elle est très-ancienne, comme dit Mabillon, et qu'il faut, pour être raisonnable, la reporter au vi^e ou v^e siècle au moins; il se pourrait bien que l'original fût grec ou d'un Grec écrivant en latin; car le texte, malgré une certaine aisance, laisse percer un idiome étranger. Le manuscrit de Hincmar a été suivi par de savants hagiographes, notamment par Pierre de Natalibus, par le chartreux Laurent Surius, par le martyrologe de Baronius. Des réserves toutefois sont d'autant plus permises que le nom du bienheureux Sanctin, sa carrière apostolique, son genre de mort, sont loin d'être dépouillés de toute obscurité. On s'arrête à se demander, par exemple, si l'apôtre des Meldes n'est pas le même que saint Sanctin de Verdun. « Que Sanctin ait été le premier évêque de Verdun, répond dom Calmet, c'est ce qu'on ne peut nier sans démentir tous les monuments, tous les historiens de l'Église virdunoise. » Le savant bénédictin cite, à l'appui de son assertion, deux vies de saint Sanctin, qu'il vit manuscrites en l'abbaye de Saint-Vanne, et une inscription trouvée dans la châsse de ce saint, le 19 mai 1132, sous l'épiscopat d'Adalbéron, évêque de Verdun [1]. « Ceux de Meaux l'honorent comme martyr, ajoute-t-il, et ceux de Verdun comme confesseur. »

D'après le chanoine Roussel et l'abbé Lebœuf, échos fidèles du chroniqueur Hugues de Flavigny, les disciples de saint Denys, dispersés par la persécution, parcoururent les villes et les villages de la Gaule belgique. Sanctin et Antonin s'avancèrent jusqu'aux rives de la Meuse. Avant d'entrer dans Verdun, ville marchande encore toute païenne, ils s'arrêtèrent sur une montagne boisée, entre le midi et le couchant, dans un endroit où fut plus tard l'ermitage de Saint-Barthélemy. La vue des sacrifices abominables que les idolâtres y offraient sous des figures monstrueuses qu'on nommait faunes et satyres, les pénétra de douleur; ils se logèrent dans une maison voisine des autels païens; ils y célébrèrent en expiation les mystères du vrai Dieu; puis, armés d'une sainte hardiesse, ils prêchèrent sur les places publiques. Tous les habitants admiraient la pauvreté de leurs vêtements, la majesté de leur visage, l'éloquence de leurs exhortations et l'efficacité de leurs prières. Mais on excita de fréquentes émotions populaires contre leur mission. La plupart des prosélytes, contraints de se cacher dans les grottes de la solitude de Flabas, y vécurent du travail de leurs mains, dans les exercices de la pénitence. D'un autre côté, les Meldes, récemment convertis, avaient également à essuyer de la part de leurs compatriotes idolâtres toutes sortes de vexations. Sanctin et Antonin, touchés de l'état lamentable de l'Église de Meaux, qu'ils surveillaient, quoique de loin, avec la plus tendre sollicitude, y firent un dernier voyage, laissant leur disciple Maur, prêtre instruit et vertueux, pour conduire en leur absence les fidèles de Verdun. Dès qu'ils furent arrivés dans la cité des Meldes, Sanctin alla trouver le gouverneur et le menaça de la vengeance divine, s'il ne cessait d'opprimer les innocents. Le tyran ne put souffrir les reproches du saint pontife : dans un premier mouvement de colère, il fut sur le point de le percer de son épée; mais il l'emprisonna pour le faire mourir de faim [2].

Les anciens bréviaires de Chartres et les légendaires de Tours font de saint Sanctin

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les premiers évêques de l'Église de Verdun.*

[2] *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, par le chanoine Roussel, publiée, en 1745, par l'abbé Lebœuf.

le fondateur d'une chrétienté naissante chez les Carnutes; mais il est difficile d'accorder ici à ces documents une importance sérieuse. Ce qui paraît plus certain, c'est que trois disciples de saint Pierre, Potentien, Savinien et Altin, mentionnés plus haut, implantèrent la foi dans Chartres, et que Caraunus, vulgairement appelé saint Chéron, contemporain de Sanctin de Meaux, féconda cette semence évangélique et l'arrosa de son sang. Chéron était Romain de naissance et patricien. Il dut sa conversion à une lecture qu'il fit comme par hasard dans les Épîtres de saint Paul. Il distribua aux pauvres son riche patrimoine et entra dans les ordres sacrés. Il quitta Rome avec Denys l'Aréopagite pour venir dans les Gaules; il prêcha dans la vallée du Rhône, où son enseignement et ses miracles amenèrent un grand nombre de personnes à la foi. Chartres, qui tenait le second rang, après Sens, dans la quatrième province lyonnaise, attira son attention. Dieu l'y rendit puissant en œuvres et en paroles; mais, au milieu de ses travaux apostoliques, Chéron regrettait de ne pouvoir gagner la palme du martyre; sa charité lui mérita ce que lui refusaient les persécuteurs. Il s'était mis en route avec quelques-uns de ses disciples pour aller seconder saint Denys dans l'évangélisation des *Parisii*. Ils étaient à peine à trois lieues de Chartres, lorsqu'ils tombèrent dans une embuscade de voleurs. Chéron conseilla à ses compagnons de songer à leur sûreté, pendant qu'il parlementerait avec le chef des brigands; ceux-ci se saisirent du saint homme; mais, furieux de ne lui trouver ni or ni argent, ils lui tranchèrent la tête. Les disciples sortirent, le soir, de leur cachette et trouvèrent le corps de leur maître étendu sans vie par terre; ils l'emportèrent pour l'ensevelir sur une montagne que Chéron leur avait indiquée de son vivant comme le lieu de sa sépulture. Cette montagne, assez voisine de Chartres, se nomma dans la suite le Mont-Sacré.

Les Cénomans, comme les Carnutes, appartenaient à la Lyonnaise; l'étendue de Windinum ou Vend-dunum, leur capitale, l'élégance et la solidité de ses superbes murailles, son vaste amphithéâtre, ses nombreux aqueducs, ses thermes, sa forteresse d'Alonnes, et les magnifiques villas d'alentour ne le cédaient à aucune autre des cités voisines. Une ville aussi importante avait certainement dû recevoir de bonne heure, avec la foi chrétienne, un premier pasteur. Une tradition immémoriale place, en effet, la mission de saint Julien sous le pontificat de saint Clément; l'Église du Mans l'a reconnue officiellement en 1855; les preuves en ont été administrées dans un ouvrage liturgique par le chanoine Lottin; ce savant démontre que les actes du bienheureux Julien remontent au v^e^ ou vi^e^ siècle [1].

Suivant certaines croyances locales, Julien serait le même que Simon le Lépreux, qui eut le bonheur de recevoir à sa table le Fils de Dieu fait homme; mais il est plus probable que l'apôtre des Cénomans naquit à Rome, d'une famille patricienne. Il reçut du pape saint Clément, avec le caractère épiscopal, la mission d'évangéliser une partie de la Gaule celtique; il avait pour auxiliaires le prêtre Thuribe et le diacre Pavace, ses futurs successeurs. Il demeura quelque temps dans une petite hôtellerie, à peu de distance d'une des portes principales de Windinum que l'on fermait avec soin à cause du voisinage de l'ennemi. Tandis qu'il épiait l'occasion d'y entrer, les habitants sortirent en grand nombre, parce qu'ils manquaient d'eau. Julien leur prêcha le vrai Dieu; et, pour montrer la vérité de sa parole, il frappa le sol de son bâton pastoral, que le pape saint Clément lui avait remis dans son ordination, selon l'usage des premiers temps comme de nos jours. Une source abondante et limpide jaillit de ce lieu, où l'eau était naturellement rare; elle s'appela *Centonomius* ou mieux *Sancti Nomius,* le bienfait du saint; elle coule encore et porte le

[1] *Ecclesiæ Cenomanensis Officia propria, Appendix II,* par Lottin, chanoine du Mans. 1855.

nom de Saint-Julien; elle est décorée d'un bas-relief représentant le nouveau Moïse en habits pontificaux. Un Gaulois honoré par les suffrages de ses concitoyens de la fonction de *defensor,* qui consistait à veiller à la sûreté du peuple, désira voir le thaumaturge; il le fit venir dans son palais, situé dans la partie la plus élevée de la ville, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale. Julien rencontra un aveugle qui demandait l'aumône; il lui rendit la vue. Ce nouveau prodige impressionna vivement le *defensor;* il reçut le baptême avec toute sa famille et donna, pour en faire une église, la pièce la plus spacieuse de son palais, appelée *basilique,* comme dans toutes les demeures des grands chez les Romains. Cette église, d'abord consacrée à la sainte Vierge et à saint Pierre, porta ensuite les noms des martyrs Gervais et Protais, de Milan, et enfin celui de Saint-Julien. Pour réunir en une sainte assemblée les chrétiens, non-seulement pendant leur vie, mais aussi après la mort, l'apôtre choisit pour leur sépulture un lieu peu éloigné de la ville; il y construisit un oratoire en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul; là s'éleva l'église Notre-Dame-des-Prés.

Deux choses contribuaient surtout à la conversion des Cénomans : la charité des néophytes, qui, à l'exemple de leur père spirituel, donnaient leurs biens ou les vendaient pour secourir les malades, les pauvres, les orphelins, les voyageurs, et l'éclat des miracles qu'opérait l'homme de Dieu. Un des premiers citoyens du Mans, nommé Anastase, ne pouvait se consoler de la mort prématurée de son fils; à la voix de Julien, l'enfant revint à la vie; ses parents, qui pleuraient de joie, le reçurent plein de santé dans leurs bras. Cette résurrection corporelle fut, pour Anastase et toute sa maison, la cause d'une résurrection spirituelle. Julien, non content de prêcher en ville, entreprit d'évangéliser les campagnes pour y détruire les superstitions sanguinaires que les druides célébraient dans les landes et les forêts, si communes en ces contrées; il étendit ces conquêtes jusque sur le territoire des Arviens, aux bords de l'Erve et de la Vaige; il les poussa même au sein de la tribu des Aulerces Diablintes, qui avaient pour chef-lieu Noiodunum (Jublains), où l'on trouve les ruines d'une forteresse considérable. Chemin faisant, il ressuscita un défunt illustre, nommé Jovinien, qu'un brillant cortége conduisait à sa dernière demeure; puis un riche adolescent, fils d'un païen qui l'avait prié de loger en son domaine de Pruillé-l'Éguillé. Sa simple bénédiction guérissait les infirmes qui se pressaient sur son passage. Les témoins de ces merveilles demandaient à embrasser une religion qui s'annonçait par de tels bienfaits.

L'apôtre des Cénomans n'épargna rien pour répandre les semences de la foi dans toutes les parties de la région confiée à son zèle. A chaque village éclataient de nouveaux miracles, suivis de nombreuses conversions; souvent aussi des persécutions terribles s'élevaient contre lui, lorsque, armé du signe de la croix, il terrassait les idoles tant vénérées. Les vestiges de ses pas subsistent dans les souvenirs des populations qu'il a visitées et sur le sol même qu'il a foulé; auprès de Saint-Julien en Champagne et de Neuvy, on montre encore sur une pierre l'empreinte de son pied. Il retourna ensuite à Rome pour demander la confirmation de son œuvre apostolique au vicaire de Jésus-Christ; il en rapporta, avec d'abondantes bénédictions, de précieuses reliques qui, en fixant la dévotion des idolâtres fraîchement convertis, les détournèrent du culte superstitieux qu'ils rendaient encore aux fontaines, aux bocages et aux rochers. Enfin, épuisé de fatigues, chargé du poids des années, comblé de mérites, il s'associa Thuribe pour coadjuteur et se retira dans la solitude, à une demi-journée de marche de la ville du Mans, sur les bords de la Sarthe, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le bourg de Saint-Marceau. Il mourut le 27 janvier 117, laissant quelques épîtres, suivant l'usage des apôtres, et des traités sur Dieu, les anges,

les mystères et l'auguste sacrement de l'autel. Ces écrits, où l'enthousiasme de la poésie religieuse s'alliait à la profondeur métaphysique, sans doute comme ceux de l'Aréopagite, son contemporain, périrent de la main des calvinistes en 1562 [1].

Au nord des Cénomans s'étendaient, dans la seconde Lyonnaise, les peuplades connues sous les noms d'*Osismii* et de *Sessui* ou *Essui;* sous la domination des Romains, Sagium, leur chef-lieu, figurait comme cité; les voies romaines qui, de plusieurs côtés, y venaient aboutir, et les nombreuses médailles trouvées, soit à l'intérieur, soit aux environs de cette ville, prouvent que c'était un établissement considérable; des moules de monnaies romaines, à l'effigie de Trajan, découvertes dans une des cours du petit séminaire, attestent même que dans cette ville existait, dès cette époque, un atelier monétaire. Là résidait la curie ou assemblée sénatoriale qui correspondait avec le gouvernement de la province et dominait les *pagi* d'alentour. Ce fut naturellement le centre des travaux apostoliques de Lain ou Latuin. Les livres liturgiques et les anciens annalistes de la cité sagienne, le martyrologe gallican de du Saussay, le *Gallia christiana* et autres documents historiques témoignent que ce saint, honoré comme le premier évêque de Séez, y a réellement apporté le flambeau de la foi, sous le pontificat de saint Clément.

Lain ou Latuin avait à lutter contre le polythéisme des conquérants et surtout contre le druidisme, dont plusieurs monuments, baignés autrefois du sang des victimes humaines, sont conservés à Saint-Cyr-la-Rosière, à Fontaine-les-Bassets, et en plusieurs autres localités. Ce n'était pas une petite entreprise de substituer les dogmes et la morale du Sauveur à la mythologie païenne et aux mystères du Teutatès. L'apôtre des Sagiens se mit courageusement à l'œuvre. La majesté empreinte dans toute sa personne et jointe à toutes les vertus de l'âme commandait le respect; sa mansuétude était propre à lui gagner les cœurs, d'autant plus que les habitants de ces contrées avaient les mœurs douces et faciles; les Commentaires de César les peignent comme très-calmes et amis de la paix.

Sans négliger les ressources humaines, l'homme de Dieu comptait avant tout sur la protection du Ciel pour le succès de sa mission. Il n'avançait que muni de ses lettres de créance : à chaque pas le thaumaturge garantissait l'apôtre, le miracle certifiait la parole. A son entrée dans la cité sagienne, il paya l'hospitalité qu'il y reçut en rendant la vue à la fille de la pauvre veuve qui lui ouvrit sa maison. Une vertu s'échappait de lui, même à son insu; il suffisait qu'il passât auprès des malades : son ombre, comme celle de saint Pierre, opérait la guérison; les infidèles, délivrés eux-mêmes de leurs infirmités par ce miraculeux contact, accouraient au baptême. D'après les historiens indigènes, il baptisait sur le bord de l'Orne, à l'endroit où l'on a bâti ensuite l'église de Notre-Dame-du-Vivier; lui-même y dédia un oratoire à la très-sainte Vierge. Les païens lui suscitèrent des piéges de toutes sortes. Fatisca, femme du préteur, ameuta contre lui la populace, qui le traîna ignominieusement à travers les rues de la ville. Latuin se réfugia dans les bois qui existaient alors à Cléray, près d'une fontaine que de frais ombrages garantissaient des ardeurs du soleil. Là il dressa une cellule de branches d'arbres pour y demeurer et un oratoire pour y prier; il recevait les néophytes, les instruisait et leur administrait les sacrements. Un jour, il se glissa parmi eux des sicaires soudoyés par l'intrigante Fatisca : ils furent soudain convertis par l'onction de la grâce et changés de loups ravissants en agneaux dociles. Le saint ermite les baptisa dans sa fontaine. Il ne rentra dans la cité qu'après la mort de la misérable femme du préteur. Obligé de fuir une seconde fois, il s'écriait souvent : « O bon Jésus, qui me donnera de mourir pour vous! »

[1] *Vie de saint Julien et des autres confesseurs pontifes ses successeurs*, par l'abbé Voisin. 1844.

Ce vœu ne fut pas entièrement exaucé : le vieil athlète, épuisé de fatigues et de tribulations, s'endormit doucement entre les bras de ses disciples dans sa bienheureuse solitude de Cléray [1].

Sous le règne de Charles le Chauve, lors de l'invasion des Normands, les reliques de saint Latuin furent transportées au bourg d'Anet, diocèse de Chartres, après un repos huit ou neuf fois séculaire dans le sanctuaire de Cléray. « Quelle providence particulière, se demandait en l'année 1858 Mgr Pie, évêque de Poitiers, releva le bienheureux Latuin de sa couche funèbre pour le conduire vers une autre frontière de la Neustrie? Il ne suffit pas que les saints illustrent de leurs faveurs les lieux qu'ils ont habités, il est des contrées moins avantagées qui n'ont jamais été foulées par les pas d'aucun apôtre vivant; « c'est pour les dédommager, dit Paulin de Nole, que le Christ ordonne à ses saints d'aller y prendre un tardif domicile et d'y signaler par mille bienfaits leur nouvelle habitation; là où son œil divin découvre des âmes plus livrées aux folles joies du monde, là il transporte le sépulcre miraculeux de ses serviteurs, là il destine leurs saintes reliques, source intarissable de lumières, de grâces et de salutaires secours. »

« Anet, séjour des enchantements et des séductions, continue Mgr Pie, Anet, si longtemps paré des fleurs de la poésie comme de celles de tes vallées, si longtemps couronné des festons de la littérature et du diadème des beaux-arts, comme du dôme verdoyant de tes grands arbres; Anet, si lent à sortir de la vieille idolâtrie, si prompt et si ardent à embrasser les errements du paganisme nouveau; Anet, rendez-vous trop célèbre des amours impudiques et des intrigues criminelles des cours; ah! qu'il était besoin d'un saint dans tes murs! Dieu l'y a envoyé; il y est depuis dix siècles; sa présence n'a jamais cessé d'y être féconde, oui, féconde jusque dans ce palais princier où l'on vit souvent croître le lis au milieu des épines, fleurir les plus pures vertus de l'orthodoxie la plus sincère auprès de tous les débordements de la luxure; féconde surtout au sein de cette population, où se sont conservées toujours des familles si franchement chrétiennes, dont la foi a triomphé de tant de scandales durant le cours des âges, et dont les mœurs ont gardé leur gravité à côté de tant de dissipation. » Ce furent là les œuvres lointaines, ce sont les nouvelles conquêtes de saint Latuin.

A l'extrémité septentrionale de la seconde Lyonnaise, le long de la Manche, habitaient les Bajocasses ou Badiocasses; ils avaient pour chef-lieu *Aregenus* ou plutôt *Augustodurus*, aujourd'hui Bayeux; les Romains en firent une position militaire importante et y élevèrent de nombreux édifices, entre autres un fameux temple d'idoles qu'on regardait comme le panthéon du pays. Exupère ou Spire, compagnon de saint Denys l'Aréopagite, y prêcha le vrai Dieu, sans craindre le fanatisme populaire. Il était Romain et de famille sénatoriale. Il avait été formé à toutes les sciences dans les écoles d'Athènes, où il eut connaissance de l'illustre platonicien devenu disciple de saint Paul. Une récolte abondante couronna les débuts de ce noble semeur de la parole évangélique. Trois choses contribuèrent à ce bon succès : la première était la sainteté de sa vie, car il semblait plutôt un ange qu'un homme; la seconde chose était la force merveilleuse de son éloquence, car, outre qu'il était naturellement très-versé dans les lettres tant grecques que latines, l'Esprit d'en haut l'enflammait tellement du feu sacré, qu'il fallait être extrêmement endurci pour ne pas se rendre à la solidité de ses arguments et à la véhémence de ses exhortations; la troisième chose était la puissance de faire des miracles, car il n'y avait

[1] *Notice sur saint Latuin, premier évêque de Séez*, par l'abbé Lainé, directeur au grand séminaire de cette ville. 1861.

point de nécessité corporelle ou spirituelle à laquelle il ne remédiât par le signe salutaire de notre rédemption.

Un jour, les larmes aux yeux et prosterné contre terre, il délivra par la vertu de la croix sept démoniaques; les idolâtres, témoins de ce prodige, demandèrent aussitôt le baptême. De ce nombre fut Renobert, comte de *Nogrundus* ou *Notogrundus*, en français Noron ou Noroy; il profita si bien des leçons de son vénérable maître, qu'élevé bientôt au sacerdoce il devint lui-même un excellent prédicateur de l'Évangile; on raconte qu'un païen aveugle, touché par une de ses exhortations, se fit mener à lui pour recevoir le sacrement de la régénération spirituelle. Renobert se contenta de le catéchiser; il voulut que son catéchumène reçût le baptême des mains d'Exupère; pendant qu'il le conduisait au saint prélat, l'aveugle converti recouvra miraculeusement la vue, et il n'eut plus besoin de guide pour marcher; ce prodige effraya l'humilité de Renobert, mais consola merveilleusement Exupère, qui était ravi de voir son double esprit rejaillir sur ses disciples [1].

Renobert, successeur d'Exupère sur le siége épiscopal de Bayeux, sacré dans le petit oratoire que son bienheureux maître avait dédié en l'honneur de la sainte Vierge, au lieu même où règne une crypte spacieuse sous le sanctuaire de la cathédrale actuelle. Ce fut vers le milieu du xe siècle qu'on transféra le corps du saint pontife dans l'église de Corbeil, que le comte Haymon, homme d'une grande piété, avait fait bâtir pour l'y déposer avec honneur sous la garde perpétuelle de douze chanoines séculiers. Les habitants de Corbeil n'invoquèrent jamais en vain le secours du saint en vénérant ces reliques insignes, que visitaient en pèlerins les rois, les reines, les princes et les princesses du sang. Aussi la consternation fut-elle générale en 1793, quand les restes précieux de saint Exupère furent livrées sacrilégement aux flammes sur une place publique de la ville. On a pu soustraire à la profanation la mâchoire inférieure et un os de l'avant-bras, la première conservée à Corbeil, l'autre dans l'église de Bayeux.

Les Éburovices, peuplade de la confédération des Aulerques, eurent aussi pour apôtre un disciple de saint Denys l'Aréopagite. Évreux, leur capitale, portait alors le nom de *Mediolanum Aulercorum*. Ammien Marcellin la cite comme une des villes les plus remarquables de la seconde Lyonnaise. Taurin y jeta les fondements de la première église épiscopale. Un auteur moderne, Charles Lenormand, a trouvé dans la chapelle de Saint-Éloi, à Fontaine-la-Sorel, département de l'Eure, une inscription qui remonte certainement au ve siècle, dit-il, où l'on voit Taurin battu de verges au village de *Gisacus* (Gisay). Cette découverte oblige à reporter très-haut le contenu de la légende du saint, quels qu'aient été ses remaniements. Les Bollandistes ont pris la désignation de cette localité, ainsi que la flagellation dont elle fut le théâtre, pour l'invention d'un imposteur; ils devaient cependant avoir entre les mains une copie des Actes de saint Taurin en date du ixe siècle; il y est question de la découverte des reliques du saint sous Clotaire, vers 630. Le long interrogatoire de l'apôtre des Éburovices par le préfet Licinius s'y présente avec un caractère si vrai et si antique! Comment n'ont-ils pas été arrêtés par des indices de phrases grecques ou du moins d'un latin fort vieux et d'un style étrange? Que dire de cette abondance de particules conjonctives d'origine grecque ou d'une espèce de latin tout trempé de grec? L'auteur des Actes de saint Taurin se nomme, au reste, sans tergiversation Deodatus, et se donne comme son contemporain; il affirme ne mettre dans son récit que des faits dont il s'est bien informé auprès des témoins oculaires; à un témoignage aussi positif on oppose, il est vrai, des difficultés de détail; mais aucune n'est

[1] *Les Petits Bollandistes*, par l'abbé Guérin; mois d'août, tome VIII.

insoluble : il est certain que ces Actes ont souffert du temps et sont mélangés de bien des incidents; mais le fonds est moins compromis que garanti par ces altérations et ces embellissements qui prouvent son antiquité [1].

Les artifices du démon et la malice des hommes entravèrent la mission apostolique de Taurin chez les Éburovices. Le prince des ténèbres se présenta à lui sous les formes horribles des bêtes les plus cruelles pour l'intimider; mais l'homme de Dieu, plein de confiance au souverain pouvoir des trois personnes de l'adorable Trinité, triompha toujours par le seul signe de la croix. Les prêtres des idoles et le préfet de la ville conspirèrent ensemble pour le faire mourir. Licinius ordonna à ses satellites de le lui amener au village de Gisay; ce fut alors que l'apôtre lui parla avec une sainte hardiesse des mystères de la religion chrétienne et de la vanité des faux dieux. Le préfet, exaspéré, commanda de le fouetter de la manière la plus atroce; mais lorsqu'une grêle de coups tombait sur le vénérable patient, les mains des bourreaux demeurèrent sans mouvement; ce qui les mit hors d'état de continuer leurs infernales fonctions. Ce miracle convertit Leonilla, femme du tyran. Celui-ci entra dans une telle colère qu'il l'emprisonna dans un affreux cachot. Taurin poursuivit de village en village ses courses apostoliques, abattant les idoles, et, sur leurs ruines, construisant de petits édifices pour loger les pauvres et subvenir à leurs besoins. Le martyrologe romain dit qu'il fut illustre par ses miracles pendant sa vie et après sa mort. Licinius, subjugué par la grandeur des prodiges qu'opéra l'intrépide confesseur de la foi, ouvrit les yeux à la lumière de la grâce et se soumit aux lois de l'Évangile, avec son fils Marinus, que Taurin avait ressuscité, et un de ses braves officiers, nommé Pascal. Landulphe ou Lau, évêque d'Évreux, fit bâtir, à l'endroit de l'invention du corps de l'apôtre des Éburovices, une chapelle qui a été changée en une belle église; on y a joint une abbaye de bénédictins.

Au moment où baptisé, dit-on, par le pape saint Clément, qui avait voulu le relever de la piscine sacrée, le jeune Taurin, confié par les pieuses instances de sa mère Euticia à Denys l'Aréopagite, partait pour les Gaules, Nicaise ou Nigaise, formé à l'école d'Athènes et converti par saint Paul, arrivait, par la vallée de la Seine, chez les Véliocasses ou Vellocasses, avec ses deux compagnons, Quirinus et Scubiculus. Rouen, capitale de ce peuple, déjà considérable avant la conquête romaine, était devenue, sous les empereurs, la métropole de la seconde Lyonnaise; elle portait le nom de *Rothomagus,* qu'elle changea en celui de Rouen, au xe siècle, lors de l'établissement des Normands dans la Neustrie. Les premières stations des missionnaires furent à Conflans-Sainte-Honorine, à Andrésis, à Triel, où ils opérèrent quelques conversions; au village de Vaux, que désolait un horrible dragon, ils remportèrent une insigne victoire sur ce monstre, qui tomba mort à leurs pieds; ils chassèrent une troupe de démons qui, cantonnés dans une caverne, au village de Monceaux, non loin de Meudan et de Mantes, faisaient des maux incroyables aux passants; les idolâtres, témoins de ces prodiges, renoncèrent à leurs erreurs; ils reçurent le baptême dans une fontaine appelée encore la Fontaine-de-Saint-Nigaise; la chapelle du château de la Roche-Guyon, creusée dans la montagne à la place de la grotte où l'apôtre des Véliocasses offrit, dit-on, le saint sacrifice et convertit la vertueuse Pience, dame considérable du lieu, conserve quelques souvenirs de ce pieux événement. Nigaise avait rencontré dans le palais de cette noble matrone un vieux prêtre des idoles, nommé Clair; ce vieillard avait perdu la vue; l'homme de Dieu le guérit et le catéchisa; puis, l'ayant convaincu de son aveuglement spirituel,

[1] *Panégyrique de saint Denys l'Aréopagite;* Prolégomènes, par l'abbé Davin.

encore plus déplorable que le corporel, il eut la consolation de lui faire embrasser le christianisme avec plusieurs autres païens.

Le zélé pontife et ses compagnons prêchaient avec beaucoup d'efficacité au bourg de *Scamnis*, aujourd'hui Écos, entre la Roche-Guyon et les Andelys, près de la rivière d'Epte, lorsque Sisinnius Fescenninus, préfet de Lutèce, les fit saisir par ses séides et paraître devant lui les mains liées; il les traita de visionnaires, de séditieux, de rebelles aux lois de la religion et de l'État. Nigaise et ses compagnons montrèrent une résolution inébranlable, non-seulement de persévérer jusqu'à la mort dans le service de Jésus-Christ, mais d'annoncer partout son Évangile. Fescenninus donna ordre de leur trancher la tête, le 11 août 107. Les pieux néophytes Pience et Clair leur rendirent les devoirs de la sépulture et bâtirent un oratoire sur leur tombeau; ils y furent surpris, décapités et ainsi réunis sans délai aux saints dont ils invoquaient la protection [1].

A l'orient des Véliocasses, dans la seconde Belgique, les Bellovaques, dont *Bratuspantium,* plus tard *Cæsaromagus,* aujourd'hui Beauvais, était le chef-lieu, ont toujours proclamé que le fondateur de leur Église, Lucien, disciple de saint Pierre, avait été ordonné par saint Clément et envoyé dans les Gaules avec saint Denys l'Aréopagite. Cette tradition, qui remonte aux temps les plus reculés, a été inscrite en 760 par Florus, moine de Saint-Trond, dans ses additions au martyrologe de Bède; elle a été accueillie ensuite par Notker le Bègue, par Vincent de Beauvais, par Pierre de Natalibus, par saint Antonin, et consacrée par le martyrologe romain. Lucien, fils du consul Lucius, suivit partout saint Pierre; il lui servit d'interprète pour converser plus aisément avec les Latins, dont il savait parfaitement la langue; il donna de si grandes preuves de science et de vertu que le pape saint Clément le choisit pour l'évangélisation de la Gaule septentrionale. Il partit de Rome, parcourut l'Italie, gagnant à Jésus-Christ une infinité d'âmes égarées, passa les Alpes, arriva dans Lutèce avec saint Denys l'Aréopagite, et alla établir son siége chez les Bellovaques, où les Romains tenaient une forte garnison.

La manière de vivre de ce pontife, fort éloignée de celle des sacrificateurs des idoles, ne servit pas peu à convaincre les païens de la sainteté de la doctrine qu'il leur prêchait avec un zèle intrépide : ils le voyaient toujours enflammé du feu de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, s'épuisant dans les extases de la prière ou dans les pleurs de la pénitence, s'immolant sans cesse par la loi du sacrifice au soulagement de toutes les misères, sans autre motif que celui de la miséricorde et de la charité. En présence de cette vie toute spirituelle, toute d'abnégation et de dévouement, les infidèles, frappés d'admiration, embrassèrent une religion qui seule engendrait tant de merveilles. Maxianus et Julianus, originaires de Beauvais, changés miraculeusement en d'autres hommes, devinrent les auxiliaires les plus ardents de la mission de Lucien, qui menaçait d'une entière destruction le culte gallo-romain. Sisinnius Fescenninus envoya trois de ses agents les plus zélés, Latinus, Jarius et Antor, afin de les lui amener morts ou vifs; l'apôtre des Bellovaques s'était retiré avec ses deux disciples au bord du Thérain, sur la montagne de Mille, non pour fuir la persécution, mais pour se mieux disposer au combat qui devait couronner leurs travaux. Les émissaires du préfet de Lutèce crurent épouvanter le vieux pontife en massacrant sous ses yeux Maxianus, son prêtre, et Julianus, son diacre. Mais Lucien, plus prêt à endurer des tortures que les bourreaux ne l'étaient à lui en faire souffrir, s'écria : « Je me réjouis en Dieu mon Sauveur de ce qu'il a fait à mes deux enfants la grâce de me devancer en la voie de l'éternité, où j'espère les suivre

[1] *Les Petits Bollandistes,* par l'abbé Guérin.

bientôt et chanter à jamais ses louanges. » Pressé de déclarer son nom : « De mes ancêtres, dit-il, j'ai reçu le nom de Lucius; dans le sacrement de la régénération, j'ai pris le nom de Lucianus; je confesse que Rome m'a vu naître et que ma famille est très-connue dans l'univers; ce qui est plus noble pour moi, c'est que je suis serviteur de Jésus-Christ; je ne vis qu'en lui; mourir pour lui, voilà le bonheur où j'aspire... » Il parlait encore, quand les bourreaux lui tranchèrent la tête, le 8 janvier 108 [1].

Dans le voisinage des Bellovaques habitaient les Silvanectes, peuplade de la seconde Belgique; ils avaient pour capitale *Augustomagus* (Senlis); Regulus ou Rieul y fixa le centre de ses travaux apostoliques. Cet évêque missionnaire, originaire de l'Argolide, avait été disciple de Jean l'Évangéliste avant de s'attacher à Denys l'Aréopagite, avec qui le pape saint Clément l'envoya dans les Gaules. Les Bollandistes ont publié deux vies de ce saint pontife : la première, empruntée par eux à un très-vieux manuscrit; la seconde reproduite dans divers manuscrits moins anciens. Les détails qu'elles renfermaient sur l'apostolat de Rieul au commencement de l'ère chrétienne étaient confirmés par la tradition constante de l'Église d'Arles et par le martyrologe romain; les Bollandistes cependant ne furent point convaincus; toujours les textes de Grégoire de Tours et de Sulpice Sévère flamboyaient devant eux et les forçaient à détourner leurs regards de la vérité; aujourd'hui que ces textes sont vides de sens, l'Église de Senlis se glorifie, à juste titre, de son origine apostolique.

Lorsque Denys de l'Aréopage eut fondé l'Église d'Arles et qu'il voulut s'avancer vers le Parisis, il choisit Regulus ou Rieul pour successeur. Le nouvel évêque continua avec un courage infatigable à défricher le champ qui lui avait été désigné; il célébrait un jour la messe, lorsqu'il eut une vision; il connut alors le martyre de saint Denys et de ses compagnons; il plaça Félicissime sur le siége d'Arles et vint à Lutèce recueillir les restes de ces héroïques confesseurs de la foi; il consacra une chapelle que la pieuse Catulla érigea sur leur tombeau. De là il se rendit chez les Silvanectes; en passant à Louvres, il trouva des paysans qui adoraient l'idole de Mercure; leur aveuglement le toucha de compassion; il leur démontra que le culte souverain n'était dû qu'au seul Dieu créateur du ciel et de la terre; sa parole fut si puissante qu'elle convertit ces pauvres gens. A Senlis, les portes de la prison s'ouvrirent lors de son entrée dans la ville, les chaînes des prisonniers se rompirent à son commandement; à cette vue, plusieurs, entre autres Quintilianus, gouverneur de la cité, prièrent le saint pontife de les baptiser. Rieul purifia le temple somptueux où les Silvanectes avaient rassemblé toutes sortes d'idoles; il le dédia en l'honneur de la sainte Vierge; c'est encore aujourd'hui la cathédrale où l'on vénère la célèbre image de Notre-Dame-des-Miracles. Un savant doyen de Senlis, l'abbé Deslyons, a révoqué en doute ces récits des hagiographes. Usuard, ne sachant ce qu'il devait en extraire, se contenta d'inscrire au 30 mars, dans son martyrologe, la date de la mort de Regulus, évêque et confesseur. Il est néanmoins facile de voir que, dans tout ce qu'on a publié sur ce saint, ses travaux apostoliques ne sont jamais séparés de la grande mission de Denys l'Aréopagite [2].

Au nord des Silvanectes, dans la vallée de la Somme, s'étendaient les *Ambiani*, une des plus anciennes et des plus importantes peuplades de la Belgique seconde. Leur chef-lieu, au Ier siècle du christianisme, offrait la réunion de deux villes : la ville gauloise de Samarobrive avec sa fabrique de boucliers occupait cette partie d'Amiens actuel désignée vulgairement sous le nom de Bas-Quartier; la ville ro-

1 *Annales hagiographiques de la France*, par Barthélemy. Première année, 1859-1860.
2 *Les Petits Bollandistes*, par l'abbé Guérin.

maine d'Ambianum, avec ses monuments fastueux et sa redoutable forteresse, s'étalait, au midi, sur le haut de la colline peu escarpée que baigne la rivière; en dehors des murs d'enceinte se trouvaient de délicieuses villas, d'opulentes métairies. Tel était l'aspect général de la cité amiénoise à l'époque de l'apostolat de Firmin. Ce courageux propagateur de la bonne nouvelle avait été initié à la religion chrétienne par son père le sénateur Firmus, et par sa mère la noble Eugenia, sous la direction d'Honestus, disciple de Saturnin de Toulouse. Dès qu'il fut sacré évêque de Pampelune par Honoré, successeur de ce même saint Saturnin, il parcourut toutes les villes de la Navarre et remporta de grandes victoires sur les Basques idolâtres. Dans l'ardeur de son zèle, il franchit les Pyrénées; il traversa la Novempopulanie, s'arrêta dans la capitale des Nitiobriges pour y confirmer les fidèles dans la foi avec le prêtre Eustachius, confondit chez les Arvernes deux païens obstinés, Arcadius et Romulus, opéra de nombreuses conversions chez les Andégaves, demeura dans les fers chez les Bellovaques, où les néophytes gémissaient sous la tyrannie du président Valère; puis, délivré de prison à la mort du proconsul Serge, successeur de Valère, il vint établir chez les *Ambiani* le centre de son apostolat.

Amiens fut le principal théâtre de ses vertus et de ses miracles; mais le renom de sa puissance surnaturelle et le parfum de sa sainte vie se répandirent dans toutes les cités de la Gaule belgique. Longulus et Sebastianus, gouverneurs de la province, vinrent de Trèves, leur résidence, pour le juger. L'homme de Dieu leur parla des mystères de la religion avec une intrépidité si surprenante, qu'on le laissa sortir librement du prétoire; comme il prêchait encore publiquement dans les rues, les agents de la police proconsulaire eurent ordre de le reprendre; ils se hâtèrent de l'emmener, comme un vil criminel, dans un obscur cachot; le lendemain, au milieu des ténèbres, par crainte d'un soulèvement populaire, ils lui tranchèrent la tête, le 25 septembre 108. Le sénateur Faustinianus et la jeune Attila sa fille, que l'apôtre des *Ambiani* avait convertis avec toute leur famille, enlevèrent le corps du martyr et l'enterrèrent dans leur domaine nommé Abladène, au lieu où se voit maintenant l'église Saint-Acheul. Vers le milieu du IV$^{e}$ siècle, Firmin le Confesseur, suivant l'usage de la primitive Église, fit construire, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Martyrs, un sanctuaire sur le lieu même où son héroïque prédécesseur avait répandu son sang. En 1613, personne ne savait plus où reposait le fondateur de l'Église d'Amiens, lorsque le bienheureux Salve fit miraculeusement la découverte de son corps; une odeur exquise s'exhala des ossements du martyr; des malades obtinrent la santé par son intercession; la nature sembla prendre part à ce triomphe, elle couvrit les arbres de feuilles et de fleurs, malgré les frimas de l'hiver. Les dons de la piété reconnaissante furent si considérables que le saint évêque en consacra le produit à bâtir une nouvelle église, somptueuse pour le temps, quoique composée presque entièrement de pièces de bois; il y transféra solennellement les reliques vénérées [1].

Tel est le groupe des principaux ouvriers évangéliques associés aux travaux et à la gloire de saint Denys l'Aréopagite, leur chef et leur guide. Le Actes et les paroles de ces vénérables introducteurs du christianisme dans les Gaules ne sauraient prétendre à une certitude incontestée : à mesure qu'on entre dans les détails de leur vie, la difficulté de tracer la ligne de démarcation entre l'histoire et la légende devient de plus en plus insurmontable; après tout, la vraie histoire, celle qui peint les per-

[1] *Histoire de saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, patron de la Navarre,* par Charles Salmon; 1860. — Mémoires de la société des antiquaires de Picardie : *Clôtures du chœur d'Amien* par les abbés Jourdain et Duval; tome IX.

sonnes et les choses, qui modifie les sentiments et les opinions, qui forme les caractères et les mœurs, ne se compose pas seulement avec des faits et des dates, mais avec les idées qui remplissaient l'esprit et les impressions qui dominaient l'âme des contemporains. Ceux-ci, dans leurs récits plus ou moins véridiques, ont traduit eux-mêmes en anecdotes et en tableaux l'admiration, la reconnaissance et l'amour qui les enflammaient pour des êtres qu'ils vénéraient comme les héros du christianisme naissant, pour des créatures d'élite dont les exemples et les bienfaits survivaient aux ravages des vicissitudes humaines. Il a donc fallu se résigner à être poursuivi par cette confusion dans toutes les biographies de ces augustes fondateurs des principales Églises gallo-romaines, destinées bien plutôt à peindre les croyances et les passions, les vertus et les vices du premier âge chrétien de la France qu'à rapporter, dans leur suite méthodique ou chronologique, des événements d'une authenticité plus ou moins avérée.

Toutefois rien ne saurait ébranler les traditions constantes et universelles de ces Églises d'origine apostolique : elles se soutiennent toutes ensemble et s'arc-boutent comme les solides contre-forts qu'on remarque autour des vieilles cathédrales gothiques; aussi à Dieu ne plaise que, sur les arguments faibles et ruineux d'une science attardée, on donne le démenti aux textes et aux monuments relatifs à l'apostolicité des principales Églises gallo-romaines! A Dieu ne plaise qu'on suppose dans le vicaire de Jésus-Christ tant d'indifférence pour les grandes peuplades d'au delà des Alpes, reliées de mille façons à la métropole de l'empire, qu'il ait négligé de faire pour elles ce qu'il faisait pour des régions infiniment civilisées et moins accessibles! A Dieu ne plaise enfin que, rejetant des titres d'antiquité que Rome elle-même a reconnus, le patriotisme français se glorifie, comme d'une conquête nationale, de l'opinion téméraire qui n'amène au divin bercail la plupart des provinces transalpines que plusieurs siècles après les peuples de l'Afrique et des Indes! Mieux vaut redire avec Bossuet, dont l'érudition égalait l'éloquence : « A la suite de Rome, et par elle, tout l'Occident est venu à Jésus-Christ, et nous y sommes venus les premiers. » Dans le même discours, ce grand génie, à qui toutes les manières de l'aigle allaient si bien, s'écriait : « C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer, dès les premiers temps, les évêques qui ont fondé nos Églises.

# CHAPITRE VIII

## QUATRIÈME GROUPE DE MISSIONNAIRES DE LA FOI DANS LES GAULES OU COLONIE CHRÉTIENNE PARTIE DE L'ASIE MINEURE SOUS LA CONDUITE DE SAINT POTHIN

Pothin, disciple de saint Polycarpe. — Méthode d'enseignement religieux. — Son caractère purement traditionnel. — Pothin, diacre, promu à la prêtrise. — Pothin et ses compagnons abordent à Marseille. — Lugdunum, une des plus importantes villes de la Gaule, par sa position géographique, par ses souvenirs gallo-romains, par sa prospérité commerciale, par ses progrès littéraires. — — Raison pour laquelle Lugdunum, malgré son importance, demeura jusqu'au IIe siècle en dehors de la sphère où s'exerçait le plus activement l'action évangélique. — Politique d'apaisement et de modération d'Antonin le Pieux. — Pothin et ses compagnons s'établissent dans un quartier peu fréquenté de Lugdunum, à portée cependant des trois groupes de population qui composaient la cité de Plancus. — Commencements obscurs et laborieux de la prédication évangélique à Lugdunum. — Tableau de la vie intime des premières communautés chrétiennes de la Gaule; leurs rites, leurs sacrements, leurs institutions, leur organisme. — Polycarpe suit avec une sollicitude toute paternelle les progrès de la chrétienté lugdunaise. — Il envoie Irénée et quelques compagnons apostoliques dans la Gaule. — Relation du martyre de saint Polycarpe adressée aux fidèles de Lugdunum. — Lettre collective des Églises de Vienne et de Lyon.

Déjà, dans la pléiade de citoyens grecs ou romains qui se répandirent parmi les populations gauloises au Ier siècle, et qui, presque tous, fécondèrent de leur sang la terre où ils étaient allés prêcher l'Évangile, les monuments ecclésiastiques les plus recommandables ont distingué trois groupes primitifs qu'accompagnaient des prêtres et des diacres : les apôtres de la Provence, qui implantèrent la foi principalement dans le Sud; les envoyés de saint Pierre et leurs disciples, dans le Centre; saint Denys l'Aréopagite et ses collaborateurs, dans le Nord. Les chrétientés qu'ils avaient fondées sur les points les plus importants du territoire élargissaient progressivement autour d'elles le cercle de leurs conquêtes, lorsque, l'an 158, un quatrième groupe de missionnaires, parti des rivages de l'Asie Mineure, vint s'établir dans l'Est, au confluent du Rhône et de la Saône, pour donner à l'Église encore obscure de Lyon un évêque et des prêtres avec une organisation définitive.

A la tête de cette colonie asiatique était le bienheureux Pothin, disciple de saint Polycarpe. Comme beaucoup d'autres saints, il portait un nom symbolique : appelé *Pothin* par Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, Photius et Nicéphore, il est nommé *Photin* par Grégoire de Tours, Antonin de Florence, plusieurs martyrologes et les anciennes litanies de l'Église de Lyon. La première forme de son nom, Pothin, veut dire *l'aimable,* ou bien encore *le désiré;* cette dénomination correspondait sans doute aux désirs de quelques Grecs fixés par le commerce sur les bords du Rhône et de la Saône, s'il est vrai que ces chrétiens, sans pasteur au milieu d'une ville païenne, en eussent demandé un à l'évêque de Smyrne. L'autre forme, c'est-à-dire Photin, signifie *brillant, lumineux :* tout en admirant la beauté de ce dernier sens, la justesse de son application à celui qui apporta la véritable lumière aux habitants de Lugdunum, l'autre, confirmé par l'usage lyonnais, paraît préférable.

Pothin, né en 86, ou au commencement de l'année 87, vraisemblablement à Smyrne ou dans les environs, appartenait par conséquent à la race grecque; sans le mettre à l'école de Jean l'Évangéliste, en compagnie de Papias, d'Ignace d'Antioche

et de Polycarpe, on tient qu'il a pu voir le disciple bien-aimé de Jésus et entendre ses sublimes enseignements. Jean, c'était l'ami de prédilection du Fils de Dieu, le témoin de ses paroles, de ses prodiges et de ses souffrances; admis aux splendeurs du Thabor comme aux tristesses de Gethsémani, il avait eu le privilége de reposer sa tête, pendant la dernière cène, sur la poitrine du Sauveur; seul entre les disciples, il avait eu le courage d'accompagner son maître au Calvaire, et, pour prix de son généreux amour, il avait été chargé par Jésus mourant d'être l'exécuteur testamentaire de ses suprêmes volontés; représentant de l'humanité tout entière, il avait été donné pour fils à la sainte Vierge et il avait reçu la sainte Vierge pour mère. Contempler la face auguste, écouter la voix bénie de ce dernier demeurant du collége apostolique, c'était un bonheur que les fidèles ne craignaient pas d'acheter au prix de longs voyages et de grandes fatigues. Rien n'empêche de supposer que, entraîné par cette curiosité naturelle à tous, le jeune Pothin rencontra l'apôtre chéri, au bord d'un chemin, sur une place publique ou dans le lieu de la prière. De son œil d'aigle, Jean aura lu sur le front de l'adolescent ses futures destinées; dans ce cas, il aura versé sur lui les effusions de sa tendresse. Pothin, de son côté, aura recueilli précieusement les paroles de l'apostolique vieillard, il les aura conservées dans le trésor de sa mémoire; et, plus tard, écho fidèle, il les aura répétées souvent aux habitants des bords du Rhône et de la Saône.

Dans sa jeunesse, Pothin dut suivre le mouvement qui précipitait les fidèles sur les pas de saint Ignace, se trouver sur son passage, lorsque ce courageux pontife allait s'embarquer pour être livré aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre de Rome; attaché à l'école de saint Polycarpe, il aura eu toute facilité d'approcher l'évêque d'Antioche, de contempler ses traits illuminés par le désir du martyre, de coller sur ses chaînes des lèvres tremblantes d'émotion, d'entendre quelques-unes de ces paroles brûlantes par lesquelles l'évêque d'Antioche exhalait son impatiente ardeur de souffrir pour Jésus-Christ. S'il a été dans l'impossibilité d'assister à ces émouvantes scènes, Pothin en aura reçu plus tard l'impression de la bouche de ceux qui en avaient été les acteurs ou les heureux témoins. Avec cette fidélité de souvenir, cette chaleur de récit que l'on met à raconter des événements auxquels on a été mêlé, Polycarpe n'aura pas manqué de retracer à son cher disciple des faits si propres à élever son âme, à lui communiquer le véritable esprit du christianisme.

L'Église de Lyon s'est toujours considérée comme d'origine grecque; elle s'est toujours rattachée à l'école de saint Jean l'Évangéliste; elle s'est toujours proclamée redevable du bienfait de la foi au bienheureux Polycarpe, par le moyen de saint Pothin, qui avait puisé dans le cœur de ce doux maître des trésors de sagesse et d'amour. Cette tradition locale a toujours eu pour expression un culte spécial rendu à l'évêque de Smyrne, l'inscription de son nom sur les tablettes diptycales de Lyon, des autels érigés, des églises bâties en son honneur; d'ailleurs ces données traditionnelles concordent avec le vif intérêt que saint Polycarpe portait aux communautés chrétiennes des bords du Rhône et de la Saône. Rien de plus naturel que ces sentiments, si l'on admet que Pothin, disciple de l'évêque de Smyrne, fut envoyé par lui dans les Gaules.

A cette époque primitive, tout sanctuaire où s'assemblaient les fidèles, catacombe, crypte, cénacle, maison privée convertie en oratoire, devenait un centre d'enseignement. L'évêque, représentant de Jésus-Christ, y tenait école; pour établir les mystères de la religion il n'avait pas recours aux principes de la métaphysique, aux longs détours du raisonnement; mais, procédant par voie d'autorité, il appuyait ses explications doctrinales sur les textes de l'Écriture et les témoignages de la tradition; il

affirmait, il ne discutait pas. Interprète du maître par excellence, il citait ses paroles, il en signalait la portée dogmatique ou morale, en faisait l'application à la direction de l'esprit et à la correction des mœurs. Rien de moins personnel que cette instruction dont le but unique était de réunir toutes les intelligences dans la croyance aux mêmes vérités, toutes les volontés dans la soumission aux mêmes pasteurs [1].

Un enseignement supérieur était réservé aux jeunes clercs appelés à devenir maîtres à leur tour : enfants de prédilection, ils tenaient une large place dans la sollicitude de leur évêque; ordinairement ce dernier ne se reposait sur aucun autre du soin de cultiver leur esprit et leur cœur; il se chargeait de les préparer lui-même à prêcher les vérités saintes, à dispenser les mystères de Dieu. Quant aux sciences humaines, il ne voyait pas dans leur caractère profane une raison de les frapper de réprobation; bien mieux, il estimait qu'elles pouvaient contribuer à la défense du christianisme, servir puissamment à confondre les païens, à repousser victorieusement les attaques des hérétiques. L'école de Smyrne, où fut élevé Pothin, n'était pas organisée d'une autre manière; sa méthode revêtait un caractère purement traditionnel.

Depuis longtemps Pothin avait fait ses preuves; après avoir passé par les degrés inférieurs de la hiérarchie, il fut jugé digne de recevoir le diaconat; cet ordre sacré avait alors une grande importance : assister l'évêque dans la célébration des mystères, dans la distribution de l'Eucharistie, surtout du calice; lire publiquement l'Évangile; maintenir la décence dans l'assemblée des fidèles; porter aux malades le saint viatique; conférer le baptême; préparer les catéchumènes à la réception de ce sacrement, prêcher la parole de Dieu; telles étaient les principales fonctions que le nouveau diacre allait exercer. A ces attributions venaient s'en joindre d'autres, qui regardaient la dispensation des aumônes et le gouvernement extérieur de la communauté chrétienne. En vertu de son institution, le diaconat avait élevé le soin des pauvres à la hauteur d'un service religieux; Pothin recueillait les dons des fidèles de Smyrne, pour en faire, sous la direction de Polycarpe, une répartition aussi intelligente que charitable. De concert avec les autres diacres, il prélevait sur ces offrandes volontaires les sommes nécessaires aux besoins du culte et à l'entretien des ministres; il appliquait le surplus aux vieillards, aux veuves, aux orphelins, aux nécessiteux de tout genre. La reconnaissance publique ne tarda pas à se traduire par un acte qui empruntait à l'esprit du temps une haute signification : la voix du peuple, appuyée par celle des prêtres, déclara le diacre Pothin digne du sacerdoce.

D'après la discipline de cette époque, Pothin, promu au sacerdoce, prenait place dans le presbyterium de Smyrne, dans le conseil de Polycarpe; avec les autres membres de ce sénat ecclésiastique, il était appelé à donner son avis, à proposer d'utiles mesures, à discuter celles qui étaient soumises à l'appréciation de tous. La ville de Smyrne, où débuta le jeune prêtre, ne le cédait à aucune autre cité de l'Asie Mineure pour l'opulence, le mouvement commercial, le goût artistique et littéraire, la culture de la philosophie et de l'éloquence; mais, comme toutes les cités importantes de l'empire, Smyrne était un foyer d'idolâtrie : le culte des fausses divinités n'y prospérait pas moins que celui des belles connaissances. Le clergé ne pouvait y demeurer inactif; il se devait à lui-même de déployer un zèle rival, d'opposer aux sophismes de l'erreur et aux séductions du vice l'enseignement des vérités méconnues, les maximes de la morale outragée. L'école de Polycarpe, qui répondait à ces

[1] *Saint Pothin et ses compagnons martyrs; origines de l'Église de Lyon;* par le P. André Gouilloud, de la compagnie de Jésus, chap. I. 1868.

exigences, jouissait d'une grande célébrité : de nobles intelligences, des âmes ouvertes aux inspirations du christianisme s'y pressaient auprès de son chef; parmi ces disciples, Pothin vit Irénée, son futur successeur au siége de Lugdunum; il put se rencontrer aussi avec Bénigne, Andoche, Thyrse, Andéol, et beaucoup d'autres, qui tous illuminaient leur esprit de ces clartés salutaires, embrasaient leur âme de ce feu sacré qu'ils devaient propager au loin; il était supérieur au plus grand nombre par l'âge et par la maturité d'une vertu plus longtemps éprouvée : aussi Polycarpe, dont le regard et le cœur se tournaient souvent vers les régions occidentales, le choisit-il pour porter l'Évangile dans les Gaules, à la cité de Plancus.

Les préliminaires de la mission de Pothin durent se traiter par lettres ou de vive voix entre les chrétiens asiatiques de Lugdunum et Polycarpe d'une part; et de l'autre, entre le bienheureux évêque de Smyrne et le pape Pie I, qui occupait alors le siége de Rome. La barque qui portait, si l'on peut dire ainsi, la fortune religieuse de la population des bords du Rhône et de la Saône se détacha du rivage d'Ionie vers l'année 142 ou 143, toucha le port d'Ostie, remonta le Tibre pour aller demander pouvoirs et bénédictions au successeur de saint Pierre, et vint jeter l'ancre à Marseille. En abordant là, Pothin et ses auxiliaires ne descendaient pas sur une terre complétement étrangère; sans être insensibles au plaisir de retrouver dans cette colonie phocéenne des hommes de même race qu'eux, ils étaient heureux surtout de pouvoir y saluer des frères en Jésus-Christ.

Si modeste qu'on la suppose, l'œuvre des apôtres de la Provence n'avait point péri avec eux; ce qui le prouve évidemment, c'est l'état florissant de l'Église massaliote vers l'an 290. D'après les Actes de saint Victor, Marseille était alors le foyer d'une communauté chrétienne qui rayonnait dans les campagnes d'alentour; cette Église, aussi remarquable par le nombre que par la ferveur de ses membres, impossible de la rattacher à un fondateur autre que le ressuscité de Béthanie; elle remontait à Lazare, qu'elle saluait comme son premier évêque. Vraisemblablement, lorsque le bienheureux Pothin vint y aborder avec la phalange dont il était le chef, les fidèles de Marseille, informés, par la voie de Smyrne ou de Rome, de leur arrivée prochaine, accoururent au rivage pour les recevoir; ils les accueillirent dans leurs demeures, leur prodiguèrent les soins d'une franche et cordiale hospitalité, comme on savait la pratiquer dans la ferveur de ces premiers âges. Ces devoirs remplis, les missionnaires de Smyrne et les chrétiens de Marseille s'unirent dans une commune prière; sous la voûte obscure de la crypte où reposait le corps de Lazare, le bienheureux Pothin célébra les adorables mystères, et, de ses mains bénies, distribua à tous les frères le froment des élus.

Pothin et ses auxiliaires, réconfortés par les saintes joies de cette agape fraternelle et renseignés par d'intimes communications qui pouvaient tourner au profit de leur apostolat, se remirent en route; ils remontèrent la voie militaire qui se développait parallèlement au Rhône. Agrippa, qui l'avait ouverte, avait été, à son insu, l'instrument de la Providence; il ignorait, aussi bien que son maître Auguste, qu'ils travaillaient tous les deux pour un empire autre que l'empire romain : sur cette route, pavée de larges dalles, où avaient passé tant de légions victorieuses, Pothin, conquérant d'un nouvel ordre, marchait à la pacifique conquête des âmes. Chemin faisant, il traversa l'Église d'Arles, qu'avait fondée Trophime; la cité d'Orange, évangélisée par Eutrope; Tarascon, où reposaient les reliques de sainte Marthe; Avignon, qui conservait précieusement le souvenir de cette sœur de Lazare; enfin Vienne, où avait prêché Crescent, disciple de saint Paul; à toutes ces stations, de Marseille à Lugdunum, lui et sa petite cohorte trouvèrent le gîte, la nourriture, et la place d'honneur leur était réservée à la table, au foyer domestique; les frères s'esti-

maient très-heureux de recevoir, en échange de l'hospitalité donnée, la bénédiction de l'évêque Pothin.

Environ deux siècles avant l'arrivée de Pothin à Lugdunum, cinq mille familles de Vienne, brutalement chassées par une faction triomphante, étaient venues chercher un asile sur le territoire des Ségusiaves. Minutius Plancus, ce lieutenant de César, si connu par sa correspondance avec Cicéron, employa les bras de ses légions à bâtir une ville à ces exilés sur la hauteur qui domine le confluent du Rhône et de la Saône, où trois éléments se fondirent pour former la population lugdunaise : les indigènes ou tribu des Ségusiaves, les Viennois frappés d'ostracisme et les colons romains; l'élément celtique, représenté par les Ségusiaves, était numériquement et politiquement effacé par les colons de Rome et les exilés de Vienne. Aussi la ville de Plancus ne nourrissait pas contre la domination romaine cette haine profonde qui fermentait parmi les cités gauloises du Nord; elle n'éprouvait pas comme elles cette impatience du joug, toujours prête à éclater en sanglantes révoltes. En habile organisateur, Auguste vit tout le parti qu'il pouvait tirer d'une ville aussi dévouée à la politique de Rome qu'elle était indifférente à l'indépendance de la Gaule, d'une ville très-forte par son assiette, reliée à l'Italie par deux routes qui traversaient les Alpes, maîtresse par le Rhône et la Saône de toutes les voies fluviales d'un vaste pays; il en fit la capitale de la Celtique, et la combla de ses faveurs.

Avec ses éléments de grandeur littéraire et de prospérité commerciale, Lugdunum prit bientôt place parmi les cités les plus brillantes de l'empire; d'après Sénèque, elle était embellie de monuments dont un seul eût pu faire l'orgueil d'une cité. Cette phrase élogieuse, il est vrai, se rapporte à un état antérieur à l'incendie qui la détruisit sous Néron; mais Lugdunum ne tarda pas à se relever de ses ruines; au milieu du IIe siècle, elle avait reconquis sa splendeur première : des monuments épigraphiques, des tronçons de statues et de colonnes, des mosaïques, tous les échantillons des arts exhumés du sol lyonnais, témoignent encore de cette splendeur aujourd'hui éteinte.

Quatre lignes d'aqueducs annonçaient de loin la métropole de la Celtique; ils amenaient à Lugdunum, sur des arcs de triomphe ininterrompus, les eaux du mont Pilat, du Mont-Dore, des montagnes du Forez et des collines de la Bresse. Ces eaux, détournées de leur cours, se déversaient dans d'immenses réservoirs pour alimenter les nymphées, les thermes, les fontaines jaillissantes, et servir à tous les usages de la vie romaine. Autour du forum, rendez-vous de tous les intérêts, se développaient des basiliques avec leurs superbes rotondes, des temples aux élégants péristyles, des gymnases bruyants, des écoles impériales et municipales. Les rues partaient du forum, comme les artères du cœur; elles se ramifiaient dans tous les sens, bordées de maisons splendides avec atrium sur la façade; à quelques pas au-dessous du forum, sur le revers oriental de la colline, s'élevait le palais des Césars, ce palais qui, suivant quelques auteurs, vit naître Germanicus, Claude et Caracalla. Le théâtre, qu'on a confondu avec l'amphithéâtre, se trouvait tout près de ce palais; il développait son hémicycle sur le terre-plein occupé plus tard par le couvent des Minimes. Sur la pente de la colline, parmi des jardins riches d'ombrages, s'étalaient de brillantes habitations, de somptueuses villas, où les Lucullus de Lugdunum s'entouraient d'une magnificence inouïe. Au pied de la côte Saint-Sébastien s'étendait une naumachie, vaste arène que les eaux amenées par une ligne d'aqueducs transformaient en une petite mer propre à donner à des milliers de spectateurs l'image d'un combat naval. A l'extrémité de la presqu'île tracée par le Rhône et la Saône était le siége du commerce de transit, son entrepôt principal : exportateurs des tributs en nature, négociants appelés à Lugdunum pour leurs affaires, ouvriers des

industries qui ne pouvaient se passer d'eau, nautes, avaient sur les bords des deux rivières des hangars, des ateliers, de riches demeures ou d'humbles cabanes.

Sous le rapport religieux, Lugdunum ne différait pas sensiblement des cités de la Narbonnaise. Les monuments épigraphiques attestent que ses dieux, avec tout le cérémonial de leur culte, étaient, comme sa littérature et ses arts, d'importation romaine. Mercure recevait, comme de raison, des adorations spéciales dans une ville adonnée au commerce, renommée par les brillants assauts d'éloquence qui se livraient au confluent. Outre l'Olympe romain, on ne vénérait guère, à Lugdunum, que les déesses-mères, génies locaux, divinités topiques, qui rappelaient peut-être aux Ségusiaves des divinités nationales. Le trait le plus saillant de la religion lugdunaise était, sans contredit, le culte augustal célébré par soixante prêtres, nombre égal à celui des soixante peuplades qui, en concourant à l'érection d'un temple en l'honneur de Rome et d'Auguste, avaient élevé de leurs propres mains le tombeau de leur nationalité.

Cette cité, devenue une des plus considérables de l'empire, et, en quelque sorte, la métropole de toute la Gaule, demeura cependant jusqu'au milieu du IIe siècle en dehors de la sphère où s'exerçait l'action évangélique; aucun évêque, aucun missionnaire ne lui était venu de cette Rome qui lui envoyait des présidents, des procurateurs, et tous les autres représentants de la puissance impériale. Ce retard s'explique en partie par l'incendie qui détruisit Lugdunum sous Néron, par les guerres où les compétiteurs à l'empire engagèrent les Gaules après la mort de ce monstre, surtout par les persécutions générales ou locales qui agitèrent les Églises naissantes d'au delà des Alpes, sous Domitien, Trajan, Adrien; peut-être aussi la position déjà prise à Vienne par le christianisme fit-elle ajourner l'envoi d'une troupe apostolique dans la cité de Plancus; distante de quinze milles seulement de cette dernière ville, Vienne semblait un poste avancé, d'où la doctrine évangélique pouvait s'insinuer peu à peu à Lugdunum; en attendant des temps meilleurs, les prêtres et les diacres de Vienne remontaient jusqu'au confluent du Rhône et de la Saône, étudiaient le terrain, puis faisaient parvenir à Rome le résultat de leurs explorations [1].

Les troubles politiques et les persécutions religieuses qui bouleversèrent l'empire et l'Église à la fin du Ier siècle et au commencement du IIe disparurent sous le règne d'Antonin le Pieux. Seul peut-être entre tous les princes de Rome, dit Capitolin, il ne répandit pas une goutte du sang d'un citoyen ou du sang d'un ennemi que l'on puisse faire retomber sur sa tête. Cette politique, toute d'apaisement et de modération, lui devenait d'une application d'autant plus facile à l'égard des chrétiens, qu'elle pouvait s'appuyer sur la lettre d'Adrien à Minutius Fundanus, proconsul d'Asie, contre les calomniateurs de la religion du Christ. Les martyrologes, il est vrai, mentionnent quelques chrétiens immolés sous son règne; mais rien ne prouve que leur mort doive lui être attribuée plutôt qu'à l'arbitraire des lieutenants impériaux ou à l'aveugle fureur des multitudes.

L'affection qu'un tel prince professait pour les Gaules semblait inviter les missionnaires de la cité de Plancus à fortifier les positions déjà prises par les chrétientés de la Narbonnaise, de l'Aquitaine et de la Lugdunaise, et à étendre avec confiance le cercle de leur apostolat. Antonin ne pouvait l'oublier, lui qui avait à un si haut point le culte des aïeux : sa famille était originaire de Nîmes; la découverte d'un monument taurobolique, ou autel commémoratif d'un sacrifice expiatoire et régénérateur offert pour la prospérité de la colonie lugdunaise et la santé du fils adoptif

[1] *Saint Pothin et ses compagnons martyrs*, par le P. André Gouilloud, *loco citato*.

d'Adrien, montre que la métropole des Gaules avait eu particulièrement à se louer du souverain à qui le sénat décerna le surnom de Pieux.

L'Évangile, que Pothin et ses auxiliaires venaient annoncer à Lugdunum, n'était pas inconnu dans cette ville; sans parler de l'influence chrétienne qu'y exerçait le voisinage de l'Église viennoise, le commerce, l'administration, le passage et le séjour des légionnaires, une foule de causes contribuaient à une propagation lente et insensible de la bonne nouvelle sur les bords du Rhône et de la Saône; nul doute que la religion du Christ ne comptât quelques adeptes parmi cette population fixe ou flottante du confluent; sur ces mêmes barques qui apportaient aux foires célèbres de Lugdunum les riches produits de l'Orient, la vérité lui arrivait de Rome, de Corinthe, de Smyrne, d'Alexandrie, de Carthage, avec des marchands romains, grecs, asiatiques, égyptiens, maures et autres. Donc, à son arrivée, le chef de la colonie chrétienne savait à quelle porte frapper, pour rencontrer des visages amis dans le Christ. Pour ces brebis sans pasteur, ce fut un beau jour que celui où il leur fut donné d'accueillir le père tant désiré, de lui souhaiter la bienvenue, de verser l'eau sur ses pieds poudreux, de recevoir de ses lèvres bénies le salut de paix.

Pothin et ses collaborateurs s'établirent dans un quartier peu habité, peu fréquenté, exempt de la juridiction municipale, sur la rive gauche de la Saône, en face de la colline où la ville était assise, assez loin du temple d'Auguste, également à portée des trois groupes de population qui composaient l'agrégation lugdunaise. Ils convertirent en oratoire une des maisons éparses entre les deux rivières, celle-là peut-être où Pothin avait déposé le bâton de voyage, où ses compagnons avaient reçu la première hospitalité, à l'endroit occupé aujourd'hui par l'église Saint-Nizier. Ils la consacrèrent à la sainte Vierge; ce fut le berceau de cette dévotion à Marie qui devait jeter de si profondes racines en ces lieux, faire une des principales gloires de l'Église de Lyon.

Les deux langues parlées à Lugdunum dispensaient Pothin et ses auxiliaires de l'étude ingrate à laquelle sont condamnés les missionnaires qui, de nos jours, vont porter l'Évangile sur les plages lointaines : maîtres du grec, leur langue maternelle; familiers avec le latin, qu'ils avaient appris par l'étude et l'usage, ils pouvaient, dès leur arrivée, se mettre en communication de pensées avec les habitants de la ville et sa population flottante; ils se faisaient entendre dans les ateliers, après les heures de travail, parmi les bateliers des bords du Rhône et de la Saône, dans les salles où poëtes et orateurs venaient mendier les applaudissements pour leurs vers creux ou leurs déclamations puériles, partout enfin où ils espéraient trouver des gens disposés à les écouter.

Le nombre toujours croissant des fidèles rendit bientôt insuffisant l'oratoire des bords de la Saône. Au midi de Lugdunum, sur le prolongement de la colline, non loin d'un lieu consacré aux sépultures romaines, une grotte, ou une excavation naturelle, s'ouvrait dans les flancs du rocher. Pothin la transforma en chapelle; par sa proximité de la ville, elle offrait de grands avantages au ministère des prêtres et des diacres, ainsi qu'à la piété des néophytes qui habitaient sur la hauteur. Il n'était pas, il est vrai, sans danger de se réunir dans le voisinage de Lugdunum, à quelques pas d'une voie romaine; mais d'abord les chrétiens se trouvaient protégés par le respect dont les païens entouraient les tombeaux; d'ailleurs, pour plus de sûreté, la grotte fut prolongée sous terre; on y creusa un puits, dont les eaux devaient servir à conférer le baptême; elle fut placée sous le vocable de saint Jean l'Évangéliste, comme pour témoigner de la glorieuse filiation qui rattachait l'Église de Lyon au disciple bien-aimé.

Pour éclairer de quelques rayons ces obscurs et laborieux commencements de la

prédication évangélique à Lugdunum, un savant jésuite a esquissé d'une manière saisissante la vie intime des Églises fondées par les premiers apôtres de la Gaule, leurs principaux rites, leurs institutions, leur organisme; pour cela, il a suivi pas à pas un néophyte dans la voie que le païen converti avait à parcourir avant d'arriver à la perfection du chrétien [1].

Le premier pas que faisaient les prosélytes était d'aller, sous la conduite d'un diacre ou d'un simple fidèle, solliciter du bienheureux Pothin la faveur d'être agrégés à la religion du Christ. Ces hommes, dont l'esprit avait été imprégné de monstrueuses erreurs, dont l'existence s'était traînée dans les souillures de toutes les passions, ces hommes ne devaient pas arriver, sans transition aucune, des plus épaisses ténèbres aux clartés les plus vives, passer de plain-pied d'un culte qui déifiait tous les vices au christianisme qui les condamnait tous; il était prudent de prendre des gages de leur fidélité, de les acheminer graduellement à la plénitude de l'initiation sacramentelle et doctrinale. L'évêque de Lugdunum leur donnait le temps et les moyens de se préparer, par une sorte de noviciat, à la grâce que réclamaient ces aspirants au baptême; c'est à quoi répondait le catéchuménat, véritable introduction à la vie chrétienne. Avant tout, il fallait, s'il y avait lieu, régulariser les rapports matrimoniaux; faire renoncer aux positions, aux industries, incompatibles avec la morale de l'Évangile; fixer au chef de famille les limites de l'exercice de son autorité; recommander aux maîtres la douceur envers leurs esclaves, aux esclaves la soumission envers leurs maîtres. Les rapports sociaux une fois régularisés, le bienheureux Pothin ouvrait aux postulants les portes du catéchuménat, en leur imposant les mains et faisant sur eux le signe de la croix. Dès ce jour, les nouveaux prosélytes, inscrits sur l'album des catéchumènes, avaient libre entrée dans l'oratoire des fidèles, étaient admis à entendre la lecture de l'Écriture sainte et les homélies de l'évêque. Confiés aux diacres pour recevoir les prémices de l'instruction religieuse, les catéchumènes commençaient à apprendre de leur bouche la doctrine de l'Église; en attendant qu'ils fussent déclarés capables du baptême, les jeûnes, les prières multipliées, tout un ensemble de pieux exercices formait la préparation prochaine au sacrement de la régénération spirituelle. Jusque-là, les catéchumènes avaient été retenus comme sur le seuil de la vérité, dans une demi-lumière, dans une pénombre; à la veille de recevoir le baptême, ils étaient introduits dans le sanctuaire de la doctrine; pour eux, plus de secrets : avec le symbole entier, on leur confiait les formules de toutes les prières, la clef de tous les dogmes, la signification de toutes les cérémonies.

A cette époque, les fontaines, les rivières, la mer même, servaient de baptistères; placé qu'il était dans une presqu'île coupée de canaux naturels, le bienheureux Pothin avait à sa portée toute l'eau nécessaire aux immersions sacramentelles; il pouvait conférer le baptême au bord de ces courants, ou bien dans quelque anse retirée du Rhône ou de la Saône. Il ne l'administrait d'une manière solennelle qu'à Pâques et à la Pentecôte : à l'impression produite par le bain sacré c'était ajouter les touchants souvenirs éveillés par ces grandes fêtes. La veille, pendant la nuit sainte que les chrétiens passaient dans l'église, les candidats au baptême étaient introduits dans l'assemblée des fidèles par un diacre, et présentés par lui à l'evêque; sur la demande qui leur en était faite, ils renonçaient solennellement à Satan, à ses anges, à ses pompes. Les cérémonies préliminaires terminées, le pontife, assisté des diacres pour les hommes, des diaconesses pour les femmes, immergeait trois fois dans l'eau les catéchumènes, les baptisant au nom des trois personnes divines.

[1] *Saint Pothin et ses compagnons martyrs*, par le P. André Gouilloud. *loco citato*.

La vasque qui servait aux immersions figurait un tombeau : tombeau de mort où le nouveau baptisé s'ensevelissait avec le vieil homme, et aussi tombeau de résurrection d'où il sortait pour vivre de la vie du Christ. Après le bain sacré, les nouveaux chrétiens recevaient la confirmation; l'évêque les oignait de l'huile de la force pour les confirmer dans la grâce du baptême, pour apposer le sceau du Saint-Esprit à des engagements qui devaient durer autant que la vie. Par un symbolisme d'une touchante simplicité, on présentait aux nouveaux baptisés du lait et du miel, comme à des enfants nouveau-nés; puis, au lieu de leurs habits ordinaires, on les revêtait d'une robe blanche qu'ils devaient porter pendant huit jours : c'était l'image de l'innocence reconquise; pendant ce même espace de temps, ils s'abstenaient de tout bain ordinaire par respect pour l'eau sacramentelle qui avait touché leurs membres.

Au début de leur mission, avant la complète organisation de leurs Églises, les premiers évêques des Gaules ne pouvaient déployer aux regards des fidèles le rite imposant du baptême solennel; mais, lorsqu'ils eurent gagné bon nombre de païens à Jésus-Christ, lorsque leurs Églises furent bien assises, ils entourèrent de formes solennelles le sacrement de la régénération. Malgré l'exiguïté de la crypte de Saint-Jean et de l'oratoire des bords de la Saône, ces deux sanctuaires pouvaient se prêter aux cérémonies du baptême solennel, si l'on admet, avec plusieurs auteurs, que le baptême par infusion n'était pas inconnu aux premiers siècles. Le rite même de l'immersion ne réclamait pas une cuve immense. Lorsque la vasque n'avait pas la profondeur suffisante pour que le catéchumène y plongeât tout entier, on se contentait de verser de l'eau sur sa tête assez abondamment pour que le corps entier fut lavé par cette eau salutaire. Quant au baptême privé, il était conféré sans distinction de jour et sans solennité, toutes les fois qu'il y avait cas de nécessité [1].

Le jour du baptême étant pour les nouveaux chrétiens un jour de naissance spirituelle, marquait leur entrée dans l'Église du Christ, et en particulier leur admission dans la communauté, leur incorporation au corps mystique du Sauveur, leur association à tous les biens, à tous les honneurs, à tous les droits de la famille chrétienne. Ainsi, première conséquence, il leur était donné d'assister, immédiatement après leur régénération sacramentelle, au sacrifice eucharistique, de voir se dérouler jusqu'à la fin la liturgie par excellence, de s'unir à l'oblation de l'évêque, de communiquer au corps et au sang de Jésus-Christ. Suivant un usage généralement observé, la chaire pontificale était adossée à la muraille qui regardait l'Orient. De leur siége, bien modeste sans doute, les premiers évêques des Gaules présidaient l'assemblée des fidèles entourés de leurs prêtres et de leurs diacres. Des psaumes, des hymnes et des cantiques, expressions des joies et des croyances chrétiennes, préludaient à l'auguste liturgie; après ces chants, le lecteur lisait dans les écrits des prophètes où les épîtres des apôtres, le diacre dans les saints Évangiles, des passages adaptés au propre du temps. Cette double lecture terminée, le président de l'assemblée, évêque ou prêtre, se levait; il prenait occasion des textes que les fidèles venaient d'entendre; et, dans un langage dont la simplicité se prêtait à l'explication de la doctrine comme aux épanchements du cœur, il rompait aux assistants le pain de la parole divine; il en faisait une sorte de multiplication spirituelle au moyen de commentaires empruntés aux homélies des apôtres et de leurs successeurs immédiats.

Autant que possible, c'était auprès du tombeau d'un martyr, place déjà marquée par un humble monument, que se réunissaient les fidèles; parfois aussi c'était dans

[1] *Constitutions apostoliques*, édit. Cotelier et Leclerc, Paris, 1672, et Amsterdam, 1724.

la demeure de quelque néophyte, au cénacle, l'étage des esclaves; parfois chez un riche Gallo-Romain qui ouvrait à la prière ses vastes appartements jadis consacrés à la volupté. Là, dès avant le jour, à la clarté des lampes, les fidèles arrivaient et de la ville et des campagnes voisines; tout y était paisible, tout y était ordonné; nous le répétons, l'évêque assis présidait l'assemblée; les prêtres se tenaient à ses côtés; les diacres, debout pour maintenir l'ordre, occupaient aussi une place d'honneur. Le riche n'était pas séparé du pauvre; la toge blanche et l'anneau d'or de l'un ne lui valaient pas un siége plus élevé; les haillons de l'autre ne le reléguaient pas sur un escabeau; il n'y avait de privilége que pour l'âge, et la jeunesse des deux sexes cédait, en cas de besoin, sa place et restait debout. D'un côté, reçues par les diaconesses à une porte différente de celle des hommes, étaient les femmes, voilées et silencieuses; les vierges seules, dans la plupart des Églises, ne portaient pas de voile; toutes avaient une mise décente, ornée, mais modeste; nulle ne portait de perles, ni d'étoffes précieuses, ni de coiffure artistement tressée. D'un autre côté, sous la surveillance des diacres, étaient les hommes, avec leur tête découverte, leur chevelure peu abondante; ils eussent cru rougir de leur foi s'ils eussent caché leurs visages faits à l'image et à la gloire de Dieu. Tous priaient le plus souvent debout, tournés vers l'Orient, les bras étendus et les mains ouvertes comme Jésus sur la croix; mais souvent aussi, lorsque leur prière rappelait la tristesse, l'humiliation, la pénitence, agenouillés et prosternés.

Dès que l'évêque avait fini son homélie, le diacre signifiait aux catéchumènes de se retirer. Les portes du sanctuaire étaient soigneusement fermées; un clerc se tenait en observation sur le seuil; il veillait à ce que les profanes ne pussent s'y introduire. Dès que le calme était rétabli, sur un avertissement du diacre, toute l'assemblée se levait, et les prières recommençaient par la collecte, oraison où le pontife résumait les vœux de son peuple. Après la collecte, les ministres de l'évêque apportaient sur l'autel le pain et le vin mêlé d'eau, qui devaient être changés au corps et au sang de Jésus-Christ; le célébrant offrait ces dons à Dieu; il accompagnait cette oblation d'encensements qui remontaient au temps des apôtres. Bientôt s'établissait entre l'évêque et les fidèles un dialogue solennel appelé Préface ou Contestation; le but était d'associer les assistants à l'action par excellence qui allait s'accomplir. La Préface avait pour conclusion le *Sanctus;* entonné par le pontife, ce Trisagion trouvait un écho sur toutes les lèvres; il était répété par les fidèles avec l'accent d'un pieux enthousiasme. Avec cette triple explosion de la foi qui adore et qui chante, s'ouvrait le Canon, partie fondamentale et constitutive du sacrifice. Après la consécration, les fidèles s'écriaient en manière d'applaudissement : *Amen!* Ils faisaient appel à toute la vivacité de leur foi, à toute l'ardeur de leur amour; car le moment approchait où la vertu du sacrifice allait leur être personnellement appliquée, où ils allaient participer au corps et au sang de Jésus-Christ; avant la communion, tous, suivant l'invitation de saint Paul, se saluaient dans le saint baiser. L'officiant le donnait aux prêtres, un des prêtres au diacre, un diacre à un des fidèles, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes. Cette touchante cérémonie terminée, le pontife distribuait la divine eucharistie à tous les assistants, d'abord aux prêtres et aux clercs, ensuite aux hommes, puis aux femmes et aux enfants. *Corpus Christi*, disait-il, en présentant l'hostie. *Amen,* répondait le communiant. Les hommes recevaient le corps du Sauveur sur la main droite nue, croisée sur la gauche; les femmes, sur un linge blanc appelé dominical. Immédiatement après, le diacre approchait avec le calice, il disait : *Sanguis Christi calix vitæ.* Le communiant répondait encore : *Amen;* et il buvait le sang de la nouvelle alliance.

Pour donner une expression aux sentiments de gratitude qui pénétraient tous les

cœurs, on chantait le psaume *Benedicam Dominum in omni tempore,* cantique de reconnaissance qui rappelait l'hymne d'action de grâces adressé par Jésus à son Père après la Cène. Ensuite les fidèles inclinaient la tête sous la bénédiction pontificale avant de se séparer; que si quelqu'un des frères n'avait pu assister à la célébration du sacrifice eucharistique, il n'était point frustré de la participation au corps et au sang du divin Crucifié; un diacre allait visiter les malades, les infirmes et les vieillards; il portait à chacun sa part du pain des anges.

Conformément à la discipline de leurs temps, les premiers évêques de la Gaule offraient le sacrifice avec solennité trois fois la semaine, les dimanches, les mercredis et les vendredis. Les jours ordinaires, ils réunissaient deux fois leurs ouailles, avant le lever de l'aurore, afin de rendre grâces au Seigneur de nous avoir rendu sa vivifiante lumière; et après le coucher du soleil, afin de remercier Dieu de nous donner la nuit pour nous reposer des travaux de la journée. De plus, le cycle de l'année ramenant périodiquement les fêtes chrétiennes avec leurs douces joies ou leurs saintes tristesses, les fidèles se préparaient à ces grands anniversaires de la vie de Jésus-Christ par des abstinences, des jeûnes, des veilles passées à l'église à prier, à chanter, à entendre des explications instructives et édifiantes de la sainte Écriture. La nuit tout entière paraissait bien courte à leur piété de longue haleine! Comment s'en étonner? Ces chrétiens des premiers âges trouvaient dans l'enceinte sacrée l'intérêt des plus attendrissants spectacles, le charme des plus douces consolations.

La charité, avec ses inventions admirables et ses divines industries, étendait les bienfaits de cette société des âmes à tous les besoins de la vie physique comme à ceux de la vie spirituelle; or rien ne traduisait mieux l'esprit chrétien, dans ses manifestations extérieures, que l'agape, ce repas fraternel dont les offrandes volontaires faisaient tous les frais. Grâce à ce banquet amical, les néophytes et les fidèles qui s'étaient rencontrés le matin à la table sainte, se retrouvaient le soir au repas de la fraternité chrétienne. Là, contrairement à la coutume païenne, tous les sexes et toutes les conditions s'accoudaient à la même table; nul n'en était exclu, ni pauvre, ni esclave, ni femme, ni vieillard. Tous les rangs s'effaçaient devant la dignité commune d'enfants de Dieu. Les membres de la hiérarchie ecclésiastique avaient seuls une place réservée. Le pontife présidait à la réunion comme un père à un banquet de famille. Les diacres étaient chargés de tous les détails du service. Tous les convives pouvaient alors se voir à l'aise, converser avec une cordiale familiarité, se donner des marques d'une affection réciproque; c'est dire assez que l'agape était assaisonnée de propos édifiants, embellie par les épanchements d'une sainte joie, embaumée de la bonne odeur de Jésus-Christ. Quelle différence entre ces banquets fraternels et les repas somptueux où se donnaient rendez-vous, du côté des païens, des membres des associations ouvrières, ceux des corps politiques ou munipaux : festins officiels où le cœur n'était pour rien, où tout était disposé pour flatter la délicatesse du goût; festins égayés par la licence et l'obscénité des propos, couronnés trop souvent par les excès de l'orgie et les désordres de la débauche.

Au sortir de l'agape, les fidèles rentraient dans le courant de la vie civile et domestique; ils se trouvaient ressaisis par les inégalités de leur position sociale; mais ils s'étaient retrempés au pied du saint autel, au contact de leurs frères; ils avaient fait provision de force contre les humiliations passagères et les peines transitoires inhérentes à leur état; vivant d'une vie supérieure à ces accidents humains, leur âme avait pour s'épanouir le domaine sacré de la conscience, la société spirituelle à laquelle ils appartenaient, l'immortelle patrie dont ils prenaient, par l'espérance, une possession anticipée; ensuite ils savaient qu'ils pouvaient compter, au besoin,

sur l'assistance matérielle de leurs frères. Pour la société chrétienne, en effet, ce n'était pas assez de distribuer la nourriture de l'âme à tous ses membres, elle dispensait encore le pain du corps à ceux qui étaient impuissants à se le procurer : à l'inverse de la société païenne, l'Église réservait son amour le plus tendre, ses soins les plus empressés aux pauvres, aux orphelins, aux veuves, aux vieillards, à tous les délaissés de ce monde. Les malheureux, elle en faisait ses favoris, ses enfants de prédilection; par égard pour la pudeur de la misère, son exquise délicatesse épargnait aux nécessiteux la honte de tendre la main; elle se chargeait de solliciter les riches en faveur de leurs frères indigents.

Chaque dimanche, après l'assemblée solennelle, une collecte avait lieu; les assistants, sans autre pression que celle de la charité, ne consultaient que leur cœur et l'étendue de leurs ressources. Chacun donnait librement, s'il voulait, quand il voulait, ce qu'il voulait; rien ne sentait l'imposition forcée, la levée d'un tribut; tout était de libéralité pure, de contribution volontaire; tout émanait de l'amour de Dieu et de la commisération envers le prochain. Ces aumônes spontanées alimentaient la caisse de la communauté chrétienne; elles constituaient une sorte de budget, de trésor caché, dont l'administration appartenait à l'évêque : père spirituel de son Église, il connaissait tous ses enfants; à lui de venir en aide aux pauvres avec les deniers qui lui étaient confiés par le désintéressement des riches; ordinairement il se servait de l'intermédiaire des diacres pour visiter les membres souffrants de Jésus-Christ et soulager leurs misères. Leur ministère embrassait tout le département des malheureux; ils distribuaient des secours sur le seuil de l'église, et aussi les portaient à domicile. Toutefois, si l'un des frères était réduit à une extrême détresse, frappé de quelque coup terrible, l'évêque se réservait de porter lui-même les subventions extraordinaires aux besoins exceptionnels, les grandes consolations aux grandes infortunes.

Les diaconesses s'acquittaient auprès des femmes des fonctions remplies par les diacres auprès des hommes : veiller, durant les offices liturgiques, à l'ordre parmi les femmes; leur transmettre à domicile les ordonnances de l'évêque; visiter les malades de leur sexe; dans le cas de pauvreté, leur donner les secours que réclamait leur position; assister l'évêque pour le baptême des femmes; les préparer à ce sacrement par l'enseignement élémentaire de la doctrine chrétienne. Ces différentes attributions, pour ne citer que les principales, démontrent l'importance du rôle des diaconesses au temps de la primitive Église; aussi n'était-ce pas trop de la viduité, de la gravité de l'âge, d'une vie à l'abri de tout reproche, pour être élevé à cette dignité. Il n'est pas probable que les diaconesses fussent venues avec les premiers missionnaires de la Gaule; ceux-ci durent faire choix, parmi les chrétiennes gallo-romaines, de veuves capables de ce précieux ministère, puis les consacrer par la prière et l'imposition des mains.

A côté des diaconesses se rangeaient les vierges chrétiennes. La prédication de l'Évangile avait fait naître l'amour de la virginité en Occident comme en Orient; sous l'influence du culte de Marie que propagèrent, en érigeant des chapelles en son honneur, les introducteurs de la foi dans les Gaules, on vit éclore les fleurs de cette vertu; nul doute que la virginité, une des plus étonnantes merveilles du christianisme, n'embaumât de ses parfums le berceau des Églises d'en deçà des Alpes. Au milieu de cette société païenne d'où la pudeur avait été bannie, quel magnifique spectacle présentaient des jeunes filles qui renonçaient volontairement aux joies du mariage, vivaient comme des anges dans un corps mortel, consacraient tous leurs instants à la prière, aux exercices de la pénitence et de la charité! Quelle différence entre leurs habitudes de modestie et de chasteté, voile principal des épouses du

Christ, et l'air effronté, les allures impudentes des matrones! Ce contraste seul était de nature à frapper vivement les habitants des provinces gallo-romaines, à leur faire pressentir la puissance de la religion nouvelle, l'épuration morale qu'elle devait opérer au sein de l'empire.

Au moyen des nouvelles que lui apportaient des courriers et des marchands chrétiens venus à Smyrne des bords du Rhône, Polycarpe suivait avec une sollicitude paternelle les progrès de la chrétienté lugdunaise. De leur côté, Pothin et ses auxiliaires tournaient souvent leurs pensées vers les rivages asiatiques, quittés par eux sans retour. Ils entretenaient une correspondance continuelle avec le pontife, autrefois leur pasteur et leur maître. En retour, ils en recevaient par lettres les sages conseils, les encouragements sympathiques, au besoin les consolations. Environ quinze ans s'étaient écoulés depuis que le bienheureux Pothin avait planté la croix de Jésus-Christ sur les bords de la Saône, lorsqu'il écrivit à Polycarpe pour lui demander un secours d'hommes apostoliques.

Polycarpe s'était rendu à Rome vers l'an 158 pour conférer avec le pape Anicet sur la célébration de la Pâque; suivant toute probabilité, il prit la mer, accompagné d'Irénée et de plusieurs autres disciples; il profita de ce voyage dans la capitale du monde catholique pour y conduire ces missionnaires et les présenter, eux et leur œuvre, à la bénédiction du souverain pontife. Voir de ses yeux, entendre de ses oreilles le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église universelle; s'agenouiller sur les tombeaux des apôtres Pierre et Paul; visiter la porte Latine, où Jean avait été plongé dans une chaudière d'huile bouillante sans en recevoir aucun mal; parcourir d'un pas religieux le vaste amphithéâtre arrosé si souvent du sang des martyrs, ce Colisée qui vit Ignace d'Antioche broyé sous la dent des lions; descendre dans les catacombes, cimetières augustes, sanctuaires vénérables, où la religion cachait, aux jours d'orages, ses enfants et ses mystères; ces grands spectacles, les scènes touchantes qu'ils évoquaient durent produire sur Irénée une de ces impressions dont l'âme conserve l'ineffaçable empreinte. Sans doute sa pensée revenait aux bords du Tibre, au lieu où s'élève la chaire de Pierre, lorsqu'il retraçait, dans son immortel *Traité contre les hérésies,* les grandeurs et les prérogatives de l'Église romaine, mère et maîtresse des autres Églises. Les affaires qui l'avaient appelé auprès du siége apostolique étant terminées, Polycarpe reprit la route de Smyrne; de leur côté, Irénée et ses compagnons firent voile vers Marseille pour se rendre à Lugdunum.

Pour l'Églie lugdunaise, ce fut un beau jour que celui où elle reçut de Smyrne, par la voie de Rome, ces jeunes et vaillants missionnaires. Nul ne dut se réjouir à l'égal du bienheureux Pothin; il savait quel trésor Polycarpe venait de lui envoyer dans la personne d'Irénée, parvenu à la maturité de l'âge, du talent et de la vertu; suivant les calculs les plus autorisés, Irénée n'avait pas moins de trente-sept ans; quelques auteurs estiment qu'il était encore simple diacre; dans ce cas, l'évêque de Lugdunum ne tarda pas à l'élever au sacerdoce; prêtre de Pothin, Irénée se trouvait, par le fait de son ordination, attaché à la chrétienté lugdunaise, uni à son évêque par des liens de dépendance que ce pontife seul pouvait dénouer.

Sur ces entrefaites, Antonin le Pieux expira l'an 161; avant de mourir, il avait envoyé dans la chambre de Marc-Aurèle une statue d'or de la Fortune, qui, selon l'usage, devait toujours se trouver dans l'appartement de l'empereur; par l'adoption, par le don de la puissance tribunitienne, par ce suprême envoi de la statue de la Fortune, symbole de la fortune de l'empire, Marc-Aurèle était désigné comme seul héritier du trône des Césars. L'avénement de ce prince fut salué avec enthousiasme par les philosophes de toutes les sectes, les rhéteurs de toutes les écoles. Ces manifestations, où se signalèrent les plus chauds partisans des idées païennes, ne fai-

saient rien augurer de bon pour le christianisme. Les fidèles y voyaient un motif de se défier, de craindre pour la tolérance où les avait laissés vivre le règne d'Antonin. Le sang des martyrs, qui coula dès l'année 184, ne justifia que trop ces appréhensions. Félicité et ses enfants, Ptolémée et ses compagnons, Justin, le vigoureux apologiste de la vraie religion, tombèrent sous la hache des bourreaux, en pleine ville de Rome, où un philosophe cynique, nommé Crescent, ameutait le peuple contre les chrétiens.

Voilà ce que les fidèles de la Gaule se disaient tout bas à l'oreille, dans le secret de leurs maisons; ce que les Gallo-Romains, sectateurs de Jupiter ou d'Hésus, répétaient avec un air de triomphe sous les portiques du forum, aux abords des temples, sous l'ombrage des chênes sacrés, autour des dolmens et dans tous les lieux de réunion. Toutefois ces édits de condamnation qui n'avaient pas un caractère général, ces mesures sanguinaires qui procédaient par intermittences, par immolations locales, laissaient espérer qu'on épargnerait les communautés chrétiennes d'en deçà des Alpes. Les fidèles de Lugdunum étaient à peine remis de l'émotion causée par les douloureuses nouvelles de Rome, lorsqu'un courrier de Smyrne apportait au bienheureux Pothin la relation par lettres du martyre de saint Polycarpe. L'Église de Smyrne jetait trop d'éclat en Asie pour ne pas soulever contre elle les jalousies judaïques et les haines païennes. Polycarpe jouissait d'une renommée trop retentissante, ce vieillard apostolique se trouvait en trop grande évidence par l'activité de son zèle et l'exercice de son autorité, pour être épargné par les passions hostiles qui fermentaient autour de lui. Comment il soutint les différents assauts que lui livra Statius Quadratus, proconsul d'Asie, complice des aveugles fureurs de la plus vile populace, quelle majesté, mélange de fermeté calme et et de charitable douceur il fit paraître devant ses juges, avec quelle sainte joie il donna sa vie pour Jésus-Christ, et aussi quels prodiges accompagnèrent son martyre, la lettre adressée par l'Église de Smyrne à celle de Philomélie pourrait seule le dire. L'Église de Lugdunum, unie à l'Église de Smyrne par les liens les plus étroits, ne dut pas être la dernière à recevoir cette relation, page glorieuse de l'histoire du IIe siècle. Peut-être même est-ce à l'Église de Lugdunum, et en particulier à saint Irénée, qu'on est redevable de ce monument précieux. En effet, les manuscrits les plus anciens se terminent par l'annotation suivante : « Ceci a été transcrit sur l'exemplaire d'Irénée, disciple de saint Polycarpe, par Caius, convive d'Irénée; et moi, Socrate de Corinthe, je l'ai transcrit sur la copie de Caius. »

Cette lettre admirable, reproduite par la transcription, circula bientôt dans les communautés chrétiennes de la Gaule. C'était un héroïque exemple qu'elles pouvaient être appelées à suivre; les scènes de Rome et de Smyrne pouvaient se renouveler dans les provinces transalpines. Les rhéteurs et les philosophes qui entouraient l'empereur avaient toute autorité sur son esprit : de son côté, bien qu'il n'affectât pas l'acharnement d'un persécuteur, Marc-Aurèle avait les chrétiens en trop souverain mépris pour les disputer à l'influence hostile de son entourage. Enhardis par cette attitude du pouvoir, les païens ménageaient moins leur langage, regardaient les disciples du Christ d'un œil plus malveillant; c'étaient des signes de mauvais augure. Les évêques des Gaules se tinrent pour avertis; de concert avec leurs prêtres et leurs diacres, ils n'oublièrent rien pour fortifier les fidèles dans la foi, les mettre en mesure de ne pas dégénérer de leurs frères de Rome et d'Asie. Aux réunions quotidiennes du matin et du soir, surtout à l'assemblée solennelle du dimanche, ils faisaient appel aux sentiments généreux que le Saint-Esprit avait déposés dans leurs âmes au baptême et à la confirmation; ils les animaient du désir du martyre, leur représentaient l'effusion du sang comme la grâce suprême, le sceau de l'élection

à la gloire. Toutefois, afin de les prémunir contre une aveugle confiance, ils leur disaient souvent de ne pas compter sur eux-mêmes; ils les invitaient à retremper leur faiblesse aux sources divines, à réclamer le secours du Ciel par le jeûne, la prière et les bonnes œuvres; l'esprit de sacrifice, il fallait le demander à la grande victime du Calvaire; il fallait s'armer pour la lutte en s'abreuvant du sang adorable et en se nourrissant de la chair sacrée du Sauveur.

Nulle part la lettre de l'Église de Smyrne ne produisit une impression plus profonde qu'à Lugdunum; nul n'applaudit plus chaleureusement au triomphe de saint Polycarpe que le bienheureux Pothin et son prêtre Irénée : sensibles tous les deux à la perte de leur commun maître, ils l'étaient plus encore à la gloire de sa mort, dont l'éclat rejaillissait de Smyrne sur la Lugdunaise; ils brûlaient de le suivre dans la voie royale du martyre. Cependant neuf années s'écoulèrent jusqu'à la crise de Lugdunum en 177. Dieu le permettait ainsi, afin de donner à cette Église naissante le temps de pousser de plus nombreuses racines, de faire face à l'orage, de n'être pas déracinée par sa fureur. Aussi, les jours de la persécution venus, ses membres eurent-ils courage de confesser Jésus-Christ par la généreuse effusion de leur sang. Après la lutte, l'Église de Lugdunum prit la plume à son tour; et, dans une lettre adressée à l'Église de Smyrne, elle lui raconta les souffrances et la mort de ses quarante-huit martyrs [1].

Cette lettre, dont l'authenticité n'a été mise en doute par personne, présente un cachet de sincérité que la main d'un faussaire ne saurait imiter; ce caractère d'incontestable originalité, indice manifeste de sa provenance, est l'effet des circonstances qui présidèrent à la rédaction de cette pièce; impossible de la lire avec attention sans y connaître la vive empreinte des faits qu'elle retrace, sans conclure qu'elle a été écrite en pleine persécution, sous le coup des événements racontés par des témoins à la fois spectateurs et acteurs. En effet, les chrétiens de Lugdunum incarcérés pour Jésus-Christ n'étaient point délaissés par leurs frères demeurés libres. Ceux-ci, non contents de les assister de leurs prières solitaires, les visitaient dans les prisons, les suivaient au pied du tribunal, les soutenaient de leur présence, les encourageaient de leurs regards; ils prenaient, sous l'inspiration d'un généreux dévouement, le rôle dont quelques-uns étaient chargés d'office, comme les notaires ecclésiastiques. Ils étaient là tout yeux, tout oreilles, gravant dans leur mémoire, quelquefois même sur des tablettes cachées sous les plis de la toge, tout ce qu'ils pouvaient voir et entendre. Mieux que personne, les notaires ecclésiastiques ne laissaient rien échapper : grâce à un système d'écriture expéditive, sorte de sténographie qui composait leur art, il était facile de relever rapidement les interrogations et les réponses, de noter avec la plus grande exactitude les péripéties du martyre. Le soir, les principaux témoins, les notaires surtout, allaient faire leur rapport au bienheureux Pothin, avant son arrestation, et depuis au sénat presbytéral chargé de veiller aux intérêts de l'Église persécutée. Pour compléter ces premières données, les martyrs eux-mêmes étaient mis à contribution; les diacres s'entretenaient avec eux dans les cachots, recueillaient de leur bouche les incidents de la torture et consignaient sur leurs cahiers les détails les plus circonstanciés; restait à emprunter la plume d'un prêtre ou d'un diacre pour rédiger, d'après ces témoignages, les actes des martyrs de Lugdunum.

A qui fut déféré l'honneur d'écrire la lettre collective des Églises de Vienne et de Lyon aux Églises d'Asie et de Phrygie? Les érudits l'attribuent à saint Irénée; la

[1] *Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, évêque de Césarée, tome V. — *Les Saints de Lyon*, par Collombet, édit. à Lyon, 1835.

beauté de son génie et l'éminence de ses vertus le rendaient très-propre à retracer les combats de Pothin et de ses compagnons. Quoi qu'il en soit, les événements relatés dans cette lettre se déroulent dans un milieu surnaturel, dans une région supérieure, où il ne saurait y avoir grande place pour les efforts de l'étude et les combinaisons de l'art. Cette réserve faite, rien n'empêche de considérer dans cette production si différente des œuvres ordinaires de l'esprit humain un morceau de littérature chrétienne : à ce point de vue, elle ressemble à ces monuments cyclopéens dont les assises puissantes et les lignes sévères repoussent des ornements faits pour des styles plus humbles, pour des édifices d'un ordre inférieur.

Étranger à toute préoccupation littéraire, l'auteur de ce monument primitif s'est bien gardé d'en faire un travail d'une personnalité trop accusée; aussi n'a-t-il point usé du privilége, ailleurs pleinement acceptable, d'y apposer sa signature. Recueillir les paroles des martyrs avec celles du gouverneur; saisir sur le vif, rendre, dans leur touchante réalité, les principales scènes du drame sanglant de la persécution; en transmettre à la postérité l'édifiant spectacle sans altération aucune, sans aucun agrément emprunté à l'imagination : tel était le but du rédacteur; pour l'atteindre, il n'avait qu'à mettre en œuvre les riches matériaux déposés entre ses mains, et leur donner une forme d'une austère simplicité.

Pourtant, si attentif qu'il ait été à s'effacer, le rédacteur de la lettre des Églises de Vienne et de Lyon n'a pu empêcher d'y laisser quelque chose de sa manière, une empreinte de son talent; l'ensemble et les détails de cette pièce trahissent une main habile, un esprit cultivé, un écrivain d'un goût exquis, familier avec tous les genres de beauté. Ainsi, lorsque le bienheureux Pothin paraît au pied du tribunal, l'auteur exprime par cette parole admirable la soif du martyre qui dévorait le pontife : « Épuisé par l'âge et les infirmités, dit la lettre, il retenait son âme dans son corps, afin de ménager par sa mort un glorieux triomphe au Christ. » Le passage suivant fait ressortir avec un rare bonheur la sérénité des héros chrétiens : « Leur front respirait, avec la joie, un mélange de grâce et de majesté; les chaînes composaient à leurs membres une parure admirable : c'étaient les bracelets de l'épousée, vêtue d'une tunique aux franges d'or, aux dessins variés. » Voici maintenant une gracieuse image pour retracer dans leur ensemble les supplices qui terminèrent leur vie : « Ils accomplirent leur martyre par divers genres de mort; de la sorte ils offrirent au Père céleste une couronne tressée avec des fleurs nuancées de différentes couleurs. » En résumé, de la sublimité du fond, comme de la sévère beauté de la forme, résulte une œuvre que les critiques compétents ont classée parmi les plus beaux actes des martyrs [1].

[1] *Saint Pothin et ses compagnons martyrs*, par le P. André Gouilloud, livre II, chap. I.

# CHAPITRE IX

## LES MARTYRS DE LYON ET DE VIENNE SOUS LE RÈGNE DE MARC-AURÈLE

Causes de la persécution qui éclata au confluent du Rhône et de la Saône. — Violence de cette persécution entretenue par les duumvirs. — Quel était le président de la Lugdunaise? — Sa conduite à l'égard des chrétiens de Vienne et de Lyon. — Vettius Epagathus se déclare leur défenseur. — Quelques chrétiens, effrayés par les tourments, trahissent leur foi. — Accusations calomnieuses contre les fidèles. — Mission d'Attale de Pergame à Rome. — Il revient porteur d'une lettre à Justus, évêque de Vienne. — Interrogatoire. — Visite de saint Pothin aux fidèles retenus dans les cachots. — Il est arrêté et jeté dans une sorte de tombeau. — Son martyre. — Jeux gallo-romains appelés chasses. — Martyre du diacre Sanctus et du néophyte Maturus. — Martyre du médecin Alexandre et d'Attale de Pergame. — Martyre du jeune Ponticus et de l'esclave Blandine. — Le confesseur Alcibiade. — Insulte aux corps des martyrs. — Leurs reliques recueillies sur le bord du fleuve et déposées sous l'autel de Saint-Nizier.

La lettre collective des Églises de Vienne et de Lyon, telle qu'elle a été reproduite par Eusèbe de Césarée, ne renferme aucune mention des colléges sacerdotaux qui desservaient le temple de Rome et d'Auguste; nul doute cependant qu'ils ne se fussent concertés ensemble et avec ceux qui étaient attachés au culte des autres divinités, pour combattre l'ennemi commun, pour arrêter ces envahissements progressifs. Or, pour parvenir à leur fin, les prêtres de l'autel augustal pouvaient dissimuler leurs sourdes menées derrière les masses; ils avaient sur elles une influence considérable; dans les prolétaires et les désœuvrés, ils trouvaient des instruments tout prêts à seconder leurs desseins hostiles, à servir leurs passions haineuses et intéressées; au moyen d'agents habiles à remuer la multitude, il n'était pas difficile d'organiser une émeute, de déchaîner la populace contre les adorateurs du Christ. L'an 177, éclata contre les chrétiens de Lugdunum une violente démonstration de ce genre. Marc-Aurèle prit-il, par un édit, l'initiative de cette persécution? La demande adressée à l'empereur par le président de la Lugdunaise, à propos d'Attale, citoyen romain, semble prouver le contraire; elle suppose que Marc-Aurèle, depuis le miracle de la légion Fulminante, ne s'était pas prononcé d'une manière formelle contre les chrétiens. Le signal des mesures persécutrices sera parti vraisemblablement de ce groupe de devins, d'enchanteurs, de philosophes, de sophistes qui avaient l'oreille et la confiance de l'empereur. Peut-être aussi un soulèvement religieux à Lugdunum ou dans une autre ville de l'empire aura produit une conflagration générale; ce qu'il y a de certain, c'est que nulle part la persécution ne sévit avec plus de violence qu'au confluent du Rhône et de la Saône, comme le prouve la lettre des deux Églises, lettre qu'on ne peut lire sans frissonner d'horreur.

En voici la traduction par fragments successifs, encadrés d'éclaircissements propres à les mettre en pleine lumière :

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui habitent Vienne et Lyon de la Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont même foi et même espérance que nous en la rédemption, paix, grâce et gloire de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » D'après cette adresse, l'Église de Vienne occupe le premier rang; cette

particularité, si minime qu'elle paraisse, a pourtant sa signification historique; elle s'explique autrement que par une humble déférence des frères de Lugdunum, ou par une primauté hiérarchique qui n'a jamais existé. L'Église de Vienne était de fondation apostolique; elle avait vu naître et grandir celle de Lugdunum; elle avait applaudi aux succès obtenus par le zèle du bienheureux Pothin; peut-être même y aida-t-elle par le concours de ses ministres. Il était donc convenable que, née la première, elle inscrivît son nom en tête de la lettre aux frères d'Asie et de Phrygie.

Cette lettre commence par donner une idée générale de la persécution et de ses rigueurs : « La fureur des païens déchaînée contre nous, la variété des tourments endurés par les bienheureux martyrs, il nous serait impossible d'exprimer cela de vive voix, ou de le retracer par écrit. En effet, l'ennemi se jeta sur nous avec une violence extrême, préludant ainsi aux maux qui marqueront son futur avénement. En attendant, il n'oublia rien pour dresser d'avance, pour former ses ministres à la guerre contre les serviteurs de Dieu; ainsi, on nous interdit l'entrée des maisons, des bains et du forum; on alla jusqu'à nous défendre de paraître en public, quelque part que ce fût. Or la grâce de Dieu combattit pour nous. D'abord le Seigneur tira les faibles à l'écart; ensuite au démon il opposa des chrétiens d'élite, colonnes inébranlables, capables par leur fermeté d'attirer à eux tout l'effort de l'ennemi. »

Malheureusement quelques-uns comptèrent trop sur leurs propres forces; au lieu de fuir, comme les y invitait le sentiment de leur faiblesse, ils s'exposèrent aux coups de l'ennemi; ils tombèrent victimes de leur aveugle confiance. Bien différent fut le sort des confesseurs qui, se défiant humblement d'eux-mêmes, s'appuyèrent uniquement sur le secours du Ciel. « Les martyrs, dit la lettre, souffrirent toutes sortes de tourments et d'opprobres; à la faveur de ces souffrances, à leurs yeux bien légères, ils se hâtaient de se réunir au Christ, nous apprenant par leur exemple que les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater en nous. D'abord ils supportèrent vaillamment tous les excès d'une foule ameutée contre eux : les vociférations, les coups, les mauvais traitements, les grêles de pierres, le pillage, la reclusion, tout ce qu'une populace égarée par la fureur a coutume d'exercer contre les ennemis publics ou privés. »

Cette liberté laissée aux masses de se ruer impunément sur les chrétiens, de les réduire au domicile forcé, de livrer leurs biens au pillage, de s'abandonner contre eux aux mille inspirations de la haine, donne une triste idée de l'ordre qui régnait dans les Gaules sous la domination romaine. Dans les soulèvements religieux de cette période apparaissent des symptômes de défaillance politique qu'on n'a pas assez remarqués. Des scènes pareilles à celles-là, se produisant dans une grande cité, sans répression aucune, accusent une insigne faiblesse dans le pouvoir vis-à-vis des classes inférieures de la société. A Rome, l'empereur lui-même, avec son omnipotence, avec ses prétoriens, se voyait réduit à caresser le peuple; il avait à sa disposition pour cela les jeux, les distributions de blé, les gratifications extraordinaires, tout un système organisé pour flatter les masses, pour les adoucir au besoin. Avec une autorité moindre et des forces inférieures pour la faire respecter, les gouverneurs dans les provinces, les magistrats municipaux dans les cités, devaient à plus forte raison compter avec la multitude, ménager son caractère et ses passions; aussi ces exigences entraînaient-elles souvent la volonté des proconsuls et des duumvirs.

Les légions romaines campaient sur les bords du Rhin et sur les autres frontières de l'empire, afin de tenir en respect les barbares. Des cohortes détachées des légions vivaient en garnison dans les grandes villes de l'intérieur, pour maintenir les habitants dans le devoir. En deux endroits de ses écrits, Tacite parle d'une cohorte can-

tonnée à Lugdunum. Le chiliarque, tribun militaire qui commandait, comme son nom l'indique, une cohorte de mille hommes, devait avec ses soldats prêter main-forte au gouverneur et à la curie. Outre ce service de police, les légionnaires étaient requis pour appliquer les supplices aux condamnés; ils étaient les exécuteurs des hautes œuvres. Les tortures qu'endurèrent les martyrs des deux Églises voisines furent donc préparées et appliquées par les hommes de la cohorte qui se trouvait alors en garnison à Lugdunum. « Les fidèles, dit la lettre, furent conduits au forum par le chiliarque et les magistrats de la ville; aux questions qui leur furent posées en présence du peuple, ils répondirent en confessant leur foi; après quoi ils furent mis en prison, en attendant l'arrivée du président. »

Pour comprendre le rôle rempli par les duumvirs, il importe d'indiquer le cercle tracé par la loi autour de leur autorité judiciaire. En matière civile, ces magistrats exerçaient une juridiction limitée, qui ne dépassait pas une certaine somme d'argent. De plus, il est vraisemblable qu'ils pouvaient imposer des amendes modérées; mais ils avaient les mains liées dans toutes les causes qui dépendaient de l'*imperium*, c'est-à-dire en matière criminelle, par conséquent ils ne pouvaient prononcer aucune peine afflictive; aussi n'avaient-ils point de tribunal, signe caractéristique de l'*imperium;* ils jugeaient sur des siéges moins élevés, ce qui les plaçait dans la catégorie des juges nommés *judices pedanei*. En vertu de leur charge, les duumvirs de Lugdunum veillaient au bon ordre de la cité; ainsi, au point de vue de la stricte légalité, ces magistrats n'excédaient pas leur pouvoir en traduisant devant eux des hommes qu'ils estimaient être la cause ou du moins l'occasion d'un soulèvement populaire. Ici la conduite à tenir par les duumvirs était toute tracée par la législation municipale : interroger les chrétiens accusés par le peuple, commencer à instruire leur cause, rédiger un rapport qu'ils présenteraient au président, à son retour dans la ville; et, en attendant, mettre les prévenus sous bonne garde : ces mesures préliminaires épuisaient leur compétence. Comme on le voit par le texte de la lettre, ils ne sortirent pas de ces bornes légales; ils ne prirent d'autre rôle que celui de juges d'instruction; ils réservaient au président le jugement à intervenir, la peine à décerner.

Quel était ce président de la Lugdunaise? Les Bollandistes et d'autres critiques estiment que ce pouvait être Septime Sévère, habile capitaine, mais prince dur et cruel, qui, après avoir vaincu son rival Albinus près de Lugdunum, remplit de proscription l'Italie et les Gaules. Sans parler des voyages qu'il fit à Rome, mandé par l'empereur, ou bien dans l'intérêt de son ambition personnelle, l'administration compliquée dont il était le chef réclamait assez souvent sa présence sur divers points de sa vaste province. L'inspection des fonctionnaires, la justice à rendre dans les villes principales, des questions relatives aux impôts, aux subsistances, aux travaux publics, questions qui voulaient être tranchées sur place; des ferments de discorde à étouffer, des abus criants à réprimer, des services en souffrance à surveiller de près, tous ces motifs, et beaucoup d'autres, appelaient en divers lieux l'intervention de son autorité judiciaire, administrative ou militaire. En l'année 177, rentré à Lugdunum après une de ces tournées, le président se trouva, comme de coutume, en face d'un de ces procès restés en litige par l'insuffisance des pouvoirs laissés aux juges municipaux.

Quelle conduite allait tenir le président à l'égard des fidèles de Vienne et de Lyon arrêtés pendant son absence? La sentence de ce haut fonctionnaire serait favorable ou non, suivant qu'il invoquerait les anciens édits de persécution, ou bien qu'il s'inspirerait de la lettre de Marc-Aurèle au sénat, lettre qui portait défense d'accuser les adorateurs du Christ. Encore la liberté de choisir entre ces deux partis n'était-

elle pas complète. La position du président le soumettait forcément à une pression peu compatible avec l'impartialité du juge, avec le consciencieux exercice de son autorité. Voici comment : tandis que dans les provinces du sénat les gouverneurs étaient renouvelés tous les ans, les lieutenants de l'empereur n'étaient pas assujettis à ces mutations annuelles dans les provinces césariennes; évidemment le chef de l'État avait tout intérêt à maintenir à la tête d'une province telle un personnage assez ferme pour imposer aux ennemis du dehors, assez habile pour faire fleurir la paix dans les villes de l'intérieur. Ainsi, le moyen, pour un président de province impériale, de se maintenir longtemps en charge, était sans doute de repousser les barbares qui menaçaient les frontières, mais aussi de ménager l'esprit des provinciaux et de passer sur bien des désordres pour éviter de graves perturbations. Non pas que ce magistrat eût à redouter le moindre contrôle de la part de ses subordonnés, mais le peuple avait une grande voix; plus d'un écho pouvait en porter le retentissement jusqu'à Rome; puis les grandes cités, comme Lugdunum, entretenaient dans la capitale de l'empire des défenseurs ardents à soutenir leurs intérêts, à faire parvenir leurs plaintes jusqu'aux oreilles de César [1].

Qu'un gouverneur refusât de satisfaire les désirs de la multitude, qu'il se mît en lutte ouverte avec elle, qu'il fît appel à la force brutale, l'exaspération de la plèbe se traduisait en émeutes, en mouvements insurrectionnels difficiles à apaiser; or ces agitations tumultueuses servaient à souhait les ambitions qui manœuvraient autour des hauts emplois; à Rome, en effet, et dans les métropoles secondaires, il ne manquait pas d'intrigants à l'affût des places; ils s'empressaient de faire sonner avec éclat les troubles survenus dans la province, de les exagérer, de les exploiter dans le sens de leurs visées personnelles. Il n'en fallait pas davantage pour que l'empereur, obsédé, fatigué de ces dénonciations, rejetât tout le mal sur l'incapacité de son lieutenant et lui donnât promptement un successeur. C'est ainsi que le gouverneur de la Lugdunaise, province césarienne, quelle que fût la fermeté de son caractère, était réduit à craindre la populace, à caresser ses caprices, à lui accorder des concessions plus qu'il ne convenait aux devoirs de sa charge.

Durant les jours qui s'écoulèrent entre l'instruction ouverte par les duumvirs et le retour du président, les esprits, loin de se calmer, s'échauffèrent dans des conciliabules, se répandirent en toutes sortes de déclamations furibondes au forum et sous les portiques des édifices publics. Le peuple, qui avait le sentiment de sa force, était bien décidé à s'en prévaloir auprès du gouverneur; du reste, la cupidité toute seule suffisait à l'exciter contre les chrétiens qu'il pouvait dépouiller impunément. Dès son arrivée à Lugdunum, le président fut informé de ce déchaînement du fanatisme populaire; c'était de quoi lui donner à réfléchir; question religieuse à part, il lui eût fallu, avec une indomptable énergie, un désintéressement rare pour résister aux corporations sacerdotales, aux masses irritées, à un courant impétueux qui avait entraîné la cité tout entière. Il était à peine installé au palais impérial, que la multitude, inondant les abords de sa demeure, fit entendre des cris de mort contre les adorateurs du Christ. Ces clameurs, qui renfermaient un ordre, pouvaient blesser la délicatesse du haut fonctionnaire; mais il avait de bonnes raisons de ne pas s'en montrer offensé : après tout, ces cris trouvaient un écho dans ses sentiments personnels.

Sans tarder, les chrétiens mis en prison par les duumvirs furent appelés à comparaître devant le gouverneur. A l'instar des préteurs romains, lorsque le mauvais temps ou la rigueur de la saison rendait impossible les assises en plein air, les gou-

[1] *Saint Pothin et ses compagnons martyrs*, par le P. André Gouilloud, liv. II.

verneurs de provinces jugeaient les criminels dans les basiliques; mais, ce cas excepté, ils siégeaient au milieu du forum, sur un tribunal en forme d'hémicycle. Au jour et à l'heure fixés pour les débats, le président de Lugdunum vint prendre place sur la chaise curule qu'on avait dressée au milieu du forum de Trajan; il était précédé de six licteurs portant les haches et les faisceaux, symbole de sa haute puissance. Dans l'espace réservé entre l'estrade du juge et le peuple, les confesseurs, fortement garrottés, apparaissaient tranquilles et résignés sur le banc des accusés; les bourreaux se tenaient à quelques pas du tribunal; près d'eux étaient installés les instruments ordinaires : les chevalets, les fouets garnis de plomb, les tenailles, les brasiers ardents. Une ceinture de soldats retenait à distance une foule curieuse, frémissante, où s'étaient glissés bon nombre de chrétiens. Le crieur public indiqua la cause; l'interrogatoire commença au milieu de l'attention générale, et se poursuivit, non sans être troublé par les interruptions réitérées de la populace. Les paroles, les actes, et jusqu'aux moindres incidents, étaient recueillis précieusement par des notaires ecclésiastiques comme par les greffiers du président. Celui-ci répondit pleinement à l'attente des païens; il procéda contre les confesseurs de la foi avec une rigueur inouïe.

« Les confesseurs ayant été traduits à son tribunal, dit la lettre, le président ne leur épargna aucun genre de cruauté. » Dans son énergique brièveté, cette phrase laisse suffisamment entendre les horreurs de la première scène : ce gouverneur en qui la passion avait détruit l'impartialité du juge, ces païens faisant pleuvoir l'insulte et l'outrage sur la tête des accusés, ces prévenus abandonnés aux haines conjurées d'un pouvoir infidèle et d'une populace avide de sang, un tel spectacle était de nature à soulever l'indignation de quiconque avait conservé quelque sentiment de justice et d'humanité. Un témoin en fut révolté de telle sorte, qu'il ne craignit pas de découvrir ses sentiments religieux, et de se poser en défenseur des accusés : c'était Vettius Epagathus, personnage bien connu dans la ville, mais dont peut-être on ignorait les croyances chrétiennes; par la noblesse de sa naissance, il marchait l'égal de ce qu'il y avait de plus distingué dans la Lugdunaise; dans la personne de plusieurs de ses membres, sa famille était arrivée aux plus grands honneurs : le nom de Vettius avait été plusieurs fois inscrit aux fastes consulaires; il avait aussi brillé sur l'Album du sénat romain. A cet éclat profane Vettius Epagathus joignait le lustre qui vient de la foi : enfant de l'Église de Lugdunum, par sa position, sa fortune et son zèle, il fut, entre les mains du bienheureux Pothin, un des instruments les plus actifs de la propagande chrétienne sur les bords du Rhône et de la Saône.

« C'était, suivant la lettre, un de nos frères dont le cœur débordait d'amour pour Dieu et le prochain; il était d'une vie si parfaite que, jeune encore, il méritait déjà l'éloge décerné au vieillard Zacharie, qui marchait sans reproche dans les commandements et les justices du Seigneur. Il était toujours prêt à servir le prochain, plein de zèle pour la gloire de Dieu, animé de son esprit. Avec un tel caractère, Vettius ne put se contenir devant l'injustice de cette procédure; dans son indignation, il demanda qu'il lui fût permis de parler en notre faveur, de prouver que rien ne se passait parmi nous qui sentît l'athéisme ou l'irréligion. » Parmi les devoirs d'un gouverneur, Ulpien signale celui de procurer des défenseurs aux accusés qui n'en ont pas; la demande de Vettius Epagathus était donc fondée en droit; elle s'appuyait sur le texte de la loi et la pratique ordinaire des tribunaux. Si l'arbitraire n'eût présidé à la procédure contre les chrétiens de Vienne et de Lyon, le gouverneur, loin de rejeter la demande du courageux avocat, lui aurait volontiers déféré le ministère de défendre les martyrs; mais il se garda bien de lui donner la parole : d'abord, le

peuple, dont la volonté devait être prise en considération, ne l'eût pas permis; ensuite, avec le prestige d'un grand nom, le charme qui s'attache à la jeunesse, Vettius Epagathus pouvait faire impression sur plusieurs, provoquer quelque intérêt en faveur des victimes; qui sait même s'il ne parviendrait pas à justifier les croyances chrétiennes, à repousser les accusations portées contre elles, à faire retomber ces accusations sur les adorateurs des faux dieux de tout le poids d'une écrasante vérité? Pour parer à ces éventualités, il suffisait au président d'user de son pouvoir discrétionnaire, de se débarrasser, par la détention ou la mort, des avocats prêts à plaider la cause de la religion ou celle de l'humanité; ce programme à l'usage de la tyrannie, le gouverneur de la Lugdunaise s'en inspira dans toute la suite du procès.

« La multitude qui entourait le tribunal, dit la lettre, se mit à vociférer contre Vettius. De son côté, le président, irrité de sa requête, toute légitime qu'elle fût, lui demanda pour toute réponse s'il était chrétien. Vettius déclara très-haut qu'il l'était; il fut mis au nombre des martyrs avec la désignation d'avocat des chrétiens. Or il portait en lui-même, bien plus que Zacharie, le Saint-Esprit, l'avocat par excellence. Ce qui le prouve, c'est l'amour immense qui le fit s'offrir à la mort pour la défense de ses frères. Il fut, il n'a jamais cessé d'être un véritable disciple du Christ, suivant l'Agneau partout où il va. »

Vettius Epagathus avait été magnifique de caractère et d'élan; malheureusement tous n'eurent pas la même intrépidité devant le juge et les bourreaux. Pourquoi s'en étonner? Un martyr de Jésus-Christ ne s'improvise pas plus qu'un soldat accompli. Comment un chrétien pourrait-il affronter la mort sous ses formes les plus terribles, si d'avance il n'avait oint son âme des onctions de la grâce, s'il ne l'avait fréquemment retrempée aux sources vives de la religion? Les austérités de la pénitence étaient un apprentissage du martyre; la milice sainte où le baptême les avait enrôlés soumettait les fidèles de Vienne et de Lyon à une discipline proportionnée aux dangers à courir, aux combats à livrer; les victoires de détail remportées sur eux-mêmes étaient autant d'échelons pour s'élever graduellement jusqu'à la victoire définitive qui se consommait par l'effusion du sang; ils devaient s'adonner aux exercices de cette gymnastique spirituelle, faute de quoi ils s'exposaient à faiblir à la première épreuve.

« Nos premiers martyrs, nous apprend la lettre, se montrèrent disposés à tout souffrir; animés d'une générosité sans égale, ils rendirent à leur foi un témoignage parfait. D'autres, au contraire, sans préparation, sans exercice suffisant, se trouvèrent trop faibles pour soutenir le choc de la lutte. Dix environ furent mis hors de combat. Leur chute nous causa un grand chagrin, une indicible tristesse; elle affecta le zèle de ceux qui, n'ayant pas été arrêtés, bravaient tous les inconvénients pour assister les martyrs et les suivre en tous lieux. »

Par une délicatesse toute chrétienne, le rédacteur de la lettre des deux Églises s'est bien gardé de révéler les noms des tombés qui eurent la lâcheté de trahir leur foi; il a jeté sur eux le voile du secret, afin de leur épargner devant la postérité la honte de leur apostasie, objet d'une douleur amère pour les communautés chrétiennes de Vienne et de Lyon. Au contre-coup des défections présentes venaient encore s'ajouter des craintes pour l'avenir : si, dès l'ouverture de la lutte, plusieurs avaient rendu les armes, demandé grâce de la vie, à quoi ne devait-on pas s'attendre, lorsque les bourreaux déploieraient toutes les inventions de la cruauté la plus raffinée! « Alors, ajoute la lettre, nous étions tous en proie aux plus vives alarmes sur l'issue de la lutte; non que les tourments fussent capables de nous effrayer; mais nous appréhendions que quelqu'un des frères ne vînt encore à tom-

ber. » Ces fraternelles appréhensions peignent au vif la tendre charité des martyrs de Vienne et de Lyon; leur amour mutuel n'avait d'égal que l'acharnement avec lequel ils étaient poursuivis par les païens.

Borner l'action judiciaire aux seuls chrétiens emprisonnés par les duumvirs eût pu suffire à leur donner une leçon terrible; les prêtres des faux dieux et les classes plébéiennes exigeaient plus encore; ils avaient juré leur extermination. Le président n'était que trop disposé à satisfaire ce fanatisme religieux; offensé de la résistance que lui avait opposée le plus grand nombre des confesseurs, il enjoignit de poursuivre les arrestations avec une activité incessante. Les soldats, exécuteurs de ces ordres, se mirent en campagne dans la ville et ses alentours; ils y firent une sorte de battue contre les sectateurs du culte proscrit. De leur côté, les gens du peuple, poussés par leur infernale haine, ou bien par des agents secrets, s'empressèrent de prêter aux soldats un concours ardent et passionné. La délation éclairait ces recherches : réduite en art sous les Césars, elle avait été répudiée par les Antonins comme indigne de leur politique; ce qui n'empêchait pas de la pratiquer sans ombre de scrupule contre tous les chrétiens de l'empire : aussi les perquisitions enveloppaient-elles les enfants du bienheureux Pothin dans un réseau auquel il leur était difficile d'échapper.

« Chaque jour amenait de nouvelles arrestations. On saisissait des chrétiens dignes de remplacer ceux qui étaient tombés. Bientôt les prisons recueillirent les principaux membres des deux Églises, ceux qui avaient le plus contribué à leur développement. » Peu content de ces nombreuses arrestations, le président prescrivit de s'emparer des esclaves qui appartenaient aux chrétiens, afin de leur arracher contre leurs maîtres les accusations les plus horribles; il avait lieu de le craindre, la persécution qu'il venait d'ouvrir contre les adorateurs du Christ pouvait ne paraître pas suffisamment légitimée par les emportements de la multitude, ou par des lois que Marc-Aurèle laissait dormir. Toutefois la législation romaine, suspectant la sincérité de l'esclave, l'écartait de tout jugement où son maître était impliqué; les *responsa* des jurisconsultes, les rescrits des empereurs, les habitudes des tribunaux avaient fondé sur ce point une jurisprudence invariable. Le président de Lugdunum ne pouvait ignorer cette disposition de la loi; pour arriver à son but, il était donc obligé de faire intervenir aux débats des témoins repoussés par les principes du droit.

D'après ses ordres iniques, plusieurs esclaves furent amenés, pieds et poings liés, au forum de Trajan. Les faisceaux, les haches, les instruments de supplice étalés devant eux, tout ce terrible appareil produisit son effet naturel. Pour ajouter encore à l'impression, leurs maîtres furent mis à la torture sous leurs yeux. Cependant les soldats pressaient les esclaves de parler; ils leur soufflaient à l'oreille les crimes à dénoncer; c'était l'unique moyen, ajoutaient-ils, d'échapper aux tourments qu'ils voyaient endurer à leurs maîtres. Les esclaves terrifiés de la sorte reproduisirent les accusations révoltantes qui leur avaient été dictées; ils chargèrent leurs dépositions d'incestes, d'égorgements d'enfants, de repas de chair humaine, de monstruosités sans nom dans une langue honnête. « Le président, dit la lettre, les interrogea tous publiquement avec nous. Inspirés par le démon, poussés par les soldats, redoutant surtout les supplices qu'ils voyaient endurer aux saints, ils nous accusèrent de nous adonner à des repas de Thyeste, à des amours d'Œdipe, à des infamies telles, que nous n'oserions les nommer, y penser même, ni croire qu'énormités semblables aient jamais été commises par des hommes. » Ce n'était pas la première fois que de pareilles armes étaient employées contre les disciples du Christ; le président ne pouvait se flatter d'avoir les honneurs de la découverte; seulement il en usa, persécu-

teur habile, contre les chrétiens de Vienne et de Lyon, à peu près comme il employa, pour les faire souffrir, des instruments de supplice qui n'étaient pas de son invention.

Les mœurs des fidèles, d'une pureté irréprochable, ne donnaient aucune prise à la malignité de leurs ennemis; d'où pouvaient provenir les imputations grossières dirigées contre elles? Les apologistes sont unanimes à rattacher ces bruits calomnieux, semés par le mensonge, propagés par la haine, dans les Gaules, aux doctrines perverses, surtout aux pratiques immondes et cruelles de certains hérétiques. Un fait local propre à en favoriser la diffusion dans la Narbonnaise et la Lugdunaise, c'est que les disciples du gnostique Marc venaient de porter dans la vallée du Rhône la licence de leur doctrine et le débordement de leurs mœurs. Dans son *Traité contre les hérésies,* saint Irénée, après avoir signalé les moyens de séduction employés par les marcosiens, ajoute : « Avec de tels discours et de semblables œuvres, ils sont arrivés près de nous, dans la région arrosée par le Rhône. » Ainsi les accusations d'inceste et d'anthropophagie dérivaient des atrocités et des infamies auxquelles s'abandonnaient les gnostiques et les montanistes. Le nom de frères que se donnaient les fidèles, l'usage d'échanger le baiser de paix dans leurs assemblées, les idées fausses que les adversaires du christianisme se formaient de l'Eucharistie, tout cela prêtait un certain air de vraisemblance à ces rumeurs.

Jusque-là les païens des bords du Rhône et de la Saône ne s'étaient pas tous également prononcés contre les disciples du Christ; mais maintenant ceux-ci, chassés des rues, des places publiques, ne savaient où s'abriter, même en dehors de la société des frères; de plus, leurs parents, leurs amis, séparés d'eux en matière de religion, n'avaient pas tous épousé d'abord les haines de la multitude; mais, à la nouvelle des forfaits dont les fidèles de Vienne et de Lyon étaient accusés, l'opinion fit soudain le vide autour de leurs personnes : parents, amis, voisins, ne crurent plus pouvoir rester avec eux en des termes de modération, encore moins de sympathie. On fuyait comme des monstres, ou bien on abordait avec stupeur des hommes accusés de se livrer aux crimes les plus affreux, d'outrager les lois mêmes de la nature. Ce coup atteignait les chrétiens à la partie sensible du cœur : affections de famille, relations amicales, estime de ses semblables, tout ce qui rend la vie douce, agréable, tout ce qui en fait la dignité extérieure, disparaissait à la fois; il ne restait plus que le mépris, l'isolement, l'opprobre qui les accablaient aux yeux de tous. Au milieu de leurs épreuves, celle-ci ne fut pas la moindre; car, pour être chrétiens, ils n'en étaient pas moins hommes; loin d'étouffer en eux les sentiments de la nature, la religion donnait à ces sentiments, qu'elle épurait, un caractère de délicatesse inconnue aux païens.

« Ces accusations, répandues de toutes parts, dit la Lettre, soulevèrent tout le monde contre nous. Ceux mêmes que les liens du sang et de l'amitié avaient maintenus à notre égard dans une certaine mesure, donnèrent un libre cours à leur indignation et à leur fureur. Alors se vérifia cette parole du Sauveur : « Un jour viendra où l'on croira servir Dieu en vous mettant à mort. » Ensuite les saints endurèrent des supplices que le langage humain est impuissant à retracer. Satan faisait tous ses efforts pour leur arracher quelque aveu contre notre sainte religion. La fureur du peuple, celle du président et des soldats s'attachèrent surtout à Sanctus, diacre de Vienne; à Maturus, encore néophyte, mais athlète généreux; à Attale, de Pergame, qui fut toujours la colonne et le soutien de nos affaires; à Blandine, en qui le Christ voulut montrer que ce qui paraît vil, petit, méprisable aux yeux des hommes, est estimé par Dieu lui-même digne d'une grande gloire, en récompense

de cet amour qui, s'attachant à lui, se montre par la puissance des œuvres, et non par l'ostentation de vaines apparences. »

Le président s'adressait, et pour cause, à ce qu'il y avait de plus distingué, comme à ce qui paraissait de plus infime, dans les rangs des accusés. En premier lieu, c'était un diacre, un ministre de la religion abhorrée; ensuite, un citoyen romain, un homme qui faisait l'ornement et l'appui de la société chrétienne. Dans le cas où les supplices ne pourraient ébranler le courage de ces deux athlètes, le gouverneur espérait avoir facilement raison d'un néophyte d'hier et d'une misérable esclave. Ce magistrat s'en prenait, à son insu, à l'élite des prisonniers. En outre, par le fait même de son choix, il venait de composer un groupe de martyrs où tout avait sa représentation : l'Église de Vienne aussi bien que celle de Lyon, le clergé et les simples fidèles, l'un et l'autre sexe, l'ingénu et l'esclave, le citoyen romain et le sujet provincial, la race grecque comme la race latine. Ces différentes conditions se trouvaient personnifiées dans Sanctus, Maturus, Attale et Blandine.

A propos de Sanctus et des autres martyrs viennois, on se demande en vertu de quel droit le président de la Lugdunaise traduisait à son tribunal des accusés qui appartenaient à la Narbonnaise, et par conséquent ressortissaient à l'autorité judiciaire de cette dernière province. Voici la réponse : on sait quels liens unissaient les deux Églises de Vienne et de Lyon, même avant la persécution de l'an 177; grâce à la proximité des lieux et à la facilité des communications, les fidèles de Vienne se portèrent au secours de leurs frères menacés. Cette démarche, dont leur charité avait pris la généreuse initiative, n'était pas chose extraordinaire dans ces âges héroïques du christianisme : une Église était-elle persécutée pour la foi, des frères étrangers accouraient des villes voisines, quelquefois même de lieux éloignés, pour secourir et animer les confesseurs. D'après cela, toute difficulté disparaît quant à la compétence du président de la Lugdunaise; les habitants de Vienne, il est vrai, n'étaient point, comme tels, justiciables de ce magistrat; mais les chrétiens viennois, ayant été arrêtés à Lugdunum, tombaient par là sous la juridiction du gouverneur de la Lugdunaise; car son autorité judiciaire s'étendait à tous les crimes commis et à tous les délinquants saisis sur le territoire de sa province : or les chrétiens étaient regardés par les païens comme des criminels.

Attale, Grec asiatique, dont le nom rappelle celui des anciens rois de Pergame, jouissait d'une grande considération parmi les fidèles; il paraît avoir été chargé d'une mission par Justus, évêque de Vienne, auprès du pape Pie I; voici dans quelles circonstances. Sous Antonin, le sang avait coulé à Vienne pour la cause de Jésus-Christ. Verus, évêque de cette ville, avait été victime avec plusieurs de ses ouailles. L'orage durait encore, lorsque Justus fut élu pour succéder au pontife martyr; à peine intronisé, il envoya par un courrier à Rome les Actes de son prédécesseur Verus et de ses compagnons. Le courrier devait compléter de vive voix le récit du combat soutenu par ces athlètes de la foi. Justus ne vit personne qui fût plus apte à remplir cette mission qu'Attale de Pergame. Ce dernier, probablement, avait suivi de près les phases de la lutte, il en connaissait tous les détails, il y avait pris assez de part pour mériter le titre de témoin fidèle de la vérité. Sa mission achevée, il revint dans les Gaules, porteur de deux lettres pour son évêque; voici la traduction de la plus importante :

« A Justus, évêque de Vienne,

« Attale est venu vers nous, porteur des lettres des martyrs; il nous a comblé de joie en nous faisant le récit de leur triomphe; il nous a dit que notre bienheureux

collègue Verus avait remporté la victoire sur le prince de ce monde. Pour vous, constitué en sa place par le choix des frères en la ville sénatoriale de Vienne et revêtu du *colobium* des évêques, songez à remplir dans le Seigneur le ministère dont vous avez été investi. Traitez les corps des martyrs comme les membres de Dieu, prenez-en soin comme firent les apôtres pour saint Étienne. Visitez les prisons des saints, afin qu'aucun d'eux ne vienne à s'attiédir dans la foi; éprouvez dans l'Esprit-Saint l'énergie de leur témoignage; exhortez-les à demeurer fermes dans la foi. Que les prêtres et les diacres voient en vous moins un supérieur qu'un ministre du Christ. Que votre sainteté soit une protection pour tout le peuple. Plusieurs de nos frères, dont Attale vous dira les noms, reposent dans le Seigneur, délivrés de la cruauté du tyran. Le prêtre Pastor, qui a fondé un *titulus*, s'est endormi dignement dans le Seigneur. Bienheureux collègue, je ne veux point vous laisser ignorer la révélation qui m'a été faite, que la fin de ma vie est proche. Je n'ai qu'une chose à vous demander, c'est de persévérer dans l'unité de communion et de vous souvenir de moi. Le pauvre sénat du Christ établi à Rome vous salue; saluez le collége des frères qui sont avec vous dans le Seigneur. »

L'authenticité de cette pièce a soulevé plus d'une objection : quelques auteurs l'attribuent à la fabrique pseudo-isidorienne; mais Baronius, Labbe, du Cange, Henschenius et d'autres érudits non moins graves s'accordent à la considérer comme un précieux monument de l'antiquité chrétienne; aussi le cardinal Bona a-t-il pu dire en toute vérité : Les orthodoxes reçoivent les deux lettres de Pie I à Justus, évêque de Vienne, et les sectaires n'osent guère les rejeter [1].

En associant l'esclave Blandine à Attale, à Maturus, au diacre Sanctus, le persécuteur entrait à son insu dans l'esprit de la religion qu'il voulait anéantir. Effectivement, la grâce divine avait corrigé en cette humble fille l'inégalité de la condition. Le Seigneur l'avait prise aux derniers rangs de la société pour en faire un type de grandeur chrétienne, une touchante réalisation de ces paroles de l'Évangile : « Les derniers seront les premiers. » En même temps il l'opposait comme une protestation vivante aux injustices de l'opinion et des lois à l'égard des esclaves, montrant par elle à tous ces déshérités du monde païen qu'eux aussi étaient appelés à la liberté de l'âme et à la sublimité du martyre. A en juger par son nom, Blandine, née, selon toute apparence, dans la servitude, avait su plaire à sa maîtresse par la douceur de son caractère; elle était devenue une de ces favorites qui avaient l'art de conquérir l'affection, souvent capricieuse, quelquefois sincère, des matrones gallo-romaines. On ne sait quelle marche avait suivie la grâce de la conversion, si elle était descendue de la maîtresse à l'esclave, ou bien montée de l'esclave à la maîtresse, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'à partir de cette époque Blandine et tous les esclaves de la famille bénéficièrent largement de la révolution religieuse qui venait de s'accomplir au-dessus de leurs têtes. L'affection que Blandine avait su d'abord inspirer ne reposait guère que sur un caprice aussi mobile que frivole. Depuis que sa maîtresse avait abjuré le culte des faux dieux, ce sentiment s'était affermi, transformé; il avait revêtu le caractère d'une vertu, de la charité chrétienne. Du moment que ces deux néophytes, réunies dans la croyance au Dieu véritable, mêlaient leurs vœux et leurs prières devant le même autel, leurs âmes se rencontraient sur le pied d'une égalité sainte; grâce à ces nouveaux rapports, Blandine trouvait une mère compatissante, une amie dévouée, dans celle qu'elle ne cessait pourtant de res-

[1] *Patrologie grecque*, tom. V, édit. Migne.

pecter comme sa maîtresse. Alors qu'elle était sous la main des bourreaux, elle reçut de cette tendresse une marque des plus touchantes.

« Nous tremblions tous pour Blandine, dit la lettre. Sa maîtresse selon la chair, qui combattait dans les rangs des martyrs, appréhendait que, vu la faiblesse de sa complexion, elle n'eût pas la force de confesser sa foi; mais Blandine se montra remplie d'un si grand courage, qu'elle lassa les bourreaux qui, se relayant les uns les autres, la soumirent depuis le matin jusqu'au soir à toutes sortes de supplices. A bout d'inventions, ils finirent par s'avouer vaincus, s'étonnant que ce corps brisé, déchiré, conservât encore un souffle de vie. Or la bienheureuse, semblable à un vaillant athlète, retrempait ses forces dans la confession de la foi. « Je suis chrétienne, disait-elle; il ne se passe rien de criminel parmi nous. » Ces paroles lui étaient un rafraîchissement, un repos, un remède qui la rendait insensible à ses souffrances. »

Par la générosité de sa confession, Blandine avait calmé les appréhensions de sa charitable maîtresse; elle avait donné un énergique démenti aux calomnies proférées par les esclaves contre les chrétiens, infligé la honte d'une défaite au président et aux bourreaux. Le diacre Sanctus ménageait au gouverneur autre chose qu'une revanche. « Il supportait avec un courage surhumain tous les tourments inventés par les persécuteurs dans l'espérance que la continuité et l'horreur des supplices lui arracheraient quelque aveu compromettant pour notre religion; à tout il opposa une si grande fermeté, qu'il refusa de décliner son nom, d'indiquer sa ville natale, de dire s'il était de condition noble ou servile; il se contentait de répondre à toutes les questions : « Je suis chrétien! » Son nom, sa ville natale, sa condition, il comprenait tout cela dans sa qualité de chrétien. Les païens ne purent en tirer une autre parole; ce qui portait au comble l'irritation du président et des bourreaux. »

Le diacre viennois se retranchait donc dans une formule unique, vive expression de sa foi aussi bien que de son courage. C'était de quoi réjouir les fidèles, qui saisissaient le sens multiple de ces paroles réitérées : « Je suis chrétien. » Mais le président n'ayant pas la clef de cette réponse, en prenait la répétition obstinée pour une insulte et un défi; il fit donc un appel à ses satellites pour venger et vaincre cette persistance outrageante [1].

« Ne sachant plus quel tourment employer, dit la lettre, le président et les bourreaux s'avisèrent de faire rougir au feu des lames d'airain et de les appliquer à Sanctus sur les parties les plus sensibles du corps. Les membres du martyr étaient brûlés; mais lui demeurait ferme, immobile, inébranlable dans sa confession, rafraîchi, fortifié qu'il était par les eaux vives qui jaillissent des sources célestes, du sein du Christ. Son corps montrait assez tout ce qu'il venait d'endurer : meurtri, contracté, couvert de plaies, ce corps ne conservait plus forme humaine; mais le Christ, qui souffrait dans son martyr, faisait éclater par lui sa gloire; et, par un si bel exemple, il montrait aux autres qu'il n'y a rien à craindre où règne l'amour du Père, rien à souffrir quand il s'agit de la gloire du Christ. En effet, quelques jours après, les impies soumirent Sanctus à de nouvelles tortures; ils espéraient qu'en appliquant le fer et le feu sur des plaies encore ouvertes et enflammées ils viendraient à bout du patient, puisque le plus léger attouchement lui était insupportable, ou du moins qu'expirant dans les supplices il épouvanterait les autres par sa mort. Tout au contraire, par un prodige extraordinaire, au milieu de ces nouvelles épreuves, le corps du martyr se releva, se redressa; il reprit sa forme naturelle et l'usage de ses

[1] *Saint Pothin et ses compagnons martyrs*, par le P. André Gouilloud, liv. II.

membres, si bien que, par la grâce du Christ, cette seconde torture lui devint un remède et non un tourment. »

Quel spectacle! et aussi quelle admirable peinture! Les fidèles témoins de cette scène durent le soir, dans le secret de leur demeure, en redire tous les détails à ceux que la prudence avait tenus éloignés du forum. Ce récit, mis en circulation parmi les chrétiens, donnait courage aux faibles, exaltait l'ardeur des forts; tous s'unissaient dans un commun enthousiasme pour applaudir au triomphe de Sanctus. Les raffinements de cruauté contre ce diacre intrépide avaient été calculés pour réduire la constance de Sanctus, ensuite pour agir par la crainte sur les autres confesseurs; le résultat ne fut pas plus heureux d'un côté que de l'autre.

Parmi les dix qui avaient renié leur foi, se trouvait Biblis ou Bibliade. Comme tous les autres tombés, cette femme demeurait sous la main de l'autorité, non plus à titre de chrétienne, mais comme prévenue des crimes imputés aux fidèles par les esclaves; or le démon résolut de compléter la ruine de Bibliade, en la poussant de faiblesse en faiblesse; mais le Seigneur, qui jamais ne délaisse ceux qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes, vint au secours de cette malheureuse; il se servit de l'appareil des supplices, surtout des charbons allumés devant elle, pour lui donner une image de l'enfer, pour la ramener, par une crainte salutaire, dans les rangs des confesseurs. « Bibliade revint à elle au milieu des tourments; elle s'éveilla comme d'un profond sommeil. La vue des supplices retraçant à son esprit les tourments éternels, elle répondit aux blasphémateurs : « Comment les chrétiens pourraient-ils manger des enfants, eux qui ne peuvent pas même goûter du sang des animaux? » Ensuite elle confessa qu'elle était chrétienne, ce qui la fit replacer dans les rangs des martyrs. » A cette époque, les chrétiens se conformaient encore au concile de Jérusalem, qui défendait de goûter du sang des animaux ou de manger des viandes étouffées.

Sanctus, Maturus, Attale, Blandine et Bibliade furent renvoyés en prison. Le président espérait que la prison, venant à produire son effet naturel, ne manquerait pas d'user la patience des martyrs, de faire tomber l'exaltation de la première heure, d'éteindre, entre d'obscures murailles, une ardeur entretenue sur le forum par la publicité de l'interrogatoire et des tourments. D'ailleurs, pour agir avec une certaine lenteur, les prisons n'en décimaient pas moins ceux qui s'y trouvaient entassés; elles n'étaient guère moins meurtrières que la dent des bêtes féroces ou les instruments de supplice : c'étaient des caveaux sombres, infects, creusés profondément comme des tombeaux sous le palais des empereurs, à quelques pas du forum. De plus, cet emprisonnement des chrétiens, conforme à la coutume romaine, avait pour but de produire sur le peuple l'effet d'une exposition permanente, de contenir par cet aspect menaçant les excès de la multitude. Là, pour les prisonniers, pas de salle spacieuse, encore moins de cour où respirer à pleins poumons, où prendre un exercice salutaire; privés d'air et de lumière, ils étaient plongés dans une atmosphère viciée, quelquefois humide, souvent étouffante; resserrés entre quatre murailles fort rapprochées les unes des autres, ils n'avaient pas même la liberté de se mouvoir dans cet étroit espace comme la bête fauve dans sa cage. Ce régime cellulaire ne démentait pas le caractère du peuple romain, dur comme le rocher de son Capitole.

« Grâce au Christ, dit la lettre, la constance des bienheureux ayant rendu inutiles les supplices du tyran, le démon dressa contre eux de nouveaux moyens d'attaque; ainsi, les martyrs furent jetés dans des prisons ténébreuses et incommodes; ils furent mis au cep, les pieds écartés jusqu'au cinquième trou; sans parler de tous les autres tourments que des bourreaux furieux et stimulés par le démon peuvent faire en-

durer à des prisonniers. Un grand nombre d'entre eux moururent suffoqués dans les cachots : le Seigneur, qui fait éclater sa gloire dans les siens, voulait les faire sortir de ce monde par cette voie. Les uns avaient été tourmentés si cruellement, qu'ils ne semblaient pas devoir survivre à des maux contre lesquels tout remède humain paraissait impuissant; néanmoins ils purent prolonger leur existence dans les prisons. Tout secours humain leur faisait défaut, mais le Seigneur soutenait leur courage; il augmentait en eux la vigueur de l'âme et du corps, en sorte qu'ils pouvaient exhorter leurs compagnons et animer leur ardeur. D'autres, récemment arrêtés, et qui n'étaient point encore endurcis aux souffrances, ne purent supporter la prison et succombèrent à ses incommodités. »

Les fidèles de Lugdunum ne pouvaient être moins ingénieux pour venir en aide aux martyrs que les bourreaux pour les tourmenter; ils savaient se ménager les moyens de pénétrer dans les cachots du palais des empereurs. Cette prison, école d'héroïsme, sanctuaire consacré par les témoins du Christ, ils en franchissaient le seuil avec un religieux respect, avec une émotion profonde : parvenir jusqu'à ces bienheureux, leur faire agréer des offrandes, baiser leurs fers, panser leurs plaies encore saignantes, leur demander une part dans leurs prières, les voir, les entendre à l'aise, c'était un bonheur envié de tous, un avantage que tous achetaient au prix de l'or, de l'argent, même des plus affreux dangers, pour se fortifier au contact de ces grandes âmes. Les chrétiens lugdunais n'étaient pas seuls à payer aux athlètes du Christ ce tribut d'honneur et de charité. Des fidèles, venus des villes voisines, apportaient avec leurs généreuses offrandes l'expression des plus vives sympathies; l'Église de Vienne surtout, représentée dans la lutte par plusieurs de ses enfants, députait à Lugdunum des messagers chargés d'offrir des présents aux martyrs, d'applaudir à leurs premiers triomphes, de les encourager à résister jusqu'au sang pour la défense de la foi. En dehors de ces visites consolatrices, les prisonniers trouvaient les uns dans les autres un soutien réciproque; enfermés ensemble dans un étroit réduit, ils formaient une société d'élite qui ne devait être dissoute que par la mort; si les membres de cette sublime réunion avaient pieds et poings liés, ils conservaient toute liberté de la bouche, du cœur et de l'âme; au milieu des chaînes, il y avait place pour les épanchements d'une douce amitié, pour la prière en commun, même pour le chant des cantiques. On conçoit quel redoublement d'énergie devait résulter pour tous du spectacle, donné et reçu, de souffrances patiemment endurées pour le Christ. En dépit des entraves, le cachot se transformait en un bain spirituel où les athlètes de la foi retrempaient leurs forces, après l'épreuve de la question et des tourments [1].

Une visite à laquelle les martyrs de Vienne et de Lyon attachaient un prix inestimable était celle du bienheureux Pothin; l'allégresse était grande dans les cachots, lorsque, à la faveur de la nuit, à force d'or et d'argent, le vénérable vieillard pouvait y pénétrer; malheureusement l'épuisement de ses forces d'une part, de l'autre le danger d'être reconnu, une difficulté et un péril ne lui permettaient pas de multiplier ses visites; il ne laissait pas pour cela d'être en rapport habituel avec les enchaînés du Christ; il communiquait avec eux au moyen des diacres, ministres de sa compassion, échos vivants de ses pensées et de ses sentiments. Il vivait retranché, ce semble, dans la région du delta où il avait fixé le centre de son Église. Cette zone lui offrait plus de facilité que les autres pour se dérober aux poursuites des soldats ou à la délation des traîtres. Entre les deux rivières, il se trouvait placé loin des regards de l'autorité, dont les agents demeuraient concentrés sur la

[1] *Histoire de l'Antiquaille*, par Achard-James. — *Lyon ancien et moderne*, par D. Meynis.

colline du couchant; d'autre part, la population riveraine du Rhône et de la Saône se composait en majeure partie d'ouvriers, de marchands, de gens plus mêlés aux affaires du commerce qu'aux choses de la religion; mais, enveloppé dans un cercle dont le rayon se rétrécissait tous les jours, il fut découvert dans sa retraite par les limiers du gouverneur.

La nouvelle s'en répandit bientôt dans tous les quartiers de Lugdunum; fidèle à son rôle ordinaire, la multitude impatiente accourut avec une joie féroce; elle se précipita en tumulte vers l'endroit où le pontife avait été saisi. Le président devait à sa dignité de ne pas sortir de son palais, mais d'attendre le chef des chrétiens, de le recevoir au pied de son tribunal. Quant aux duumvirs, chargés de la police de la cité, il entrait dans leurs fonctions de se transporter sur les lieux pour présider à l'arrestation, pour modérer l'effervescence des masses; puis, en pareille circonstance, ils n'étaient peut-être pas fâchés de faire preuve de zèle, de se ménager ainsi les bonnes grâces du gouverneur et la faveur du peuple. A l'arrivée de ces magistrats, le bienheureux Pothin eut à subir un interrogatoire sommaire, à l'effet de constater son identité. Cette formalité remplie, il fut acheminé avec une certaine pompe vers le forum de Trajan; par un trait de touchante ressemblance avec le divin Crucifié, l'évêque de Lugdunum, courbé sous le poids des fatigues et des années, gravissait, comme un autre Calvaire, la colline couronnée par le forum. Tel était l'épuisement de ses forces que, parvenu au sommet de la hauteur, les soldats, qui l'avaient péniblement traîné jusque-là, durent le porter aux pieds du président; celui-ci, du haut de son tribunal, laissa tomber un regard insultant sur le saint évêque et lui posa les questions accoutumées. Le bienheureux Pothin, par la fermeté de son attitude et la fierté de son langage, se montra supérieur à la majesté des faisceaux romains, à toute la puissance du gouverneur de la Lugdunaise.

« Vieillard plus que nonagénaire, dit la lettre, il était d'une faiblesse, d'une débilité telle, qu'il respirait à peine; mais la vigueur de son âme et son désir du martyre soutenaient sa frêle existence; épuisé par l'âge et les infirmités, il retenait son âme dans son corps, afin de ménager par sa mort un glorieux triomphe au Christ. Il fut porté par les soldats au pied du tribunal, où il rendit un illustre témoignage à notre foi. Dans le trajet, il était accompagné des magistrats de la cité et d'une foule immense hurlant toutes sortes d'outrages contre lui, comme s'il eût été le Christ en personne. Le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, Pothin répondit : « Si vous en êtes digne, vous le connaîtrez. » Cette réponse provoqua un tumulte indescriptible dans le forum; insensible à tout ce qu'il y avait de sublime dans les paroles et les traits du majestueux vieillard, la population se jeta furieuse sur lui, comme si elle eût été chargée d'office de venger les dieux outragés, le président offensé. « Alors, continue la lettre, Pothin, brutalement arraché du tribunal, fut en butte à toutes sortes de mauvais traitements. Ceux qui l'environnaient, sans égard pour son âge, le frappaient à coups de pieds, à coups de poings, tandis que les plus éloignés lançaient contre lui tout ce qui leur tombait sous la main. Au regard de tous, c'eût été un crime, une impiété, de lui épargner des outrages qu'ils estimaient propres à venger les dieux. Enfin, respirant à peine, il fut jeté dans un cachot. »

A l'entrée du vénérable prisonnier dans le noir caveau, un frémissement d'émotion et de respect saisit les enchaînés du Christ; pour la première fois ils regrettèrent de n'avoir pas la liberté de leurs mouvements; ils auraient voulu briser leurs liens, afin de pouvoir se prosterner aux pieds de leur père, baiser ses mains et ses fers; ils arrêtaient sur lui des regards où l'attendrissement se mêlait à une vive admiration; jamais leur pontife ne leur était apparu si grand ni si beau. Sans doute ils ne pou-

vaient se défendre d'une pénible impression à la vue du triste état où la barbarie du peuple avait réduit leur auguste chef; d'autre part, ils comprenaient mieux que personne la perte que les Églises de Vienne et de Lugdunum allaient faire dans la personne du bienheureux Pothin. Ces impressions étaient contre-balancées par des sentiments d'un ordre plus élevé. D'abord les aspirations du saint vieillard au martyre n'étaient un mystère pour aucun des prisonniers; or les grandes âmes ne pouvaient être insensibles à la joie que leur chef éprouvait de s'immoler pour Jésus-Christ. Ensuite ils jouissaient du bienfait de sa présence, ils recueillaient ses dernières paroles; puis, l'heure venue de la lutte suprême, il leur serait donné peut-être de marcher à la mort à la suite de ce généreux guide, de prendre avec lui leur essor vers le ciel.

La haute dignité de Pothin lui valut de la part des persécuteurs une sorte de distinction dans les cachots. Une excavation basse, étroite, où l'on avait peine à se tenir assis ou debout, était pratiquée dans une des parois du lugubre souterrain; c'est dans cette sorte de *loculus* ou de tombeau que le saint évêque, au lieu d'être confondu avec les autres prisonniers, fut enfermé sous grilles et verrous. C'était le condamner à mort à bref délai. Sa vie, dépensée en détail pendant les longues années de son apostolat, ne tenait plus qu'à un fil; deux jours suffirent pour consommer son sacrifice; il expira dans sa sombre logette, au milieu de ses enfants enchaînés qui formaient à son agonie une assistance incomparable. En cet instant solennel, tout entiers à l'admiration, ces généreux enfants songeaient moins à déplorer le trépas de leur père qu'à célébrer son triomphe; ici les gémissements et les larmes eussent été déplacés; en face de ce corps inanimé, vénérable relique, dépouille longtemps habitée par une âme si vertueuse, ils ne trouvaient dans leurs cœurs que les joies de l'espérance, sur leurs lèvres que les hymnes de la victoire.

Le palais des empereurs s'élevait au-dessus de l'affreux cachot où mourut le bienheureux Pothin, où furent incarcérés les premiers martyrs de Lugdunum; au-dessous du sol, les privations et les souffrances de tout genre; au-dessus, les délices des festins et les excès de la débauche; les victimes sous les pieds de leurs bourreaux : la civilisation romaine se plaisait à ces contrastes; c'était, pour les hommes blasés de cette époque, un assaisonnement fort recherché. Un réservoir d'eau, un conduit qui le mettait en communication avec les aqueducs, quelques débris exhumés des entrailles de la terre, voilà tout ce qui reste du splendide édifice; tandis que le cachot funèbre, trésor religieux de l'Antiquaille, a résisté aux injures du temps et des hommes; il est toujours là comme le plus précieux monument que l'âge des martyrs ait légué à l'Église de Lyon.

Les apostats avaient assisté, aussi bien que les martyrs, à la mort du bienheureux Pothin; il ne leur avait servi de rien de renoncer à Jésus-Christ; contre leur attente, cette trahison était retombée sur leur tête comme un opprobre, car, par le fait de leur apostasie, ils semblaient prendre à leur charge tout ce que les païens avaient inventé de calomnies contre les chrétiens; regardés comme coupables des crimes les plus horribles, ils étaient retenus en prison comme homicides, incestueux, violateurs des plus saintes lois de la nature. En les retenant dans les fers, le gouverneur se donnait l'air de poursuivre autre chose qu'un nom dans les disciples du Christ; il paraissait s'attaquer à des hommes qui, sous le voile d'une religion mystérieuse, cachaient des infamies révoltantes. Ce calcul ne manquait pas d'habileté : en quelque disposition d'esprit que se trouvât alors Marc-Aurèle à l'égard du christianisme, le président était en mesure de légitimer les supplices prononcés contre eux. Les desseins du Ciel à l'égard des tombés se révélaient avec autant d'évidence que les calculs du gouverneur. L'élargissement des apostats leur eût fermé peut-être la voie

du retour; du moins il les eût mis dans des conditions moins favorables pour revenir à leur devoir. En permettant que le bénéfice de leur désertion leur fût enlevé, le Seigneur leur ménageait une grande chance de salut; lui aussi les retenait sous sa main; il les plaçait sous les influences les plus propres à les faire rentrer en eux-mêmes. La vue des confesseurs si heureux, si rayonnants, était de nature à produire la plus vive impression sur les tombés; en outre, les reproches que Pothin leur adressait d'une voix mourante, les fraternels encouragements des martyrs, leurs exemples de persévérance et de fidélité, l'appel de Dieu appuyant intérieurement l'effet de ces invitations extérieures, c'étaient autant de moyens providentiels pour ramener ces malheureux dans la bonne voie.

« Alors, dit la lettre, nous vîmes éclater un trait de l'économie divine, une marque de la miséricorde infinie de Jésus. Ce fait extraordinaire nous révèle les ressources du Christ. En effet, ceux qui, dès le principe, avaient renié leur foi, avaient été, comme les martyrs, jetés en prison, où ils partageaient avec eux les mêmes souffrances; il ne leur avait servi de rien d'apostasier. Quant à ceux qui s'étaient déclarés chrétiens, ils avaient été incarcérés comme tels, sans qu'on fît peser aucune charge sur eux. Les apostats, au contraire, étaient détenus comme coupables d'homicide et de toutes sortes d'abominations; par suite, ils avaient plus à souffrir que les autres. Les uns étaient soutenus par la grâce du martyre, l'espérance des biens promis, l'amour qu'ils avaient pour le Christ et le secours de l'Esprit-Saint; les autres étaient tourmentés de telle sorte par leur conscience, que, lorsqu'ils étaient produits en public, leur air tout seul suffisait à les faire distinguer. Ainsi, les martyrs paraissaient joyeux; leur front respirait un mélange de grâce et de majesté; les chaînes composaient à leurs membres une parure admirable; c'étaient les bracelets de l'épousée, revêtue d'une tunique aux franges d'or, aux dessins variés. Ils répandaient autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ, et cela de manière à faire croire qu'ils s'étaient oints de parfums; quant aux apostats, ils paraissaient les yeux baissés, la contenance embarrassée, l'air abattu, hideux à voir. Bien plus, les païens eux-mêmes leur reprochaient leur faiblesse et leur lâcheté. Ils étaient regardés comme homicides; ils avaient perdu le titre de chrétiens, ce titre si noble, si glorieux, si salutaire. Un pareil spectacle ne contribuait pas peu à soutenir les martyrs : si quelque chrétien venait à être arrêté, il se hâtait de confesser sa foi, sans avoir aucun égard aux suggestions du démon. Les saints consommèrent leur martyre par divers genres de mort. De la sorte ils offrirent au Père une céleste couronne tressée de fleurs variées, nuancée de différentes couleurs. Il était juste que ces généreux athlètes qui avaient soutenu plusieurs assauts, remporté d'éclatantes victoires, reçussent la belle couronne de l'immortalité. »

Pour leur livrer l'assaut définitif, les lois armaient le gouverneur de la Lugdunaise d'un supplice où le génie romain respire dans toute sa froide cruauté : l'exposition aux bêtes. Le diacre Sanctus, le néophyte Maturus, le citoyen romain Attale et l'esclave Blandine furent condamnés à périr dans l'amphithéâtre sous la dent des animaux féroces. C'était répondre à la brutalité des instincts d'un peuple dégénéré au point de ne goûter plus que des représentations assaisonnées par le sang ou la luxure. Sauf de rares exceptions, le théâtre ne se soutenait, à Rome et dans les provinces, que par de misérables farces et des comédies obscènes. Les nobles jouissances de l'esprit, les chefs-d'œuvre dramatiques avaient perdu le privilége d'intéresser des hommes fermés aux belles pensées, aux sentiments délicats. Il fallait étaler sous leurs yeux mille fois plus d'atrocités que le poëte ne pouvait en exposer sur la scène, substituer un abattoir au théâtre, remplacer les personnages par les hécatombes humaines. Dans le principe, les prisonniers de guerre, les esclaves fugitifs ou réfrac-

taires faisaient seuls les frais de ces jeux barbares. Plus tard, des citoyens romains, des chevaliers, des sénateurs même s'enrôlèrent dans les rangs des gladiateurs. Les martyrs ne pouvaient descendre comme champions actifs dans l'amphithéâtre; résolus à ne disputer pas une vie qu'ils sacrifiaient volontairement à leur foi, tout se fût borné à un égorgement dépourvu des incidents auxquels donnait lieu l'habileté de deux athlètes acharnés l'un contre l'autre. Les martyrs étaient donc réservés à un autre genre de combat : on les exposait aux bêtes.

Ces jeux, où des hommes figuraient en face d'animaux féroces, étaient appelés chasses (*venationes*); or, par un raffinement de cruauté, les conditions ordinaires de la chasse étaient interverties au profit des bêtes sauvages : l'homme servait de gibier aux lions, aux tigres, aux panthères. Pour procurer au peuple ce spectacle barbare, il fallait mettre à contribution les différentes forêts de l'empire; leurs farouches habitants étaient, sur la réquisition de l'empereur ou des magistrats, expédiés à Rome et dans les cités provinciales; faute de mieux, les taureaux sauvages, les chevaux indomptés amusaient la multitude; aussi pleins d'incidents et non moins sanglants que les combats de gladiateurs, ces jeux de l'amphithéâtre assouvissaient à la fois les instincts sanguinaires et la haine religieuse qui animaient les masses contre les chrétiens. Dans les principales villes gallo-romaines, les habitants s'habituèrent, puis se complurent à voir couler le sang sous le fer des gladiateurs ou sous la dent des bêtes féroces; comme à Rome, les chasses et les combats de l'arène y étaient l'objet d'un vif intérêt, d'une ardente curiosité[1].

Le président de la Lugdunaise annonça donc une chasse exceptionnelle, dont les martyrs de Vienne et de Lyon devaient faire les frais, dans l'amphithéâtre situé aux alentours d'Ainay; par là il répondait à merveille aux désirs de la multitude; en même temps il usait de son dernier moyen pour ébranler la fermeté des confesseurs. Les hauts fonctionnaires de l'empire, le collége des prêtres augustaux, les sévirs, les membres de la curie occupaient les places d'honneur sur le pourtour de la première précinction. Derrière ces grands personnages s'échelonnaient, en retraite sur les autres précinctions, d'abord les chevaliers, ensuite les citoyens romains, puis le simple peuple, enfin les matrones et les femmes, reléguées à la partie supérieure de l'édifice. Le gouverneur présidait du haut d'un siége élevé sur le podium. « Maturus et Sanctus, dit la lettre, subirent de nouveau, dans l'amphithéâtre, toute la série des tourments, comme s'ils n'eussent rien souffert, ou plutôt semblables à des athlètes vainqueurs de plusieurs antagonistes désignés par le sort, et qui combattraient le combat auquel est attachée la couronne. »

Ce passage fait allusion à un usage suivi par les anciens pour accoupler les gladiateurs et décerner le prix de la lutte. Terrasser un adversaire ne donnait pas toujours droit à la couronne ; souvent les athlètes qui avaient eu l'avantage dans un premier combat étaient mis aux prises les uns avec les autres; la lutte recommençait entre ces champions; ainsi de suite, jusqu'à ce que tous, à l'exception d'un seul, ayant été vaincus, il ne restât plus debout et en armes, sur l'arène jonchée de cadavres, que le vainqueur suprême, celui qui avait triomphé de tous ses antagonistes; c'est à ce combattant, demeuré seul maître du terrain, que les magistrats décernaient la récompense proposée.

Les condamnés aux bêtes faisaient le tour de l'amphithéâtre : c'était une manière d'exhiber au public les chrétiens qui allaient être donnés en spectacle, ou bien les malfaiteurs qui allaient subir la peine due à leurs crimes. Conformément à cette coutume, Sanctus, Maturus et Blandine furent promenés autour du mur d'enceinte;

[1] *Ainay, son temple et son autel*, par M. de Boissieu.

un héraut proclamait leur nom et le motif de leur condamnation ; à Rome, les gladiateurs, en passant devant la chaise curule de l'empereur, le saluaient en disant : *Ave, imperator, morituri te salutant!* Sanctus, Maturus et Blandine, en exécutant cette marche circulaire, élevaient leurs regards et leurs pensées bien plus haut que le siége du gouverneur; les yeux au ciel, ils disaient, non des lèvres, mais avec la langue du cœur : Seigneur, ceux qui vont mourir pour vous vous saluent et vous invoquent!

Ces préliminaires terminés, les portes des loges souterraines furent ouvertes, et les bêtes lancées contre les martyrs. « Ils furent fouettés suivant l'usage, livrés à la dent des bêtes et à tous les supplices que réclamait par ses cris la multitude en fureur. Enfin on vit asseoir les martyrs sur une chaise de fer rougie au feu. De leur chair brûlée s'exhalait une odeur qui saisissait fortement l'odorat des spectateurs. Toutefois les bourreaux ne furent point satisfaits ; leur ardeur s'enflammait du désir qu'ils avaient de vaincre la constance des martyrs; mais ils ne purent obtenir de Sanctus d'autres paroles que celles qu'il n'avait cessé de répéter dans son premier interrogatoire. Comme Sanctus et Maturus respiraient encore après une lutte si acharnée, ils furent égorgés au milieu de l'amphithéâtre. Ce jour-là ils furent exposés aux yeux du monde ; ils fournirent un spectacle ordinairement donné par un grand nombre de bestiaires. Pour Blandine, elle fut attachée à un gibet; elle fut exposée en cet état aux assauts des bêtes féroces. Suspendue sur la croix, plongée dans une prière ininterrompue, sa vue remplissait d'ardeur les autres combattants. Dans la personne de leur sœur, ils envisageaient Celui qui, crucifié pour eux, a laissé dans sa croix à ses disciples le gage que ceux qui souffrent pour sa gloire jouiront un jour du Dieu vivant. Les bêtes ayant respecté Blandine, elle fut détachée du gibet, puis reconduite en prison. Elle était réservée à d'autres luttes. Victorieuse dans plusieurs combats, elle devait enflammer aussi le courage de ses frères. Elle était faible, délicate, méprisée; mais elle avait revêtu la force du Christ, l'invincible athlète; elle triompha plusieurs fois de l'ennemi, et conquit dans une glorieuse lutte la couronne de l'immortalité. »

Attale, de Pergame, faisait le tour de l'arène, lorsque le président apprit qu'il était citoyen romain ; il n'en fallait pas davantage pour arrêter le supplice. D'abord l'exposition aux bêtes ne pouvait être prononcée contre un personnage jouissant du droit de cité : le noble sang d'un Romain ne devait pas couler sous la dent des bêtes. Par un autre privilége, la tête du citoyen romain était sacrée; régulièrement, quiconque en portait le titre n'était mis à mort que sur un ordre de l'empereur ou sur sentence ratifiée par lui. Ce n'est pas que ces prérogatives fussent toujours respectées par les proconsuls et les gouverneurs de province ; de nombreux exemples montrent que, dans le feu des persécutions, les magistrats ne tenaient guère compte du droit de bourgeoisie ; mais dans le cas présent, le président de la Lugdunaise, soit par égard pour la naissance d'Attale, soit plutôt par crainte des conséquences que le mépris du titre de citoyen romain pourrait entraîner, n'osa rien entreprendre qui dépassât les limites de la stricte légalité.

« Attale, dont le nom était fort connu, dit la lettre, fut réclamé à grands cris par le peuple. Il s'avança comme un athlète préparé à la lutte. Il était fort de sa conscience; il s'était solidement exercé dans la discipline chrétienne, montré toujours témoin fidèle de la vérité; d'abord il fut promené autour de l'amphithéâtre, précédé d'une inscription latine portant ces mots : « Celui-ci est le chrétien Attale! » Le peuple frémissait de rage contre lui; mais le président, informé qu'il était citoyen romain, le fit reconduire en prison; ensuite il écrivit à l'empereur et attendit la réponse. » Cette démarche du président auprès de Marc-Aurèle ajournait forcément

le dernier combat. Les confesseurs, impatients qu'ils étaient de s'offrir en holocauste, surent mettre à profit ce délai ; ils en tirèrent un excellent parti pour initier la postérité au secret de leur héroïsme.

« Les martyrs, suivant la lettre, avaient mis toute leur étude à imiter Celui qui, possédant la divinité, n'a pas cru commettre un larcin en se disant égal à Dieu. Aussi, bien qu'ils se fussent couverts de gloire, qu'ils eussent à plusieurs reprises confessé le Christ, passé de l'amphithéâtre aux horreurs de la prison ; bien que leur corps portât la trace du feu, qu'il fût déchiré, couvert de blessures, malgré tout cela, ils ne prenaient point pour eux-mêmes le titre de martyrs, et ne souffraient pas qu'on leur déférât ce nom glorieux ; cette appellation, ils la réservaient avec amour au Christ, lui, le témoin fidèle et véridique, le premier-né d'entre les morts, le principe de la vie en Dieu. En nous parlant de ceux qui étaient déjà sortis de ce monde, ils nous disaient : « Ils sont vraiment martyrs ceux que le Christ a daigné appeler à lui dans l'acte même du témoignage, mettant par leur mort le sceau à leur confession. Quant à nous, nous ne sommes que de pauvres et misérables confesseurs. » Et ils conjuraient les frères avec larmes de prier pour eux, afin de leur obtenir une heureuse fin. Les vertus propres aux martyrs, ils les faisaient briller par la confiance avec laquelle ils paraissaient devant les païens ; leur grandeur d'âme éclatait par leur patience, par un courage étranger à toute crainte, à tout tremblement. Ces hommes, craignant Dieu, refusaient le nom de martyrs ; ils s'abaissaient sous la main du Tout-Puissant, et cette main a pris plaisir à les exalter. Ils prenaient la défense de tous et n'accusaient personne ; toujours prêts à absoudre, ils ne savaient pas condamner. Bien plus, ils priaient pour leurs plus cruels persécuteurs. A l'exemple d'Étienne, ce martyr accompli, ils disaient : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. Que s'ils priaient pour leurs ennemis, combien plus le faisaient-ils pour leurs frères ! Ce fut la charité parfaite dont ils étaient animés qui leur fit engager un grand combat ; ils étreignirent le dragon si fortement à la gorge, qu'ils le forcèrent de rendre vivants ceux qu'il croyait avoir dévorés. On ne les voyait pas s'enfler, se prévaloir de leur constance contre les tombés. Tout au contraire, ils usaient de la surabondance de leurs biens pour soulager la pauvreté de ces malheureux ; prenant des entrailles de mère, ils répandaient pour eux des torrents de larmes aux pieds du Père céleste. Ils demandèrent la vie pour eux-mêmes ; Dieu la leur accorda, et ils la communiquèrent à leurs frères ; ils allèrent à Dieu après avoir triomphé de tous leurs ennemis. Ils avaient aimé la paix, ils nous avaient recommandé la paix, ils méritèrent d'aller à Dieu dans la paix. Leur mort ne fut point un objet de deuil pour l'Église, leur mère, ni pour les frères une cause de trouble et de dissension ; mais ils laissèrent à tous le bonheur, la concorde et l'amour. »

Ces cœurs si fermes au pied du tribunal et sous la main des bourreaux s'attendrissaient au triste sort des déserteurs de la foi, enfermés avec eux sous les mêmes verrous. Par le seul fait de leur apostasie, les tombés s'étaient séparés eux-mêmes de l'Église ; ils en étaient exclus avant le prononcé juridique de la sentence d'excommunication. Pour se réhabiliter devant Dieu et devant les hommes, ils étaient tenus, avant tout, de faire l'aveu pénitent et sacramentel de leur faute ; à cette condition seulement ils pouvaient recouvrer la vie qu'ils avaient perdue. Ensuite ils devaient solliciter leur réadmission dans la société chrétienne, leur réintégration dans les biens communs à tous ses membres, sauf à se soumettre aux peines canoniques encourues par leur défection. Les martyrs, qui avaient intercédé auprès du Père céleste, intervinrent comme médiateurs auprès du conseil des prêtres de Lugdunum, représentant l'Église veuve de son pontife. L'effet de leur intercession ne devait pas être moins efficace d'un côté que de l'autre : à leur prière, Dieu avait ouvert les trésors de sa

miséricorde ; sur la requête des mêmes intercesseurs, l'Église ouvrit son sein pour y recevoir les tombés dans tous les droits qu'ils avaient perdus : devant le tribunal de Dieu, les apostats avaient obtenu grâce pour la peine éternelle due à leur crime ; devant le tribunal de l'Église, il leur fut accordé remise des peines temporelles et des pénitences disciplinaires auxquelles étaient condamnés les déserteurs de la foi. Cette réconciliation n'est-elle pas un des actes les plus anciens où l'on voit l'Église faire l'application de son pouvoir en matière d'indulgences?

C'est aussi un des premiers exemples de la charitable intervention des martyrs en faveur des grands coupables. Dans ces temps orageux, où la hache des persécuteurs menaçait la tête des fidèles, l'Église, par honneur pour les témoins du Christ, leur déférait un privilége d'intercession. En conséquence, les grands pécheurs, comme les apostats, tous ceux qui avaient été condamnés à des pénitences publiques, s'adressaient à eux, afin d'obtenir par leur intermédiaire remise totale ou partielle des peines canoniques. Les martyrs délivraient aux pénitents des lettres de recommandation (*libelli*), non sans avoir préalablement examiné si la prudence était en cela d'accord avec la charité. L'évêque était prié d'user d'indulgence envers les porteurs de ces billets ; ordinairement les libelli ne sortissaient pas leur effet avant que ceux dont ils émanaient eussent consommé leur sacrifice. Ce rôle, attribué aux martyrs par la discipline des premiers siècles, se fondait en général sur la communion des saints, sur le grand principe de la solidarité chrétienne ; il avait pour motif spécial la réversibilité de l'excédant des mérites des justes sur la tête des pécheurs.

« Les martyrs, dit la lettre, firent éclater par leur charité la bonté infinie du Christ ; en effet, les membres morts furent ranimés par ceux qui étaient vivants. Ces derniers obtinrent miséricorde pour ceux qui avaient renié leur foi ; l'Église, cette vierge-mère, fut comblée de joie en recevant, pleins de vie, ceux qu'elle avait rejetés de son sein comme autant d'avortons. Grâce aux martyrs, les apostats rentrèrent dans le sein maternel ; ils y furent conçus de nouveau, réformés ; et, ayant recouvré la chaleur vitale, ils apprirent à rendre témoignage à la vérité. Étant donc rappelés à la vie, fortifiés par la bonté de Celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais l'invite au repentir, ils parurent devant le tribunal, afin d'être interrogés par le président. »

Au nombre des confesseurs enfermés dans les prisons de Lugdunum, se trouvait un chrétien nommé Alcibiade ; à en juger par son nom, Alcibiade était d'origine grecque. L'austérité de ses mœurs, loin de démentir cette origine, servirait, au contraire, à le confirmer ; effectivement, dès les commencements du christianisme, l'Église orientale réagit contre le sensualisme païen par les saintes rigueurs de la pénitence ; au fait, Alcibiade vivait en parfaite communauté de prières et de souffrances avec les autres prisonniers ; seulement il se séparait d'eux par un régime d'abstinence qui n'était pas sans inconvénients. Les fidèles de Lugdunum s'étaient constitués les pourvoyeurs des martyrs ; c'était adoucir dans la mesure du possible les rigueurs de la captivité, et donner en même temps des marques d'une religieuse sympathie à ceux qui souffraient pour Jésus-Christ ; ne pas agréer ces offrandes, c'eût été contrister le cœur des généreux fidèles. Les prisonniers usaient donc en toute liberté des aliments variés, peut-être même délicats, qui leur étaient apportés en abondance. Alcibiade, pour toute nourriture, se contentait de prendre du pain et de l'eau. Une pareille conduite était de nature à faire concevoir des soupçons sur son orthodoxie ; ses compagnons l'engagèrent à sacrifier quelque chose de son genre de vie aux intérêts majeurs de la concorde et de la charité ; ces représentations n'obtinrent pas l'effet désiré. « Mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, nous apprend la lettre, connut par révélation divine qu'Alcibiade ne faisait pas bien de s'abstenir des créatures de Dieu, qu'il devenait ainsi un objet de scandale pour les autres. Alci-

biade se rendit à cet avis, et se mit à user indifféremment de toute sorte de nourriture, rendant grâces à Dieu de ses dons. Ainsi la grâce divine n'abandonnait pas les martyrs; le Saint-Esprit lui-même était leur conseiller. »

Il n'est pas étonnant que les fidèles de Lugdunum aient conçu quelque ombrage sur l'orthodoxie d'Alcibiade, préoccupés comme ils étaient des rigueurs outrées du montanisme qui troublaient les Églises d'Asie et de Phrygie. Les lettres venues d'Asie ne se bornaient pas à informer la chrétienté lugdunaise des ravages causés en Orient par les montanistes. Ceux qui les écrivirent, évêques, ou fidèles sous l'inspiration des premiers pasteurs, sollicitèrent une réponse doctrinale destinée à la publicité; grâce au respect que l'on portait aux témoins du Christ, leur avis contribuerait à désillusionner ceux qui avaient été dupes du montanisme, qui se produisait comme une exagération maladive des principes et des pratiques de l'Église. Les martyrs de Vienne et de Lyon se formèrent donc comme en conseil sous les voûtes de la prison. Là, le Saint-Esprit invoqué, l'enseignement montaniste confronté avec les divines Écritures, ils déclarèrent condamnable la doctrine de Montan. D'après Eusèbe, leur délibération ne fut envoyée à Rome et en Asie qu'après l'immolation des martyrs, avec l'adhésion formelle des prêtres de Vienne et de Lyon.

Ce fut sans doute sous l'influence de son puissant entourage que Marc-Aurèle répondit au gouverneur de la Lugdunaise; bien que cette réponse accuse autant de faiblesse que de cruauté, elle n'en constitue pas moins un acte qui charge la mémoire de ce prince, elle lui imprime au front une large tache de sang; à ce titre, elle entre nécessairement au dossier que doit parcourir l'historien, avant de porter un jugement sur le fils adoptif d'Antonin le Pieux. « César, dit la lettre, répondit qu'il fallait mettre à mort ceux qui persisteraient dans leur confession, et relâcher ceux qui renieraient leur foi. On était au commencement d'une réunion solennelle qui attire de tous les pays un grand concours d'étrangers. Le président traduisit les saints à son tribunal, pour les donner en spectacle à la multitude. Il leur fit subir un interrogatoire. Après quoi, tous ceux qui furent trouvés ayant droit de cité eurent la tête tranchée; quant aux autres, ils furent livrés aux bêtes. »

Ainsi, par une coïncidence fortuite, la réponse de Marc-Aurèle était rendue au président à la veille des fêtes d'Auguste. De leur prison, les confesseurs y applaudirent par une joie reconnaissante envers le Dieu qui les appelait à lui par la voie triomphale du martyre. Le jour des calendes d'août, premier jour des solennités augustales, s'était levé radieux. Les quatres routes ouvertes par Agrippa, les voies fluviales du Rhône et de la Saône avaient versé dans la métropole des Gaules des flots de Gallo-Romains; des Lingons et des Morins, des Pictons et des Arvernes, s'y rencontraient avec des Édues et des Séquanes, avec des Ségusiaves et des Tolosates, avec des Ligors et des Arécomiques; les uns, c'étaient les notables des cités, se rendaient à l'assemblée politique du confluent pour y conférer sur les intérêts généraux de la Gaule; d'autres profitaient de cet immense concours pour les affaires de leur commerce; un petit nombre était mû par un sentiment religieux; tous se promettaient de prendre part aux réjouissances publiques. Le président prit place sur son tribunal, entouré de ses officiers. Les confesseurs demeurés fidèles, ainsi que les tombés, furent introduits dans l'enceinte réservée. Comme toujours, leur arrivée fut accueillie par un torrent d'imprécations et d'injures qui se perdaient au milieu de la clameur universelle. Les assises s'ouvrirent par l'interrogatoire des apostats.

« Le Christ, dit la lettre, fut glorifié d'une manière éclatante, lorsque ceux qui avaient d'abord renié son nom vinrent, à la grande surprise des païens, à le confesser de nouveau. On les interrogeait à part pour les mettre immédiatement en liberté; mais, ayant rendu témoignage au Christ, ils furent rangés au nombre des

martyrs. Ils demeurèrent hors du sein de l'Église, ceux qui ne surent garder ni trace de la foi, ni respect pour la robe nuptiale, ni sentiment de crainte envers Dieu. Enfants de perdition, ils déshonorèrent la religion par leur impiété; tous les autres furent réunis à l'Église. Pendant qu'on interrogeait les martyrs, un chrétien nommé Alexandre se tenait près du tribunal; c'était un médecin, Phrygien de naissance, fixé dans les Gaules depuis nombre d'années, connu de tous par son amour pour Dieu et l'intrépidité de son zèle à prêcher la vérité, car il avait reçu du Ciel communication de l'esprit apostolique. Pendant l'interrogatoire, il encourageait par signes les confesseurs à tenir ferme; à ses gestes, pleinement aperçus de ceux qui entouraient le tribunal, on eût dit une femme dans les douleurs de l'enfantement. La multitude, furieuse de voir ceux qui avaient renié la foi la confesser de nouveau, poussa des cris de rage contre Alexandre, l'accusant d'être l'auteur de ce changement. A ces cris, le gouverneur, s'adressant à Alexandre, lui demanda ce qu'il était; celui-ci répondit qu'il était chrétien; le juge, irrité, le condamna aux bêtes. »

On se rendrait difficilement compte de l'influence exercée par Alexandre, si l'on n'avait une idée de la position faite chez les Gallo-Romains à l'enseignement et à l'exercice de l'art médical. Antonin le Pieux dispensa les philosophes, les rhéteurs, les grammairiens et les médecins des fonctions municipales, des tutelles, du service militaire, et de plusieurs autres charges tant civiles que politiques. Sous Marc-Aurèle, l'anatomiste Galien remplissait l'empire de tout l'éclat de sa renommée; cependant la médecine n'avait réalisé encore aucun progrès sérieux : la cause en était, d'abord à l'état d'enfance où se trouvaient les sciences naturelles, ensuite aux obstacles créés à la dissection du corps humain par le respect dont les anciens entouraient les morts. Les citoyens opulents, attachés plus que tous les autres à la vie, surtout pour la somme de jouissances qu'elle pouvait donner, se procuraient un esclave expert en médecine. Comme de raison, cet Hippocrate domestique occupait une des premières places parmi ses compagnons d'esclavage; il était prisé, choyé autant et plus que le poëte, le musicien, le secrétaire, et tous les autres qui entraient dans la famille pour embellir l'existence du chef ou charmer ses loisirs. Au prix élevé où ils se vendaient, ces praticiens de condition servile ne pouvaient être acquis par tout le monde; mais des médecins de condition libre mettaient leur expérience au service du public; ils pratiquaient leur art sans autre recommandation que leur habileté personnelle. Les sujets sortis des écoles de Marseille et d'Alexandrie, comme ceux de la Grèce et de Rome, étaient en grande estime. Les cités importantes demandaient à ces écoles des docteurs en médecine. Les médecins orientaux n'attendaient pas toujours un appel de ce genre pour aller chercher fortune au loin; ils quittaient spontanément les rivages de l'Égypte ou de l'Asie, et allaient se fixer dans les régions occidentales, où leur origine seule ne contribuait pas peu à leur attirer une riche et nombreuse clientèle. Comme beaucoup d'autres, Alexandre avait abandonné sa patrie pour les Gaules; il s'était arrêté à Lugdunum, où il fut probablement un de ces chrétiens zélés qui reçurent le bienheureux Pothin à l'arrivée de la colonie asiatique sur les bords du Rhône et de la Saône. Dans l'exercice de son art, il ne se préoccupait pas moins des intérêts de l'âme que de la santé physique de ses clients; par lui, la vérité pouvait trouver accès dans les maisons, circuler librement dans les familles païennes; sans doute plus d'un adorateur des idoles, prédisposé par la reconnaissance, ouvrit les yeux à la lumière, après avoir été guéri par ses soins; et puis, combien d'enfants en danger de mort furent par lui baptisés et envoyés au ciel! Tel était le médecin Alexandre, qui descendit dans l'arène avec Attale de Pergame.

« Le président, voulant être agréable au peuple, avait condamné Attale pour la seconde fois aux bêtes. Ces deux athlètes soutinrent un grand combat; ils parcouru-

rent la série des tourments inventés par la fertile imagination des bourreaux. Enfin ils furent égorgés. Alexandre ne poussa pas un gémissement, ne fit pas entendre une parole ; mais, recueilli dans son cœur, il s'entretenait familièrement avec Dieu. Pour Attale, il était assis sur une chaise de fer rougie au feu ; alors que de ses membres s'exhalait une forte odeur de chair brûlée, il s'écria : « Ce que vous faites, vous, voilà ce que l'on peut appeler manger de la chair humaine ; pour nous, chrétiens, nous ne mangeons pas de chair humaine, et nous ne sommes coupables d'aucun autre crime. » Puis, comme on lui demandait quel était le Dieu des chrétiens, il répondit : « Dieu n'a pas de nom comme un homme ! »

Le jeune Ponticus et l'esclave Blandine avaient été placés dans un coin de l'amphithéâtre, non comme bestiaires, mais comme spectateurs. Le président espérait les effrayer par l'immolation d'Alexandre et d'Attale. « C'était le dernier jour des jeux, continue la lettre ; après tous les autres, Blandine fut amenée dans l'arène avec un adolescent nommé Ponticus, lequel pouvait avoir environ quinze ans. On les pressa de jurer par les idoles des nations ; mais comme ils demeuraient fermes dans la foi, et ne témoignaient que du mépris pour les faux dieux, le peuple entra dans une telle fureur que, sans égard pour la jeunesse de l'un et le sexe de l'autre, il les fit condamner aux tourments les plus atroces et les plus variés. Après chaque torture, on insistait pour les faire jurer par les dieux, mais toujours sans succès. Or Ponticus était encouragé par sa sœur, qui le soutenait et le fortifiait sous les yeux des païens. Il rendit son âme à Dieu après avoir enduré courageusement tous les supplices. Restait la bienheureuse Blandine : semblable à une mère généreuse qui, après avoir fortifié ses enfants pour le combat, et les avoir envoyés victorieux au Roi suprême, parcourt après eux la même carrière pour aller les rejoindre, Blandine se hâtait de parvenir au terme avec une joie, une allégresse si grande, qu'elle paraissait plutôt invitée à un festin de noces que condamnée aux bêtes. Après avoir subi les fouets, la chaise de fer, les morsures des bêtes, elle fut enveloppée dans un filet, puis exposée à un taureau furieux ; l'animal la lança plusieurs fois dans les airs ; mais Blandine demeurait insensible à tout, préoccupée des biens dont elle prenait possession par l'espérance, absorbée dans un entretien familier avec le Christ. Enfin elle fut immolée par le glaive. Les païens avouèrent que jamais femme n'avait souffert des tourments si longs et si affreux. » Le nom de cette héroïne chrétienne est demeuré attaché à un oratoire bâti près du lieu qui fut le théâtre de son immolation. La crypte de l'église d'Ainay est dite *crypte de sainte Blandine*.

« La mort des martyrs ne put assouvir la cruauté, la rage des païens. Déchaînées par le dragon infernal, ces multitudes barbares ne pouvaient être facilement apaisées. Pour se venger, les païens s'en prirent aux corps des saints. La raison ne trouvant plus de place dans leur esprit, ils ne rougissaient pas de la défaite qu'ils venaient d'essuyer ; mais le triomphe des martyrs allumait leur fureur. Semblables à des bêtes féroces, le président et le peuple déchargèrent contre nous l'injustice de leur haine, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : « Que la malice du méchant croisse encore ; que la justice du juste augmente toujours. » Ils jetèrent aux chiens les corps de ceux qui périrent dans les prisons, veillant exactement, la nuit comme le jour, de peur qu'on ne leur rendît les honneurs de la sépulture. Ensuite ils réunirent en un monceau des membres moitié dévorés, moitié brûlés, restes des bêtes et des flammes ; ils y ajoutèrent les têtes et les troncs de ceux qui avaient été décapités, et ils tinrent ces débris exposés plusieurs jours sous la garde des soldats. A cette vue, les uns frémissaient de rage, grinçaient les dents, cherchaient à exercer contre les martyrs les plus atroces vengeances. D'autres leur insultaient avec dérision, exaltant la gloire de leurs dieux, leur faisant honneur de la mort des confesseurs. Les plus mo-

dérés, ceux qui semblaient n'être pas insensibles à notre sort, se répandaient en invectives. « Où est leur Dieu ? disaient-ils ; que leur a servi cette religion à laquelle ils ont sacrifié leur vie ? » C'est ainsi que les païens firent éclater leur fureur. Pour nous, nous éprouvions un vif regret de ne pouvoir inhumer les corps des saints. Les ombres de la nuit nous furent inutiles ; l'argent et les prières échouèrent également ; les païens faisaient une garde vigilante ; ils attachaient le plus grand prix à priver ces os de sépulture ; enfin ils les brûlèrent et en jetèrent les cendres dans le Rhône. « Nous voulons, disaient-ils, leur enlever cette résurrection qui fait leur espérance, qui les porte à introduire une religion étrangère et nouvelle, et, plutôt que d'y renoncer, à braver les tourments, à marcher gaiement à la mort. Voyons maintenant s'ils ressusciteront, si leur Dieu pourra leur venir en aide, les arracher de nos mains. »

C'est une loi de la nature, que la vengeance doit s'arrêter à la mort : poursuivre un ennemi jusque dans son cadavre, c'est sortir de l'humanité, c'est descendre au niveau des animaux carnassiers. Ivres de fureur, les païens de Lugdunum ne se contentèrent pas d'envier un tombeau à leurs victimes ; ils s'acharnèrent sur ce qui restait d'elles au delà du trépas, se livrèrent à d'horribles représailles sur des corps inanimés. Scènes sauvages, dignes d'une bande de cannibales, propres à faire rougir quiconque est sensible à l'honneur de l'espèce humaine ; et cependant ce hideux spectacle, six jours durant, était donné à la foule en délire, dans la métropole de la Lugdunaise, sous le règne de Marc-Aurèle, empereur philosophe ; en face de pareilles atrocités, il est facile de mesurer la distance qui séparait la religion des victimes de celle des bourreaux.

Eurent la tête tranchée, comme ayant droit de cité : Zacharie, Vettius, Épagathus, Macarius, Alcibiade, Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Comminus, October, Philominus, Geminus, Julia, Albina, Grata, Rogata, Æmilia, Posthumiana, Pompeia, Rhodana, Bibliade, Quinta, Materna, Helpis, appelée aussi Amnas.

Furent exposés aux bêtes : Sanctus, Maturus, Attale, Alexandre, Ponticus et Blandine.

Moururent dans les prisons : Pothin, Arescius, Cornelius, Zosimus, Titus, Zoticus, Julius, Apollonius, Geminiacus, Gamnite, Julia, Æmilia, Pompeia, Antonia, Alumna, Justa, Trophima, Antonia.

Sensibles aux outrages prodigués à la dépouille mortelle de cette glorieuse phalange, les fidèles de Lugdunum ne l'étaient pas moins à l'impossibilité où ils étaient de leur rendre les derniers devoirs. Or, par un prodige qui ne doit pas trop étonner après ceux que le Seigneur avait opérés déjà en faveur de ses martyrs, les cendres de ces héros chrétiens furent restituées par le Rhône ; les martyrs eux-mêmes apparurent dans la suite aux fidèles et leur révélèrent l'endroit où leurs reliques étaient rassemblées ; elles furent recueillies avec respect sur les bords du fleuve, et déposées sous l'autel d'une église nommée aujourd'hui Saint-Nizier.

# CHAPITRE X

## AUTRES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION LUGDUNO-VIENNOISE

Amitié d'Épipode et d'Alexandre. — Ils sont découverts dans leur retraite et incarcérés. — Leur interrogatoire. — Le tombeau réunit les deux amis, que le martyre seul avait pu séparer. — Marcel et Valérien, prêtres, prêchent l'Évangile, l'un sur la rive droite de la vallée de la Saône, l'autre sur la rive gauche de cette rivière. — Leur martyre.

Le gouverneur de la Lugdunaise se flattait d'avoir anéanti le nom chrétien par l'horrible boucherie qui marqua les fêtes augustales. Il ne fut pas moins surpris qu'irrité lorsqu'une dénonciation, faite par des esclaves, vint le tirer d'une erreur chère à sa vanité. Deux adolescents d'illustre famille, Épipode et Alexandre, persistaient à pratiquer le culte proscrit, et cela dans une ville témoin naguère de sanglantes exécutions. Alexandre était Grec de nation; un peu plus jeune, Épipode avait vu le jour à Lugdunum : nobles esprits, cœurs ardents, âmes viriles, leur physionomie, attrayante pour tous, a un charme spécial pour la jeunesse studieuse qui se prépare à l'avenir par la culture de l'intelligence et la discipline de la volonté. Comme les deux amis d'Athènes, Basile et Grégoire, ceux de Lugdunum, Épipode et Alexandre, ne connaissaient guère que deux chemins, l'un qui conduisait à l'oratoire du bienheureux Pothin, l'autre aux écoles chrétiennes; ils rivalisaient d'ardeur à profiter du double enseignement, religieux et littéraire, qu'ils puisaient aux mêmes sources : cultiver leur esprit par les belles connaissances, leur cœur par la pratique de la vertu et des bonnes œuvres; élever leur vie à la hauteur où les provoquait la perfection évangélique; se prêter un mutuel appui de conseils et d'exemples, d'encouragements et de prières, tel était le but de leur commerce intime, le nœud de leur amitié.

En l'année 177, la tempête passa sur leur tête sans les atteindre; mais leurs esclaves les dénoncèrent au président de Lugdunum. Les deux amis purent, à la faveur des ténèbres, se glisser hors des murs et se réfugier à Pierre-Scise. Dans ce faubourg vivait une veuve chrétienne, nommée Lucie, échappée au dernier massacre. Épipode et Alexandre la connaissaient pour l'avoir rencontrée souvent aux réunions présidées par le bienheureux Pothin; ils lui demandèrent un asile. La courageuse femme n'hésita pas à leur donner une hospitalité qu'elle pouvait payer elle-même de sa vie. Mais ils ne purent échapper aux recherches des satellites du gouverneur; ils furent découverts et arrêtés, comme ils essayaient de s'évader par une porte étroite de la chambre où ils étaient cachés. Dans le trouble et la précipitation, Épipode perdit une de ses chaussures, que son hôtesse garda comme un trésor. On les emmena en prison avant même de les interroger, ce qui était contre les règles de la jurisprudence romaine; mais on se faisait une loi de n'en observer aucune à l'égard des chrétiens; ce nom seul impliquait aux yeux des magistrats la preuve des plus grands crimes. Trois jours après, on les fit comparaître, les mains liées derrière le dos, devant le tribunal du président. Ce juge cruel leur demanda leur nom, leur profession, en présence d'une

multitude frémissante de fureur. Épipode et Alexandre déclinèrent leur nom, et confessèrent hautement qu'ils étaient chrétiens. « Quoi ! s'écria le président courroucé, on ose encore insulter aux immortels, fouler aux pieds les édits des princes, et, par un même crime, braver à la fois l'empereur et les dieux ! A quoi donc ont servi les croix, le glaive, les bêtes, les lames ardentes et les autres supplices prolongés même au delà du trépas? Ces hommes ne sont plus ; une tombe leur a été refusée, et la mémoire du Christ n'est pas éteinte ! Que vous êtes punissables de persister opiniâtrément dans une religion proscrite ! Vous allez porter la peine due à votre audacieuse témérité. »

Aussitôt, de crainte qu'ils ne s'encourageassent l'un l'autre par paroles ou par gestes, on renvoya en prison Alexandre, plus robuste et plus âgé que son ami. « Je suis touché de ta jeunesse, dit d'un ton flatteur le rusé président à Épipode ; non, tu ne peux te livrer à la mort en persévérant dans l'obstination de tes coupables pensées. Nous adorons les dieux immortels, reconnus par tous les peuples, vénérés par nos augustes princes ; nous les honorons, ces dieux, par la joie, les festins, la musique, les jeux, les plaisirs. Vous, chrétiens, vous adorez un homme crucifié, qui condamne toutes les voluptés, recommande les jeûnes, chérit une chasteté triste et inféconde. Quel bienfait attendre d'un homme qui n'a pu se défendre contre les êtres les plus vils? Je t'engage à fuir cette religion austère et à jouir gaiement des douceurs de ton âge. — L'amour que je professe pour le Christ, répondit Épipode, ne me laissera pas surprendre à la douceur étudiée de tes paroles. Dans cette compassion je ne vois que cruauté ; vivre avec vous c'est mourir de la mort éternelle, périr de votre main est une source de gloire. Ce Jésus-Christ, Seigneur immortel, que tu nommes le crucifié, tu ne sais pas qu'il est ressuscité ; que, Dieu et homme tout ensemble par un mystère ineffable, il a ouvert à ses serviteurs l'entrée du royaume céleste. Mais, pour parler de choses plus accessibles à ton esprit, qui ne peut s'élever à la sublimité de ces mystères, ton aveuglement va-t-il jusqu'à ignorer que l'homme est composé d'une double substance, d'un corps et d'une âme? Chez nous, l'âme commande et le corps obéit ; les infamies dont vous honorez vos dieux, flattent les sens, mais elles tuent l'âme. Pour nous, nous prenons le parti de l'âme contre le corps ; nous la défendons, cette âme, contre les atteintes du vice. Vous autres, vous n'avez d'autre dieu que votre ventre ; et, semblables à des animaux, après vous être saturés de plaisirs, vous pensez que la fin de la vie présente est l'anéantissement de votre être. Pour nous, lorsque nous périssons par votre ordre, vos tourments que font-ils autre chose que de nous enlever aux maux du temps pour les félicités de la vie éternelle? »

A cette réponse, le président demeura partagé entre le dépit et l'admiration ; enfin, l'aiguillon de la colère se faisant vivement sentir, il ordonna de frapper à coups de poing la bouche du martyr. Épipode, malgré le sang qu'il rendait avec ses dents brisées, ne laissa pas que de parler : « Je confesse que le Christ est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit ; il est juste que je rende mon âme à Celui qui est mon Créateur et mon Rédempteur. De la sorte, la vie ne m'est pas ôtée, elle est changée en une vie meilleure ; il importe peu de quelle manière ce misérable corps cesse de vivre, pourvu que mon âme, s'élevant dans les cieux, fasse retour à Celui qui lui a donné l'être. » Dès qu'Épipode eut achevé ces courageuses paroles, le juge irrité le fit élever sur le chevalet ; deux licteurs placés, l'un à droite, l'autre à gauche, lui déchirèrent les côtes avec des ongles de fer. Soudain on entendit des clameurs effroyables ; le peuple demandait qu'on lui abandonnât le martyr pour assouvir sa rage ; il voulait l'accabler sous une grêle de pierres, ou bien le mettre en pièces. La cruauté du juge semblait trop lente au gré de la fureur populaire. Le président crai-

gnit qu'on n'en vînt à se révolter, à méconnaître la dignité de son caractère. Pour étouffer dès sa naissance ce commencement de sédition, il donna ordre de décapiter Épipode hors de l'enceinte du tribunal.

Cependant le tyran brûlait d'impatience de tremper dans le sang d'Alexandre ses mains encore teintes de celui d'Épipode; il l'avait laissé un jour en prison, remettant son interrogatoire au surlendemain; il le traduisit à ses pieds, afin de rassasier, par le supplice du martyr, son propre dépit et la fureur du peuple irrité. « Il ne tient qu'à toi, lui dit-il, d'échapper au sort de ceux qui t'ont précédé; tu es encore maître de ta destinée, apprécie ta situation. Nous avons fait si bonne guerre aux sectateurs du Christ, que tu restes à peu près seul de ces misérables. Car, sans parler des autres qui ont été mis à mort, ton compagnon a succombé, victime de son fol entêtement; si donc tu as quelque souci de la vie, offre de l'encens aux dieux immortels. — Grâce à Dieu, répondit Alexandre, les triomphes de nos martyrs, leurs tourments que tu rappelles, ces glorieux exemples ne font qu'affermir ma foi. Penses-tu donc avoir fait périr les âmes que tu as chassées de leurs corps! Elles sont en possession du ciel; contrairement à tes idées, ce sont les bourreaux qui ont succombé dans le combat. Tu t'abuses, le nom chrétien ne peut être détruit; il se conserve par la vie des fidèles et se multiplie par leur mort; notre Dieu, qui le protége, est le maître du ciel, son ouvrage; il possède la terre, il règne par sa justice dans les enfers. Ces âmes, que tu crois anéanties, sont reçues dans le royaume céleste, au lieu que vous, avec vos dieux, vous n'aurez d'autre partage que l'abîme infernal. Je le sais, mon frère bien-aimé repose dans la félicité suprême; c'est une raison pour moi d'entrer avec plus de confiance dans la voie du martyre. Je suis chrétien, je l'ai toujours été, et ne cesserai de l'être pour la gloire de Dieu. Tu peux tourmenter mon corps, formé de terre, sa faiblesse donne prise aux puissances de ce monde; quant à mon âme, Celui qui l'a créée daignera la protéger et la recevoir dans son sein. »

Ces paroles ne firent qu'augmenter la honte et la colère du président; par son ordre, on étendit Alexandre sur le chevalet, les jambes écartées; trois bourreaux le frappèrent sans relâche. Le confesseur ne perdit rien de sa fermeté au milieu de ces tourments; comme il commençait à lasser les bourreaux, qui s'étaient déjà relayés plusieurs fois, le président lui demanda s'il persévérait dans sa confession. « Oui, répondit-il avec une constance inébranlable, car vos dieux ne sont que des démons; mais le Dieu que j'adore, invisible, tout-puissant, éternel, sera le gardien de ma foi. — Telle est la folie des chrétiens, répliqua le juge; ils mettent leur gloire dans la durée de leurs souffrances, ils croient par là triompher de leurs persécuteurs; il faut donc les frapper d'une mort prompte. Ce serait un crime que de supporter plus longtemps leur opiniâtreté; qu'on attache Alexandre à une croix, et qu'il finisse sa vie comme il le mérite. » En exécution de cette sentence, les bourreaux se saisirent d'Alexandre et l'attachèrent, bras et mains étendus, sur le signe salutaire de notre rédemption. Le corps du martyr avait été tellement déchiré dans cette cruelle flagellation, que ses côtes enfoncées et sa chair mise en lambeaux laissaient voir ses entrailles à découvert. Il rendit l'âme en invoquant Jésus-Christ.

Le tombeau réunit les deux amis que le martyre seul avait pu séparer durant quelques jours. Les chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps et les enterrèrent dans un endroit caché. Il y avait sur le penchant d'une éminence qui domine la cité un enfoncement couvert d'arbres touffus; là, parmi des broussailles, on trouvait une espèce de grotte; la chute des eaux l'avait insensiblement creusée; des ronces et des épines en dérobaient la vue à ceux que le hasard conduisait en ces lieux écartés. Cette caverne, dépositaire des saintes dépouilles d'Épipode et d'Alexandre, devint célèbre par de nombreux miracles. Elles demeurèrent en ce lieu probablement jusqu'au triomphe

définitif du christianisme. A cette époque, elles durent être transportées solennellement dans la crypte de Saint-Jean l'Évangéliste; ce modeste oratoire, placé plus tard sous le vocable de saint Irénée, avait été consacré par le bienheureux Pothin. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, au VI^e siècle, les reliques de saint Épipode et de saint Alexandre y reposaient à droite et à gauche de celles du second évêque de Lyon. En 1562, à la prise de Lyon par les calvinistes, les tombeaux de ces deux martyrs furent violés et leurs précieux restes jetés au feu. Les catholiques sauvèrent quelques ossements de saint Épipode et la main gauche de saint Alexandre; malheureusement les reliques de saint Épipode, arrachées aux flammes qu'allumèrent les huguenots, ont disparu pendant la Terreur. Quant à la main d'Alexandre, elle se voit aujourd'hui dans un reliquaire en vermeil à l'église paroissiale de Saint-Just.

La violence de la persécution semblait devoir étouffer le christianisme dans la cité de Plancus; par un effet providentiellement contraire, elle contribua tout à la fois à l'enraciner dans cette ville et à le propager dans les environs; conformément à l'esprit de l'Évangile, les fidèles conservèrent à leur courage le caractère d'une résistance exempte de provocation; voilà pourquoi plusieurs abandonnèrent des lieux où ils étaient traqués comme des bêtes fauves. Leur foi, qu'ils emportaient tout entière, ne perdait rien de sa force d'expansion. En retour de l'hospitalité reçue, ces bienheureux fugitifs communiquaient aux familles qui les accueillaient avec cordialité les lumières du salut; ainsi, en s'abattant sur l'Église de Lyon, la persécution faisait comme l'ouragan qui détache d'un arbre et emporte sur ses ailes des graines destinées à germer sous d'autres cieux; c'est ce qui arriva pour Marcel et Valérien, premiers rameaux détachés de la souche lugdunaise. Grâce à ces deux saints, l'illustre fille de l'Église de Smyrne, devenue mère à son tour, préludait de bonne heure à cette heureuse fécondité qui devait constituer une des plus belles parts de sa gloire.

Les actes de saint Marcel et de saint Valérien sont loin d'avoir une valeur historique et littéraire aussi grande que ceux des saints Épipode et Alexandre; toutefois, comme ces passions s'accordent sur tous les faits principaux avec les martyrologes les plus anciens, on est autorisé à les suivre sur les points concordants, sauf quelques réserves sur les détails. Marcel et Valérien, disciples de Pothin, auxiliaires de son zèle, n'appartenaient pas à la colonie grecque établie sur les bords du Rhône et de la Saône; ils étaient de race gallo-romaine et revêtus du sacerdoce. Jetés en prison avec les martyrs de la persécution lugduno-viennoise, ils avaient été miraculeusement rendus à la liberté. Afin d'échapper aux soldats lancés sur leurs traces, ils remontèrent la vallée de la Saône, Valérien sur la rive droite, Marcel sur la rive gauche de cette rivière.

Marcel prit sa route vers le Nord, à travers les forêts qui couvraient le territoire des Séquanes. Un jour, il logeait chez un habitant nommé Latinus; or les statues de Mars et de Minerve s'élevaient dans l'atrium de la maison où il était accueilli; c'était de quoi le toucher d'une vive compassion. Sans tarder, il exhorta son hôte à répudier un culte impie, à ne point adresser ses hommages à des idoles incapables de l'exaucer. Latinus crut en Jésus-Christ, lui et toute sa famille. A la nouvelle que la persécution sévissait aussi chez les Séquanes, Marcel franchit la Saône à quelque distance de Châlon et tourna ses pas vers *Argentomagus,* bourg du pays des Èdues; mais il rencontra Priscus, gouverneur de Châlon pour les Romains. Ce magistrat, qui venait de sacrifier aux dieux, était assis à un festin donné en leur honneur; il invita l'étranger à prendre part au repas, à manger des viandes immolées. Marcel repoussa avec horreur une pareille invitation; puis, avec l'accent d'un homme indigné, il reprocha aux convives ce festin souillé par la superstition; c'était se dé-

clarer chrétien. Priscus donna l'ordre de le lier aux branches d'un arbre violemment rapprochées l'une de l'autre. Ces branches, en se retirant brusquement, devaient déchirer son corps; mais, soit que tout se fût borné à une simple menace, soit que le supplice n'eût pas été poussé jusqu'au bout, le magistrat disposa tout pour produire le courageux confesseur au milieu des habitants de *Cabillonum;* on le conduisit successivement devant la statue de Saturne, puis devant celle du Soleil; la première se dressait sur la rive droite de la Saône; la seconde, sur la rive gauche. Marcel, sommé d'offrir de l'encens à ces idoles, répondit par un refus énergique. Priscus, furieux de cette résistance, ordonna de traîner le martyr à deux milles de la cité, sur la route militaire de *Vesuntio,* aujourd'hui Besançon, jusqu'à un édicule consacré à Jupiter Ammon. Marcel, pressé de sacrifier à ce dieu, refusa de nouveau d'offrir à de vains simulacres des adorations qu'il réservait au Dieu véritable. Alors, par un raffinement de cruauté, le gouverneur de Châlon fit enterrer le saint jusqu'à la ceinture, afin que la sépulture, qui procure le repos aux morts, devînt un supplice pour Marcel inhumé tout vivant.

Les fidèles placèrent ses reliques dans une chapelle élevée sur le lieu même où Marcel avait consommé son sacrifice, le 4 septembre 178. Gontran, roi de Bourgogne, transforma l'humble oratoire en une splendide basilique; il y adjoignit un monastère qu'il dota avec magnificence; il voulut que sa dépouille mortelle reposât à l'ombre de ce cloître, dans la maison de prière, monument de sa piété. Ce monastère de Saint-Marcel, possédé par des chanoines réguliers du VIIIe au Xe siècle, reçut une colonie de Cluny, et fut réduit à n'être plus qu'un simple prieuré. C'est là que le fameux Abélard passa les derniers jours de son existence si tourmentée. Pierre le Vénérable, qui l'avait accueilli à Cluny avec une indulgente charité, fit exhumer son corps pendant la nuit et l'envoya au Paraclet.

Pendant que Marcel remontait la rive gauche de la Saône, Valérien s'avançait parallèlement sur l'autre bord; il suivait la voie romaine qui conduisait à *Augustodunum,* aujourd'hui Autun. Il semait sur ses pas la semence de l'Évangile. Il résolut de s'arrêter à *Trinorchium,* aujourd'hui Tournus, dans l'espoir de gagner à Jésus-Christ les habitants de ce *castrum;* il ne fut pas trompé dans ses espérances; la maison où il s'était installé était déjà fréquentée par de nombreux fidèles, lorsque Priscus, qui se rendait à Lyon, fit une halte à Tournus, station de la voie romaine. Les païens aussitôt de dénoncer Valérien au gouverneur de Châlon. Celui-ci avait quelque intérêt à rivaliser de cruauté avec les magistrats de la cité de Plancus; une extrême rigueur déployée contre les chrétiens pouvait lui être une recommandation auprès du président de la Lugdunaise. Il ordonna à Valérien de sacrifier aux divinités de l'empire, sous peine de subir des supplices plus terribles encore que ceux qui avaient été infligés à Marcel. Ces menaces n'intimidèrent point l'héroïque confesseur. Alors, prenant l'air et la férocité d'une bête fauve, Priscus enjoignit d'étendre Valérien sur le chevalet et de le déchirer avec les ongles de fer. Les bourreaux épuisèrent leurs forces sur ce corps sanglant, torturé, sans que l'invincible martyr cessât de louer Dieu. Le cruel magistrat, vaincu par tant de constance, ordonna de l'égorger avec le glaive le 15 septembre 178. Au temps de Grégoire de Tours, l'église élevée sur le tombeau du bienheureux Valérien était desservie par un prêtre séculier. On y bâtit depuis un monastère que Charles le Chauve donna aux religieux de Nermoutier, chassés de leur île par les Normands; les fugitifs déposèrent dans l'église le corps de saint Philibert, leur fondateur, relique qu'ils avaient emportée comme leur plus cher trésor. Vers le commencement du XIe siècle, un incendie dévora l'église et le monastère; on construisit une abbaye nouvelle sur des

dimensions et avec une splendeur qu'on retrouve encore dans l'église paroissiale de Tournus [1].

---

# CHAPITRE XI

## SAINT BÉNIGNE, APOTRE DE LA BOURGOGNE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Authenticité des actes de saint Bénigne. — Ce saint est envoyé par saint Polycarpe avec Andoche, Thyrse, Andéol et quelques autres collaborateurs apostoliques dont les noms sont connus de Dieu seul. — Le sous-diacre Andéol évangélise les Cavares, les Voconces, les Méminiens. — Son martyre. — Bénigne et ses compagnons Andoche et Thyrse sont accueillis chez le décurion Faustus, à Autun. — Interrogatoire de Symphorien. — Son martyre. — Floscel ou Flocel martyrisé avec quelques autres adolescents. — Vénération de la vertueuse Leonilla, sœur du décurion Faustus, pour l'apôtre de la Bourgogne. — Les trois frères jumeaux Speusippe, Éleusippe et Méleusippe. — — Héroïsme de ces jeunes confesseurs de la foi. — Le prêtre Andoche et le diacre Thyrse évangélisent le Dijonnais. — Leur martyre. — Pascasia, fille spirituelle de l'apôtre Bénigne. — Martyre de Bénigne, l'an 170. — La vierge Colomba vient dans les Gaules avec Beata, sa parente plusieurs autres compatriotes. — Elle évangélise le Sénonais. — Son martyre sous le règne de Marc-Aurèle. — Patrocle chez les Tricasses. — Son martyre. — Savinianus, disciple de Patrocle. — Son martyre. — Julia, jeune captive du barbare Claudius, refuse de l'épouser. — Elle le convertit à la religion chrétienne. — Leur martyre.

Une nouvelle colonie asiatique avait été envoyée dans les Gaules à la sollicitation des chrétiens de la vallée du Rhône; elle se composait de Bénigne et de ses compagnons Andoche, Thyrse, Andéol; elle était arrivée dans la province lugdunaise quelque temps après le bienheureux Pothin, ainsi que le constatent les actes de ces martyrs rapportés à Grégoire de Langres par des pèlerins d'Italie; ces actes n'ont pas péri, comme le croyaient trop légèrement Baillet, Tillemont et autres de la même école. Dans le VIIe siècle, ils furent paraphrasés, mais avec une bonne foi, une fidélité dignes de toute espèce de louanges. Les hypercritiques accordent en général trop peu de valeur à ces travaux de seconde main, très-curieux quelquefois, très-exacts même, et, dans certains cas, vraiment de nature à consoler de la perte des pièces originales. On rencontre, au IXe siècle, un troisième travail hagiographique sur l'apostolat de Bénigne; ce n'est pas précisément une paraphrase de ses actes; mais la vie de ce martyr, celle d'Andoche, de Thyrse, de Symphorien, d'Andéol, des trois frères jumeaux sont fondues dans un même récit qui se recommande par une grande sincérité historique dans l'emploi des vieux manuscrits; il se recommande aussi en ce qu'il entre dans la très-ancienne collection du prêtre Wolfhard. On objecte que ces actes ne se trouvent pas dans le recueil de dom Ruinart; ce serait une grande erreur de s'imaginer que les *Acta sincera* de ce bénédictin contiennent tous les actes authentiques que l'on possède; ce serait être bien peu au courant du mouvement de la critique depuis deux siècles, de rejeter parmi les apocryphes tous les monuments non compris dans cette savante collection. Au reste, le judicieux dom Ruinart avouait, avec la modestie du vrai talent, qu'il avait ignoré beaucoup d'actes;

[1] *Acta primorum martyrum sincera*, par dom Ruinart; in-folio, Paris, 1689.

il se déclarait prêt à reconnaître comme sincères tous ceux en faveur desquels on lui fournirait de solides preuves.

Deux ou trois faits pris dans la vie même de l'apôtre de la Bourgogne suffiront pour établir qu'on ne composait pas toujours les vies des saints avec cette hardiesse et cette légèreté dont parlent si sévèrement certains historiographes. Au VIe siècle, vainement une tradition populaire, immémoriale, attestait l'authenticité du tombeau de saint Bénigne; vainement des miracles fréquents confirmaient avec éclat cette tradition; saint Grégoire de Langres demeurait toujours incrédule; il fallut une apparition du bienheureux Bénigne pour le faire céder; encore même ne permit-il pas de composer une vie de ce martyr illustre; il attendit qu'on lui en eût rapporté de Rome une histoire fidèle tirée des précieuses archives, instituées dès le IIe siècle par le pape saint Clément, où toutes les Églises du monde prirent peu à peu l'habitude d'envoyer une copie des actes de leurs saints, et où beaucoup d'entre elles furent heureuses de retrouver les passions perdues de leurs premiers apôtres. Sous le règne de Charles le Chauve, en plein Xe siècle, on signale autour du tombeau de saint Bénigne et sur le même siége épiscopal de Langres une prudence et une discrétion non moins admirables. On avait apporté à Dijon des reliques d'un saint inconnu; il s'agissait de recevoir le dépôt et d'approuver les miracles que l'on disait avoir été obtenus par l'intercession de ce saint. Théobalde, évêque de Langres, regarda la décision comme assez importante pour consulter son métropolitain. Amolon, archevêque de Lyon, répondit que, l'authenticité des reliques n'étant pas constatée, il convenait de les enterrer secrètement hors de l'église. C'est entre ces deux époques, à égale distance l'une de l'autre, vers le VIIe siècle, qu'on paraphrasa les actes primitifs de Bénigne et de ses compagnons. Le paraphraste possédait au plus haut degré l'amour de la vérité, la délicatesse de conscience et le respect le plus sincère pour la tradition; il n'ajoute ni ne retranche un seul événement au texte original; il le suit pas à pas, le reproduit mot à mot.

Toutefois, avec ce soin scrupuleux, l'auteur se croit permis d'embellir un peu le récit. On recherchait alors beaucoup les citations de l'Écriture sainte; il les glisse adroitement dans sa narration; il les place même sur les lèvres du martyr. Dans ce cas, jamais il ne tronque ni n'altère sa parole; il la donne telle qu'elle est dans le monument primitif; c'est pour n'avoir pas soupçonné ce procédé des hagiographes du moyen âge, qu'on a rejeté tant de documents d'une valeur incontestable. Il se peut qu'aujourd'hui ce genre d'écrire l'histoire ne plaise plus; on n'aime pas qu'on fasse parler les grands hommes; mais toute l'antiquité absout les légendaires. Xénophon et Thucydide chez les Grecs, Tite-Live et Quinte-Curce chez les Romains, ont cru devoir animer la scène, faire parler les héros, leur composer même des harangues. Ce goût dominait au VIIe siècle; les hagiographes, formés par la lecture des classiques, subirent l'influence de leur méthode historique, tant qu'il ne s'agit, pour ainsi dire, que d'événements humains, où Dieu n'intervenait pas; mais dès qu'il fallait raconter des miracles, leur imagination s'évanouissait devant la réalité; ils ne savaient plus que copier intégralement le texte qu'ils avaient sous les yeux; ils sentaient qu'ici développer ce serait profaner, paraphraser ce serait mentir [1].

L'immense popularité dont ces actes ont joui dès les temps les plus reculés les signale comme un des principaux organes de la tradition; or ils confirment l'origine orientale de saint Bénigne et de ses compagnons. Les martyrologes du vénérable Bède, du célèbre Raban-Maur, de saint Adon, du moine Usuard, du cardinal Baronius, n'ont qu'une voix avec les antiques liturgies de toutes les Églises de la Bour-

[1] *Saint Bénigne*, par l'abbé Bougaud.

gogne pour proclamer que Bénigne, Grec de naissance, fut envoyé par saint Polycarpe dans les Gaules avec Andoche, Thyrse, Andéol et d'autres disciples connus de Dieu seul. « Il est manifeste, dit le pape Innocent Ier, qu'aucune Église des Gaules n'a été fondée que par des ouvriers envoyés par saint Pierre ou ses successeurs. » Pour concilier cette assertion avec la mission de l'apôtre de la Bourgogne, quelques auteurs n'ont rien vu de mieux que d'adjoindre saint Bénigne à saint Polycarpe, dans le voyage que celui-ci fit à Rome vers l'an 158, pour y conférer avec le pape Anicet sur la célébration de la fête de Pâques.

Dans cette hypothèse, des chrétiens d'Asie, fixés dans la vallée du Rhône par des intérêts commerciaux, se seraient adressés à l'évêque de Smyrne pour lui demander des hommes apostoliques. Information donnée à Rome de cette supplique, Polycarpe, autorisé, prié même par le pontife romain, aurait tiré de son clergé un groupe de missionnaires destinés à prêcher l'Évangile dans les Gaules; il aurait désigné le prêtre Bénigne pour être le chef de cette phalange; il lui aurait adjoint pour auxiliaires des prêtres, des diacres, peut-être même des laïques. Ensuite le saint vieillard aurait pris la mer avec eux; il aurait fait voile pour la métropole du catholicisme, où l'appelait la controverse des quartodécimans. Là Polycarpe, après s'être prosterné aux pieds d'Anicet, lui aurait présenté les ouvriers évangéliques destinés aux contrées des Édues et des Lingons. L'évêque de Rome, confirmant le choix de l'évêque de Smyrne, aurait conféré à Bénigne la plénitude du sacerdoce; il lui aurait confié, à lui et à ses auxiliaires, la mission de porter la bonne nouvelle au delà des Alpes. Le moment du départ venu, Polycarpe leur aurait adressé, comme parole d'adieu, une chaleureuse exhortation : « Allez, courageuse milice, leur aurait-il dit, combattez vaillamment, avec l'aide du Seigneur; que sa parole amène de nombreux compagnons dans vos rangs, afin de triompher avec eux et de vous acquérir une gloire immortelle. Puisse l'assemblée des saints se réjouir de la conquête des âmes que vous aurez gagnées à Jésus-Christ! »

Après un dernier embrassement, Bénigne et ses collaborateurs s'embarquèrent pour Marseille, colonie phocéenne où ils retrouvèrent la langue d'Homère, la culture intellectuelle, l'activité littéraire et commerciale de Smyrne, le caractère asiatique, bien que les traits de ce caractère eussent perdu de leur finesse et de leur grâce au contact des Romains et des Gaulois. Sous ce beau ciel, en face de cette mer brillante, les disciples de Polycarpe pouvaient se croire transportés dans une autre Ionie; mais l'impatience de leur zèle les pressait d'arriver au but de leur voyage; ils se remirent en route sur la voie romaine parallèle au Rhône, s'arrêtèrent fort peu à Lugdunum, auprès du bienheureux Pothin, assez de temps peut-être pour compléter leur apprentissage apostolique commencé sous l'évêque de Smyrne; après quoi, ils se rendirent chez les peuples qu'ils avaient mission d'arracher aux ténèbres de l'erreur [1].

Le sous-diacre Andéol s'arrêta sur les bords de la Sorgue, affluent du Rhône, à Carpentoracte, aujourd'hui Carpentras. Cette capitale des Méminiens, où un arc de triomphe en marbre portait avec orgueil dans les airs les trophées de Marius, occupait un rang distingué parmi les cités de la Narbonnaise; les Césars y élevèrent un grand nombre d'édifices, entre autres un temple de Diane. Ériger un autel au vrai Dieu dans ce foyer de polythéisme gallo-romain, y poser le culte du divin Crucifié en face d'un peuple dissolu, y prêcher la vérité, la faire pénétrer jusqu'au fond des cœurs, telle fut l'œuvre à laquelle Andéol se dévoua dans la ville et les environs habités par les Cavares, les Voconces et les Méminiens; les moindres progrès de sa

[1] *Acta tergeminorum*, 17 januar. Bolland.

mission, ses moindres conquêtes lui coûtèrent d'inexprimables efforts; après avoir abattu l'erreur, il frappait encore les ruines; car l'erreur renversée est semblable au serpent coupé en morceaux, qui s'épuise en mille tentatives pour réunir ses tronçons sanglants.

Un jour, dans ses courses apostoliques chez les Cavares, Andéol arriva sur les bords du Rhône au moment où passaient des bateaux marchands; il descendit avec eux le fleuve jusqu'à l'endroit qu'on appelait Bergojate, ou Bergoitas, chez les Helviens. Ce lieu portait encore le nom de Burgias ou Burgagiates vers la fin du XI^e^ siècle; il le changea, dans le XII^e^, pour celui de Bourg-Saint-Andéol; il a été pendant longtemps la résidence ordinaire des évêques de Viviers, qui y possédaient un palais épiscopal. Là, comme la nuit commençait à succéder au jour, Andéol se réfugia dans une humble maison; il ne cessa d'instruire ses hôtes; bientôt, non-seulement les habitants du bourg, mais encore les peuplades voisines, accoururent pour ouïr le saint homme; ils reçurent de sa bouche avec allégresse la parole de vérité. Le bruit de cette prédication parvint aux oreilles de Septime Sévère, que Marc-Aurèle avait promu au gouvernement de la Lugdunaise. Ce magistrat, en qui la férocité du lion s'unissait à la ruse du renard, se rendait dans la Viennoise, à Valencia, aujourd'hui Valence, capitale des Ségalaunes; il donna ordre de lui amener le prédicateur évangélique; lui-même, en proie à un accès de folle fureur, ramassa une pierre, et la lui lança violemment à la tête; mais aussitôt sa main se dessécha. Alors, enflammé de colère, sous l'étreinte de la douleur, il fit subir à l'homme de Dieu un premier interrogatoire, où la flatterie alternait perfidement avec la menace. Andéol ne se laissa ni intimider ni séduire : « J'ai été envoyé d'Orient par l'évêque de Smyrne, dit-il en toute simplicité, pour annoncer à ceux qui l'ignorent l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur, afin que ces malheureux, abandonnant les idoles que leurs mains ont fabriquées, connaissent ce Dieu qui règne dans les cieux et qui nous a donné à tous le souffle vital. »

Septime Sévère, irrité de ce langage, commanda de tirer Andéol, les mains tournées derrière le dos, avec des poulies; de telle sorte que les bras du patient paraissaient arrachés du tronc; en outre, on le frappa cruellement avec des bâtons noueux, dont cinquante coups lui brisèrent les bras et les reins; puis un des soldats, nommé Ceresius, l'enferma dans la crypte d'un temple de Mars. Pendant que les gardes veillaient à la porte de ce lugubre souterrain, vers minuit, ils virent une éclatante lumière rayonner de l'intérieur, et ils entendirent clairement une multitude de saints s'entretenir avec le bienheureux martyr. A la nouvelle de cette apparition merveilleuse, le gouverneur dit à ses satellites : « Regardez ce malfaiteur, avec quelle attitude hardie et quel air d'allégresse il paraît en notre présence; il faut que sans retard il soit mis à mort; car, si l'on connaît ce que vous dites avoir vu et entendu, une sédition surgira dans le peuple, nos dieux seront méprisés, et notre puissance n'aura plus désormais aucune valeur. » Aussitôt les bourreaux lui fendirent le crâne en forme de croix avec une épée de bois très-dur, le 1^er^ mai 178; ensuite, pour assouvir la cruauté du tyran, ils rivèrent une lourde pierre à une chaîne, en garrottèrent les pieds du cadavre et le jetèrent dans le Rhône, afin qu'il ne reçût d'aucun des chrétiens une honorable sépulture. Mais soudain les liens se rompirent, et le corps, porté par l'onde, fut rejeté sur le sable de la rive opposée. Les habitants de cette contrée s'émerveillèrent de ce que les bêtes et les oiseaux n'osaient toucher à cette dépouille mortelle. Une noble dame, nommée Anycia Tullia ou Amycia Tullia, fille du sénateur Eucherius Valerianus, dont un des ancêtres figure glorieusement dans les Commentaires de César, vint à passer par le chemin où stationnait le rassemblement de la foule étonnée. On lui raconta le prodige. Elle se hâta d'achever son

voyage à la campagne; puis, de retour de sa villa, elle s'adjoignit des hommes éprouvés dans la foi du Christ et ensevelit honorablement le corps du bienheureux martyr.

Les reliques de saint Andéol, cachées pendant environ six siècles et demi, furent révélées par le saint lui-même, disent les martyrologes d'Adon et d'Usuard, sous le règne de Charles le Chauve et sous l'épiscopat de Bernoin, évêque de Viviers; on les transporta solennellement dans l'église du bourg que son nom a rendu célèbre plus encore que ses ruines antiques et ses eaux minérales. Depuis cette époque jusqu'à la révolution française, des populations entières ne cessèrent d'accourir, non-seulement des lieux environnants, mais du fond de la Provence, pour rendre hommage à l'apôtre qui avait évangélisé leurs pères. Un sarcophage gallo-romain, placé dans l'intérieur de l'église, aurait été purifié dans le temps et consacré aux reliques de saint Andéol; on les aurait ainsi conservées jusqu'en 1793. Une inscription, gravée sur une des faces de ce tombeau, avec les figures de saint Bénigne et de saint Polycarpe, confirme cette tradition relative aux ossements du bienheureux martyr; au bas sont deux animaux marins ou espèces de dauphins deux quadrupèdes ressemblant à des lions, deux colombes à côté d'une petite colonne qui pourrait bien être la représentation du pilon de saint Andéol, deux autres oiseaux ou tourterelles. Ces quatre sortes d'animaux, évidemment symboliques, ne sont-ils pas des emblèmes des quatre vertus du saint : sa fidélité, sa force, son innocence et son amour? La versification des épitaphes et la sculpture des bas-reliefs indiquent le génie du XII^e ou du XIII^e siècle [1].

Dans le même temps que le sous-diacre Andéol était jugé digne de donner sa vie pour la sainte cause de la vérité, Bénigne, Andoche, Thyrse se répandaient dans la vallée de l'Arroux, affluent de la Loire, et y jetaient les semences de la foi. Les quelques fidèles des contrées voisines se portaient à leur rencontre; ils les entouraient d'une respectueuse émotion, se recommandaient à leurs prières, leur offraient des présents. C'est ainsi que l'apôtre de la Bourgogne et ses compagnons atteignirent Augustodunum, aujourd'hui Autun, où le décurion Faustus leur accorda généreusement l'hospitalité; ils donnaient la connaissance du vrai Dieu, en échange du bon accueil qu'on leur faisait dans les localités où il leur était permis de séjourner. Ils en rendirent participants leur hôte et tous les membres de sa famille : gagner ces personnages de la population éduenne, c'était mettre au service de la propagande chrétienne l'influence attachée à la science, à la réputation, à la fortune, au pouvoir. De ses yeux d'évêque et de son cœur de père, le bienheureux Bénigne suivait attentivement ce mouvement qui s'opérait, au profit de l'Évangile, dans la confédération des Édues.

On sait que, pour effacer dans les provinces conquises les derniers vestiges d'une nationalité éteinte, le vainqueur greffa la race gauloise sur le vieux tronc romain : il craignait les noms mêmes et leur prestige sur l'esprit des peuples; afin d'abolir jusqu'aux souvenirs qui s'y rattachaient toujours obstinément, Auguste les avait changés. Ainsi les Édues virent substituer la dénomination d'Augustodunum au nom de Bibracte, célèbre dans les fastes de la Gaule indépendante. Cette Rome des Celtes se para dès lors des titres pompeux de sœur et d'émule de la métropole de l'empire. En échange d'une prépondérance et d'une liberté perdues, on lui donna, avec ses écoles Méniennes, la littérature, les arts, les théâtres, les arènes, les aqueducs, les thermes, un champ de Mars, un capitole consacré à Mercure, les fêtes, les

*storique sur l'église paroissiale de Bourg-Saint-Andéol,* brochure anonyme in-8°, im-
p Nyons (Drôme).

jeux, les mœurs, la religion, la vie enfin de Rome païenne dans sa plus grande splendeur. On la couronna, comme Cybèle, devenue sa déesse favorite, de superbes murailles, de tours, de créneaux, de portes magnifiques, semblables à des arcs de triomphe. On l'embellit de temples dédiés à Jupiter, à Junon, à Saturne, à Vénus, à Mars; celui d'Apollon, dieu des beaux-arts et protecteur de la santé, se distinguait entre tous. Les plus beaux marbres étrangers décorèrent les palais, tous les édifices publics, où l'élégance et la richesse des ornements le disputaient à l'étendue, à la masse imposante, à l'aspect grandiose.

De même qu'à Rome se rencontraient au mille d'or tous les grands chemins du monde; ainsi, au centre d'Augustodunum, aboutissaient de grandes voies, des divers points de la Gaule. Une de ces voies passait sous la porte appelée aujourd'hui porte Saint-André, se dirigeait à peu près entre les deux villages de Saint-Pierre-l'Étrier et de Saint-Symphorien; puis, se bifurquant non loin de la ville, elle conduisait à Langres, à Alise, à Dijon, à Sens, à Besançon; ces différentes ramifications déployaient leurs replis onduleux au milieu des campagnes ou sur le flanc des monts d'alentour. C'était l'usage chez les Romains d'inhumer les morts près des grandes routes, à quelque distance des villes. Il y avait autour d'Augustodunum plusieurs de ces cimetières qui formaient, avec des tombeaux, comme une seconde enceinte à la cité. On remarquait, entre autres, celui qui occupait l'emplacement appelé encore aujourd'hui le Champ-des-Urnes, que signalait aux yeux la haute pyramide qu'on croit être le monument funéraire du célèbre Éduen Divitiac, maintenant en ruine. Là semble avoir été plus spécialement le lieu de sépulture des Gaulois. Un autre champ des morts, voisin de la voie de Langres, paraît avoir été, même avant que les chrétiens l'eussent adopté, le principal d'Augustodunum pendant la domination romaine. Outre ce vaste polyandre qui s'étendait le long de la *Via Strata*, un vieux temple dédié à la divinité druidique appelée Saron s'élevait sur le gracieux plateau honoré, dans la suite, du nom de Saint-Martin. Non loin de là, près de l'embranchement des anciennes voies de Sens et de Besançon, il y avait aussi des dieux Termes ou pierres terminales. A l'entrée de la vallée profonde qui conduit sur le plateau d'Auxy, on voyait une autre roche sacrée nommée la *Pierre-du-Cerf*, où les Édues célébrèrent peut-être, à l'ombre des chênes, les rites sanguinaires de Teutatès.

Tel était l'aspect d'Augustodunum à l'époque où Bénigne accomplissait dans cette capitale des Édues un des actes les plus importants et les plus glorieux de son apostolat : le baptême de Symphorien, fils de l'illustre Faustus. On vit ce jeune homme, de race sénatoriale, passer de l'enfance à la jeunesse sans les imperfections de ces deux premières périodes, les plus dangereuses de la vie; une prudence naïve, jointe à une simplicité noble, tempérait toutes ses actions, en sorte que, dans un âge qui d'ordinaire ne donne que des fleurs, son esprit déjà mûr avait produit des fruits d'une sagesse anticipée. On remarqua en lui des preuves si sûres d'un mérite achevé, que les vieillards les plus consommés dans la pratique des vertus, frappés de tant de brillantes qualités, avouaient qu'on ne pouvait pas être aussi accompli sans avoir commerce avec les intelligences célestes. En un mot, il s'était si bien conduit à travers les écueils de sa ville natale, qu'il avait évité d'y faire naufrage. Alors Augustodunum, dédié au génie de l'empereur, avait des autels pour tous les cultes; les croyances religieuses des Édues se trouvaient être un mélange monstrueux de druidisme et de polythéisme; il n'y avait pas un rocher qui ne fût consacré à quelque dieu; on avait tout divinisé, la patrie elle-même; comme Rome, l'antique Bibracte était devenue une divinité; l'inscription qui l'atteste : *Deæ Bibracti*, « à la déesse Bibracte, » a subsisté jusqu'à nos jours.

Les figurines, les statues, les bas-reliefs, découverts en si grand nombre, démontrent également ce que les légendes racontent de l'importance qu'avait, à Augustodunum, le culte de Cybèle ou Bérécynthe, la mère des dieux. Un jour qu'on promenait dans un char de triomphe, traîné par des bœufs, l'image de cette déesse, Symphorien rencontra par hasard cette procession solennelle; bien loin d'adorer l'idole comme les autres, il en détourna le visage et témoigna l'horreur qu'il avait d'une abominable superstition. Cette marque de mépris le fit dénoncer à Heraclius, personnage consulaire, qui gouvernait la province éduenne pour l'empereur Marc-Aurèle. Celui-ci prit place sur son tribunal, au pied duquel comparut le jeune contempteur des faux dieux. « Tu es chrétien, dit le juge à Symphorien; ignores-tu donc les édits des empereurs, qui ordonnent à tous les officiers de justice de se saisir des chrétiens et de les mettre à mort, s'ils ne renoncent à leur religion? — Je ne les ignore pas, répliqua Symphorien; mais il n'y a point d'édit qui puisse me dispenser du culte du vrai Dieu, ni m'obliger à rendre les honneurs divins à un simulacre inanimé ou à un démon qui se fait adorer sous le nom de mère des dieux. — Il y a deux chefs d'accusation contre toi, dit le juge; tu es sacrilége à l'égard des dieux, et rebelle à l'égard des empereurs; si tu n'obéis, on lavera ces crimes dans ton sang. — Vos menaces, répliqua le noble jeune homme, ne sauraient ébranler ma résolution; je suis convaincu qu'un chrétien qui retourne en arrière tombe dans l'abîme. Tant que je demeurerai ferme dans la protestation publique et sincère de n'adorer que le vrai Dieu, je suis sûr d'arriver au port tranquille d'une bienheureuse éternité, sans craindre ni les vents ni les flots que la fureur du démon peut soulever contre moi pour me faire périr. » Cette réponse énergique irrita Heraclius; il commanda aux licteurs de fouetter Symphorien et de le conduire en prison.

Quelques jours après ce premier interrogatoire, le gouverneur tenta de nouveau la constance du jeune martyr. « Tu ferais bien mieux de servir les dieux, lui dit-il, et de recevoir une gratification du trésor public avec une charge dans la milice de l'empereur. Si tu veux donc adorer Cybèle, Apollon et Diane, je vais faire orner l'autel pour le sacrifice. — Un juge qui se sert de son pouvoir pour tendre des piéges à l'innocence, répondit Symphorien, souille son tribunal et donne à son âme la mort éternelle. Il nous faut tous mourir. Pourquoi n'offririons-nous pas à Jésus-Christ comme un présent ce que nous devons un jour lui payer comme une dette? Vos offres cachent, sous l'apparente douceur du miel, une amertume empoisonnée. Nos joies et nos richesses en Jésus-Christ sont incorruptibles; on n'en craint ni la perte ni la diminution. Vos plaisirs et vos fortunes, au contraire, ont l'éclat et la fragilité du verre. Le temps, comme un torrent rapide, entraîne tout; il n'y a que le vrai Dieu qui puisse rendre constante la félicité. L'antiquité la plus reculée n'a pas vu le commencement de sa gloire, et la suite des siècles futurs n'en verra point la fin. — Il y a trop longtemps, dit le juge impatienté, que je t'écoute discourir de la grandeur de je ne sais quel Christ. Si tu ne sacrifies à la mère des dieux, je te condamne aux plus horribles tourments. — Mon corps est pour un instant en votre pouvoir; mais mon âme est indépendante de vous et de votre tribunal. Souffrez seulement que je vous rappelle les monstrueuses superstitions accumulées autour de l'idole que vous adorez. Voyez la fureur fanatique et la folle allégresse de ces corybantes, qui frappent des cymbales et qui jouent de la flûte dans ces fêtes tumultueuses où ils agitent leurs corps comme des frénétiques et poussent des hurlements lamentables. Qui ne sait que votre Apollon, chassé du ciel, a été réduit à garder les troupeaux du roi Admète; que le souvenir de ses infâmes amours lui fait rechercher les couronnes de laurier entrelacées de myrtes et de roses; que, par des détours ménagés, il a su, ou plutôt la voix des démons a su contrefaire, dans l'antre de

Delphes, le mugissement des bœufs, pour mieux séduire par des oracles? On dit cependant qu'à force de tromper il lui est arrivé quelquefois de prédire la vérité. Pour Diane, les fidèles ont reconnu que c'est le démon du midi; elle court dans les rues, dans les forêts, sur les grands chemins, pour y dresser ses embûches, et c'est de là qu'on la nomme Trivia. »

Le gouverneur, courroucé, interrompit ce discours et prononça la sentence en ces termes : « Symphorien, pour avoir refusé de sacrifier à nos dieux, et avoir outragé la sainteté de nos autels, sera mis à mort par le glaive, afin de venger les dieux et les lois. » Pendant que l'on conduisait le saint jeune homme au lieu du supplice, Augusta, sa mère, du haut d'une galerie, lui adressa ces héroïques paroles, dignes de la mère des Machabées : « Mon fils Symphorien, mon cher fils, souviens-toi du Dieu vivant; courage, mon fils, nous ne pouvons craindre la mort qui mène droit à la vie; lève ton cœur en haut, vois Celui qui règne aux cieux; si tu as aujourd'hui de la constance, ta vie ne sera point perdue, mais changée en vie meilleure; à cette heure, ô mon fils, tu vas, par un heureux échange, à la vie éternelle. » Et, à quelques pas de là, Symphorien, décapité, montait au ciel, le 21 août 178. De pieux fidèles enlevèrent clandestinement le précieux corps. L'un d'eux ramassa trois petites pierres teintes du sang de Symphorien, les enferma dans une boîte d'argent et enrichit de ce trésor une chapelle construite en bois au castrum de Thiers. Non loin du lieu de la sanglante exécution, à peu de distance aussi de l'endroit où s'éleva plus tard une superbe basilique en l'honneur du jeune martyr, à côté d'une fontaine se dressait une petite cellule; c'est là que les chrétiens transportèrent avec un affectueux respect la dépouille sacrée; là qu'ils l'inhumèrent, après l'avoir embaumée. Tout auprès de cette sépulture se trouvaient la grande voie qui conduisait à Langres et le cimetière qui fut autrefois à Autun, comme les catacombes à Rome, un lieu de réunion pieuse pour les vivants, de paisible sommeil pour les morts [1].

Le tombeau de saint Symphorien ne resta pas longtemps obscur, ignoré, désert; bientôt il fut entouré de l'éclat des miracles, au point que les païens eux-mêmes le prirent en grande vénération. Du fond de l'Égypte, Cassien y vint en pèlerinage avec douze compagnons recueillis en Italie. Une vision céleste y conduisit Emanus, ermite de la Cappadoce. Amateur d'Auxerre et Simplice d'Autun y bénirent un premier oratoire. Euphrone y ajouta une majestueuse basilique avec une communauté de clercs réguliers. Germain d'Auxerre, pendant sa jeunesse, faisait chaque nuit plusieurs lieues pour venir y répandre ses prières, au milieu du chant des moines. Droctovée y puisa la vie féconde qui anima son monastère de Paris. Léodégar l'édifia par ses enseignements, le sanctifia par ses vertus. Après lui, des têtes couronnées, des grands du monde, des princes de l'Église s'y agenouillèrent pour glorifier l'enfance élevée à l'héroïsme par la foi d'une mère.

Vers la même époque, un autre adolescent d'illustre famille, Floscel, après avoir été quelque temps en communauté de souffrances et de prières avec Symphorien d'Augustodunum, fut arrêté, par l'ordre d'un président nommé Valerianus, avec une trentaine de ses condisciples; on les somma d'invoquer à haute voix les idoles qui trônaient soit au forum, soit au capitole de l'opulente et voluptueuse cité. Ils étaient beaux à contempler, ces pieux écoliers, dans l'épanouissement de leur vive intelligence, la franchise de leur affection mutuelle, le précoce héroïsme de leur courage. Cette candeur du premier âge, cette fleur de pureté qui caractérisaient ces Éduens, si gracieux de fraîcheur, si édifiants d'innocence, avaient un charme qui pénétrait les assistants. Floscel ou Flocel, le plus intrépide, encourageait les autres

[1] *Saint Symphorien et son culte*, par l'abbé Charles Dinet, chanoine d'Autun. 1861.

au martyre. Le président Valerianus, suffoqué de rage à la vue de cette sainte audace, commanda aux bourreaux de tourmenter le jeune confesseur de la foi; ils l'étendirent sur le chevalet, l'exposèrent aux bêtes, le livrèrent aux flammes; mais de tous ces genres de supplices Floscel sortit toujours sain et sauf. Les bourreaux le prirent pour un magicien; alors, émus de colère, ils lui percèrent la langue et les mains avec des clous. Rien n'ébranla sa constance à confesser Jésus-Christ. Marc-Aurèle, qui traversait les Gaules, manda devant lui l'inflexible jeune homme, qu'on dépouilla de ses vêtements pour le couvrir d'une robe de lin. Floscel ne se démentit point en présence de l'empereur; il eut aussitôt la tête tranchée hors de la ville, le 17 septembre de l'an 178. Les Normands disputèrent aux Bourguignons l'honneur d'inscrire sur leurs tablettes diptycales le nom de ce jeune martyr. Le bréviaire de Coutances affirme que Floscel versa son sang à Coutances même, et que ses reliques furent transférées à Beaune dans le IXe siècle, pour être soustraites à la profanation des pirates. Ce saint est-il mort à Autun ou à Coutances? Telle est la question : elle n'est pas difficile à résoudre en admettant deux Floscel martyrisés, l'un à Bayeux, l'autre à Autun, comme l'a prouvé un intéressant *Mémoire* lu dans la vingt-septième session du Congrès scientifique de France, à Cherbourg, en 1860 [1].

Bénigne et ses auxiliaires avaient eu la consolation de voir un assez grand nombre de fidèles prêts à suivre l'exemple de ces jeunes athlètes du Christ. « J'ai une sœur germaine, nommée Leonilla, lui dit un jour le décurion Faustus; cette noble dame a pour petits-fils trois frères jumeaux; ils sont instruits dans les sciences libérales; cependant, suivant les traces de leur père, ils vivent encore au sein de l'erreur; mais leur mère désire les enrôler dans la milice du Christ; venez-lui en aide; faites qu'à la noblesse du sang ma famille ajoute la grandeur morale que donne la foi. » Le bienheureux Bénigne crut que Dieu lui offrait cette occasion pour porter plus loin le flambeau de la vérité : il chargea le prêtre Andoche et le diacre Thyrse d'évangéliser les peuplades de la confédération éduenne; puis il gagna *Andomatunum,* aujourd'hui Langres. Cette capitale des Lingons, ville fédérée ou alliée de Rome comme Augustodunum, avait vu, comme elle, s'élever, dans toute l'étendue de son territoire, de nombreux édifices. Une inscription indique qu'une dame romaine, de la cité lingonne, nommée Attia Sacrata, y restaura un théâtre à ses frais; la tradition prétend que l'abside de la cathédrale, avec ses pilastres aux chapiteaux corinthiens, a été bâtie sur l'emplacement d'un temple consacré à Jupiter Ammon. Les fouilles faites en travaillant aux fortifications de Langres portent à croire qu'il y avait des loges d'amphithéâtre, destinées à la garde des bêtes féroces. Un bas-relief représentant un combat de gladiateurs confirme cette probabilité. De tous les splendides monuments de cette ville, enivrée au temps de Tacite de trésors et de voluptés, un seul est encore debout avec ses archivoltes fièrement jetées sur d'élégantes impostes, avec ses pilastres aux acanthes découpées comme les touffes de verdure que les vents y suspendent, avec sa frise ornée d'armures sculptées en demi-relief, suite continue de faisceaux où l'on remarque surtout des boucliers de différentes formes; c'est le bel arc de triomphe enclavé dans la muraille du rempart, entre la porte du Marché et celle de Saint-Dizier; il terminait une large voie romaine qui se divisait à quelques milles d'Andomatunum, et s'en allait par plusieurs branches chercher les riches productions de la Gaule.

Le bienheureux Bénigne, laissant derrière lui toute cette vaine gloire du monde, témoignage superbe de notre néant, s'en alla frapper à la porte de la vertueuse Leonilla, sœur du décurion Faustus, qui l'accueillit avec la plus grande vénération.

[1] *Annales hagiographiques de la France,* par Barthélemy. Années 1860, 1861.

En échange de cette gracieuse hospitalié, l'homme de Dieu catéchisa la noble matrone et la convainquit de la fausseté païenne, de telle sorte qu'elle devint une chrétienne extrêmement zélée. Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, petits-fils de cette fervente néophyte, aimaient beaucoup à faire des excursions à cheval dans la campagne. Un jour ils se rendirent au champ nommé Pasmasius, pour offrir des sacrifices à la déesse Némésis, dont la statue se dressait au milieu de cette contrée comme la protectrice des populations païennes d'alentour. C'était vraisemblablement le village de Balesme, situé à la source de la Marne; il est rempli d'antiquités romaines; tout auprès existe un endroit qu'on nomme encore aujourd'hui la Mèse [1].

Les jeunes sacrificateurs rapportèrent à leur aïeule les restes de leurs superstitieuses offrandes. Leonilla, saisie d'horreur à la vue de ces viandes immolées à une idole impure, les jeta aux chiens; puis, assistée de Bénigne, elle instruisit ses petits-fils des saintes et salutaires notions de la doctrine chrétienne. Les trois frères jumeaux écoutaient immobiles; ils demeuraient ainsi sous l'empire d'un merveilleux étonnement, lorsque des visions qu'ils avaient eues la nuit précédente leur revinrent en mémoire. « Je me voyais dans le giron de mon aïeule, dit Speusippe; elle pressait sur mes lèvres sa mamelle pleine de lait; elle m'assurait que plus j'en boirais, plus je serais vaillant et prompt à vaincre, lorsque viendrait l'heure du combat. — J'ai vu dans le ciel, assis sur un grand trône qui semblait être d'or, d'argent et de pierres précieuses, dit à son tour Éleusippe, un homme d'une majesté éblouissante; son aspect confondit mon intelligence et effraya mon cœur; il m'engagea d'un air plein de sérénité à ne rien craindre et m'annonça que je mériterais la couronne de la victoire. — J'ai vu, moi aussi, dit Méleusippe, je ne sais quel roi puissant qui tenait en chaque main un sceptre; il nous appelait tous trois ensemble sous les drapeaux, nous revêtait de splendides baudriers, nous rachetait à un grand prix des chaînes de la captivité, nous comblait de dons inépuisables et nous promettait de nous ceindre pareillement, dans son palais, d'éternels diadèmes. »

Grâce aux prières que leur aïeule adressait à Dieu, tous les jours et toutes les nuits, pour leur conversion, les trois frères jumeaux, éclairés par les prédications du bienheureux Bénigne et par les pieux entretiens de la fervente Leonilla, témoignèrent le plus vif désir de connaître sans aucune ombre le Dieu vivant et véritable; ils reçurent le baptême; puis ils s'attachèrent à Jésus-Christ avec tant d'ardeur, qu'ils ne cessèrent de lui gagner des âmes par leurs remontrances et par leurs exhortations. Ils ordonnèrent même à leurs serviteurs de renverser, avec la statue de Némésis, les douze sanctuaires païens qu'ils avaient jadis érigés dans leur propre domaine et de jeter au vent la poussière des idoles brisées. Le bruit s'en répandit dans tous les quartiers d'Andomatunum. Le peuple, exaspéré, s'ameuta sur les places publiques. Les duumvirs de la cité, les prêtres des faux dieux, les agents de la justice romaine accoururent chez les petits-fils de Leonilla. « Quelle soudaine témérité a envahi vos esprits? leur dirent-ils; qui vous a persuadé d'abandonner un culte que vos ancêtres ont reconnu depuis la plus haute antiquité? Le Christ, que vous adorez à l'égal d'un Dieu, les Juifs l'ont cloué à une croix! — O insensés que vous êtes! s'écrièrent les frères jumeaux, pourquoi nous contraignez-vous à adorer des pierres et des métaux qui n'ont aucun souffle de vie? Le vrai Dieu vivant auquel il faut croire, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes. » Quadratus, ému d'une grande colère, frappa du poing au visage Speusippe et Éleusippe, qui seuls avaient parlé. Ce coup, reçu d'une main païenne et brutale, sembla à Méleusippe

[1] *Étude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne, et sur l'origine des Églises de Dijon, d'Autun et de Langres*, par l'abbé Bougaud. Édit. 1859.

une faveur qu'on n'avait pas voulu partager avec lui; aussi : « Mourir pour Jésus-Christ, dit-il, c'est le moyen de parvenir plus vite à la vie éternelle. »

Palmatius, Quadratus et Hermognènes sollicitèrent Leonilla de ramener ses petits-fils au culte des dieux par ses caresses et ses conseils maternels. La vénérable aïeule vint, en effet, trouver les jeunes confesseurs, les embrassa tendrement; et, pleurant de joie, elle leur dit : « Persévérez virilement dans la sainte confession du Christ; que nulle menace, nul tourment n'effraie vos âmes; armez-les vaillamment du bouclier de la foi. » Les juges, irrités, commencèrent à les soumettre à diverses tortures. On les suspendit par les pieds et par les mains à un même arbre où, à force de poulies, on leur tira les membres avec une violence telle qu'on croyait à tout moment que les nerfs allaient se rompre. « Dieu est avec nous, disaient les frères jumeaux, et, grâce à son secours, nous nous moquons de vos tourments. » Les juges, pleins de rage, menacèrent de les faire brûler vifs; Speusippe, Éleusippe et Méleusippe en furent ravis. Quand on les eut jetés dans un brasier ardent, les flammes ne consumèrent que leurs liens et s'arrondirent en voûte au-dessus de leurs têtes. Le feu éteint, les spectateurs s'approchèrent des martyrs, qui n'offraient aucune trace de brûlure. Ceux-ci déclarèrent joyeusement à la foule que Dieu leur avait laissé le choix de vivre ou de mourir, mais qu'ils préféraient sortir de ce misérable monde; aussitôt ils s'agenouillèrent pour prier et rendirent ensemble le dernier soupir, le 17 janvier 178.

L'héroïsme de ces jeunes confesseurs de la foi convertit Jovilla, noble dame lingonne, Néon et Tarbon, greffiers du tribunal, qui tous trois cueillirent avec Leonilla les palmes du martyre. On ensevelit leurs corps dans un bourg nommé Urbatus, à deux milles d'Andomatunum, à l'embranchement de deux grandes voies romaines; or, d'après les plus anciennes chartes de l'Église de Langres, d'après les titres mêmes de fondation de l'abbaye de Saint-Geomes, c'était le vieux nom du village actuel de Saint-Geomes, où reposent, dans une crypte d'un style grossier de la période romane primitive, les ossements des saints jumeaux. Non loin de cette crypte, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, sur la route romaine de Langres à Lyon, se trouve un renflement de terrain surmonté d'une croix; on le nomme le *Martyra*. C'est là, dit-on, qu'eut lieu l'héroïque mort des frères jumeaux : l'éloignement des habitations, la position du Martyra à l'embranchement de deux voies romaines, la proximité de l'endroit où l'on ensevelit les saints jumeaux, les ruines d'une antique chapelle bâtie en ce lieu rendent croyable cette tradition. D'ailleurs les découvertes archéologiques les plus avérées, non moins que les martyrologes, établissent la naissance, le supplice, la mort et la sépulture des frères jumeaux, non en Cappadoce, comme le prétendent des schismatiques grecs et des jansénistes français, mais au territoire des Lingons.

Le bienheureux Bénigne, que les membres de cette illustre famille gallo-romaine avaient reçu comme une manne céleste, dit la légende, et écouté comme un oracle, voyant la cité lingone assez bien munie de propagateurs de la foi en leur personne, se dirigea vers la confédération éduenne; il s'arrêta au *castrum* établi par César pour contenir les tribus turbulentes de cette région. Ce camp retranché se nommait alors Dibio ou mieux Divio, aujourd'hui Dijon, à cause d'un temple fameux qu'on y avait bâti en l'honneur de tous les dieux de l'empire. Il ne descendit pas jusqu'au territoire d'Augustodunum; il savait que ses dévoués coopérateurs, le prêtre Andoche et le diacre Thyrse, évangélisaient les environs de cette cité, qui, en face d'eux, dressait en pompeux étages ses théâtres, ses amphithéâtres, ses palais, ses temples, son capitole, son prétoire couronné par les forêts druidiques et le mont sacré de Jupiter. On croit que ceux-ci prêchèrent d'abord sur le territoire de Matisco, aujourd'hui le

Mâconnais; on ajoute que la principale église de Mâcon fut élevée par Thyrse, sous l'invocation de saint Barthélemy, le premier apôtre des Indes. Ils étendirent leurs courses évangéliques jusqu'auprès d'Alesia, capitale des Mandubiens. Ils furent reçus à Sedelocus, aujourd'hui Saulieu, par Félix, riche marchand converti, qui possédait de vastes domaines dans cette localité, où l'on a découvert un temple du Soleil. Un des officiers du gouverneur de la province étant venu loger dans la somptueuse habitation de Félix, y trouva Andoche et Thyrse qui y faisaient leurs instructions. Il alla les dénoncer à son maître, qui donna ordre de les arrêter. Félix, chrétien fervent qui distribuait aux pauvres les bénéfices de son négoce, voulut partager les dangers et le triomphe de ses hôtes. Ils furent tous trois conduits au prétoire. Le président leur demanda pourquoi ils décriaient le culte des dieux pour faire adorer un homme qui avait été crucifié pour ses crimes. Andoche répondit avec une sainte hardiesse; il montra l'impiété des païens, qui ravissaient les honneurs dus au vrai Dieu pour les prostituer à des idoles insensibles et inanimées. Il parla ensuite avec tant de conviction du mystère de l'Incarnation et de la divinité de Jésus-Christ que tous les assistants étaient dans l'admiration.

Le président, frémissant de rage, les fit jeter dans un horrible cachot à coups de pieds et à coups de poings. Le lendemain, les tourmenteurs les ramenèrent au prétoire. Le juge leur offrit de deux choses l'une : ou de renoncer à leur Crucifié pour adorer les dieux, ou d'éprouver la rigueur des plus cruelles tortures. Les généreux martyrs se moquèrent de ses menaces et prêchèrent Jésus-Christ avec encore plus de ferveur. Ils furent battus de verges, puis suspendus, toute une journée, par les mains à des ormes avec de grosses pierres aux pieds. Leurs corps restèrent intacts, comme s'ils n'avaient reçu aucune atteinte. « Reconnais, misérable, dirent-ils au président, reconnais que tes supplices sont pour nous des rafraîchissements; accablés de fouets, nous n'avons pas renié l'auteur de la lumière; pendus, nous n'avons pas cessé de confesser le Christ; nous voici debout et sans blessures, parce que notre Dieu, que tu nies, a promis de protéger toujours ses serviteurs. » A ces mots, on leur lia les mains et les pieds, et le juge donna ordre de les précipiter dans les flammes; le feu, malgré toute sa violence, ne les brûla point; il ne fit que rompre leurs liens. Libres et pleins de foi, ils chantaient au milieu du brasier. « Reconnais-nous, misérable, s'écrièrent-ils de nouveau devant le président; vois combien est grande la vertu du Christ; crois en lui, et tu ne redouteras pas l'inéluctable jour du châtiment; car autant l'homme est pécheur, autant la divine miséricorde est riche pour lui pardonner. » Aussitôt on les assomma tous les trois avec des barres de fer, le 24 septembre 180.

Leurs corps, enlevés par les soins du décurion Faustus, furent ensevelis, près de la place de leur martyre, dans une crypte où s'assemblèrent secrètement les premiers chrétiens de Saulieu. Ce sanctuaire souterrain, transformé plus tard en une grande abbaye, fut visité par sainte Clotilde, par saint Germain, par saint Colomban; il fut ruiné par les Sarrasins, dépouillé de ses biens par Charles Martel; mais, rétabli par Charlemagne, ce monastère l'honora comme son fondateur, et termina en sa mémoire le clocher de son église en forme de couronne impériale. Il ne reste plus qu'un débris du cloître. Dans l'église Saint-Andoche, consacrée en 1119 par le pape Calixte II, existent encore des cryptes où étaient les tombeaux des trois martyrs [1].

De la forteresse de Dijon, qu'il s'appliquait à changer, dit la légende, en une bergerie de Jésus-Christ, le bienheureux Bénigne considérait avec une sainte fierté la

[1] *Les Petits Bollandistes, ou Vies des saints,* par l'abbé Guérin, tome IX.

grandeur, l'élévation des sentiments, l'héroïsme de ses disciples; comme eux, il s'efforçait d'arracher les populations éduennes aux hontes et aux ténèbres de l'idolâtrie pour les appeler à la pureté de la morale évangélique, aux clartés de la lumière répandue sur le monde par le divin soleil de justice. La noble Pascasia, sa fille spirituelle et sa vertueuse coopératrice, le secondait puissamment dans son œuvre apostolique; elle usait de toute l'influence que lui donnait sa position sociale pour extirper du cœur des néophytes les derniers vestiges de l'erreur païenne; l'exemple de ses vertus était d'ailleurs la plus efficace des prédications. C'était surtout par son invincible douceur, par sa piété pour tous les genres d'infortunes, par son inépuisable miséricorde, qu'elle gagnait les âmes à l'Époux immortel; elle-même avait juré de n'appartenir qu'à lui; elle garda ce serment au prix de sa vie; elle mourut vierge et martyre, le 9 janvier 178. Une église fut consacrée sous son invocation à Dijon, non loin du tombeau de saint Bénigne.

Vers la même époque, Marc-Aurèle avait quitté Rome à plusieurs reprises pour réprimer les perpétuels soulèvements des Quades, des Marcomans, des Cauques, des Cattes et de beaucoup d'autres hordes barbares; de graves historiens attestent que ces incursions et ces révoltes avaient pour théâtre le pays des Séquanes et celui des Helvètes. Si donc Marc-Aurèle a parcouru ces deux territoires, il a dû traverser la Bourgogne et visiter les villes les plus importantes de cette province, telles que Besançon, Langres, Dijon, Sens, Autun. Bien plus, Jules Capitolin, tout à fait explicite, signale la Séquanaise comme le foyer principal des troubles. La science archéologique achève de démontrer péremptoirement l'authenticité du voyage de Marc-Aurèle dans les Gaules. Sans parler de Genève, qui le reconnaît pour son restaurateur, ni de la Suisse, où abondent des inscriptions qui rappellent son nom, une tradition rapporte au passage de Marc-Aurèle par Besançon le beau canal d'Arcier; elle est d'autant plus fondée, qu'au point extrême où il aboutit du côté des Arènes, après avoir, par ses mille conduits souterrains, traversé toute la ville, on a trouvé une colonne où étaient gravés le nom de ce prince et celui de son collègue Verus, avec l'hommage du peuple bisontin. Un autre monument de Besançon, l'arc de triomphe de Porte-Noire, répond parfaitement aux vices et aux beautés de l'architecture du temps de Marc-Aurèle. De semblables monuments se rencontrent à Langres; c'est à Marc-Aurèle qu'on attribue l'arc de triomphe de la porte du Marché; la preuve de cette attribution résulte de la découverte d'une médaille de ce prince déposée dans les fondations.

Dijon a aussi reçu la visite de Marc-Aurèle, lors de son passage pacificateur à travers les régions orientales de la Gaule. S'il y avait sur l'emplacement actuel de cette ville des maisons, des palais, des temples, il devait y avoir des murs, une enceinte quelconque; cela est évident, surtout à une époque où les invasions barbares et les révolutions civiles commençaient à être plus fréquentes. Ces murailles n'étaient pas anciennes sous le règne de Marc-Aurèle, disent les actes de saint Bénigne; ce qui concorde bien avec le peu d'antiquité qu'on reconnaît en général à la cité dijonnaise. Marc-Aurèle se rendant à Langres et à Besançon pour y examiner des murailles bien autrement fortifiées que celles de Dijon, s'arrêta pour voir si cette récente bourgade était bien placée pour la défense; si ses murs nouveaux, dont on lui parlait avec avantage, avaient quelque valeur; s'il serait possible, en temps de guerre, d'en tirer parti. Sur ces entrefaites, on l'informa des miracles qu'opérait Bénigne, et du grand nombre de personnes qu'il détournait du culte des dieux. L'empereur, irrité, commanda au comte Terentius de le citer à son tribunal. Bénigne, pris au village de Spaniacus, aujourd'hui Épagny, fut chargé de chaînes et traîné devant ce tyran.

Le nom de comte, *comes*, que la légende donne à Terentius, ne saurait embarrasser; au contraire, il sert à prouver la haute antiquité des actes primitifs de saint Bénigne; si les soi-disant critiques qui s'efforcent d'établir qu'au IIe siècle il ne pouvait y avoir des comtes de Dijon avaient connu le texte des actes primitifs, ils auraient vu qu'on n'y donne pas à Terentius le nom de comte de Dijon, mais qu'on l'appelle simplement le comte Terentius. Or ce simple nom de comte, ajouté d'une manière honorifique à un nom propre, se trouve fréquemment au Ier siècle. Il y en a des exemples dans Suétone, dans Lampride, dans Jules Capitolin, dans Spartien, et même dans les inscriptions lapidaires des deux premiers siècles. Il y a là un indice que les actes primitifs ont été écrits à cette époque; plus tard, en effet, les Gaules étant divisées en comtés particuliers, on n'aurait plus dit *Terentius comes*, mais *comes Divionensis*, ou, comme le paraphraste de la pièce originale, *comes illius loci*.

Le signalement de saint Bénigne, donné par Terentius à Marc-Aurèle, sent si bien l'antique, qu'il suffirait à lui seul pour démontrer l'authenticité des actes primitifs; ce trait surtout, que Bénigne avait les cheveux courts, ou plutôt la tête rase, *caput habere tonsum*, appartient aux premiers siècles. Alors on ne portait pas encore de couronné cléricale, ce qui eût été imprudent au milieu des persécutions; mais on portait déjà les cheveux courts, et pour ainsi dire rasés : ce qui n'offrait aucun inconvénient, puisque les esclaves, les pauvres, les prêtres d'Isis et de Sérapis, les initiés d'une multitude de mystères, avaient également la tête rase. Du reste, il y avait une raison spéciale pour que Bénigne adoptât cet usage; il avait reçu sa mission du pape saint Anicet; or il existe dans le pontifical attribué au pape Damase un décret par lequel le pape saint Anicet impose aux clercs l'obligation de couper leurs cheveux.

Bénigne avait établi dans l'habitation du fervent et charitable Félix le lieu de la prière commune, l'oratoire qui abritait l'autel et les saints mystères. En ces temps périlleux, la prudence conseillée par l'Évangile devait parler plus haut que l'ardeur du zèle ou les entraînements de la charité. Tant que durèrent les persécutions, les chrétiens furent obligés de tenir dans l'ombre une partie de leur doctrine et de leur culte. Une pierre tumulaire découverte en 1839 à Autun fournit non-seulement un exemple de cette discipline du secret, mais encore une preuve de l'existence d'une communauté chrétienne chez les Édues au temps de Marc-Aurèle; car on attribue ce monument au règne de ce philosophe à manteau impérial.

« La race sacrée du céleste poisson, dit l'inscription conservée en distiques grecs, fit connaître parmi les mortels la source immortelle d'une eau vive. Rafraîchis ton âme, ô ami, dans les eaux éternelles d'une inépuisable sagesse; prends l'aliment, doux comme le miel, du Sauveur des saints; mange et bois, portant le poisson dans tes deux mains, etc. » Ceux qui n'étaient pas initiés devaient trouver ces mots inintelligibles; mais les néophytes qui avaient passé par les épreuves du catéchuménat savaient de quoi il s'agissait sous la figure du poisson; ils n'ignoraient pas que le poisson était un symbole du Christ, parce que les lettres du mot *poisson* en grec formaient les initiales des mots *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur;* quand les fidèles de la confédération éduenne lisaient cette inscription, ils comprenaient que la race sacrée du Poisson céleste représentait les missionnaires chrétiens de la Gaule, et que l'aliment plus doux que le miel, porté des deux mains, n'était autre que le pain eucharistique.

Malgré ces précautions, Bénigne, comme bien d'autres, n'avait pu se dérober aux regards scrutateurs des agents de la police consulaire. Terentius employa tour à tour les remontrances, les promesses, les menaces, les flatteries, pour le contraindre à

renier Jésus-Christ; l'intrépide vieillard lui répondit que rien ne serait jamais capable d'arracher de son cœur l'amour qu'il devait à un si bon maître. Il déclara qu'il le reconnaissait pour le Verbe du Père éternel, la lumière du monde, l'auteur et le consommateur de la foi, le juge souverain, au tribunal duquel, tout puissant et présomptueux qu'il était, il comparaîtrait pour y recevoir le châtiment de ses crimes. Une parole si hardie aigrit tellement le juge, qu'il ne songea plus qu'à inventer de nouveaux supplices pour tourmenter Bénigne; il fut étendu sur le chevalet avec des poulies, et déchiré à coups de nerfs de bœuf. On lui enfonça des alènes sous les ongles; ensuite on lui scella les pieds dans une pierre creuse avec du plomb fondu; puis on l'enferma, sans lui donner de nourriture, durant six jours, avec des chiens furieux et affamés. Au bout de ce temps, on le trouva plein de vigueur et de santé. Dieu l'avait soutenu par ses anges. On lui rompit le cou avec une barre de fer; enfin on l'acheva à coups de lance dans la prison même. Son âme s'éleva dans le ciel sous la forme d'une colombe plus blanche que la neige, le 1[er] novembre 178, et son corps exhala une odeur agréable si pénétrante que tout le cachot en fut parfumé. La pieuse Leonilla vint de Langres pour lui rendre les devoirs de la sépulture; afin de le soustraire aux regards des idolâtres, elle le déposa dans un grand sarcophage de forme païenne, semblable aux tombes gallo-romaines; pour compléter l'illusion, elle n'y fit graver aucune inscription ni aucun symbole; enfin, à la différence des païens, qui plaçaient leurs tombeaux en plein air, elle l'enfouit sous terre, à peu de distance de l'endroit où l'apôtre avait glorieusement triomphé de la mort. Il ne reste plus qu'une pierre de ce monument, découverte sous les décombres et reconnue très-solennellement le 30 novembre 1858.

Les mêmes arguments qui prouvent que saint Bénigne n'est pas mort sous Aurélien, mais sous Marc-Aurèle, s'appliquent à la date du martyre de sainte Colombe. Cette vierge, née en Espagne, d'une famille royale païenne, ne balança pas à quitter dès l'âge de seize ans la maison paternelle pour venir dans les Gaules avec Béate, sa parente, Sanctien, Augustin et plusieurs autres, afin d'y embrasser le christianisme. Si, partant des Pyrénées pour se rendre chez les Sénons, par Vienne en Dauphiné, on suit les voies romaines, telles qu'elles sont tracées sur la carte de Peutinger, on y rencontre de nombreuses localités du nom de Sainte-Colombe, que cette vierge illustre a dû traverser et où sa mémoire demeure en grande vénération. Elle prolongea son séjour au sein de la chrétienté viennoise plus qu'ailleurs; elle y fut purifiée dans les eaux salutaires du baptême. Là on voit encore, comme preuve matérielle de ce fait, dans l'église de l'insigne monastère des bénédictins, consacrée à Dieu en l'honneur de sainte Colombe, une chapelle construite sur le lieu où elle reçut le sacrement de la régénération spirituelle; on y lit cette inscription : *Baptisterium sanctœ Columbœ.*

Après Crescent, envoyé par saint Paul, l'Église de Vienne vénérait, dans leur ordre de succession, les évêques Zacharie, Martin, Verus, Justus, qui donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. Cette série de quatre pontifes martyrs démontre combien furent tourmentés les commencements de cette chrétienté. Comme bien d'autres, elle n'avait pu se produire au grand jour sans froisser des passions et des intérêts de tout genre. De sourds murmures se faisaient d'abord entendre; aux murmures succédaient les menaces; c'étaient les préludes de l'orage; dans le dessein des principaux meneurs, ces manifestations, plus bruyantes qu'offensives, avaient pour but de monter les têtes, d'irriter les masses, de les préparer à des excès inouïs. Après avoir fermenté dans les conciliabules, s'être répandu en furieuses déclamations au forum et sous les portiques des édifices publics, le fanatisme populaire éclatait contre es chrétiens.

Les circonstances critiques où se trouvait l'Église de Vienne furent-elles le motif pour lequel Colombe et ses compatriotes abandonnèrent le lieu de leur naissance spirituelle, ou bien, suivant une légende, la nouvelle que la religion chrétienne florissait dans la capitale des Sénons, Agendicum, aujourd'hui Sens, plus qu'en aucune cité des Gaules, aurait-elle attiré la pieuse colonie espagnole au confluent de l'Yonne et de la Vanne? Aucun document ne tranche cette question. Quoi qu'il en soit, sous le règne de Marc-Aurèle, ces étrangers s'étaient acquis dans leur nouvelle patrie une grande considération parmi les fidèles. Là ils se livraient tout entiers aux veilles, aux prières, aux jeûnes et à la visite des tombeaux où reposaient les reliques de saint Savinien et de ses disciples. Mais un si grand nombre d'étrangers, menant un tel genre de vie, ne manqua pas d'exciter la susceptibilité des païens. Aussi, à peine Marc-Aurèle fut-il dans la cité Sénonaise, qu'on lui dénonça ces nouveaux adorateurs du Christ. Colombe, Béate, Sanctien, et les autres, au nombre de vingt environ, comparurent devant l'empereur. Celui-ci donna ordre de leur faire subir les plus affreux supplices jusqu'à la mort. Colombe, cependant, fut exceptée; suivant quelques traditions elle était fille d'un prince de Saragosse. Le tyran connaissait la noblesse de son origine; il avait remarqué sa rare beauté, son air de grandeur; il espérait que la vue des tortures, où les autres allaient expirer sous ses yeux, fléchirait sa constance dans la confession de Jésus-Christ [1].

Le martyre s'accomplit à un mille environ au nord-est de la ville de Sens, près du chemin qui conduit au village de Saligny. Pour en perpétuer la mémoire, on érigea en ce lieu une église en l'honneur de sainte Béate; autour se forma bientôt un village qu'on appela Sancy, du nom de saint Sanctien; mais il fut détruit au milieu des guerres qui au IXe siècle désolèrent ces contrées. L'église, épargnée par les bandes ravageuses, porta le titre de prieuré de Saint-Sanctien et de Sainte-Béate, avant le XIIIe siècle, époque où elle fut incendiée, et son prieuré complétement ruiné. Une chapelle y fut bientôt reconstruite; de pieux ermites continuèrent la tradition du culte de sainte Béate, de saint Sanctien et de leurs compagnons; tous les ans, une foule innombrable de pèlerins y venaient prier au jour de la fête de ces martyrs sénonais. En 1793, on la vendit comme les autres biens ecclésiastiques; mais un prêtre dont le nom est encore en vénération dans les pays d'alentour, Varin de la Mare, en fit l'acquisition; il l'embellit avec ses modiques ressources, et bâtit après une modeste habitation; là il demeura jusqu'à sa mort, joignant à la vie solitaire l'exercice de la plus tendre charité. De tous côtés on affluait vers sa cellule pour y recevoir les enseignements et les consolations de la foi avec la grâce des sacrements. On conçoit tous les services que son zèle a pu rendre dans un temps où les prêtres étaient devenus si rares! Mais il n'est plus, ce vénérable gardien de la terre des martyrs.

La courageuse colombe avait été témoin de la mort cruelle infligée à ces innocentes victimes. Marc-Aurèle, afin de lui laisser le temps de réfléchir sur ce qu'elle avait vu, la fit jeter en prison. Une tradition constante place au milieu de la ville ce cachot souterrain; la piété des fidèles l'abrita sous une des premières églises construites en l'honneur de la sainte captive, celle de Sainte-Colombe-la-Petite. Avant la révolution de 1793, on descendait dans cette crypte, située au fond du bas côté droit de cette église, par un escalier de dix-neuf degrés; là s'élevait un autel sur lequel on célébrait le sacrifice de la messe; tout auprès coulait une fontaine en grande vénération parmi les fidèles. Colombe comparut de nouveau sans fiel et avec une noble simplicité devant le tribunal de l'empereur. Celui-ci eut recours aux promesses les plus flat-

[1] *Histoire de l'abbaye royale de Sainte-Colombe-lez-Sens*, par l'abbé Brullée. 1852.

teuses; il fit briller à ses yeux tous les avantages d'une illustre alliance; il l'assura qu'à cause de la noblesse de son origine et des charmes de sa beauté chacun, dans son palais, s'empresserait de solliciter sa main. « Liée à un époux éternel, répliqua l'admirable vierge; comment pourrai-je subir les lois d'un homme mortel? » Marc-Aurèle entra en fureur; il ordonna de la conduire, chargée de chaînes, à l'amphithéâtre; ce monument, de forme elliptique, était situé dans la partie du faubourg Saint-Savinien que les habitants de ce quartier appellent encore indifféremment Clos-des-Arènes ou Champ-des-Chrétiens.

Dans le cachot de l'amphithéâtre, un jeune homme de mœurs infâmes, introduit par les ordres de Marc-Aurèle, allait attaquer la virginale prisonnière, lorsqu'une ourse envoyée par la Providence au secours de Colombe renversa l'audacieux corrupteur, et, le tenant sous ses griffes, regardait la sainte, en frémissant, pour savoir d'elle ce qu'il fallait faire. Colombe, voyant son agresseur pénétré de frayeur et de componction, commanda à l'animal, au nom du Christ, de n'exercer aucune vengeance et de lâcher sa proie. Le jeune homme, transporté de joie de se voir ainsi sauvé, s'en alla par toute la ville, criant qu'il n'y avait pas d'autre Dieu de l'univers que le Dieu de la vierge de Colombe. Marc-Aurèle, emporté par la colère, ordonna aux soldats d'entasser du bois autour de la prison et d'y mettre le feu, afin de faire périr d'un seul coup Colombe et l'ourse qui avait protégé sa chasteté. L'animal, à l'approche des flammes, poussa instinctivement des rugissements épouvantables. Colombe, touchée de pitié pour lui, le rassura contre les atteintes du feu; il vint à plusieurs reprises lui lécher les pieds; puis, s'échappant par une ouverture, il regagna son gîte à travers mille dangers, au moment où des nuées, amoncelées au-dessus de l'amphithéâtre, versèrent des torrents d'eau et éteignirent l'incendie qui enveloppait la martyre sans la toucher.

L'empereur, au lieu de reconnaître dans ce prodige l'œuvre d'une providence divine, persévéra dans l'endurcissement de son cœur; ses satellites frappèrent Colombe avec des verges, la déchirèrent avec des peignes de fer, et la conduisirent à la première borne milliaire, hors de la ville, pour lui trancher la tête, le 31 décembre 178. Le lieu sanctifié par ce sang virginal se nomme Fontaine d'Azon, et se trouve entre les villages de Saint-Clément et de Saint-Denis, non loin de la voie romaine que l'on appelle encore dans les pays qu'elle traverse, de Sens à Meaux, voie ferrée ou voie Appienne. En ce temps-là vivait dans un château agréablement situé au milieu d'une belle plaine, sur la rive droite de l'Yonne, à un mille au nord d'Agendicum, un prince de la région sénonaise : il avait nom Aubertus; il était aveugle. A la nouvelle des merveilles qui s'opéraient autour des reliques de sainte Colombe, il se fit conduire à la fontaine sacrée; là il vénéra profondément le corps de la vierge martyre, d'où s'exhalait la plus suave odeur; puis, prenant du sang, il en oignit avec foi ses yeux éteints, qui recouvrèrent à l'instant la vue. En reconnaissance, il ensevelit ce corps pudique, comme un précieux trésor, dans son propre palais; sur la tombe on construisit à ses frais une église; il donna pour son entretien une vaste prairie, signalée dans les pièces les plus anciennes sous le nom de Pré-Aubert; elle touche presque à la fontaine d'Azon.

Plusieurs documents font martyriser saint Bénigne et sainte Colombe avec leurs compagnons sous un empereur du nom d'Aurélien, sans préciser quel est cet empereur. Est-ce le successeur de Claude, le vainqueur de Tetricus, l'Aurélien de 270? Ils ne donnent aucun détail. Or quiconque a étudié les actes des saints sait qu'autrefois, dans les manuscrits du moyen âge, ce nom n'était pas réservé comme aujourd'hui à l'Aurélien de 270, restaurateur des Gaules. Soit ignorance des premiers hagiographes, soit inadvertance des copistes, soit pour d'autres raisons inconnues,

les Passions appliquent ce nom à différents empereurs. Ainsi, dans les actes de sainte Colombe, l'empereur Aurélien promet à la noble vierge, si elle renie Jésus-Christ, de lui donner son fils en mariage; or il est certain que l'Aurélien de 270 n'eut jamais de fils. On pourrait citer plus de cent erreurs pareilles. Donc, de ce que les actes disent : *imperator Aurelianus,* on n'a pas le droit de conclure qu'il s'agit de l'Aurélien de 270. Effectivement, dès que les actes entrent dans quelques détails sur cet empereur, il devient manifeste que personne, à aucune époque, n'a jamais pensé à l'Aurélien, vainqueur de Tetricus. Il y a eu confusion entre les noms d'Aurélien et d'Aurèle. « Il est certain, dit le savant et judicieux dom Ruinart, que, dans les manuscrits, *Aurelius* et *Aurelianus, Fabius* et *Fabianus, Valerius* et *Valerianus,* et d'autres noms semblables, se prennent souvent l'un pour l'autre. » Les Bollandistes, les auteurs du *Gallia christiana* formulent les mêmes aveux.

De plus, tout ce qui est dit, dans les actes de saint Patrocle, de saint Savinien, de sainte Jule, de saint Vénérand, martyrs de Troyes, sur les procédures de l'empereur qui prononça contre eux la sentence capitale, est également en pleine harmonie avec le caractère, les idées, les mœurs, les voyages de Marc-Aurèle.

De la cité sénonaise, où la foi venait d'être scellée par le sang virginal de Colombe et de ses compagnons, Marc-Aurèle gagna Augustobona, capitale des Tricasses. Les païens avaient dressé des autels, hors de la ville, sur un monticule, espèce d'Olympe qu'on appelait le *Mont des Idoles.* Patrocle, jeune homme de très-noble extraction, demeurait au flanc de cette colline, dans un lieu que l'on a appelé Foicy, sur les bords de la Seine. C'était un riche et vaste domaine patrimonial. Des champs plantureux, de fraîches prairies, des bois touffus, en faisaient un site d'un charme qui saisissait l'âme religieuse et l'invitait à la méditation. Nul bruit du monde n'arrivait dans cette habitation enveloppée d'ombrages et de solitude, si ce n'est le chant profane des païens du voisinage. Les abords en étaient difficiles et périlleux, surtout en hiver et en automne; l'amitié chrétienne, seule, soutenait le courage des pèlerins qui visitaient le noble et pieux Tricasse. C'était un homme d'une éminente vertu : il était en prière jour et nuit, fléchissait les genoux à toutes les heures; il ne prenait sa réfection quotidienne qu'à la douzième heure du jour; il distribuait ses revenus aux veuves et aux orphelins; il se regardait envers les indigents comme le dispensateur de la Providence; il avait le talent de la parole, et ne s'en servait que pour prêcher l'Évangile ou pour défendre les opprimés; à une taille avantageuse, à une figure agréable, il joignait une humeur douce et une affabilité peu commune. Tous ces dons de la nature, que rehaussait la sainteté de sa vie, lui avaient attiré l'estime et la vénération de tout le pays.

Marc-Aurèle, informé des réunions que Patrocle tenait dans sa villa, le cita à son tribunal : « Je te livrerai aux flammes, lui dit-il, si tu ne sacrifies aux dieux. — Je m'immole moi-même, s'écria Patrocle, comme une victime vivante, à Dieu qui daigne m'appeler à souffrir pour la gloire de son nom. — Mettez-lui des entraves aux pieds, reprit Marc-Aurèle, et des chaînes embrasées aux mains; frappez-le sur le dos avec des bâtons, et enfermez-le dans une prison. » Eligius, l'un des bourreaux, exécuta les ordres du maître. Le surlendemain, Patrocle subit un second interrogatoire. « Tu peux torturer mon corps, dit-il au juge; quant à mon âme, Dieu seul, qui l'a placée dans mon corps, a puissance sur elle. — Apollon, Jupiter, Diane, n'ont-ils pas ce pouvoir, répliqua le juge irrité. — Que sont-ils ces dieux? répondit Patrocle. Apollon n'a-t-il pas été chassé du ciel, et réduit, pendant son exil, à paître les troupeaux du roi Admète? Jupiter, homme dépravé, inventeur de tous les maux, n'est-il pas mort d'un catarrhe ou d'un flux de ventre? Diane, que tu dis être la mère des dieux, n'est-elle pas le démon du midi? — Saisissez ce détestable insul-

teur des dieux, dit Marc-Aurèle avec dépit, conduisez-le dans un endroit marécageux; et là décapitez-le, afin que son cadavre, enfoui sans honneur, ne repose pas en terre. — Arrachez-moi de cette boue, murmura Patrocle en tournant ses regards vers le ciel, et délivrez-moi de ceux qui me persécutent. » Aussitôt les yeux de ses bourreaux s'obscurcirent; Patrocle s'échappa de leurs mains, traversa miraculeusement la Seine et se prosterna en prière. Les bourreaux, courroucés, lui tranchèrent la tête. Deux vieillards, témoins de ce spectacle, enlevèrent le corps avec tremblement; ils le cachèrent jusqu'à l'heure nocturne où le prêtre Eusebius et le diacre Liberius l'inhumèrent sous un petit oratoire qu'ils construisirent pour abriter ses ossements sacrés.

Dès le temps de Grégoire de Tours, le clerc attaché à ce petit oratoire copia, pendant une nuit, les Actes de saint Patrocle, qui lui avaient été prêtés par un étranger de passage à Troyes. Le lendemain matin, il n'eut rien de plus pressé que d'aller montrer à son évêque la copie de cette légende, dans l'espoir que son travail lui vaudrait la grâce du sacerdoce. Le prélat, le soupçonnant d'avoir fabriqué lui-même cette pièce pour servir son ambition, le gourmanda sévèrement; mais, en 539, lors de l'expédition de Théodebert, roi des Francs, en Italie, on rapporta de Rome les Actes de saint Patrocle, tels que le desservant de l'oratoire les avait transcrits. L'évêque, très-confus, reconnut la vérité des faits consignés par l'humble copiste; dès lors éclata la dévotion du pasteur et du troupeau envers l'illustre martyr. On voit quelle était la prudente réserve du peuple, même du peuple de la campagne, et du clergé, qui n'honoraient pas à la légère un saint, à moins de retrouver sa vie revêtue d'une authenticité incontestable. « Afin que la puissance du martyr ne restât pas cachée, dit Grégoire de Tours, l'armée franque alla en Italie et en rapporta la Passion de Patrocle. » Il y a une grande profondeur dans cette réflexion du père de notre histoire nationale. Le rôle de la France catholique y est tracé en quelques mots; les guerres de cette nation, animées d'un esprit de conquête qui a pour but la propagation de la foi, sont de véritables croisades; et son drapeau, c'est la croix [1].

Parmi les voyageurs que Patrocle accueillait dans son domaine de Foicy, on distinguait Savinien, originaire de l'île de Samos. Il était profondément versé dans la littérature et la philosophie. Savin, son père, l'avait envoyé se perfectionner dans les célèbres écoles de la Gaule. L'étudiant grec apprit si bien à raisonner, qu'il s'éleva rapidement de la connaissance des créatures visibles à celle d'un seul Dieu, éternel, invisible. Patrocle acheva de l'instruire, en l'initiant aux mystères de la foi, et lui conféra le baptême. Le néophyte se mit à prêcher l'Évangile avec tant de zèle et d'éloquence que plusieurs familles païennes embrassèrent le christianisme. Le bruit de ces conversions retentissait dans Augustobona lors du passage de Marc-Aurèle dans cette cité. Aussitôt le président Crispinus, par ordre de l'empereur, arrêta Savinien; il l'engagea d'abord à sacrifier aux dieux; comme ses promesses séduisantes ne produisaient aucun résultat, il envoya Savinien en prison. L'efficacité des prières de ce saint homme et l'onction pénétrante de ses paroles convertirent les quarante-huit soldats qui faisaient la garde autour de lui. Marc-Aurèle, courroucé, ordonna de les décapiter en présence de Savinien, afin de l'intimider; mais, le voyant toujours inébranlable, il enjoignit aux bourreaux de lui lier les mains et les pieds, de le battre avec des verges de fer et de lui mettre sur la tête un casque rougi au feu. Tant de cruauté attendrit cependant trois bourreaux; ils osèrent remontrer à l'empereur l'énorme responsabilité qu'il assumait sur lui en traitant de la sorte un homme si vénérable; ils méritèrent sur-le-champ d'être mis à mort pour le nom de

[1] Grégoire de Tours, *Liber primus Miraculorum*. — *Historia Francorum*, lib. III.

Jésus-Christ. De son côté, l'intrépide Savinien n'hésita pas à reprocher au tyran l'impuissance de ses tortures. « Plus la terre est déchirée par le soc de la charrue, dit-il, plus elle devient fertile; le laboureur infatigable, sillonne mon corps de profondes blessures, afin que je produise d'abondants fruits de patience, et que j'obtienne la couronne du martyre. »

Ce langage héroïque ne fit qu'aigrir la fureur impériale; on étendit Savinien sur un lit de fer, sous lequel on alluma un grand brasier; on y jeta une quantité considérable d'huile pour en activer les flammes; par un effet de la toute-puissance divine, le lit de fer se fondit comme la cire et le confesseur de la foi n'éprouva aucun mal. Alors on attacha Savinien à un poteau pour l'exposer aux traits d'une soldatesque armée de flèches; celles-ci ne respectèrent pas moins l'homme de Dieu que les flammes du brasier; une, au contraire, alla blesser l'œil gauche de Marc-Aurèle. On plongea l'indomptable martyr au fond d'un obscur cachot. Dieu, qui avait préservé du feu et des flèches son fidèle serviteur, le délivra de ses chaînes. La prison s'ouvrit miraculeusement, et Savinien passa libre au milieu de ses gardes aveuglés, traversa la Seine et arriva au village de Rilly, où ses persécuteurs l'atteignirent et lui tranchèrent la tête. Quelques soldats convertis trempèrent un linge blanc dans le sang du martyr et le présentèrent à Marc-Aurèle, qui, l'appliquant sur son œil malade, recouvra la vue.

Le lieu de la sépulture de Savinien resta inconnu pendant quelques années, à cause de la violence de la persécution. Enfin Syria, simple paysanne d'*Arciaca*, aujourd'hui Arcis-sur-Aube, veuve et aveugle, entendant parler des nombreux miracles qui s'opéraient par la protection du martyr, se fit conduire à Rilly et implora saint Savinien; elle n'avait pas achevé sa prière, que déjà elle était guérie de sa cécité. On fouilla la terre où la pieuse veuve s'était agenouillée, et l'on trouva le corps de Savinien, exempt de toute corruption et exhalant une suave odeur. Syria bâtit une chapelle en ce lieu, où, gardienne fidèle des ossements de son céleste intercesseur, elle passa le reste de ses jours; c'est de cette sainte Arcisienne que le village de Rilly prit le nom de Sainte-Syre.

Une des plus belles conquêtes de Savinien dans la cité des Tricasses fut le noble Vénérand, fils de Fabianus; il s'était appliqué de bonne heure aux études libérales. Un jour il lisait, par hasard, la Bible; la beauté des saintes Écritures étonna son esprit, toucha son cœur; il reconnut qu'elles renfermaient des maximes bien supérieures à la philosophie de Socrate et de Platon. Comme il cherchait la vérité de bonne foi, il supplia Savinien, l'apôtre des Tricasses, de le catéchiser. Dès qu'il eut reçu le baptême, il parcourut en missionnaire les quartiers populeux pour y prêcher un seul Dieu en trois personnes, et Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme pour le salut du monde. La légende rapporte qu'une fois, voulant prouver à son auditoire la divinité de l'Évangile, il planta en terre un bâton sec, qui, nouvelle verge d'Aaron, poussa instantanément des branches verdoyantes, et s'épanouit en feuilles et en fleurs. Les témoins de ce prodige se convertirent en grand nombre. Mais les satellites de Marc-Aurèle se saisirent de Vénérand, l'abreuvèrent d'outrages, l'attachèrent avec de lourdes chaînes sur un banc de fer rougi au feu, et, comme sa patience lassait leur cruauté, ils lui tranchèrent la tête, au bord de la Seine, le 14 novembre 178.

On a vu que, sous Marc-Aurèle, les hordes germaniques faisaient des incursions fréquentes dans l'est des Gaules, tantôt pour piller, tantôt pour conquérir. Un chef nommé Claudius avait envahi le territoire des Tricasses et en avait emmené plusieurs prisonniers, entre autres Julia, jeune fille d'une beauté remarquable et d'une angélique modestie. De retour dans son palais, Claudius résolut d'épouser Julia.

« Mon époux et mon maître, répondit celle-ci, c'est Jésus-Christ, qui règne au plus haut des cieux; sa noblesse et sa puissance surpassent celles des plus grands monarques. » Par crainte ou par respect, le chef barbare n'insista point; il eut même pour sa captive les attentions les plus délicates; il la logea dans son palais avec plusieurs jeunes filles de haute naissance; il aimait à converser avec elle; et, bien qu'il ne partageât pas encore ses croyances religieuses, il ne laissait pas que de se recommander à ses prières; il finit par reconnaître qu'il devait à l'intercession de la vierge troyenne plus qu'à la vaillance de ses troupes les victoires qu'il remportait sur de redoutables ennemis. Dès lors il conçut pour Julia, qui l'avait converti, une grande vénération; il la considérait, non plus comme son esclave, mais comme sa protectrice [1]. La vertueuse fille eut une vision : le Seigneur Jésus lui apparut pour lui dire de retourner à Troyes, sa ville natale, où elle recevrait la couronne du martyre. Julia alla trouver Claudius et lui communiqua l'ordre qu'elle venait de recevoir du Ciel.

La persécution de Marc-Aurèle sévissait avec une extrême violence dans le pays des Tricasses. Julia se mit à visiter les fidèles emprisonnés pour la foi; elle leur portait, avec des paroles d'encouragement, toutes sortes de secours. Les séides de l'empereur s'emparèrent d'elle et l'amenèrent au président Elidius. « Tu adores le Christ, que tu dis être ton époux? lui demanda-t-il. — Oui, répondit Julia, je confesse que le Christ est mon Seigneur et mon Dieu; je n'adore pas, comme vous, des démons impurs. — Allez, dit le président aux licteurs, étendez-la sur un chevalet, mettez sur son dos des charbons ardents; assommez-la à coups de nerfs de bœuf. » Comme l'héroïque vierge demeurait inébranlable, les bourreaux lui tranchèrent la tête, ainsi qu'à ses compagnons Claudius, son ancien maître, Ternus, Antonius, Herenus, Theodorus, Dionysius, Apollonius, Pionicus, Papyras, Saturius, Secundinus, et ses compagnes Justa, Joconda, Appamia, le 21 juillet 178.

D'après la critique moderne, il a paru plus conforme à la science historique de restituer à Marc-Aurèle tout ce que les actes de saint Patrocle, de saint Savinien, de sainte Jule, semblent attribuer à un Aurélien quelconque; quel est d'ailleurs, d'après ces actes, le caractère de l'empereur qui persécuta ces martyrs de Troyes? Un singulier mélange de superstition et de philosophie : d'une part, cet empereur se confond avec le vulgaire crédule par une confiance aveugle dans les devins et dans la vertu de leurs opérations théurgiques; d'autre part, les explications qu'il donne des miracles et des sacrifices des chrétiens annoncent un homme initié à tous les systèmes imaginés alors par les sophistes pour dissimuler le triomphe déjà évident de l'Évangile; or quel empereur posséda, autant que Marc-Aurèle, ce double caractère? La persécution qu'il autorisa de sa signature impériale par toute l'Église trouve également son type dans celle qui enleva les saints d'Autun, de Langres, de Dijon, de Sens et de Troyes : même folie, même déraison, même oubli de toutes les lois, même excès dans les supplices; il n'est pas un tourment, si horrible qu'il soit, dans le martyre de ces athlètes du Christ, qui ne rencontre des analogues sous le règne de Marc-Aurèle; il serait difficile d'en dire autant du règne d'Aurélien [2].

Il faut l'avouer, Marc-Aurèle ne manquait pas de certaines vertus relatives qu'il fit briller avant et après son élévation au trône des Césars; on ne saurait méconnaître non plus ses services, tant militaires que politiques. Mais les flots de sang qu'il laissa répandre ont imprimé à sa mémoire une tache qu'il est plus facile de dissimuler que de laver aux yeux de l'impartiale histoire. Il est certain que, sous

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Ch. Barthélemy. Années 1860, 1861. Versailles.
[2] *Étude historique et critique sur la mission de saint Bénigne*, etc., par l'abbé Bougaud.

son règne, l'Église fut agitée d'une affreuse tempête; il est certain qu'il lâcha la bride au fanatisme des masses païennes, aux passions jalouses et haineuses des colléges sacerdotaux; il est certain qu'il autorisa les persécutions locales par des rescrits adressés à des gouverneurs de province. Ce prince philosophe, qui avait avec le christianisme plus de points de contact qu'aucun de ses prédécesseurs, s'était prononcé trop formellement en faveur des cultes officiels; il s'était lancé trop avant dans les voies de l'orientalisme et de ses rites superstitieux; ces antécédents affaiblirent, puis étouffèrent les sentiments de gratitude que lui avait inspirés la légion Fulminante. En outre, pour admettre les disciples du Christ à la libre pratique de leur culte, il eût fallu tenir tête aux fureurs implacables des Juifs et des païens, aux haines intéressées des Fronton, des Crescent et autres. Marc-Aurèle n'était pas de taille à se mesurer avec ces difficultés; il n'avait ni l'esprit assez élevé, ni la conscience assez délicate, ni surtout la volonté assez fortement trempée; voilà pourquoi il fut persécuteur.

---

# CHAPITRE XII

## LA CONTROVERSE CATHOLIQUE DANS LES GAULES, OU VALEUR DOCTRINALE DES ŒUVRES DE SAINT IRÉNÉE

Irénée providentiellement choisi au IIe siècle pour lutter contre l'hérésie à mille faces qui menaçait l'Église au berceau. — Vigilance qu'il déploie sur le siége épiscopal de Lyon. — Les prêtres de Vienne et de Lyon se servent de la plume d'Irénée pour formuler leur jugement contre la doctrine de Montan. — Rôle que remplit Irénée dans la controverse des quartodécimans. — Son *Traité contre les hérésies*. — Le gnosticisme dans les Gaules. — Division de ce grand ouvrage, qui résume le mouvement doctrinal des deux premiers siècles. — Irénée détermine nettement l'idée de la science chrétienne par opposition à la gnose qu'il appelle pseudonyme. — Analyse du système de Valentin. — La théogonie, la cosmogonie et la christologie de ce sectaire ne constituent qu'un panthéisme idéaliste. — Dualisme de Saturnin et de Basilide, qui n'est lui-même qu'un panthéisme inconséquent. — Antinomisme radical de Marcion. — Les systèmes gnostiques avaient leurs racines dans la philosophie et la mythologie de l'ancien monde. — Vraie mystique et fausse mystique des nombres. — Fausse cabale. — Dogme de la création, seule solution raisonnable du problème de la coexistence de l'infini avec le fini. — Ordre admirable qui règne dans le plan divin de la création.

Le feu des persécutions de Marc-Aurèle sembla s'assoupir, sinon s'éteindre sous le règne de Commode, son fils et son successeur. Mais, comme la perpétuelle condition de la vérité dans le monde, c'est de ne pouvoir échapper à la violence qui essaie de la détruire que pour se retrouver en face de l'erreur qui cherche à l'altérer, de graves dissensions intestines affligèrent l'Église et menacèrent la foi. Déjà le christianisme devait prouver sa divinité, non plus seulement par sa patience devant les bourreaux, mais par l'exposé de ses dogmes devant l'opinion publique; il y eut des martyrs de l'apologétique, pour ainsi dire, comme il y eut des martyrs de l'amphithéâtre.

D'un côté, la controverse sur la célébration de la Pâque avait produit des germes de division qui pouvaient amener un schisme; de l'autre, les rêveries de Montan sé-

duisaient bon nombre d'esprit par les apparences spécieuses d'un rigorisme affecté. En outre, les systèmes gnostiques enlaçaient de toutes parts la simplicité de la foi dans la subtilité d'une fausse science. Ces dangers multiples, qui avaient pris naissance dans l'Asie Mineure, avaient gagné l'Italie et s'étaient communiqués jusque dans les Gaules. Pour les conjurer avec succès, il fallait un écrivain dont le vaste coup d'œil embrassât tout le mouvement doctrinal des deux premiers siècles; un historien versé dans la connaissance des hommes et des choses de son temps; un critique dont le regard pénétrant plongeât au milieu de cette fourmilière de sectes aussi différentes de formes que rapprochées par leur principe et leur but; un polémiste qui, s'attaquant avec vigueur aux hérésies dépouillées de leur voile, pût manier avec une égale dextérité les armes de la raison et celles de l'Écriture sainte et de la tradition. Irénée, merveilleusement doué de toutes ces qualités, fut, par excellence, le controversiste que suscita la Providence pour écraser sous une logique nerveuse l'hérésie à mille faces qui menaçait d'étouffer l'Église au berceau.

Nul autre défenseur du christianisme ne se présentait dans des conditions plus favorables : venu de l'Asie Mineure, son lieu de naissance, il y avait reçu, dans sa première jeunesse, les leçons de saint Polycarpe. « J'étais encore bien jeune, écrivait-il à Florin, formé lui aussi par l'évêque de Smyrne, mais disciple devenu infidèle à la doctrine du maître, j'étais encore bien jeune, lorsque je vous ai vu auprès de Polycarpe : vous vous efforciez à cette époque d'acquérir son estime, pendant que vous viviez avec éclat à la cour de l'empereur. Ce qui se passait alors, je l'ai plus présent à la mémoire que ce qui est arrivé récemment. Les choses apprises dans l'enfance croissent avec l'intelligence et s'attachent étroitement à elle; en sorte que je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu; je le vois encore entrer et sortir; sa démarche, son extérieur, son genre de vie se retracent toujours à ma mémoire. Il me semble encore entendre les discours qu'il adressait au peuple; comment il racontait ses entretiens avec Jean et plusieurs autres qui avaient vu le Seigneur; comment il rapportait ce qu'il leur avait ouï dire touchant Jésus-Christ, ses miracles et sa doctrine; toutes les choses que Polycarpe nous communiquait ainsi littéralement étaient conformes à la sainte Écriture, parce qu'il les tenait de ceux-là mêmes qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. J'écoutais attentivement toutes ces choses et je les gravais non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur; or je puis assurer devant Dieu que si cet homme apostolique avait entendu parler de quelque erreur semblables aux vôtres, il se serait à l'instant même bouché les oreilles; il aurait témoigné son indignation par ce mot qui lui était familier : « Mon Dieu ! à quels jours m'avez-vous réservé ! »

Élève de l'école de saint Polycarpe, Irénée avait eu également pour maître un autre disciple de l'Évangéliste, saint Papias, évêque d'Hiéropolis. Le commerce de ces hommes apostoliques lui avait permis de puiser aux sources les plus pures la doctrine qu'il était appelé à défendre contre les altérations des novateurs. En même temps son esprit actif s'était familiarisé avec les meilleurs écrivains de l'antiquité païenne, parmi lesquels Homère et Platon paraissent avoir été l'objet de sa prédilection; ainsi, muni de ce riche trésor de connaissances, tant profanes que sacrées, il était arrivé à Lugdunum, où Pothin l'ordonna prêtre et l'associa au gouvernement de son Église; il jouissait déjà d'une grande considération, lorsque la persécution lugduno-viennoise ensanglanta le confluent du Rhône et de la Saône; les martyrs l'envoyèrent à Rome pour soumettre au pape leur sentiment sur le montanisme et le choix qu'ils avaient fait d'un nouveau pasteur. « Nous avons chargé, écrivirent-ils au pape Éleuthère, notre frère et collègue Irénée de vous porter ces lettres; nous vous prions de l'accueillir avec bienveillance comme un grand zélateur de la loi du Christ.

Si nous pensions que le rang ajoutât au mérite de la justice, nous vous le recommanderions particulièrement comme prêtre de notre Église, car il est élevé à cette dignité. » Cette mission eut, entre autres résultats, celui de soustraire Irénée au glaive des persécuteurs et de conserver au bienheureux Pothin un successeur digne de lui.

Pour se faire une idée de la vigilance et de la sollicitude qu'Irénée déploya sur le siége de Lugdunum, il suffit de reproduire le tableau qu'il trace lui-même des sublimes fonctions d'un évêque. Après avoir prouvé que Jésus-Christ est dans les Écritures, comme un trésor caché, il ajoute que les évêques et les prêtres ont seuls la mission et le pouvoir de l'y découvrir : « C'est aux prêtres qui sont dans l'Église, continue le disciple de saint Polycarpe, qu'il faut prêter l'obéissance de la foi, à ceux que les apôtres ont établis leurs successeurs, et qui ont reçu, avec l'épiscopat, suivant la volonté du Père, le pouvoir d'enseigner la vérité avec certitude. Quant à ceux qui s'éloignent de cette succession souveraine, quel que soit le lieu où ils se réunissent, nous devons les tenir pour suspects, à l'égal des hérétiques ou des gens de mauvaise foi, comme des hommes que l'orgueil pousse au schisme et qui ne se complaisent qu'en eux-mêmes, ou enfin comme des hypocrites qui n'ont pour mobile de leur conduite que la vaine gloire ou un vil intérêt. Tous ceux-là ont quitté le chemin de la vérité [1]...

« Il ne faut s'attacher qu'à ceux qui conservent pure la doctrine des apôtres, et dont les discours ne tendent qu'à corriger les uns et affermir les autres dans la foi. L'évêque, appuyé sur le témoignage d'une bonne conscience, doit pouvoir parler comme Samuel, qui, après avoir gouverné Israël avec tant d'intégrité, rendait ainsi compte au peuple de son administration : « J'ai vécu au milieu de vous depuis mon enfance jusqu'à ce jour; devant Dieu et devant l'oint du Seigneur, dites-moi si j'ai pris l'âne ou le bœuf de quelqu'un, si j'ai opprimé qui que ce soit, si j'ai reçu des présents, et je restituerai tout aujourd'hui. » Le peuple répondit : « Non, jamais vous n'avez blessé ni opprimé personne, jamais vous n'avez rien reçu de qui que ce soit. » Alors Samuel ajouta : « Dieu et l'oint du Seigneur me sont témoins que vous ne trouvez en moi aucune injustice... » Ou comme l'apôtre saint Paul disait aux Corinthiens : « Nous n'avons pas, comme beaucoup d'autres, altéré la parole divine; mais nous l'avons annoncée en toute sincérité, comme de la part de Dieu, en présence de Dieu et de son Christ; nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons séduit personne, nous n'avons trompé qui que ce soit... » Où donc chercherions-nous la vérité, si ce n'est où le Seigneur a établi ses dons, auprès de ceux qui ont succédé aux apôtres dans le gouvernement l'Église, et qui, au milieu d'une vie sainte, irréprochable, conservent la parole du salut dans toute son incorruptibilité? Voilà les hommes qui gardent le dépôt de notre foi en un seul Dieu créateur de toutes choses; ils augmentent de plus en plus notre amour pour le Fils de Dieu, qui nous a donné tant de preuves de sa bonté. »

Pénétré de la grandeur de ses obligations, Irénée les remplissait toutes avec une scrupuleuse exactitude. En peu d'années, dit Grégoire de Tours, il convertit la majeure partie de la cité de Plancus. Non content d'avoir fait de la chrétienté lugdunaise la plus florissante des Gaules, il étendit son activité aux villes voisines; il envoya le prêtre Ferréol et le diacre Férution ou Ferjeux à Besançon, le prêtre Félix avec les diacres Achillée et Fortunat à Valence. Ce n'était là, toutefois, qu'une face de cette vie laborieuse et féconde : à côté de l'évêque et de l'apôtre, il y avait le docteur dont les travaux, admirés par toute l'antiquité chrétienne, ont recueilli les suf-

[1] Saint Irénée, *Adversus hæreses*, lib. IV.

frages de la science moderne, et que l'historien Théodoret ne craignait pas d'appeler la lumière des Gaules et la gloire de l'Occident.

Le bienheureux Pothin vivait encore; mais il avait confié le gouvernement de son Église au docte et pieux Irénée, lorsque les chrétiens de Lugdunum furent appelés à se prononcer sur le montanisme. L'auteur de cette hérésie était né de parents païens au bourg d'Ardaban, en Mysie, non loin de la Phrygie. Peu de temps après sa conversion, il se crut destiné à être le réformateur de la religion qu'il venait d'embrasser; il se disait l'objet de révélations toutes spéciales de la part de la Divinité; il tombait dans des extases qui lui enlevaient complétement la conscience de lui-même. Bientôt deux femmes, Priscille et Maximille, prétendirent être envahies par le même esprit, abandonnèrent leurs maris, s'attachèrent à Montan, et se mirent à prophétiser comme lui. Le principe et la source du montanisme furent des visions prophétiques sur la fin prochaine du monde, unies à des espérances millénaires. L'univers touchait à son terme; un royaume dont la capitale, Jérusalem nouvelle, serait Pépuse en Phrygie, allait lui succéder. La préparation à ce cataclysme réclamait un degré supérieur de sainteté dans la vie, de rigueur dans la pénitence : telle était la volonté divine; cette volonté, Montan et ses deux coopératrices avaient reçu du Saint-Esprit la mission de la notifier aux hommes et d'en presser l'exécution.

Tertullien, devenu un peu plus tard le théologien de la secte, a nettement indiqué les rapports que les montanistes établissaient entre leur rôle et le christianisme : « Tout a son temps, dit-il : d'abord c'est le temps de la semence, puis le grain pousse, ensuite vient la racine, finalement l'arbre apparaît. Ainsi en est-il de la justification : son premier âge fut durant la période des patriarches, la crainte naturelle de Dieu; avec la loi et les prophètes, elle parvient à l'enfance; par l'Évangile, elle s'épanouit dans sa jeunesse; mais avec le Paraclet, elle s'élève à la maturité. » D'après ce système, le montanisme n'aspirait à rien moins qu'à enterrer l'Église, comme l'Église avait fait les funérailles de la Synagogue, à la remplacer par le gouvernement des esprits et la direction des âmes : progrès immense, définitif, dont les nouveaux prophètes devaient être les initiateurs et les instruments [1].

Les réformes ordonnées par le Paraclet pour le perfectionnement de la vie chrétienne, et promulguées par Montan et ses coopératrices, portaient sur les points suivants : Défense de convoler à de secondes noces; elles étaient entachées d'adultère. — Jeûnes plus longs et plus rigoureux; ceux de l'Église n'étaient plus en rapport avec les besoins du temps. — Exclusion de l'Église pour un seul péché mortel; le coupable, banni pour toujours de la société des fidèles, devait demeurer jusqu'à la fin dans celle des pénitents. — Défense de se soustraire à la persécution par la fuite; c'était une faiblesse indigne d'un chrétien. — De plus, ordre aux vierges de se voiler; interdit jeté sur les parures, sur la peinture et la statuaire, sur le service militaire, sur les connaissances mondaines. — Cette morale outrée semblait devoir éloigner les esprits du montanisme; par un phénomène dont l'histoire ecclésiastique fournit plus d'un exemple, le contraire arriva; ce rigorisme fut un attrait : les têtes mal équilibrées se laissaient aller volontiers à la séduction de ces grandes austérités; d'autre part, les imaginations ardentes, amies de l'extraordinaire, se passionnaient pour ces prophéties annonçant la fin du monde et le règne du Paraclet. Tertullien lui-même, avec son âpre génie et sa brûlante imagination, se laissa prendre à ce double appât.

[1] *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, tome XV; traduction de Goschler. Édit. 1864.

Les chrétiens de Lugdunum, qui se trouvaient en relation épistolaire avec les Églises d'Asie et de Phrygie, ne furent pas les derniers à apprendre les troubles et les ravages causés en Orient par le spiritualisme fanatique de Montan. Des lettres qui en informaient les martyrs de la persécution lugduno-viennoise vinrent les attrister dans leurs cachots. Ces prisonniers, dont plusieurs étaient originaires des provinces envahies par l'hérésie, portaient un intérêt trop vif aux Églises asiatiques pour ne pas être péniblement impressionnés de ces affligeantes nouvelles. Ils intervinrent dans les débats soulevés par cette exagération maladive des prescriptions ascétiques et morales de l'Église; dans une lettre adressée aux frères d'Asie, ils déclarèrent condamnable la doctrine de Montan; ils écrivirent dans le même sens au pape Éleuthère, le priant de rendre la paix aux Églises déchirées par l'hérésie. Aux lettres des martyrs les prêtres de Vienne et de Lyon en joignirent d'autres où ils avaient formulé leur jugement propre sur le montanisme. « Ce jugement inspiré par le zèle, dit Eusèbe, était parfaitement conforme à la foi. » Il est probable qu'ils se servirent de la plume d'Irénée : éloigné de toute exaltation religieuse et défenseur de l'autorité de la règle traditionnelle, il était l'adversaire naturel de cette secte d'illuminés qui désolait l'Orient et menaçait l'Occident.

Il y eut aussi des adversaires des montanistes qui opposèrent à leur ascétisme fanatique un rationalisme négatif; ils rejetèrent maints documents d'une orthodoxie irréprochable, surtout l'Apocalypse et l'Évangile de saint Jean, parce que l'Apocalypse leur semblait favoriser les espérances millénaires et que l'Évangile de saint Jean renfermait la promesse du Paraclet. Un passage du traité d'Irénée *contre les hérésies* mentionne ces anti-montanistes exagérés. Grabe et Massuet croyaient que l'illustre docteur des Gaules avait combattu dans ce texte les montanistes eux-mêmes. Des savants plus modernes ont justement reconnu qu'il avait en vue les adversaires des montanistes. En effet, Irénée parle de ceux qui ne veulent plus reconnaître de prophètes dans le Nouveau Testament; de ceux qui rejettent l'Évangile de saint Jean, parce qu'il y est question de la promesse du Saint-Esprit.

Cette même puissance de modération rendait Irénée propre à remplir l'office de médiateur dans la question de discipline qui s'agitait entre le pape saint Victor et les évêques de l'Asie Mineure. Les recherches les plus récentes ont mis hors de doute qu'il y eut au commencement de l'ère chrétienne trois opinions divergentes sur la fête de Pâques; deux se trouvaient dans le sein même de l'Église; la troisième, hérétique, appartenait à la secte des ébionites. Cette dernière soutenait en général que l'ancienne loi était encore obligatoire; par conséquent, que la pâque légale de l'Ancien Testament était toujours en vigueur. Les deux autres, au contraire, affirmaient que le type de la pâque judaïque, pleinement réalisé par le Christ, était aboli; mais ces deux partis, placés sur un terrain uniquement catholique, se divisaient sur deux points : d'abord relativement au temps, ensuite par rapport au jeûne de la fête de Pâques.

Quant au temps, en général, ils étaient d'accord en ce sens que tous deux observaient d'aussi près que possible la chronologie, pour marquer l'année de la mort du Christ, et voulaient, par conséquent, prendre le 14 nisan pour déterminer le jour de leur fête, non parce qu'ils pensaient que la loi judaïque eût encore quelque valeur à cet égard, mais parce que la passion du Sauveur commença réellement le 14 nisan; ils se fondaient donc non sur des motifs légaux, mais sur des motifs historiques. En partant de cette base commune, on pouvait arriver à des différences. Les uns, et c'étaient surtout les Occidentaux, insistaient davantage sur le jour de la semaine; ils célébraient par conséquent l'anniversaire de la mort du Christ, toujours un vendredi, la fête de la Résurrection toujours un dimanche. Les autres, et c'étaient

principalement les Orientaux, insistaient sur le jour de l'année; ils voulaient célébrer la mort du Sauveur le jour du mois de nisan où le Christ était réellement mort, et c'était, à leur avis, le 14 nisan. Ils croyaient, en effet, et les Occidentaux partageaient aussi alors cette opinion, que le Christ, dans la dernière année de sa vie, n'avait plus mangé l'agneau pascal avec ses disciples, et qu'il avait été crucifié ce même jour, 14 nisan, avant le festin pascal; par conséquent et logiquement, ils solennisaient la résurrection, non pas toujours le dimanche, mais précisément le 16 nisan, quelque jour de la semaine que ce fût[1].

La seconde divergence concernait le jeûne : les Occidentaux considéraient le jour de la mort du Christ comme un jour de deuil : ils jeûnaient ce jour-là en envisageant en quelque sorte son côté historique; les Orientaux le considéraient comme un jour de joie, parce qu'il rappelait l'œuvre de la rédemption : ils jeûnaient ce jour-là en envisageant son côté dogmatique. Les heures qui précédaient l'heure de la mort du divin Crucifié étaient seules pour eux un temps de tristesse et de pénitence; c'est pourquoi ils terminaient le jeûne avec le moment de la mort du Christ, à trois heures de l'après-midi, et célébraient alors la cène et les agapes. Les Occidentaux, au contraire, continuaient leur jeûne, signe de deuil et de pénitence, jusqu'au moment glorieux de la résurrection, où ils célébraient la cène et les agapes. Ces différences n'atteignaient pas le fond même de la question et se fondaient également sur l'autorité apostolique : les partisans orthodoxes de la pratique quartodécimane affirmaient que l'évangéliste saint Jean et l'apôtre saint Philippe avaient toujours célébré les Pâques le 14 nisan; les autres soutenaient que la pratique commune avait été introduite par les apôtres saint Pierre et saint Paul.

On a vu que la première négociation relative à cette controverse eut lieu vers le milieu du IIe siècle, entre saint Polycarpe et le pape Anicet. Les deux tendances n'entrèrent vivement en lutte que sous le pontificat de Victor. La juste défiance que ce pape conçut en général à l'égard des quartodécimans, à l'occasion des troubles suscités dans Rome par le schismatique Blastus et l'hérétique Florin, le décida à ne plus vouloir en aucune façon qu'on fixât la Pâque au 14 nisan. Il écrivit en 196 aux évêques les plus considérables de tous les pays pour les exhorter à tenir des conciles provinciaux, qui ordonneraient que partout le temps pascal serait déterminé d'après le mode des Occidentaux. Plusieurs conciles en diverses provinces, et plusieurs synodes des Gaules où présida l'illustre Irénée, se prononcèrent pour la tradition romaine; mais Polycrate, évêque d'Éphèse, un grand nombre de ses collègues de l'Asie Mineure, refusèrent de renoncer à la coutume johannique. Le pape ne crut pas pouvoir tolérer plus longtemps l'antagonisme des deux opinions; il menaça d'excommunication ces Asiatiques. Cette mesure paraissait à Irénée devoir être trop rigoureuse; il en écrivit au souverain pontife et lui rappela la tolérance de ses prédécesseurs dans une question de pure discipline; en même temps il engagea les évêques intéressés dans le conflit à ne pas pousser les choses à des extrémités désastreuses pour l'Église. Le pape saint Victor accueillit les observations de l'évêque de Lyon. Du résultat qu'obtinrent ces respectueuses, mais énergiques observations d'Irénée, justifiant, dit Eusèbe, son beau nom de pacificateur, on ne saurait tirer aucune conséquence contre l'autorité légitime du saint-siége; car quelques Églises de l'Asie Mineure adoptèrent la pratique commune, et le concile œcuménique de Nicée donna raison par ses décrets à la conduite du pape contre les quartodécimans.

[1] *Histoire de saint Irénée,* second évêque de Lyon, docteur de l'Église et martyr, par l'abbé Prat. Édition de 1843.

Pour comprendre ce rôle modérateur que remplissait Irénée au milieu des controverses du IIe siècle, il suffit de se rappeler que la première moitié de sa vie s'est passée dans l'Asie Mineure, à l'école d'où sortirent les Ignace, les Polycarpe, les Papias; la seconde, à l'extrémité opposée de l'empire, dans les Gaules, sur le siége de Lugdunum. Il était par conséquent le lien qui rattachait l'Orient à l'Occident, le représentant aussi complet qu'élevé de ces deux parties du monde, l'écho intelligent et fidèle de l'une et de l'autre. Les avantages de cette position médiatrice qu'occupait Irénée dans l'Église primitive se révèlent surtout dans son admirable *Traité contre les hérésies,* qui a répandu un éclat immortel sur le berceau de la Gaule chrétienne. Ce traité, qu'Irénée avait intitulé : *Manifestation ou Réfutation de la fausse science,* bien que spécialement dirigé contre le gnosticisme, sape par la base les hérésies de tous les temps et de tous les lieux.

L'auteur indique lui-même dans sa préface les circonstances qui l'ont déterminé à entreprendre ce travail. « Il est des hommes, dit-il, qui méprisent la vérité pour s'attacher à des discours mensongers et à de vaines généalogies, plus propres à des disputes qu'à l'édification de Dieu qui est dans la foi. Ils trompent les simples en prêtant un air de vraisemblance à leurs inventions; ils les séduisent par les fausses interprétations qu'ils donnent à la parole du Seigneur. Les esprits faibles, captivés par l'éloquence artificieuse de ces nouveaux docteurs, se livrent à des recherches qui n'aboutissent qu'à leur perte; car, ne sachant pas distinguer l'erreur de la vérité, ils arrivent à blasphémer le Créateur, en le rabaissant dans leur pensée. » Ensuite Irénée signale les artifices des hérétiques, toujours prêts à dissimuler les erreurs, et à envelopper sous des expressions qui paraissent catholiques les sentiments pernicieux qu'ils ont encore intérêt à cacher; il ajoute que, pour faire tomber ce masque séducteur, il s'est appliqué à lire avec attention les écrits des novateurs, et qu'il s'est cru obligé de dénoncer au troupeau ces loups qui se couvrent de la peau de brebis, pour le dévorer impunément. Voilà pourquoi, continue-t-il, j'ai cru devoir, cher ami, vous révéler ces monstrueuses théories que tous ne comprennent pas, faute d'une pénétration suffisante. De cette façon, vous pourrez à votre tour en instruire ceux qui sont avec vous, pour préserver vos frères de cet abîme de démence d'où sort le blasphème contre le Christ. En résumant, selon nos forces, d'une manière claire et succincte, les opinions des docteurs du jour, des disciples de Ptolémée, qui forment la fine fleur de l'école valentinienne, nous fournirons à d'autres l'occasion de combattre une doctrine dont nous aurons démontré le vice et l'absurdité. »

L'hydre du gnotiscime, en effet, avait poussé des reconnaissances jusque dans les Gaules; l'un de ses principaux adeptes, Marc, était allé répandre ses erreurs dans les contrées que traversent le Rhône et la Garonne. Justement alarmé du péril qui menaçait les âmes confiantes, incapables de se défendre par elles-mêmes, Irénée opposa une digue puissante aux entraînements de l'imposteur et de ses pareils; il adressa son ouvrage probablement à un évêque chargé comme lui de combattre les fausses doctrines. « Nous n'avons pas l'habitude d'écrire, lui dit-il avec une humilité toute chrétienne; mais la charité nous presse de vous faire connaître les doctrines qui, obscures jusqu'à présent, viennent d'être dévoilées au grand jour par une permission providentielle; car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu. Demeurant parmi les Celtes, nous sommes obligé le plus souvent de parler une langue barbare; n'attendez donc de nous ni l'art de l'éloquence, ce que nous n'avons pas appris, ni la force et l'élégance du style, que nous n'affectons pas. Recevez avec charité ce que la charité nous a fait écrire sans ornements, dans un langage simple, mais conforme à la vérité. Ce que nous avons indiqué en peu de mots, vous le développerez; ce que nous avons exprimé faiblement

16

acquerra sur vos lèvres la force qui lui manque, pour prémunir les fidèles de l'erreur. »

Ce serait se tromper, de prendre au pied de la lettre cette modestie de l'habile controversiste; sans doute, dans ses écrits, où tout est doctrine, raisonnement, sans préoccupation d'art ni de souci de la diction, le fond efface la forme; Irénée songe moins à plaire qu'à instruire et à convaincre; ce qu'il faut avant tout chercher en lui, c'est une grande clarté d'exposition, une érudition toujours sûre d'elle-même, une dialectique vive, pressante, nerveuse, souple, une analyse savante des utopies du gnosticisme, une critique fine et déliée qui poursuit ces aberrations dans les détails autant qu'elle les saisit dans l'ensemble. Mais, quand l'enthousiasme de la vérité ou l'indignation contre l'erreur échauffe son âme et colore son style, l'évêque de Lyon non-seulement n'est pas dépourvu de grâce, mais s'élève jusqu'à la plus haute éloquence. D'ailleurs on ne peut guère juger du talent de l'écrivain : sauf le premier livre que saint Épiphane a transcrit dans son *Traité contre les hérésies* et quelques fragments conservés par Eusèbe et par Théodoret, le texte grec de son œuvre monumentale a péri; mais il en reste une traduction latine très-littérale, très-ancienne, probablement contemporaine d'Irénée. Cette version suit l'original avec un soin tellement scrupuleux qu'elle est hérissée d'hellénismes; elle présente même une physionomie plutôt grecque que latine; aussi a-t-elle été citée en toute confiance par Tertullien, Cyprien, Augustin. L'ouvrage primitif ne fut pas commencé avant 172, puisque dans le premier livre il est question des encratites, dont la secte a surgi pendant cette même année. Le troisième livre fut écrit vers la fin du pontificat d'Éleuthère, après l'an 177; les deux derniers parurent vraisemblablement sous le pape saint Victor, de 193 à 202[1].

Ces différentes parties, bien qu'ayant vu le jour à des intervalles plus ou moins rapprochés, n'en composent pas moins un ensemble parfaitement lié. Dans le premier livre, Irénée expose le système des valentiniens, le plus hardi et le plus complet de tous; il décrit les variations qu'a subies la pensée du maître dans l'esprit de ses disciples, Secundus, Épiphane, Ptolémée, Colorbasus et Marc; il remonte à la souche qui a produit tous ces rejetons, à Simon le Mage et à Ménandre, précurseur du sectaire égyptien; partant de là, il passe en revue les divers groupes qui se forment en Syrie, en Égypte et dans l'Asie Mineure, moins par une classification méthodique que par une nomenclature qui ne suit pas même rigoureusement l'ordre des temps. Dans le second livre, Irénée réfute en détail avec la raison philosophique les dogmes des gnostiques, notamment leur doctrine sur Dieu, sur l'origine du monde, sur l'âme humaine : rêveries, invraisemblances, contradictions, assertions ridicules, absurdités manifestes, pratiques immorales, voilà ce qu'Irénée dévoile dans leur exégèse extravagante, à laquelle il refuse même le caractère d'un système original, parce qu'il en retrouve les principales données dans la mythologie et la philosophie grecques. Dans le troisième livre, le plus remarquable de tous, il établit les deux bases de la démonstration catholique : d'une part, l'autorité des quatre Évangiles et des autres écrits composés par les apôtres; de l'autre, celle de la tradition, telle qu'elle est conservée pure et intacte dans les Églises, surtout dans l'Église de Rome, avec laquelle, en raison de sa primauté, toute autre Église doit s'accorder dans la foi. Dans le quatrième livre, il fait ressortir le parallélisme de l'ancienne alliance avec la nouvelle, et l'entière conformité des paroles du Christ avec l'enseignement des apôtres ou la tradition de l'Église catholique. Dans le cinquième et

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans les Gaules pendant les deux premiers siècles*, par Mgr Freppel : années 1860, 1861.

dernier livre, il explique les fins dernières de l'homme, les dogmes de la résurrection, de l'incarnation, de la rédemption, de la vie future, et s'appuie constamment sur la doctrine enseignée par les apôtres, conservée par l'Église, proclamée par elle comme étant la vérité. Telle est la division naturelle de ce grand ouvrage, qui résume le mouvement doctrinal des deux premiers siècles. Les objections élevées contre son authenticité par la critique protestante ne valent pas la peine d'une réfutation.

Le gnosticisme, que saint Irénée combat dans ce magnifique *Traité contre les hérésies,* n'était pas une tentative isolée, sans précédent historique : avant lui, et à côté de lui, des mouvements analogues ou parallèles s'étaient produits au sein des religions et des philosophies du vieux monde. Comme les castes sacerdotales de l'Orient, les gnostiques cherchaient à constituer dans l'Église primitive un enseignement ésotérique dont ils s'arrogeaient le privilége exclusif; aussi dédaigneux pour le commun des esprits que les philosophes de l'antiquité, ils se séparaient de la foule, qu'ils déclaraient à jamais incapable d'arriver à la vérité; comme Philon, surnommé le Platon juif, ils se croyaient seuls en possession du sens spirituel des Écritures, qu'ils traitaient avec une liberté encore plus audacieuse; enfin, ils empruntaient aux cabalistes l'idée d'une tradition secrète derrière laquelle ils abritaient le travail d'une imagination dévergondée. Ces tendances séparatistes aboutissaient à la négation même du christianisme, qu'elles dépouillaient de son caractère d'universalité. C'était précisément en s'attachant à réunir tous les hommes sous l'empire d'une même foi que la prédication de l'Évangile, dès le principe, se distinguait de toutes les doctrines des novateurs; elle proclamait que, si la science reste toujours le partage de quelques-uns, la foi est la condition de tous; elle admettait les petits de l'intelligence au même banquet de la vérité où venaient s'alimenter les esprits d'élite; elle seule enseignait le caractère absolu de la vérité et l'unité de la race humaine, l'égalité de tous les hommes dans le respect des mêmes droits et leur fraternité dans l'accomplissement des mêmes devoirs.

« L'Église, dit saint Irénée, l'Église, répandue dans le monde entier, garde avec soin la foi qu'elle a reçue des apôtres et de leurs disciples, comme si elle habitait une seule maison. Elle adhère à cette doctrine traditionnelle, comme si elle ne formait qu'un cœur et une âme; elle la communique avec un tel accord qu'elle semble n'avoir qu'une seule bouche. Les peuples ont beau parler des langues différentes, la tradition qui a cours parmi eux conserve partout une seule et même force. Ni les Églises fondées dans les Germanies, ni celles établies parmi les Ibères, chez les Celtes, en Orient, dans l'Égypte, dans la Libye ou au centre de la terre, Jérusalem, ne diffèrent de croyance; mais de même que Dieu n'a créé qu'un soleil pour éclairer l'univers, il n'y a aussi qu'une seule prédication de la vérité, dont la lumière brille partout et illumine tous ceux qui veulent la connaître. Prenez parmi ceux qui sont à la tête des Églises l'homme le plus puissant en paroles, il tiendra le même langage que le moins éloquent; car nul n'est au-dessus du maître; ni la supériorité de l'un n'ajoutera au dépôt de la tradition, ni l'infériorité de l'autre ne pourra rien en retrancher, par la raison qu'il n'y a qu'une seule et même foi. »

Telle est l'idée catholique de la foi : il n'y a qu'un seul symbole, identique dans toutes les Églises, commun aux savants et aux classes illettrées. Par là, l'évêque de Lugdunum énonce un principe diamétralement opposé au gnosticisme; mais, si l'objet de la croyance est le même pour tous, s'ensuit-il que l'intelligence de la foi n'admette point divers degrés? Non; le christianisme, lui aussi, a sa gnose, distincte de la foi, mais non séparée d'elle. « Certes, dit saint Irénée, on peut avoir plus ou moins l'intelligence de la doctrine; mais la science ne consiste point à changer l'ob-

jet même de la foi, à imaginer un autre Dieu, un autre Christ, un autre Fils unique, comme si les données de la révélation étaient insuffisantes. Voulez-vous acquérir la véritable science? cherchez le sens caché des paraboles, et appliquez-le à l'objet de la foi; racontez de point en point les œuvres de Dieu, l'économie qu'il a établie pour le salut du genre humain; montrez-nous combien Dieu a fait éclater sa grandeur et sa générosité dans l'apostasie des anges et dans la désobéissance des hommes; pourquoi un seul et même Dieu, en créant toutes choses, les a faites passagères ou éternelles, célestes ou terrestres; pourquoi, étant invisible, il est apparu aux prophètes, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre; pourquoi il a contracté plusieurs alliances avec les hommes, et quel est le caractère de chacune; pourquoi, comme dit Paul, il a renfermé tous les hommes dans l'incrédulité, afin de pouvoir faire miséricorde à tous; pourquoi le Verbe s'est incarné et a souffert; pourquoi le Fils de Dieu a paru vers la fin des temps, et non pas au commencement; expliquez-nous ce qu'apprend l'Écriture touchant le terme final des choses et nos destinées futures; pourquoi Dieu a fait participer à l'héritage et à la société des saints les nations qui n'avaient plus d'espérance; comment il pourra se faire que cette chair mortelle se revête d'immortalité et devienne incorruptible de corruptible qu'elle était; comment Dieu a fait sien un peuple qui n'était pas son peuple; comment celle qui n'était pas aimée est devenue l'objet de son amour, et l'épouse délaissée, plus féconde que celle qui avait un époux. O profondeur des trésors de la sagesse de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! »

Après avoir esquissé à larges traits le programme dans lequel doit se mouvoir le véritable savant; il indique les limites que Dieu a posées aux investigations de l'homme. « S'il ne vous est pas toujours donné de pénétrer la raison des choses, dit-il, songez à la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu. La grâce ne nous a pas assez rapprochés du Créateur pour nous permettre d'embrasser toutes choses par la pensée. Dieu est éternel, incréé; nous, au contraire, nous ne sommes que d'hier, nous sommes un commencement de créature; jugez par là combien notre science doit être inférieure à la sienne... » Si la science est limitée parce que l'homme, être fini, ne saurait comprendre l'infini, l'impossibilité où nous sommes de résoudre une quantité innombrable de problèmes de l'ordre physique nous avertit, d'autre part, que l'esprit humain a des bornes. C'est ainsi qu'Irénée détermine nettement l'idée de la science chrétienne par opposition à la gnose qu'il appelle pseudonyme, parce qu'elle se sépare de la foi pour construire, en dehors d'elle, des théories contraires à la révélation divine. Il y avait donc une double gnose, une science vraie et une science fausse : à côté de la foi pure et simple, l'Église plaçait la science de la foi ou la véritable gnose; mais, entre la science de la foi et la fausse gnose des hérétiques, il y avait cette différence, que l'une acceptait pour règle l'enseignement de l'Église, tandis que l'autre n'admettait ni frein ni contrôle : celle-ci altérait le dogme en y mêlant des éléments contraires, empruntés aux religions orientales ou à la philosophie grecque; celle-là s'efforçait d'acquérir l'intelligence des mystères de la foi, à l'aide des lumières que lui offraient l'Écriture sainte et la tradition : ici, c'est l'accord entre la foi et la science; là, l'antithèse de la science et de la foi. Les gnostiques séparaient ce que les docteurs catholiques unissaient[1].

Dans l'analyse des systèmes du gnosticisme, Irénée commence par celui de Valentin; il en recherche les antécédents, de même qu'on étudie le cours d'une rivière, en remontant jusqu'à sa source pour observer les divers ruisseaux qui ont contribué à la former; il combine ainsi la méthode chronologique avec la méthode logique,

[1] Saint Irénée, *Adversus hæreses*, lib. I.

sans s'attacher strictement ni à l'une ni à l'autre ; car l'école valentinienne, la plus complète de toutes, ne constitue pourtant qu'une des faces du gnosticisme ; elle présente des différences trop marquées pour qu'on la regarde comme une récapitulation de toutes les théories gnostiques : ce sont des branches issues d'un seul tronc, mais qui n'ont pas la même forme ni ne suivent la même direction. Cette divergence est telle, qu'Irénée se proposait de réfuter Marcion dans un traité spécial. Son exposition des hérésies porte donc moins le caractère d'une classification rigoureuse que celui d'une nomenclature qui a pour but de ramener les diverses fractions du gnosticisme à l'unité d'un système central où se résume le mouvement intellectuel des deux premiers siècles.

Voici l'analyse des élucubrations de Valentin. Antérieurement à toutes choses existait l'Abîme, et avec lui le Silence ; après avoir passé des siècles infinis dans le repos, l'Abîme résolut de se manifester ; cette idée qu'il avait conçue, il la déposa dans le Silence, d'où naquirent ensemble l'Intelligence et la Vérité. Ces quatre éons forment la première tétrade au sein de la Divinité. Là ne s'arrêta pas la fécondité du monde céleste ; l'Intelligence et la Vérité produisirent à leur tour la Parole et la Vie, qui donnèrent naissance à l'Homme et à l'Église ; ces quatre nouveaux éons, s'ajoutant aux autres, composèrent l'ogdoade valentinienne, racine et substance de toutes choses. Ce n'était encore qu'une première série de manifestations divines ; l'Être suprême continua à se déployer dans une décade et dans une dodécade d'éons : de la Parole et de la Vie émanèrent successivement par couples : Bythios, qui est de la nature de l'Abîme, et Mixis, l'alliance ; Agératos, qui ne vieillit point, et Hénosis, l'union ; Autophyès, qui est toujours de la même nature, et Hédoné, la volupté ; Akinétos, qui ne subit pas de changement, et Syncrasis, le mélange ; Monogénès, le fils unique, et Macaria, la félicité. Au-dessous de cette décade, vinrent se placer de nouvelles évolutions de la substance divine ; de l'Homme et de l'Église, qui occupaient le dernier rang dans l'ogdoade, procédèrent également par syzygies : Paraclétos, le Paraclet, et Pistis, la foi ; Patricos, qui tient du père, et Elpis, l'espérance ; Métricos, qui tient de la mère, et Agapé, la charité ; Aeinous, qui est toujours intelligent, et Synésis, la prudence ; Ecclésiasticos, l'ecclésiastique, et Macariotès, le bonheur ; Thélétos, celui qui veut, et Sophia, la sagesse. Telle est la dodécade valentinienne, qui forme, avec la décade et l'ogdoade, les trente éons dont se compose le Plérôma ou la plénitude de l'Être divin [1].

Ces êtres métaphysiques, ces trente éons ou éternités, doivent-ils être envisagés, dans la pensée de Valentin, comme de véritables hypostases, inégales en rang et en dignité, ou bien comme autant de moments de la vie divine, un simple déploiement ou une évolution interne de l'Être primitif? Il n'y a pas lieu d'en douter, si l'on tient compte des habitudes du génie oriental, qui aime à personnifier les idées abstraites, à prêter une existence propre et individuelle aux attributs et aux noms divins ; aussi n'est-ce pas sans raison qu'Irénée accusait les gnostiques de reproduire le polythéisme sous une autre forme. En effet, chaque éon masculin y est rapproché d'un éon féminin qui devient, pour ainsi dire, sa compagne, son épouse, absolument comme dans la mythologie grecque. Il est impossible cependant de prendre au pied de la lettre ces mariages divins : une idée philosophique quelconque se cache sous cette poésie sensualiste. En plaçant dans les nombres le principe des choses, Pythagore les divisait en pairs et impairs. Ceux-ci étaient pour lui les nombres parfaits ou masculins ; ceux-là, au contraire, les nombres féminins ou imparfaits ; or, dans le système de

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, par Mgr Freppel ; années 1860, 1861.

Valentin, les éons jouent exactement le même rôle que les nombres dans celui de Pythagore. De là, ces couples d'êtres métaphysiques qui paraissent à première vue une pure réminiscence du polythéisme ancien. Chaque éon féminin est le complément de l'éon masculin dont il représente le côté défectueux ; c'est la relation de l'adjectif au substantif qu'il qualifie et détermine : ainsi, l'Abîme-Silence, c'est l'Abîme silencieux ; l'Intelligence-Vérité, c'est l'Intelligence qui est en possession de la vérité; la Parole-Vie, c'est la Parole vivante ; l'Homme-Église, c'est l'Homme collectif ou l'idée de l'humanité réalisée dans l'espèce. Irénée a parfaitement saisi la signification de ces couples, qui se réduisent au fond à un seul et même être : « L'éon féminin, dit-il, est comme une propriété de l'éon masculin ; l'un ne peut pas être conçu sans l'autre, de même qu'il n'y a pas de feu sans chaleur, ni d'eau sans humidité. »

La cosmogonie de Valentin n'est pas moins curieuse que sa théogonie. Pour lui, le monde visible est le miroir du monde invisible ; l'un ne fait que refléter les réalités de l'autre : seul parmi les trente éons, le Fils unique ou l'Intelligence du Père pouvait comprendre la grandeur de celui qui est sans commencement ; il méditait de communiquer cette science parfaite au reste des éons ; mais le Silence l'arrêta, parce que chacun devait arriver par lui-même au bonheur de connaître le Dieu caché ; or, plus les éons s'éloignaient de l'Être suprême par leur rang d'émanation, plus ils aspiraient à connaître Celui qui leur avait donné naissance. Ce désir se concentra tout entier dans le dernier d'entre eux, Sophia ou la Sagesse, qui tenta l'impossible. Ses efforts la précipitèrent dans une épouvantable crise ; elle eût été infailliblement absorbée dans l'Abîme, si elle n'avait rencontré Horos, la limite, par laquelle tout se conserve et s'affermit. Cette puissance fit donc rentrer en elle-même Sophia, qui, reconnaissant l'incompréhensibilité du Père, renonça désormais à la passion qu'avait excitée en elle une admiration devenue funeste. La perturbation causée dans le Plérôma par le désir immodéré de Sophia avait eu des conséquences ; pour rétablir à jamais l'harmonie dans le monde supérieur, le Fils unique, l'Intelligence du Père, produisit un nouveau couple d'éons, le Christ et le Saint-Esprit. Le Christ enseigna aux éons la vraie nature du Père ; il leur apprit que celui-ci, incompréhensible en lui-même, ne peut être connu que par le Fils unique ; et le Saint-Esprit, les rendant tous égaux entre eux, leur assura la véritable paix. Sophia avait enfanté une substance informe pendant les ardeurs de sa passion ; cette deuxième Sophia, la Sagesse inférieure, exilée du Plérôma et précipitée dans le chaos, fut en proie à une violente agitation : ne pouvant surmonter la barrière que lui opposait Horos, elle n'en conçut pas moins, à son tour, un ardent désir de s'unir au principe de l'être ; et toutes ses passions réunies produisirent la substance matérielle dont ce monde est formé. D'abord elle donna naissance au Démiurge, à l'âme du monde, et, par lui, à tous les êtres créés ; de ses larmes découla tout ce qui est fluide ; son sourire fit éclore la lumière ; les autres éléments naquirent de sa tristesse et de sa crainte. A la production de la matière succéda bientôt celle de l'homme, qui reçut son corps de la terre, son âme du Démiurge, et le souffle spirituel de la Sagesse inférieure, à laquelle le Paraclet, envoyé par le Christ, avait communiqué ce pouvoir. De là, trois principes dont la réunion constitue le monde : le principe hylique ou la matière pure, le principe psychique ou la vie animale, et le principe pneumatique ou spirituel. Une telle cosmogonie méritait assurément le trait d'ironie que le saint évêque de Lyon lança contre elle[1].

« Certes, dit-il, voilà un beau spectacle ; et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à mettre nos docteurs d'accord entre eux, car leur imagination multiplie à l'infini

[1] Irénée, *Adversus hæreses*, lib. I.

les causes et les éléments de cette production... Leurs mystères sont profonds, prodigieux, bien au-dessus de l'intelligence du vulgaire; aussi qui ne donnerait tout ce qu'il possède pour savoir comment les larmes de l'Enthymèse, éon infortuné, ont pu produire les mers, les fleuves, les sources et toutes le substances liquides; comment son sourire a fait éclore la lumière; comment de son chagrin et de son anxiété sont nés tous les éléments corporels de ce monde? Je désire à mon tour ajouter une idée à des conceptions si fécondes. Les eaux, en effet, ne sont-elles pas douces ou salées? Peut-on prétendre que des larmes de l'Enthymèse aient pu dériver ces eaux de qualités si différentes? J'incline à croire qu'au milieu de ses perplexités le malheureux éon sentit la sueur ruisseler de son visage, et qu'ainsi ses larmes ont produit les mers avec toutes les eaux salées, tandis que ses sueurs ont fait naître les fontaines, les fleuves et toutes les eaux douces. Mais, comme il existe également des eaux chaudes, des eaux âcres, je vous laisse à deviner leur provenance; voilà où aboutissent de pareilles hypothèses. » Toutefois il n'est guère probable que cette allégorie étrange se réduisît à un pur jeu d'imagination, sans renfermer quelque erreur qui valût la peine d'être réfutée. Cette erreur capitale, c'est le panthéisme; en effet, la Sophia inférieure de Valentin, c'est Dieu qui est sorti de lui-même, du Plérôma, qui s'est limité, déterminé, pour entrer dans les conditions du fini; dès lors, la création devient le développement même de l'Être primitif, abîmé dans la matière où il a perdu conscience de soi; on ne saurait plus clairement affirmer l'identité de Dieu avec le monde.

Bien plus, Valentin expose les diverses phases que parcourt l'Être primitif pour arriver de nouveau à la conscience de soi : Sophia, c'est-à-dire l'esprit sorti du Plérôma pour entrer dans le monde, commence par cette existence sourde et ténébreuse de la matière où elle gît comme épaissie et sans mouvement; puis elle brise les liens qui l'enchaînent pour arriver à cette vie intermédiaire où domine la sensation, à la vie animale; enfin elle s'élève jusqu'à l'homme où elle prend conscience d'elle-même. Il n'est point question d'un acte créateur dans cette théorie d'émanation panthéistique; les productions de Sophia sont des évolutions propres de la substance divine; aussi les valentiniens avaient-ils coutume de dire, dans leur langage figuré, que l'univers subsiste en Dieu, comme une ombre au sein de la lumière. Il s'ensuit que, pour eux, le monde est une véritable déchéance de Dieu, la chute de l'absolu dans le relatif. Ils prétendaient expliquer par cette dégénération progressive l'origine de la matière et du mal. Ce qu'il y a de certain, c'est que le monde est pour Valentin le résultat d'une chute du Plérôma; or la chute appelle une rédemption.

De là un troisième acte dans le drame ou dans le mythe valentinien, la christologie. Le théosophe égyptien distingue trois classes d'hommes : les pneumatiques, qui manifestent le principe divin sur la terre; les hyliques, qui suivent aveuglément les désirs de la matière; les psychiques, qui flottent entre ces deux catégories avec le pouvoir de s'élever à l'une ou de tomber dans l'autre. Chez les païens prédominait le principe hylique; ils appartenaient à l'empire de Satan ou de la matière, dont il est le produit; parmi les Juifs, l'esprit, déjà plus libre et plus fort, luttait avec des instincts grossiers en révolte contre lui; ils appartenaient à l'empire du Démiurge, ou du monde inférieur, dont il est l'agent principal, bien qu'il se soit trouvé parmi eux quelques pneumatiques, prêtres ou prophètes qui avaient, à leur insu, servi d'organe à la sagesse divine. Le règne des pneumatiques ne commence, à proprement parler, qu'avec le christianisme; à cet effet, le Démiurge forma un Sauveur psychique qui entra dans le monde par Marie, comme l'eau traverse un canal, et sans qu'il y eût en lui rien de matériel. Lors du baptême dans le Jourdain, le Christ, en qui se résume tout le Plérôma de la Divinité, descendit sur Jésus pour ne l'abandonner que peu de

temps avant sa passion. Le Christ est venu sur la terre pour dégager de la matière et réunir en un seul tous les germes de vie divine répandus dans l'univers, c'est-à-dire pour former une Église de tous les pneumatiques ; quant à ses souffrances, elles n'ont eu d'autre but que de figurer celles du dernier des éons, de Sophia. La rédemption consiste dans la science du Père, que le Sauveur enseigna aux hommes ; ceux qui sont arrivés à cette gnose, ou science parfaite, n'ont plus besoin de bonnes œuvres pour faire leur salut ; aucune souillure ne saurait les atteindre, tandis qu'il faut aux psychiques des préceptes, des lois, une autorité et un enseignement extérieurs. Il est évident que, pour Valentin, le Christ historique perd toute signification ; il est remplacé par un Christ idéal qui personnifie l'humanité parvenue au degré le plus élevé de la connaissance. Lors donc que le principe pneumatique ou divin se sera complétement dégagé de tout ce qui est matériel et humain, que l'esprit aura brisé les limites qu'il s'était posées lui-même, qu'il aura parcouru successivement toutes les phases de l'existence pour se manifester, le monde rentrera dans le Plérôma, les rayons de la sagesse se replieront vers leur foyer, le fini sera absorbé par l'infini, et le retour de toutes choses à Dieu s'effectuera dans l'identité absolue.

En résumé, la théogonie, la cosmogonie et la christologie de Valentin ne constituent qu'un panthéisme idéaliste qui exclut nettement toute réalité différente de Dieu : tant il est vrai que le dogme de la création seul peut résoudre le problème de la coexistence de l'infini et du fini, problème contre lequel ont échoué toutes les prétendues solutions imaginées par l'esprit humain. En effet, si l'on rejette le dogme de la création, il ne reste plus, pour expliquer l'existence des choses, que deux hypothèses également absurdes : Si l'univers n'a pas été créé de rien par la toute-puissance divine, ou il est sorti par voie d'émanation du sein de Dieu, ou il existait de toute éternité indépendamment de Dieu, qui n'a fait tout au plus que l'organiser. Il en est de même pour la question de l'origine du mal : en dehors de la solution chrétienne qui fait dériver le mal d'un abus de la liberté dans les créatures, on est nécessairement conduit à l'une de ces deux extrémités, ou à faire de Dieu lui-même l'auteur du mal, ou à imaginer, à côté du principe bon, un principe mauvais qui le combat de toute éternité. En d'autres termes, la négation de la doctrine catholique ne laisse d'autre alternative que le panthéisme, c'est celle qu'admettait Valentin ; ou le dualisme, qui n'est lui-même qu'un panthéisme inconséquent ; c'est celle que préconisaient Saturnin et Basilique, comme lui disciple de Ménandre.

D'après Saturnin, chef de l'école gnostique de la Syrie, au sommet du règne de la lumière apparaît le Dieu suprême, incompréhensible et caché en lui-même. De cette substance primitive émane successivement et par degrés le monde des esprits, dont le rang inférieur est occupé par sept anges organisateurs de l'univers visible. A peine si un reflet de la lumière divine arrivait jusqu'à ce bas monde ; c'est pourquoi les esprits inférieurs résolurent de retenir et de fixer à jamais ce reflet d'en haut dans un être qui pût devenir le chef-d'œuvre de leurs mains, ou dans l'homme ; mais ils ne réussirent à faire de ce dernier qu'un ver de terre qui serait demeuré dans son état rampant, si l'Être suprême ne l'avait redressé en lui communiquant une étincelle de vie divine ; cette étincelle retourne à son foyer après la mort, tandis que le reste est sujet à la dissolution. Or tous n'ont pas reçu cette étincelle de vie divine ; car il y a eu, dès le commencement, deux espèces d'hommes, les uns bons, les autres mauvais par nature. Ceux-ci, à l'aide de Satan, avaient fini par prendre un tel empire que le Père envoya, pour sauver les bons, un être, sans corps et sans figure, appelé le Christ, lequel n'avait que l'apparence d'un homme. Le Sauveur est venu, tant pour combattre l'action de Satan que pour détruire le règne inférieur des sept anges, à la tête desquels se trouve le Dieu des Juifs ; car c'est entre ces deux puissances, d'ail-

leurs ennemies l'une de l'autre, que se partageaient les hommes avant l'arrivée du Rédempteur. De là vient que, parmi les prophéties anciennes, les unes émanent des anges, les autres de Satan. L'hérésiarque syrien ajoutait qu'il fallait s'abstenir du mariage comme d'une institution satanique; un grand nombre d'adeptes proscrivaient l'usage de la viande. Ainsi, d'après Saturnin, la lutte entre le bien et le mal ne résulte pas, comme dans la doctrine chrétienne, du jeu libre des forces morales qui se déploient dans le monde, mais de l'essence même des choses : les hommes sont créés bons ou mauvais; ils appartiennent par leur nature, et non par leur volonté, soit au règne de la lumière, soit au règne des ténèbres, selon qu'ils ont reçu ou non l'étincelle de la vie divine ; voilà bien le dualisme que Basilide a formulé plus nettement encore.

Saturnin avait expliqué l'origine du monde et le mélange du bien et du mal qui s'y trouve, par une invasion de l'esprit dans la matière, du règne de la lumière dans celui des ténèbres. Basilide, au contraire, essaie de résoudre le problème par l'hypothèse d'une irruption violente du principe mauvais dans le domaine du bien. Comme Valentin et Saturnin, il prétend combler l'abîme qui sépare Dieu du monde, par une série d'émanations qui procèdent les unes des autres : de l'ogdoade, qui forme le premier ciel, sort une nouvelle série d'intelligences ou un deuxième ciel, puis un troisième, et ainsi de suite, toujours par gradation descendante, jusqu'à un total de trois cent soixante-cinq mondes intellectuels, après lesquels commence seulement l'univers visible. Cette somme d'émanations divines, égale au nombre des jours de l'année, les basilidiens l'appelaient *Abraxas*, d'un mot grec dont les syllabes réunies ont une valeur numérique qui s'élève à leur chiffre mystérieux. « Au lieu de trois cent soixante-cinq cieux ou éons, leur dit plaisamment Irénée, vous devriez en imaginer quatre mille trois cent quatre-vingts, puisque les jours de l'année comprennent un pareil nombre d'heures, et si vous teniez compte des heures de la nuit, vous arriveriez encore à un chiffre plus respectable. » En face du règne de la lumière ainsi développé, s'étend l'empire des ténèbres ou du mal. L'un et l'autre existent par eux-mêmes et n'ont point de commencement : aussi longtemps qu'ils se renfermèrent chacun dans leurs limites, l'ordre ne fut point troublé; mais, du moment que les puissances de l'abîme éprouvèrent le désir de se confondre avec les intelligences célestes, il en résulta le désordre, ou ce que les basilidiens appelaient le mélange primitif. Pour amener le rétablissement de l'ordre, il faut que les deux principes mêlés dans le monde se séparent de nouveau, que la lumière se dégage des ténèbres, et que l'esprit s'affranchisse de la matière. Basilide concevait cette crise d'épuration sous la forme de la métempsycose : il ne croyait pouvoir expliquer les souffrances de l'homme sur cette terre que par un châtiment des fautes commises dans une vie antérieure; par là, il s'imaginait avoir sauvegardé le dogme de la Providence, qu'il cherchait, par une inconséquence flagrante, à concilier avec son dualisme. Toutefois ces migrations de l'âme d'un corps dans un autre la retiennent toujours sous l'empire des esprits inférieurs qui ont formé le monde; pour l'arracher à ce joug, et l'élever jusqu'à la source même du bien, le Père suprême envoya sur la terre le Christ, son premier-né; celui-ci descendit sur Jésus, lors du baptême dans le Jourdain; et, trompant les regards sous cette apparence, il se substitua, au moment de la passion, Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié à sa place. Les initiés à la connaissance de la vérité que le Christ leur communique échappent pleinement à la domination des puissances de ce monde; aussi nul péché ne peut-il les empêcher d'être sauvés; mais le nombre de ces élus est très-petit. Cette solution dualiste de Basilide, comme celle de Saturnin, n'est pas plus heureuse que la solution panthéiste de Valentin.

Bien qu'il semble se rapprocher sur plus d'un point de ces chefs des écoles de l'Égypte et de la Syrie, Marcion, chef de l'école de l'Asie Mineure, offre cependant un caractère d'originalité. Valentin, Saturnin et Basilide s'accordent sur le rôle inférieur qu'ils assignent au judaïsme dans l'ensemble des religions; le christianisme se présente même à eux comme une lutte du Christ avec le Dieu des Juifs; toutefois ni l'un ni l'autre n'enseignent que le vrai Dieu était complétement ignoré du monde avant le règne de l'Évangile : chez Marcion, au contraire, la séparation de l'Ancien et du Nouveau Testament est absolue, radicale; nul rapport entre eux : d'un côté, une justice sévère qui va jusqu'à la cruauté, l'esprit de vengeance et de crainte; de l'autre, l'esprit de mansuétude, de miséricorde, de charité. Si Marcion s'était borné à dire qu'il y a dans l'économie providentielle un développement ou un progrès, que la loi n'a pas la perfection de l'Évangile, que la justice est le caractère distinctif de l'une, et la bonté celui de l'autre, il n'eût point dépassé cette modération de jugement qui consiste à tenir compte des différences sans méconnaître les analogies; mais, conséquent d'ailleurs avec lui-même, il retrancha du Nouveau Testament tout ce qui lui paraissait avoir le moindre rapport avec le mosaïsme; il n'épargna que saint Paul, qui seul, par ses luttes avec les chrétiens judaïsants, lui sembla un véritable apôtre du Christ. A côté du Dieu suprême, Marcion admettait, comme deuxième principe, une matière coéternelle dont le monde a été formé et qui est la source ou le siége du mal. En raison de sa pureté infinie, le Dieu suprême ne pouvait d'aucune façon entrer en contact avec la matière pour l'organiser; c'est le Dieu des Juifs qui est en même temps l'Auteur du monde ou le Démiurge; mais le pouvoir limité de ce Démiurge, ajoute Marcion, ne lui avait permis de produire qu'une œuvre extrêmement imparfaite. L'homme, tel qu'il est sorti des mains du Démiurge, soumis à l'empire des démons, est incapable d'arriver par ses propres efforts à la connaissance du vrai Dieu, ni même d'en soupçonner l'existence. Dieu ne s'est manifesté que par le Christ; or le Christ n'avait rien de commun avec ce monde extérieur et matériel organisé par le Démiurge; son corps était un pur fantôme; il n'a pu naître d'une vierge, ni converser parmi les hommes, autrement qu'en apparence; sinon il eût été assujetti aux lois de la nature. Aussi, pour être véritablement le disciple du Christ, il faut affranchir l'esprit des liens de la matière, s'abstenir de l'usage des viandes, et renoncer au mariage comme à une institution réprouvée [1].

A ces rêveries de Valentin et de Marcion, de Saturnin et de Basilide, que l'évêque de Lugdunum envisage avec raison comme les coryphées du gnosticisme, se rattachent encore quelques sectes d'une importance secondaire; mais leurs spéculations, noyées, comme les précédentes, au milieu d'une phraséologie orientale qui s'agite dans le vide pour aboutir au néant, échappent à l'analyse par l'absence de toute doctrine; ce n'est qu'un pêle-mêle d'opinions mal assorties. Les produire au grand jour, dit Irénée, c'est déjà les avoir à demi réfutées. Il en est à cet égard comme d'une bête féroce que recèle dans ses retraites une épaisse forêt; on s'en rend facilement maître en abattant tout autour les parties les plus touffues; le monstre alors ne peut plus se cacher; on évite ses atteintes, parce qu'on voit tous ses mouvements; comme on peut le viser en lançant des traits contre lui, il est bientôt blessé à mort... »

L'idée fondamentale de ces systèmes gnostiques, essais de combinaison plus hardis qu'heureux des religions de l'antiquité avec le christianisme, avait ses racines dans le passé. Irénée signale dans la mythologie et la philosophie grecques une des sources

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, par Mgr Freppel, années 1860, 1861.

principales de ces bizarres théories. « Les dépouilles des poëtes comme celles des philosophes, dit-il aux gnostiques, ont servi à vous enrichir; avec quelques lambeaux arrachés de leurs ouvrages, vous avez formé un tissu sans consistance, qui se rompt au moindre choc. En vain essayez-vous de rajeunir par un vernis de nouveauté ces théories tombées en désuétude, il vous est impossible d'en dissimuler l'origine... Et maintenant, conclut Irénée, je vous demanderai si ces hommes, dont vous vous êtes approprié les doctrines, ont connu la vérité ou non. Dans le premier cas, à quoi bon la venue du Christ sur la terre? Dans le second, comment pourriez-vous, en répétant leurs erreurs, vous flatter d'enseigner la vérité? Toute votre science se réduit à faire revivre de vieilles fables sous une forme qui trompe par sa nouveauté. »

L'évêque de Lugdunum se moque aussi des mystiques combinaisons de chiffres de ces sectaires, auxquels l'absurdité tenait lieu de profondeur; avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, ils prétendaient expliquer Dieu, l'homme et l'univers; ils décomposaient chaque mot, calculaient la valeur numérique des lettres, multipliaient ces divers produits l'un par l'autre et arrivaient à des résultats prodigieux. C'est ainsi que Marc, disciple de Valentin, faisait une application de l'alphabet au corps humain. Il était impossible de pousser plus loin le culte de la déraison; après avoir tourmenté l'alphabet pour exprimer leurs doctrines, les gnostiques retrouvaient dans la nature extérieure une nouvelle confirmation de leurs calculs; d'abord, ce sont les quatre éléments, le feu, la terre, l'eau, l'air, qui naissent à l'image de la tétrade supérieure; puis leurs propriétés, le chaud, le froid, le sec et l'humide, s'unissent à eux pour compléter l'ogdoade; ensuite les sept planètes, le cercle qui les enveloppe, le soleil, la lune, représentent la décade; enfin les douze signes du zodiaque symbolisent évidemment la dodécade; quant aux trente éons, ils sont figurés par la révolution périodique de la lune en trente jours. De la nature et de l'alphabet les gnostiques passaient à l'Écriture sainte, qu'ils soumettaient à une analyse plus raffinée; partout où ils rencontraient le nombre douze, par exemple, ils voyaient un emblème de la dodécade : dans les douze fils de Jacob, dans les douze tribus d'Israël, dans les douze pierres précieuses qui ornaient le rational du grand prêtre, dans les douze apôtres, et ainsi de suite. On trouve aussi ce mysticisme arithmétique, un des éléments de la gnose, dans la fausse cabale des rabbins, qui renferme une science des nombre prétendue admirable[1].

Nous devons distinguer de cette fausse mystique des nombres la vraie mystique des nombres, telle que saint Augustin et d'autres illustres docteurs l'ont comprise. « Plus le savant et le sage, dit l'évêque d'Hippone, se dégagent de la matérialité qui les enveloppe, plus ils comprennent clairement le nombre et la sagesse, plus ils chérissent l'un et l'autre... Portez vos regards sur les formes corporelles que produit l'artiste. N'y a-t-il point dans son art des nombres auxquels il adapte ses ouvrages? Ses mains, les instruments dont il se sert, il meut tout cela jusqu'à ce qu'il soit parvenu à réaliser, autant qu'il en est capable, l'œuvre extérieure qu'il a entreprise conformément à la règle des nombres qu'il porte au dedans de lui, et qu'il ait satisfait, par l'intermédiaire des sens, le juge intérieur qui contemple les nombres d'en haut. » Ailleurs, saint Augustin, parlant encore de cette mathématique divine, demande : « Qu'est-ce que le nombre? Pour le savoir, élevez-vous au-dessus des ou-

[1] On ne doit pas confondre cette fausse cabale, justement condamnée par le saint-siége, avec la vraie cabale, ou ancienne tradition mystique juive, qui renferme des vérités catholiques, autrefois enveloppées comme d'un voile. Le Zohar en contient des éléments, mêlés d'ailleurs d'erreurs pharisiennes.

vrages de Dieu, dans lesquels le nombre resplendit de toutes parts. Élevez-vous au-dessus de l'âme humaine, qui a en elle la vue intérieure du nombre. Montez jusqu'à Dieu; là, dans le sanctuaire intime de la sagesse, vous verrez le nombre éternel, type et source de tous les nombres... » Le comte de Maistre avait supérieurement compris cette théorie. « Dieu nous a donné le nombre, dit-il, et c'est par le nombre qu'il se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le, avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté. Le cri devient chant, le bruit reçoit le rhythme, la force s'appelle dynamique, et les traces sont des figures. » Pour ce profond penseur, comme pour les docteurs de l'Église, les nombres, ainsi que l'idée, la sagesse, la vérité, reposaient en Dieu lui-même, leur éternel principe.

Saint Irénée entre dans l'examen de la numération symbolique des gnostiques, pour montrer l'abus du mysticisme poussé à un degré où la spéculation cesse d'être sérieuse, et où l'esprit ne reconnaît plus d'autre règle que l'arbitraire, le caprice, la fantaisie.

Il ne suffit pas d'avoir suivi saint Irénée dans l'analyse qu'il a faite de ce syncrétisme étrange, vaste confluent d'erreurs alimenté par les sources les plus variées; il faut de plus résumer l'argumentation qu'il a dirigée avec tant de vigueur contre les artifices de cette fantasmagorie transcendante. Les gnostiques, n'admettant pas de création dans le sens propre du mot, se voyaient nécessairement rejetés vers la théorie orientale de l'émanation, ou vers l'hypothèse grecque d'une matière préexistante : panthéisme ou dualisme, tels sont les deux retranchements où l'évêque de Lugdunum poursuit ces déserteurs de la doctrine catholique.

« Ou vous séparez le monde de Dieu, leur dit l'évêque de Lugdunum, ou vous confondez Dieu avec le monde; dans l'un et l'autre cas, vous détruisez la vraie notion de Dieu. Si vous placez la création hors de Dieu, en ce sens qu'elle existe indépendamment de lui, quelque nom que vous donniez à cette matière éternelle, vous limitez l'être divin; ce qui revient à le nier. Dieu ne peut exister qu'à la condition d'être infini; et s'il était un seul être qui pût exister par lui-même ou échapper à sa puissance, c'en serait fait de l'Être souverain. Vous avez beau dire que le monde a pu être formé par des anges; de deux choses l'une : ou ils ont agi contre la volonté de Dieu ou d'après son commandement; dans la première hypothèse, vous accusez Dieu d'impuissance; dans la seconde, vous êtes ramenés malgré vous à la doctrine chrétienne, qui voit dans les anges de simples instruments de la volonté divine; donc, ou admettez la création, ou renoncez pour toujours à trouver le Dieu véritable. Que si vous placez la création en Dieu, de telle sorte qu'elle se réduise à un pur développement de sa substance, vous entrez dans une voie encore plus inextricable; alors tout ce qu'il y a là d'imperfections et de souillures dans les créatures retombe sur Dieu lui-même, dont la substance devient la leur. Est-il possible d'altérer plus gravement la notion de Dieu? Vous ne pouvez échapper à cette conséquence qu'en revenant au dogme chrétien de la création, qui, tout mystérieux qu'il est, renferme la seule solution raisonnable, parce qu'il distingue parfaitement ce qui ne doit être ni séparé ni confondu [1]. »

Ensuite, le vénérable controversiste ramène le Dieu des gnostiques au Destin de l'antiquité païenne; il prouve qu'il est contradictoire d'affirmer que Dieu, dont la puissance et la liberté sont l'essence, serait l'esclave de la nécessité, de telle sorte que plusieurs choses s'accompliraient contre son gré : « Alors, continue Irénée, c'est

[1] Saint Irénée, *Adversus hæreses*, lib. II.

faire la nécessité plus forte que Dieu même; c'est la mettre au-dessus de lui et avant lui. Si la nécessité devait devenir si puissante, il fallait l'extirper dès le principe et ne pas s'exposer à la subir par des concessions indignes de Dieu. Cette conduite eût été plus sage, plus logique, mieux appropriée au caractère de Dieu, que d'attendre plus tard, comme s'il venait à résipiscence en cherchant à renverser tout ce qu'il a donné à cette nécessité le temps de produire. Si le Maître souverain de toutes choses est ainsi assujetti à la nécessité, il sera forcé de subir malgré lui ce qui arrive, et tous ses actes seront réglés par le Destin; il ressemblera au Jupiter d'Homère, que la nécessité contraint de dire : Je t'ai fait ce don comme de plein gré, mais au fond du cœur je ne le voulais pas. »

Les gnostiques entassaient éons sur éons, mondes sur mondes, pour réaliser l'idée de l'infini sans pouvoir y arriver. « Tel est l'embarras de Basilide, disait Irénée; il a beau imaginer ses trois cent soixante-cinq cieux superposés par degrés, comme le type suprême des trois cent soixante-cinq jours qui forment l'année; il a beau mettre par-dessus tout ce gigantesque échafaudage ce qu'il appelle la puissance sans nom, il n'en est pas plus avancé pour cela. Si on lui demande qui a fourni le type du premier de tous les cieux, dira-t-il que c'est la puissance sans nom? Mais, s'il s'arrête à une puissance créatrice, il rentre dans notre doctrine; sinon il faudra qu'au-dessus de cette puissance sans nom, il en suppose une autre qui aurait fourni à celle-ci le modèle de toutes les créations, et ainsi de suite en remontant toujours sans jamais s'arrêter. Toutes ces multiplications d'êtres ne lui donnent pas l'Être suprême, dont la hauteur est inaccessible à tous les cieux et à tous les éons réunis qui n'en restent pas moins dans leur condition inférieure. » Ainsi, la totalité des êtres finis, existants ou possibles, n'est pas adéquate à l'idée de l'infini; dès lors, il faut renoncer à vouloir trouver le Dieu véritable en dehors du dogme catholique.

Les gnostiques, sous prétexte que la création est l'image du Plérôma, prêtaient à Dieu les idées et les sentiments de l'homme. Irénée s'élève avec force contre cette assimilation puérile, si elle n'était sacrilége. « Ils parlent de Dieu, dit-il, comme ils parleraient de l'homme, qui est composé de deux natures, d'un corps et d'une âme; ils appliquent au Père de toutes choses ce qui ne convient qu'à l'homme; mais s'ils avaient la science des Écritures, ils sauraient qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre Dieu et l'homme; l'Être souverain est bien éloigné des passions et des affections humaines; simple et sans parties, il est en tout semblable et égal à lui-même; il est tout sentiment, tout esprit, tout pensée, tout intelligence, tout raison, tout ouïe, tout vue, tout lumière, la source unique de tout bien. Ce qui a été créé est bien différent de ce qui a créé : autre chose est le Créateur, autre chose est la créature; car le Créateur est incréé, il est sans commencement ni fin, il n'a besoin de personne, il se suffit à lui-même, et il soutient de plus l'existence des créatures; tandis que celles-ci ont eu un commencement, elles auront une fin, elles sont soumises à Celui qui les a faites et dépendent de lui. »

Les gnostiques éblouissaient les simples par le mirage trompeur de leur science et surprenaient leur religion par des mots pompeux et sonores; aussi l'évêque de Lugdunum cherchait-il à dévoiler l'artifice de ces sectaires, auxquels une vaine jactance tenait lieu de véritable savoir : « Les contradictions des hérétiques, dit-il, ne les ont pas empêchés de séduire un certain nombre de personnes qui ne connaissaient pas le vrai Dieu; ils sont arrivés à ce résultat en interprétant à leur façon la génération du Verbe, en inventant celle de la vie, de la pensée, et d'autres émanations divines; mais, là où ils ne pouvaient plus alléguer d'analogies, ni même une ombre de probabilité, ils n'ont fait qu'accumuler mensonges sur mensonges. Ils ont agi comme

ces chasseurs qui tendent des piéges aux bêtes sauvages, en les amorçant par l'appât des choses dont elles sont friandes; une fois prises dans les filets, elles ne peuvent plus se dégager; elles sont obligées de marcher partout où on les mène; c'est ainsi que les gnostiques endoctrinent leurs auditeurs par des raisons spécieuses, pour les amener peu à peu à croire, contre toute vraisemblance, le système inadmissible de leurs folles créations. »

Le grand motif qu'alléguaient les gnostiques pour ne pas rapporter l'origine du monde au Dieu suprême, c'est l'existence du mal, qu'ils ne pouvaient concilier avec l'idée de l'Être parfait; ils exagéraient le désordre apparent que présentent certaines parties de l'univers; ils ne songeaient pas que ce qui semble un défaut, pris isolément, devient une qualité par rapport à l'ensemble. Pour redresser ces vues erronées, l'évêque de Lugdunum oppose aux idées étroites des sectaires un aperçu aussi large que profond sur le plan divin de la création : « Les objets de la création, malgré leur nombre et leur variété, se trouvent, dit-il, dans un accord parfait avec le tout, tandis que si on les considère séparément, ils paraissent contraires les uns aux autres et opposés entre eux; c'est ainsi que les sons divers d'une harpe, mariés ensemble, produisent une agréable harmonie; mais un homme sensé n'ira pas conclure de la diversité de ces sons qu'il a fallu plusieurs artistes pour les tirer de l'instrument; il sait qu'une même main fait vibrer ces cordes, depuis les moyennes jusqu'aux plus graves ou aux plus aiguës. Ainsi, dans ce grand ouvrage que nous avons sous les yeux, tout tend à démontrer un même Créateur sage, juste et bon; c'est donc à nous qui jouissons de cette harmonie du monde, qu'il appartient de glorifier Celui qui en est l'auteur; par là, nous nous élevons jusqu'au type increé des êtres, nous saisissons leurs rapports et leur destination; et, fidèles aux lois de la raison, nous persévérons dans notre croyance au Dieu unique qui a créé toutes choses. »

Après avoir démontré combien les spéculations de ses adversaires sont mal fondées, il leur oppose la doctrine de l'Église comme conclusion de la partie philosophique de son deuxième livre : « Dieu, dit-il, a créé toutes choses par sa toute-puissance et par sa libre volonté; il ne s'agit pas de placer au-dessus ou à côté de lui la mère Achamoth, pure fiction inventée par les hérétiques, ni le Dieu de la fabrique de Marcion, ni les trente éons du Plérôma, ni leur Abîme, ni leur Proarque, ni leurs cieux, ni leur lumière virginale, ni leur éon innomé, ni aucun des êtres fantastiques qu'ils forgent dans leur délire. Il n'y a qu'un seul Dieu créateur, au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute domination, de toute vertu; c'est lui qui est le Père, lui qui est l'artisan suprême, lui qui a fait toutes choses par lui-même, c'est-à-dire par son Verbe, lui qui est le Dieu des vivants, annoncé par la loi, proclamé par les prophètes, révélé par le Christ, enseigné par les apôtres, cru par l'Église. Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils, sans cesse coexistant avec lui, dès le commencement et à jamais, le révèle aux anges, aux archanges, aux Puissances, aux Vertus, à tous ceux auxquels Dieu veut se communiquer. »

En soutenant contre les gnostiques que le monde est un effet de la libre volonté de Dieu, qui en a conçu l'idée de toute éternité pour la réaliser dans le temps par un acte de sa toute-puissance, Irénée leur reprochait cette présomption fastueuse qui les portait à s'élever au-dessus du reste des mortels, parce que ces théosophes se croyaient, eux seuls, les pneumatiques et les élus de Dieu : « Si quelque fidèle, semblable à une brebis égarée, vient à tomber dans leurs piéges, dit-il, et que, par l'initiation à la gnose, il participe à leur prétendue rédemption, à l'instant même ce fidèle se gonfle d'orgueil, s'imagine qu'il n'est plus sur la terre, qu'il ne fait plus partie de notre monde, mais qu'il est entré dans le Plérôma et qu'il s'est uni à son ange;

il se croit un personnage important, fronce le sourcil, et il est fier comme un coq. »

On voit, d'après ces quelques citations, avec quelle sûreté de coup d'œil Irénée plonge au fond des systèmes gnostiques, pour montrer sur quelles bases fragiles reposent leurs constructions bizarres. On chercherait vainement dans les premiers siècles de l'Église un modèle de dialectique à la fois plus souple et plus nerveuse. « L'évêque de Lyon, dit Mgr Freppel, excelle dans cette critique fine et déliée qui découvre sans peine le côté faible ou ridicule de ses adversaires. Sa logique est sans pitié; elle ne fait grâce d'aucune attaque, tant qu'il reste debout un argument à renverser. La marche qu'il adopte de préférence est celle d'un tacticien consommé; après avoir suivi pas à pas les gnostiques à travers leurs hypothèses, il finit par les enfermer dans un dilemme qui ne leur laisse pas d'issue. Alors, discutant l'un après l'autre les deux termes de l'alternative, il relève les invraisemblances, signale les contradictions, énumère les conséquences immorales ou absurdes. Pour juger de la vigueur et de la pénétration qu'il porta dans la controverse, il faut le voir serrant de près les créations fantastiques de la gnose, dissipant ces ombres légères qui peuplent le Plérôma, réduisant les trente éons de Valentin à un seul et même être par une analyse aussi judicieuse que caustique, ramenant à leur juste valeur ces vaines combinaisons de chiffres dans lesquelles les hérétiques placent leur confiance, et achevant d'accabler sous les traits de l'ironie cette science orgueilleuse qu'il vient d'entamer avec l'arme du raisonnement. » Ce n'est pas que saint Irénée veuille s'engager dans tous les détails où s'égare l'imagination vagabonde des gnostiques; les points saillants de ces hérésies primitives lui paraissent seuls mériter quelque réfutation. Voilà pourquoi l'habile controversiste concentre ses efforts sur la question de Dieu dans ses rapports avec le monde; et, après avoir démontré combien les spéculations de ses adversaires sont chimériques, il leur oppose la doctrine de l'Église comme conclusion de la partie philosophique de son traité.

# CHAPITRE XIII

INDICATION DES SOURCES DE LA RÉVÉLATION, ET EXPOSITION DES DOGMES DU CHRISTIANISME, QUE PLUSIEURS DISCIPLES DE SAINT IRÉNÉE SCELLENT DE LEUR SANG

Dans son *Traité contre les hérésies*, saint Irénée établit que l'Écriture sainte et la tradition catholique sont les deux canaux par lesquels la doctrine chrétienne est arrivée aux hommes. — Il établit la primauté du siége de Rome. — Il expose le mystère de la Trinité, dogme fondamental de la révélation chrétienne, — l'incarnation du Verbe, — la Rédemption, — le dogme de la maternité divine, — l'Eucharistie et la présence réelle, — le sacrifice de la messe, — la confession. — Alliance de la charité évangélique avec le zèle pour l'orthodoxie dans saint Irénée. — Martyre de ce saint évêque de Lyon. — Félix, prêtre, avec les diacres Fortunat et Achillée, prêchent l'Évangile à Valence. — Ferréol et Ferrution, apôtres des Séquanes. — Leur martyre. — Caius et Hippolyte, évêques des nations. — Progrès du christianisme.

Si l'argumentation toute rationnelle que saint Irénée dirige contre les gnostiques montre l'éloquence chrétienne occupée à défendre les principes mêmes de la raison ou les préliminaires de la foi, il est encore plus intéressant de suivre l'évêque de Lyon au milieu des preuves par lesquelles il établit les sources de la révélation et les dogmes du catholicisme. D'abord il combat les hérétiques sur le terrain de la révélation chrétienne, pour les réduire par l'autorité de l'Écriture sainte et de la tradition. Or, pour échapper à ce double argument, les hérétiques du second siècle avaient recours à toutes sortes de procédés. « Quand on leur oppose les Écritures, dit saint Irénée, ils se mettent à incriminer les Écritures elles-mêmes, comme n'étant point certaines ni dignes de foi, soit parce qu'elles ne sont pas assez concordantes, soit encore parce que ceux qui ne connaissent point la tradition n'ont pas le moyen d'y découvrir la vérité. La tradition, en effet, ne s'est pas transmise par l'Écriture, mais par la parole; c'est pour cela que saint Paul a dit : *Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits, mais non la sagesse de ce monde.* Or, d'après le système des hérétiques, chacun d'eux en particulier possèderait cette sagesse, qu'il aurait trouvée par lui-même; pure fiction qui leur paraît être la vérité. Ainsi, cette prétendue sagesse aurait été représentée tantôt par Valentin, tantôt par Marcion; la veille, par Cérinthe; le lendemain, par Basilide; enfin, par quiconque vient disputer à tort et à travers contre la foi établie. Chacun d'eux, en effet, altérant à son gré la règle de vérité, peut impunément se prêcher lui-même. Que si, au contraire, nous les rappelons à l'autorité de la tradition, qui nous arrive des apôtres, et dont le dépôt est gardé dans les Églises par la succession des prêtres, à l'instant même ils s'attaquent à la tradition, sous prétexte qu'étant doués de plus de sagesse que les prêtres, et même que les apôtres, ils ont trouvé la vérité tout entière. A les entendre, les apôtres auraient mêlé aux paroles du Sauveur des éléments empruntés à l'ancienne loi. Bien plus, s'il fallait les en croire, le Seigneur Jésus lui-même aurait parlé tantôt dans un sens purement terrestre, tantôt avec un mélange du terrestre et du céleste, quelquefois d'une manière entièrement divine. Quant à eux, ils possèdent la science

pure et certaine des mystères les plus cachés. Or tenir un pareil langage, c'est évidemment blasphémer contre Dieu. Il résulte de tout cela que nos adversaires ne veulent s'en rapporter ni aux Écritures ni à la tradition [1]. »

Dans d'autres passages, l'habile controversiste montre avec quelle audace les différentes sectes mutilent le canon des Écritures. Les ébionites n'admettent que l'Évangile de saint Matthieu. Marcion et les siens se bornent à celui de saint Luc. Les valentiniens se renferment dans l'Évangile de saint Jean, à l'exclusion de tout autre. Non contents de rejeter une partie des livres saints, les hérétiques altèrent ceux qu'ils retiennent; ils ajoutent, retranchent, corrigent selon qu'il leur plaît. Enfin, grâce à un système d'interprétation tout arbitraire, chacun d'eux voit dans l'Écriture sainte ce que bon lui semble et y trouve sans peine ce qu'il y cherche. Valentin découvre ses éons au commencement de l'Évangile de saint Jean. Marcion attribue à saint Luc sa distinction entre le Dieu de la loi et le Dieu de l'Évangile. Basilide s'appuie sur saint Marc pour séparer le Christ de Jésus. Les textes les moins clairs des livres saints sont précisément ceux auxquels ils s'attachent de préférence; c'est là qu'ils placent le fondement de leur doctrine, au lieu de suivre la règle indiquée par la nature des choses, qui consiste à expliquer les endroits obscurs par d'autres dont le sens n'a rien d'équivoque. En résumé, recours à la tradition contre l'Écriture, et réciproquement, selon les besoins de la cause; préférence du jugement particulier au jugement général de l'Église; élimination successive de la majeure partie des écrits inspirés; explication libre des paroles du Sauveur et des apôtres, sous prétexte qu'ils s'étaient accommodés, dans leurs discours, aux préjugés des Juifs : tels sont les procédés à l'aide desquels les hérétiques du second siècle faisaient passer pour la pure doctrine évangélique le fruit de leurs propres inventions [2].

« Matthieu, leur répond saint Irénée, a écrit son Évangile en langue hébraïque, pendant que Pierre et Paul prêchaient à Rome et y posaient les fondements de l'Église. Après quoi, Marc, disciple et interprète de Pierre, nous transmit par l'écriture les vérités qu'enseignait cet apôtre; et Luc, disciple de Paul, écrivit dans un livre l'Évangile tel que son maître le prêchait; enfin Jean, le disciple bien aimé, celui qui reposait sur le sein du Seigneur, donna son Évangile pendant son séjour à Éphèse en Asie. » Voilà bien les quatre Évangiles canoniques avec le nom des auteurs auxquels la tradition chrétienne les a toujours attribués. Irénée ne se borne pas à les indiquer avec toute la clarté désirable; il les cite en détail, il les parcourt l'un après l'autre pour démontrer aux gnostiques que le Dieu de l'Ancien Testament ne diffère point de celui du Nouveau, et qu'on ne saurait séparer Jésus de Nazareth du Verbe éternel. Or ces citations, aussi littérales que nombreuses, se retrouvent textuellement dans les quatre relations que l'Église vénère comme écrites sous l'inspiration de l'Esprit-Saint; donc ces dernières sont exactement les mêmes qui étaient reçues par tous les fidèles à l'époque de saint Irénée.

Ce grand témoin des temps apostoliques, pénétrant sous les voiles du symbolisme sacré, tel qu'il apparaît dans la prophétie d'Ézéchiel et dans l'Apocalypse, relève avec autant de finesse que de profondeur le caractère particulier de chaque évangéliste. « Le premier animal, selon l'Écriture, dit-il, était semblable à un lion, qui signifie la vertu du Fils de Dieu, sa puissance et sa royauté divines; le second, à un veau, emblème du sacrifice et du sacerdoce; le troisième avait le visage d'un homme, ce qu'il faut rapporter à l'humanité du Christ et à son avénement sur la terre; le qua-

[1] Saint Irénée, *Adversus hæreses*, lib. III, cap. II.

[2] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles*, par Mgr Freppel; dix-huitième leçon.

trième ressemblait à un aigle qui vole, image de la grâce de l'Esprit-Saint qui se déploie sur l'Église; à ces quatre figures répondent les Évangiles, comme à autant de symboles des attributs du Christ. En effet, Jean décrit la puissance que le Fils tient du Père, et sa génération glorieuse... L'Évangile selon saint Luc porte un caractère sacerdotal; voilà pourquoi il débute par le sacrifice qu'offre au Seigneur le prêtre Zacharie... Matthieu, au contraire, commence par le récit de la naissance humaine du Christ; l'homme doux et humble de cœur se montre à chacune de ses pages... Marc ouvre son Évangile par l'esprit prophétique; aussi sa narration est-elle rapide et serrée; c'est la figure ailée de l'Évangile... Telles sont les différentes opérations du Fils de Dieu, auxquelles répondent la forme emblématique des quatre animaux et le caractère spécial des quatre Évangiles; voilà pourquoi quatre testaments ont été donnés au genre humain : le premier, avant le déluge et pendant la vie d'Adam; le deuxième, après le déluge et au temps de Noé; le troisième, dans la législation mosaïque; le quatrième, résumé des trois autres testaments, est celui qui régénère l'humanité, c'est-à-dire l'Évangile dont la grâce soulève l'homme de la terre et le transporte comme sur des ailes dans le royaume des cieux. Puisqu'il en est ainsi, nous n'avons que faire de ces faux docteurs qui, avec l'audace de l'ignorance, défigurent les Évangiles, en diminuent ou en augmentent le nombre, tantôt ajoutant au texte des choses de leur invention, tantôt retranchant ce qui leur déplaît dans l'économie divine[1]. »

Est-il possible d'affirmer plus nettement l'existence des quatre Évangiles canoniques et leur usage général dans l'Église primitive, à l'exclusion de tout autre? Non-seulement saint Irénée atteste le fait; mais, de plus, il en cherche les raisons : il épuise en quelque sorte les ressources du symbolisme chrétien pour montrer que les quatre Évangiles répondent aux quatre points cardinaux, aux quatre vents de l'atmosphère, aux quatre figures mystérieuses d'Ézéchiel et de l'Apocalypse, aux quatre principaux attributs ou opérations du Fils de Dieu, aux quatre testaments divins donnés à la race humaine. Quelle que soit la valeur de ces comparaisons ingénieuses, ce qui ressort des paroles de saint Irénée avec une évidence incontestable, c'est que l'Église n'a jamais admis que quatre Évangiles, ni plus ni moins, ceux de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

Ce témoignage ne se borne pas aux quatre Évangiles canoniques, il s'étend à toutes les parties du Nouveau Testament; voilà ce qui donne une haute importance au Traité de saint Irénée contre les hérésies de son temps. Sans parler du canon des Juifs, il est facile de dresser, à l'aide de ce seul document, le catalogue presque entier des écrits apostoliques. L'évêque de Lyon reproduit de longs passages de l'Écriture sainte, littéralement conformes au texte actuel : preuve évidente que les Lettres inspirées dont se servait l'Église primitive sont identiques à celles actuellement enseignées; puis, ce qui est capital en pareille matière, il ne manque jamais d'indiquer le nom des auteurs respectifs des différentes parties du Nouveau Testament. C'est ainsi qu'il attribue les Actes des apôtres à saint Luc, et qu'il cite l'épître de saint Paul aux Romains, les deux aux Corinthiens, les épîtres aux Galates, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, les deux aux Thessaloniciens, les deux à Timothée, l'épître à Tite, la première épître de saint Pierre, les deux premières de saint Jean et l'Apocalypse. L'Apocalypse! Qu'est-ce que le rationalisme n'a pas inventé pour dépouiller saint Jean de ce livre prophétique qui clôt si magnifiquement le cycle divin des Écritures? Personne, cependant, ne fut mieux placé pour savoir si l'apôtre bien-aimé a réellement composé ce mystérieux écrit, qu'un homme formé à l'école de Papias et

[1] Saint Irénée, *Adversus hæreses*, lib. III, cap. XI.

de Polycarpe, tous deux disciples de saint Jean; c'est donc un témoignage aussi direct que possible; c'est un enseignement puisé à la source la plus sûre et la plus authentique. Il faut faire la même remarque pour les Actes des apôtres, cette relation si importante de la prédication évangélique au Ier siècle de l'ère chrétienne. En insistant sur l'autorité divine de ce document inspiré, en attestant que l'Église entière y a toujours vu l'œuvre de saint Luc, le disciple de saint Polycarpe a détruit à l'avance les vaines conjectures d'une science toujours prête à renverser ce qui gêne ses théories.

L'ouvrage de saint Irénée, précieux pour la défense du Nouveau Testament, n'offre pas moins d'intérêt comme modèle d'une interprétation saine et judicieuse. Obligés de reconnaître l'origine apostolique des écrits qu'on opposait à leurs élucubrations, les gnostiques se retranchaient dans des explications qui en dénaturent le sens. Pour échapper aux arguments qui surgissaient de là contre leur exégèse, ils distinguaient, comme plus tard quelques écoles protestantes, entre la véritable pensée du Sauveur et des apôtres, et les concessions qu'ils étaient forcés de faire aux préjugés des Juifs : à côté d'un fond de vérité incontestable, l'Évangile, selon eux, contenait des choses qui s'expliquaient par les ménagements que ses auteurs tenaient à garder envers une multitude ignorante et prévenue. Valentin et Marcion comprenaient dans la première catégorie leurs propres doctrines; ils rangeaient dans la seconde tout ce qui ne cadrait pas avec leurs opinions; par ce moyen ingénieux, ils conciliaient la liberté de penser la plus complète avec un respect apparent pour le Christ et ses disciples; en sorte que, dit Irénée, le Sauveur et les apôtres auraient, suivant un vaste plan d'hypocrisie, prêché à chacun ce qu'il était disposé à entendre. « En agir ainsi, continue l'évêque de Lugdunum, ce ne serait pas apporter la santé ni la vie, mais aggraver, au contraire, la maladie de l'ignorance... Les apôtres étaient envoyés pour ramener les esprits égarés, rendre la vue aux aveugles et la santé aux malades; ce n'est pas en pactisant avec les erreurs de chacun, mais en manifestant la vérité à tous, qu'ils pouvaient arriver à ce résultat... »

Cette réponse est aussi pleine d'élévation que de bon sens. Le système d'accommodation tombe, en effet, devant la mission divine du Christ et des apôtres, dont il blesse le caractère moral. Pour achever de détruire les inventions de ses adversaires, le docteur catholique montre que, bien loin de flatter les préjugés de leurs contemporains, les héros de l'Évangile heurtaient de front toutes les idées reçues, faisant triompher ainsi la vérité malgré l'opposition qu'ils rencontraient de toutes parts. « Il y a des hommes, dit-il, qui s'en vont répéter avec audace que les apôtres, prêchant au milieu des Juifs, ont dû s'accommoder à leurs préventions. Rien n'est plus contraire à la réalité. Qu'y avait-il, en effet, de plus choquant pour les Juifs que de s'entendre dire publiquement : Cet homme que vous avez attaché à une croix est le Christ, Fils de Dieu, votre roi éternel? Ils agissaient pour les gentils comme à l'égard des Juifs, ne prenant d'autre guide que la vérité. Ils attaquaient les préjugés des nations en leur déclarant hardiment que leurs dieux n'étaient que des idoles de démons... Quant à ceux qui prétendent que Paul seul a compris la religion chrétienne, parce que les mystères lui ont été révélés par voie de révélation, l'Apôtre les réfute en disant que le même Dieu lui a confié le ministère des incirconcis, et à Pierre celui des circoncis. Pierre était donc, aussi bien que Paul, l'apôtre d'un seul et même Dieu : l'un annonçait aux Juifs ce que l'autre prêchait aux gentils. »

Il n'y a donc pas d'antithèse à établir entre saint Pierre et saint Paul. Le contraste n'est pas plus réel entre l'Ancien et le Nouveau Testament, malgré les antinomies inventées par Marcion et que les théologiens de la réforme ont exhumées des bas-fonds du gnosticisme. Les gnostiques soutenaient que la loi de Moïse n'aurait jamais

dû être abrogée, s'il était vrai qu'elle eût Dieu pour auteur. « Non, leur réplique l'évêque de Lyon. Vous raisonnez comme celui qui dirait que la paille, étant une créature de Dieu, ne devrait jamais être séparée du froment; ou bien qu'il ne faudrait pas couper le raisin, parce que le sarment de la vigne est l'œuvre du Créateur. En effet, ces objets n'ont pas été créés pour eux-mêmes, mais dans le but de faire arriver à maturité le fruit qu'ils portent; quand le fruit est mûr, la paille et le sarment deviennent inutiles; on les coupe et on les enlève du champ. Ainsi en est-il de Jérusalem, qui portait en elle le joug de la servitude pour dompter l'homme et le rendre apte à la liberté; son existence n'était plus nécessaire une fois que le fruit de la liberté, devenu mûr, eut été recueilli. » Cette comparaison, aussi gracieuse que juste, établit la vraie distinction entre l'ancienne loi et la nouvelle. L'une enchaînait l'homme à Dieu par mille liens qui tenaient sa volonté rebelle dans un état de contrainte et d'assujettissement; c'était la loi des serviteurs, plutôt que celle des enfants et des héritiers légitimes. L'autre, au contraire, en affranchissant l'homme du péché par la grâce divine, le rend capable d'une soumission plus volontaire et plus libre; elle demande principalement à l'amour ce que la législation mosaïque obtenait surtout par la crainte; mais cette supériorité de l'Évangile sur la loi de Moïse ne constitue nullement une opposition entre l'un et l'autre. Toute la partie dogmatique et morale de l'Ancien Testament se retrouve éclaircie et développée dans le Nouveau. L'évêque de Lyon insiste avec force sur ces rapports de conformité, sans lesquels il n'y aurait plus, dans l'économie providentielle, ni unité ni harmonie.

Sans la tradition vivante dans l'Église, l'Écriture sainte ne serait plus qu'un champ ouvert à toutes les disputes des partis. Aussi, après avoir établi en principe qu'il y aurait encore moyen de connaître la vérité, lors même que l'Écriture sainte n'existerait pas, le savant controversiste prouve que, par le fait, des nations entières ont puisé leur foi dans l'enseignement oral sans le secours des livres saints. Est-ce à dire qu'il faille regarder comme superflus les écrits du Nouveau Testament? Non : en fixant par écrit une partie des doctrines qu'ils avaient d'abord enseignées de vive voix, les apôtres ont voulu par là les préserver plus sûrement de toute altération. Il est incontestable, en effet, que l'écriture a l'avantage naturel d'enchaîner la pensée à un texte immuable et précis. Elle conserve ce que la parole explique et propage. L'une a pour elle l'immobilité; l'autre, le mouvement et la vie; celle-ci est le moyen ordinaire de la diffusion, le grand instrument de l'apostolat; celle-là, le pivot fixe et invariable de la législation et du gouvernement. Ce n'est donc pas sans une disposition admirable de la Providence que la révélation chrétienne est arrivée aux hommes par ce double canal de la parole et de l'écriture; vouloir séparer ce que Dieu a uni par un lien indissoluble, c'est méconnaître l'harmonie qui règne dans l'œuvre de la rédemption.

Cela posé, où trouver l'Écriture sans augmentation ni diminution? Où trouver la tradition pure et intègre? Dans l'Église, à laquelle, dit Irénée, il appartient d'interpréter l'une et l'autre, d'en fixer le sens avec autorité; elle a reçu de Dieu la mission d'instruire les hommes et de leur faire connaître à tous la voie du salut. « Là où est l'Église, ajoute-t-il, là est l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire la vérité; voilà pourquoi tous ceux qui ne reçoivent point l'Esprit ne puisent pas non plus l'aliment de la vie aux mamelles de cette mère commune, ni ne boivent à cette source pure qui jaillit du corps de Jésus-Christ; mais ils se creusent des citernes qui ne leur fournissent que des eaux fétides et corrompues, parce qu'ils rejettent la foi de l'Église qui pourrait les confondre, et qu'ils repoussent l'Esprit qui dissiperait leur ignorance; car là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire la vérité. La raison de ce privilége surnaturel qui s'attache au corps moral de Jésus-Christ est évidente : étant donnée l'au-

torité doctrinale de l'Église, l'infaillibilité en découle comme une conséquence rigoureuse; sinon, l'Église pourrait enseigner l'erreur avec la propre autorité de Dieu; ce qui serait une absurdité monstrueuse. »

Pour discerner la véritable Église, outre le triple signe de l'unité, de l'universalité et de la sainteté, il y a l'apostolicité; c'est l'argument que l'évêque de Lugdunum fait valoir avec le plus de force et d'insistance contre les gnostiques; il établit que toutes les sectes sont postérieures à l'Église; si, en raison de leur nouveauté, elles ne peuvent pas remonter jusqu'aux apôtres par une succession non interrompue, il s'ensuit évidemment qu'elles n'ont pu recevoir d'eux le dépôt de la vérité. Où donc trouver ce dépôt dans son intégrité? Là où le pouvoir de l'enseignement s'est transmis, à partir des premiers fondateurs de l'Église, par une voie régulière et légitime; c'est à cette succession des évêques et des pasteurs qu'est attaché le maintien de la vraie foi. « Comme il serait trop long de rapporter les successions de toutes les Églises, dit Irénée, nous nous contenterons de marquer la tradition de la plus grande et de la plus ancienne de toutes, de celle qui est connue du monde entier, qui a été constituée à Rome par les glorieux apôtres Pierre et Paul. En reproduisant cette tradition qu'elle a reçue des apôtres, cette foi qu'elle a annoncée aux hommes et transmise jusqu'à nous par la succession de ses évêques, nous confondons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, par vaine gloire, par aveuglement ou par malice, font des assemblées illégitimes; car c'est avec cette Église, à cause de sa principauté supérieure, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les Églises, c'est-à-dire les fidèles de tous les endroits du monde. »

Irénée dresse ensuite le catalogue des évêques de Rome depuis la mort des apôtres jusqu'à la fin du deuxième siècle : Lin, Anaclet, Clément, Évariste, Alexandre, Sixte, Télesphore, Hygin, Pie I, Anicet, Soter, Éleuthère; puis il ajoute ces remarquables paroles : « Par cette succession nous démontrons pleinement que la foi conservée jusqu'à nos jours et transmise en toute vérité est la foi une et vivifiante confiée à l'Église par les apôtres. » Mais quel est le gardien et le dépositaire de la foi dans l'Église romaine? C'est, répond Irénée, l'évêque chargé du soin de la gouverner. Conséquemment le dépôt de la foi ne peut se perdre ni s'altérer entre les mains de l'évêque de Rome; sinon, il serait perdu ou altéré pour l'Église romaine qui le reçoit de son chef, par suite, pour toutes les autres Églises dont le devoir indispensable est de s'accorder avec celle de Rome : l'infaillibilité du pontife romain assure donc l'indéfectibilité du siége apostolique, et, par là, celle de l'Église universelle, c'est la clef de voûte qui couronne et soutient tout l'édifice chrétien [1].

Dans son magnifique *Traité contre les hérésies*, l'évêque de Lugdunum ne se borne pas à décrire l'organisation extérieure de l'Église, à déterminer la règle de foi catholique, l'autorité de l'Écriture sainte et de la tradition, le pouvoir d'enseignement dévolu aux évêques et la primauté du siége de Rome; il discute l'une après l'autre les doctrines particulières que professaient les gnostiques; de là une exposition éloquente des dogmes du christianisme. D'abord le mystère fondamental de la révélation, celui de la Trinité, est exprimé avec autant de précision que de clarté dans cette confession de foi qui reproduit à peu près le symbole des apôtres : « L'Église, dit Irénée, croit en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel, de la terre, de la mer, et de tout ce qu'ils renferment; en un seul Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui s'est fait chair pour notre salut; elle croit au Saint-Esprit, lequel a prédit par les prophètes l'économie divine et l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur,

[1] *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule*, etc., par Mgr Freppel, années 1860-1861.

qui est né d'une vierge, qui a souffert, qui est ressuscité d'entre les morts, qui avec sa chair est monté aux cieux, d'où il viendra un jour dans la gloire du Père pour ressusciter toute chair humaine. »

Le dogme de l'incarnation du Verbe a trouvé dans saint Irénée un interprète ni moins exact ni moins profond; c'est sur ce point que se concentraient davantage les efforts des gnostiques; tous s'accordaient à le nier : les uns, comme Basilide, séparaient le Christ de l'homme Jésus, pour n'admettre qu'une simple union morale entre le premier et le second; d'autres, à l'exemple de Valentin, reculaient jusqu'au baptême dans le Jourdain, l'union du Christ, Fils de Dieu, avec Jésus de Nazareth, ou réduisaient le corps du Sauveur à une vaine apparence sans réalité substantielle; quelques-uns, adoptant les rêveries de Marcion, supposaient que le Rédempteur avait paru subitement sur la terre, la quinzième année du règne de Tibère, sans avoir pris naissance parmi les hommes; plusieurs enfin, tels que les ébionites, niaient la divinité du Christ, qu'ils regardaient uniquement comme un prophète plus grand que Moïse. L'évêque de Lugdunum leur oppose à tous la véracité de l'histoire évangélique, telle qu'elle a été transmise par l'Écriture sainte et par la tradition. Après avoir rétabli la vérité des faits, il en cherche la raison intime; c'est ainsi qu'en répondant aux valentiniens, il développe cette belle pensée, que le Christ, étant le type de l'humanité, devait traverser les différents âges de la vie pour leur servir de modèle et les sanctifier. « Il était impossible, ajoute-t-il, que l'homme, une fois déchu de son premier état par sa désobéissance, pût se relever par lui-même; il était impossible que le coupable, une fois tombé sous le joug du péché, pût se sauver par ses seuls efforts : voilà pourquoi le Fils de Dieu, son Verbe coéternel, a quitté le sein du Père et s'est incarné, s'abaissant jusqu'à la mort pour consommer l'œuvre de notre salut... »

La place qu'Irénée assigne à la sainte Vierge Marie dans ce grand œuvre de la rédemption justifie à merveille le culte de vénération que l'Église rend à la mère de Dieu, et la confiance qu'elle met dans sa toute-puissance suppliante. Non-seulement l'évêque de Lugdunum appuie avec force sur le dogme de la maternité divine, l'un des fondements de la religion chrétienne, mais encore il fait ressortir le rôle personnel qu'a joué l'Ève de la nouvelle alliance par sa soumission à la volonté de Dieu : « De même que le genre humain, dit-il, avait été dévoué à la mort par une femme, il a été sauvé par une autre femme; et, par un juste équilibre, l'obéissance virginale a réparé ce qu'avait perdu la désobéissance virginale. »

Irénée suit dans l'Eucharistie le prolongement de l'incarnation du Verbe : ces deux mystères lui paraissent si intimement liés entre eux, qu'il se sert de l'un pour établir l'autre. Les gnostiques célébraient la Cène comme les catholiques, et pourtant ils s'obstinaient à soutenir que le Sauveur n'avait pas pris une chair véritable, ou du moins que son corps n'était pas formé d'éléments terrestres. « Vous admettez l'Eucharistie, leur dit Irénée; or le calice que nous bénissons est la communication du sang de Jésus-Christ, et le pain que nous rompons, la communication de son corps; donc vous êtes obligés de reconnaître que le Verbe s'est fait chair; autrement vous ne pourriez recevoir ni son corps ni son sang; car il n'y a pas de sang là où l'on ne trouve ni veines, ni chair, ni tout ce qui fait partie de la substance humaine. » Après avoir démontré par la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie la vérité de l'incarnation du Verbe, l'évêque de Lugdunum prouve par elle la résurrection des corps, que niaient les gnostiques. « Comment, dit-il, nos corps pourraient-ils ne pas ressusciter, eux qui sont pénétrés du sang de Jésus-Christ, et nourris de sa chair? Par cette union étroite avec l'Homme-Dieu dont ils sont devenus les membres, ils participent à ses destinées glorieuses; l'Eucharistie est pour eux le

principe de leur incorruptibilité future; car, de même que le pain qui vient de la terre, recevant l'invocation divine, cesse d'être un pain ordinaire pour devenir l'Eucharistie, composée de deux éléments, l'un céleste, l'autre terrestre, ainsi nos corps, en recevant l'Eucharistie, ne sont plus corruptibles sans retour, mais ils ont l'espoir de ressusciter pour l'éternité [1]. »

Les gnostiques rejetaient les sacrifices de l'ancienne loi; ils insistaient sur le fait de leur abrogation par l'auteur de la loi évangélique, pour leur refuser toute espèce de valeur. Irénée leur accorde que ces sacrifices, pris en eux-mêmes, n'avaient aucune efficacité. En fournissant aux Juifs l'occasion de témoigner à Dieu leur foi, leur soumission et leur gratitude par des actes extérieurs et publics, dit l'évêque de Lugdunum, ils avaient encore pour but de figurer l'oblation unique qui devait les remplacer dans le nouveau testament; cette oblation nouvelle, c'est le sacrifice eucharistique que l'Église offre à Dieu chaque jour sur tous les points du globe; les Juifs ne sauraient le faire; leurs mains sont pleines de sang, et ils n'ont pas reçu le Verbe qui est offert à Dieu.

Si du sacrifice de la messe on passe au sacrement de pénitence, Irénée, rappelant ce qui s'était vu dans la Gaule même, montre à quel point la nécessité de la confession était reconnue par l'Église primitive. « Parmi les femmes trompées par l'imposteur Marc dans les contrées que traverse le Rhône, quelques-unes, dit-il, dont la conscience avait fini par être cautérisée, se sont décidées néanmoins à faire leur confession en public; d'autres, retenues par la honte et désespérant de recouvrer la vie divine, se sont renfermées dans le silence; plusieurs enfin ont fait une défection complète, ou, comme dit le proverbe, nagent entre deux eaux : voilà les fruits de cette semence de sagesse que les gnostiques leur avaient communiquée. »

Irénée enseigne aussi clairement la réalité du libre arbitre que la nécessité de la confession : « Dieu a créé l'homme libre dès le commencement; il l'a laissé maître de son âme, en lui donnant le pouvoir d'accomplir la loi volontairement, sans user d'aucune contrainte à son égard; car Dieu ne fait point violence à l'homme, mais il lui inspire sans cesse de bonnes pensées; ceux donc qui opèrent le bien en recevront la récompense, parce qu'ils l'auront fait pouvant ne pas le faire, tandis que les autres subiront le jugement de Dieu, parce qu'ils n'auront pas fait le bien pouvant le faire... » Ce n'est pas qu'Irénée, en insistant avec tant de force sur la libre coopération de l'homme dans l'affaire de son salut, perde de vue la nécessité de la grâce divine. Pour exprimer par des images sensibles le caractère de ce secours surnaturel, il décrit l'action de l'Esprit-Saint sur l'âme humaine : « De même que la terre, stérile par elle-même, ne pourrait rien produire sans les humeurs qui la rendent féconde; ainsi nous-mêmes, sans la pluie d'en haut que Dieu veut bien répandre sur notre âme, nous serions demeurés comme un bois desséché, incapable de porter les fruits de la vie éternelle... C'est pourquoi la rosée divine nous est nécessaire, afin que nous ne devenions point stériles... »

Parfois, au milieu de son argumentation, Irénée s'interrompait pour demander à la grâce divine d'achever par une influence supérieure ce que n'avaient pu opérer ses raisonnements; alors tombait de ses lèvres une de ces prières qui partent du cœur et qui brisent les résistances de l'orgueil : « Je vous invoque, Seigneur, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob et d'Israël, qui êtes le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu qui, dans votre infinie miséricorde, nous avez accordé le don de vous connaître; faites que le Saint-Esprit règne toujours dans nos âmes; faites que tous ceux qui me liront vous reconnaissent pour le seul vrai Dieu, et qu'invin-

[1] Saint Irénée, *Adversus hæreses*, lib. IV.

ciblement attachés à votre culte, ils renoncent à toute hérésie, à toute fausse doctrine qui pourrait les éloigner de vous! » Ainsi l'accent de la charité chrétienne traversait par intervalles les sévérités de la controverse; Irénée s'efforçait de tempérer par la modération et la mansuétude la vivacité des coups qu'il portait à des frères égarés.

Le ton calme de sa polémique pleine de mesure et de convenance ajoute à la beauté de son Traité contre les hérésies; la perte presque complète du texte original ne permet guère, nous l'avons dit, d'en apprécier le mérite littéraire; autant qu'on peut en juger par les fragments grecs et d'après une traduction latine moins élégante que fidèle, le style d'Irénée se recommande par une simplicité qui n'est pas dépourvue de charme; il a toutes les qualités de l'esprit occidental : la clarté et la précision; les mots techniques et les locutions inusitées qui altèrent la pureté de la langue grecque sont empruntés au vocabulaire des gnostiques, que le vénérable controversiste était obligé de reproduire pour faire connaître leurs théories.

Sous le rapport doctrinal, Irénée, dans l'ardeur de la lutte, s'est laissé aller à quelques interprétations arbitraires ou erronées; il adopta l'opinion des millénaires : non-seulement il soutint, et avec raison, que les justes verront Dieu dans leur chair glorifiée; mais il ajouta que les élus, après leur résurrection, règneraient sur la terre avec le Christ pendant un certain laps d'années; ce règne terrestre, dont il ne fixait pas la durée, devait leur servir de prélude et de préparation à la béatitude céleste. Malgré cette erreur sur un point de doctrine que l'Église n'avait pas encore mis à l'abri de toute interprétation douteuse par une définition solennelle, il n'y a, dans l'œuvre de saint Irénée, rien qui affaiblisse l'autorité du grand docteur comme témoin et interprète de la foi de son temps.

On n'a des autres ouvrages de l'évêque de Lugdunum que des fragments ou des titres. Eusèbe a reproduit un extrait d'un *Traité de la monarchie* contre Florin, qui avait été avec Irénée disciple de saint Polycarpe, et qui, devenu prêtre de Rome, avait adopté des erreurs gnostiques; c'était contre le même Florin qu'était dirigé le livre de *l'Ogdoade,* dont la dernière proposition seule a été conservée par Eusèbe. Le traité *du Schisme,* adressé à Blaste, autre prêtre de Rome, est complétement perdu. Il a déjà été fait mention de la lettre au pape Victor, lors de l'intervention pacificatrice d'Irénée dans les discussions de ce saint pontife avec les évêques de l'Asie Mineure, touchant la célébration de la Pâque. Outre ces œuvres, Eusèbe et saint Jérôme nomment divers écrits où l'évêque de Lugdunum se montrait, par excellence, l'homme de la tradition [1].

Grâce à ces travaux habilement dirigés contre les sectes qui s'agitaient autour de l'Église naissante en Égypte, à Rome, et jusque dans les Gaules, la semence de la divine parole fructifiait de toutes parts sur les bords du Rhône et de la Garonne, quand tout à coup un nouvel orage vint moissonner de si belles espérances. L'empereur Septime Sévère, dès le commencement de son règne, s'était montré bienveillant à l'égard des chrétiens; mais il semble qu'il n'en avait laissé accroître le nombre que pour avoir plus de victimes à immoler à la fureur du fanatisme populaire. En effet, au retour de son expédition contre les Parthes, l'an 202, il promulgua un édit de persécution; il y eut une multitude si prodigieuse de martyrs, que bien des fidèles s'imaginèrent que la venue de l'Antechrist et la prochaine fin du monde allaient arriver. Une ancienne inscription conservée à Lyon marque qu'en cette seule cité dix-neuf mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, tombèrent sous la hache des bourreaux. A leur tête fut égorgé l'intrépide Irénée, en

1 *Histoire de saint Irénée,* par l'abbé Prat. Édit. 1843.

qui resplendirent d'un même éclat le génie, la sainteté et le martyre : c'était le 28 juin 202 ou 208; le prêtre Zacharie, échappé au carnage, prit soin de sa sépulture et lui succéda sur le siége épiscopal de Lugdunum [1].

Cette affreuse boucherie ne servit qu'à inspirer un nouveau courage aux ouvriers évangéliques qu'Irénée avait disséminés dans les villes d'alentour. Félix, prêtre, avec Fortunat et Achillée, diacres, envoyés par Irénée à Valence, avaient gagné beaucoup d'âmes à Jésus-Christ dans cette capitale des Ségalaunes. Non loin de la colonie romaine, du côté oriental, ils s'étaient choisi une petite chaumière, avec laquelle ils espéraient acheter le palais du ciel; c'était là que s'abritaient ces hommes avides d'humilité, mais remplis d'un sublime dévouement; ils avaient pour armes le chant des psaumes, pour défense les fatigues des veilles, pour nourriture les longues privations des jeûnes; ils vivaient ainsi fortifiés par la grâce divine, lorsque le prêtre Félix eut une vision qui lui montrait à l'avance le combat réservé à lui et à ses auxiliaires. « J'ai vu un lieu tout brillant de la splendeur des astres, raconta-t-il à ses diacres; mille fleurs variées, d'une ineffable beauté, s'y épanouissaient; l'air y était embaumé des parfums les plus exquis; même on y voyait de royales demeures tout étincelantes d'or et de pierreries; sous ces demeures, cinq agneaux plus blancs que la neige paissaient les blanches fleurs de lis, dont la riche couleur du safran relevait l'éclat; délicieuse pâture qui redoublait leur allégresse. J'admirais dans le double sentiment de la crainte et du bonheur ce ravissant séjour, quand j'entendis une voix céleste : « Courage, disait-elle, disciples de mon serviteur Irénée; vous avez fait fructifier au centuple le talent qui vous avait été confié; entrez dans la joie de votre Maître, et jouissez, dans la société de vos frères, de l'éternelle félicité. »

A ce récit plein de charmes, Fortunat et Achillée, embrasés tout à coup de l'Esprit-Saint, s'écrièrent : « Gloire soit à vous, ô Dieu, dont les mains ont façonné l'univers ! Vous promettez à tous les dons ineffables de votre bonté; mais aujourd'hui, malgré notre indignité, vous nous révélez, par votre serviteur Félix, les secrets de vos trésors célestes; ces grandes récompenses que vous mettez sous nos yeux nous fortifient; accordez-nous, contre les attaques de l'ennemi cruel qui nous menace, le secours de votre protection, afin qu'avec l'appui de votre bras, qui triomphera pour nous, un glorieux martyre couronne nos combats. » Comme ils finissaient cette prière, un frère arriva chargé d'un message de Ferréol et de Ferrution, apôtres des Séquanes : « A nos très-pieux frères en Jésus-Christ, Félix, Fortunat et Achillée, salut dans le Seigneur, disaient Ferréol et Ferrution. Le Modérateur des siècles, le Rédempteur des âmes, celui dont l'abondante largesse récompense ses confesseurs, a daigné nous manifester, dans une vision, les secrets de ses conseils. Après les saintes veilles de la nuit, je reposais dans le sommeil mes membres fatigués, quand j'ai vu la voûte des cieux s'ouvrir; des anges portaient l'étendard de la croix; d'autres, derrière eux, tenaient en leurs mains cinq couronnes, toutes brillantes d'or et de pierreries. Une voix, qui me saisit d'une frayeur soudaine et cependant me laissa une douce joie, disait : « Disciples d'Irénée, recevez, en récompense de votre généreux dévouement, le royaume de l'immortelle gloire que je vous ai promis. » C'est pourquoi, bienheureux frères, j'ai cru que le miracle de cette vision nous appelait au triomphe du martyre. »

Les apôtres de Valence répondirent à ceux de Besançon par le récit de la vision de Félix; dès lors les cinq disciples d'Irénée se préparèrent à conquérir les trophées de la victoire. La persécution sévissait avec fureur. Cornelius, officier de l'armée, passa près du modeste oratoire où ils chantaient les louanges du Seigneur; il fut saisi de

[1] *La Vie de saint Irénée,* par dom Gervaise. Édit. de 1723.

stupeur en entendant ce verset : « Que toute la terre vous adore, ô Dieu, et qu'elle redise un psaume à votre nom, vous êtes le Très-Haut; alleluia! » Dans les transports de son aveugle colère, il s'écria : « Quel est ce songe étrange qui a frappé mes oreilles? Après le massacre des habitants de Lugdunum par l'empereur Septime Sévère, est-ce qu'il reste encore en ces lieux quelques traces de ces chrétiens qui jettent un mépris sacrilége sur nos dieux, et foulent aux pieds les décrets de nos princes? — Il y a ici trois hommes, séducteurs effrontés et habiles, répondirent les soldats; par l'entraînement de leurs prédications continuelles, ils ont amené au culte du Christ presque le tiers de la cité; ils ont renversé les temples que nos ancêtres avaient élevés avec magnificence, et que la sainteté de nos cérémonies avait consacrés. » Cornelius aussitôt ordonna de les arracher de leur chaumière et de les traîner dans les prisons.

Le lendemain il les fit comparaître à son tribunal. « Le sort des chrétiens égorgés, leur dit-il, ne vous intimide donc pas? Vous adorez comme eux un Juif crucifié; vous dédaignez encore la puissance auguste de nos dieux, et vous méprisez avec une audace criminelle les décrets de nos princes invincibles. » Le prêtre Félix prouva la vanité des idoles. Cornelius, obstiné à sa damnation, s'efforça inutilement de le séduire par promesses ou par menaces, lui et ses compagnons; il ordonna aux licteurs de les soumettre à une dure flagellation, à coups de nerfs de bœuf. Les courageux confesseurs, heureux au milieu de ces supplices, disaient à leurs bourreaux : « Si vous n'étiez aveuglés par l'entêtement de votre erreur, vous verriez que nos corps, que vous croyez déchirés de fouets, n'ont pas même reçu la plus légère flétrissure. » Le tyran, confondu de cette vertu divine qui assistait les confesseurs, les fit remettre en prison; mais un ange les en délivra au grand effroi de leurs gardes, et leur ordonna d'abattre les statues des fausses divinités. Ils brisèrent, en effet, les statues de Jupiter, de Mercure et de Saturne. A cette nouvelle, Cornelius donna l'ordre d'arrêter de nouveau ces athlètes du Christ. « Quelle est donc la puissance de votre Christ, leur dit-il, pour que vous ayez mis en lui une si aveugle confiance, au point d'oser renverser nos dieux? » Le prêtre Félix répondit : « Quoique vous soyez indigne d'entendre les mystères de Dieu, cependant je vous les exposerai à cause du peuple fidèle qui attend ici la prédication de l'Évangile. » Ensuite il parla éloquemment des miracles de Jésus-Christ et démontra sa divinité. Cornelius, vaincu par l'enchaînement invincible de la vérité, n'en devint que plus furieux; il ordonna d'épuiser sur les confesseurs de la foi tous les genres de tourments. Félix, Fortunat et Achilée eurent les jambes et le reins brisés; ils furent attachés à des cercles de roues qu'on faisait tourner avec beaucoup de vitesse; on les forçait, dans cette position, à respirer au milieu des torrents d'une amère fumée; on les laissa un jour et une nuit étendus sur le chevalet; enfin on leur trancha la tête, le 23 avril 212. Les chrétiens enlevèrent leurs corps à la faveur de la nuit, et les cachèrent dans un réduit secret en attendant que des temps plus tranquilles leur permissent de rendre à leur mémoire des honneurs plus solennels [1].

Un païen fanatique, nommé Claudius, peut-être préfet de la capitale des Séquanes, était venu à la rencontre de Cornelius jusqu'à Valence. Là, témoin des dispositions hostiles de l'officier romain, il lui dénonça Ferréol et Ferrution, qui exerçaient une sainte violence sur le peuple par leurs exhortations. « Dieux invincibles, s'écria Cornelius, votre nom serait donc méprisé, votre puissance serait partout anéantie par ces chrétiens! Que faisons-nous, cher Claudius? Pourquoi ne défendons-nous pas les dieux de nos pères? Qu'a donc de si terrible le signe de ce crucifié pour les faire

[1] Bollandistes, *Acta sanctorum Felicis, Fortunati et Achillei*, 23 *aprilis*.

trembler? Mais non, la loi des chrétiens ne remplacera point celle de nos dieux. Allez, dans le pays des Séquanes, faire subir aux docteurs de cette loi des tourments tels que leurs adeptes renoncent à leur religion pour ne point s'y exposer. » Claudius, à peine arrivé à Besançon, fit arracher Ferréol et Ferrution de la caverne où ils avaient coutume de se retirer, leur déclara les volontés du prince et leur donna le choix ou de sacrifier ou de mourir. « Nous sommes prêts, répondirent les disciples du grand Irénée; faites ce que le démon vous inspire; pour nous, nous espérons en Notre-Seigneur Jésus-Christ; quelques tortures qu'il vous plaise de nous infliger, notre foi nous soutiendra. » Claudius ordonna de les tirailler avec des poulies et de les battre avec des fouets. Comme ils continuaient à prêcher Jésus-Christ, on leur coupa la langue, puis on leur enfonça des alênes aiguës dans les mains, dans les pieds et dans la poitrine; enfin, comme ils ne ressentaient aucune douleur, on leur trancha la tête, le 16 juin 212. Les chrétiens enlevèrent secrètement les corps de ces deux martyrs, vulgairement connus sous les noms de Fargeau et de Fargeon; ils les cachèrent à quinze cents pas de la ville dans une grotte couverte de broussailles, où ils furent retrouvés, le 5 septembre 370, par saint Aignan, évêque de Besançon [1].

Parmi les autres disciples d'Irénée brillèrent deux savants défenseurs de l'Église, Caïus et Hippolyte; tous deux, évêques des nations, allèrent répandre au loin la semence de la divine parole; lorsqu'ils avaient établi solidement le christianisme dans un pays infidèle, ils confiaient à des pasteurs stables le soin des âmes qu'ils avaient acquises à Jésus-Christ; puis ils poursuivaient dans d'autres contrées le cours de leurs conquêtes spirituelles; le Saint-Esprit opérait, en faveur de leur ministère, des prodiges aussi éclatants que nombreux; ils ne semblent pas avoir évangélisé les Gaules, où ils secondèrent cependant leur illustre maître en combattant les sectes dissidentes par les armes de la foi et de la raison [2].

Ainsi l'Église naissante, attaquée au dedans et au dehors, avec un acharnement inouï, dans les Gaules, s'avançait sous le feu des hérésies comme à travers les persécutions; au lieu d'arrêter ses progrès, les persécutions ne faisaient qu'accélérer sa marche victorieuse; les hérésies, bien loin d'affaiblir son unité, la consolidaient à mesure que se manifestait son caractère d'universalité; plus elle élargissait sa circonférence, plus elle s'affermissait au centre de son activité; les passions s'agitaient autour de son berceau sans l'émouvoir; les sectes ne l'attaquaient que pour révéler la force surhumaine qui gît en elle; leurs ruines finissaient par devenir son piédestal : n'est-ce pas là un phénomène inexplicable pour quiconque n'admet pas sa divinité?

[1] *Histoire de l'Église, ville et diocèse de Besançon,* par Dunod de Charnage. Édit. 1750.
[2] *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique,* Goschler, tom. III et XI.

## CHAPITRE XIV

### L'ÈRE DES MARTYRS ET L'INVASION DES BARBARES DANS LES GAULES

La présence du christianisme se révèle dans la vie, tant privée que publique, en sorte que les fidèles se trouvent exposés aux persécutions des païens. — Le génie du mal et le génie du bien à la cour impériale. — Martyre de Timothée et d'Apollinaire à Reims, sous le règne de Maximin. — Une ère de décadence s'ouvre à l'avénement de l'empereur Dèce. — Chute de quelques chrétiens. — Rigorisme outré de Marcien, évêque d'Arles. — Martyre de Regina, native d'Alesia. — Deux invasions, celle des chrétiens et celle des barbares, s'avancent guidées également par le souffle de Dieu dans les Gaules. — Martyre de Pontius ou Pons au pied des Alpes Maritimes. — Martyre de Bassus, évêque de Nice. — Martyre de Genulfe ou Genou, qui évangélisait les Cadurces. — Chrocus, chef de diverses peuplades germaniques, fait irruption dans les Gaules, pendant que l'empire est livré aux trente tyrans. — Martyre de Didier, apôtre des Lingons. — Décapitation de Vallier, archidiacre de Langres. — Martyre de l'évêque Antidius chez les Séquanes. — Florent ou Florentin, Hilaire ou Hilliers, martyrisés par les soldats de Chrocus, chez les Édues. — Décapitation de Victorin, Caffi, Antholien, Maxime et Liminius, vulgairement Linguin. — Martyre de Privat, évêque des Gabales. — Martyre d'Amarandus ou Amaranthe. — Les déchirements intérieurs de l'empire laissent un moment de paix à l'Église. — Martyre de Prisque chez les Sénons. — Martyre de Révérien, évêque d'Autun. — Admirable épitaphe du jeune Pectorius. — De nouveaux compétiteurs cherchent à reconstituer à leur profit la nationalité transalpine.

Alors qu'elle était encore au berceau, l'Église dans les Gaules n'avait pas trop de peine à cacher son existence modeste; le petit nombre des fidèles faisait leur sécurité; ils pouvaient passer inaperçus dans les grandes villes, tout entières au mouvement des affaires, aux jouissances offertes par la civilisation romaine. Ce bénéfice du petit nombre ne devait pas durer longtemps; il allait diminuant tous les jours dans la proportion des prosélytes qui devaient augmenter les chrétientés gauloises; à raison même de leur importance, les conquêtes des missionnaires apostoliques attiraient l'attention de la multitude, éveillaient la jalousie des colléges sacerdotaux; les disciples du Christ se séparaient sur trop de points des adorateurs de Jupiter et de Mercure, pour que cette séparation ne les mît pas en évidence. Suivant la belle expression de Tertullien, le glorieux insigne des vertus distinguait les chrétiens de tout ce qui les entourait dans la vie, tant privée que publique.

Ces femmes chrétiennes, que l'on voyait ornées de la modestie comme d'un voile, de la pudeur comme d'un vêtement, formaient un contraste frappant avec les matrones païennes de la Gaule; ces chrétiens d'une gravité plus que romaine, dont les regards s'élevaient au ciel avec une expression singulière; ces fidèles qui s'empressaient aux demeures de l'indigence, traitaient avec les plus humbles comme avec les personnages de race sénatoriale; ces hommes qui se condamnaient à sacrifier, s'il en était besoin, toutes les habitudes, les affections, les intérêts de la vie commune, et leur propre vie, à renoncer aux plaisirs en eux-mêmes les plus innocents, aux attachements les plus légitimes, aux professions les plus licites, dès qu'elles étaient ou dès qu'elles pouvaient être entachées d'idolâtrie; il suffisait d'avoir des

yeux pour apercevoir tout cela, un peu d'intelligence pour en saisir la signification. Ces fidèles gallo-romains ne se faisaient pas moins remarquer par leur éloignement des cérémonies et des spectacles du paganisme; jamais on ne les voyait porter leurs offrandes aux divinités officielles de l'empire; ils évitaient même de passer devant leurs temples et leurs statues; s'ils ne pouvaient prendre ailleurs leur chemin, du moins ils détournaient la face, pour ne point souiller leurs regards; ils fuyaient avec une égale horreur les scènes du théâtre et les jeux de l'amphithéâtre; leur conscience leur eût fait un crime de fréquenter des lieux où le démon tenait école de tous les vices et de repaître leurs yeux du sang qui rougissait l'arène; cette double désertion, que l'on interprétait à mépris pour les objets du culte et les usages de la vie romaine, signalait les chrétiens comme des hommes menant une existence à part, faisait planer sur leurs têtes les plus graves soupçons.

La présence du christianisme se révélait d'une manière non moins périlleuse dans la vie privée. L'épouse chrétienne ne pouvait cacher longtemps son secret à un époux païen, et réciproquement; que si l'un et l'autre avaient donné leur nom à la religion du Christ, il leur était malaisé d'en faire mystère à leurs parents, à leurs esclaves, aux habitués de la maison : en s'installant au sein d'une famille, le christianisme y introduisait ses emblèmes et ses pratiques à la place des dieux lares, des amulettes, de tous les symboles de la superstition païenne; il suffisait de pénétrer dans une demeure chrétienne pour reconnaître immédiatement la religion qui présidait à la vie de ses habitants. Ensuite le signe de la croix, d'un usage si fréquent chez les fidèles, leur attitude et la direction de leur corps pendant la prière, l'exquise pureté qui respirait dans leur extérieur et dans leur langage, leur charité mutuelle, phénomène inconnu aux sociétés antiques, ces indices étaient assez parlants pour manifester leurs croyances à leurs parents, à leurs amis, à tout leur entourage.

Vainement eussent-ils espéré s'abriter dans l'ombre, leur existence à l'état de société religieuse ne pouvait rester longtemps un mystère. Cependant l'Église, surtout dans les Gaules, jouit, de Septime Sévère à Maximin (212-235), d'un calme qui ne fut interrompu que par des orages partiels de peu de durée. Caracalla, qui avait sucé le lait d'une nourrice chrétienne, arrêta la persécution excitée par son père; il n'était pas d'une mauvaise nature, mais l'éducation sous la pourpre était faite pour pervertir les meilleures âmes : héritier des vices et non des talents paternels, il donna au monde le spectacle d'un règne aussi lâche que cruel, aussi ridicule qu'odieux : tantôt, épris des mœurs germaniques, il portait une perruque blonde pour se déguiser en Germain, allant visiter en secret les chefs tudesques, leur prodiguant l'or et leur promettant des provinces à piller; tantôt, passionné pour tout ce qui était grand, il jouait le rôle d'Achille ou celui d'Alexandre; il fut surtout oriental par son avide curiosité des songes, présages, évocations. Comme son père, il gorgea les soldats pour en faire les gardiens de l'hérédité césarienne dans sa famille; ils ne furent que les tumultueux électeurs et les insolents arbitres de ces tyrans éphémères qu'une émeute prétorienne jetait sur le trône, enveloppés de la pourpre comme d'un linceul.

Les matrones, à cette époque, n'étaient pas moins influentes que les soldats sur les destinées de l'empire; le mariage de Septime Sévère avec l'Assyrienne Julia Domna avait ouvert le palais à toute une famille de femmes asiatiques. Julia Domna, sa sœur Julia Mœsa, les deux filles de Mœsa, Julia Sohémis et Julia Mammæa, belles, intelligentes, ambitieuses, furent, pendant un quart de siècle, ou comme aïeules ou comme mères d'empereurs, les dominatrices successives du monde, en dirigeant la fortune de leurs fils; les premières de leur sexe elles osèrent siéger au sénat; l'une d'elles présida un sénat de femmes, installé au Quirinal, jugeant des toilettes, des

modes, des visites et des salutations. Il se produisait, entre ces matrones, un singulier contraste, le contraste du bien et du mal, de la vertu et du vice, du christianisme et de la superstition.

Le génie du mal d'abord, c'était Sohémis avec son fils Héliogabale; cette cousine germaine de Caracalla, prêtresse et courtisane, deux titres fort compatibles dans les cultes orientaux, avait fait de son fils encore enfant un prêtre du dieu Soleil et un être dépravé comme elle. Le jeune pontife triompha d'une manière singulière à Rome : le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, couvert de pierreries et de bracelets, entouré de bouffons, d'eunuques, de courtisans, il amena dans la ville, au milieu du plus indécent cortége, son dieu, une pierre noire en forme de pyramide qu'il avait apportée du sanctuaire d'Émèse; il voulut rassembler dans son temple infâme toutes les religions : hellénisme, judaïsme, samaritanisme, christianisme; il emprunta aux Juifs la circoncision et l'abstinence de la chair de porc; aux Gaulois, les prêtres de la Bonne Déesse, leurs costumes, leurs talismans, leurs convulsions fanatiques; aux riches Phéniciens, leurs fêtes de deuil et leurs hurlements funèbres. On ne pouvait éviter les abominables saturnales qu'il menait à travers la foule, courant au Capitole pour y continuer l'interminable orgie qui commençait au Palatin et s'achevait au mont Cœlius; il apparaissait sur son char avec un attelage de tigres et le costume de Bacchus, quelquefois avec un attelage de lions et le costume de Cybèle, souvent dans une honteuse nudité avec un attelage de bacchantes. Il faudrait couvrir d'un voile impénétrable la vie de ce misérable, qui épuisa la débauche sous toutes les formes. Toutefois il était nécessaire d'en dire quelque chose pour montrer jusqu'où allait l'impudence païenne, pour juger quel était ce progrès où marchait le monde en dehors du christianisme, pour reconnaître enfin que le Verbe divin, seul, en s'incarnant dans les chastes entrailles d'une Vierge immaculée, pouvait relever la chair de cette extrême dégradation.

Mais le bien germait auprès du mal : à la même heure, dans la même cité, sous les lambris du même palais, Mammæa, tout opposée à sa sœur Sohémis, élevait un fils, Alexandre Sévère, tout opposé à Héliogabale. Mammæa, qui personnifiait le génie du bien, ambitieuse comme sa sœur, l'était avec sagesse et grandeur d'âme; elle avait voulu connaître le christianisme; elle avait appelé Origène auprès d'elle; elle s'était entretenue avec lui des beautés de l'Évangile. Eusèbe laisse supposer et Paul Orose assure qu'elle était chrétienne; en tout cas, elle avait inspiré à son fils une grande vénération pour l'auteur de la religion réparatrice. Le jeune prince adorait dans sa chapelle domestique l'image de Jésus-Christ entre celles d'Abraham et d'Orphée; il avait même eu l'intention d'élever un temple au divin Crucifié; il ne s'était arrêté que devant la réponse des oracles : « Si ce temple s'ouvre, avaient-ils dit, tous les autres seront déserts et le peuple se fera chrétien. » Du moins, il reconnaissait la vertu régénératrice du christianisme, s'il en méconnaissait encore la vérité : sous son règne, la liberté fut maintenue aux Juifs, donnée aux disciples du Christ; des maximes chrétiennes étaient inscrites sur les murs de son palais et des édifices publics; les autels chrétiens étaient protégés contre le voisinage des mauvais lieux; le gouvernement de l'Église était proposé comme modèle au gouvernement de l'État; ainsi le premier hommage impérial qui fut rendu, dans la ville éternelle, au Sauveur du monde, l'a été par le premier empereur romain que la justice et la morale peuvent avouer.

Malheureusement ce règne semi-chrétien devait être de courte durée. Alexandre Sévère rencontra un redoutable ennemi dans la prépondérance de l'armée, qui s'était constituée la véritable impératrice du monde romain; sa haute taille, sa figure noble et martiale, ses soins paternels pour le soldat étaient sans doute bien vus des

légions; mais elles lui gardaient une implacable rancune de ses justes rigueurs. Les miliciens à demi barbares de la Gaule, inaccoutumés à une discipline rigide, étaient les plus impatients; ils poignardèrent celui qu'ils appelaient un étranger : la dynastie syrienne, après quatre règnes, périt percée par cette épée du soldat sur laquelle elle avait prétendu s'appuyer.

Maximin, proclamé empereur par les assassins d'Alexandre Sévère, naquit dans un village des frontières de la Thrace; ce fut le premier barbare qui monta sur le trône des Césars; il ne voulut pas se rendre à Rome, parce qu'il avait conscience de son origine vulgaire, de la rudesse de son extérieur, de sa grossière ignorance et de la trahison qui l'avait placé sur la chaise curule; aussi ne supportait-il autour de sa personne aucun homme de noble extraction ou d'éducation libérale; la pensée du mépris des Romains le poursuivait comme un fantôme et ne l'abandonnait pas plus que son ombre. Cette défiance engendra en lui une haine furieuse contre tous ceux qui avaient été en crédit ou en honneur à la cour de son prédécesseur. Le camp de ce guerrier scandinave, sur les bords du Rhin ou du Danube, était sa capitale; il n'en sortait pas, mangeait par jour quarante livres de viande, buvait vingt-cinq mesures de vin. De là ce caporal empourpré, haut de huit pieds, au visage farouche, à la longue barbe, envoyait ses ordres, décrétait le massacre de ceux qui lui portaient ombrage par leur instruction ou leur mérite; il ne se révélait que par les exactions et les supplices, faisant réduire en monnaie les dieux d'or et d'argent des villes, enveloppant dans une seule conjuration plusieurs milliers de prétendus coupables. Les chrétiens ne pouvaient guère espérer de la tolérance de la part d'un pareil souverain.

Il y eut une noble cause à la persécution du féroce Maximin contre l'Église : au moment où il distribuait des couronnes à ses soldats, l'un d'eux refusa d'en ceindre son front; il la gardait à la main et s'écriait : « Je suis chrétien! » Les historiens de l'antiquité disent que les édits n'atteignirent guère que les évêques, peut-être parce que, dans les premiers temps d'Alexandre Sévère, les évêques seuls avaient été en relation avec la cour; mais, quand même l'empereur aurait restreint ses ordres sanguinaires au clergé, il était impossible que, dans l'exécution, l'implacable haine des païens ne s'attaquât point à tous les membres de la communauté chrétienne, surtout dans les provinces où le fanatisme des gouverneurs faisait cause commune avec la rage du peuple. On rattache à cette persécution le martyre de Timothée, Maur, Apollinaire et leurs compagnons, à *Durocortorum*, aujourd'hui Reims. Baronius croit qu'ils ont été décapités sous Néron; dom Marlot rejette cette opinion; il attribue leur mort à Marc-Aurèle; quelques écrivains de l'école moderne donnent l'année 290 comme date de la passion de ces athlètes du Christ; ni Baronius, ni dom Marlot, ni les autres ne sont dans le vrai; les premiers martyrs de l'Église rémoise n'ont dû souffrir qu'en 237, sous Maximin, ou en 250, sous Decius; en voici la raison : au temps des persécutions et jusqu'à celle de Maximin, le pays des Rèmes n'était pas romain; les empereurs n'avaient aucune autorité sur lui; ce gouvernement local ne leur devait que le paiement de l'impôt et un contingent de troupes auxiliaires.

Dès la guerre d'Arioviste, roi des Suèves, appelé en Gaule par les Séquanes contre les Édues, l'an 64 avant l'ère chrétienne, la cité rémoise était classée parmi les peuples fédérés; ses priviléges avaient été confirmés par Auguste; elle ne reçut la loi romaine que sous le règne de Caracalla, alors que ce prince conféra le droit quiritaire à tout l'univers; en ce moment-là seulement elle perdit son autonomie; or, chez les peuples fédérés, les lois promulguées par le sénat et les édits des empereurs n'étaient exécutoires qu'autant que ces peuples se les étaient appropriées par un vote spécial. Les premiers empereurs peuvent par conséquent avoir édicté plusieurs per-

sécutions, sans que la hache des bourreaux se soit levée sur les chrétiens rémois. On objectera que le chroniqueur Flodoard fixe le martyre de Timothée et ses compagnons au règne de Néron; mais le bénédictin Marlot a levé cette difficulté en affirmant qu'il a trouvé des manuscrits fort anciens et fort authentiques où les mots *sub Nerone imperatore* ne se lisent pas. Le chartreux Surius lui-même les a omis; le Martyrologe romain n'en dit rien, non plus que ceux d'Usuard, d'Adon et de la collégiale de Saint-Timothée de Reims; les légendes ne s'accordant pas sur ce point décisif, on peut avancer que le nom de l'empereur a été ajouté aux récits. Les Bollandistes s'appuient sur le passage suivant des actes en question pour faire remarquer qu'ils n'ont pas dû s'accomplir sous Néron : « Lampadius, s'adressant à Timothée, lui dit : « Malheureux, obéissez aux ordonnances des empereurs. » Comme Néron est le premier qui ait rendu des édits contre les chrétiens, il est évident qu'en parlant des ordonnances des empereurs le légendaire rappelle des temps postérieurs à Néron, ou qu'il mérite peu de créance sous le rapport chronologique [1].

Timothée, venu d'Orient dans les Gaules, s'arrêta dans la métropole de la Belgique seconde pour prêcher l'Évangile. Le gouverneur Lampadius le fit arrêter comme coupable de propager parmi le peuple la nouvelle loi; le lendemain il le somma de sacrifier aux idoles; sur son refus, on le frappa d'abord à coups de bâton, puis on arrosa ses plaies avec du vinaigre et de la chaux vive. Son admirable constance au milieu de ces tourments fut soutenue par la visite des anges. « Courage, Timothée, disaient-ils, nous sommes envoyés pour te montrer Jésus-Christ, au nom duquel tu souffres; lève la tête et regarde. » Timothée vit les cieux ouverts, et, à la droite du Père, le Roi des martyrs tenant une couronne de pierres précieuses pour le récompenser. Témoin de ces merveilles, Apollinaire, un de ceux qui le battaient de verges, tomba à ses pieds. « Seigneur Timothée, s'écria-t-il, priez pour moi, je suis prêt à souffrir pour le nom du Christ, parce que j'ai vu deux hommes brillants de lumière qui s'entretenaient avec vous. » Lampadius, confondu d'entendre le licteur proférer ces paroles, ordonna de lui couler du plomb fondu dans la bouche. Apollinaire n'en éprouva aucun mal. Alors le gouverneur, plein de rage, le fit conduire en prison avec Timothée. Une foule d'assistants les suivaient en pleurant. « Oh! l'inique jugement qui frappe notre cité, » s'écriaient-ils. On enferma dans la prison les plus démonstratifs. Au milieu de la nuit, survint un prêtre, nommé Maure, qui les baptisa. Le néophyte Apollinaire entendit une voix qui, du haut des cieux, lui annonçait que les nouveaux convertis régénérés dans les eaux du baptême entreraient le lendemain dans le paradis; l'événement confirma cette prédiction : cinquante d'entre les enchaînés du Christ furent décapités hors des murs de la ville. Trois jours après cette sanglante exécution, Timothée et Apollinaire, conduits par le chemin de César en un lieu appelé Buxitus, eurent la tête tranchée; Eusèbe, personnage de haute naissance que les martyrs avaient converti, ensevelit leurs corps et bâtit une chapelle pour abriter leur tombeau, que glorifièrent de nombreux miracles. Lampadius fut atteint sur l'épaule droite par le feu du ciel, et il mourut misérablement entre les griffes d'un démon [2].

Après Maximin le Thrace, qui ne régna que trois ans, la paix fut rendue à l'Église sous l'empire du jeune Gordien, qui était d'un bon naturel et annonçait d'heureux penchants. L'Arabe Philippe, son successeur, n'eut garde de la troubler; il fut le premier qui porta dans le palais des Césars un front consacré par le baptême;

[1] Travaux de l'Académie impériale de Reims. *Origines des Églises de Reims, de Soissons et de Châlons-sur-Marne*, par Ravenez. Ann. 1856-57.

[2] Flodoard, *Histoire de l'Église de Reims*.

sans doute la foi n'avait pas éteint en lui l'ambition qui l'avait poussé à empoisonner son prédécesseur; mais ce fait même fournit le premier exemple de l'autorité de l'Église sur les princes : quand, à la solennité de Pâques, l'empereur se présenta pour assister à l'office divin, l'évêque d'Antioche, saint Babylas, lui interdit l'entrée du temple et le força de se mettre au rang des pénitents, comme meurtrier. L'acte principal de ce César pénitent fut la suppression de ces lieux de prostitution que la langue moderne ne peut nommer : une telle mesure dénotait un disciple de l'Évangile; mais l'heure du triomphe n'avait pas encore sonné pour le christianisme. Il y eut cependant sous Philippe quelques années de trêve, qui marquèrent l'achèvement du premier millénaire de Rome. Philippe ne voulut point monter au Capitole ni sacrifier une victime; il voua, par la pensée, cette fête séculaire à la gloire du Christ. C'en était trop pour le vieux monde païen : il supportait un empereur assassin, il en avait supporté beaucoup; il ne pouvait supporter un prince qui se soumettait à la censure épiscopale et qui prétendait purifier la ville de Rome. Les légions révoltées tuèrent Philippe, tandis que les prétoriens égorgeaient son fils laissé sous leur garde, l'an 249. Ce double meurtre était le prélude d'une atroce persécution.

Decius ouvrit une ère de décadence nouvelle tout inondée du sang de ceux qui seuls pouvaient sauver l'empire. C'était par son attachement inviolable à ses croyances et par l'intime union de son culte avec les intérêts de l'État que Rome était devenue grande et puissante; sa grandeur et sa puissance, pensait Decius, ne seraient donc restaurées qu'autant que la vieille religion de la patrie reconquerrait sa splendeur et son influence; il résolut par conséquent d'abolir violemment le christianisme, poussé qu'il était d'ailleurs par beaucoup de gens qui, à cette époque, faisaient métier de rendre les chrétiens politiquement suspects; il ordonna, sous menace de châtiment, aux gouverneurs des provinces d'anéantir par toute espèce de supplices les sectateurs du Christ. La plupart s'empressèrent d'exécuter l'édit impérial; ils savaient qu'il est bien plus facile d'affronter la mort dans un élan héroïque que de persévérer au milieu de tortures progressives et sans cesse renaissantes; c'est pourquoi, bourreaux ingénieux et questionnaires fertiles en inventions, ils prenaient à tâche de faire abjurer plutôt que de mettre à mort; ils aspiraient non à tuer les corps, mais à tuer les âmes; inspirés par une habileté satanique, ils employaient tour à tour des chaises embrasées, des pinces ardentes, des crochets de fer rougis au feu, pour arracher une négation sacrilége à leurs victimes. Quand le corps d'un patient était couvert de plaies, on le frottait de miel, puis on l'exposait en plein soleil aux piqûres d'innombrables mouches. D'autres fois, on cherchait à ébranler le courage des fidèles par les tribulations d'une longue captivité, mêlées à une foule de menaces et de promesses; souvent on laissait ces infortunés sans nourriture des semaines entières, jusqu'à ce que la faim et la soif les précipitassent dans le délire du désespoir. C'est par de tels raffinements de cruauté que la persécution triompha d'un grand nombre de chrétiens : ils avaient formé d'abord les meilleures résolutions; mais, cédant aux horreurs de la souffrance, ils sacrifiaient aux dieux, goûtaient un morceau de viande immolée aux idoles ou plaçaient quelques grains de parfums dans l'encensoir.

L'Afrique, l'Asie Mineure, l'Italie, ne furent pas les seules contrées où beaucoup de chrétiens renièrent leur foi; les Gaules eurent ce malheur à déplorer; elles virent des prêtres et même des évêques apostasier. Ainsi l'évêque d'Arles, qui s'était consacré avec succès aux soins de son ministère apostolique, n'eut pas la force de confesser Jésus-Christ dans les tortures et devant la mort; sans se détacher, au fond du cœur, de la religion qu'il devait mieux soutenir, il succomba sous la pression des

plus effrayants supplices. Ce pontife laps s'appelait Trophime, comme son prédécesseur, envoyé dès le Ier siècle par saint Pierre dans la Narbonnaise. De cette identité de nom l'on a conclu à la confusion des personnes par Grégoire de Tours. Il suffit de jeter un regard sur la liste des évêques de la Gaule, durant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, pour constater entre eux des identités de noms capables de déconcerter le moins scrupuleux des historiens. Tantôt ce sont des évêques différents qui portent le même nom, vers la même époque, dans les Églises diverses; tantôt ce sont des évêques homonymes qui se succèdent, à des intervalles très-rapprochés, dans le gouvernement de la même Église. Cette coïncidence pouvait être l'effet du hasard, comme aussi le résultat d'un changement de nom opéré de propos délibéré par sympathie, par admiration pour tel ou tel prédécesseur. L'exemple donné en cela sur la chaire de saint Pierre à Rome fut suivi par les autres siéges du monde catholique.

Quoi qu'il en soit, la défaillance du premier pasteur de l'Église d'Arles jeta le désordre dans les rangs du troupeau : un nombre considérable de chrétiens, entraîné par le triste exemple de Trophime II, se laissa tomber dans l'apostasie. Trophime, saisi d'un repentir amer à la vue de leur chute, implora son pardon du pape saint Corneille, qui, suivant la coutume, le déposa de l'épiscopat et ne l'admit qu'à la communion laïque. Quelques esprits, austères plus que de raison, blâmèrent le pape d'avoir si facilement pardonné à Trophime, entre autres un certain Antonianus, qui écrivit dans ce sens à saint Cyprien. L'évêque de Carthage lui répondit : « Trophime confessait sa faute, se soumettait à la pénitence, implorait avec humilité le nom de frère qu'il avait perdu; on a eu égard à sa prière et à ses œuvres satisfactoires; on a reçu dans le sein de l'Église non pas tant Trophime que le grand nombre de frères qui s'étaient égarés avec lui, et ne seraient pas, sans lui, rentrés dans le bercail [1]. »

Marcien, élu à la place de Trophime II, fut mis en possession du siége épiscopal d'Arles. Les funestes effets de la faiblesse de son prédécesseur parmi les fidèles exaltèrent la vertu âpre et dure du nouvel évêque; il adopta les opinions exagérées de Novatien; il montra, dans sa conduite à l'égard des *lapsi,* une rigueur qui touchait à la cruauté. « Il est défendu de recevoir dans la communion de l'Église, prétendait-il, ceux qui ont renié Jésus-Christ; on doit les rappeler à la pénitence; mais il faut abandonner le pardon à Dieu, qui seul a droit de le donner. » L'Église n'a jamais toléré cette doctrine implicitement protestante; comme une tendre mère, elle a toujours enseigné que les larmes d'une sincère pénitence, unies aux mérites infinis du Rédempteur, pouvaient effacer tous les crimes, quelle que fût leur énormité. Marcien, évêque d'Arles, eut l'inhumanité de laisser mourir sans absolution plusieurs apostats qui demandaient avec gémissements leur réconciliation. On ne saurait s'imaginer quels ravages fit dans la bergerie ce loup déguisé en pasteur; l'erreur se propage toujours avec une désastreuse rapidité, quand elle est protégée par des évêques qui, en se révoltant contre les procédés miséricordieux de l'Église, prennent, comme Marcien, le spécieux prétexte de combattre le relâchement de la morale chrétienne. Le rigorisme de l'impitoyable évêque d'Arles alarma les autres prélats de la Gaule; en leur nom, Faustin, évêque de Lugdunum, dénonça au pape saint Étienne l'orgueil opiniâtre de leur malheureux collègue; puis il écrivit deux lettres à Cyprien, de Carthage; il le supplia de consacrer son érudition et son zèle à conjurer le péril. Le docteur africain s'adressa en ces termes au souverain pontife :

[1] *Les Origines de l'Église de Paris,* par l'abbé Eugène Bernard; 1870.

« Tres-cher frère, notre collègue Faustin, évêque de Lyon, m'a écrit deux fois pour m'apprendre ce qu'il vous a déjà mandé de concert avec les autres évêques de sa province. Marcien, d'Arles, s'est séparé de l'unité de l'Église et de notre corps sacerdotal; il a adopté les opinions dures et perverses de Novatien au point de refuser d'admettre à guérison les pauvres blessés, et de les abandonner à la dent des loups et du démon, sans espérance de miséricorde et de communion. C'est à nous de remédier à ce désordre; daignez écrire à nos frères les évêques des Gaules de ne pas supporter plus longtemps l'insulte que nous fait le superbe et impitoyable Marcien, l'ennemi de la miséricorde divine et du salut de nos frères... Que le troupeau dispersé et maltraité par lui jusqu'à ce jour soit enfin rassemblé sous une autre houlette; c'est bien assez que, pendant ces années passées, beaucoup de nos frères soient morts sans avoir reçu la paix. Secourez ceux qui restent; ils ne cessent de gémir jour et nuit, implorant la bonté paternelle de Dieu et notre fraternelle charité... »

Malgré le scandale des tombés qui trahissaient leur foi, les uns par une apostasie ouverte, les autres par de misérables capitulations, le martyre eut ses jours de triomphe. Les apostats eux-mêmes, honteux et repentants, avaient hâte de rentrer dans l'Église, au prix de la pénitence et parfois au prix du martyre; un seul confesseur intrépide leur donnait plus de courage pour se relever que ne leur en ôtaient cent déserteurs; un seul exemple d'inébranlable constance préservait de nombreux chrétiens et les empêchait de céder aux suggestions des magistrats. C'est ainsi que la jeune et noble Regina échappa aux filets de la persécution si cruellement et si habilement tendus. Regina ou Reine naquit l'an 238, dans la ville d'Alesia, aujourd'hui Alise, capitale des Mandubiens, clients des Édues; elle fut confiée à une nourrice chrétienne qui eut soin de la faire baptiser; elle voulait nourrir du lait de l'Église l'âme de cette innocente petite créature avant de nourrir son corps du lait de ses mamelles. Dès que Clément, père de l'enfant, eut appris qu'elle avait reçu le baptême, il oublia les sentiments de la nature et l'amour qu'il devait à son propre sang, pour n'envisager que le culte superstitieux de ses fausses divinités; il ne put souffrir sa fille auprès de lui et la chassa de sa maison avec défense d'y rentrer jamais. Regina se retira chez sa nourrice, qui ne négligea rien pour lui donner une éducation chrétienne. Par esprit d'humilité et pour converser plus à son aise avec son Dieu, l'angélique petite fille allait garder les troupeaux dans la solitude de Grignon. Là elle se plaisait à la lecture des actes des martyrs; le récit de leurs combats et de leurs victoires non-seulement la fortifiait dans la foi, mais allumait dans son cœur un ardent désir de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ, l'immortel époux qu'elle avait choisi.

Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés. Olybrius, lieutenant de Decius, sévissait avec acharnement contre les chrétiens de la confédération éduenne; il rencontra, près d'Alise, la pieuse bergère, qui n'avait alors qu'une quinzaine d'années. Comme la nature et la vertu avaient embelli Regina, Olybrius ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il résolut de l'épouser; il s'arrêta pour la mieux considérer. « Ah! mon divin Sauveur, s'écria la jeune fille, quand les gardes la firent approcher, vous êtes l'époux des âmes chastes et le protecteur des vierges, ne souffrez pas qu'un homme corrompu triomphe de la fragilité de mon âge et de mon sexe au préjudice de la consécration que je vous ai faite de mon âme et de mon corps; accordez-moi la grâce de mourir plutôt que de perdre le trésor de mon innocence; cette mort me rendra doublement votre épouse comme vierge et comme martyre. » A ce langage, le tyran reconnut qu'elle était chrétienne; il ordonna de la mettre en prison. Le lendemain, il la cita devant son tribunal. Regina imprima sur elle-même le signe de la croix, puis elle entra dans le prétoire avec une sainte joie qui donna de nouveaux charmes

à sa beauté. « Je me fais gloire d'être la servante de Jésus-Christ, dit-elle, je me suis entièrement consacrée à lui, et jamais rien ne sera capable de m'en séparer; je signerai de mon sang cette profession, et je souffrirai volontiers tous les tourments imaginables pour la soutenir jusqu'au dernier soupir. » On ne sait si l'amour du juge l'emporta sur la cruauté, ou s'il se persuada qu'avec le temps la vierge intrépide changerait de résolution; mais il se contenta de la renvoyer en prison jusqu'à son retour de la Germanie, où l'appelaient d'importantes affaires. Le propre père de Regina, complice de l'arrogant Olybrius, eut la barbarie d'enfermer lui-même sa fille dans une des tours du château de Grignon; quelques auteurs disent à Flavigny. Sous l'emplacement du chœur de l'ancienne église abbatiale des bénédictins de ce bourg, où s'élève aujourd'hui un monastère de l'ordre de Saint-Dominique, il existe encore une voûte souterraine connue sous le nom de *prison de Sainte-Reine*.

Là ce père dénaturé fit ceindre sa fille d'un anneau de fer qui tenait à une longue chaîne attachée de côté et d'autre à la muraille par ses deux extrémités, en sorte que l'innocente vierge se voyait forcée de demeurer debout jour et nuit sans pouvoir changer de place. Sans autre secours humain que celui d'un chrétien, nommé Théophile, qui lui apportait en cachette du pain et de l'eau pour sa subsistance, elle attendit en cette douloureuse position le retour d'Olybrius. Celui-ci, qui n'avait pu triompher de sa pudeur et de sa foi par les tourments, essaya de la gagner par de flatteuses promesses; il lui jura même, sur les dieux tutélaires de l'empire, que, si elle voulait leur sacrifier, il la constituerait la première dame des Gaules, en partageant avec elle les honneurs de sa charge; mais l'inflexible constance de Regina changea les douceurs du juge en cruautés. Après l'avoir étendue sur le chevalet, on lui arracha tous les ongles, puis on lui déchira la peau avec des peignes de fer. Ce spectacle horrible tira les larmes des yeux de tous les assistants; ceux qui connaissaient sa noble naissance et son rare mérite l'exhortaient à obéir aux volontés du lieutenant de Decius; ses jeunes compagnes d'Alise la sollicitaient de ne point perdre une si brillante fortune pour soutenir opiniâtrément le parti d'un crucifié; le tyran même se couvrit le visage de son manteau pour ne point voir l'affreux supplice.

Après ces effroyables tortures, qui ne finirent qu'avec le jour, on la jeta dans un noir cachot pour y passer toute la nuit. Là elle entra dans une agonie semblable à celle que ressentit son céleste Époux au jardin des Oliviers, comme si Dieu voulait la rendre plus parfaitement ressemblante avec son Fils, pour qu'elle portât avec plus de droit l'auguste titre d'épouse de Jésus-Christ. L'obscurité lugubre où elle gisait toute seule, le souvenir des horribles meurtrissures qu'elle venait d'endurer, la pensée des mauvais traitements qui menaçaient de l'accabler, lui remplissaient l'imagination; de plus, la grâce sensible et les consolations célestes s'éloignèrent d'elle et la laissèrent plongée dans un océan d'amertumes, d'où il lui semblait impossible de sortir. Cette furieuse tempête, qui ne produisit qu'une douce pluie de larmes, se dissipa presque en un moment. Vers le milieu de la nuit, ravie en extase, elle vit une immense croix, qui touchait de la terre au ciel; au sommet planait une colombe d'une blancheur admirable, et une voix mystérieuse disait : Je vous salue, vierge prudente, plus reine d'effet que de nom; vos héroïques vertus vous ont rendue agréable à Dieu et aux anges; vous vous êtes préparé, par votre pureté et par votre patience, une couronne immortelle que vous recevrez des mains de votre divin Époux. » Pour prouver que cette vision n'était pas une illusion, elle se trouva, à l'heure même, entièrement guérie de ses plaies; elle sentit son esprit si puissamment fortifié, qu'elle brûlait du désir d'endurer de nouveaux tourments.

Le lendemain, Olybrius trouva la virginale prisonnière non-seulement en pleine santé, mais d'une beauté plus ravissante que jamais; il renouvela ses sollicitations

et ses poursuites. Regina méprisa toutes ses séduisantes promesses; puis elle protesta qu'elle resterait fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la mort. Cette énergique franchise mit Olybrius au désespoir; pour se venger, il ordonna d'étendre l'invincible vierge en forme de croix; des bourreaux lui brûlèrent les côtés avec des torches ardentes. Regina, loin de s'effrayer de ce supplice plus cruel que les autres, n'en témoigna que de la joie; elle ressentit même une sainte délectation de se voir crucifiée à l'imitation de son céleste Époux. Le tyran s'aperçut du plaisir qu'elle prenait dans ce crucifiement; il la fit promptement détacher et plonger, les pieds et les mains liés, dans une grande cuve d'eau froide, afin que, passant subitement d'un extrême à l'autre, elle souffrît des douleurs plus insupportables. Cette invention satanique ne servit qu'à couronner plus glorieusement la constance de la jeune patiente. De nombreux témoins de son héroïsme confessèrent qu'ils ne reconnaissaient point d'autre Dieu que celui qu'adorait la vierge martyre. Olybrius la condamna, de dépit et de colère, à la peine capitale; la noble victime tendit généreusement le cou au bourreau, qui lui trancha la tête, le 7 septembre 253. Son corps fut enterré, par ses pieuses compagnes, au pied de la montagne d'Alise, avec la chaîne de fer qui avait été un des plus rudes instruments de son martyre. La magnifique église bénédictine bâtie sur son tombeau est entièrement détruite; mais la plus grande partie du corps de la sainte subsiste encore dans différentes châsses, ainsi que sa chaîne, qu'on porte en procession [1].

La persécution sous le Pannonien Decius fut donc atroce; mais à ce retour plus cruel des Césars dans les voies de la violence répondit une manifestation plus éclatante et plus sensible de la colère de Dieu sur l'empire. A partir de ce règne, commencèrent des années de malheur : pendant douze ans, les épidémies furent en permanence; les disettes, fréquentes; les tremblements de terre, les éruptions volcaniques se succédèrent à intervalles rapprochés; les barbares, toujours prêts à fondre sur le colosse qui chancelait sur sa base vermoulue, devinrent de plus en plus menaçants; ils l'assiégeaient par toutes ses frontières septentrionales, de l'embouchure du Rhin à celle du Danube; ce n'était plus pour résister aux envahissements de Rome qu'ils se formaient en grandes masses; ils attaquaient les premiers, avides de sang et de pillage, ils débordaient sur tous les points du territoire. En même temps les chrétientés, toujours inutilement décimées par le glaive, se multipliaient de toutes parts : l'Église militante, semblable à un arbre auquel on a retranché quelques branches, n'en produisait qu'une plus abondante quantité de fruits; peu à peu, et par la seule puissance de la conviction, les cités, les légions, les curies, le palais, le sénat même, se remplirent des adorateurs de Jésus-Christ.

Ces deux invasions marchaient ensemble dans les Gaules : du Nord accouraient les rois chevelus avec leurs hordes redoutables; du Midi, les humbles envoyés des souverains pontifes qui régnaient à Rome en face d'un césarisme féroce, mais impuissant à arrêter les barbares et les chrétiens, que guidait également le souffle de Dieu. Ce fut pendant la persécution de Decius, et par les soins du pape Sixte II, qu'une nouvelle troupe d'ouvriers évangéliques arriva dans les provinces transalpines pour y relever ce qui avait été abattu, rassembler ce qui avait été dispersé. Quentin, qui se fixa chez les Véromandues; Piat ou Piaton, chez les Nerves; Crépin et Crépinien, chez les Suessions; Genulfe, chez les Cadurces; Pérégrin, chez les Senons; Desiderius ou Didier, chez les Lingons; Révérien, chez les Édues, ne formaient qu'une portion de l'apostolique colonie. Un instant ces missionnaires crurent travailler en paix sous Valérien, qui n'était ni aventurier ni barbare, mais un homme d'un vieux

[1] *La Vie de sainte Reine, vierge et martyre,* par dom G. Viole, bénédictin; 1649.

sang romain, depuis longtemps vénéré dans le sénat; c'était un sage, équitable même envers le christianisme; malheureusement un favori ambitieux, Macrien, l'entoura de devins et d'enchanteurs, agents de ces superstitions occultes qui étaient alors la forme la plus populaire et le dernier retranchement du paganisme expirant. Valérien, cédant aux suggestions de ce misérable, mit le sceau de l'empire sur un nouvel édit de persécution.

Cette persécution ne fut pas sanglante d'abord; on devait seulement priver les fidèles de leurs prêtres et de leurs docteurs, surtout de leurs évêques. La seconde période consista principalement à maltraiter, à jeter en prison, à condamner aux mines, non-seulement le clergé, mais des laïques, même des femmes et des enfants, sous le prétexte qu'ils avaient, malgré la défense de l'empereur, fréquenté les assemblées et visité les cimetières des chrétiens. Ces mesures violentes ne rompirent pas le lien qui unissaient les pasteurs et leurs troupeaux; il n'en devint que plus étroit et plus ferme. Il arriva même que ceux qui furent bannis propagèrent l'Évangile dans les contrées où jusqu'alors n'était encore parvenu aucun messager de la bonne nouvelle. Valérien, irrité de l'inébranlable persévérance des disciples du Christ, publia, en 258, un édit qui commença la troisième période de la persécution; il prononçait la mort des évêques, des prêtres et des diacres. En outre, pour arrêter la propagation de la foi dans les hautes classes de la société, les sénateurs et les chevaliers furent menacés de perdre leur rang et leurs biens s'ils embrassaient le christianisme; s'ils continuaient à en faire profession, ils devaient subir la peine capitale. La confiscation et l'exil frappèrent même les matrones et les affranchis. Quant aux chrétiens, esclaves ou libres, employés à la cour, il fut décrété qu'ils seraient tous condamnés à de rudes travaux dans les divers domaines de l'empereur. Mais trois ans ne s'étaient pas écoulés, que Valérien, prisonnier de Sapor, roi de Perse, servait de marchepied à ce prince barbare pour monter à cheval; après les neuf ans que dura ce supplice, le César captif, pour comble d'humiliation, fut écorché vif; sa peau, empaillée, teinte en rouge, demeura, comme un hideux trophée, appendu aux murailles d'un temple d'Asie.

Une des plus illustres victimes que ce tyran immola dans les Gaules fut Pontius ou Pons, fils du sénateur Marcus et de la matrone Julia. Il étudia les belles-lettres et la philosophie comme tous les jeunes hommes de sa condition; il devint si habile dans les diverses branches de la science qu'il grava dans sa mémoire, comme dans une bibliothèque vivante, le contenu d'une multitude de livres. Une fois, s'étant levé dès l'aube du jour, il promenait ses studieux loisirs de côté et d'autre, lorsqu'il entendit les chrétiens qui psalmodiaient matines; ces saintes mélodies, nouvelles pour lui, excitèrent sa curiosité; il se présenta tout ému à celui qui présidait l'assemblée : c'était le pape saint Pontien. Celui-ci reçut le jeune homme avec une paternelle affabilité, lui enseigna les éléments de la doctrine chrétienne, l'admit parmi les catéchumènes et le plongea dans les eaux salutaires du baptême. Pons, devenu chrétien, eut le bonheur de donner la foi aux parents qui lui avaient donné le jour; il convertit son père et sa mère avec tous les gens de la maison; il dédaigna la dignité sénatoriale qui lui échut par droit d'héritage paternel; il déposa entre les mains du pape saint Fabien toutes ses richesses pour être distribuées aux pauvres, et se consacra sans partage à la prédication de l'Évangile. Au moment où éclata la persécution de Valérien, il quitta Rome pour se retirer, dans les Gaules, à *Cimella*, aujourd'hui Cimiez, ville autrefois considérable, dont il ne reste plus que des ruines sur un monticule entre Antibes et Nice, au pied des Alpes Maritimes.

Le président Claudius, envoyé dans cette province pour y détruire le nom de Jésus-Christ jusqu'à ses dernières racines, cita Pons devant lui pour le forcer à sacrifier aux

idoles. « Je suis chrétien, répondit Pons, je ne sacrifierai jamais aux démons. » Alors le président le fit tourmenter sur le chevalet; mais Dieu délivra miraculeusement Pons de ce supplice, qui ne laissa aucune trace de blessure sur les membres du patient. Claudius, en proie à une terreur inaccoutumée, demeurait tout troublé, hors de lui-même, lorsque son assesseur Anabius lui conseilla d'exposer Pons à la voracité de deux ours furieux qu'excitèrent encore deux veneurs armés de nerfs de bœuf; les bêtes féroces mirent en pièces les deux bourreaux et respectèrent le confesseur de la foi; ils n'osèrent pas même lécher ses pieds pour ne pas les souiller du sang de ces païens. Le président, ivre de rage, ordonna de jeter Pons dans les flammes d'un bûcher. Le serviteur de Dieu en sortit sans la moindre lésion; la frange même de son vêtement n'avait pas été atteinte. Témoins de ce prodige, les Juifs, qui s'étaient mêlés aux spectateurs, se prirent à crier: « Tuez, tuez le magicien. » On lui trancha la tête le 14 mai 258. Le jeune Valerius, le compagnon de ses tendres années et le témoin oculaire de ses souffrances, enterra son corps et acheta des greffiers les actes de son martyre [1].

Dans la même contrée, un autre martyr moins illustre par la naissance, mais plus vénérable par le caractère, Bassus, évêque de Nice, arrosa de son sang le sol où Nazaire et Celse, avaient, dès le Ier siècle, implanté la foi; il fut arrêté par Perennus, gouverneur de la province romaine, au moment où il distribuait le pain de la parole divine aux habitants de la vallée du Var; on le condamna aux plus horribles tourments; il fut successivement déchiré par le chevalet, brûlé avec des lames ardentes, meurtri de coups de bâton, fouetté avec des scorpions, jeté dans le feu, d'où il sortit sain et sauf, enfin on le perça, de la tête aux pieds, avec deux longues broches, que ses actes appellent de grands clous; il expira le 5 décembre 258. L'héroïque exemple du pasteur entraîna le troupeau; comme lui, plusieurs chrétiens des rivages de la mer Intérieure obtinrent, à sa suite, la palme du martyre.

Dans l'Aquitaine, chez les Cadurces, un autre pontife, par sa patience à souffrir les plus cruels tourments pour la foi, encourageait ses ouailles à confesser Jésus-Christ au péril de leur vie. On rapporte, en effet, à la persécution de Valérien, le martyre de Genulfe ou Genou, fondateur de l'Église de Cahors. Genulfe et Genitus son père, avant de quitter Rome, avaient distribué le prix de leurs biens aux pauvres, aux orphelins et aux veuves. Ils s'arrêtèrent dans la capitale des Cadurces, à Divone, aujourd'hui Cahors, chez une noble dame; ils guérirent son fils malade en reconnaissance de la gracieuse hospitalité qu'elle leur avait accordée. Dans quelles superstitions insensées vivaient alors les peuplades de la vallée du Lot, on en peut juger par ce qui reste des ruines de leurs temples, par les fragments des simulacres de leurs divinités, par les gigantesques autels de pierre encore dressés sur leurs montagnes. Genulfe et Genitus eurent pitié du déplorable aveuglement de ces païens confiés à leur zèle apostolique; ils conçurent l'espoir de dissiper les ténèbres qui enveloppaient leur intelligence par la diffusion des lumières de l'Évangile; comme ils comptaient, pour cette œuvre, principalement sur le secours d'en haut, ils l'implorèrent d'abord par l'abondance de leurs larmes et la ferveur de leurs prières, non moins que par la continuité de leurs jeûnes et la rigueur de leurs macérations; ils avaient pour vêtement un rude habit de poil de chameau; pour nourriture, du pain d'orge; pour boisson, l'eau des fontaines. Ensuite ils employèrent, pour la conversion des Cadurces, le ministère de la parole divine, que des miracles appuyaient de leur frappante autorité.

Les ministres du culte gaulois et les prêtres du polythéisme gréco-romain virent avec dépit la désertion de leurs sanctuaires; ils soulevèrent contre Genulfe et Genitus

[1] *Bollandistes*, 14 maii.

la portion du peuple qui n'avait pas encore embrassé la foi; puis ils vinrent trouver Dioscore, gouverneur de la cité. « Deux rusés magiciens, lui dirent-ils, prêchent la destruction des idoles, tournent en ridicule leurs cérémonies, et méprisent les lois de nos ancêtres; ils leur substituent on ne sait quelle invention d'un seul Dieu qu'ils affirment être tout-puissant; ils persuadent à leurs auditeurs qu'il ne faut adorer que lui, le connaître, l'aimer, le servir de tout cœur. » Dioscore les condamna, comme magiciens, à être accablés de coups de bâton et brûlés vifs sur un bûcher. La flamme épargna Genulfe et Genitus, au grand étonnement des spectateurs, qui crurent en Jésus-Christ. Dans la nuit même où, frémissant de rage de ce que les confesseurs de la foi étaient restés sains et saufs, le gouverneur les avait envoyés en prison pour se donner le temps d'imaginer d'autres tortures, son fils lui fut enlevé par une mort subite. Dioscore tomba dans une tristesse mortelle, et, dans son extrême douleur, il déchira ses vêtements. « Je suis fermement convaincue, dit l'épouse désolée à son inconsolable mari, que ce qui nous a mérité ce malheur, c'est ta férocité envers ces hommes que tu as enfermés dans un cachot; fais-les amener devant toi, demande-leur pardon de ta conduite à leur égard; et, afin que tes péchés te soient remis, promets humblement à ces saints de croire sur-le-champ à leur Dieu, s'ils ressuscitent ton fils; car ils ont appris, j'en suis persuadée, à rendre le bien pour le mal. »

Dioscore, touché de repentir, suivit les conseils que lui donnait son épouse, peut-être chrétienne au fond du cœur. Genulfe ressuscita le jeune défunt; les Cadurces, témoins de ce miracle, embrassèrent la religion de Jésus-Christ et reçurent le baptême avec leur gouverneur. Après les avoir fortifiés dans la foi, le courageux et zélé pontife émigra dans le sein de Dieu, où son vénérable père l'avait précédé; les disciples du bienheureux Genulfe l'ensevelirent dans le tombeau de Genitus, son père, près d'un oratoire dédié à saint Pierre, au bord de la petite rivière de Naum. L'un d'eux, nommé Leontus, raconta l'austère et admirable vie de son cher maître à saint Sébaste, qui la consigna par écrit avec une scrupuleuse fidélité. Les principaux lieux où la sainteté de Genulfe et de Genitus avait été signalée par des prodiges attirèrent une multitude de pèlerins de tous les points du territoire des Cadurces; ceux-ci les eurent en si grande vénération, qu'ils y érigèrent des églises, perpétuels monuments de la bonté de Dieu envers eux, comme de leur reconnaissance envers Dieu et ses saints [1].

La persécution de Valérien compte parmi les plus cruelles que l'Église eût souffertes; mais aussi le châtiment infligé à ce prince prévaricateur fut un des plus épouvantables dont l'histoire ait gardé le souvenir. Gallien, effrayé apparemment par ce terrible coup de la vengeance divine qui frappa son père, accorda aux chrétiens le libre exercice de leur religion et restitua tous les biens confisqués. Cette justice, toutefois, ne fut rendue alors qu'aux Églises occidentales. Macrien s'était emparé du pouvoir en Orient; païen opiniâtre, il continua la persécution, et ce ne fut qu'en 261, après la chute de ce misérable, que l'édit favorable de Gallien fut appliqué aux chrétiens orientaux.

La paix de l'Église fut de nouveau troublée dans les Gaules par une irruption de barbares, aussi ennemis du nom chrétien que du nom romain. A cette époque, l'empire, en butte à la discorde civile et à la guerre étrangère, était si faiblement défendu que sa ruine semblait inévitable et prochaine. Gallien, trop intelligent pour ne pas comprendre les dangers d'une pareille situation, trop indolent pour les conjurer, attendit au milieu des plaisirs ce que déciderait la fortune; il riait de la perte

[1] Guillaume de la Croix, *Series et Acta episcoporum Cadurcensium*, 1626.

de ses plus belles provinces. Lorsqu'on lui annonça que l'Égypte s'était révoltée : « Ne pouvons-nous pas, dit-il, subsister sans le lin d'Égypte? » En apprenant que l'Asie était ravagée par les Goths, il s'écria : « Il faudra donc nous passer de fleurs de nitre! » Lorsque la Gaule se déclara indépendante, il répondit aux plaintes du sénat : « La république est-elle ruinée parce que nous n'aurons pas de draps de la fabrique d'Arras? » Les fléaux naturels, la peste, la famine, se joignirent aux malheurs de l'anarchie et de la dévastation, sans troubler l'indifférence et la quiétude voluptueuse de Gallien. Au milieu des calamités de l'empire, dans une cour peuplée de beaux esprits, de philosophes et de courtisanes, il se préparait à se faire initier aux mystères de la Grèce; il sollicitait une place dans l'aréopage d'Athènes; il promettait à son ami Plotin un canton désert dans la Campanie pour y fonder la république de Platon; il épousait, avec les rites usités chez les barbares, Pipa, fille d'un roi des Marcomans; il se couronnait de fleurs comme Horace, et, s'inspirant de son poëte chéri, il composait un épithalame pour les noces de ses neveux. Sa fastueuse indolence, ses prodigalités luxueuses étaient une insulte à la misère publique; parfois cependant l'excès du danger l'arrachait à sa torpeur et transformait l'épicurien oisif en soldat intrépide, en despote cruel. Ces accès frénétiques de bravoure et de férocité duraient peu; Gallien retombait bientôt dans son apathie et sa lâcheté naturelles. Sous un tel règne, chaque légion, chaque province, à la fois menacée et indignée, se fit à elle-même un César; ces usurpateurs qu'on a appelés les trente tyrans, quoiqu'ils ne fussent ni trente ni tyrans, enlevèrent chacun un lambeau de la puissance romaine; on put croire l'empire à l'agonie.

Chrocus, chef d'une confédération de diverses peuplades germaniques, profita de ce chaos, qui ne laissait plus au monde romain que l'aspect d'un vaste tombeau où les vivants enfermés s'entre-déchiraient sur des cadavres; il envahit la Gaule à la tête d'une armée aussi formidable par la rapacité des soldats que par la cruauté du général; il s'y montra le persécuteur du christianisme autant par férocité naturelle que par une fureur sacrilége. Des bords du Rhin au plateau de Langres, il promena ses brigandages avec l'impétuosité d'un torrent qui a rompu sa digue; une terreur superstitieuse précédait ce farouche guerrier. Avant de partir, disait-on, il avait demandé à sa mère, qui était une fée druidique, comment il pourrait illustrer son nom; la vieille *fada* lui avait répondu de renverser tous les monuments, de brûler toutes les villes, de massacrer tous les Romains qu'il pourrait subjuguer. Chrocus ne suivit que trop les conseils de cette femme dénaturée : après avoir incendié deux florissantes cités de la Gaule Belgique, Mayence et Metz, il vint mettre le siége devant la capitale des Lingons. Cette cité, naturellement fortifiée par sa position, se dressa en face du paganisme du haut de son rocher immobile, où la Providence semble l'avoir jetée dès le commencement comme une digue sur le passage des barbares et comme une avant-garde du christianisme vers les forêts de la Germanie. Mais l'épouvante que répandait partout le nom de Chrocus avait désarmé les assiégés : ils songèrent plutôt à se cacher qu'à se défendre.

Desiderius ou Didier gouvernait alors l'Église de Langres; c'était le fils d'un paysan des environs de Gênes. Homme simple et craignant Dieu, raconte Ferrari, hagiographe italien, il s'occupait à cultiver la terre au village de Bavari, lorsque le peuple de Langres fut miraculeusement inspiré d'aller le retirer de la charrue et de solliciter le pape de le leur donner pour évêque. Le bon laboureur se soumit à la volonté de Dieu, et accepta les hautes fonctions qui lui étaient offertes d'une façon si inattendue. Warnachaire, son historien, rapporte que, de rustique et illettré qu'il était, Didier devint un prélat très-instruit et un savant interprète des saintes Écritures; il remplissait dignement et avec fruit sa charge pastorale depuis cinq ou six

ans, lorsque Chrocus prit d'assaut la ville de Langres. Il exhorta son cher troupeau à ne pas se laisser abattre par les épreuves, tandis que lui-même, touché de compassion pour les habitants de sa ville épiscopale, sollicitait avec larmes la miséricorde de Dieu. Le Ciel resta sourd à ses prières, parce que la multitude des péchés avait trop irrité sa colère. Alors l'héroïque pontife crut qu'il pourrait l'apaiser en donnant sa vie pour le peuple confié à sa sollicitude; il alla donc trouver le chef des assiégeants. « Prince, lui dit-il, si vous avez quelque clémence, pardonnez à de malheureux citoyens, et empêchez le carnage que font vos soldats; je vous en supplie avec toute l'humilité dont je suis capable. » Chrocus n'entendait pas la langue du saint évêque, qui vainement renouvelait ses instances; il lui fit une réponse insultante; le vénérable intercesseur ne put la comprendre. C'est en ce moment qu'il s'offrit comme victime pour ses concitoyens, afin qu'on interrompît au moins un peu le massacre des habitants destinés à périr; aucun sentiment de pitié n'arriva jusqu'au cœur du prince barbare; au contraire, celui-ci, devenu plus intraitable par sa victoire, ordonna de trancher la tête au pontife, ainsi qu'à tous ceux qui confesseraient Jésus-Christ, le 23 mai 263.

Cette sanglante exécution ne fut pas sans prodiges; le saint évêque, au moment de sa décapitation, tenait le livre des Évangiles entre ses mains; le sang qui rejaillit de son cou tomba sur les feuillets de ce livre sans en effacer aucune lettre; on ajoute que le bourreau qui lui coupa la tête fut à l'instant atteint de frénésie; il voulut entrer précipitamment dans la ville, se brisa le crâne contre les murs de la porte et expira. Merveille plus grande encore! le martyr se releva de lui-même, prit son chef entre ses mains et marcha jusqu'au lieu où il désirait être enseveli. On l'enterra dans l'enceinte des murailles, pour marquer l'amour extrême que son peuple avait pour lui; il y avait alors peu de personnes du pays, même des plus considérables, qui fussent inhumées dans l'intérieur des villes. Ses reliques, déposées dans une châsse d'argent, furent transférées, le 19 janvier 1314, par Guillaume de Durfort, évêque de Langres, dans le prieuré de Sainte-Madeleine, qui prit le nom de Saint-Dizier. Son culte se répandit en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique; et, dans toutes ces contrées, plusieurs paroisses le choisirent pour patron titulaire[1].

Valère ou Vallier, archidiacre de Langres, disciple chéri du bienheureux Didier, administrait avec beaucoup de sagesse les biens que le clergé lingon employait au soulagement des nécessiteux. Lorsqu'il vit les fidèles privés de leur premier pasteur et exposés sans défense à la férocité d'une horde sanguinaire, il s'était enfui avec eux dans la Séquanaise vers les forêts du mont Jura; il avait considéré en lui-même à quels excès allait encore se porter le farouche Chrocus; plusieurs chrétiens pouvaient abandonner la foi. Fatigué des anxiétés auxquelles il était en proie au milieu de la cité envahie, il désirait prendre les ailes de la colombe, comme parle la légende, s'en aller, dans une solitude sans chemin, habiter le repaire des bêtes sauvages et attendre en ces lieux l'arrivée de Celui qui le sauverait et des défaillances de son propre esprit et des coups de la tempête. Dans ces pensées, il s'arrêta dans un endroit peu éloigné que les habitants appelaient *Portus Bucini*, aujourd'hui Port-sur-Saône. Mais déjà les barbares, dans leur course rapide, saccageaient les localités riveraines de la Saône; ils s'emparèrent de l'archidiacre Vallier et s'abandonnèrent à tous leurs instincts féroces contre lui : les uns le suspendirent à un chevalet, les autres le tirèrent avec des courroies très-fortes, d'autres le déchirèrent jusqu'aux os avec des ongles de fer, d'autres le frappèrent à coups redoublés avec des nerfs de bœuf; ils espéraient que, brisé par ces tortures diverses et multipliées, l'homme de

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Barthélemy. Années 1861, 1862.

Dieu leur accorderait ce qu'ils n'avaient pu obtenir par la persuasion; mais ils ne purent détourner l'athlète du Christ de son attachement à la foi. Vallier brûlait du feu de cette charité parfaite qui chasse bien loin la crainte; il endurait avec patience et avec joie les mauvais traitements dont l'accablaient les soldats effrénés. Ceux-ci, furieux de ne pouvoir le vaincre à force de supplices, le décapitèrent, ainsi que les fidèles compagnons de sa fuite. Au lieu même de son martyre, on bâtit une église en son honneur. Ses reliques furent transférées à l'abbaye de Saint-Michel de Tonnerre, et, suivant d'autres, à l'abbaye de Molesme, d'où un archidiacre en apporta quelques parcelles à la cathédrale de Langres [1].

Les hordes germaniques, chez les Séquanes, emportèrent de force le castrum de Rufey, à dix milles de Besançon; ils y trouvèrent l'évêque Antidius, et, après l'avoir inutilement sollicité de renoncer à sa foi, ils lui tranchèrent la tête. Le corps de ce martyr demeura enseveli dans ce même château jusqu'en 1402; à cette époque il fut transféré à Besançon, dans l'église Saint-Bul, par l'évêque Hugues Ier. Une partie notable fut apportée dans le prieuré de Paluelle, au diocèse de Châlon-sur-Saône. Un fait prouve en quelle grande vénération saint Antidius était parmi les Bourguignons; lorsqu'au XIIe siècle le comte Raymond marcha au secours d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, contre les Maures, il fit porter devant lui l'image du glorieux martyr sur ses étendards. Cette image, illustrée par une multitude de miracles, est restée dans la chapelle de Saint-Vincent, près de Lisbonne, où viennent prier d'innombrables pèlerins.

Chez les Édues, les troupes de Chrocus martyrisèrent Florent ou Florentin, Hilaire ou Hillier, avec plusieurs autres soldats chrétiens. Ces deux hommes apostoliques, nés à Semont, village du Duesmois, en Bourgogne, servaient dans les armées romaines, lorsque, touchés de la grâce, ils passèrent sous les étendards de Jésus-Christ. Ils étaient cantonnés au bourg de Sedunum, aujourd'hui Suin, dans le Charollais, qu'ils édifiaient par la pratique de toutes les œuvres de miséricorde tant corporelle que spirituelle. Suin était, chez les Gaulois, le chef-lieu d'un pagus que l'on est autorisé à reconnaître pour celui des Ambarres dont parle Jules César. Les Romains, à l'époque de l'occupation, y avaient établi un poste militaire. Au moyen âge, il fut le chef-lieu d'un territoire appelé *Sectunensis ager*, dans le Cartulaire de Cluny, en 905. Il n'est pas rare de trouver des monnaies gauloises, romaines et féodales sur la montagne de Suin. Mais est-ce bien à Suin même que Florentin et ses compagnons ont été glorifiés? N'est-ce pas plutôt à l'endroit de son territoire où s'est formée plus tard la ville de Charolles? N'y a-t-il pas une preuve à l'appui de cette opinion dans le rapprochement de deux faits acquis à l'histoire, savoir : la confiance spéciale qui conduisait de toutes parts au tombeau de saint Florentin les pénitents condamnés au cercle de fer, pour demander à la miséricorde divine de rompre miraculeusement ce lien, signe extérieur de leur excommunication, et la découverte d'un de ces cercles pénitentiaires, composés de deux parties égales engagées l'une dans l'autre par une double entaille, où les bouts se réunissent solidement fixés avec deux gros clous rivés; ce cercle de fer gisait dans un tombeau de pierre, sous le crâne d'un cadavre de haute stature, au fond d'une cave, près des halles de Charolles; en un endroit appelé le *Cimetière-des-Martyrs*.

Le Martyrologe romain nomme le bourg de Suin comme le lieu le plus rapproché qui eût quelque renom. La ville de Charolles n'existait pas; son nom, *Quadrellæ*, exprime, selon du Cange, un projectile de la forme d'un carreau cube qu'on lançait avec la baliste; cette place devait être l'arsenal de Suin : en effet, autant le sol

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Barthélemy. Années 1861, 1862.

sablonneux et granitique de Suin est impropre à ce genre d'emploi, autant lui convenait la terre grasse de Charolles, où il existe encore de vastes fabriques de tuiles et de briques. Les hordes de Chrocus, venues pour attaquer la forteresse de Suin, ont dû se porter sur son arsenal, défendu par Florentin et ses compagnons. Ceux-ci, brûlant de l'amour du martyre, se déclarèrent hautement chrétiens. « J'ai appris que tu avais été soldat, dit Chrocus à Florentin; qui t'a rendu à la liberté? — Lorsque j'étais dans la milice, répondit l'homme de Dieu, je suis arrivé à toucher pour solde cent sous d'or; mais la compassion pour les pauvres et l'amour pour mon Dieu me firent distribuer mon avoir aux indigents. Je renonçai à la milice temporelle pour m'enrôler dans la milice spirituelle; je me consacrai tout entier au service du Roi des rois, afin de le faire régner en moi et de vaincre les ennemis de mon salut par les mérites de ce glorieux vainqueur de la mort. — Sacrifie aux dieux, lui dit Chrocus, et mange des viandes de leurs autels; ne nous force pas à multiplier tes souffrances, je te vois accablé de maigreur, une pâleur excessive t'a enlevé ta beauté première, la faiblesse de ta voix indique que tu tombes d'épuisement; tu ne saurais certainement soutenir en aucune manière les supplices qui te sont préparés. » Le bienheureux Florentin, loin d'obéir, se mit à parler de la sainteté de l'Évangile et à démontrer la perversité du culte païen. Chrocus, irrité, ordonna de lui briser les dents et de lui couper la langue. Comme il se livrait à ces excès de fureur, un certain Aphrodisius, homme de noble race, s'écria au nom des autres secrétaires, dont il était le premier : « Ne soyez pas assez impudent pour nier notre Dieu et lancer des blasphèmes contre ses serviteurs, de peur que cela ne reste pas impuni pour vous ! » Le farouche conquérant le condamna sur-le-champ à la décapitation, ainsi que Florentin, Hillier et leurs compagnons, le 27 septembre 264[1].

Une modeste sépulture abrita leurs dépouilles mortelles; malgré le concours des pèlerins, une agglomération considérable fut longue à se former autour de ce tombeau. Les habitants pouvaient bien le signaler aux étrangers; mais ils n'avaient pas assez de ressources pour lui consacrer quelque illustre monument. Aurélien, archidiacre d'Autun, devenu archevêque de Lyon, conçut la pensée de transférer les saintes reliques dans le monastère d'Ainay, en 855, avec l'autorisation de Jonas, évêque d'Autun. L'opinion que Charolles a été le théâtre du martyre de Florentin et de ses compagnons explique la leçon *Psedunum* qu'on rencontre pour *Sedunum* dans divers manuscrits et imprimés, leçon qui a donné la première idée d'inventer une ville de Pseudon : un copiste inhabile ou inattentif a confondu dans le mot *Sedunum* la lettre *p* qui le précédait avec le signe abréviatif; de *prope Sedunum*, près de Suin, il a formé la leçon embarrassante et inexpliquée *Psedunum*.

On rapporte au même persécuteur le martyre de Vandalet et d'Honoré, à Thil-Châtel, en Bourgogne. Les Bollandistes jettent des doutes sur l'authenticité des Actes de saint Florentin : leur auteur, disent-ils, vivait six siècles après les martyrs ; il n'avait aucun monument ancien devant les yeux. Or il n'y a pas là de quoi rejeter ces actes ; l'hagiographe indique suffisamment qu'il avait d'anciens documents à sa disposition ; les excuses qu'il allègue au commencement de son travail étaient communes chez les pieux écrivains du moyen âge; leur humilité les portait à se regarder comme indignes d'écrire la vie des saints; au reste, ces actes, composés en mauvais latin, semblent avoir eu pour auteur un homme plus saint que lettré; ce qui confirme dans la pensée qu'il n'aurait point osé inventer.

Chez les Arvernes, les bandes ravageuses, poussées par l'amour désordonné des richesses plus encore que par le zèle pour la religion païenne, détruisirent un fameux

[1] Lettre de l'abbé Cucherat, curé de Paray-le-Monial, sur saint Florentin, martyr à Suin; 862.

temple des idoles, appelé *Vasso;* on présume qu'il était dédié à Mars, qu'on prétend avoir été adoré par les Gaulois sous cette dénomination. Ses hautes murailles, épaisses de trente pieds, étaient, à l'intérieur, incrustées de marbre avec un travail admirable; un artiste grec avait sculpté, pour ce sanctuaire, une statue valant quarante millions de sesterces, chef-d'œuvre de beauté. Le prêtre de ce magnifique temple avait un serviteur appelé Victorin, qui nourrissait une haine implacable contre la religion du Christ; il allait souvent outrager les fidèles dans un lieu voisin surnommé pour cela le bourg des chrétiens. Un saint homme, Cassius ou Caffi, le convertit par ses prédications et par ses miracles; du persécuteur il fit un zélé disciple. Tous deux eurent bientôt occasion de montrer leur courage. Chrocus traversait, comme un torrent dévastateur, les montagnes abruptes et les vallées pittoresques où vécurent ces indomptables défenseurs de la nationalité gauloise, amenés par Vercingétorix sur le plateau d'Alesia, pour sauver la liberté de la patrie ou mourir avec elle dans une lutte suprême. Une légion de chrétiens, dit-on, résista au vandalisme de l'envahisseur; celui-ci, dans sa fureur, en fit décapiter un nombre considérable, en 264; les principales victimes furent Victorin, Caffi, Antholien, Liminius, vulgairement Linguin, et Maxime[1].

Dans le pays des Gabales, aujourd'hui le Gévaudan, les hordes de l'intraitable Chrocus, comme une nuée de sauterelles, portaient en tous lieux la ruine et la désolation; les principaux habitants, épouvantés, s'étaient réfugiés avec leurs richesses au castrum de Gredon ou Grèzes, que sa situation escarpée rendait imprenable. Les barbares ne tardèrent pas à venir mettre le siége devant cette forteresse naturelle. Il y avait déjà deux ans qu'ils se tenaient au pied de l'inexpugnable monticule, lorsqu'ils apprirent que Privatus ou Privat, évêque des Gabales, n'était pas avec les assiégés. L'homme de Dieu s'était creusé une espèce de grotte sur la cime d'une montagne proche de Mende, qui n'était alors qu'un village; il quittait souvent Javols, ou Javouls, sa résidence épiscopale, pour se retirer en cette solitude et s'y délasser, dans la méditation et la prière, de ses travaux apostoliques. Les soldats de Chrocus l'y découvrirent et l'emmenèrent avec eux; en arrivant sur la colline qui se dresse au pied du mont Mimat, ils voulurent l'obliger à persuader aux assiégés de se rendre. « Il ne convient pas qu'un évêque, répondit-il par un interprète, donne à son peuple un semblable conseil; d'ailleurs, quand je le donnerais, mon peuple, qui se trouve en lieu de sûreté, ne le suivrait pas; dans tous les cas, je suis prêt à subir la mort plutôt que de commettre le crime que vous me proposez. » Cette réponse si noble irrita les barbares; ils le conduisirent à coups de bâton jusqu'au bourg de Mende; ils espéraient qu'à force de mauvais traitements ils le feraient changer de résolution; le bon pasteur demeura constamment ferme. A cette vue, les sauvages guerriers, comme hors d'eux-mêmes, tourmentèrent le saint vieillard d'une manière encore plus atroce; ils joignirent l'impiété à la cruauté; ils lui proposèrent de sacrifier aux idoles. « Je suis étonné de ce que vous osez solliciter un évêque à une action aussi exécrable; si vous aviez un peu d'intelligence, vous comprendriez de vous-même qu'un homme de ma qualité doit subir la mort la plus cruelle plutôt que d'être, en se perdant lui-même, la cause de la perdition de son peuple. »

Alors les barbares virent qu'ils n'avaient rien à gagner sur lui par la rigueur; ils affectèrent quelque modération : « Est-ce que vos empereurs et leurs magistrats n'adorent pas les idoles, lui dirent-ils, et ne contraignent pas les chrétiens de leur offrir des sacrifices? — Je le sais, répliqua le courageux pontife, et ce sont ces crimes

[1] *Bollandistes,* 25 januar. — *Histoire civile et ecclésiastique de Langres,* par de Mangin. Édit. 1776.

des empereurs romains qui attirent sur l'empire les ravages des nations infidèles; ce ne sont pas vos forces, mais l'idolâtrie et l'impiété de nos princes qui vous rendent si puissants contre nous. Le Seigneur notre Dieu, que vous ne connaissez pas, est si miséricordieux que, dans un court espace de temps, il peut éclairer l'esprit des Césars dont vous m'objectez les exemples, et, après nous avoir châtiés par les tribulations présentes, nous faire de nouveau sentir les effets de sa bienveillante protection. Pour moi, dans l'espérance des biens éternels, je méprise tous les tourments que vous menacez de m'infliger. — Sacrifiez à l'instant, ajoutèrent les soldats furieux; sinon, sachez que votre mort, terrible et inouïe, épouvantera le monde. — Tourmentez ce corps tant qu'il vous plaira, répondit le généreux confesseur, je ne puis me résoudre à être autre chose que ce que je suis par la grâce divine. » A peine eut-il achevé de parler, que les barbares, ivres de rage, le flagellèrent à coups redoublés, lui brûlèrent les membres avec des torches ardentes, le laissèrent à demi mort et se retirèrent au camp, établi autour du château de Gredon, aujourd'hui Grèzes.

La face des affaires avait bien changé : les assiégeants manquaient de vivres; ils furent obligés de traiter pour en obtenir des assiégés, qui leur en fournirent à condition qu'ils sortiraient immédiatement du pays. Les barbares levèrent le siége. Les chrétiens ne doutèrent pas qu'ils ne dussent leur délivrance aux prières de leur bien-aimé pasteur; ils coururent aussitôt le chercher. Il respirait encore; ils baisèrent ses plaies avec un pieux respect; ils mêlèrent leurs larmes avec son sang. Le bienheureux pontife, tout meurtri, mourut de ses blessures entre leurs bras, le 21 août 264. On l'ensevelit dans un lieu souterrain qui se trouve être aujourd'hui la crypte de la cathédrale. Dans la suite, les reliques de saint Privat furent enlevées pour être placées dans une châsse d'argent au maître-autel; on n'en possède qu'une petite partie; le reste a disparu dans les désastres que l'Église de Mende eut à subir, dans la seconde moitié du XVIe siècle, durant les guerres de religion[1].

Les bandes de Chrocus, partout victorieux, tournèrent leurs regards avides vers la Gaule méridionale; ils convoitaient ses riches cités, ses champs fertiles, proie doublement tentante pour leurs deux passions favorites : l'amour du pillage et la haine contre les Romains. Chez les Rutènes provinciaux, elles martyrisèrent Amarandus ou Amaranthe, au village de Vians ou Vieux, près d'*Albiga*, aujourd'hui Albi. Des contrées albigeoises, elles poursuivirent leurs courses sanguinaires jusque dans les environs d'Arles, où les attendait la justice de Dieu. Marius, simple forgeron gaulois, parvenu aux plus hauts grades militaires par sa valeur, fit Chrocus prisonnier, le donna en spectacle dans les villes que ce roi barbare avait saccagées, et, après l'avoir couvert d'opprobres et accablé de supplices, il lui trancha la tête : ainsi périt celui qui semblait ne mettre sa gloire qu'à faire des malheureux.

La Gaule était en proie à d'autres tyrans, les deux Posthumius, les deux Victorinus, Lollianus, Tetricus, qui s'arrachaient les lambeaux de la pourpre impériale. Avec Posthumius, le plus vaillant homme de son siècle, dit Pollion dans l'*Histoire augustale*, la patrie de Brenn reparut un moment indépendante de Rome; elle forma comme la tête et le cœur d'un empire transalpin avec la Bretagne et l'Espagne pour membres. Dès le début, l'usurpateur s'était associé son fils Junius, récemment nommé tribun des Voconces et plus célèbre par la poésie que par la guerre. Les légions d'Occident, qui haïssaient le voluptueux Gallien, acclamèrent les deux nouveaux Césars et firent respecter leur autorité de la frontière du Rhin aux colonnes d'Hercule, de la Ligurie aux extrémités des îles Britanniques; toutefois il ne s'agissait pas pour les deux Posthume de reconstituer les nationalités ibérienne et celtique;

[1] *Les Petits Bollandistes*, par l'abbé Guérin, tom. VII. Édit. 1860.

ils ne voulaient que faire passer, pièce à pièce, l'empire romain sous d'autres chefs; ils périrent dans une sédition militaire. Lollien, leur compétiteur et leur rival, avait aussi beaucoup de bravoure; il reprit la plupart des cités de la Gaule et quelques forts construits par Posthume sur le territoire même des barbares; mais il périt misérablement, à son tour, de la main de ses soldats. Sa mort laissa Victorinus seul maître de l'empire transalpin, qui balança un instant encore la fortune de Rome, grâce à la fermeté virile de l'illustre Victorina. Cette Zénobie des Gaules semblait être la Velléda du nouvel empire gaulois; ses inspirations étaient accueillies comme des oracles. Malheureusement Victorinus se montra indigne du trône; les légions gauloises le tuèrent. Victorinus, son fils, périt à Cologne sous le poignard d'un greffier qu'il avait outragé dans ses affections les plus chères. Un même tombeau enferma les restes du père et du fils; on y lisait cette courte et sévère inscription : *Ci-gisent les deux Victorin, tyrans.*

Par un étrange retour des esprits, Victorina ressaisit l'immense ascendant qu'elle semblait avoir perdu pour toujours; les légions, éprises d'enthousiasme pour elle, la proclamèrent souveraine de l'empire, sous le titre de *Mère des camps.* On frappa des monnaies à son effigie, en cuivre, en argent et en or. Mais elle refusa le dangereux honneur du sceptre; elle s'associa Marius. Ce vainqueur du farouche Chrocus, loin de rougir de son ancien métier, s'écriait : « Les nations étrangères apprendront par leurs défaites que j'ai manié le fer. » Il fut égorgé par un de ses ouvriers, qui lui dit en le frappant de son épée : « C'est toi qui l'as forgée. » La belle et courageuse Victorina, toujours puissante, quoique malheureuse dans ses choix, disposa de la couronne en faveur de Tetricus, sénateur et personnage consulaire, qui depuis dix ans gouvernait l'Aquitaine. Claude II, surnommé le Gothique, tout occupé lui-même à combattre les barbares sur le Danube, n'essaya point de recouvrer les provinces occidentales de l'empire; il aima mieux reconnaître Tetricus comme collègue que d'exciter une guerre civile. Aurélien n'imita pas cette conduite conciliatrice; il vainquit les Perses, détruisit Palmyre, enchaîna Zénobie, pacifia l'Afrique, affranchit l'Illyrie et rassembla sous son sceptre tous les membres épars de l'empire. La Gaule seule restait encore séparée; il y marcha. Tetricus, fatigué de l'indiscipline et de l'insolence de ses troupes, n'opposa pas à son rival une défense sérieuse. On prétend même qu'il s'arrangea de manière à être vaincu dans la bataille de Châlons-sur-Marne, l'an 273. Ses soldats, trahis par leur chef, combattirent avec un patriotisme désespérés; mais ils finirent par succomber, et l'empire transalpin cessa d'exister.

Ces déchirements intérieurs avaient laissé l'Église en paix; la concentration des diverses parties de l'empire dans les mains d'un rude soldat, paysan des bords du Danube, Aurélien, fils d'une prêtresse du Soleil, allait recommencer les persécutions. Déjà Aurélien s'était montré en Gaule l'ennemi du christianisme; sa mère lui avait inspiré le culte de l'astre déifié; il était naturellement superstitieux; il voulait que le sénat recourût aux livres Sibyllins; il s'étonnait que les pères conscrits eussent tant tardé à les consulter, comme s'ils eussent délibéré dans l'église des chrétiens et non dans le temple de tous les dieux; il avait résolu d'anéantir la religion du Christ; il était sur le point de signer les édits les plus sanguinaires, lorsque la foudre tomba près de lui : la crainte de la mort arrêta pour un temps son bras, mais elle ne changea pas son cœur. A peine remis des fatigues de son triomphe à Rome, Aurélien repartit pour la Gaule; là il entreprit d'importants travaux d'utilité publique, entre autres la reconstruction de l'ancienne cité de *Genabum*, depuis Orléans; mais aussi la la violence de son caractère, jointe à sa haine contre les chrétiens, le rendit cruel contre les prédicateurs de l'Évangile.

Pendant le séjour que le restaurateur des Gaules fit dans la cité sénonaise, les

agents de la police proconsulaire parcoururent les villes, les bourgs, pénétrèrent même dans les forêts les plus profondes; et, afin d'atteindre plus sûrement le but de leurs recherches criminelles, ils se partagèrent les diverses contrées du territoire des Senons pour les fouiller avec le plus grand soin. Alexandre, un des gardes du corps de l'empereur, surprit à Toussy-sur-Yonne le bienheureux Prisque au milieu d'une troupe de fidèles assemblés pour chanter les louanges du Seigneur; il les traita de séditieux. « Ce n'est pas l'esprit de révolte, répondirent-ils, mais notre divine religion qui nous a conduits en ce lieu; nous sommes réunis pour offrir de concert le sacrifice de nos prières à Jésus-Christ, dont le sang nous a rachetés. — D'où vous vient l'audace de vous déclarer chrétiens, reprit Alexandre, en présence des envoyés même de l'empereur? — Celui qui donne la vie aux empereurs, répliquèrent-ils avec une sainte hardiesse, nous inspire ce courage par sa grâce. — Vous êtes donc de notre religion, demanda l'impie Alexandre; car nul autre que Jupiter, le créateur et le maître des cieux, ne vivifie nos empereurs, ainsi que nous ses sujets? — Malheureux! s'écrièrent-ils, vous vous trompez en soutenant qu'un homme livré aux plus sales débauches puisse être l'auteur de la vie. Jupiter n'est-il pas un vil corrupteur? N'a-t-il pas, entraîné par la fougue de ses passions, emprunté la forme de divers animaux? » Alexandre, transporté de colère, s'écria : « Vous êtes des sacriléges, et vous avez mérité d'être livrés aux tortures. — Qui a commis un sacrilége avec une bouche criminelle, répondirent-ils, ou de nous qui confessons le vrai Dieu, vrai Créateur des choses visibles et invisibles, ou de vous qui faites un Dieu de l'exécrable Jupiter? — Vous abusez de ma patience, reprit Alexandre, confessez que Jupiter est le Dieu tout-puissant, ou j'exécuterai à l'instant les ordres de l'empereur. » Les chrétiens se bornèrent à répondre : « Faites ce qui vous est commandé, nous n'abandonnerons pas le Créateur pour la créature. »

Prisque, interrogé personnellement par Alexandre, le pria de se retirer, comme pour donner aux fidèles la liberté de délibérer. L'officier impérial, rempli d'une vaine espérance, sortit avec ses satellites. Le bienheureux Prisque s'empressa d'adresser à ses compagnons une vive exhortation au martyre. Tous, d'une commune voix, répondirent qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ. Alexandre, furieux de cette dernière résolution, prononça la sentence de la décapitation contre Prisque et ses compagnons, le 26 mai 273. Le corps de saint Prisque fut jeté dans un puits; un de ses compagnons, nommé Cottus, enleva furtivement sa tête et s'enfuit à travers la forêt; les païens l'atteignirent près du chemin de Vesocia et le tuèrent. Les fidèles l'enterrèrent dans ce lieu avec la tête du bienheureux Prisque; ils inhumèrent les corps des autres martyrs dans une citerne voisine du puits qui avait servi de tombeau à leur chef vénéré. Ces saintes reliques demeurèrent sans honneur jusqu'au temps de l'illustre Germain d'Auxerre; ce pontife, sur une révélation de Dieu, les découvrit d'une façon merveilleuse; il construisit, pour les abriter, une église avec un monastère qui fut appelé Coucy-les-Saints[1].

On attribue à Aurélien le martyre de Révérien, évêque d'Autun, et de ses compagnons. Ce pontife, venu de Rome avec le prêtre Paul et dix autres missionnaires, appliquait toutes les ressources de son zèle à réparer les ruines du christianisme dans le pays des Édues, où les persécuteurs et les barbares avaient causé la dispersion des fidèles et l'abolition presque entière de l'œuvre apostolique. En traversant le territoire éduen, l'empereur, informé des prédications de l'évêque d'Augustodunum, ordonna de le lui amener avec ses auxiliaires. « Observez les prescriptions des princes, qui veulent que personne ne méprise les sacrifices des dieux ; sinon, je vous ferai périr

[1] *Bollandistes*, 26 maii.

par toutes sortes de supplices, et le secours de votre Christ ne pourra en aucune manière vous délivrer de mes mains. — Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, répondit-il, est assez puissant pour nous faire triompher de tes tourments, pour détruire les puissances de l'air dont ton âme est l'habitation, et dont tu n'es que le serviteur. » Aurélien, ému de colère, livra aux licteurs le courageux confesseur de la foi et ses compagnons; l'évêque Révérien fut flagellé, puis décapité avec le prêtre Paul et dix autres de ses coopérateurs, le 1er juin 274, à Nevers, suivant une antique tradition. Une noble dame, nommée Maxima, vint à la dérobée ensevelir les corps de ces martyrs; plus tard, le prêtre Abolenus construisit un oratoire en leur honneur. Ces glorieux athlètes du Christ ont toujours été chers non-seulement à la paroisse de Saint-Révérien en Morvan, diocèse actuel de Nevers, où il y avait un prieuré de ce nom dépendant de Cluny, mais encore à l'église éduenne, qui n'a jamais cessé de l'honorer comme un de ses martyrs et un de ses pontifes, et même au Bourbonnais, au Châlonnais, au Beaunois[1].

Une inscription trouvée récemment dans l'ancien cimetière de Saint-Pierre-l'Étrier a révélé l'existence d'une des familles chrétiennes que guidait la houlette pastorale de Révérien. La pieuse maison avait pour chef le vénérable Ascandius, et le jeune Pectorius pour espérance. Le nom de la mère ne figure point sur la pierre tombale. Pectorius marchait sur les traces de Symphorien; il aimait aussi tendrement ses parents qu'il en était aimé lui-même. Comme le jeune martyr son modèle, il recueillait les palmes de la science et de la vertu, grandissait dans les écoles Méniennes, cultivait sous d'habiles maîtres les lettres gréco-latines, se nourrissait de Démosthènes en même temps que des livres saints, et même s'exerçait à versifier dans l'idiome d'Homère, alors si populaire chez les Édues, qu'on l'employait dans les actes publics, qu'on le gravait sur les murs des édifices, qu'on le lisait au socle des statues des dieux; mais Ascandius ne partageait qu'avec une mère pieuse et les prêtres le soin de former le cœur de son fils : leçons, exemples, prières, rien n'était négligé pour préparer ce cher enfant à la grande initiation chrétienne, afin que le souvenir en restât profondément incrusté dans son âme. Souvent, soit dans le sanctuaire de la famille, soit dans l'humble église où se réunissait furtivement l'assemblée des fidèles à cette époque de persécution sanguinaire, on lui parlait de Jésus de Nazareth, de sa génération éternelle aux cieux, de sa merveilleuse naissance sur la terre; on ne lui révéla qu'au dernier moment, selon l'usage, le mystère de l'aliment plus doux que le miel qui nourrit les saints; car l'initiation avait trois degrés : le catéchuménat, le baptême et la communion eucharistique.

Le catéchuménat offrait lui-même plusieurs stations : d'abord le jeune néophyte prit place parmi les auditeurs de la bonne nouvelle, puis parmi les élus qu'un sévère examen avait jugés dignes du baptême, enfin parmi les candidats qui n'avaient plus qu'à s'exciter au désir ardent d'être régénérés. Après ces trois épreuves, on révéla plus complétement au jeune Pectorius les enseignements sacrés; on lui donna une connaissance plus explicite, plus intime, plus approfondie de Jésus-Christ avec le mystérieux symbole du poisson céleste, signe de ralliement entre les vrais fidèles. Le jour tant désiré de la régénération sacramentelle arriva : c'était sans doute la veille des jubilations pascales, ou à l'Épiphanie, ou à la Pentecôte; les plus anciens manuscrits de la liturgie éduenne attestent qu'on administrait le baptême pour ces fêtes en Bourgogne. Pour bénir l'eau baptismale, l'évêque Révérien prononça une formule hiératique conservée dans le plus ancien livre liturgique de France, le missel gothique,

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Ch. Barthélemy, années 1861, 1862 ; article de l'abbé Boutillier. — *Origines de l'Église éduenne*, par Mgr Devoucoux.

d'origine éduenne. Afin de la mieux comprendre, il faut se rappeler que la Providence se servit de marchands orientaux pour apporter la foi dans ces contrées, et que les apôtres qui vinrent y prêcher l'Évangile n'ignoraient pas les intérêts commerciaux établis entre les Grecs ou Phéniciens et les Gaulois. Aussi, lorsqu'ils baptisaient les néophytes d'Autun, ils s'exprimaient dans un langage approprié à ces négociants navigateurs. « Debout, bien-aimés frères, disaient-ils aux bords de la fontaine cristalline; amenez du rivage des hommes de trafic qui veulent des échanges. Que tous, voguant sur l'onde, frappent la mer nouvelle non de la rame, mais de la croix; non de la main, mais du cœur; non par le bois, mais par le mystère. Le lieu est étroit, mais plein de grâce; l'Esprit-Saint, de son souffle, a bien dirigé la course; prions donc notre souverain Maître, notre Dieu, qu'il sanctifie ces eaux. » Cette formule doit être un fragment de la liturgie orientale usitée dès les premiers siècles de l'Église d'Autun, traduite plus tard, comme les œuvres de saint Irénée, dans un latin barbare, altérée par les copistes mérovingiens, elle laisse pourtant encore entrevoir les trésors poétiques de la rédaction primitive[1].

Pectorius tomba vraisemblablement dans une maladie de langueur; durant les longues heures de cette consomption lente et précoce, recueillant les plus saintes pensées, les plus suaves affections de sa vie, il se plut à les reproduire dans son épitaphe qu'il composa lui-même. Obligé de les cacher sous des voiles impénétrables aux profanes, mais transparents pour les fidèles, il ne pouvait que développer le symbole sacré qui résumait sa foi, son espérance et son amour. Il eut recours aux élans de la poésie et employa la langue grecque, celle des apôtres de son pays, celle de son docteur bien-aimé, saint Irénée, évêque de Lyon. Voici la traduction de ce qu'il écrivit, à la manière orientale, en vers acrostiches : « Race sainte du poisson céleste, aie un cœur pénétré de respect, après avoir reçu dans ce monde mortel la vie immortelle des eaux divines. Réchauffe ton âme, ô ami, dans les eaux intarissables de la Sagesse, source de richesse, et prends l'aliment délicieux que t'offre le Sauveur des saints. Mange, bois, saisi d'un respect religieux, en tenant le poisson dans tes mains. Poisson, je t'ai pris dans mes mains; hâte-toi, maître Sauveur, sois-moi promptement secourable; je t'en supplie, ô toi, la lumière des morts. Ascandius, mon père, si cher à mon cœur, je t'en prie, souviens-toi, avec ma douce mère et tous les miens, de ton Pectorius. » Peu de temps après avoir composé en mètres harmonieux cette admirable épitaphe, véritable page de théologie monumentale, Pectorius, à la fleur de l'âge, rendit son âme pure au Créateur. Ses restes furent déposés sous la garde de saint Étienne, dont le patronage protége l'oratoire du cimetière de la *Via strata.* Ascandius choisit lui-même une plaque de marbre blanc de Paros ou d'Étrurie; puis, d'une main tremblante et peu exercée, il sillonna légèrement la surface polie en y gravant l'œuvre de son fils chéri, témoin irrécusable de l'antique croyance éduenne, échappé aux ruines faites par les révolutions du temps et des hommes[2].

Aurélien, victorieux des ennemis de l'empire, s'était proposé d'exterminer les ennemis du paganisme; mais il tomba sous le fer des conspirateurs, l'an 275, avant même que ses édits eussent été portés dans les provinces les plus éloignées. Faut-il en conclure qu'ils furent sans effet, comme certains écrivains l'ont prétendu? Non, évidemment; pour se rendre responsable des actes de ses subordonnés, un prince n'a pas besoin de commander : la servilité a le flair si délicat pour découvrir ce qui plaît au cœur du maître! Aurélien détestait les adorateurs du Christ; on savait qu'il

[1] *Saint Symphorien et son culte,* par l'abbé Ch. Dinet. Édit. 1861.
[2] *Annales de philosophie chrétienne,* sous la direction de Bonnety, 1860; *passim.*

souhaitait ardemment que les gouverneurs appliquassent les anciennes lois, les vieux édits; les magistrats avaient la main prête à signer les proscriptions ; la hache des bourreaux, altérée de sang, n'était pas encore rouillée; les joies féroces qu'éprouvent les assassins aux cris, aux tortures des victimes demandaient à renaître; la persécution fut violente. Aurélien applaudit aux massacres; mais Celui qui règne au plus haut des cieux et de qui relèvent tous les empires lui fit sentir que les plus grands guerriers et les plus grands génies sont devant lui comme s'ils n'étaient pas.

La paix que Tacite et Probus, successeurs d'Aurélien, rendirent à l'Église fut encore troublée par les nouvelles incursions que firent dans les Gaules les peuples de la Germanie, particulièrement les Francs. Ils dévastaient toutes les campagnes et pillaient toutes les cités; soixante-dix places fortes étaient tombées en leur pouvoir. En face de ce péril, le sénat se ressaisit un moment du droit de donner un chef à l'empire; il proclama Tacite; ce vieillard septuagénaire montrait ses bras en disant : « Sont-ils propres à porter une armure? » On lui répondit : « Nous élisons ton esprit, non ton corps: c'est la tête qui commande, non les pieds! » Le descendant de l'illustre historien prouva que sa tête était capable de gouverner. Probus, son successeur, délivra victorieusement toutes les villes gallo-romaines qui avaient subi l'invasion des barbares; il refoula les Francs et les Burgondes dans les marécages de la Germanie occidentale; de plus, pour parer à de nouvelles invasions, il éleva, entre le Rhin et le Danube, cette longue ligne de remparts dont les débris effraient encore l'imagination des paysans d'Allemagne. « Nous n'avons laissé aux barbares que le sol de leur terre, écrivait-il au sénat; tout ce qu'ils possédaient est à nous. Les champs de la Gaule sont labourés par des bœufs de Germanie; leurs troupeaux servent à notre nourriture ; leurs haras, à la réserve de notre cavalerie; leurs blés remplissent nos greniers. Neuf de leurs rois sont courbés à mes pieds ou plutôt aux vôtres. Toutes les cités gauloises m'ont offert des couronnes d'or que j'ai dédiées à Votre Clémence, afin que vous-mêmes, pères conscrits, vous en fassiez hommage au grand Jupiter. »

Le vainqueur, non content d'avoir décimé les nations germaniques, voulut rendre un peu de vigueur aux Romains en mêlant à leur sang du sang barbare; il se fit livrer seize mille auxiliaires qu'il répandit dans les légions ; il enleva des multitudes de prisonniers; il les transporta en colonies agricoles loin de leur patrie, sous un climat où il leur faudrait changer de mœurs. Ainsi, des Vandales allèrent se cantonner dans les îles Britanniques; cent mille Bastarnes durent cultiver les plaines déserte de la Thrace; des Gépides furent transplantés sur les bords du Danube; un corps de Francs fut même relégué jusque sur les rives du Pont-Euxin; il est vrai que les Francs n'y restèrent pas. Un jour, le mal du pays s'empara de ces braves enfants de la froide Germanie; ils s'ennuyaient de ne plus voir leurs forêts et leurs marécages; ils se sentaient mourir sous le soleil d'Asie; alors ils s'élancèrent intrépidement sur quelques barques à travers les mers orageuses et les difficiles parages de l'Hellespont, de la Grèce, de la Sicile où ils brûlèrent Syracuse; puis ils franchirent les colonnes d'Hercule, entrèrent dans l'Océan, côtoyèrent l'Espagne et la Gaule, et abordèrent enfin leur vieille Frise natale.

Pendant le voyage de ces audacieux aventuriers, la Gaule voyait surgir de nouveaux compétiteurs qui cherchaient à reconstituer à leur profit la nationalité transalpine : Bonosius en Rhétie, Saturninus en Égypte, Proculus à Cologne, Carus à Rome avec ses deux fils Carinus et Numerianus, originaires de la Narbonnaise. Il ne paraît pas que ces Césars d'un jour aient empêché la religion de fleurir. Ce n'était qu'une trêve que Jésus-Christ accordait à ses disciples pour leur donner le temps de réparer leurs forces et de se disposer à de plus rudes combats. Il fallait que l'Église fondée

par le sang du divin Crucifié fût de plus en plus cimentée par celui des martyrs. Dieu, qui voulait l'affermir par une dernière persécution plus atroce que les précédentes, permit l'avénement de Dioclétien à l'empire, l'an 284, date célèbre, puisqu'elle commence l'ère appelée *ère de Dioclétien* ou ère des martyrs.

---

## CHAPITRE XV

### GRANDE PERSÉCUTION DANS LES GAULES SOUS MAXIMIEN HERCULE

Signes de la décadence de l'empire romain. — Dioclétien s'associe Maximien Hercule. — Les Bagaudes. — La légion Thébéenne. — Lettre que Maurice, Exupère et Candide adressent au tyran. — Le martyre des légionnaires. — Massacre de deux cohortes commandées par Thyrsus et Bonifacius. — Rictius Varus digne ministre du farouche Maximien Hercule. — Martyres de la vierge Macra, — de Rufin et de Valère, — de Crépin et de Crépinien, — de Quentin, — de Fuscien et de Victoric, — de la noble Romana, de Benedicta et de Leoberia, — de Theodosia, native d'Amiens; — de Piat ou Piaton, — de Chrysole, — d'un enfant nommé Just ou Justin, — de Donatien et de Rogatien, — de Ferréol, — de Caprais, — de la vierge Foi, — des frères Prime et Félicien, — du diacre Vincent, — de Genès ou Genies, — de Vincent de Collioure, — de Victor de Marseille. — Situation de l'Église des Gaules.

A l'avénement de Dioclétien, l'empire, déchiré par les discordes, corrompu par le luxe et les plaisirs, amolli par la servitude, attaqué par les barbares, expirait dans les convulsions d'une honteuse agonie. Qu'était-ce que son gouvernement? Ses traditions de modération apparente avaient été effacées par l'acceptation de l'omnipotence et de l'apothéose du prince régnant. L'administration augustale, relativement moins fastueuse et plus simple, était remplacée par une hiérarchie compliquée, arrogante, ruineuse. L'extinction de la vie municipale avait été amenée par le mépris de la vie locale, par la création d'une multitude de fonctionnaires, et par l'absorption de tous les pouvoirs en la personne de l'empereur. Qu'était-ce que la nationalité de l'empire? Dans la race qui se prétendait romaine, plus rien de romain, ni institutions, ni habitudes, ni costume, ni courage, ni vertus; dans les provinces, plus rien de national : des barbares partout, dans la milice, à la charrue, sur les chaises curules, dans les splendeurs et les délices du palais. Où en étaient la culture, l'industrie, la richesse publique? Tous ces éléments de prospérité subissaient le joug de la contrainte : la richesse était devenue un esclavage et le pire des esclavages; le travail manquait partout, faute de courage ou faute de bras, parce que la tyrannie fiscale brisait les courages comme elle énervait les bras; les terres étaient incultes ou cultivées par des colons demi-esclaves, qu'exploitait un maître à son tour exploité par le fisc; les laboureurs armés formaient un parti contre lequel échouaient les légions. Où en était la religion officielle? On la voyait plus grossière que jamais : les dieux de l'Égypte et de la Perse détrônaient Jupiter et Diane, comme les races orientales supplantaient les races gréco-romaines; les mystères persiques de Mithra se répandaient jusque dans la Gaule; sous le voile des cérémonies magiques, les sacrifices humains, que Rome se faisait gloire d'avoir expulsés des cultes nationaux, reparaissaient dans les

immolations et obtenaient de nombreuses victimes. Où en étaient l'intelligence, la littérature, la civilisation? Pas un seul écrivain latin de quelque renom, à peine quelques auteurs grecs; pas de monuments scientifiques ou artistiques. Les Césars des premiers siècles, ces abominables despotes, avaient été des lettrés d'une certaine distinction, des artistes du meilleur goût; mais le pâtre Maximin, le forgeron Marius, arrivés à la pourpre, grâce à la puissance de leurs poignets, pouvaient être voluptueux et féroces sans qu'on eût le droit de les accuser de débauche lettrée ni de cruauté élégante. Sous ces règnes, l'esprit humain s'était abaissé de bien des degrés[1].

A ces plaies qui rongeaient l'empire n'y avait-il pas un remède? A côté de cette société romaine si profondément gangrenée n'y avait-il pas la société chrétienne? Contre la prépondérance et l'indiscipline militaires le christianisme n'était-il pas un frein? Lui seul pouvait faire soit dans l'armée, soit hors de l'armée, des hommes capables d'obéir et de résister, des hommes fidèles au devoir civique, parce qu'ils étaient fidèles au devoir religieux; au serment de la milice, parce qu'ils l'étaient au serment du baptême; à César, parce qu'ils l'étaient à Dieu. Quels étaient les meilleurs défenseurs contre les barbares? des soldats chrétiens : les rédempteurs qui allaient au fond des solitudes racheter des captifs et des captives que leurs familles n'eussent jamais revus? des chrétiens : les médecins et les infirmiers des épidémies si fréquentes à cette époque? des chrétiens : les pacificateurs de tant de guerres locales? des chrétiens : les distributeurs de blé aux jours de disette si nombreux en ce siècle des frumentaires? des chrétiens : voilà comment le christianisme était l'unique sauvegarde des empereurs et de l'empire; malheureusement Rome et son maître étaient comme un moribond à qui on présente une potion qui pourrait le sauver, si, par un dernier effort de ses mains expirantes, il n'éloignait la coupe et ne cherchait à la briser.

Ainsi en arriva-t-il de Dioclétien, qui tenta de noyer le christianisme dans le sang des martyrs. Devenu seul possesseur de l'empire en 286, il s'était associé son ancien compagnon d'armes, le confident de ses espérances ambitieuses, Maximien, issu comme lui des classes plébéiennes. Par un motif d'orgueil et de superstition, Dioclétien et Maximien prirent l'un le titre de Jovius, l'autre celui d'Herculius. Les orateurs officiels ne manquèrent pas de faire observer que, tandis que la souveraine sagesse de Jupiter présidait au mouvement du monde, le bras invincible d'Hercule purgeait la terre des monstres et des tyrans. Cette comparaison emphatique était juste en ce point seulement que, dans ce partage du pouvoir, Dioclétien se réservait la direction suprême, et faisait volontiers agir son collègue, surtout lorsqu'il s'agissait de réprimer les révoltes. Il n'intervenait que pour adoucir, par une clémence calculée, la sévérité impitoyable de Maximien; ce contraste, habilement ménagé, fournissait à des écrivains déclamateurs l'occasion de comparer les règnes des deux princes à l'âge d'or et à l'âge de fer; l'opposition n'était qu'apparente : c'était au fond la même politique, plus artificieuse d'un côté, plus brutale de l'autre.

C'était en Gaule surtout que se faisaient sentir les maux qui, par un mouvement universel et continu de dissolution, minaient le vaste édifice politique élevé par le génie organisateur d'Auguste. On sait comment des fantômes d'empereurs essayèrent d'élever une domination gauloise contre la domination romaine; mais ils échouèrent dans leurs tentatives de restauration. Au milieu de ces luttes sans cesse renouvelées et des désordres inséparables de l'anarchie militaire, les habitants des campagnes avaient été plongés dans la plus affreuse misère : rançonnés par les agents du fisc, opprimés par le despotisme d'une soldatesque sans frein, exposés aux pillages des

[1] *Les Antonins*, par le comte de Champagny, tome III. Édit. 1867.

barbares, trop souvent trahis par leurs propres maîtres, les paysans se soulevèrent de toutes parts pour protester contre cet odieux régime. Ils s'appelèrent Bagaudes, ce qui signifie les insurgés, les attroupés, du mot gallique *Bagad*, attroupement, et ils se livrèrent à leur tour aux plus effroyables dévastations. Ils pillaient et brûlaient les villas des sénateurs et des curiales, attaquaient et forçaient les cités, poursuivaient avec fureur les officiers impériaux. Le christianisme aurait pu enchaîner ces cœurs aigris et désarmer ces bras levés pour le meurtre ; mais la société païenne, qui manquait à la charité envers le pauvre et ne lui laissait pour refuge que le désespoir, n'avait pas le droit d'invoquer un Dieu et une fraternité qu'elle niait dans tous ses actes et dans toutes ses lois.

Les Bagaudes, que le désespoir avait enfantés dans les entrailles d'une civilisation incomplète et oppressive, ne sont connus que par le récit de leurs exterminateurs; c'est assez dire que l'histoire laisse dans l'oubli les considérations qui peut-être les feraient trouver plus dignes de pitié que de châtiment. Ils étaient les seuls débris de la race gauloise ; en leurs veines coulait le dernier sang des Celtes et des Kymris ; on doit croire qu'à leur insurrection se mêlaient quelques restes de ce dévouement à la vieille patrie, qui ne s'était jamais effacé dans le cœur du peuple ; le druidisme, persécuté, vaincu, mais toujours vivace dans les ténèbres, n'était point étranger à ces émeutes.

Ce ramas d'esclaves, de colons, de petits propriétaires ruinés, de persécutés, de vieux patriotes, héritiers des haines druidiques contre Rome, s'entendit d'un bout à l'autre de la Gaule, essaya de s'organiser et se choisit deux empereurs, Ælianus et Amandus, dont les médailles ont été conservées jusqu'à nos jours. Cette bagauderie menaçait de gagner les autres grandes régions de l'empire, où existaient les mêmes souffrances et les mêmes ressentiments. Le danger parut très-grave à Dioclétien; retenu en Orient par la nécessité de combattre les Perses et de refouler les barbares du bas Danube, il se hâta d'envoyer son collègue Maximien contre les rebelles gaulois. Maximien les assaillit, à ce qu'on croit, sur le territoire des Édues, et les dispersa dans plusieurs autres rencontres. Les plus braves, avec leurs chefs Ælianus et Amandus, se retirèrent dans la presqu'île que forme la Marne un peu au-dessus de son confluent avec la Seine; elle était alors complétement isolée de la terre ferme par un mur et un fossé attribués à Jules César. Ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité dans ce camp retranché, que les légions finirent par emporter d'assaut après un long siége. Ælianus et Amandus y moururent les armes à la main. Ce lieu conserva, pendant plusieurs siècles, le nom de camp des Bagaudes ou fosse des Bagaudes; c'est aujourd'hui Saint-Maur-des-Fossés, près Paris. Les Bagaudes ne tentèrent plus d'insurrection générale ; mais la bagauderie ne fut point anéantie ; les causes qui l'avaient engendrée subsistèrent et crûrent encore d'intensité, elle dégénéra en brigandages; jusqu'à la chute de l'empire, il y eut toujours dans les bois et les montagnes de la Gaule une population errante, vivant en état de guerre contre toutes les lois et tous les pouvoirs sociaux.

Une grande cruauté historique se consomma à l'époque de cette explosion populaire dans les Gaules. Maximien avait dans son armée une admirable légion, toute chrétienne, nommée Thébéenne ou Thébaine, parce qu'elle avait été recrutée dans la Thébaïde. Des récits postérieurs à celui de saint Eucher, évêque de Lyon, rapportent que cette légion, allant d'Orient dans les Gaules, passa par Rome, où le pape Caius lui inspira un héroïque courage pour rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César. Maximien lui commanda de prendre part aux sacrifices solennels qu'il offrit à ses dieux, et voulut s'en servir, comme des autres, pour persécuter les chrétiens. Elle se composait de six mille six cents hommes. Tous

répondirent qu'ils étaient venus pour combattre les ennemis de l'empire, et non pour tremper leurs mains dans le sang de leurs frères, ou pour les souiller par un culte sacrilége; puis ils se retirèrent à trois lieues du camp romain, dans les défilés d'Agaune; au sein d'une large vallée que les Alpes environnent de leurs roches sauvages, près d'une haute montagne nommée aujourd'hui le Grand-Saint-Bernard. L'empereur stationnait alors à Octodurum, ville des Véragres, qu'on croit être Martinach ou Martigny en Valais, sur le Rhône, au delà du lac de Genève. Il fut tellement irrité de la résistance de la légion Thébéenne, qu'il envoya l'ordre de la décimer. Cette mesure sanglante n'ébranla point la constance des survivants; au contraire, ils s'écrièrent avec une nouvelle ardeur qu'ils détestaient le culte des idoles, et qu'ils aimaient mieux donner leur sang que de verser celui des chrétiens. Maximien, bouillant de colère, ordonna de les décimer pour la seconde fois. Les braves soldats, animés d'un courage magnanime, d'une foi plus magnanime encore, ne demeurèrent pas moins fermes qu'auparavant; ils s'exhortaient mutuellement à persévérer dans leur généreuse résolution.

Maurice, leur chef, Exupère, l'intendant du camp, et Candide, le prévôt des soldats, les excitaient au martyre; ils leur rappelaient la sainteté du serment qu'ils avaient prêté à Jésus-Christ, leur véritable empereur; mais l'exemple de leurs compagnons d'armes qui du haut du ciel les invitaient à la même victoire, était la plus éloquente exhortation. Comme on les pressait une troisième fois d'obéir au tyran, ils lui adressèrent la lettre suivante :

« Prince, nous sommes vos soldats; mais, nous nous faisons gloire de le confesser hautement, nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service militaire, nous lui devons des mœurs pures; nous avons reçu de vous la solde, nous tenons de lui la vie; c'est pourquoi nous ne pouvons vous obéir jusqu'à renier le Dieu créateur de toutes choses, notre maître et notre créateur à nous, comme aussi votre maître et votre créateur à vous, que vous le vouliez ou non; ne nous réduisez pas à la triste obligation de l'offenser, et vous nous trouverez, comme nous l'avons toujours été, prêts à exécuter tous vos ordres; autrement, nous lui obéirons plutôt qu'à vous.

« Nous vous offrons nos bras contre l'ennemi, quel qu'il soit, que vous voudrez frapper; mais nous tenons que c'est un crime de les tremper dans le sang des hommes pieux et paisibles : nos mains savent combattre contre des ennemis et contre des impies; mais elles ne sauraient point égorger des amis de Dieu et des frères. Nous n'avons pas oublié que c'est pour protéger nos concitoyens, et non pour les frapper, que nous avons pris les armes; toujours nous avons combattu pour la justice, pour la piété, pour le salut des innocents; ce souvenir a été pour nous, jusqu'à présent, le prix de nos périlleux travaux. Nous avons combattu, par respect pour la fidélité que nous vous avons promise; mais comment pourrions-nous la garder, si nous trahissions celle que nous avons donnée à Dieu? Nos premiers serments ont été pour Dieu, nos seconds pour l'empereur; vous ne pourriez pas croire aux seconds, si nous allions enfreindre les premiers.

« Ce sont des chrétiens que vous ordonnez de rechercher pour les punir; mais nous voici, nous chrétiens; vos vœux sont satisfaits, et vous n'avez plus besoin d'en poursuivre d'autres; vous avez en nous des hommes qui confessent Dieu le Père, l'auteur de toutes choses, et qui croient en Jésus-Christ, son Fils, comme en un Dieu. Nous avons vu tomber sous le glaive les compagnons de nos travaux et de nos périls, et leur sang a rejailli jusque sur nous; cependant nous n'avons pas pleuré le massacre de ces bienheureux frères; nous n'avons pas même plaint leur sort; au contraire, nous

les avons félicités de leur bonheur; nous nous sommes réjouis de ce qu'ils ont été trouvés dignes de souffrir pour leur Seigneur et leur Dieu.

« Quant à nous, l'extrême nécessité de défendre notre vie ne nous portera pas à la révolte; non, prince, le désespoir, qui donne tant de force dans les dangers, ne nous armera pas contre vous. Nous avons des armes, et nous ne nous en servirons pas; nous aimons mieux mourir que de tuer, périr innocents que de vivre coupables. Si vous faites encore des lois contre nous, s'il vous reste de nouveaux ordres à dicter, de nouvelles sentences à prononcer, le feu, le fer, la torture ne nous effraient pas; nous sommes prêts à mourir. Nous vous déclarons que nous sommes chrétiens, et que nous refusons de répandre le sang chrétien. »

Ces nobles paroles ne firent aucune impression sur le cœur du tyran; il enveloppa les débris de la légion Thébéenne et la massacra jusqu'au dernier soldat, le 22 septembre 286. Après ce lâche assassinat, les légionnaires, enrichis des dépouilles de leurs camarades martyrisés, se livrèrent à un joyeux festin au milieu des cadavres. Un vétéran, nommé Victor, passa, sans le savoir, près du théâtre de leurs orgies. Les convives, dans l'exaltation de l'ivresse, l'invitèrent à partager avec eux le festival, et lui racontèrent leur bel exploit. Victor refusa avec horreur. « Vous êtes donc aussi chrétien? lui dirent-ils. — Oui, répondit le vétéran, je le suis et le serai toujours. » Ils le tuèrent sur-le-champ; il n'était pourtant pas de la légion Thébéenne. Les corps de ces héros furent jetés dans le Rhône; plusieurs des villes situées sur le fleuve en recueillirent les reliques. On bâtit une basilique en l'honneur des Thébéens sur la place où ils avaient été massacrés; plus tard, Sigismond, roi de Bourgogne, y fonda le célèbre monastère d'Agaune, qui a porté depuis le nom de Saint-Maurice. Les martyrs d'Agaune étaient principalement vénérés en Suisse, en Savoie et dans les Gaules; leur primicier devint le patron d'un ordre de chevalerie institué en 1572 par le duc Emmanuel-Philibert, et confirmé par Grégoire XIII.

Deux cohortes de la légion Thébéenne, commandées par Thyrsus et Bonifacius, avaient été dirigées vers les Germanies cisrhénanes. Maximien mit à leur poursuite le préfet Rictius Varus, qui les atteignit sur les bords de la Moselle, le 4 octobre 287; il les massacra tout entières avec le patricien Palmatius, homme consulaire, plusieurs sénateurs, notamment Hormista, Papirius, Constans, Jovianus, et d'autres fidèles de Trèves. Vers la fin du IVe siècle, Félix, évêque de cette ville, fit transporter les corps de ces martyrs dans l'église Saint-Paul, où, par des fouilles miraculeusement suggérées en 1071, on les trouva dans une crypte sous deux tables, l'une de marbre et l'autre de plomb, avec une inscription qui indiquait les noms des martyrs, le temps de leurs souffrances et le caractère de leurs persécuteurs.

D'après le Martyrologe romain, Rictius Varus passa de Trèves à Verona, aujourd'hui Bonn, où il fit trancher la tête à Cassius, à Florentius et à sept autres soldats de la légion Thébéenne, le 10 octobre 287; on voit encore le lieu du supplice; on y a élevé une chapelle dite des Martyrs. La scène fut plus sanglante à Cologne : les braves Géréon, Victor et Mallose y périrent par le glaive pour la défense de la vraie foi, avec un grand nombre de légionnaires, le 20 octobre 287. D'après le Missel de Cologne, d'accord avec le Martyrologe romain, ils étaient environ trois cent dix-huit; la plus ancienne mention de ces martyrs se trouve dans Grégoire de Tours; les détails plus circonstanciés n'ont été donnés que dans les martyrologes du moyen âge, qui diffèrent beaucoup entre eux, spécialement sur le chiffre des martyrs. Grégoire de Tours en fixe le nombre à cinquante, appelés, dit-il, les *saints dorés*, à cause des riches dorures qui brillaient de toutes parts dans la splendide basilique bâtie à Cologne, par la munificence de saint Hélène, en leur honneur. On compte encore quel-

ques soldats de la même légion martyrisés en diverses villes de la Provence, où ils se trouvaient dispersés [1].

Les chrétiens étaient nombreux dans les armées romaines; la plupart, s'appuyant sur la parole de saint Jean-Baptiste et sur l'exemple du centurion Corneille, consentaient, sinon à rechercher, du moins à subir la milice; quelques-uns pourtant, plus rigides, voyaient dans ces aigles, dans ces drapeaux, dans ces couronnes de lauriers qu'il fallait porter à certains jours, des signes d'idolâtrie; d'autres, plus excessifs encore dans leur rigorisme, blâmaient l'usage des armes chez le chrétien, qui ne doit pas rendre injure pour injure : le christianisme leur semblait un sacerdoce que l'effusion du sang aurait souillé; ils nourrissaient le rêve d'une société entièrement chrétienne où la paix universelle s'établirait par l'unité des cœurs en Jésus-Christ, et où, faute d'ennemis, le métier de la guerre n'aurait plus sa raison d'être. L'Église militante a toujours admis que les chrétiens pouvaient être soldats; toujours elle leur commande de demeurer partout fidèles à leurs devoirs envers la patrie comme à leurs devoirs envers Dieu ; mais elle les exhorte, plutôt que de trahir leur foi, à se résoudre au martyre ou à renoncer ouvertement à la carrière des armes.

D'ailleurs les hommes capables de mourir l'épée à la main ne manquaient pas parmi ces chrétiens qui affrontaient tant de tortures; le courage du soldat était plus facile que celui du martyr; aussi les figures empruntées au vocabulaire de l'arène et du champ de bataille se reproduisaient-elles souvent dans le récit de leurs souffrances. Il n'y est question que de lutte et de combat, de soldats et d'athlètes, de palmes et de victoires. Cette terminologie spéciale, remplie d'allusions aux exercices gymnastiques et aux services militaires, les divines Écritures l'avaient employée en représentant la vie du chrétien comme une rude et perpétuelle milice. Elles le montrent revêtu d'une armure invincible, les reins enveloppés de la ceinture de la vérité, la poitrine couverte de la cuirasse de la justice, les pieds chaussés pour marcher au combat, et avec le bouclier de la foi, le casque du salut et le glaive spirituel qui est la parole de Dieu. A l'exemple des écrivains sacrés, les apologistes des premiers siècles s'étaient emparés de ces belliqueuses images, qui allaient si bien à leurs œuvres défensives, à leur parole militante.

Ce langage, emprunté au métier des armes, convenait merveilleusement aux actes des martyrs. Lorsqu'il s'agit de ces héros du christianisme, milice, combat, triomphe, ces vocables ne perdent pas complétement leur signification propre; ils n'entrent qu'à demi dans le domaine des figures. Effectivement, la persécution était-elle autre chose qu'une guerre à mort où se trouvaient engagées les forces conjurées de deux sociétés rivales? La guerre une fois déclarée aux disciples du Christ par un édit impérial où le soulèvement des masses, les agents de l'administration romaine d'un côté, et les fidèles enfants de l'Église de l'autre, étaient en présence. Les premiers avaient d'abord recours aux promesses flatteuses, puis aux menaces, à l'emprisonnement, aux supplices les plus raffinés, enfin à la mort; les chrétiens opposaient aux attaques successives de la séduction et de la force brutale le calme de leurs réponses, l'énergique affirmation de leur foi, la fermeté d'un courage supérieur à tous les tourments. Païens et chrétiens, les seconds surtout, s'intéressaient vivement à la lutte, s'y associaient avec une ardeur nonpareille; de part et d'autre on accourait au forum, à l'amphithéâtre. Les multitudes païennes stimulaient le zèle des magistrats par leurs vociférations, et, dans leur fureur frénétique, elles leur dictaient souvent les supplices à infliger. Les communautés chrétiennes, de leur côté, ne mettaient

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Barthélemy, années 1860, 1861. — Surius, 10 octob. — *Bolland.* 2 octob.

pas moins d'empressement à soutenir les confesseurs de leur présence, à les animer par le jeu de leur physionomie. Les persécuteurs et les martyrs ne se trouvaient pas seuls engagés dans le combat, les puissances célestes et les esprits de l'abîme y intervenaient à leur manière, l'action du ciel et celle de l'enfer sont signalées toutes les deux dans les actes des martyrs. Or, par un effet spécial à cette lutte, à la mort était attaché l'avantage de la victoire : mourir, c'était triompher; la palme revenait de droit aux confesseurs qui demeuraient étendus sur l'arène, ou qui expiraient dans les tortures; le déshonneur de la défaite retombait tout à la fois, et sur les juges qui avaient condamné les martyrs, et sur les multitudes furieuses qui avaient réclamé leur sang, et sur les bourreaux qui leur avaient arraché la vie.

En ce sens, le séjour du farouche Maximien Hercule au delà des Alpes fut un temps de triomphe pour les Églises de la Gaule. Il faut, en effet, rapporter à ce tigre couronné les nombreux martyrs que leurs actes désignent comme ayant souffert dans les provinces transalpines sous les règnes de Dioclétien et de Maximien. La persécution générale qu'on appelle l'ère des martyrs n'éclata qu'en 303; elle ne se fit presque pas sentir dans les Gaules, qui avaient alors le bonheur d'être gouvernées par Constance Chlore, père du grand Constantin. On sait d'ailleurs que Maximien Hercule tenait les chrétiens pour des ennemis plus odieux que les barbares ou les Bagaudes. Son caractère seul pourrait en servir de preuve : fils d'un paysan de Sirmium, il avait gardé sur le trône une rusticité de manières qui attestait sa basse extraction; toute sa science se réduisait à l'art de la guerre, qu'il avait appris dans de longues années de service sur les frontières de l'empire; mais ses mœurs étaient encore plus barbares que sa naissance et son éducation : prince également cruel et voluptueux, les infâmes plaisirs auxquels il se livrait partout sur son passage excitaient encore davantage sa férocité; il ne se croyait heureux que quand il faisait du mal. Est-il surprenant qu'avec de pareilles inclinations il ait été le persécuteur d'une religion qui enseignait l'humanité et la pureté?

Pour comble de malheur, un si mauvais prince trouva dans la personne de Rictius Varus un ministre encore plus cruel et plus méchant que lui. Ce terrible exécuteur des hautes œuvres de Maximien Hercule parcourait les principales villes de la Gaule belgique pour stimuler par sa présence l'activité des magistrats et interroger lui-même les plus grands coupables; il voyageait dans tout l'appareil d'un préfet du prétoire, avec ses soldats, ses greffiers, ses appariteurs, ses bourreaux; partout où il séjournait, on voyait accourir à lui les espions gagés, les délateurs officieux, les partisans fanatiques du despotisme; ils venaient lui dénoncer quelques individus suspects de christianisme, ou signaler à sa vigilance quelques grands périls pour l'État; sa route était marquée par des arrestations, des supplices, des exécutions qu'ordonnaient à l'envi les gouverneurs civils ou militaires, jaloux de se concilier les bonnes grâces du tyran. Sur la nouvelle que Rictius Varus lui-même allait arriver, une émeute avait éclaté dans les murs de la cité des Rèmes; on avait saisi quelques chrétiens, on les avait tués en leur fichant des clous dans la tête ainsi qu'aux bras et aux épaules. Vers la fin du XVIIe siècle, dans un ancien cimetière rémois, on trouva, en effet, les corps de plusieurs martyrs percés de clous à la tête et aux bras; on présume qu'ils ont souffert sous Rictius Varus, parce que ce féroce gouverneur de la Gaule belgique employait communément ce genre de supplice.

Dans le bourg de Fismes, à l'extrémité du territoire des Suessions et sur la limite de celui des Rèmes, non loin de la grande voie romaine de Lyon à Boulogne-sur-Mer, vivait une jeune chrétienne appelée Macre; elle habitait une petite île, Litia ou Litta, formée par la jonction du ruisseau de la Nore avec la petite rivière de la Vesle. Sa demeure, enveloppée de solitude et d'ombrage, devenait, suivant l'occurrence,

une chapelle ou une hôtellerie pour ses coreligionnaires en voyage. Macre, emportée par les succès de son prosélytisme, se mit à prêcher la destruction des idoles. Rictius Varus, logé dans une villa gallo-romaine voisine de Fismes, se fit amener la noble fille; il lui représenta sa jeunesse, sa beauté, ses richesses, les honneurs dont elle pourrait jouir, si elle sacrifiait aux dieux tutélaires de l'empire. « Mon trésor, répondit Macre, c'est le Christ, Fils de Dieu; il est mon capitole, mon temple, mon autel, et rien ne sera jamais capable de me séparer de lui. » Le préfet, confus de cette réponse de la jeune vierge, la condamna à être brûlée vive devant le capitole de la contrée, dédié à Jupiter. Bientôt, changeant d'avis, il lui fit couper les seins, et ordonna de l'enfermer sans nourriture dans un humide et noir cachot. Vers minuit, un vieillard à cheveux blancs apparut avec un air majestueux à la prisonnière; il était porteur d'un baume d'une odeur suave et d'une efficacité merveilleuse pour la guérison de ses blessures. « Les remèdes matériels n'ont jamais connu mon corps, dit l'intrépide vierge; cependant, si telle est la volonté de mon Seigneur Jésus, je le prie de me guérir par la seule puissance de sa parole. » Alors elle se prosterna contre terre, et, l'arrosant de ses larmes, elle pria Dieu d'accomplir sa sainte volonté; puis elle se releva saine et sauve. Rictius Varus, irrité de ce prodige, cita Macre devant son tribunal et l'interrogea de nouveau. « Je professe toujours du cœur et des lèvres, répliqua l'inflexible vierge, la divinité de Jésus-Christ, sauveur du monde; c'est lui qui m'a rendu la santé; il tient entre ses mains la vie et la mort. — Tu es folle, lui dit le préfet; renonce à ces rêveries et obéis à nos divins empereurs. — J'obéis à Dieu, reprit Macre; cette obéissance, bien loin d'être une folie, est, au contraire, l'unique sagesse qui procure le salut à l'âme. » Le tyran, enflammé de colère, ordonna de joncher le sol de tessons pointus et d'y mêler des charbons ardents, puis de rouler longtemps le corps de Macre sur ce lit de flammes et de douleurs; mais Dieu donna la moelleuse tendresse de la plume et la douce fraîcheur de la rosée à cette couche de cailloux et de feu. La jeune martyre demanda enfin à son divin Époux d'aller jouir de ses célestes embrassements; sa prière fut exaucée le 2 mars 288 [1]. Un reliquaire en bois doré surmonté d'un clocheton avec dôme, renfermant le chef de cette sainte, orne l'église paroissiale de Fismes, où l'on a récemment placé de belles verrières qui représentent les principales circonstances du martyre de la jeune héroïne.

Deux autres chrétiens, Rufin et Valère, qui avaient, sur le territoire des Suessions, l'intendance des greniers publics, furent déférés à Rictius Varus : c'étaient de nobles Romains, venus avec une mission d'ouvriers évangéliques pour implanter le christianisme dans la Gaule belgique; selon d'autres, ils étaient originaires d'une bourgade située au bord de la Vesle, près de Braisne, et qui a pris dans la suite le nom de Bazoches; ce qui est certain, c'est qu'ils étaient préposés à la garde des grains destinés à l'approvisionnement du palais impérial élevé en ce pays. Le préfet du prétoire les fit chercher avec un soin extrême; ils s'étaient blottis dans une caverne. On les lui amena chargés de lourdes chaînes. « Croyez-moi, Rufin et Valère, dit-il d'un ton flatteur, honorez nos dieux Jupiter et Mercure, Diane et Vénus, et aussitôt je vous comblerai d'or et d'argent, et vous serez les premiers dans le palais de l'empereur. — Que ton or et ton argent soient avec toi dans l'enfer, répliquèrent-ils, et qu'on les verse liquéfiés dans ta bouche, là où tu verras le démon, ton père, brûler dans un feu inextinguible; mais rien ne pourra nous séparer de la charité du Christ. » Rictius Varus, enflammé de colère, ordonna de les étendre sur le chevalet avec violence et de les battre avec des courroies plombées. « Nombreuses sont les tribulations des

[1] Flodoard, *Histoire de l'Église de Reims.*

justes, s'écrièrent durant le supplice Rufin et Valère, mais Dieu les délivrera de chacune d'elles; il veille à la garde de leurs ossements; pas un seul ne sera brisé. » Plus les confesseurs invoquaient le Seigneur, plus le tyran donnait des ordres sévères pour aggraver leurs tourments; il pressait les bourreaux de décharger sur eux toute la vigueur de leurs bras nerveux; en quoi il fut parfaitement obéi : tous les membres des bienheureux martyrs furent disloqués, au point que la charpente osseuse de leur corps se déboîtait; on entendait à peine un léger souffle s'échapper de leur poitrine.

« Enlevez-les du chevalet, dit alors le tyran, reportez-les dans le cachot jusqu'à ce que j'aie inventé quelques nouvelles tortures. » Les bienheureux Rufin et Valère, rentrés dans la prison, chantaient les louanges du Seigneur : « Aidez-nous, ô notre Sauveur, disaient-ils, et, pour l'honneur de votre nom, délivrez-nous. » Un ange leur apparut au milieu de la nuit. « Agissez virilement et que votre cœur s'affermisse, leur dit-il, notre Maître ne tardera pas à vous admettre dans les rangs des saints; là vous recevrez les couronnes immortelles qu'il vous destine et que je vous offre. » En parlant ainsi, l'ange déposa sur leurs têtes des couronnes d'une beauté merveilleuse; elles étaient resplendissantes comme des émeraudes. Le lendemain matin, Rictius Varus ordonna de lui présenter de nouveau Rufin et Valère; il vit avec étonnement sur leurs joues l'éclat des roses, et sur leurs corps la blancheur du lis; au lieu d'attribuer ce prodige à une vertu divine, le tyran l'attribua aux opérations de la magie; il traita de scélérats et d'impies ces hommes innocents et pleins de ferveur; il ordonna à ses gardes de leur lier les mains derrière le dos pour les traîner à sa suite jusque vers un lieu nommé Quincampoix; là, près de la voie publique, sur les bords de la Vesle, on leur trancha la tête, le 14 juin 288. Selon la plus commune opinion, ce serait sur l'emplacement même du château de Bazoches, où une fontaine rappelle leur souvenir, qu'ils auraient été décapités et leurs corps jetés dans un cloaque, d'où les fidèles les auraient retirés pour les ensevelir dans la basilique bâtie à Bazoches en leur honneur [1].

Deux frères issus d'une noble famille de Rome, Crépin et Crépinien, que la grâce avait encore unis plus étroitement que la nature, s'étaient fixés dans la cité des Suessions; depuis de longues années ils ne laissaient perdre aucune occasion d'annoncer la bonne nouvelle; ils avaient choisi le métier de cordonnier comme une occupation tranquille et sédentaire qui leur permettait, sans être dérangés de leur travail ni privés de moyens d'existence, d'initier peu à peu à la connaissance de Jésus-Christ tous les acheteurs qui viendraient à leur modeste boutique. Leur habileté dans l'exercice de leur humble profession, et plus encore leur esprit de justice, leur désintéressement, leur charité, leur complaisance, leur attiraient de nombreux visiteurs. Comme on était charmé de leurs manières affables et polies, on aimait à réclamer leurs loyaux services et à s'entretenir avec eux. La doctrine qu'ils prêchaient avec une profonde conviction, mise en parallèle avec les enseignements si bizarres du paganisme, produisait une forte impression sur leur auditoire sans cesse renouvelé. Maximien Hercule, en traversant le territoire des Suessions, apprit avec rage les progrès rapides qu'y avait faits le christianisme; il n'eut pas de peine à découvrir qu'il fallait attribuer ce succès à Crépin et à Crépinien; il les cita aussitôt devant son tribunal. « Est-ce Jupiter, ou Diane, ou Apollon, ou Mercure, ou Saturne que vous adorez? leur dit-il. — Nous n'adorons qu'un seul Dieu, répondirent les deux frères; vous, en adorant Jupiter et les autres dieux, vous êtes dans une déplorable erreur. » Maximien, transporté de colère, menaça de leur infliger les plus atroces

[1] Bollandistes, *Acta sanctorum*, 14 juin.

tortures, s'ils persévéraient dans leur croyance; puis, se radoucissant, il leur promit des richesses et des honneurs, s'ils consentaient à sacrifier aux dieux de l'empire. « Vos menaces ne nous intimident pas, répliquèrent les confesseurs, la mort est pour nous un gain; quant à votre argent et à vos dignités, donnez-les à ceux qui vous servent; c'est avec joie que nous avons renoncé à tout cela pour l'amour de Jésus-Christ. » L'empereur, courroucé de ne rien gagner sur eux, les envoya au farouche Rictius Varus.

Ce fidèle exécuteur des vengeances de Maximien Hercule se chargea volontiers de faire cruellement expier à Crépin et à Crépinien leur constance à professer la doctrine de Jésus-Christ. Il les fit suspendre avec des poulies, et commanda qu'en ce douloureux état ils fussent rompus à coups de bâton. « O Seigneur Dieu, répétaient Crépin et Crépinien au milieu des tourments, secourez vos serviteurs, afin qu'aucune faiblesse ne déshonore l'œuvre entreprise en votre nom. » Le tyran s'attendait à ce que la violence de la douleur leur arrachât des cris affreux; voyant, au contraire, qu'ils priaient avec sérénité, il n'en devint que plus furieux; il ordonna de leur faire subir les plus atroces tortures : on enfonça des baguettes aiguës dans leurs doigts entre l'ongle et la chair; on découpa des lanières de soulier avec la peau de leur dos; on leur pendit d'énormes pierres au cou pour les noyer dans la rivière d'Aisne; on les plongea dans un mélange de poix fondue ou d'huile bouillante; mais les deux intrépides confesseurs, par un effet de la puissance divine, ne souffrirent aucune atteinte. Comme les miracles endurcissent souvent les pécheurs au lieu de les convertir, Rictius Varus ne se laissa pas toucher par les prodiges opérés sous ses yeux; sa rage s'accrut à un tel point que, de dépit de se voir vaincu par l'héroïque patience de Crépin et de Crépinien, il leur fit couper la tête, le 25 octobre 288.

Un pieux vieillard nommé Roger, qui habitait, avec sa sœur Pavie, une humble maison située à Soissons dans une rue appelée aujourd'hui rue de la Congrégation, enlevèrent furtivement les corps des saints martyrs et les ensevelirent avec honneur dans leur propre demeure; les précieuses reliques y restèrent jusqu'à la fin du IIIe siècle, visitées souvent, en cachette d'abord, par les fidèles qu'avaient convertis les entretiens édifiants de Crépin et de Crépinien; ils allaient implorer devant le tombeau de leurs pères spirituels la grâce de persévérer dans la foi. Plus tard, sous Constance Chlore, ils profitèrent de l'espèce de tolérance des magistrats romains pour accourir plus librement à la pauvre habitation de Roger; considérée dès lors par la population chrétienne comme une véritable chapelle, elle fut, après la conversion du grand Constantin, canoniquement érigée en oratoire public sous le nom de Saint-Crépin-le-Petit. Vers l'année 320, on transporta par eau, en remontant le cours de l'Aisne, les saintes reliques au château de Crise, bâti près de la petite rivière de ce nom. Une crypte avait été préparée pour les recevoir; on les y renferma; dans la suite, le château, détruit par les guerres, fut remplacé par une église qui prit le nom de Saint-Crépin-le-Grand, pour la distinguer de celle qu'on avait construite à l'endroit de la maison de Roger. Environ trois siècles après cette première translation, l'an 647, on déposa les ossements sacrés dans une magnifique châsse chargée d'or et de pierreries qu'avait faite lui-même saint Éloi, évêque de Noyon; à diverses époques, on détacha de ce précieux dépôt un certain nombre de fragments assez considérables pour en enrichir d'autres églises, notamment l'église conventuelle des Clarisses à Rome, la cathédrale d'Osnabruck, en Westphalie, aujourd'hui dans le Hanovre, l'abbaye de Fulde dans l'électorat de Hesse-Cassel. Les marques de confiance et de vénération envers saint Crépin et saint Crépinien se multiplièrent avec les siècles. L'association des *Frères cordonniers* de Michel Buch, nommé vulgairement

le bon Henri, fondée en 1645, et celle des *Frères tailleurs*, instituée deux ans plus tard, se placèrent, avec toutes les affiliations du même genre, en France et en Italie, sous le patronage de ces deux généreux confesseurs de la foi [1].

Rictius Varus se rendit de Soissons à Amiens, où l'on parlait beaucoup des prédications et des miracles de Quentin, fils du sénateur Zénon; il fit aussitôt comparaître l'homme apostolique devant son tribunal dans un consistoire public. « Comment, lui dit-il, vous, rejeton d'une si noble race, vous vous entêtez dans de folles superstitions jusqu'à adorer comme Dieu un homme que nous savons avoir été crucifié par les Juifs? — La plus excellente noblesse consiste, répondit Quentin, à connaître le vrai Dieu et à le servir avec fidélité; quant à la religion chrétienne, que vous taxez de superstition, elle ne saurait subir une dénomination aussi ignoble, elle qui seule conduit au souverain bonheur. — Si tu ne sacrifies dans le moment même, dit le préfet, je te jure par nos dieux et nos déesses que je te tourmenterai cruellement jusqu'à la mort. — Et moi, répliqua le généreux confesseur, je vous proteste par le Seigneur mon Dieu que je ne ferai point ce que vous me commandez, et que je ne crains pas plus vos menaces que vos dieux. » Le tyran, transporté de fureur, ordonna de le battre de verges; pendant cette flagellation, le bienheureux Quentin mérita d'être encouragé par une voix du ciel; au même instant les appariteurs qui le flagellaient à outrance, dévorés intérieurement par un feu secret, déclarèrent au préfet qu'ils éprouvaient d'inexprimables douleurs, au point qu'ils pouvaient à peine parler et se remuer [2].

A ce spectacle étrange, Rictius Varus s'écria que Quentin était un magicien; il ordonna de l'enfermer dans un obscur cachot. Là un ange le visita pendant la nuit, et lui commanda d'aller consoler le peuple et l'affermir dans la foi de Jésus-Christ. Le bienheureux confesseur sortit sans obstacle de son étroite prison et courut prêcher sur la place publique; l'éclat de ce miracle et les souffrances qu'il venait d'endurer donnèrent tant de forces à ses paroles, qu'il convertit près de six cents personnes; ses gardes mêmes, convaincus de sa délivrance miraculeuse, demandèrent le baptême. Le préfet, furieux de ces conversions, fit ramener Quentin devant lui; il essaya de nouveau de le vaincre par une feinte douceur. Ses flatteuses promesses ne produisirent pas plus d'effet que ses menaces. « Ne savez-vous pas, homme misérable et perfide, lui dit l'homme de Dieu, que celui-là n'est pas pauvre qui est riche en Jésus-Christ? Ce sont ses biens impérissables que j'ambitionne; je les convoite si ardemment que je suis prêt, pour les conquérir, non-seulement à être vivement tourmenté, mais encore à subir le dernier supplice. » Ce langage excita dans l'âme du tyran une telle fureur, qu'il fit étendre Quentin sur le chevalet et tirer avec des poulies jusqu'à le démembrer; ensuite il ordonna de le fouetter avec des chaînettes de fer; on lui versa sur le dos de l'huile, de la poix et de la graisse bouillantes; on lui brûla les côtes avec des torches ardentes; on lui mit dans la bouche de la chaux, du vinaigre et du sénevé, dans l'espoir que l'excès de la douleur lui arracherait enfin une parole d'assentiment. « Juge inhumain, s'écria l'athlète du Christ, ne savez-vous pas que je regarde comme des rafraîchissements tout ce que vous me faites souffrir pour le nom de mon Seigneur Jésus, parce que je sens en moi une douce rosée de consolations que la bonté divine m'envoie du ciel. »

La rage de Rictius Varus augmentait à proportion de son impuissance; il menaça Quentin de l'envoyer à Rome devant les Césars, qui lui infligeraient les plus atroces châtiments. « Dieu est partout, répliqua l'inébranlable confesseur; je serai à Rome,

[1] *Les Petits Bollandistes*, par l'abbé Guérin, 25 octobre.
[2] *Ibid.*, 31 octobre.

comme en tous lieux, sous sa protection. » Le tyran le fit charger de chaînes et conduire devant lui jusqu'à la capitale des Vermandues, *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui Saint-Quentin, où il devait se rendre pour les affaires de son gouvernement. Là, Rictius Varus tenta un dernier effort pour le gagner; comme il avait remarqué que l'héroïque patient semblait tirer de nouvelles forces de ses tourments, il se laissa aller à toute son infernale férocité : on perça Quentin depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux barres de fer; on lui enfonça des clous sous les ongles et dans plusieurs autres parties du corps. Comme après ce long martyre le saint vivait encore, on le condamna à la décapitation en qualité de citoyen romain, le 31 octobre 288. Les bourreaux jetèrent la tête avec le corps dans la rivière de la Somme; mais Dieu ne permit pas que les reliques d'un si illustre martyr demeurassent sans honneur.

Un demi-siècle environ après la sanglante exécution, sous le règne des trois fils de Constantin, une vénérable dame romaine, nommée Eusebia, aveugle depuis neuf ans, eut révélation d'un ange qu'elle recouvrerait bientôt la vue, si elle allait chercher les ossements de saint Quentin; elle obéit et vint à l'endroit où l'on passe la Somme, en suivant le grand chemin d'Amiens à Laon; elle s'agenouilla au bord de la rivière; pendant qu'elle priait avec ferveur, le corps du martyr apparut à fleur d'eau, encore percé de deux broches de fer; ce fut le premier objet qui la frappa dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses yeux par la vertu des saintes reliques. Elle fit bâtir sur la colline voisine un oratoire pour les y déposer avec décence, à l'exception des deux broches de fer, qu'elle emporta à Rome par dévotion. Ce petit oratoire, transformé en église l'an 360, devint le siége d'un évêché qui fut d'abord occupé par Hilaire I^er^. Pour échapper aux incursions des barbares qui désolaient souvent cette partie de la France, saint Médard, quatorzième évêque de Saint-Quentin, transféra sa résidence à Noyon. Le tombeau de l'apôtre du Vermandois conserva sa célébrité au milieu de ces temps malheureux; souvent des hommes qui avaient des crimes à expier y venaient en pèlerinage. A cette époque, pour soustraire à la profanation l'inestimable trésor, on l'ensevelit. On avait oublié le lieu de cette sépulture, lorsqu'en 640 il fut donné à saint Éloi, un des successeurs de saint Médard, de retrouver le précieux dépôt et de l'enfermer dans une magnifique châsse, chef-d'œuvre de ses mains.

Environ six semaines après le martyre de saint Quentin, deux d'entre ses collègues, Fuscien et Victoric, qui le croyaient encore en vie, se rendirent dans la cité amiennoise pour conférer avec lui. Tous deux, issus des plus nobles familles de Rome, étaient venus prêcher dans la Gaule belgique, en 249, après avoir reçu leur mission du pape saint Fabien; ils avaient fixé leur principale résidence à Thérouanne, capitale des Morins. Voici sous quelles couleurs Folquin, abbé de Lobbes, dépeint ce peuple avant sa conversion au christianisme: « C'était, dit-il, une nation qui ne gardait aucune règle dans ses mœurs, plus portée à recourir aux armes qu'à recevoir des conseils, et qui mettait plus d'abondance que de sagesse dans ses discours. Son indomptable barbarie et sa grande inclination au mal ne pouvaient être réprimées que par la prudence et la perspicacité d'hommes d'une éminente sainteté. » Fuscien, surnommé l'homme chaste par excellence, avait pris pour sa part le soin d'évangéliser Thérouanne et ses alentours; la domination des Romains dans cette contrée, où ils voulaient établir le culte de Mars, l'empêcha d'y ériger une chapelle au vrai Dieu, comme il l'aurait désiré; il se contenta de construire un oratoire sous le vocable de la sainte Vierge, à l'endroit où s'élève actuellement l'église d'Helfaut. Comme bientôt l'enceinte devint trop étroite pour contenir la foule toujours croissante des néophytes, Fuscien se vit obligé de prêcher en plein air. On désigne en-

core sous le nom de champ sacré l'enclave de terrain où l'homme apostolique rassemblait les fidèles pour leur faire entendre la parole de Dieu.

Victoric s'était isolé de Fuscien pour répandre sur un autre point de la Morinie la semence évangélique; ce fut dans les cantons qui bordaient la mer qu'il alla exercer son zèle, notamment dans le *pagus Gesoriacus,* aujourd'hui le Boulonnais; il ne fut pas plus heureux à Boulogne qu'à Thérouanne : cette ville, fondée par un parent de Jules César sur le modèle de la ville italienne de même nom, toute fière de la préférence que lui accordaient les chefs de la puissance romaine et de leur séjour dans ses murs, ne souffrit point qu'un homme obscur, un inconnu, vînt y établir le culte nouveau d'un crucifié. Victoric, forcé de s'installer en dehors de la cité nouvelle, érigea un oratoire à l'embouchure de la rivière de Liane, sur un terrain qui servait alors de digue aux flots de la mer. On voyait encore au commencement du XVII[e] siècle, à droite de la route de Montreuil, une chapelle vénérée où saint Birin, premier évêque de Dorcester, célébra la messe en 635, et où furent apportées, l'an 1099, les riches offrandes de Godefroy de Bouillon, couronné roi de Jérusalem; elle pourrait bien, ce semble, dit le père Malbrancq, historien de l'ancienne Morinie, rappeler à juste titre la petite église fondée par saint Victoric.

Dès leur arrivée à Amiens, les deux apôtres apprirent que la persécution y sévissait avec violence; ils se hâtèrent d'en sortir par la voie romaine qui mène à Saint-Just et de Saint-Just à Paris; ils s'arrêtèrent au village de Sama, aujourd'hui Sains, à l'hôtellerie du vieillard Gentianus. Ce vénérable hôtelier, encore païen, mais très-affectionné au christianisme, les assura qu'on les cherchait eux-mêmes pour les mettre à mort. Ils furent, en effet, découverts par les archers de Rictius Varus, qui se saisirent de Fuscien et de Victoric; pendant cette arrestation, Gentianus, par un premier mouvement d'indignation, tira l'épée pour défendre ses hôtes. Le préfet du prétoire lui demanda la cause de cette audace. « J'ai agi ainsi, répliqua Gentianus, parce que je désire mourir pour la gloire de Jésus-Christ et pour la défense de ses serviteurs que vous persécutez injustement. » A ces mots, la soldatesque lui trancha la tête.

L'impatiente fureur de Rictius Varus contre Fuscien et Victoric ne pouvait souffrir aucun délai; deux fois, sur le chemin de Sama à Amiens, on les soumit à de cruelles épreuves. Des croix de pierre, mutilées par le temps, marquent les deux endroits où les apôtres furent torturés, l'une près de Sains, l'autre en face de la grille de l'ancienne abbatiale de Saint-Fuscien. On leur enfonça dans les oreilles et dans les narines des broches de fer rougies au feu; on leur arracha les yeux; on les transperça de flèches; enfin, comme ils palpitaient encore, on leur abattit la tête le 11 décembre 288. La tradition populaire raconte qu'ils prirent dans leurs mains leurs chefs ensanglantés, et qu'ils revinrent d'un pas ferme au toit hospitalier du bienheureux Gentianus. Les plus anciens monuments qui les représentent dans cette attitude sont leurs tombeaux au village de Sains et leurs statues au portail de Notre-Dame d'Amiens. L'anniversaire de leur martyre s'appelait en Picardie la Saint-Fuscien d'hiver; celui de l'invention de leurs reliques au 27 juin, l'an 555, la Saint-Fuscien d'été [1].

L'apostolat de saint Quentin et de ses compagnons était puissamment secondé dans la Gaule belgique par une noble Italienne, nommée Romana, et ses onze compagnes. Cette jeune fille, touchée de bonne heure de la grâce divine qui faisait des conquêtes dans les palais des grands, et jusque dans celui des empereurs, avait résolu d'embrasser le christianisme; une fois régénérée par les eaux vivifiantes du baptême,

[1] *Annales hagiographiques de la France,* par Ch. Barthélemy. Années 1861, 1862.

elle marcha dans les voies rapides de la perfection évangélique. Dès qu'elle eut reçu le voile de la chasteté des mains du pape saint Félix, elle distribua aux pauvres le prix de ses bijoux et de ses riches vêtements, pour s'attacher à la pratique des vertus qui ornent l'âme. Quelques vierges ferventes qui, comme elle, avaient choisi le Seigneur pour leur héritage, menèrent avec elle une vie de retraite et de prière; elles s'exhortèrent mutuellement à l'amour de Dieu; elles sauvegardèrent leur innocence par le double rempart de la mortification et de l'humilité : sage et salutaire précaution, indispensable aux âmes jalouses de conserver le trésor de la pureté. Alors des ouvriers apostoliques soutenaient de toutes parts des combats héroïques pour la foi de Jésus-Christ. Le récit de leurs victoires enflamma le courage de Romana, et lui inspira le désir de marcher sur leurs traces; elle quitta sa famille et sa patrie avec onze intrépides compagnes. Ces douze servantes du Christ suivirent la route illustrée par les prédications et les miracles de saint Quentin et de ses compagnons que le pape Sixte II avait envoyés au delà des Alpes. La force même de Dieu, durant ce long et périlleux voyage, les rendit inaccessibles à la crainte comme à la faiblesse. Il y a sans doute quelque chose de merveilleux dans ce lointain apostolat de douze jeunes filles bravant toutes sortes de dangers pour aller travailler à la propagation de la foi; mais tout n'est-il pas merveilleux et surnaturel dans l'établissement du christianisme?

A mesure qu'elles avançaient vers la Gaule belgique, quelques-unes se séparaient de leurs amies pour se diriger où les poussait le souffle de la divine Providence. Lorsque la conductrice de la pieuse colonie entra dans la cité des Bellovaques, il ne lui en restait plus que deux : Leoberia et Benedicta, qui s'éloignèrent à leur tour après avoir visité dévotement les tombeaux de leurs saints compatriotes. Benedicta ou Benoite prit avec elle Leoberia ou Léobière, sa sœur de lait, pour se fixer au bourg d'Origoy, poste militaire qui commandait le passage de l'Oise dans le territoire de l'ancienne *Bibrax*, aujourd'hui Laon. Le voisinage de la rivière en rendait le séjour délicieux; le sol en était fertile et ombragé; mais les habitants y croupissaient encore dans la fange de l'idolâtrie. Les deux saintes filles avaient bâti, pour en faire leur retraite ordinaire, une petite cellule sur une colline, hors du bourg; elles y passaient les nuits en prière et dans la contemplation des vérités célestes; durant le jour, elles parcouraient les alentours pour y répandre les lumières que le Saint-Esprit leur avait communiquées. Elles se servaient d'une clochette pour appeler les fidèles à leurs instructions catéchétiques; cette clochette existe encore; elle est en cuivre doré; les parois en sont fort épaisses; lorsqu'on la sonnait, dit la légende, le feu du tonnerre était miraculeusement écarté, et les démons mis en fuite [1].

Les nouvelles conquêtes que Benedicta et Leoberia faisaient tous les jours à Jésus-Christ ne purent demeurer cachées à Matroculus, gouverneur de la contrée; il avait ordre de n'épargner nul fidèle; de plus, il était Juif d'origine, et par conséquent ennemi juré des chrétiens. Il employa d'abord les artifices de la douceur pour les entraîner dans l'apostasie. « Soyez-en bien assuré, ô inventeur de toute malice, dit l'inflexible Benedicta, jamais je n'obéirai à vos ordres; vous êtes un fils de la mort, vous irez rejoindre le diable votre père, qui est en enfer. Pour moi, je ne redoute pas vos menaces, parce que j'ai pleine confiance en Celui qui a promis à chacun une récompense proportionnée à ses bonnes œuvres; mais pour les hommes qui s'attachent à la terre, c'est une affreuse chose de tomber entre les mains du Dieu vivant. » A ces

[1] *L'Abbaye d'Origny-Sainte-Benoite* (Aisne), par Ch. Gomart, dans la *Revue de l'art chrétien*. Année 1857.

mots, le gouverneur en courroux ordonna de souffleter, puis de fouetter l'inébranlable vierge avec toute la cruauté possible; après ce supplice ignominieux, on la jeta dans un noir cachot jusqu'à ce que le tyran trouvât des tourments plus atroces encore à lui infliger. A peine y fut-elle entrée, qu'un ange resplendissant de lumière lui apparut pour l'animer à la persévérance; il guérit toutes ses meurtrissures et brisa ses liens. L'innocente vierge sortit en présence de tous sans la moindre plaie; cinquante personnes, témoins de ce prodige, reconnurent la toute-puissance du vrai Dieu et embrassèrent la religion chrétienne. L'infâme gouverneur, ivre de rage, se fit lui-même le bourreau de l'invincible chrétienne; et, saisissant de sa main gauche la belle chevelure de Benedicta, il lui déchargea de sa main droite un coup de hache sur la tête, le 8 octobre 288. Les reliques de la bienheureuse restèrent longtemps inconnues, à cause des persécutions; ce ne fut que le 26 mai 662 qu'on les retrouva, par révélation, dans un tombeau de pierre, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église du Mont-d'Origny; le peuple des environs accourut en foule à la procession solennelle qu'on fit le jour de l'invention ; telle est l'origine de la marche triomphale qui, tous les ans, le premier dimanche d'octobre, va de l'église du Mont-d'Origny aux arbres de Notre-Dame du Thil. A côté de l'église d'Origny, une communauté de filles, desservie par des moines blancs, s'établit sous l'invocation de saint Wast; ce fut le berceau de la célèbre abbaye des bénédictines d'Origny-Sainte-Benoîte, enrichie par Charles le Chauve et sa femme Ermentrude, nièce du comte de Vermandois, ainsi que par les libéralités des comtes de Vermandois, des seigneurs de Ribemont et de Moy, de saint Louis et de son fils Philippe le Hardi.

Le Martyrologe de France ajoute que Leoberia, compagne de Benedicta, reçut avec elle la couronne du martyre par un semblable supplice; de plus, il nomme deux autres des douze vierges qui vinrent de Rome dans les Gaules, Jolania et Camiena ; on ne connaît pas le lieu où elles souffrirent pour l'amour de Jésus-Christ; quant à Romana, leur bien-aimée directrice, elle fut martyrisée à Beauvais. Cette illustre et sainte matrone n'était pas moins utile au ministère de l'évêque Lucien qu'aux communautés chrétiennes récemment fondées chez les Bellovaques. Il paraît probable que ce vénérable Lucien, compagnon de saint Quentin, doit être distingué d'un autre Lucien, disciple de saint Denys, et que Beauvais, à environ deux siècles de distance, a été évangélisé par deux pontifes du même nom. Par l'exemple de ses vertus et par ses persuasives exhortations, Romana commençait la conversion des idolâtres; elle les amenait ensuite aux pieds du bienheureux Lucien, qui achevait l'œuvre apostolique ; il les introduisait par le baptême dans le sein de l'Église.

Après la mort de ce saint pontife, Romana fut l'ange consolateur des fidèles de Beauvais; elle les encourageait à l'active propagation comme à la généreuse pratique de l'Évangile ; souvent elle les conduisait aux tombeaux des martyrs, où elle allait prier avec eux pour les progrès du christianisme. Ses exemples, ses discours, ses sacrifices avaient trop contribué au triomphe de la foi chez les Bellovaques, pour qu'elle échappât à la fureur des ennemis de Jésus-Christ. Les païens l'arrêtèrent et la conduisirent au tribunal du président; ils pensaient qu'il serait facile de vaincre la résistance d'une faible vierge; on exposa sous ses yeux toutes sortes d'instruments de supplice ; aux menaces succédèrent les promesses trompeuses. Romana demeura inébranlablement attachée à son divin Époux. Condamnée à la peine capitale, le 3 octobre 288, elle eut la gloire d'unir la palme du martyre au lis de la virginité. Un monastère, portant son nom avec celui de saint Maxien, s'éleva sur la colline de Montmille. Son corps resta dans la cathédrale jusqu'au XIe siècle; en l'année 1069,

Guy, évêque de Beauvais, en fit une solennelle translation à l'abbaye de Saint-Quentin, récemment fondée par ses soins.

Il y a lieu de croire que ce fut alors que la Gaule belgique donna une illustre femme martyre, Theudosia d'Amiens, à la ville de Rome devenue la seconde patrie des Gaulois; depuis le règne de Caracalla, où le titre et les prérogatives de citoyen romain furent accordés aux principaux des cités transalpines, il y avait souvent des transmigrations de familles entières de Gaulois en Italie et de Romains en Gaule. Des fonctionnaires impériaux devaient avoir leur résidence au delà des Alpes, ou y séjourner de temps en temps. Il est permis de conjecturer qu'Aurelius Optatus occupait un poste de distinction; c'était peut-être un officier romain en garnison à Amiens, centre d'administration civile et militaire. En se rendant à Rome, il avait mené avec lui son épouse, sans prévoir qu'il la menait au martyre. L'histoire de Theudosia et les circonstances de son supplice sont un secret qu'elle emporta dans le ciel; seulement quelques mots inscrits par Aurelius, son époux, sur sa tombe de marbre, y révèlent en cette noble femme amiénoise toutes les miraculeuses vertus ignorées du paganisme, et qui, du cœur immaculé de la Vierge Marie, venaient descendre dans le cœur de la fille, de l'épouse, de la mère chrétiennes.

C'est des catacombes de Sainte-Priscille que, le 1er avril 1842, se fit l'extraction du corps de sainte Theudosia, qui gisait à côté du corps de son jeune enfant avec une fiole de sang. Ce saint corps, donné par Grégoire XVI à Mgr Pallavicini, le 22 du même mois, fut déposé dans l'oratoire de ce prélat, sous les splendides voûtes du Vatican. Mgr Pallavicini l'emporta lorsqu'il se retira dans sa famille à Gênes avec le titre d'archevêque de Pirgi, *in partibus*. L'Église d'Amiens n'aurait jamais connu ces précieuses reliques sans le zèle d'un éminent catholique qui réussit heureusement à rendre sainte Theudosia au pays qui l'avait vue naître. L'épitaphe de cette martyre intéressait la ville d'Amiens, lors même que l'on ferait abstraction de toute idée de sainteté. Le nom de Theudosia, ciselé sur un sépulcre des catacombes, et celui de Modesta, découvert dans un quartier d'Amiens avec des urnes païennes, ne sont-ils pas les plus anciens noms de femmes amiénoises que des monuments aient transmis à la postérité? Il est remarquable qu'Aurelius a tenu à graver sur le tombeau de son héroïque compagne le nom de la ville lointaine qui la lui avait donnée. Cette indication forme une exception dans le style lapidaire des premiers siècles. Quelques épitaphes désignent la nation; ainsi l'on sait, par une inscription tumulaire des catacombes de Sainte-Agnès, qu'un Gordien, nonce des Gaules, a été martyrisé à Rome avec toute sa famille. Une autre inscription, trouvée dans un des cimetières souterrains de la voie Nomentane, apprend qu'un frère et une sœur, Remus et Archontia, bien qu'ils eussent, le premier un nom latin, l'autre un nom grec, étaient Gaulois d'origine; mais une indication plus précise du lieu où un chrétien avait reçu le jour a été rarement consignée sur la pierre de sa tombe : dans le langage liturgique, son vrai lieu de naissance était celui où il était né par une sainte mort à l'éternelle vie[1].

Tandis qu'à Rome mourait pour la foi une martyre amiénoise, qui seule peut-être eut le privilége de retrouver un jeune sépulcre dans son antique berceau, Rictius Varus cherchait avec une activité dévorante à surprendre les pasteurs et à disperser les troupeaux[2]. Piat ou Piaton, apôtre de Tournay, tomba entre les mains de ce

[1] *Album de sainte Theudosie*, avec une Introduction par Mgr Gerbet. Édit. 1854; in-4°, à Paris, chez Vaton.

[2] *Le Légendaire de la Morinie, ou Vies des saints de l'ancien diocèse de Thérouanne*, par l'abbé Van Drival. Édit. 1850. — *Vies de saint Fuscien et de saint Victoric*, par Ch. Salmon. Édit. 1853.

tyran. La nature l'avait doué d'une physionomie heureuse et d'une parfaite aménité dans les manières; ces qualités extérieures étaient rehaussées en lui par des vertus éminentes qui en faisaient un homme accompli, sage dans ses paroles, prudent dans sa conduite, généreux dans ses desseins, plein d'énergie dans la volonté. L'ardeur de son zèle apostolique l'avait poussé de Bénévent, sa ville natale, à Rome, d'où le pape saint Caius l'envoya dans les Gaules avec Chrysole et d'autres missionnaires. Il paraît certain qu'il s'arrêta d'abord à Chartres; les habitants de cette vieille cité druidique ne voulurent point écouter sa parole; il quitta le territoire des Carnutes pour se rendre au pays des Nerves, où, d'après ses actes, il convertit trente mille personnes. Ce nombre n'est pas invraisemblable, si l'on considère qu'à cette époque Tournay, déjà une des plus importantes cités de la Gaule belgique au temps de Jules César, était devenue très florissante, et que le bienheureux Piat, durant un apostolat assez long, a parcouru toutes les contrées voisines. Un jour qu'il exhortait le peuple à abandonner le culte des idoles, il aperçut une troupe de soldats qui s'avançaient pour le saisir; sans se laisser intimider par leur présence, il dit à ses auditeurs : « Mes fils bien-aimés, voilà que le Seigneur Jésus va me récompenser de mes travaux; voilà que les ministres de ma mort vont me ravir mon corps vieilli sous le poids des fatigues, afin que mon âme, dépouillée de son enveloppe matérielle, retourne libre à son Créateur. » Parmi les horribles supplices qu'il souffrit avant de recevoir le coup mortel, on cite le percement de diverses parties de ses membres avec d'énormes clous qui servaient à relier ensemble les poutres des constructions romaines. Il eut la consolation de voir martyriser avec lui pour la foi Irenæus, aïeul de saint Éleuthère, évêque de Tournay, et d'autres chrétiens de cette vénérable famille. Baronius dans ses *Annales*, et le P. Gaultran dans son *Histoire de Tournay*, disent que Piat eut la tête tranchée à Tournay même, devant l'église qui porte actuellement son nom; d'autres prétendent qu'il fut décapité au bourg de Séclin, le 1er octobre 288; comme pour concilier ces deux opinions, la tradition rapporte que le bienheureux Piat, tué d'un coup de hache sur la place publique de Tournay, se dressa debout, recueillit avec ses mains le sommet de sa tête et chemina ainsi jusqu'à Séclin, où il tomba par terre et rendit le dernier soupir. Les fidèles l'ensevelirent secrètement dans cette bourgade de la Flandre wallonne et y bâtirent une petite chapelle[1].

Trois siècles plus tard, saint Éloi, évêque de Tournay et de Noyon, renferma les ossements de son prédécesseur, d'héroïque mémoire, dans une châsse qu'il enrichit d'or, d'argent et de pierreries; il ne se borna pas à ce précieux hommage; il construisit sur l'emplacement de l'ancienne chapelle une église plus spacieuse et mieux ornée; il y institua des clercs, leur assigna des bénéfices, afin que tous les jours l'office divin y fût célébré à la gloire de l'adorable Trinité; tel fut le commencement de la célèbre collégiale de Séclin. Vers 881, époque des invasions normandes, on enleva de Tournay, en proie aux ravages de ces pirates, le corps de saint Piat, pour le transporter honorablement à Chartres, où l'on invoque sa puissante intercession dans les calamités publiques. Les révolutionnaires de 1793 brisèrent la châsse magnifique où il reposait tout entier, s'emparèrent de ses riches ornements et firent enterrer le corps dans un angle du cimetière de Saint-Jérôme, avec différents ossements arrachés de plusieurs reliquaires également violés et pillés. L'avocat Hérisson a publié les procès-verbaux rédigés en 1816, afin de constater la découverte de ce saint corps, enfoui par les modernes Vandales et arrosé de chaux vive pour le détruire sans retour : vain espoir de ces sacriléges, qui furent trompés par Dieu même; leur tentative impie ne

[1] *Notice historique sur saint Piat*, par l'avocat Hérisson. Édit. 1816.

servit qu'à redoubler la dévotion populaire envers l'illustre apôtre de Chartres et de Tournay.

Chrysole, disciple de saint Piat, était né, dans la petite Arménie, d'une famille distinguée. Soit pour fuir la persécution qui ensanglantait surtout l'Asie, soit pour satisfaire le désir qu'il avait d'étendre le règne de Jésus-Christ parmi les infidèles, il s'était rendu à Rome, d'où il avait été envoyé dans les Gaules; il parcourut cette partie de l'ancienne Belgique inférieure, située entre l'Escaut et la Lys, aujourd'hui le Mélanthois. Dans l'intervalle de ses courses évangéliques, il résidait habituellement à Comines. Un jour qu'il prêchait près d'un temple d'idoles, dans le village de Verlinghem, il fut surpris par les satellites de Rictius Varus, et ne répondit que par la patience à leurs brutalités; ils le frappèrent de verges et lui coupèrent le sommet de la tête, peut-être pour insulter de cette manière au caractère sacré dont il était revêtu, et le laissèrent gisant par terre et baigné dans son sang. Chrysole ne mourut point aussitôt de cette affreuse blessure; il revint à lui, se leva, prit la partie supérieure de son crâne que les bourreaux avaient abattue, et retourna à Comines, où il expira au milieu des habitants étonnés. On ajoute que sur la route, le martyr, pressé par une soif ardente, vit jaillir à ses pieds une source d'eau pure, qui n'a cessé depuis de couler avec abondance. Puissance merveilleuse d'une foi antique! Comines est célèbre pour avoir vu naître le fameux historien de Louis XI et Auger de Bousbecque, illustre négociateur du XVI[e] siècle. Eh bien! à Comines, le peuple se souvient à peine de l'habile chroniqueur et du grand diplomate; mais il garde fidèle mémoire de saint Chrysole, qu'il honore d'un culte toujours vivace, et les familles se plaisent à perpétuer son nom vénéré, en l'imposant, comme un signe de bénédiction, aux enfants nouveau-nés.

Eubert, compagnon de saint Chrysole et de saint Piat, contribua beaucoup à la propagation de la foi dans le pays de Tournay. Presque tous les auteurs supposent qu'il vint de Rome dans les Gaules; d'autres, d'après la finale de son nom, ont soupçonné qu'il était d'origine franque; peut-être y avait-il déjà quelques convertis parmi ces barbares. On aimerait à croire qu'un missionnaire frank fût venu, longtemps avant les éclaireurs de Clodion, reconnaître et bénir cette terre destinée à être un jour si chrétienne et si française. Ce qui paraît incontestable, c'est qu'il travailla généreusement avec saint Piat et saint Chrysole à la conversion des Nerves; ses prédications durent même s'étendre plus loin, quoiqu'il résidât habituellement dans le castrum où s'éleva depuis Lille avec sa vaste citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Ainsi se trouvait-il à une distance à peu près égale de Séclin et de Comines, où d'ordinaire se retiraient Piat et Chrysole; après le martyre de ses deux compagnons, Eubert prit toutes les mesures que commandait la prudence pour se conserver à un peuple persécuté et lui procurer, en attendant des jours meilleurs, les secours de son ministère pastoral. Il mourut de maladie dans le bourg de Séclin; c'est de là qu'en l'année 1055 Baudouin le Pieux fit transférer solennellement ses reliques à Lille, dans la collégiale de Saint-Pierre, où elles restèrent jusqu'à la révolution [1].

Les cruautés de Rictius Varus atteignaient tous les âges. Just ou Justin, encore enfant, fut martyrisé par ses ordres au village de Louvres, dans le Parisis, ou bien, selon quelques légendaires, à Saint-Just-en-Chaussée, dans le Beauvaisis : Dieu ne se plaît-il pas quelquefois à recueillir une louange parfaite sur les lèvres des innocentes petites créatures? Tel était le jeune héros qui fit éclater la vertu miraculeuse que la grâce peut communiquer à l'enfance comme à la vieillesse. Justin était né à

[1] *Les Vies des saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé Destombes. Édit. 1868.

Auxerre, de parents chrétiens, qui s'appelaient Matthæus et Felicia. Dès ses plus tendres années il avait paru dans sa famille comme un signe de bénédiction. Un de ses frères, Justinianus, avait été enlevé par des voleurs et vendu à des habitants de la cité d'Amiens où il vivait dans l'esclavage. Matthæus partit pour aller le délivrer, et il emmena avec lui Justin, qui n'était âgé que de neuf ans. Les voyageurs rencontrèrent à Melun un pauvre aveugle qui manquait de pain et de vêtement; Justin ôta sa tunique et la lui donna, malgré son père, avec une portion de leurs provisions de bouche. Près de Lutèce, ils reçurent une affectueuse hospitalité chez un excellent homme nommé Hippolyte. De là, ils parvinrent à la rivière de l'Oise; comme il n'y avait point de barque pour les passer à l'autre bord, l'enfant se mit en prière, et aussitôt un batelier se présenta; ils arrivèrent heureusement à la ville, chez le marchand Lupus, où Justin reconnut son frère aîné parmi les esclaves de la maison; ils s'adressèrent directement au maître et gagnèrent si bien ses bonnes grâces que Justinianus fut mis en liberté sans payer de rançon. Rictius Varus exerçait alors ses fureurs chez les *Ambiani;* ses satellites lui apprirent que des étrangers, sectateurs de la religion condamnée, étaient arrivés dans la ville; aussitôt il ordonna des recherches; mais, averti à temps, Matthæus avait pris la fuite avec ses enfants. Ils se crurent sauvés quand ils eurent atteint un lieu solitaire, *Sinomovicus,* aujourd'hui Saint-Just-en-Chaussée; et tous trois, assis sur le bord d'une fontaine nommée Syrique, où coule le ruisseau de l'Arre (*Aragga*), se reposaient tranquillement et se préparaient à prendre un léger repas.

Tout à coup Justin, éclairé par une inspiration soudaine, avertit son père et son frère qu'ils étaient sur le point d'être arrêtés par les émissaires dépêchés à leur poursuite. Matthæus et Justinianus gagnèrent en toute hâte une retraite que leur offraient des rochers du voisinage. Justin avait voulu rester seul pour répondre aux émissaires. Ceux-ci s'emparèrent de lui, l'interrogèrent sur son nom, sur sa religion, sur le lieu où s'étaient cachés ses compagnons de voyage; à ces questions, l'enfant répondit avec fermeté : « Je m'appelle Justin, je professe la doctrine de Jésus-Christ. » Il refusa constamment d'indiquer la caverne où s'étaient réfugiés son père et son frère, parce que sa religion lui faisait un devoir de ne les point trahir; il paya de sa vie sa généreuse intrépidité; car, irrités de son silence, les soldats lui tranchèrent la tête, le 18 octobre 289. Ainsi ce jeune enfant mérita, par un viril combat, la couronne des athlètes du Christ. Matthæus recueillit précieusement les restes de son fils; il enterra le corps à *Sinomovicus* et emporta la tête à Auxerre; cent ans après cette inhumation, saint Amateur, évêque de cette ville, transféra ce chef vénéré dans sa cathédrale, et l'exposa solennellement à la vénération des fidèles; la mémoire du jeune martyr, honorée simultanément à Paris et à Beauvais, devint célèbre, non-seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie[1].

La rage de Rictius Varus promena ses édits de persécution jusque dans l'Armorique. Il y avait à Nantes un jeune homme appelé Donatien, d'une naissance illustre, mais plus recommandable encore par l'énergie de sa foi. Cette vertu, jointe à un esprit mûr, modérait en lui la fougue de la jeunesse; il se conduisait en vieillard dans un âge où la raison n'est pas toujours parvenue à sa maturité; il avait reçu le baptême et répandait dans les cœurs païens la semence divine qui avait si abondamment fructifié en lui. Rogatien, son frère aîné, encore idolâtre, céda aux attraits vainqueurs de la vérité, il se convertit au christianisme par la salutaire influence de Donatien. Pour avoir la force de soutenir la profession publique d'une religion que

[1] *Annales hagiographiques de la France,* par Ch. Barthélemy, années 1861, 1862.



Les *Enfants Nantais*, Donatien et Rogatien,
répondirent au lieutenant impérial : Ce n'est pas perdre notre vie
que de la sacrifier à celui qui nous l'a donnée : il nous la rendra avec usure
dans l'éternelle gloire.

proscrivaient les ordonnances des empereurs, il demandait avec ardeur le sacrement de la régénération; mais l'absence de l'évêque de Nantes, que la persécution avait chassé, fut cause que Rogatien ne put être baptisé que dans son sang.

Sur ces entrefaites, arriva le lieutenant impérial. « Juge équitable, lui dit un des habitants, vous venez fort à propos pour ramener au culte des dieux ceux qui adorent un homme crucifié par les Juifs. Le premier d'entre eux sur qui vous devez exercer votre sévérité, c'est Donatien; il a séduit son frère par ses vains discours; en sorte que l'un et l'autre méprisent avec obstination les divinités immortelles que les empereurs invincibles veulent qu'on adore par tout l'univers. » Le préfet du prétoire, outré de colère, commença l'enquête par Donatien. « J'apprends, lui dit-il, que tu refuses opiniâtrément d'adorer Jupiter et Apollon, de qui nous tenons la vie; bien plus, par tes blasphèmes et tes outrages, tu te couvres d'infamie et tu provoques leur fureur; tu enseignes au peuple qu'il sera sauvé par la foi dans un crucifié, et par tes prédications tu entraînes un grand nombre dans cette prétention extravagante. — Vous dites la vérité sans le vouloir, répliqua Donatien; oui, je voudrais arracher à l'erreur toutes vos nombreuses victimes pour les ramener au culte de Celui qui seul mérite nos adorations. — Mets fin à ces discours inutiles, dit le préfet; sinon, je te fais sur-le-champ périr. — Les menaces que vous m'adressez, riposta Donatien, retomberont sur vous, et vous-même serez pris au piége que vous me tendez, vous que de fausses préventions empêchent d'ouvrir les yeux à la lumière du soleil de justice. » Le tyran, irrité, le fit charger de chaînes et enfermer dans une prison, afin que la violence des tourments triomphât de la foi du confesseur, ou du moins afin que les spectateurs ne fussent pas tentés de croire en Jésus-Christ.

Le frère du patient comparut à son tour devant le tribunal du préfet; celui-ci, prenant des manières insinuantes, l'interrogea d'un ton radouci. « Rogatien, lui dit-il avec une feinte bonté, tu veux inconsidérément abandonner le culte des dieux, à qui tu dois la vie et ces dons multipliés de la sagesse qu'on admire en toi; aussi n'est-ce pas sans rougir qu'on te voit, après tant de preuves d'une haute intelligence, débiter des nouveautés insensées. Tu dois craindre qu'en voulant n'adorer qu'un seul Dieu, tu n'attires sur toi la colère de tous les dieux. Comme tu n'es point encore souillé de je ne sais quelle immonde cérémonie qu'on appelle baptême, ne t'obstine pas dans ton aveuglement; tu pourras, dans les palais des empereurs et dans les temples des dieux, jouir non-seulement de la vie, mais encore des honneurs dont tu seras comblé. — Pervers que vous êtes, répliqua Rogatien, vous promettez d'abord la faveur des empereurs, ensuite celle des dieux. Comment placer au rang des divinités ceux que vous jugez inférieurs à ces hommes, quoique, au reste, vous ayez quelque raison de donner la première place à des êtres vivants, qui valent encore mieux que des dieux de métal? Après tout, entre vous et eux il y a une véritable communauté de misères : eux, ils sont sourds, parce qu'ils sont de fonte ou de pierre; vous l'êtes aussi, parce que vous ne voulez pas entendre les conseils de la vertu; ils n'ont point d'âme; et vous, vous avez perdu le sens; car faire consister sa religion dans le culte d'objets matériels, c'est se rendre semblable à ce qu'on adore. — Qu'on jette cet insensé en prison avec l'auteur de sa folie, s'écria furieux Rictius Varus; demain le glaive, aux yeux de tous, vengera l'injure faite aux dieux et à nos princes. »

La joie que les deux frères éprouvaient de souffrir pour Jésus-Christ fut tempérée par le regret qu'avait Rogatien de n'avoir pas reçu le baptême; il pria son aîné d'y suppléer en quelque manière par le baiser de paix, comme les fidèles se le donnaient souvent alors. Donatien le consola; puis il adressa au ciel pour lui cette prière : « Seigneur Jésus, auprès de qui les désirs ont le même mérite que les œuvres, quand

l'impuissance absolue empêche les effets d'une volonté qui vous est toute dévouée, accordez à votre serviteur Rogatien que sa foi pure lui tienne lieu de baptême, et son sang d'onction sacrée, s'il arrive demain, par l'entêtement du juge, que l'épée termine le cours de notre vie. » Ils passèrent l'un et l'autre la nuit à se fortifier par l'espérance de la couronne immortelle qui devait être la récompense de leur confession. Le lendemain, quand ils furent au pied du tribunal, le préfet leur dit : « Je veux vous parler aujourd'hui avec toute l'indignation que vous méritez, de peur que les douces paroles de la persuasion ne finissent par émousser la juste sévérité des lois; car le culte de nos dieux, vous le rejetez par une ignorance coupable; et, ce qui est plus criminel, vous travaillez à le détruire, parce que vous vous croyez plus instruits que nous. — Soyez fier de votre science mille fois plus détestable que l'ignorance la plus stupide, répondirent les deux frères, elle vous rabaisse au niveau de ces dieux dont vous recherchez la divinité dans des métaux qui n'ont aucun sentiment. Quant à nous, nous sommes prêts, pour l'amour du Christ, à endurer les tourments que l'ingénieuse cruauté de vos bourreaux pourra inventer; car, notre vie, ce n'est pas la perdre que de la sacrifier à Celui qui nous l'a donnée; il nous la rendra avec usure dans l'éternelle gloire. » A ces mots, le préfet ordonna d'étendre les deux frères sur le chevalet, afin que, s'il ne pouvait rien sur leurs âmes, il eût du moins la jouissance de disloquer leurs membres; les ministres de sa rage, cherchant à lui plaire par un excès de cruauté, après avoir tourmenté les inébranlables confesseurs, leur enfoncèrent une lance dans la gorge : puis ils leur coupèrent la tête, le 24 mai 289. Les corps des deux jeunes héros furent ensevelis près du lieu de leur martyre; plusieurs évêques de Nantes ont voulu être enterrés au pied de leur tombe. Autrefois un monument marquait la place précise où Donatien et Rogatien avaient souffert la mort; les révolutionnaires l'ont renversé; on y a planté, en 1816, deux croix avec une inscription qui rappelle le martyre des deux frères, qu'on désigne souvent sous le nom d'*Enfants nantais*[1].

Tandis que, pareille à la flamme incendiaire qui ne laisse sur son passage que des débris informes et des ruines fumantes, la persécution de Rictius Varus promenait ses ravages à travers la Gaule belgique et la Celtique, le proconsulaire Crispinus, pour plaire au farouche Maximien, faisait une rude guerre aux chrétiens de la Viennoise; on le voyait chaque jour combler d'honneurs ceux qui renonçaient à la foi, et tourmenter impitoyablement ceux qui y demeuraient attachés. Ferréol, tribun militaire, vivait alors à Vienne avec Julien, brave officier aussi des troupes impériales et originaire de cette ville. La même profession, les mêmes croyances, et surtout le même désir de souffrir pour Jésus-Christ, avaient formé entre eux une étroite confraternité. Ferréol ne craignait que pour son ami; il le pressa de se soustraire à l'orage. Julien se retira en Auvergne, non loin de Brioude, sur les bords de l'Allier, en un endroit appelé *Vinicella,* aujourd'hui Saint-Ferréol. Les émissaires de Crispinus le poursuivirent avec ordre de le tuer. Julien se cacha d'abord dans la maison d'une pauvre veuve, ou, selon d'autres, dans la chaumière de deux vieillards. Le saint homme, qui ne voulait point mettre ses hôtes en danger, et qui d'ailleurs ne soupirait qu'après la couronne du martyre, alla se découvrir aux persécuteurs. Je ne veux plus demeurer sur la terre, leur dit-il, je brûle de m'unir à Jésus-Christ; frappez-moi comme il vous a été commandé; satisfaites votre rage et mon désir. » Les bourreaux lui coupèrent la tête, le 28 août 288; ils la lavèrent dans une fontaine qui sortit de terre à l'instant même de l'effusion de ce noble sang, puis ils l'apportèrent au tyran

[1] Dom Ruinart, *Acta sincera martyrum,* p. 295.

de Vienne, qui l'envoya aussitôt à Ferréol, pour l'intimider. Deux vieillards enterrèrent le reste de son corps à Brioude; on assure qu'en récompense de ce pieux service leurs membres affaiblis furent tout à coup remplis d'une vigueur miraculeuse et comme rajeunis. Les noms de ces deux vieillards ont été conservés dans les diptyques sacrés; ce sont : Ilpidius et Arcontius, dont les corps furent déposés dans l'église de Brioude qui abritait déjà les précieuses reliques de saint Julien, renommées dans toute la Gaule par un grand nombre de miracles. Grégoire de Tours les a racontés avec des particularités émouvantes dans le second livre de la *Gloire des bienheureux martyrs*.

Cependant le proconsulaire Crispinus s'ingéniait à séduire le tribun Ferréol : « Il est nécessaire que le premier de tous, lui disait-il, tu obéisses aux ordonnances des empereurs; ta charge, ton honneur, les gratifications que tu reçois de la cour, sont de puissants motifs pour toi d'une soumission aveugle; hâte-toi d'en donner des marques publiques, de peur qu'en différant plus longtemps tu ne me portes à croire de toi des choses que je veux bien ignorer. — Je suis chrétien, répondit Ferréol, je ne puis sacrifier à vos dieux. J'ai servi l'empereur avec fidélité tant que ma religion me l'a permis; maintenant qu'on m'intime des ordres impies, je ne puis y déférer; c'est contre les méchants, et non contre les chrétiens, que j'ai résolu de combattre. Un empereur sacrilége ne doit avoir que des soldats qui lui soient semblables. Pour moi, je renonce aux honneurs et aux gratifications; la seule récompense que j'ambitionne pour mes services, c'est la liberté de vivre en chrétien; si on me la refuse, je suis prêt à donner ma vie. — D'où te vient, reprit le gouverneur, ce mépris pour la mort? Tu sembles ne tenir à la vie qu'à regret; tu comptes la tienne pour rien. Tu regardes sans doute avec la même indifférence les tourments que je puis te faire endurer; tu vas en subir les rigueurs, si tu ne sacrifies aux dieux. » Comme ni les prières ni les menaces n'ébranlèrent Ferréol, que la grâce rendait impénétrable à tous les traits de Crispinus, celui-ci le fit battre longtemps à coups de nerfs de bœuf; la patience inaltérable du généreux soldat de Jésus-Christ lassa les bourreaux; on le chargea de lourdes chaînes pour l'enfermer dans un cachot infect. Le matin du troisième jour, il s'aperçut que ses fers étaient tombés; comme ses gardes dormaient profondément, il crut devoir se dérober à la persécution, suivant le conseil de l'Évangile; il s'approcha doucement de la porte entr'ouverte de la prison, prit la fuite, sortit de la ville par la route de Lyon, s'élança dans le Rhône pour le passer à la nage, et s'avança jusqu'à la petite rivière de Gère. Dieu permit que Ferréol fût repris par les satellites envoyés à sa recherche. On le ramenait à Vienne, les mains garrottées derrière le dos, lorsque, dans un mouvement subit de fureur, les émissaires lui tranchèrent la tête, le 18 octobre 289. Les chrétiens l'enterrèrent sur les bords du Rhône et mirent dans son cercueil le chef de saint Julien; ce fut à cette marque que saint Mamert, évêque de Vienne, distingua dans la suite le tombeau de saint Ferréol[1].

L'Aquitaine eut, comme la Celtique et la Belgique, la gloire de fournir de saintes victimes à la persécution de Maximien. La communauté chrétienne d'Agen florissait sous la direction du bienheureux Caprais, évêque des Nitiobriges, lorsqu'un commissaire impérial, nommé Dacianus, vint infliger les peines les plus atroces aux fidèles, et récompenser par des faveurs les apostats. Beaucoup de chrétiens prirent la fuite pour éviter le danger de succomber par la terreur des supplices. Caprais lui-même

1 Grégoire de Tours, *De Miraculis sancti Juliani*. — Charvet, *Histoire de la sainte Église de Vienne*. Édit. 1650.

se retira secrètement au fond d'une caverne; au-dessus d'Agen s'élève un rocher d'où l'on découvre une vue magnifique, le cour sinueux de la Garonne, les vastes et fertiles plaines qu'elle arrose, et la chaîne lointaine des Pyrénées; on y voit plusieurs cellules creusées dans la pierre, elles servirent vraisemblablement alors de retraite aux fugitifs.

Parmi les fidèles intrépides qui restèrent dans la ville, on remarquait une jeune fille, nommée Foi, en qui la noblesse et la beauté faisaient paraître la vertu plus aimable et le courage plus héroïque. La faiblesse de son sexe, sa candeur, son jeune âge, auraient désarmé tout autre tyran qu'un persécuteur de la religion; elles rehaussèrent l'éclat de son triomphe. L'impitoyable Dacianus n'eut pas plutôt entendu parler d'elle comme d'une coopératrice extrêmement zélée des prédicateurs de l'Évangile, qu'il ordonna de l'amener devant son tribunal. Il employa ses artifices ordinaires pour l'engager à sacrifier à Diane. « Je suis chrétienne, s'écria la jeune servante du Christ, je sers mon Seigneur Jésus de toute la ferveur de mon âme, je confesse son nom adorable et je m'abandonne à lui avec une confiance sans bornes. — Prosterne-toi devant nos dieux, reprit avec sévérité le gouverneur, ou bien je te ferai périr en des tourments de toutes sortes. — Non-seulement je suis prête à souffrir les tortures les plus diverses pour l'amour de Jésus-Christ mon Seigneur, mais, de plus, je désire endurer la mort. » Dacianus, enflammé de colère par cette réponse, la condamna à être brûlée toute vive sur un lit d'airain.

Aussitôt les bourreaux se saisirent d'elle, la dépouillèrent d'une partie de ses vêtements, l'étendirent sur une grande plaque de cuivre qui était soutenue de quatre pieds de fer, où ils lui attachèrent les membres avec des chaînes; puis ils allumèrent sous cette rude couche un brasier qu'ils arrosèrent souvent de graisse pour en activer la violence. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui souffrent pour sa gloire, couvrit d'abord le corps à demi nu de sa petite épouse d'un voile plus blanc que la neige, afin de le cacher aux yeux impudiques des idolâtres; ensuite on vit paraître dans l'air une colombe qui déposait sur la tête de la vierge martyre une couronne tout étincelante de perles; en même temps, par le battement de ses ailes, elle faisait tomber une espèce de rosée qui, d'un côté, servait de rafraîchissement à cette innocente victime, et, de l'autre, éteignait les ardeurs des flammes. Cette merveille convertit un grand nombre de spectateurs, qui crurent à la divinité de la religion chrétienne.

Du haut de la montagne voisine où il s'était réfugié, le bienheureux Caprais fut si profondément touché de voir la jeune vierge affronter l'horrible cruauté des païens, qu'il eut honte de demeurer caché dans une caverne, tandis qu'elle combattait en plein jour pour Jésus-Christ, leur maître commun; il se sentit embrasé d'un violent désir du martyre; il demanda néanmoins à Dieu un prodige nouveau pour mieux connaître sa volonté; une source jaillit de la roche où il s'était abrité, fontaine intarissable qui n'a point cessé d'être, par la vertu de Dieu, un remède salutaire pour tous les malades qui en boivent avec foi. Sans plus différer, le saint évêque s'en alla plein de joie et de confiance se produire au milieu de la ville, au lieu où l'on continuait de martyriser la courageuse vierge; là, en présence de tout le monde, il déclara hautement qu'il adorait Jésus-Christ. Dacianus ordonna aussitôt de l'amener devant son tribunal; il reconnut quelque chose de noble et de grand dans la manière et sur le visage de l'éloquent confesseur. « Tu me sembles un brillant jeune homme, lui dit-il; si tu veux sacrifier à nos dieux, tu auras un des principaux emplois dans le palais de nos princes; tu jouiras de leur amitié et tu acquerras des biens considérables. — Mon plus ardent désir, répliqua le jeune pontife, est d'obtenir une place dans le royaume de Celui que j'ai toujours aimé depuis mon baptême, et que j'ai

toujours adoré comme le Rédempteur de tous ceux qui croient en lui. Quant aux biens que vous me promettez, j'espère obtenir un riche héritage de Celui qui est fidèle en ses paroles et saint en ses œuvres. » Caprais raisonna ainsi avec Dacianus avec tant d'éloquence et de fermeté, que ce gouverneur déclara à ses satellites qu'il craignait de se laisser subjuguer par l'invincible confesseur, s'il continuait plus longtemps à s'expliquer avec lui; alors, fermant volontairement les yeux à la lumière régénératrice de l'Évangile qui commençait à l'éclairer, l'obstiné tyran commanda de se saisir de Caprais et de lui déchirer le corps sans pitié. Le bienheureux pontife souffrit avec une si admirable constance, qu'il ne cessa pas même de prêcher Jésus-Christ aux assistants. Ceux-ci, émus jusqu'aux larmes, reprochèrent amèrement au juge d'immoler avec tant de barbarie un homme doué des plus éminentes qualités [1].

Parmi la foule, il se trouva deux frères, Prime et Félicien, qui s'enflammèrent du désir de participer aux tourments du saint évêque; ni les promesses ni les menaces ne purent les détourner de leur généreux dessein. Dacianus, furieux de voir ses efforts inutiles, rendit contre eux la sentence suprême; il ordonna de les conduire avec sainte Foi et saint Caprais aux autels des dieux où tous devaient sacrifier, sinon perdre la vie. Les invincibles confesseurs aimèrent mieux présenter leur tête à la hache des licteurs que de la courber devant de vaines idoles. On les décapita le 6 octobre 289. Les chrétiens trempèrent de riches étoffes dans le sang de ces martyrs pour les conserver comme des reliques; puis ils enterrèrent secrètement leurs corps, de peur que le tyran ne les fît jeter dans les eaux de la Garonne. Dulcidius, évêque d'Agen, leur bâtit une splendide église après la persécution, sous le vocable de la sainte Vierge. Les ossements des saints Prime et Félicien furent transportés au diocèse de Limoges, dans le monastère de Beaulieu, vers le milieu du IXe siècle. Le corps de sainte Foi, emporté furtivement dans l'abbaye de Conques, en Rouergue, sous Charles le Chauve, fut déposé près de l'autel du Sauveur. Bernard, écolâtre d'Angers, a rédigé en 1010 un recueil des miracles que Dieu y a opérés par l'intercession de l'héroïque vierge martyrisée à Agen. Le trésor abbatial de Conques possède une ceinture qui passe pour avoir appartenu à sainte Foi. Cette ceinture a, dit-on, la propriété surnaturelle attribuée d'ordinaire aux reliques des saintes qui souffrirent pour la défense de leur virginité: elle procure des couches heureuses aux femmes qui la ceignent tandis qu'on récite certaines oraisons.

Une autre victime du farouche Dacianus, saint Vincent, diacre, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre martyr d'Espagne, versa son sang pour la foi chez les Nitiobriges, au bourg de Mézin. Le fervent lévite se trouvait en ce lieu que Venance Fortunat appelle *Vernemetis,* au moment où les païens célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux. Une multitude considérable s'y était rendue des villes voisines pour être témoin d'un prodige que le démon y opérait tous les ans : un cercle environné de flammes avait coutume, dit-on, d'être lancé à travers les portes du temple, de rouler avec rapidité du haut de la colline jusqu'au milieu de la rivière qui coule au pied; puis, remontant par la même voie, de revenir au temple en vomissant des gerbes d'étincelles. Cette fantasmagorie pouvait n'être qu'un feu d'artifice. Aussitôt que Vincent vit ce prétendu prodige, il leva la main pour faire le signe de la croix; à ce signe du vrai Dieu, le phénomène disparut, l'illusion fut dissipée et les populations cessèrent d'être le jouet de l'erreur. Le gouverneur, en proie à la colère, ordonna

[1] *Annales hagiographiques de la France,* par Ch. Barthélemy; années 1861, 1862. — Annales archéologiques, *Le Trésor de Conques,* article d'Alfred Marcel, tome XX.

d'arrêter Vincent, le destructeur de ses inventions diaboliques; aux diverses questions qu'il lui adressa, l'invincible lévite ne répondit autre chose sinon qu'il était chrétien et qu'il se nommait Vincent. Dacianus, irrité de ce silence obstiné, le fit étendre sur des pieux aigus et déchirer à grands coups de fouets. Après ce supplice, dans la crainte que le saint jeune homme, dont il avait éprouvé le pouvoir, ne renversât aussi le temple des dieux, le tyran s'empressa de lui trancher la tête, le 9 juin 289. Les fidèles enterrèrent le corps du martyr dans une fosse très-profonde, où il demeura caché jusqu'en 3̈0, époque où il fut transféré à *Pompejacum*, aujourd'hui Saint-Vincent d'Agénois. Le culte de cet athlète du Christ a été très-répandu autrefois dans les Gaules; il l'eût été davantage encore si l'éclatante renommée d'un autre saint Vincent n'eût, dans la suite des siècles, confondu le martyr d'Agen avec lui dans l'esprit des peuples. Parmi les admirateurs du diacre agénois, on trouve, au VIe siècle, Léonce le Jeune, archevêque de Bordeaux, qui avait consacré une partie de sa fortune à réparer l'église élevée à Agen en l'honneur de saint Vincent et à lui en bâtir une autre dans son propre diocèse. Venance Fortunat, évêque de Poitiers, a félicité ce saint pontife de sa piété généreuse dans deux pièces de poésie, où il exalte les mérites du bienheureux diacre Vincent [1].

La vallée du Rhône, comme celle de la Garonne, a été arrosée du sang des martyrs par Dacianus, féroce persécuteur resté en exécration dans la Gaule méridionale, comme Rictius Varus dans la Gaule belgique, à cause des cruautés sans nombre qu'il exerça contre les chrétiens. Genès ou Geniès, qu'Arles reconnaît pour son fils et révère comme son père, dit saint Paulin de Nole, porta les armes dans sa jeunesse; ensuite il fut greffier ou notaire du juge de la province. On nommait notaires ceux qui rédigeaient en notes abrégées les plaidoyers des avocats, les dépositions des témoins, les réponses des accusés. Genès s'acquittait de cette fonction avec tant d'habileté que sa plume suivait en écrivant la rapidité du discours des orateurs. Il n'était encore que catéchumène, lorsqu'un jour on lut un édit contre les chrétiens; il eut horreur de prêter son ministère à des ordres si impies; il jeta ses tablettes aux pieds du juge pour ne pas être complice de son iniquité; ensuite il se déroba par la fuite à la fureur du tyran, qui avait ordonné à ses satellites de le mettre à mort partout où ils pourraient le découvrir. Genès changeait souvent de retraite, et comme il n'était pas encore baptisé, il supplia l'évêque de lui conférer le sacrement de la régénération; mais soit que l'évêque ne trouvât pas moyen de le lui administrer, soit qu'il se défiât de la jeunesse du pieux greffier, il lui différa le baptême; il se contenta de l'assurer que l'effusion de son sang lui tiendrait lieu du sacrement qu'il souhaitait si ardemment de recevoir.

Persuadé de la faiblesse humaine, Genès n'osait pas s'exposer au martyre; il savait que de Dieu seul il faut attendre la constance au milieu des supplices, sans s'y livrer témérairement par un zèle indiscret. Les émissaires de Dacianus l'aperçurent au moment où il prenait la fuite; vivement poursuivi, il se jeta dans le Rhône et le passa à la nage, malgré l'impétuosité des flots. Les bourreaux le rejoignirent sur l'autre bord et lui ôtèrent la vie d'un coup d'épée, le 25 août 289. Les fidèles, pour mettre les deux rives du fleuve sous la protection de saint Genès, bâtirent une ville de chaque côté; puis, laissant les vestiges de son sang sur le théâtre de son martyre, ils transportèrent ses reliques sacrées de l'autre côté du Rhône, afin que le glorieux athlète du Christ demeurât présent à l'un et à l'autre bord : à celui-là par son sang, à celui-ci par son corps.

1 *Annales hagiographiques de la France*, par Ch. Barthélemy, années 1861, 1862.

Les fréquents miracles qui éclatèrent par l'intercession de saint Genès ont rendu son nom très-célèbre dans l'Église de France. Un jour qu'on célébrait la fête de ce martyr, ajoute saint Hilaire d'Arles, témoin oculaire, une foule extraordinaire passait sur le pont du Rhône pour aller honorer le lieu de son supplice; les arcades du pont s'écroulèrent sous le poids des pèlerins, et, par leur chute, entraînèrent dans les vagues écumantes une foule immense de tout âge, de tout sexe, de toute condition. C'était un spectacle d'autant plus lamentable que la rapidité du courant ne laissait aucune espérance de les sauver. On courut aussitôt conjurer saint Honorat, évêque d'Arles, d'obtenir, par ses prières, le salut de tant d'infortunés. L'homme de Dieu, les yeux élevés vers le ciel, pria saint Genès avec tant de ferveur que, par la protection du glorieux martyr, personne ne fut noyé [1].

Une autre victime des fureurs du préfet Dacianus, Vincent de Collioure, évangélisait les populations du littoral de la Méditerranée. C'était un citoyen considérable, d'une foi égale à son courage. Le féroce lieutenant de Maximien Hercule le cita devant son tribunal et le somma de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai qu'à Dieu seul, répondit Vincent, jamais aux idolès; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux empereurs. — Si tu refuses de prêter l'oreille à mes conseils, reprit Dacianus, je me verrai obligé d'exercer contre toi des rigueurs non moins grandes que ma patience et ma bonté actuelles; alors le repentir et la soumission ne te serviront de rien. — Les supplices dont vous me menacez, répliqua Vincent, me semblent plutôt des jouissances que des peines, surtout lorsque, fixant mes regards sur Jésus-Christ, je sens grandir en moi le désir non-seulement de souffrir pour lui, mais de donner mille vies, s'il était possible, pour la gloire de son nom. » Aussitôt le préfet ordonna que Vincent fût meurtri de soufflets, dépouillé de ses vêtements et déchiré avec des ongles de fer; après quoi, s'adressant encore à l'invincible confesseur : « Combien de temps demeureras-tu dans ta sottise? Sacrifie, sacrifie! — Non, jamais, s'écria le confesseur de la foi, je ne sacrifierai qu'à Jésus-Christ; les tourments les plus cruels ne me font rien; les joies éternelles m'attendent; bientôt j'en serai inondé. » Le tyran, outré de ce langage, ordonna de suspendre Vincent avec des poulies, de l'élever à une certaine hauteur, de le laisser retomber brusquement de tout son poids, à plusieurs reprises, sur des cailloux aigus; après ce supplice, on le jeta en prison; là une lumière céleste enveloppa son corps meurtri, qui reprit sa première vigueur.

Le lendemain, Dacianus ordonna de ramener Vincent devant son tribunal, si toutefois il vivait encore; lorsqu'il le revit en pleine santé, il fut transporté de fureur. « Comment oses-tu paraître en ma présence, lui dit-il, toi qui t'es guéri par les artifices de la magie! Insensé, renonce à tes folles extravagances; sache bien que si tu es encore libre, c'est là uniquement un pur effet de la bonté de nos dieux. — Je ne connais pas plus les artifices de la magie, répliqua Vincent, que je ne connais les prétendus bienfaits de vos dieux. C'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui m'a guéri; gloire à lui dans tous les siècles! » A ces mots le tyran, dans sa colère sauvage, ordonna d'allumer un grand bûcher au milieu de la ville et d'y brûler Vincent, les pieds et les mains liés. Pendant les atroces souffrances de cette dernière épreuve, le bienheureux confessenr, qui ne cessait de louer le Seigneur, rendit l'âme le 19 avril 289. Les ligaments de ses pieds et de ses mains avaient été respectés par le feu; ses cheveux étaient demeurés parfaitement intacts; son visage, loin d'être défiguré ou même flétri par les flammes, brillait de tout l'éclat de la rose; de sorte qu'on l'aurait cru plongé dans un paisible sommeil plutôt que privé de la vie;

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Ch. Barthélemy années 1861, 1862.

frappés de ces miracles, plusieurs infidèles se convertirent à la religion chrétienne.

Il est important de ne pas confondre ce glorieux martyr avec d'autres martyrs de la Gaule et de l'Espagne qui ont porté le même nom et qui même ont confessé la foi vers la même époque, spécialement : saint Vincent, diacre de Saragosse; saint Vincent, lévite, martyrisé à Valence, également sous Dacianus; saint Vincent, martyrisé sous Rufinus, successeur de Dacianus, avec Oronce, son frère, et saint Victor, dont les reliques furent transférées à Embrun, sous l'épiscopat de saint Marcellin, premier évêque de ce chef-lieu de la province des Alpes Maritimes. Vincent de Collioure était issu d'une noble famille roussillonnaise, et il avait épousé Eladia, femme d'une haute vertu, qui le seconda efficacement dans l'œuvre de la propagation de l'Évangile. De l'église paroissiale de Collioure, où il fut religieusement conservé jusqu'au XVII[e] siècle, le corps de ce saint martyr, transporté au château pendant le siége de 1642, disparut, enlevé, disent les traditions locales, par un militaire espagnol de la Catalogne; il paraît que le bourg de Concavella ou Concabuena est toujours en possession de ce trésor. Collioure n'a actuellement que deux reliques partielles de son saint protecteur : un os de petite dimension et un tibia envoyés de Rome en 1700.

Il est difficile de s'imaginer un spectacle plus pittoresque que celui des nombreuses barques qui vont et viennent dans la journée du 16 août, pour conduire à un îlot distant du rivage de cent mètres environ, les pèlerins avides d'aller vénérer les reliques de saint Vincent et assister aux offices religieux à la chapelle de l'île de Saint-Vincent. Ce jour-là, à sept heures du soir, le clergé de la paroisse, suivi d'un cortége de marins, monte sur une barque qui les transporte dans la petite île bénie. On prend les statues de saint Vincent, de sainte Maxima et de sainte Liberata, qui y ont été déposées le matin aux flambeaux; on les place sur la poupe, la procession nocturne commence, la barque est remorquée jusqu'à la plage par six autres barques montées par des rameurs; elle fait d'abord le tour de l'îlot, après avoir côtoyé le faubourg brillamment illuminé, elle est enlevée et traînée au moyen de câbles jusqu'au centre de la petite cité maritime; puis, musique en tête, quatre nautoniers portent les statues dans l'église, où elles restent exposées à la vénération d'une multitude accourue des pays environnants [1].

Maximien Hercule ne se contentait pas de chercher à exterminer les chrétiens par les actes arbitraires d'incarcération et de tortures qu'accomplissaient avec un cruel empressement les gouverneurs des provinces; toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de joindre à l'atrocité du châtiment l'éclat de l'exemple, il la saisissait, comme le prouve le glorieux martyre de Victor de Marseille. Cette cité, depuis longtemps célèbre par la richesse de ses habitants, la beauté de ses édifices, l'affluence des étrangers, était plongée dans la superstition et la débauche; elle ne pouvait goûter le culte d'un Dieu pauvre; aussi faisait-elle une guerre continuelle à ses adorateurs. La persécution redoubla au seul bruit de l'arrivée de Maximien Hercule. Ce monstre couronné, toujours altéré de sang, ordonna, dès qu'il eut mis le pied sur le territoire massaliote, de traîner au supplice impitoyablement tous ceux qui professaient la doctrine du Christ. Victor fut le plus illustre de ces martyrs. C'était un guerrier distingué par sa noblesse et par sa bravoure, et plus encore par la ferveur et l'intrépidité de sa foi. Un homme de guerre véritablement dévoué à Dieu porte

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Ch. Barthélemy, article de l'abbé Tolra de Bordas. Années 1861, 1862.

parfois plus loin l'héroïsme de la vertu qu'on ne le fait dans le cloître et dans le sanctuaire. Victor sentit le besoin que les chrétiens de Marseille avaient d'être fortifiés; il se mit à leur tête avec la sollicitude d'un général d'armée; il ne passa pas une seule nuit sans visiter le camp des soldats du Christ et sans aller de maison en maison raffermir les convictions ébranlées, allumant dans tous les cœurs l'amour de la vie éternelle et le mépris d'une mort passagère.

Un tel ministère ne pouvait s'exercer impunément : l'invincible Victor fut surpris dans l'exercice de son zèle et conduit au tribunal des deux préfets Eutychius et Asterius. Sa naissance et son mérite parurent leur inspirer quelque modération; ils cherchèrent à lui persuader de revenir aux autels des dieux, et de ne pas sacrifier sa charge dans la milice ni l'amitié de César au culte d'un mort. « Ceux que vous appelez des dieux, leur dit-il, sont des démons immondes. Je suis soldat de Jésus-Christ, et ne veux point de l'amitié de l'empereur ni des dignités de la milice, s'il faut outrager mon Roi pour les conserver. Quant à Jésus, le Fils de Dieu, il est vrai qu'épris de l'amour du genre humain il s'est fait mortel et a été violemment mis à mort; mais, par sa puissance divine, il est sorti glorieux, immortel du tombeau le troisième jour; il est remonté au ciel et a reçu sur toute créature un empire que rien ne saurait ébranler. » A peine avait-il terminé, que la foule des assistants poussa une immense clameur; tous accablaient d'injures le pieux confesseur, c'est la réponse ordinaire de l'erreur et de la passion. Comme Victor était un homme de haut rang, les magistrats n'osèrent prendre sur eux de le condamner, ils le renvoyèrent devant Maximien Hercule. Là on épuisa toutes les ressources de la ruse, toutes les terreurs de la menace pour le forcer à sacrifier aux démons; mais l'inébranlable confesseur, animé par les menaces mêmes, confondit le tyran et ses officiers; par des preuves péremptoires, il réduisit à néant le culte des idoles, et démontra, aux yeux de tous, d'une manière invincible la divinité de Jésus-Christ.

Alors Maximien Hercule, emporté par une rage infernale, jugea qu'un brave guerrier serait plus sensible à l'ignominie qu'à la douleur; il commanda de le garrotter en forme de boule et de le rouler dans toute la ville. A peine la sentence était-elle prononcée que la foule aveugle et barbare applaudit par un grand cri; tous se précipitèrent à flots pressés pour jouir de ce spectacle dérisoire et cruel; chacun, selon son pouvoir, voulait, en le chargeant de coups et en l'accablant d'injures, augmenter les souffrances et les humiliations de l'athlète du Christ; ce ne fut que lorsque cette multitude insensée eut assouvi jusqu'au bout sa colère inhumaine qu'elle traîna Victor tout ensanglanté au prétoire. Là, pendant qu'il reprenait ses esprits, les juges s'efforcèrent de nouveau de le gagner par tous les artifices de l'éloquence et de la sagesse mondaines : ils lui représentèrent que ce serait une insigne folie de perdre l'amitié des dieux et des empereurs, de renoncer à tous les plaisirs et à tous les honneurs de la terre, de s'arracher à ses amis et à la vie même, pour des biens qu'il n'avait jamais vus ni goûtés; ils ajoutèrent qu'il y aurait plus que de la démence à provoquer contre soi, sans motif, la colère des hommes, à s'attirer volontairement l'exécration des dieux et à s'exposer aux plus horribles supplices. « Du reste, continuaient-ils, tu dois savoir par une affreuse expérience combien il importe d'embrasser une résolution plus sage; il ne faut pas mépriser les dieux dont la majesté brille d'un si vif éclat dans les temples, et dont tous les hommes ressentent les bienfaits; la vénérable antiquité les a toujours adorés; les plus grands princes les honorent; telle est leur puissance que, s'ils nous sont propices, tous les êtres seront dans la joie, au lieu que, s'ils nous étaient contraires,

le monde lui-même ne saurait subsister; renonce donc promptement à celui qui, en vivant toujours pauvre et en mourant d'une façon ignominieuse, a montré quelle était sa faiblesse. Si tu adoptes ce parti, outre l'avantage d'échapper aux tortures, tu jouiras de la faveur intime de César; si tu persistes dans ton opiniâtreté, on te fera entrer immédiatement dans la gloire de ton Christ par la voie que le Christ lui-même a suivie, et tu deviendras un objet d'opprobre et d'abjection. »

Victor, que son zèle rendait éloquent, répondit à ces discours perfides par l'apologie de sa conduite et de sa foi avec une noblesse et une liberté dignes d'un soldat de Jésus-Christ. « Si l'on m'accuse d'être l'ennemi de César et de la république, je déclare que je n'ai jamais nui à la république, non plus qu'à César. Au contraire, j'ai toujours combattu pour la gloire de l'empire; j'offre même tous les jours un sacrifice et j'immole des hosties spirituelles pour le salut de l'empereur et la prospérité de l'État. » Il y a apparence que Victor parle ici du sacrifice de la messe, que les simples fidèles offrent avec le prêtre, quoique d'une manière moins particulière; ce passage remarquable indique que dès cette époque on célébrait tous les jours les saints mystères. « Quant à la folie qu'on me reproche, ajouta Victor, il m'est aisé de la justifier : on doit plutôt regarder comme un insensé celui qui s'attache tellement à un moindre bien, qu'il le préfère à un bien cent fois plus excellent, surtout si l'on ne peut ni obtenir ce moindre bien quand on le souhaite, ni le posséder sans inquiétude, ni le conserver longtemps, quelque soin qu'on en prenne, tandis qu'au contraire on peut acquérir ce centuple dès qu'on le veut, en jouir pleinement et sans crainte de le perdre jamais. Or la faveur des princes, les plaisirs, les richesses, les honneurs, la gloire, la santé, la vie même, tout le monde sait que nous ne les obtenons pas quand nous le voulons, que nous ne les conservons qu'avec mille soucis et que nous ne pouvons en jouir longtemps. Il faut donc leur préférer les joies permanentes de la vie éternelle et l'ineffable possession du Créateur de toutes choses; l'aimer, ce Dieu souverain, c'est le posséder; le posséder, c'est jouir avec lui de tous les biens. Quant aux tourments dont on me menace, ils ne sauraient m'effrayer : des supplices qui éteignent les feux éternels sont plutôt des délices que des supplices; on ne doit pas appeler mort, mais breuvage salutaire, ce qui nous fait passer de ce monde à la vie bienheureuse. »

Victor s'appliqua ensuite à montrer le ridicule et l'impiété des superstitions païennes. « Qui de vous, dit-il, a pu ignorer les brigandages et les adultères de Jupiter? Ne connaît-on pas la cruauté et les incestes continuels de la reine des dieux? La férocité d'un Mars, les obscénités d'un Priape, les impudicités d'une Vénus sont-elles ensevelies dans l'oubli? Pourquoi parler des déesses Fièvres et des dieux Pâleurs? Vous reconnaissez vous-mêmes que ce sont des divinités ennemies des hommes. Je rougis de vous reprocher les déesses des cloaques, les dieux des ordures et mille autres monstres à qui vous avez érigé des autels. Leurs adorateurs en ont éprouvé les maléfices, non les bienfaits; leur culte a entraîné dans la décadence le monde antique dont vous êtes si fiers. Plaise au Ciel que vos princes cherchent à s'assurer un règne plus heureux, en les faisant disparaître, puisque ces dieux, adversaires naturels de ceux qui ne leur ressemblent pas, sont les mortels ennemis de ceux qui se rendent semblables à eux. D'ailleurs pourquoi honorer des êtres dont on ne peut avoir à redouter que les bonnes grâces? »

L'éloquent confesseur ajouta, par contraste à ces fausses divinités, un magnifique éloge de la grandeur et de la charité de Jésus-Christ : « De quel amour, de quelle vénération n'est-il pas digne Celui qui, lorsque nous étions ses ennemis, nous a aimés le premier, nous a révélé les fraudes honteuses de vos infâmes divinités, et,

pour nous arracher à leur joug, a revêtu notre nature sans diminuer sa divinité, s'est montré Dieu, mais Dieu fait homme, demeurant au milieu de nous! Nous étions pauvres, et, pour nous enrichir, lui, la source de toute richesse, a embrassé notre pauvreté, se faisant le plus pauvre de nous tous. Sa vie n'a-t-elle pas été pour nous un continuel exemple de toute vertu, de toute sainteté; et, par sa mort qu'il n'a point méritée, n'a-t-il pas détruit pour toujours la mort que nous avions méritée par nos crimes? Oh! quelle opulente pauvreté que celle que vous insultez! Quand il l'a voulu, par un seul signe de sa volonté, elle a rempli de poissons plusieurs barques, et rassasié, avec cinq pains, cinq mille hommes! Oh! quelle énergique faiblesse que celle qui a guéri dans ses disciples toutes les défaillances et toutes les infirmités! Oh! quelle glorieuse et vivifiante mort que celle qui a ressuscité et glorifié tant de morts! Oh! si vous considériez attentivement combien est grand Celui dont la miséricordieuse compassion accueille tous les hommes, et dont personne n'évite le redoutable jugement! Quoi de plus saint que sa vie! de plus vrai que sa doctrine! de plus avantageux que ses promesses! de plus terrible que ses menaces! de plus enivrant que sa gloire!... C'est pourquoi, illustres magistrats, défaites-vous d'une aveugle prévention et ne vous avilissez pas jusqu'à sacrifier la ressemblance divine aux turpitudes de ces démons abominables qui vous damnent en vous déshonorant; obéissez plutôt à ce Créateur si puissant, si juste, si clément, si bon; obéissez à ce Dieu qui veut être votre ami; son humilité vous élèvera, sa pauvreté vous enrichira, sa mort vous vivifiera. »

A ce discours, inspiré par l'Esprit de force et de vérité, les juges impies s'écrièrent : « Eh quoi! Victor, tu ne cesseras donc pas de philosopher? Choisis d'apaiser les dieux ou par ton encens ou par ton sang. — Puisqu'il en est ainsi, répondit Victor, il faut confirmer par mon exemple ce que j'ai prêché par mes paroles. Je méprise vos dieux; je confesse Jésus-Christ; faites de moi ce qu'il vous plaira! » Les deux préfets, en désaccord sur le genre des supplices, se prirent de querelle. Eutychius se retira, laissant à son collègue le plaisir barbare qu'il ambitionnait de faire souffrir un innocent. Asterius ordonna aussitôt d'étendre sur le chevalet le soldat du Christ. Pendant cette cruelle torture, Victor tenait les yeux attachés au ciel pour demander à Dieu la patience et la résignation. Jésus-Christ lui apparut avec sa croix. « La paix soit avec vous, lui dit-il; je suis Jésus qui souffre dans mes saints; prenez courage; je suis votre soutien dans le combat, je serai votre rémunérateur après la victoire. » Ces consolantes paroles, la vue de la croix, l'instrumen du supplice et du triomphe du Sauveur, répandirent dans l'âme de Victor une joi indicible et lui ôtèrent tout sentiment de douleur. Les bourreaux, fatigués inutilement de tourmenter un martyr qui surabondait de joie dans les souffrances, le reconduisirent en prison, où il fut confié à la garde de trois licteurs, Alexandre, Longin et Félicien. Vers minuit, Jésus-Christ l'envoya visiter par ses anges; tout le cachot fut rempli d'une lumière plus éclatante que celle du jour; les gardes, à la vue de ce miracle, se jetèrent aux pieds de leur prisonnier et demandèrent le baptême. Victor, pressé par la circonstance, les instruisit à la hâte et fit venir cette même nuit des prêtres qui leur administrèrent le sacrement de la régénération. Il n'y a qu'une religion divine qui puisse, n'accordant rien aux passions mauvaises, être ainsi prêchée victorieusement dans les fers.

Le lendemain, dès le matin, se répandit le bruit de la conversion des trois licteurs; à cette nouvelle, Maximien ordonna d'appliquer de nouveau Victor à la torture et de martyriser Alexandre, Longin et Félicien, s'ils n'adoraient les dieux. « Chers camarades, leur dit Victor, ô vous, mes glorieux précurseurs dans la lutte,

c'est maintenant qu'il faut montrer votre bravoure et garder à Jésus-Christ, votre chef, la foi que vous venez de lui jurer. Voici l'ennemi, voici l'heure du combat. On veut, pour vous arracher la palme de la victoire, vous attaquer pendant que vous êtes de nouveaux soldats; mais vous n'avez pas, chers compagnons d'armes, assez peu de connaissance de Jésus-Christ, vous n'êtes pas assez peu aguerris pour craindre le combat. Donnez-lui des marques de votre valeur, à notre Dieu, qui vous a fait l'honneur de vous choisir pour soutenir le premier choc; autrefois vous eussiez mieux aimé périr qu'être vaincus, bien que cette mort eût été pour vous la mort éternelle; aujourd'hui, je vous en conjure, ne refusez pas une victoire qui va vous assurer un royaume pour toute l'éternité. » Il leur proposa ensuite l'exemple de Jésus-Christ et le sien.

A peine avait-il achevé cette harangue, que les bourreaux les traînèrent tous quatre au tribunal des juges. La ville presque entière se précipita confuse, bruyante, tumultueuse, sur le forum, pour jouir du spectacle. De tous côtés on lançait contre Victor les malédictions et les railleries; mais, lui, opposait à tous ces traits un courage d'autant plus indomptable. On interrogea Alexandre, Longin et Félicien. Tous trois persévérèrent fidèlement dans la confession du Christ; aussitôt ils eurent la tête tranchée, selon l'ordre de l'empereur. Quant à Victor, il fut de nouveau battu à coups de nerfs de bœuf, ensuite reconduit en prison. Trois jours après cette flagellation, Maximien le fit ramener à son tribunal; il se flattait encore de venir à bout de sa constance; il demanda un autel portatif. « Victor, s'écria l'empereur, brûle de l'encens, apaise Jupiter et sois de nos amis. » Le martyr s'approcha comme pour sacrifier, et renversa d'un coup de pied l'autel soutenu des mains du prêtre païen. Le tyran lui fit aussitôt couper le pied et ordonna qu'il fût broyé sous une meule de moulin à bras. Victor respirait encore, lorsque la machine se brisa. Pour achever l'intrépide patient, on lui coupa la tête, le 21 juillet 288, et l'on entendit soudain une voix du ciel qui disait : « Tu as vaincu, Victor, tu as vaincu! » On jeta les corps des martyrs à la mer; mais les flots les repoussèrent sur le rivage; les chrétiens les ensevelirent en une grotte creusée dans le roc, où le Seigneur Jésus manifesta la gloire de ses saints par de nombreux miracles : l'héroïsme du bienheureux Victor en était déjà un bien éclatant.

Dans le v[e] siècle, le célèbre Cassien bâtit, près du tombeau de saint Victor, un monastère qui se soumit depuis à la règle bénédictine. Cette abbaye, dévastée par les Vandales, les Normands et les Sarrasins, reconstruite vers l'an 1040 par les soins de Pons II, évêque de Marseille, enrichie d'un grand nombre de précieuses reliques, fut sécularisée, le 8 octobre 1743, sous le pontificat de Benoît XIV; il n'en reste plus qu'une église et quelques autres débris que l'on contemple avec un religieux respect, ainsi que les ossements de saint Victor ou de ses compagnons. Quant au pied coupé, le pape Urbain V, qui avait été abbé de Saint-Victor de Marseille et qui possédait cette insigne relique, en fit don à Jean, duc de Berry, frère de Charles V, roi de France. Ce prince, à son tour, la donna à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où elle a été conservée jusqu'à la révolution de 1793; à cette époque désastreuse, elle fut sauvée de la profanation et placée avec honneur dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet : le pied est entier, recouvert de sa peau, sans aucune marque de corruption; il est seulement desséché.

Tant de cruautés contre les chrétiens de la Gaule semblaient à Maximien Hercule un moyen d'étouffer la foi religieuse et, de plus, l'esprit national des peuples qu'il avait à gouverner. Il se trompait, comme se trompent toujours les tyrans. Loin de fortifier sa domination, ces cruautés gratuites la rendirent plus odieuse. Il

était occupé sur les bords du Rhin à repousser une invasion de Germains et de Francs, quand il apprit que la Grande-Bretagne, de concert avec les tribus saxonnes, avait organisé une immense flottille qui couvrait ses rivages, interceptait les communications avec le continent et pillait toutes les côtes. L'empereur comptait alors parmi ses meilleurs généraux un Gaulois, Carausius, issu d'une famille obscure des Ménapes, peuplade cantonnée entre la Meuse et l'Escaut. Dès son enfance, Carausius avait été formé sur les barques des pêcheurs au rude métier des hommes de mer. Plus tard, engagé dans les armées romaines, il avait porté sur les champs de bataille sa bravoure opiniâtre et téméraire de matelot. Maximien Hercule jeta les yeux sur lui pour repousser les pirates anglo-saxons qui infestaient l'Océan; il le chargea de rassembler une escadre dans la rade de Boulogne. Carausius avait conservé parmi ses compatriotes des relations devenues de plus en plus sympathiques à mesure que l'officier de fortune s'était élevé aux plus hauts grades militaires. Il eut bientôt sous ses ordres une véritable armée, dévouée à son chef immédiat, mais détestant le joug des Romains. Le brigandage des navires anglo-saxons ne fut nullement entravé; seulement les pirates payèrent un droit à Carausius, qui tenait la mer pour son propre compte. Maximien s'aperçut trop tard qu'il avait été joué. Il voulut faire passer Carausius devant un conseil de guerre; mais il était plus facile d'emprisonner un chrétien que de saisir un général adoré de ses troupes et résolu à vendre chèrement sa vie. La flotte de Carausius jeta l'ancre sur les côtes de la Grande-Bretagne; les Anglo-Saxons l'accueillirent avec des transports d'allégresse; on égorgea la légion romaine campée dans l'île; et Carausius, acclamé par les soldats et le peuple, revêtit la pourpre. On peut mieux imaginer que décrire la fureur de Maximien. Il lui fallut un an pour créer une flotte nouvelle, équipée par des recrues inexpérimentées. C'était là tout ce que l'empereur était en mesure d'opposer à son rival. Le premier choc des navires de Carausius força l'escadre romaine de rentrer précipitamment dans le port. Maximien ne s'obstina pas davantage, il écrivit à son rival pour lui donner solennellement l'investiture d'Auguste; des médailles furent frappées à l'effigie des trois Césars : Dioclétien, Maximien et Carausius.

L'ancien lieutenant gaulois était devenu l'égal de ses maîtres; malheureusement pour sa mémoire, il imita leur violence et leurs crimes. Les massacres des chrétiens continuèrent; les exactions, les violences, les rapines, les débauches furent impitoyablement exercées au nom de l'empereur Carausius, comme elles l'étaient précédemment au nom de l'empereur Maximien Hercule. On eût dit que tous ces parvenus impériaux, sortis de la Dalmatie, de la Pannonie ou de la Gaule, n'avaient de commun qu'une seule chose, la soif du sang chrétien!

# CHAPITRE XVI

## TRIOMPHE DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES SOUS CONSTANTIN

Partage de l'empire entre Maximien Hercule, Dioclétien, Constance Chlore et Galère. — Constance Chlore a le gouvernement des Gaules. — Il n'est pas hostile aux chrétiens de cette contrée. — Il protége les sciences, les lettres et les arts. — Persécution de Dioclétien, à l'instigation de Galère.— Martyre de Floscel ou Floxel de Bayeux, — de Peregrin ou Pèlerin d'Auxerre, — de Baudille ou Baudèle de Nimes. — Maximien Hercule et Dioclétien abdiquent l'empire. — Mort de Constance Chlore. — Constantin, son fils, empereur, fortifie la Gaule septentrionale. — Sa popularité dans l'armée et dans le peuple. — Son bonheur domestique. — Le vieux Maximien se réfugie auprès de Constantin, à Trèves. — Débauches de l'usurpateur Maxence. — La vierge Savina s'enfuit dans le pays des Tricasses. — Elle meurt en paix loin de sa patrie. — Constantin refuse de faire alliance avec Maxence. — Mort de Maximien Hercule, de Galère, de Dioclétien, de Maximin Daia. — Fameux édit de Galère en faveur des chrétiens. — Bataille de Constantin contre le tyran Maxence. — Le *Labarum*. — Liberté rendue aux chrétiens. — Donation du palais de Latran au pape saint Melchiade. — Concile d'Arles, en 314, contre les donatistes. — Importance des actes de ce concile. — Concile de Nicée, en 325, contre les ariens. — Exil de saint Athanase dans les Gaules. — Maximin, évêque de Trèves, le reçoit avec l'affection d'un frère et la cordialité d'un ami. — Notice biographique sur ce prélat, conseiller intime de Constantin le Jeune. — Mort de Constantin le Grand. — Réhabilitation de saint Athanase obtenue par l'influence de Maximin de Trèves.

Dieu, qui sait résoudre les nuages chargés d'éclairs en une pluie douce ou en une salutaire rosée, fit servir les desseins des persécuteurs au rétablissement de la paix de l'Église dans les Gaules. Pendant que Maximien Hercule et ses collègues multipliaient les martyrs pour éteindre dans leur sang la religion de Jésus-Christ, l'empire était battu en brèche de tous côtés par les nations barbares. Les Égyptiens, toujours factieux, en étaient venus à une insurrection ouverte. Les Blemmyens, peuplade sauvage de l'Afrique, ravageaient la vallée supérieure du Nil. Une confédération de cinq tribus belliqueuses de l'Atlas, connues sous le nom de Quinquégentaux, répandaient la terreur dans la province africaine. Tiridate, chassé de l'Arménie, était encore une fois venu se réfugier chez les Romains. Narsès avait repris la Mésopotamie, et annonçait hautement l'intention de replacer toute l'Asie sous la domination des Perses. Enfin, les Germains, les Goths, les Sarmates cherchaient, pour pénétrer dans l'empire, tous les points vulnérables de l'immense frontière qui s'étendait depuis l'embouchure du Rhin jusqu'aux bords de la mer Noire. En présence d'aussi graves difficultés, Dioclétien, plus politique que brave, résolut de compléter son système de réorganisation; il adjoignit aux deux Augustes deux Césars : Galère, ancien gardeur de troupeaux, né dans les huttes des Daces, espèce de sauvage à la taille de géant, à la voix et au regard farouches; et Constance Chlore, neveu de l'empereur Claude, noble de naissance, au teint pâle, à la physionomie douce, aimable comme son caractère. Les provinces devaient être divisées en quatre grandes portions; il y aurait quatre cours impériales, quatre préfets du prétoire, mais un seul empire; les édits se promulgueraient au nom des quatre princes; les deux Césars seraient subordonnés aux deux Augustes, comme des fils

à leurs pères, et Dioclétien serait vénéré de ses collègues comme un souverain, comme un dieu.

En conséquence, le 1er mars 292, Constance et Galère furent proclamés Césars à Nicomédie; afin de resserrer l'union politique par des liens de famille, les deux nouveaux princes répudièrent leurs femmes pour épouser : le premier, Theodora, belle-fille de Maximien; le second, Valeria, fille de Dioclétien. Dans le partage de l'empire, les provinces les plus menacées revinrent naturellement aux deux Césars. Constance eut la Bretagne, la Gaule et l'Espagne; Trèves fut le siége de son gouvernement. Galère eut la Grèce, l'Illyrie, toute la ligne du Danube avec Sirmium pour capitale. Maximien gouverna l'Italie, l'Afrique, la Sicile, les îles de la mer Thyrrhénienne; il résida à Milan. Dioclétien garda pour lui la Thrace, l'Égypte, la Syrie, l'Asie; il établit sa cour à Nicomédie. Ce furent donc quatre empires, quatre capitales et quatre grandes armées, quatre préfets du prétoire, du reste administrateurs civils bien plus que commandants militaires; mais l'unité fondamentale du pouvoir demeura sauve. Dès lors il ne suffisait plus, pour faire une révolution, de soulever une armée, de maîtriser une ville, de frapper une tête; trois autres restaient pour la venger. On dut même croire l'avenir garanti; les deux Césars, étant désignés longtemps d'avance comme héritiers des Augustes, ils pouvaient tout préparer pour leur propre avénement; par conséquent, il était probable qu'ils arriveraient au trône sans guerre civile. Dioclétien se trouva, par sa combinaison tétrarchique, avoir conquis la position d'un empereur affermi. Quel parti sut-il en tirer? Ce qui restait de force et de vie dans les veines de l'empire, le sut-il conserver? Ce qu'il y avait pour l'empire de vertu médicinale dans le christianisme, si cette religion éminemment régénératrice eût été acceptée par l'empire, le sut-il comprendre? Ni l'un ni l'autre.

Constance Chlore, peut-être chrétien par le baptême, ou au moins déjà touché des rayons du christianisme, fut, parmi les quatre maîtres de l'empire, le seul qui, malgré les édits de persécution, ne se montra pas hostile à l'Église naissante. Sous ce pacifique empereur, les Gaules jouirent d'une entière liberté, tant pour l'exercice du christianisme que pour la profession des sciences, des lettres et des arts. De Trèves, sa résidence, partirent des ordres pour la rénovation des écoles publiques et pour l'encouragement des écoles privées. Indépendamment de cette nouvelle capitale, où enseignait le célèbre Claude Mamertin, panégyriste officiel des Césars, les villes importantes des Gaules reçurent ou fondèrent des établissements d'instruction : entre autres, les écoles de Besançon et de Lyon étaient alternativement dirigées par l'orateur Julius Titianus, poëte et géographe, précepteur du fils de Maximien. Constance, doué d'un talent supérieur, s'appliqua surtout à la reconstitution de l'école d'Autun. Les révoltes des Bagaudes y avaient détruit non-seulement l'ancien collége druidique, mais les beaux gymnases qui s'élevaient entre le temple d'Apollon et le Capitole, avec leurs murailles peintes où l'on avait tracé des cartes de géographie et des tableaux d'histoire. On regrettait universellement ce centre traditionnel des études : la noblesse gauloise, parce qu'elle y retrouvait des souvenirs chers à sa splendeur première; les familles reliées à Rome, parce qu'elles se rappelaient la renommée des écoles mœnianes, pépinière d'hommes illustres et noviciat des magistratures; la cour impériale, enfin, parce qu'elle y puisait de fécondes ressources et y possédait un levier puissant. Constance choisit, pour reconstituer cette fameuse école, le rhéteur Eumène, petit-fils de Glaucus, un des derniers professeurs d'Autun. Il l'avait fait revenir de Rome dans les Gaules pour y remplir auprès de lui les fonctions de maître de la mémoire sacrée; ce qui, en

termes de chancellerie impériale du IIIe siècle, équivalait au titre de secrétaire des commandements.

« Les Gaulois sont nos sujets fidèles, lui écrivait-il; ils méritent que nous nous intéressions à l'instruction de leurs enfants élevés à *Augustodunum*. Nous ne pouvons mieux reconnaître les services des pères qu'en procurant aux enfants le seul bien que la fortune ne saurait ni donner ni ravir. L'*auditorium* où afflue toute cette jeunesse est maintenant sans chef; nous n'avons pas cru pouvoir en confier la direction à quelqu'un de plus digne qu'Eumène. Tu as donné des preuves d'une éloquence peu commune, et nous connaissons la gravité de tes mœurs. Aussi, sans déroger au privilége de ta dignité, nous t'exhortons à reprendre la profession oratoire et à diriger vers l'étude d'une vie meilleure les esprits des jeunes gens, dans cette ville que, tu ne l'ignores pas, nous voulons ramener à son ancienne splendeur. Tu conserveras les honneurs dont tu jouis dans le palais impérial; car la mission que nous te confions est plutôt capable de relever que d'abaisser quelque dignité que ce soit. Enfin, pour te témoigner la considération particulière que nous inspire ton mérite, nous t'assignons pour salaire une somme annuelle de six cent mille *nummi* sur le trésor de la république. Adieu, très-cher Eumène. » Avant d'entrer en fonctions, Eumène prononça un discours en présence du gouverneur de la Lyonnaise; il commença par montrer l'utilité de la restauration de l'école d'Autun, si célèbre par la magnificence des édifices et le grand nombre des étudiants; il prouva ensuite qu'on pouvait exécuter ce projet au moyen de contributions volontaires, sans ajouter aux charges publiques; il offrit généreusement de céder la moitié de ses appointements; c'était en 296.

Sous le gouvernement d'un empereur si bon et si éclairé, l'Église des Gaules répara les pertes qu'elle avait faites sous la tyrannie de l'ignare et cruel Maximien Hercule. Les ouvriers évangéliques se répandirent avec une nouvelle ardeur dans le champ du père de famille, engraissé, pour ainsi dire, et encore fumant du sang des martyrs. On donna des successeurs aux pasteurs que le glaive de la persécution ou qu'une mort naturelle avait enlevés. Les Églises s'étendirent de toutes parts et multiplièrent leurs racines aux stations principales des grandes voies romaines; elles furent toutes pourvues de pasteurs; mais on ne connaît pas bien la succession des évêques; mieux vaut ne pas en parler que de donner des noms qui peuvent être contestés. Ce qu'il suffit de savoir, c'est que les papes ne laissèrent pas orphelines les communautés chrétiennes d'au delà des Alpes. Par les soins de ces pontifes et de plusieurs autres missionnaires, avec la protection de Constance Chlore, la foi, prêchée librement dans les Gaules, y fructifiait de toutes parts, lorsqu'une nouvelle tempête, qu'on entendit gronder au loin, fit tout craindre pour une si belle moisson.

Dioclétien avait trouvé l'empire affaibli, déchiré, menacé d'une dissolution immédiate, par les discordes intérieures et par les barbares; il le laissa raffermi, pacifié au dedans, triomphant au dehors, depuis le Tigre jusqu'à l'Atlantique, de la Batavie au Pont-Euxin; la postérité aurait cité son règne, longtemps sage et heureux, comme un des plus beaux de l'histoire romaine, si la fin n'en avait été marquée par un acte qui fut à la fois le plus grand des crimes et la plus grande des fautes. Dioclétien par lui-même n'inclinait pas à la persécution; vieilli, épuisé de corps et de cœur, il céda malheureusement aux suggestions impérieuses de son gendre Galère, qui, un peu plus tard, allait lui imposer l'abdication. Galère lui-même subissait peut-être, en cette occasion, l'influence de quelques sophistes qui, par orgueil et par intérêt, s'acharnaient à la défense du culte officiel. Les temples

étaient abandonnés par les âmes naturellement chrétiennes; les écoles où l'on commentait Aristote et Platon restaient désertes. Le prêtre, qui vivait à peine des sacrifices, le philosophe, qui n'entendait plus les applaudissements de la foule, ne retiraient qu'un mince salaire, l'un de ses prières, l'autre de ses discours; ils formèrent une tardive et étroite ligue pour retenir par la violence le crédit qui échappait à leurs efforts désespérés; ils s'adressèrent à Galère. Ce prince, dur et hautain, étranger à la culture intellectuelle qui adoucit les mœurs, se souvenait des sacrifices que sa mère offrait aux divinités des montagnes, et ne pouvait pardonner aux chrétiens qui refusaient d'assister à ces superstitieuses cérémonies; le grossier matérialisme des polythéistes lui convenait mieux que la perfection morale de l'Évangile. Il vint à Nicomédie, dans l'hiver de 302-303, exciter Dioclétien à exterminer tous les chrétiens de l'empire. Le vieillard n'était pas très-sanguinaire; il résista d'abord au cruel César; il savait que les chrétiens s'étaient montrés dans l'administration et à la guerre fonctionnaires intègres et braves soldats; il les avait traités jusqu'alors avec une telle modération que ceux-ci se crurent assurés de sa tolérance; ils avaient même placé, à Nicomédie, leur église sur une hauteur, en face du palais impérial; ils s'étaient tellement multipliés dans les magistratures, dans les armées, dans la cour, qu'il y avait danger peut-être à les attaquer; il n'était pas humainement imaginable que les victimes se laisseraient traîner par cent et par mille devant les juges, à l'amphithéâtre, aux bêtes féroces; enfin, après une lutte de plusieurs mois, il lança un édit qui contenait des prescriptions tyranniques, mais qui défendait positivement toutes les violences personnelles.

L'édit, affiché dans les rues de Nicomédie, fut déchiré par un chrétien indigné. Peu de jours après ce délit, le feu prit deux fois au palais de Dioclétien. Par une méchanceté digne de lui, Galère, inspirateur de ce crime, en accusa les chrétiens; ce fait est affirmé par Lactance; mais Constantin attribue à la foudre cet incendie. Le soupçonneux Dioclétien, qui s'était toujours montré jaloux à l'excès des droits du pouvoir absolu et de l'inviolabilité de la personne impériale, crut voir dans ces deux actes un attentat contre son autorité souveraine et contre sa sûreté personnelle; il signa les décrets qui prescrivaient de brûler les Livres saints, de détruire les écrits des docteurs, les actes des martyrs, les registres des églises, de renverser les basiliques chrétiennes, de confisquer les lieux de réunions religieuses, de mettre tous les chrétiens hors la loi, de condamner les évêques et les prêtres en masse au dernier supplice, d'ordonner partout la mort des fidèles, et la mort par le chevalet, par la croix, par le feu. Nulle persécution ne fut plus calculée, plus habilement progressive dans l'emploi des moyens de séduction et d'extermination; nulle ne fut plus atroce, plus ingénieusement cruelle dans la manière de torturer les victimes. On ne peut lire sans terreur, dans l'historien Eusèbe, qui en fut témoin oculaire, les récits de ces effroyables martyres. Galère recommandait qu'on brûlât lentement les coupables pour augmenter leurs souffrances. Les chemins étaient couverts de troupeaux d'hommes mutilés qu'on envoyait mourir au fond des mines ou dans les travaux publics. Souvent, au milieu des tourments, on apaisait la soif des confesseurs, on leur jetait de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâtât leur dernier soupir; quelquefois on immolait en un jour, dans un même endroit, trente, soixante, cent chrétiens : les bourreaux se lassaient, quoiqu'ils se relayassent les uns les autres; leurs glaives s'ébréchaient à force de décapiter. Mais la rage satanique des persécuteurs ne diminuait pas d'intensité : les fouets garnis de balles de plomb, les chevalets à poulie tirant les quatre membres avec des cordes, les pointes aiguës des peignes de fer, les lames brûlantes appliquées sur les parties les plus

sensibles du corps, les tenailles, les aiguilles enfoncées entre les ongles des doigts, les cuves d'eau bouillante et de plomb fondu, les lits hérissés de scorpions, les poteaux auxquels on suspendait les victimes la tête en bas; mille autres inventions barbares dont les irrécusables témoignages ont été trouvés aux catacombes, venaient, selon le caprice des juges, s'offrir pour venger les dieux. Quand on était fatigué des supplices partiels, on entassait les fidèles sur un bûcher; on les liait en faisceaux; on les jetait en masse dans des barques abandonnées au gré des vents; on les livrait en foule dans l'arène aux tigres et aux lions. La plupart des patients demeuraient inébranlables; ils priaient pour leurs bourreaux; ils forçaient leurs juges à les contempler avec admiration; bien plus, ils les subjuguaient par l'ascendant de leur héroïsme, et, chaque jour, quelques-uns se convertissaient, en s'écriant : « Moi aussi, je suis chrétien! »

Maximien Hercule, comme le farouche Galère, obéit avec plaisir à des ordres si conformes à ses sanguinaires inclinations; mais Constance Chlore connaissait trop l'innocence des chrétiens pour verser leur sang. Il se contenta, dit Lactance, de laisser abattre quelques temples matériels faciles à restaurer, et il conserva les temples vivants de Jésus-Christ, c'est-à-dire les âmes chrétiennes. Il est cependant probable qu'il ne put empêcher que le fanatisme de certains magistrats n'ait couronné quelques martyrs dans les Gaules durant cette persécution universelle, la dernière par le sang et les bourreaux, la première contre les monuments de l'art et de la pensée : les gouverneurs des provinces éloignés de Constance se croyaient obligés d'agir conformément aux édits impériaux; d'autre part, en raison des distances considérables qui le séparaient de ses lieutenants, le César ne pouvait s'opposer à l'immolation des holocaustes que les fonctionnaires zélés se hâtaient d'offrir aux divinités expirantes. On ne saurait donc lui attribuer le martyre de saint Floxel de Bayeux, de saint Pérégrin d'Auxerre, de saint Baudèle de Nîmes, de plusieurs autres qui souffrirent pour le triomphe de l'Évangile pendant que Constance Chlore gouvernait les provinces occidentales de l'empire.

L'erreur qui confond saint Floscel d'Autun avec saint Floxel ou Floscel de Bayeux vient de la ressemblance du nom latin de ces deux villes, nom presque identique, sauf cette légère nuance qu'Autun s'écrivait *Augustodunum*, tandis que Bayeux s'appelait *Augustodurum*. L'existence de cette dernière n'est pas une hypothèse gratuite; la carte de Peutinger ou *Table Théodosienne* la place précisément sur les côtes de la Normandie, près du rivage de la Manche. Dès lors on comprend comment des nautoniers transportèrent les restes de saint Floxel du lieu de son martyre à celui où il a été depuis honoré, près Montebourg, par mer et dans l'espace de trois jours. Qu'*Augustodurum* soit bien la ville de Bayeux, qui, pour flatter la vanité des empereurs, unit le nom d'Auguste à son nom primitif indiquant en langue celtique sa situation dans la vallée, près d'un cours d'eau, c'est un point devenu désormais incontestable, depuis qu'on a trouvé dans les environs de Bayeux des monuments de l'époque gallo-romaine. Ce sont d'abord trois bornes milliaires où était gravé le nom d'Augustodurum. En outre, sur un monticule à l'orient de la vieille cité des Bajocasses, les Gallo-Romains avaient consacré un temple à Apollon. Les alentours de ce temple servirent longtemps de lieu de sépulture aux païens; ce fut sur ce monticule, appelé encore *Mont-Fanus*, que s'éleva plus tard l'église Saint-Floxel, détruite à la révolution de 1793. On y découvrit en 1853 un tombeau dont le couvercle portait le nom de Constantin, avec tous les titres attribués aux empereurs; chacun de ces titres avait été ultérieurement effacé par une barre; plus bas était marquée la distance d'une ville nommée *Augustodurum : la*

nature de l'inscription, la forme de la pierre, les barres transversales tirées sur certains mots, tout indiquait une ancienne borne milliaire sur laquelle on avait rayé les titres païens à l'époque où le fils d'Hélène, devenu chrétien, défendit d'ajouter désormais à son nom des qualifications incompatibles avec l'esprit de sa religion nouvelle.

D'autres souvenirs locaux paraissent se rattacher au martyre de saint Floxel. Une rue, un quartier de la ville de Bayeux portent le nom de ce jeune héros chrétien; une église très-ancienne existait autrefois dans ce même quartier en son honneur. La tradition en fait remonter la construction primitive à saint Vigor lui-même : devenu, par la munificence de Childebert I[er], possesseur du domaine royal où se trouve enclavé l'emplacement de cette église, le zélé pontife acheva d'en convertir les infidèles et sanctifia, par un grand nombre d'édifices religieux, une contrée trop longtemps souillée par le culte des druides; entre autres, il dédia sous l'invocation de tous les Saints l'église à laquelle la commune voix du peuple donna toujours le titre de saint Floxel. Pourquoi cette désignation persistante, si quelque événement n'avait jamais attaché le nom du saint à ce lieu mémorable? La situation était favorable au dénoûment du drame qui fit de ce jeune chrétien un athlète glorieux de Jésus-Christ. Cette église était assise sur le versant occidental de la colline dont le sommet s'enorgueillissait autrefois de son fameux temple de Belenus, l'un des trois plus célèbres de la Gaule. C'était bien à la vue de ce temple profane, vers l'entrée du bois sombre consacré aux divinités celtiques, non loin de ces idoles sanguinaires, que le jeune habitant du Cotentin refusait de brûler un encens superstitieux, et que la fureur des païens devait répandre son sang innocent [1].

Il faut donc admettre deux martyrs du même nom, l'un enfant, l'autre dans la force de la jeunesse : l'un mis à mort sous quelqu'un des Antonins, l'autre sous l'empire de Dioclétien; l'un au II[e] siècle, l'autre au IV[e]. Cette hypothèse admise, tout s'explique avec plus de facilité par le dédoublement des actes de saint Floxel. Il reste à rechercher lequel des deux saints appartient à la Normandie; or les précieux restes conservés à Beaune sont ceux d'un jeune homme de vingt à trente ans; aussi l'auteur du bréviaire manuscrit de Beaune, qui avait ses reliques sous les yeux, emploie le mot *corpus* pour les désigner, tandis que les Actes inédits se servent du mot *corpusculum*. D'autre part, Tertullien dit que Marc-Aurèle, surnommé Caracalla, avait eu pour nourrice une dame chrétienne, femme d'Evohus. Le prince, à l'âge d'environ sept ans, vit battre de verges un jeune compagnon de ses jeux à cause de son attachement au judaïsme, c'est-à-dire au christianisme; car les païens confondaient très-souvent la religion juive avec la religion chrétienne; il en ressentit une telle douleur qu'il refusa de rendre à son père les témoignages accoutumés de son affection, de même qu'au père de l'enfant maltraité. On peut conjecturer avec raison que ce frère de lait de Caracalla, ce fils d'Evohus fut par la suite le martyr d'Autun. En effet, les actes représentent Floscel comme jouissant de l'amitié particulière de l'empereur. Le bréviaire manuscrit de Beaune en donne le motif; c'est, dit-il, parce qu'il avait une noble origine et qu'il était venu des Gaules à Rome. L'inspection des ossements de saint Floscel favorise aussi ce sentiment; ils indiquent un âge qui était précisément celui de Caracalla. Le saint Floxel

1 *Mémoire sur le lieu du martyre et les actes de saint Floxel*, lu dans la vingt-septième session du congrès scientifique de France, tenu à Cherbourg en septembre 1860, suivi d'une dissertation sur trois manuscrits inédits contenant l'histoire du martyre de saint Floxel, par l'abbé Noget la Coudre, chanoine de Bayeux.

de Bayeux était donc l'enfant de dix ans, cette tendre fleur impitoyablement moissonnée le 25 septembre de l'année 304. Il était né dans le Cotentin et avait fréquenté les écoles de Bayeux, qui rivalisaient alors avec celle d'Autun et de Bordeaux. On s'étonnera peut-être que ses parents chrétiens eussent placé ce cher objet de leur tendresse chez les druides, qui étaient les maîtres des écoles de l'antique cité des Bajocasses. On a vu plus d'une fois, dans ces premiers âges de l'Église, les familles chrétiennes subir la dure nécessité de laisser leurs enfants sans instruction ou de les confier à des professeurs qui ne partageaient pas leurs croyances religieuses. D'ailleurs le grave témoignage de saint Jérôme autorise à penser qu'il existait à Bayeux, dès cette époque, une école chrétienne, rivale des écoles païennes. « N'avez-vous pas dans votre paroisse, écrivait-il à Hedibia, noble dame de Bayeux, qui le consultait en matière de religion, n'avez-vous pas des personnes consommées dans la science de la loi de Dieu pour éclaircir vos doutes? » Rien donc ne s'oppose à ce qu'on donne au jeune Floxel des maîtres chrétiens, si l'on en fait un écolier.

A la même persécution se rapporte le martyre de Pérégrin où Pèlerin, évêque d'Auxerre. Ce vénérable confesseur de la foi, venu de Rome dans les Gaules sous le pontificat de Sixte II, avec Marsus, prêtre, Corcodomus, diacre, Jovianus, sous-diacre, Alexandre et Jovinianus, lecteurs, s'était fixé dans la vallée de l'Yonne, à *Autricum*, aujourd'hui Auxerre, dans l'emplacement qui forma depuis le faubourg Saint-Martin; et où s'éleva le monastère de Saint-Julien. Lorsque les chrétiens augmentèrent en nombre, il se retira du quartier des païens pour s'établir vers le milieu de la colline, le long de l'étang appelé dans la suite du nom de Saint-Vigile. Une chapelle bâtie non loin des bords de l'Yonne, à la source de quelques fontaines, abritait la célébration des saints mystères. Un jour, Pérégrin fut averti qu'à Entrains, où un certain Eolercus avait consacré des temples à Jupiter, à Apollon et à d'autres infâmes divinités, le peuple idolâtre devait se rassembler pour en solenniser la fête; il vint y prêcher Jésus-Christ. Les prêtres du paganisme allèrent aussitôt le dénoncer au juge : « Pendant que nous étions tous, hommes et femmes, occupés à rendre aux dieux, selon les lois, le culte qui leur est dû, dirent-ils, tout à coup survient un homme à la tête rasée, déjà avancé en âge, qui cherchait à répandre de graves erreurs au sein des masses; si vous le trouvez bon, nous allons l'amener à votre tribunal, de peur que, si l'on diffère de l'arrêter, quelques-uns ne se laissent endoctriner, ce qui exciterait des dissensions parmi nous. »

Le juge se fit amener Pérégrin. « On t'accuse d'avoir blasphémé contre nos dieux, lui dit-il avec une colère qu'il dissimulait par des soupirs; de quel pays es-tu? de quelle famille? — Je n'ai point d'autre patrie que celle qui est réservée aux fidèles serviteurs de Jésus-Christ, ni d'autre nom que celui de chrétien; je le confesse encore, je suis, quoique indigne, évêque de Jésus-Christ, et c'est pour l'annoncer aux gentils que j'ai été envoyé dans les Gaules. — Sache, répliqua le juge, que notre religion t'oblige de rendre aux dieux le culte qui leur est dû; sinon je te ferai subir de cruels tourments. » Comme le saint évêque refusait de sacrifier, et que même il confondait par les divines Écritures les dieux et leurs adorateurs, il fut emprisonné dans un obscur souterrain près de Bouy, sur une éminence, à une lieue d'Entrains. On le tourmenta de mille manières; au milieu de ses souffrances, Pérégrin continua ses prédications; il gagna beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. On le laissa, sans le juger, dans le cachot, jusqu'à l'arrivée du proconsul, qui tâcha d'ébranler sa constance par les promesses les plus flatteuses. « Vos honneurs sont une source de perdition, répondit Pérégrin, vos présents conduisent au feu éternel;

pour moi, j'invoque Jésus-Christ, Fils de Dieu et le rédempteur de tous les hommes; je le prêcherai sans crainte jusqu'à la mort. Quant à vos dieux, ce sont des statues muettes faites avec des métaux insensibles; statues de ceux qui ont le diable pour père : vous serez comme eux, si vous ne vous convertissez, condamnés à d'éternels tourments. » Le proconsul, vivement irrité de ces paroles, le livra aux bourreaux, qui l'accablèrent de coups et lui tranchèrent la tête, le 16 mai 304[1].

Vers le même temps, saint Baudille ou Baudèle parcourait en missionnaire apostolique les provinces de la Gaule méridionale; quoiqu'il ne fût que sous-diacre et que son humilité l'empêchât d'aspirer à un plus haut degré dans la hiérarchie ecclésiastique, il ne laissait pas, avec la permission des évêques et des prêtres, de prêcher la morale de l'Évangile en face d'une société dissolue qui divinisait les grossiers penchants de l'homme; à la longue son courage, sa généreuse persévérance triomphaient du sensualisme des mœurs païennes enracinées dans les cœurs. Il s'arrêta dans la Narbonnaise, à Nîmes, plongée plus qu'aucune autre dans l'idolâtrie et la volupté. Les habitants de cette riche et puissante cité avaient coutume d'aller tous les ans en une forêt voisine offrir leurs adorations au dieu Nemausus, génie tutélaire de la colonie. L'intrépide sous-diacre, animé d'une sainte indignation, se mêla parmi eux pour les détourner de leurs cérémonies superstitieuses. « O les plus insensés des hommes qui ne reconnaissez pas votre Créateur, s'écriait-il, cessez, cessez maintenant d'adorer les statues des démons qui vous trompent pour vous perdre éternellement; croyez un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et recevez la régénération du baptême, afin que, devenus des enfants de lumière, vous méritiez d'être les héritiers du royaume de Jésus-Christ. » Ces graves remontrances irritèrent les prêtres du paganisme; ils demandèrent avec menace quel était ce perturbateur. « Il n'est pas nécessaire de vous apprendre qui je suis ni d'où je viens, répondit Baudille, alors que l'accent de mon langage vous révèle en moi un étranger; quant à mon culte, j'adore la sainte et indivisible Trinité; je la confesse de cœur et de bouche; je travaille avec le secours d'en haut à rendre cette même foi éclatante en l'ornant d'œuvres en harmonie avec ses enseignements. » Alors les païens, excités par les sacrificateurs, se saisirent de Baudille, l'accablèrent de coups, le flagellèrent avec une violence inouïe et l'étendirent sur le chevalet pour lui déchirer les membres. L'inébranlable sous-diacre ne cessait d'exhorter la foule sacrilége à reconnaître Jésus-Christ. Un des spectateurs, furieux de la constance invincible du confesseur, lui abattit la tête avec une épée à deux tranchants, le 20 mai 304. Le corps du martyr, porté à Nîmes, reposa dans un beau sépulcre d'où l'on vit naître et grandir, selon Grégoire de Tours, un laurier au magnifique feuillage doué de merveilleuses propriétés médicinales; les pèlerins dépouillèrent si souvent ce malheureux arbuste de ses feuilles, de ses branches, de son écorce même, qu'il se dessécha[2].

Les années tranquilles et prospères du gouvernement de Constance Chlore dans les Gaules avaient appris, malgré quelques persécutions locales, à mieux connaître les disciples du Christ; on les avait vu d'assez près pour les apprécier; on s'était habitué insensiblement à vivre avec eux; on pouvait les craindre encore par amour d'un système politique ou les haïr par fanatisme païen; mais nul ne les croyait plus athées, incestueux, mangeurs d'enfants; nul ne regardait plus comme un

[1] *Annales hagiographiques de la France*, par Ch. Barthélemy, années 1860, 1861.
[2] *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, par Menard; tome I.

devoir d'exterminer en eux les éternels ennemis du genre humain. La rage des persécuteurs n'avait plus de prise que sur la populace; aussi, quoique l'inquiétude emée d'en haut, jointe aux manœuvres de police secrète, réussît à provoquer çà et là quelques émeutes, le débat presque partout demeura resserré entre les chrétiens accusés et les magistrats, accusateurs et juges au nom de la loi.

Comme pour récompenser dès ici-bas la protection accordée par Constance Chlore au christianisme dans les Gaules, Dieu établit l'empire dans sa famille. Maximien et Dioclétien avaient abdiqué, non pas de leur plein gré, mais contraints par la peur, le 1er mai 305 : l'un à Milan, en faveur de Constance; l'autre à Nicomédie, en faveur de Galère. Maximien se retira dans une magnifique villa de Lucanie; Dioclétien, dans les plantureux jardins de Salone. Galère s'était réservé le choix des deux Césars : il livra l'Égypte et la Syrie à son grossier neveu Maximin Daza ou Daia; il imposa son esclave Valerius Severus à l'Afrique et à l'Italie. Constantin, le seul qui fût capable du pouvoir, avait à se défendre contre la jalousie brutale de Galère, qui voyait avec une fureur mal contenue grandir un jeune prince devenu l'idole de l'armée et du peuple, non-seulement par sa bravoure et son affabilité, mais encore par la beauté de ses traits, la vigueur de ses membres et je ne sais quel air royal empreint sur tout son extérieur. L'abdication de Dioclétien laissa un plus libre cours à la haine de Galère contre le fils de Constance Chlore. Pour se défaire du jeune Constantin, il l'envoya se battre publiquement d'abord contre un gladiateur sarmate d'une stature effrayante, ensuite dans l'arène contre un lion furieux. Constantin, sorti heureusement de ces épreuves, se déroba par la fuite aux complots de Galère. Aussitôt que le tyran fut informé de ce brusque départ, il fit courir en toute hâte après le fugitif. Celui-ci, pour échapper aux poursuites, faisait couper de poste en poste les jarrets des chevaux dont il s'était servi. Les émissaires revinrent à leur maître, qui ne put retenir en leur présence des larmes de rage et de désespoir.

Constantin traversa rapidement la Thrace, la Mésie supérieure, l'Illyrie, la Norique, en remontant la rive droite du Danube, jusqu'à ce qu'il pût franchir le Rhin à Bâle ou à Strasbourg et poser un pied libre sur les domaines de son père. Tout le long de cette route qu'il venait de parcourir depuis Nicomédie, il avait rencontré par milliers des chrétiens qu'on traînait au supplice. Partout des croix étaient dressées, les bûchers en flammes, tout l'arsenal des tortures déployé. Les Gaules lui offrirent un consolant spectacle. Cette magnifique province, grâce à la mansuétude de Constance Chlore, jouissait d'une tranquillité qui contrastait avec les scènes tumultueuses et sanglantes du monde oriental. Les populations gauloises accueillirent avec reconnaissance le fils de leur souverain. A partir de ce moment, son voyage devint une marche triomphale, et le fugitif de Nicomédie arriva jusqu'à Boulogne-sur-Mer, escorté par les acclamations enthousiastes de toute la Transalpine. On ne sait si Constantin eut le temps de se ménager une entrevue avec sa pieuse mère, l'impératrice Hélène. Il est probable que la noble et vertueuse femme, en résidence tantôt chez les Trévires, tantôt chez les Morins, peuples de la Gaule septentrionale, voulut, dans une circonstance si heureuse, se donner la joie d'embrasser son fils. Celui-ci rejoignit son père au moment où Constance Chlore allait s'embarquer pour la Grande-Bretagne, que troublait une nouvelle insurrection des Pictes. Quelques mois après cette douce rencontre, le 25 juillet 306, le vieillard couronné bénit ses enfants rangés autour de son lit de douleur, et expira.

Le lendemain, les légions, par un dernier essai de leur puissance, sans attendre l'élection du palais, proclamèrent Constantin empereur. Suivant l'usage, le jeune

élu envoya sa statue couronnée de laurier aux princes ses collègues, en leur notifiant son avénement à l'empire. Galère eut un instant la pensée de jeter au feu l'image impériale avec le messager; mais la haine céda en lui à la politique; il consentit à reconnaître comme César l'homme qu'il détestait le plus et à laisser sous son autorité la Bretagne, l'Espagne et les Gaules. La vertueuse Hélène fut sans doute la première à venir féliciter son fils et pleurer avec lui la mort de Constance Chlore. Dès lors, elle ne se sépara plus de Constantin; elle l'accompagna même dans toutes ses expéditions militaires. Les Francs avaient profité du départ de l'armée romaine en Grande-Bretagne pour violer leurs traités et envahir les frontières. Sous la conduite d'Ascaric et de Ragaise, deux de leurs chefs, ils avaient franchi le Rhin. Le jeune Constantin repassa le détroit avec son armée et défit les Francs en deux batailles rangées. Ascaric et Ragaise, pris les armes à la main, furent mis à mort dans l'amphithéâtre de Trèves. Tout le cours du Rhin fut dominé par une ligne de châteaux forts, l'ornement en même temps que la sécurité du fleuve. On jeta dans les flots les assises d'un pont qui devait faire de Cologne la porte de la Germanie. Ce travail sans précédent parut une entreprise si hardie que l'imagination des Germains en fut comme frappée de terreur. Un grand nombre de tribus situées sur l'autre rive vinrent implorer la clémence de Constantin. Ces mesures protectrices faisaient respecter le nom romain jusqu'au fond des forêts barbares; elles ajoutaient à la popularité dont le jeune prince était entouré dans les Gaules un sentiment de juste reconnaissance et de légitime fierté. Ainsi le nom, si cher à l'Église, de Constantin commençait à grandir dans le monde; la Providence, qui veillait à sa haute destinée, le dégageait peu à peu des entraves qui semblaient devoir étouffer sa gloire naissante.

Aux témoignages de la félicité publique dont le futur instaurateur du christianisme persécuté recueillait partout l'expression d'autant plus flatteuse qu'elle était plus spontanée, se joignaient toutes les jouissances du bonheur domestique. Minerva, sa femme, lui avait donné un fils, Crispus, dont la précoce intelligence charma bientôt tous ceux qui approchaient le prince impérial. La pieuse Hélène se dévoua avec une sollicitude et une tendresse infatigables à l'éducation de ce jeune enfant. Peut-être faut-il rapporter à l'influence de l'impératrice mère le soin avec lequel les écoles depuis longtemps fameuses d'Autun, de Toulouse et de Bordeaux furent relevées de la décadence où l'insurrection des Bagaudes les avait fait momentanément tomber. Constantin chargea le rhéteur Eumène de cette restauration. La capitale des Édues, l'antique Augustodunum, se montra si reconnaissante de cette mesure réparatrice qu'elle voulut prendre le surnom de son bienfaiteur et s'appeler Flavia. On a encore une adresse, prononcée au nom des citoyens de Flavia, par Eumène, que ses compatriotes députèrent à Trèves pour remercier Constantin de sa munificence impériale. Tout entier à ces préoccupations de sage administrateur et de vigilant souverain, le jeune César ne songeait qu'à maintenir la tranquillité des provinces transalpines, lorsqu'il reçut à Trèves une visite inattendue qui allait ramener son attention sur les affaires générales de l'empire.

Le vieil empereur démissionnaire, Maximien Hercule, s'était fatigué promptement de l'inaction forcée où l'avait réduit l'ambition du farouche Galère. Son fils Maxence, moins heureux que Constantin, n'avait pas même obtenu le rang de César; il venait de réparer cette déception par un coup de main et s'était rendu maître de Rome. Le vieux Maximien Hercule avait appuyé de toute son influence la tentative de son fils; il avait repris lui-même officiellement la pourpre. Il s'agissait de se créer une alliance assez puissante pour résister aux efforts que Galère ne

pouvait manquer d'opposer à cette double usurpation. Tel était l'objet principal du voyage de Maximien Hercule à Trèves. Il offrit à Constantin le titre d'Auguste. Dans la situation où se trouvait l'empire, le jeune César, tout d'abord, crut devoir accepter. L'armée des Gaules se livra aux démonstrations les plus enthousiastes en apprenant la nouvelle dignité de son chef bien-aimé. Plusieurs panégyriques furent prononcés à cette occasion. Parmi toutes les autres qualités de Constantin on y louait surtout la régularité de ses actes et la pureté de ses mœurs. C'était là un contraste bien frappant avec la conduite de Maxence. Pendant que la ville des Trévires et les Gaules tout entières exaltaient les vertus d'un prince dont la jeunesse et la modestie rappelaient celles de Scipion, Rome gémissait sous la tyrannie brutale et les honteux caprices de Maxence l'usurpateur. Celui-ci, une fois maître de la capitale du monde, donna bientôt le spectacle hideux d'une volupté effrénée jointe à une férocité sans nom. De pieuses femmes ou des vierges chrétiennes, exposées aux outrages de l'infâme tyran, durent fuir pour sauver leur honneur.

Peut-être est-ce en partie pour lui échapper qu'une jeune Grecque, nommée Savina, fille d'un riche citoyen de l'île de Samos et d'une mère de race chaldéenne, ne séjourna pas longtemps à Rome, où pourtant les nobles patriciennes lui faisaient un cordial accueil. Elle avait abandonné ses parents et sa patrie pour aller à la recherche de son frère chéri, Savinianus. Maximiniola s'était associée spontanément à cette courageuse résolution. Dès le lendemain, après avoir passé la nuit en prière, elles avaient profité de l'absence de Sabinus pour sortir secrètement de Samos. A la nouvelle de ce départ furtif, Sabinus, en proie aux plus cruelles angoisses, consulta ses dieux, leur prodigua les plus riches offrandes, parfuma leurs autels de l'encens le plus précieux, dans l'espoir de découvrir la retraite de sa fille. Toutes ces tentatives demeurèrent infructueuses. Alors il pensa que le Dieu des chrétiens, qui déjà lui avait enlevé son fils, pouvait bien l'avoir aussi privé de sa fille. « Il n'y a point d'autre Dieu que vous, s'écria-t-il en levant les yeux et les mains au ciel; si vous avez seul le pouvoir de nous sauver, détruisez ces idoles que j'ai fabriquées et que jusqu'ici j'ai adorées! » Tout à coup la foudre les réduisit en poussière. Sabinus et d'autres païens, témoins de ce prodige, furent détrompés de leurs erreurs et crurent en Jésus-Christ.

Tandis que le bruit de ces conversions circulait dans l'île de Samos, les deux intrépides voyageuses arrivaient à Rome chez une vertueuse matrone, nommée Justine, qui les initia à la connaissance des dogmes catholiques. Le prêtre Eusèbe, qui depuis monta sur la chaire de saint Pierre, leur conféra le baptême et le voile virginal; les nouvelles servantes du Christ édifièrent les fidèles par leurs exemples, les instruisirent par leurs leçons, les soulagèrent par leurs bons offices. Elles semblaient même avoir oublié le but de leurs lointaines pérégrinations, quand un ange apparut en songe à Savina. « Que faites-vous ici? lui dit-il; est-ce donc pour vivre dans ces délices spirituelles que vous avez quitté votre père, votre mère, tous vos biens? Levez-vous, et allez à Troyes; là vous trouverez, couronné d'un diadème de pierres précieuses, ce frère que vous cherchez depuis si longtemps. » Aussitôt Savina se mit en route; chacune de ses stations était marquée par un miracle. A Ravenne, elle rendit la santé à la fille mourante d'un grand personnage. Enfin elle arriva au pays des Tricasses. Du haut des montagnes elle aperçut à l'orient des murailles qui annonçaient une cité; un berger lui dit que c'était Troyes, le terme de son long et pénible voyage; elle allait donc revoir son frère chéri. Cette douce pensée ranimait ses forces, quand le vénérable Licerius lui apprit que, par ordre de Marc-Aurèle, Savinianus avait souffert le martyre pour Jésus-Christ; il lui in-

diqua le lieu de sa sépulture. Savina s'y rendit en fondant en larmes, se prosterna la face contre terre et s'écria : « Seigneur Jésus, après tant de fatigues endurées pour vous obéir, je remets mon esprit entre vos mains; terminez ici ma carrière, afin de me réunir dans votre céleste royaume à ce frère chéri que je n'ai pu retrouver sur la terre. » Elle s'endormit aussitôt du sommeil de la bienheureuse éternité, le 29 janvier 314. Le vénérable Licerius enterra la sainte sous une grande pierre tombale, et prit soin de l'inconsolable Maximiniola, qui termina bientôt ses jours dans la paix du Seigneur. L'église que Ragnégisile, évêque de Troyes, bâtit dans le VII<sup>e</sup> siècle, au faubourg occidental de la ville, en l'honneur de sainte Savine, n'existe plus; elle a été remplacée par une autre, plus vaste et plus belle, qui appartient à la dernière époque des constructions ogivales [1].

Pendant que la courageuse Savina rendait son âme pure à Dieu loin de son pays natal, le nombre des victimes du tyran Maxence ne faisait que s'accroître; la terreur étouffait toutes les plaintes; il fallait cacher ses larmes; peuples et sénateurs, riches et pauvres, nobles et esclaves, nul n'était à l'abri de ses violences. On souffrait en silence, dans l'espoir que cette soumission passive ôterait au monstre couronné le prétexte d'un massacre général. Cette dernière illusion ne tarda pas à s'évanouir. Un jour, à propos d'une rixe, les prétoriens reçurent l'ordre d'exterminer à leur guise les malheureux citoyens de Rome; on vit des milliers de victimes tomber sous le glaive d'une soldatesque sans frein; on égorgeait de préférence les sénateurs, afin de confisquer leur opulent patrimoine. Voilà le prince en faveur duquel Maximien Hercule venait rechercher l'alliance politique de Constantin. Celui-ci ne pouvait s'associer en aucune façon à une aussi exécrable tyrannie. Le vieux Maximien Hercule revint assez mécontent de son voyage à Trèves. Il ne tarda pas d'ailleurs à se brouiller avec son fils Maxence, qu'il voulut détrôner; les prétoriens se prononcèrent énergiquement contre lui; en un clin d'œil le tribunal où siégeait l'ambitieux vieillard fut envahi par eux; le vieil empereur se déroba par une fuite précipitée aux glaives qui menaçaient sa poitrine; il repassa dans les Gaules et trouva près de Constantin, époux de sa fille Fausta, une noble et généreuse hospitalité, qu'il ne paya que par des actes où la plus noire ingratitude le disputait à la plus insatiable ambition. Une première fois, pendant que Constantin, occupé à réprimer sur les bords du Rhin les incursions des Francs, avait laissé son beau-père avec le reste des légions en Provence, Maximien avait réussi à séduire les gouverneurs des villes et s'était emparé du pouvoir. Constantin, accouru à marches forcées jusqu'à Arles, poursuivit l'usurpateur et l'atteignit sous les murs de Marseille. Pour toute vengeance, il dépouilla de la pourpre son indigne beau-père, tout en le logeant dans son palais. L'impunité enhardit ce vieillard consommé dans le crime. Une nuit, il s'approcha du lit impérial et perça à coups de poignard un eunuque que Constantin, informé du complot, avait fait coucher dans son lit. Le meurtrier, pris sur le fait, se vit contraint de choisir lui-même son genre de mort; il s'étrangla, vengeant ainsi le sang de tant de martyrs qu'il avait eu un cruel plaisir à répandre dans les Gaules.

Un autre persécuteur, Galère, se préparait par des cruautés nouvelles à célébrer la vingtième année de son règne, lorsque la main de Dieu s'appesantit sur lui. Un ulcère affreux gagna la partie inférieure de son corps, laissant continuellement échapper un sang noir et corrompu, des vers sans cesse renaissants et une intolérable odeur. Le haut du buste devint d'une telle maigreur qu'il ressemblait à un

[1] *Sainteté chrestienne*, par des Guerrois, chanoine de Troyes.

squelette sur les os duquel on aurait étendu une peau livide; cependant les jambes et les pieds étaient enflés au point d'avoir perdu leur forme. Dans les tortures que lui causait cette plaie horrible, le malade passa d'un excès de fureur à une clémence inespérée; il fit sur le passé de sa vie de salutaires réflexions; le souvenir des chrétiens dont il avait versé le sang à grands flots troubla ses insomnies. La ville de Sardique, témoin de ses souffrances, le fut aussi de son tardif repentir. De cette ville fut daté un édit qui rendait aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Le moribond impérial essaie de justifier ses rigueurs par des raisons politiques, et donne pour un acte de bienveillance la réparation incomplète que lui arrache la violence de la douleur : « Nous étions désireux, dit-il, de ramener dans la voie de la raison les chrétiens abusés, qui, rejetant avec un mépris présomptueux l'ancien culte, avaient inventé des pratiques insensées, des dogmes imaginaires et formé des sociétés dans les diverses provinces de l'empire. Les édits que nous avons publiés pour raffermir le culte des dieux avaient exposé les chrétiens à des poursuites criminelles, et même à la peine de mort. Mais, comme la plupart n'en ont pas moins persisté dans leur folle impiété et en sont réduits à ne plus pratiquer publiquement aucune religion, nous sommes disposé à étendre sur ces malheureux les effets de notre clémence accoutumée; nous leur permettons donc de professer librement leurs croyances et de tenir en toute sûreté leurs assemblées, à la condition, pour eux, de respecter les lois et le gouvernement établis. Par un autre rescrit, nous signifierons nos intentions aux juges et aux magistrats. Notre indulgence les engagera à prier leur Dieu pour notre conservation, pour le salut de l'empire et le leur, afin que l'État prospère, et qu'ils puissent vivre eux-mêmes sans crainte et sans péril. »

Des signes non moins évidents de la justice divine marquèrent la mort de Dioclétien et de Maximin Daia. Pendant les dernières années que Dioclétien passa près de Salone, dans la retraite, vivant en philosophe et cultivant son jardin, il ne put sauver sa femme Prisca et sa fille Valeria, réduites à la plus extrême misère; il fut obligé de reconnaître l'impuissance d'un empereur auquel il ne reste d'autorité que celle des larmes. Malgré quelques accès de démence, ses facultés mentales n'étaient pas tellement affaiblies qu'il ne sentît son humiliation; il résolut d'abréger ses jours. On ignore le genre de sa mort; on parle de poison, d'abstinence, de mélancolie, de frayeur : il ne dormait plus, ne mangeait plus; il soupirait, il gémissait, il se roulait par terre, en proie aux plus cruelles agitations; saint Jérôme laisse entendre qu'avant d'expirer il vomit sa langue rongée de vers. Maximin Daia, qui persécutait les chrétiens avec fureur, même après l'édit de tolérance de Galère, en avait publié un autre en son nom, pour exhorter les juges à ne pas faire mourir les chrétiens, mais à les attirer par la douceur au culte des idoles. Dieu abattit bientôt ce reste d'orgueil; car, vaincu par Licinius à Héraclée, il s'enfuit honteux et confus à Tarse, où il mourut de désespoir selon les uns, par le poison selon les autres, après de longues et effroyables souffrances. Le triomphe définitif de l'Église, qui, déjà victorieuse par l'héroïsme de ses martyrs et de ses confesseurs, tirait un nouveau témoignage de la mort même de ses tyrans, n'était plus douteux; on en saluait déjà l'aurore.

Le fameux édit de Galère, qui restituait la liberté aux chrétiens, avait été exécuté aussitôt que connu dans toutes les provinces de l'empire. Les confesseurs entassés dans les cachots furent délivrés; ceux qui travaillaient enchaînés au fond des mines furent rendus à la lumière. On voyait les fidèles célébrer leurs assemblées, faire leurs collectes ordinaires pour secourir les pauvres, les veuves et les orphelins. Les

exilés de la foi retournaient dans leur patrie, traversant les villes au milieu des acclamations et des chants de triomphe. On les rencontrait par troupes nombreuses sur les grands chemins. Les populations païennes s'associaient à leur joie; c'était une fête publique pour tous que la réapparition de ces chrétiens, que depuis huit ans on travaillait à exterminer.

Cependant se préparait la bataille qui allait compléter par la plus glorieuse et la plus féconde des victoires cette allégresse universelle. Le tragique événement qui avait mis fin à la vie de Maximien Hercule avait précédé de quelques mois seulement la mort de Galère, l'an 310. Ces deux grands faits devaient exercer une influence considérable sur la destinée de Constantin : la mort de Galère le débarrassait d'un ennemi irréconciliable; celle de Maximien fut le prétexte de la guerre qui allait donner à Constantin l'empire du monde et à l'Église un puissant protecteur. Par une inconcevable folie, Maxence afficha la prétention de venger le sang de son père, injustement répandu, disait-il. Au fond, il avait conçu l'espoir de placer les Gaules sous son sceptre. Pour toute déclaration de guerre, il fit traîner dans la boue la statue du héros qui figurait avec celles de Licinius et de Maximin dans le palais impérial. On conçoit facilement l'impression produite sur les guerriers de Constantin par la grossière insulte que Maxence venait de se permettre contre son impérial beau-frère. Toutes les légions brûlaient d'aller à Rome venger l'honneur de leur général. Constantin se prêta à leur enthousiasme, sans négliger aucune des précautions capables d'assurer le succès de son entreprise. Il employa l'année 311 aux préparatifs tant militaires que diplomatiques. Il parcourut toutes les provinces de la Grande-Bretagne et des Gaules pour y consolider, par les bienfaits qu'il semait sur sa route, l'œuvre de pacification générale et recruter partout des renforts. Ce fut à cette époque qu'il visita la cité Flavia d'Augustodunum. La province éduenne offrait encore le spectacle des dévastations amoncelées durant l'invasion des Bagaudes. Les campagnes dépeuplées gémissaient sous le fardeau des impositions qui achevaient leur ruine. Quant le sénat d'Augustodunum (Autun) vint aux portes de la ville pour le recevoir, Constantin, ému par les scènes de désolation qui avaient frappé ses regards, ne laissa pas à l'orateur le temps de lui adresser les compliments d'usage. « Je connais tous vos malheurs, dit-il, je viens les réparer. Demandez-moi tout ce que vous voudrez. Aucun sacrifice ne me coûtera pour vous rendre la prospérité dont vous êtes dignes. » A ces mots, peuple et sénateurs tombèrent à ses genoux, se disputant l'honneur de baiser la frange de son manteau de pourpre. Le héros ne put retenir ses larmes, « larmes glorieuses pour le prince, dit Eumène, larmes fécondes pour nous. » Des traits aussi touchants, renouvelés partout sur son passage prouvent l'immense popularité du fils de Constance Chlore dans les Gaules.

Lorsqu'au printemps de l'année 312, quittant la cité d'Arles où il avait passé l'hiver, Constantin se mit en marche à la tête de ses légions pour franchir les Alpes, les vœux de la population gallo-romaine tout entière l'accompagnèrent dans sa guerre aussi rapide que glorieuse contre Maxence. Deux mondes se trouvèrent en présence, les armes à la main, vis-à-vis du pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle, dans la vallée du Tibre, à la vue du Capitole. Maxence, adonné à la magie, interrogeait les livres sibyllins, qui lui promettaient la victoire. Mais Constantin avait vu briller dans les Gaules, avant de franchir les Alpes, une croix de lumière plus éclatante que le soleil, immédiatement au-dessus de cet astre, avec l'inscription : *Tu vaincras par ce signe*. La nuit suivante, Jésus-Christ lui avait apparu avec le même signe et lui avait commandé de faire mettre la croix sur les boucliers de ses

soldats. Constantin comprit qu'il fallait plus compter sur le secours du ciel que sur les promesses de l'enfer; il traça lui-même le dessin du miraculeux étendard, qui fut nommé *Labarum*. C'était une *haste* allongée, ou lance revêtue d'or et munie d'une antenne transversale à l'instar de la croix. Au sommet de la lance était fixée une couronne d'or et de pierreries. Au centre de la couronne étaient les deux premières lettres grecques du nom du Christ, entrelacées l'une dans l'autre. A l'antenne pendait, en guise de voile, un tissu de pourpre enrichi de pierres précieuses artistement combinées entre elles et qui éblouissaient les yeux par leur éclat. A sa partie supérieure étaient représentés en fine broderie le buste de l'empereur et celui de ses enfants. Constantin choisit cinquante de ses gardes des plus braves et des plus pieux pour porter ce splendide étendard. Son espérance en ce signe surnaturel ne fut pas confondue. Tout plia devant lui au premier choc. Maxence, fugitif, se noya dans le Tibre avec un grand nombre de ses guerriers, le 27 octobre 312. Le Dieu des chrétiens avait tenu parole : le Labarum était victorieux.

Rome reçut Constantin comme son libérateur, et ce prince, dans la pompe de son triomphe, n'oublia pas de faire triompher avec lui la croix du Sauveur, le grand instrument de sa victoire. Il signala son avénement au souverain pouvoir par un édit en faveur des chrétiens. Il leur accordait la liberté de bâtir des églises nouvelles, et les remettait en possession de celles que la persécution leur avait enlevées. Ce décret reportait aux ministres de la religion chrétienne les priviléges dont jouissaient les prêtres païens. Les clercs devaient être exempts de tous les impôts, services et charges publiques. Les pontifes devenaient des hommes considérables, investis de la confiance de l'empereur. Tous les consuls et tous les gouverneurs de province se conformèrent à ces dispositions. Pour la première fois depuis trois siècles, un empereur osait proclamer hautement sa sympathie pour la foi de Jésus-Christ. Ce grand acte, qui annonçait officiellement les funérailles du monde païen et le couronnement chrétien du monde nouveau, fut accueilli avec une profonde joie. Rome idolâtre voyait périr à la fois idoles et persécuteurs, tandis que l'Église martyrisée, leur survivant à tous, contemplait un jeune César qui ne craignait pas d'arborer sur ses drapeaux le signe jusque-là ignominieux du Seigneur Jésus, la croix qui sera désormais l'étendard de l'humanité régénérée.

A peine Constantin fut-il entré en vainqueur dans Rome qu'il y fit chercher le représentant d'une souveraineté spirituelle dont la pourpre avait été jusque-là le sang des martyrs. Il y eut dès lors deux souverainetés reconnues et proclamées dans le monde : celle du pape et celle de l'empereur; l'une dont la force est basée sur l'invincible fondement de la promesse divine, et dont l'arme est la prière; l'autre dominatrice extérieure par le glaive, la législation, la richesse, la puissance, mais soumise à l'autorité des souverains pontifes dans le domaine de la foi et de la morale. Constantin comprit à merveille et exécuta le rôle de l'empereur chrétien, qui fut depuis désigné sous le nom d'évêque du dehors. Les donatistes de l'Afrique lui présentèrent une requête pour appuyer leur schisme de son autorité. « Nous vous supplions, disaient-ils, de nous donner pour juges les évêques des Gaules, puisque les Gaules, exemptes de la proscription, n'ont point eu comme nous le malheur de compter dans leur sein des *traditeurs*. » La réponse de Constantin à cette indigne supplication devrait être écrite en lettres d'or. « Quoi! s'écriait-il, vous me demandez des juges, vous, évêques, à moi qui suis dans le siècle et qui attends moi-même le jugement de Jésus-Christ! » Il renvoya toutes les pièces de cette affaire religieuse au pape saint Melchiade, qui ouvrit, le 2 octobre 313, dans le palais de Latran, alors habité par l'impératrice Fausta, un concile composé de dix-neuf évêques

d'Italie et des Gaules. Les évêques gaulois tinrent le premier rang après le pape; c'étaient : Materne de Cologne, Marin d'Arles et Rhétice d'Autun, tous trois également distingués par la science, le zèle et la sainteté. Le schismatique Donat se présenta en personne pour soutenir les accusations calomnieuses que son parti ne cessait d'articuler contre Cécilien, l'évêque légitime de Carthage. Il y eut trois séances; après un mûr examen, le pape, de l'avis unanime des Pères du concile, proclama l'innocence de Cécilien et la légitimité de son ordination.

Après la célébration du concile, Constantin avait voulu que le palais consacré par cette réunion auguste devînt la propriété exclusive des souverains pontifes. L'emplacement de cette splendide demeure se trouvait être, du reste, très-bien choisi. De l'éminence où s'élevait le palais du sénateur Lateranus, d'un côté il dominait une grande partie de la campagne romaine; de l'autre, il voyait à une distance peu considérable les trois monuments païens au-dessus desquels le christianisme désirait le plus arborer la croix : sur le Capitole, le temple de Jupiter, métropole de l'idolâtrie; sur le mont Palatin, le palais des vieux Césars, du fond duquel étaient sortis tant de décrets sanguinaires contre les chrétiens; et plus près encore, le Colisée, où ceux-ci avaient tant souffert. Constantin, en faisant ce don au pape saint Melchiade, ajouta à cette munificence impériale une rente annuelle. En mémoire de cette prise de possession solennelle, la basilique élevée sur l'emplacement du palais de Latran a conservé jusqu'à ce jour les titres et les prérogatives de métropole catholique; on lit incrustée dans son frontispice une inscription en vers léonins, qui atteste qu'elle est toujours de droit et de fait, dans sa majesté solitaire, *le chef et la mère de toutes les églises de la Ville et du monde.* Ainsi les pontifes romains voyaient leur indépendance respectée, et s'acheminaient vers un état qui leur permît de mieux en mieux d'exercer leur ministère avec une liberté tout apostolique pour le bien général de la société. La reconnaissance et la confiance des peuples et des rois les investirent peu à peu d'une souveraineté temporelle qui fut consacrée par les siècles. Charlemagne complètera plus tard la noble et généreuse pensée de Constantin. Le Saint-Siége, pouvoir spirituel et pacifique placé au milieu des gouvernements civils et militaires, respecté par tous et indépendant de tous, sera reconnu comme le modérateur suprême des nations et des princes.

La bonté naturelle de Constantin le Grand, et le désir ardent qu'il avait de pacifier l'Église, au sein de laquelle le démon suscitait des schismes et des hérésies pour se consoler de la défaite des tyrans, lui firent tenter de nouvelles voies de conciliation. Comme il voyait que le petit nombre des évêques du concile de Latran servait toujours de prétexte à l'opiniâtreté des donatistes, il provoqua la réunion d'un concile plus nombreux à Arles pour le 1er août de l'an 314. Voici les souscriptions de la province des Gaules : Oresius, évêque de Marseille, avec le lecteur Nazarius; Marin d'Arles avec le prêtre Salamas et les diacres Nicasius, Afer, Ursinus et Petrus; Verus, évêque de Vienne, avec l'exorciste Bedas; Daphnus, évêque de Vaison, avec l'exorciste Victor; Faustinus, prêtre d'Orange; le diacre Innocent et l'exorciste Agapius de Nice; le prêtre Romanus et l'exorciste Victor d'Apt; Vocius évêque de Lyon, avec l'exorciste Petulinus; Imbetausius, évêque de Reims, avec Primigenius, son diacre; Avitianus, évêque de Rouen, avec Nicetius, son diacre; Rhétice d'Autun, avec le prêtre Amandus et le diacre Philomathius; Materne de Cologne, avec son diacre Macrinus; le diacre Genialis de Mende; Orientalis, évêque de Bordeaux, avec le diacre Flavius; Agrecius, évêque de Trêves avec l'exorciste Félix; Mamertinus, évêque d'Eause, cité des Élusates, l'une des tribus de la Novempopulanie, avec le diacre Leontius. D'après le système antitraditionnel qui fixe à l'an 250 l'ar-

rivée des premiers missionnaires de l'Évangile dans les Gaules, il n'y aurait en 314 que soixante-quatre ans écoulés depuis l'introduction du christianisme au sein des provinces transalpines. Cet intervalle ne semble-t-il pas excessivement court pour l'érection de tant de siéges épiscopaux distincts? Inutile d'insister sur cette réflexion, qui se présente d'elle-même à tout esprit impartial.

Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est d'abord le sentiment profond de respect pour la prééminence du saint-siége, dont les Pères du concile d'Arles ont empreint tous leurs actes; ils saluent en commun, avec la révérence qui lui est due, le très-glorieux pape Sylvestre; sa présence au milieu d'eux, disent-ils, eût donné à la sentence qu'ils ont portée contre les donatistes un caractère plus rigoureux; mais il n'a pu quitter cette ville auguste où les apôtres continuent à siéger, où leur sang rend sans cesse gloire à Dieu. C'est le pape, ajoutent-ils, qui, selon la coutume, fixera chaque année par ses lettres circulaires adressées à tous les évêques le jour où la solennité pascale doit être célébrée; c'est au pape qu'appartient la suprême juridiction; c'est à lui que les Pères envoient leurs décisions, pour qu'il les promulgue, s'il le juge à propos, dans toutes les Églises.

Une autre remarque importante, c'est que la situation favorable faite au christianisme par Constantin se traduit, dans les canons du concile d'Arles, par des mesures qui intéressent à la fois les deux pouvoirs civil et ecclésiastique. Ainsi les soldats chrétiens ne pourront, sans encourir l'excommunication, déserter le service militaire sous prétexte de religion. C'est que les actes idolâtriques ordonnés par les précédents empereurs ont cessé d'être obligatoires dans l'armée. Les chrétiens ne sont plus exclus du gouvernement des provinces ni des diverses charges publiques. On prend des mesures pour que les préfets, gouverneurs et autres fonctionnaires choisis dans la société des fidèles, soient tous munis de lettres de communion. L'évêque du lieu de leur nouvelle résidence les reconnaîtra ainsi et étendra sur eux sa juridiction spirituelle; leur titre civil ne les protégera point contre les lois ecclésiastiques : s'ils se montrent indignes du nom chrétien, ils seront soumis comme les autres aux censures de l'Église. Les mesures adoptées contre les cochers du cirque et les comédiens prouvent que les arènes et les théâtres étaient encore un foyer d'idolâtrie. On conçoit parfaitement que l'art dramatique n'avait pu en un instant se dépouiller de tous ses souvenirs et rompre avec des traditions séculaires. Des sacrifices accompagnaient ordinairement les jeux de la scène et les courses du cirque. Aussi les écuyers et les acteurs sont privés de la communion, non point d'une manière absolue, mais pendant qu'ils sont en exercice. La disposition relative au flagrant délit d'adultère touche un point où la législation civile et les lois ecclésiastiques n'étaient pas d'accord. La jurisprudence romaine permettait le divorce en pareil cas. Les pères du concile d'Arles établissent que la prescription contraire est la loi de l'Église; cependant il fallut des siècles pour la faire passer dans les mœurs publiques. Voilà pourquoi les Pères insistent sur les conseils à donner en cette occurrence. Un abus si profondément enraciné dans les habitudes païennes, mais toujours désapprouvé par l'Église, ne disparut pas de sitôt. Une transformation sociale n'est pas l'œuvre d'un jour.

Le jugement du concile d'Arles, pas plus que celui de Latran, n'imposa silence aux donatistes. Ils osèrent encore en appeler à l'empereur. Constantin, dans le but de mettre fin à ces misérables intrigues, exila les plus séditieux. Ces mesures de rigueur n'eurent pas plus de résultat que les décrets des conciles. L'Église des Gaules ne prit part à cette discussion que pour gémir sur l'opiniâtreté de ces réfractaires, dont le schisme et l'hérésie dégénérèrent en un fanatisme plus cruel que

celui des persécuteurs. Elle jouissait au dedans et au dehors d'une paix profonde, lorsque l'arianisme, après avoir exercé d'affreux ravages dans l'Orient, son berceau, fit sentir son souffle pernicieux jusqu'en deçà des Alpes. On eût dit un monstre enfanté par l'enfer pour éprouver les forces de l'Église contre la violence et l'artifice réunis; l'hypocrisie en cacha d'abord la difformité sous le masque de la piété; la duplicité lui enseigna toutes ses fourberies pour en dissimuler le poison; la tyrannie l'arma enfin de toutes ses fureurs pour l'imposer aux fidèles. L'impie Arius eut la sacrilége audace d'attaquer la divinité de Jésus-Christ, triomphant des efforts de l'idolâtrie et attestée déjà par le sang de tant de martyrs. Comme les erreurs de ce sectaire étaient à peine connues dans les Gaules, l'an 325, il n'y eut qu'un évêque gallo-romain qui assista au concile œcuménique de Nicée; il se nommait Nicaise. Les uns croient qu'il était évêque de Dijon, d'autres présument qu'il pouvait être évêque de Langres; quoi qu'il en soit, il s'unit de cœur et de bouche aux plus savants et aux plus saints évêques du monde catholique pour rendre témoignage de la foi des Gaules chrétiennes touchant la divinité du Verbe incarné. L'hérésie trouva des chicanes pour éluder les décisions du concile, et des calomnies pour noircir tant d'illustres confesseurs. Elle cria même à l'injustice. Constantin méprisa d'abord ces clameurs; et, après le concile, il relégua dans les Gaules Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, deux des plus accrédités et des plus opiniâtres partisans d'Arius.

Le plus influent de ces deux sectaires, Eusèbe de Nicomédie, parvint à faire mettre en suspicion la réputation de saint Athanase, le plus redoutable adversaire de l'hérésie arienne. En vain Athanase se rendit auprès de Constantin pour se justifier; l'esprit du prince était prévenu par les affidés de la secte; le représentant de la vérité catholique en Orient reçut son arrêt de bannissement, tandis que l'hérésiarque Arius revenait triomphant à Constantinople. L'Église des Gaules eut l'honneur de recevoir à Trèves l'illustre proscrit. Le ciel brumeux du pays des Trévires, les frimas de cette contrée septentrionale, les regrets de la patrie et de la famille absentes durent fortement émouvoir la grande âme de saint Athanase. Mais Dieu qui, à côté de la tribulation, ne manque jamais de placer le contre-poids de la consolation, avait préparé au saint exilé deux cœurs dévoués, qui s'efforcèrent de lui faire oublier les chagrins et les amertumes dont on l'avait abreuvé. L'aîné des fils de Constantin le Grand, Constantin le Jeune, avait été chargé l'année précédente du gouvernement de toutes Gaules. Ce jeune prince, un peu fier, mais au cœur franc et généreux, avait un esprit assez élevé pour comprendre la grandeur du rôle d'Athanase dans cette lutte à outrance entre la vérité catholique et les subtilités ariennes. Il avait mis toute sa confiance dans le savant et saint évêque de Trèves; il l'avait en quelque sorte constitué son ministre des affaires ecclésiastiques. C'était Maximin, natif de Silly, en Poitou. Ses parents appartenaient à cette aristocratie gauloise qui, par ses richesses, ses talents ou ses alliances, avait pris rang parmi les familles les plus illustres du sénat romain. La vie de la foi avait profondément pénétré dans les habitudes de cette maison patricienne; car des cinq enfants qui en sortirent, quatre au moins ont mérité par leur sainteté d'être honorés d'un culte public. Maxentius l'aîné, évêque de Poitiers, éclairé d'en haut, alla chercher le grand Hilaire parmi les rangs des fidèles pour l'élever aux fonctions du sacerdoce et le préparer ainsi à devenir son successeur. Maximus ou Mesme devint plus tard disciple de saint Martin, le thaumaturge de la Gaule mérovingienne. Maxima, leur sœur, mourut embaumée des parfums du lis de la virginité [1].

[1] *Revue des questions historiques*, t. II.

Tous reçurent au foyer domestique les enseignements de la vie chrétienne, et, dans une des écoles de la Gaule, cette brillante éducation requise de quiconque aspirait aux dignités. Deux de ces centres littéraires se partageaient alors la faveur de l'opinion publique en deçà des Alpes : Trèves et Autun. Cette dernière ville avait pour elle le glorieux souvenir des succès passés; mais Trèves, depuis plus de vingt ans déjà, résidence des empereurs, centre de la vie publique, métropole de la Gaule germanique, avait conquis sur sa rivale un ascendant que les espérances de l'avenir ne faisaient qu'augmenter chaque jour. De plus, grâce à la gravité des mœurs de ses habitants, les familles chrétiennes trouvaient, dans la bonne tenue de ses gymnases, une garantie précieuse à tous les points de vue. Ces considérations durent déterminer les parents de Maximin à l'envoyer sur les bords de la Moselle achever, sinon commencer ses études. Ses relations avec saint Agritius, évêque de Trèves, la résolution d'aller se consacrer à Dieu dans cette ville, tout invite à croire qu'en effet ce fut dans cette seconde Rome, comme on s'exprimait alors, que le pieux jeune homme fut initié aux lettres humaines, ou tout au moins à la science du droit et aux règles de l'éloquence. De retour dans sa patrie, Maximin se chargea de l'éducation d'un rejeton de la grande et noble famille Paulina; il initia son élève à toutes les saintes pensées de son esprit, à tous les héroïques sacrifices que projetait son cœur. L'enfant avait été si fidèle aux inspirations de son maître, qu'au moment où Maximin renonça au monde, il ne voulut pas demeurer esclave de la terre, tandis que celui qu'il appelait son père prenait la voie qui conduit au ciel. Deux autres jeunes Poitevins, Castor et Quiriacus, suivirent son exemple. Il n'est pas difficile de supposer la joie qu'éprouva le vénérable évêque de Trèves, lorsqu'il vit arriver ces jeunes gens animés d'un égal désir de servir Dieu sous sa houlette pastorale, et qui devaient un jour être placés à côté de lui sur les autels.

A peine eurent-ils atteint l'âge requis par les canons, qu'il s'empressa de leur conférer les ordres sacrés, afin de pouvoir utiliser leurs talents et leur vertu en faveur du troupeau confié à ses soins. C'était d'ailleurs le moyen de mettre en lumière le mérite de Maximin, que Dieu destinait évidemment à de grandes choses. Ces desseins de la Providence ne tardèrent pas à se manifester. On était à l'année 330, sous le règne de Constantin le Grand. Un soir, Quiriacus, en oraison, reçut de la part de Dieu l'ordre d'annoncer à Maximin de se préparer à porter le fardeau de l'épiscopat. Maximin fut effrayé jusqu'à verser des larmes; mais le bienheureux Agritius se réjouit de cette élection divine; il s'empressa de la faire connaître à ses prêtres et à ses clercs; il les conjura de confirmer par leurs suffrages, après sa mort, ce que Dieu avait résolu pour le bonheur et la gloire de l'Église de Trèves. Vers la même époque, saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, adressait la même prière au clergé de cette grande ville et désigna à son choix le jeune Athanase, qui devait bientôt venir à Trèves former avec Maximin les liens de la plus étroite amitié. Ces harmonies de la pensée divine ne doivent pas être sans enseignement pour la philosophie de l'histoire. Quelques jours après, le 13 janvier 330, Agritius s'endormait paisiblement du sommeil des justes; le clergé et le peuple de Trèves, unis aux évêques de la province, proclamaient Maximin évêque.

Tel était le vénérable prélat qui reçut l'illustre Athanase dans sa ville épiscopale avec l'affection d'un frère et la cordialité d'un ami, mettant sans réserve à son service l'influence dont il jouissait auprès de Constantin. Le spectacle de ces deux vaillants champions du symbole de Nicée, réunis des extrémités du monde romain par la Providence, enseigne que c'est au moment où les ennemis du bien paraissent plus près d'un triomphe définitif que leur défaite est imminente. Sans vouloir suppléer

au silence de l'histoire sur les longs entretiens et les intimes entrevues de ces grands défenseurs de la vérité, on ne peut taire le souvenir que la tradition du pays en a longtemps conservé. On montrait, au x$^e$ siècle, près de la ville, un puits d'une immense capacité, sorte de crypte, où les chrétiens, au commencement du IV$^e$ siècle, avaient, disait-on, réuni les corps des martyrs immolés pendant la persécution de Dioclétien. Athanase aimait cette sombre retraite qui lui rappelait les puits de l'Égypte, sa patrie, et la couronne promise aux athlètes du Christ. Là, en compagnie de Maximin, il gémissait sur les maux de l'Église; il conjurait ces glorieux défenseurs de la foi de hâter le moment du triomphe de la vérité. Suivant la même tradition, le saint exilé aurait composé son symbole dans le silence et le recueillement de cette crypte; ce serait également en présence des restes sacrés de ces martyrs qu'il aurait écrit à son Église d'Alexandrie cette lettre touchante datée du consulat d'Ursus et de Polemius, l'an 338.

« Non, s'écrie-t-il, non, parce que nous sommes loin de vous, mes frères, ce n'est pas une raison pour que nous oubliions l'usage de nos pères, au point de ne pas vous annoncer le temps de Pâques avec le jour de sa solennité. Aussi, encore que nous soyons enchaîné par les tribulations que vous savez, et que nous soyons environné d'embûches, Dieu nous donnant des forces et nous procurant des consolations au milieu de nos angoisses, nous vous signifions notre Pâque de salut, des extrémités de la terre où nous sommes relégué... » Ces passages jettent une vive lumière sur la situation d'Athanase à la cour de Constantin le Jeune, ils apprennent que ses ennemis avaient poussé la haine du vénérable proscrit jusqu'à essayer de le perdre dans l'esprit du jeune souverain des Gaules. Ils semaient le mensonge et l'intrigue dans le palais; ils l'accusaient de sabellianisme auprès des évêques occidentaux, s'ingéniant à tirer de ses écrits la preuve de leurs malignes imputations. Que l'on se représente d'une part la faiblesse de ces esprits incertains, toujours en assez grand nombre dans les temps de controverse, soit à la cour, soit dans le clergé; et, d'autre part, le mauvais vouloir d'une foule d'hommes d'État, de magistrats fort peu instruits et très-ennuyés de ces querelles théologiques, l'on avouera que l'influence et l'amitié de Maximin de Trèves furent pour Athanase et pour la cause catholique tout entière un secours immense et un solide rempart. Grâce à l'ascendant de sa vertu, à l'éclat de ses miracles, à l'autorité métropolitaine de son siége, et à la confiance illimitée dont l'honorait le jeune Constantin, l'évêque de Trèves put seul briser le réseau d'intrigues formées contre la réputation de son saint ami. On ne doute pas que ce ne fût à cette occasion qu'il composa les savants écrits contre l'arianisme qu'Athanase citait comme autant de témoins de son innocence et de son orthodoxie [1].

Pendant que ces deux illustres prélats s'unissaient pour combattre l'erreur et pour implanter la foi dans les âmes, Dieu intervenait subitement dans la lutte, en appelant à lui le pieux, mais trop crédule empereur Constantin, le 22 mai 337; cette mort fut à peine connue à Trèves, que l'opinion publique se montra favorable sans restriction au saint évêque d'Alexandrie. Athanase alla rendre une visite de condoléance, en compagnie de son ami l'évêque de Trèves, au jeune Constantin, qui, en sa qualité de fils aîné, entrait dès lors en possession d'une autorité non-seulement suprême, mais prépondérante. Sur les instances de Maximin, le prince, avant de quitter sa capitale pour se rendre auprès de ses frères, voulut annoncer lui-même aux fidèles d'Alexandrie, par une lettre pleine de sentiments élevés,

[1] Bollandistes, *Acta sanctorum.*

l'heureux et prochain retour de leur saint et bien-aimé pasteur. Il y a tout lieu de croire que le jeune César se servit de la plume de l'évêque Maximin, son conseiller intime, pour rédiger ce touchant témoignage de sympathie et de respect. Tandis qu'un courrier portait en toute hâte cette joyeuse missive, Constantin le Jeune se faisait accompagner, dans son voyage en Orient, par Athanase et Maximin; il avait à cœur d'utiliser leur science et leur sagesse dans les questions relatives aux intérêts de l'Église aussi bien que de l'État qui allaient être traitées à Naïsse, où ses deux frères étaient déjà réunis. Le jeune César, aidé des deux saints prélats, détermina ses frères à décréter le retour de tous les évêques catholiques exilés sous le précédent règne. Cette mesure jeta d'abord les ariens dans la consternation; mais bientôt ils relevèrent la tête et redoublèrent leurs efforts pour arrêter les effets du rescrit impérial.

Pour mettre un terme à de pareils désordres, le pape Jules avait convoqué à Rome, non-seulement les évêques de l'Occident, mais encore Athanase et tous les prélats catholiques de l'Orient. Les semi-ariens comprirent que leurs machinations seraient anéanties par tous ces juges intègres; ils résolurent de dissimuler et de traîner l'affaire en longueur par des protestations réitérées; ils réussirent dans leur plan; mais ils ne purent empêcher les évêques de l'Occident, réunis à Rome, de proclamer l'innocence d'Athanase et d'invalider tout ce qui avait été fait contre lui. Maximin de Trèves eut une large part dans cette décision pontificale; ce qui excita contre lui la colère des eusébiens; il n'en détermina pas moins le jeune empereur Constantin à provoquer dans le plus bref délai la libre réunion d'un concile général à Sardique, en Illyrie, où l'on reconnut de nouveau l'innocence d'Athanase. Maximin ne survécut pas longtemps à ce dernier acte de son zèle apostolique; il revint auprès de son frère Maxentius, évêque de Poitiers; puis il voulut revoir une dernière fois la maison paternelle, à Silly, près de Loudun. Il y a dans ce désir un charme émouvant; on aime à trouver chez les grands esprits, chez les âmes fortes les délicatesses de la nature la plus sensible et la plus aimante. Tandis qu'il priait peut-être sur la tombe de ses parents, la mort vint le surprendre, le 12 septembre de l'an 347.

Ainsi le christianisme devenait de plus en plus influent dans l'empire, et spécialement dans les Gaules, à la faveur de ces assemblées d'évêques où les peuples s'habituaient peu à peu à aller chercher les vrais principes de la justice et de la charité. Les princes, qui commençaient à subir, bon gré, mal gré, l'ascendant irrésistible de ces pontifes qu'illuminait la double auréole du génie et de la sainteté, secondaient presque tous ce mouvement religieux et civilisateur.

FIN

# TABLE

## PROLÉGOMÈNES

### PREMIÈRE ÉTUDE HISTORIQUE

#### LA GAULE INDÉPENDANTE



### DEUXIÈME ÉTUDE HISTORIQUE

#### LA GAULE ROMAINE



### TROISIÈME ÉTUDE HISTORIQUE

#### LE DRUIDISME

## QUATRIÈME ÉTUDE HISTORIQUE

### LE POLYTHÉISME



---

# LES PREMIERS APOTRES

## DES GAULES

---

## CHAPITRE I

### OBJECTIONS ET SOLUTIONS RELATIVES A L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES



## CHAPITRE II

### SAINTE MARIE MADELEINE ET LES AUTRES AMIS DU SAUVEUR APOTRES DE LA PROVENCE

## CHAPITRE III

### DEUXIÈME GROUPE DE MISSIONNAIRES DE LA FOI DANS LES GAULES OU LES SEPT ÉVÊQUES ENVOYÉS PAR SAINT PIERRE ET LEURS COMPAGNONS



## CHAPITRE IV

### APOSTOLAT DES COMPAGNONS DES SEPT ÉVÊQUES ENVOYÉS DANS LES GAULES PAR SAINT PIERRE



## CHAPITRE V

### TROISIÈME GROUPE DE MISSIONNAIRES DE LA FOI DANS LES GAULES OU SAINT DENYS ET SES COMPAGNONS

## CHAPITRE VI

### VALEUR DOCTRINALE ET LITTÉRAIRE DE LA SYNTHÈSE THÉOLOGIQUE DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE, APOTRE DES GAULES



## CHAPITRE VII

### MISSION DES COLLABORATEURS APOSTOLIQUES DE SAINT DENYS DANS LES GAULES



## CHAPITRE VIII

### QUATRIÈME GROUPE DE MISSIONNAIRES DE LA FOI DANS LES GAULES OU COLONIE CHRÉTIENNE PARTIE DE L'ASIE MINEURE SOUS LA CONDUITE DE SAINT POTHIN

## CHAPITRE IX

### LES MARTYRS DE LYON ET DE VIENNE SOUS LE RÈGNE DE MARC-AURÈLE



## CHAPITRE X

### AUTRES VICTIMES DE LA PERSÉCUTION LUGDUNO-VIENNOISE



## CHAPITRE XI

### SAINT BÉNIGNE, APOTRE DE LA BOURGOGNE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

## CHAPITRE XII

### LA CONTROVERSE CATHOLIQUE DANS LES GAULES, OU VALEUR DOCTRINALE DES ŒUVRES DE SAINT IRÉNÉE



## CHAPITRE XIII

### INDICATION DES SOURCES DE LA RÉVÉLATION, ET EXPOSITION DES DOGMES DU CHRISTIANISME, QUE PLUSIEURS DISCIPLES DE SAINT IRÉNÉE SCELLENT DE LEUR SANG



## CHAPITRE XIV

### L'ÈRE DES MARTYRS ET L'INVASION DES BARBARES DANS LES GAULES

## CHAPITRE XV

### GRANDE PERSÉCUTION DANS LES GAULES SOUS MAXIMIEN HERCULE



## CHAPITRE XVI

### TRIOMPHE DU CHRISTIANISME DANS LES GAULES SOUS CONSTANTIN



7954. — TOURS, IMPR. MAME

